This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 767 476

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE DE BRETAGNE

# ET DE VENDÉE

TOME XXXII (II DE LA 4e SÉRIE.)



Digitized by Google

Nantes. — Imp. Vincent Forest et Émile Grimaud, place du Commerce, 4.

Digitized by Google

# REVUE
# DE BRETAGNE
## ET DE VENDÉE

DIRECTEUR : **Arthur de la Borderie**
SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **Emile Grimaud**

**SEIZIÈME ANNÉE**

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME II
(TOME XXXII DE LA COLLECTION)

ANNÉE 1872. — DEUXIÈME SEMESTRE.

NANTES
BUREAUX DE RÉDACTION ET D'ABONNEMENT, PLACE DU COMMERCE, 4

1872.

Digitized by Google

Digitized by Google

DC611
B841R4
v. 32

☆ ☆

# L'AVENIR DE LA FRANCE

---

*La Restauration de la France*, par Amédée de Margerie, professeur à la Faculté des lettres de Nancy [1].
*Espagne ou Pologne*, — extrait du *Cincinnati democrat.*
*Assemblée générale des Comités catholiques de France* [2].

Ce dernier ouvrage porte pour devise : *Vivat, qui Francos diligit, Christus !* « Vive le Christ qui aime les Francs ! » Tel doit être aussi notre cri de guerre, et, si nous ne le poussons pas seulement du bout des lèvres, s'il part du cœur, à nous mieux que l'espérance, à nous l'avenir. Ce n'est pas la première fois qu'on a vu des peuples tombés se relever avec éclat. M. de Margerie cite à bon droit les Visigoths d'Espagne : *la plus civilisée et la plus prospère des races barbares établies sur le sol de l'empire romain ;* mais qui, par cela même qu'elle était *très-avancée*, suivant une expression de M. Thiers, se trouva sans force pour résister à la conquête musulmane. Une bande, un reste de ce peuple se refusa néanmoins à plier. Plutôt que de subir le joug, il se retira dans les montagnes des Asturies, et de ces montagnes sortit la forte race qui reprit peu à peu la Péninsule au croissant, étendit la domination espagnole sur tous les continents et sur toutes les mers, et fit de l'Espagne un empire sur lequel, disait-on, le soleil ne se couchait point.

[1] Un vol. in-18. — Paris, Didier, quai des Augustins, 35.
[2] *Bureau du Comité catholique*, Paris, rue de l'Université, 47.



M729079

Digitized by Google

Mais la France elle-même, qu'était-elle après Crécy, après Poitiers, après Azincourt? Que devint-elle surtout avec la démence de Charles VI et la trahison d'Isabeau de Bavière? La décadence n'était pas seulement politique. Philippe-le-Bel, par ses violences contre la Papauté, par les entreprises de ses juristes et par cet établissement pontifical d'Avignon, qui devait aboutir au grand schisme d'Occident, avait, dès le XIVe siècle, préparé et déterminé une décadence religieuse que rendait plus sensible le souvenir du siècle de saint Louis. Les mœurs allaient du même train vers l'abîme; mais, du moins, la foi n'était pas morte aux cœurs des Francs; on y acclamait encore le Christ qui protège la France; et nous savons tous *de quelle inspiration, de quelles vertus virginales, de quel dévoûment incomparable vint alors la résurrection* [1].

Suivez cette histoire et vous verrez la France, fidèle au Christ, résister à tous les *saints* de la Réforme, *saint* Luther, *saint* Calvin, *saint* Henri VIII, et à toutes les passions qu'ils avaient soulevées. Vous verrez, en même temps, sa puissance croître avec sa gloire, et son génie dominer le monde. Déjà, au XVIe siècle, l'âge de Léon X est pour nous l'âge de François Ier; le XVIIe n'a d'autre nom que celui de *siècle de Louis XIV*, et la France mérite d'être appelée, par Bossuet, non-seulement *le plus célèbre*, mais *le plus noble royaume de l'univers*.

Au XVIIIe, sa foi diminue et l'éclat commence à pâlir. Le libertinage et l'incrédulité énervent les caractères; l'enthousiasme s'en va, et la France, en proie à une philosophie sceptique et railleuse, qui trouve à rire même de nos désastres,[2] reprend, à grande allure, le chemin de la décadence. Louis XVI eût voulu la retenir; mais la Révolution le brisa, et, en proclamant ses fameux principes, qui font abstraction de Dieu dans l'organisation sociale, elle nous voua au règne brut de la force.

Voilà où nous en sommes depuis quatre-vingt-trois ans! et ce qu'a produit la force, tantôt entre les mains des tyrans, tantôt

[1] Margerie, p. 23.
[2] Voir les *Lettres de Voltaire à Frédéric II*, surtout après Rosbach.

Digitized by Google

entre les mains de majorités sceptiques, nous ne le savons que trop : plus de sentiment du devoir, plus de respect, plus d'esprit public ; on dirait Rome à l'approche des barbares, ou, pour chercher moins loin de douloureuses comparaisons, on dirait la Pologne abattue ou l'Espagne agonisante.

C'est ce que nous crie aujourd'hui même la démocratie américaine. « Il est dans la vie des peuples, lisons-nous dans le *Cincinnati democrat*, des heures solennelles où le *to be or not to be* (être ou n'être pas) de Shakespeare sonne au cadran de l'histoire. L'une de ces heures est sur le point de sonner pour la France. *Etre ou n'être pas :* telle est, en effet, la question qui se pose en ce moment à cette grande nation, naguère encore la première entre toutes, et que *quatre-vingts ans de révolutions, accomplies au seul profit de misérables aventuriers politiques*, ont précipitée dans l'abîme.

» Certes, la France, si admirablement douée sous tous les rapports, et dont un grand poète, aujourd'hui déraillé, a pu dire qu'elle mesure

A la hauteur des bonds la profondeur des chutes,

pourrait se relever encore et redevenir ce que Dieu l'avait faite, *le phare de l'humanité*. Mais pourquoi faut-il, hélas ! ajoute l'auteur, qu'une observation froide de sa situation présente nous interdise de l'espérer ?... »

Le motif de ce découragement, c'est qu'on ne se rend pas compte, en France, suivant le journaliste américain, de la nature du mal ; d'où suit l'impossibilité d'y porter remède. Or, *ce mal terrible dont souffre la France depuis 89*, c'est, dit-il, la SYPHILIS RÉVOLUTIONNAIRE, qui nous a conduits d'un côté au *césarisme*, de l'autre au *communisme*, les deux extrêmes *également hideux* de la tyrannie.

Il était impossible de mieux discerner la plaie, et il était impossible aussi de mieux voir ce qui peut la rendre incurable. C'est qu'en France, je cite toujours, « dans les régions gouvernementales tout autant que chez le peuple, à tous les étages de la société, *il ne semble pas qu'on ait la moindre conscience de cette pourriture sociale.* »

Digitized by Google

Tel est, en effet, notre aveuglement. Après la Terreur, après les deux Empires, après trois invasions, après la Commune, après des révolutions périodiques qui ont réduit en poussière le sol si ferme jadis de notre vieille patrie, on en est encore chez nous aux principes de 89, on y tient comme le cadavre tient à sa bière, et, si quelques-uns veulent rejeter le linceul, on les prendrait volontiers pour des insensés ou des ennemis.

Les plus *fausses notions* d'égalité ont, en outre, pénétré les masses. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est toujours le *Cincinnati democrat.* Ces notions ne tendent à rien moins qu'à « la négation de toute supériorité réelle, incontestable, comme celles du talent, de la vertu, de l'intelligence, et aboutissent fatalement à la guerre civile, au chaos, à l'anarchie. »

Voilà bien notre bilan. On s'efforcerait vainement d'en contester la justesse. Nous n'hésitons pas plus que le démocrate américain à le dire : *le pire ennemi de la France, c'est la France elle-même,* la France telle que l'a faite le *démon de la Révolution,* ne sachant plus qu'osciller entre le *militarisme* et le *voyoucratisme*, et n'entendant abdiquer aucun des principes qui l'ont fait tomber si bas.

Le *Cincinnati democrat* cite ici Proudhon, qu'il lui plaît d'appeler « l'un des grands penseurs dont s'honore le XIXe siècle », ce qui prouve assurément que l'écrivain d'Amérique n'est nullement des nôtres. Proudhon aurait dit : « Si la France continue à n'être plus qu'un foyer de troubles perpétuels, de perturbations sociales et politiques, elle deviendra, par cela même, un danger permanent pour les nations voisines, et ce ne sera que *justice* de la traiter, comme le fut, au siècle dernier, la Pologne. »

A part la *justice* du partage, il y a longtemps que nos penseurs nous ont dit cela ; c'est un dernier bienfait que nous réserve la *syphilis révolutionnaire.* Le *Cincinnati democrat* ne croit pas cependant au complet anéantissement de la France comme corps politique ; « mais, ajoute-t-il, de ce que le *finis Galliæ* ne doive pas être prononcé dans le sens littéral de ce mot, s'en suit-il que la France, si elle persévère dans les errements

Digitized by Google

politiques de ces trois quarts de siècle, soit destinée à reconquérir son rang glorieux dans le monde? Nous voudrions répondre *oui*, mais la logique inexorable dit *non.* »

Et il nous montre la France n'échappant au sort de la Pologne que pour donner une seconde édition de la *piteuse Espagne,* c'est-à-dire, pour devenir un nid à *pronunciamentos* et la risée du monde entier.

La leçon est sévère, mais n'est-elle pas juste? N'est-il pas trop vrai que l'*élément civil* est aujourd'hui divisé parmi nous en amis de l'ordre à tout prix et en *risque-tout,* les uns et les autres *sans principes arrêtés, sans idéal supérieur à l'intérêt personnel quintessencié?* N'est-il pas trop vrai que nous subissons la peine à laquelle est condamné tout peuple qui prétend *violenter les lois inéluctables de son organisme et de son génie?* « Il court droit à sa perte, à travers les plus horribles convulsions. »

Et c'est un républicain qui nous parle ainsi, un républicain qui ne voudrait pas plus de la monarchie en Amérique, qu'il ne voudrait, s'il était Français, de la république en France. La nature, en effet, reprend toujours ses droits, et la république parmi nous n'est jamais que le règne nullement déguisé tantôt de M. de Robespierre, tantôt de M. Gambetta, tantôt de M. Thiers. La question se trouve donc, en définitive, réduite à ceci : Laquelle vaut le mieux, d'une royauté traditionnelle et stable ou d'une royauté de passage et d'aventure? Le démocrate de Cincinnati n'hésite pas à répondre. Pour lui, il n'y a de salut en France que par la *légitimité*, c'est-à-dire, la monarchie avec Henri V, parce que celle-là seule, dit-il, est la vraie; « toutes les autres ne sont que des *contrefaçons odieuses et ridicules, issues de la Révolution ;* et la Révolution finit toujours par les balayer, un beau matin, sous prétexte de souveraineté populaire.

« Les Français, ajoute-t-il en terminant, ont vu où cet exercice les a conduits. La leçon est terrible au delà de ce qu'eussent pu rêver les plus pessimistes. Auront-ils enfin le courage de renier les faux dieux dont le culte leur a si visiblement aliéné la protection du

Digitized by Google

Ciel, et de renouer résolûment les grandes traditions du passé, dont le retour seul peut encore sauver la France d'une déchéance irremédiable ? C'est le secret de Celui qui sonde les cœurs et les reins, et tout nous démontre qu'il tardera peu à parler, car le temps est proche où le fatal *to be or not to be* s'imposera d'une façon inexorable aux fils de 89. »

Et maintenant, réveillez-vous, vous qui vous obstinez à dormir, et instruisez-vous, vous qui prétendez nous rendre la vie en nous faisant reprendre le chemin qui nous a menés à la mort !

La leçon qui nous arrive à travers l'Atlantique, et d'une bouche dont il semblait que nous ne pouvions l'attendre, est, à coup sûr, d'une saisissante vérité. Disons toutefois qu'elle n'est pas complète. Le mal en France ne tient pas seulement à l'absence de la monarchie, il tient encore et surtout à l'affaissement du sentiment religieux, et, par suite, du sentiment du devoir. Nous avons les habitudes de la monarchie, mais nous n'avons plus la foi monarchique ; nous allons d'instinct au devant de l'autorité, mais nous ne savons plus respecter l'autorité. Là encore se révèle la *syphilis révolutionnaire.* Elle ne s'est pas bornée, en 93, à faire mourir le roi, elle a atteint la royauté jusque dans sa racine par la négation absolue de toute obligation politique qui résulte du principe de la souveraineté du peuple. Rien ne sera donc fait tant que les idées de devoir, de soumission, de respect, n'auront pas repris leur empire sur les esprits, c'est-à-dire, tant que la France ne sera pas redevenue pleinement chrétienne.

C'est ce que M. Amédée de Margerie, l'éloquent professeur de la Faculté de Nancy, n'a pas craint d'énoncer et de démontrer, sous le coup de nos désastres, devant l'auditoire que lui ont fait depuis longtemps l'élévation de son enseignement et l'accent viril de sa parole. M. de Margerie est profondément chrétien ; aussi n'est-il pas de ceux qui désespèrent. Permis aux docteurs qui, à l'exemple de Pilate, ne savent pas ce que c'est que la vérité *(quid est veritas ?)* de se lamenter péniblement et de chanter, comme Prévost-Paradol, la douloureuse cantilène de leur impuis-

Digitized by Google

sance [1]. A entendre ces avortons de la philosophie, les nations sont condamnées à vieillir comme les corps : elles ont leur *impétueuse jeunesse,* leur *robuste virilité,* puis l'affaiblissement vient, les mœurs s'altèrent en s'adoucissant, et l'on sent que les pulsations de la vie deviennent plus rares et moins puissantes. Plus d'espoir alors, à moins que l'infusion violente d'un sang plus neuf ne rajeunisse ce peuple en le transformant.

Autant vaut le fatalisme des Turcs. Les deux termes de cette belle théorie sont tout simplement l'impuissance et le désespoir.

Mais lorsqu'on sait qu'il y a une vérité et qu'on n'ignore pas où elle se trouve; lorsqu'on a appris de Dieu même qu'il a fait les *nations guérissables*, on est incapable d'un pareil découragement. C'est ce que nous prouve admirablement M. de Margerie dans son livre de *la Restauration de la France.* Homme de foi, de science et de cœur, fidèle à Dieu et dévoué à sa patrie, il sait que toute faute peut être effacée par le repentir, tout vice corrigé par l'apprentissage et l'exercice de la vertu contraire, et que, pour les peuples comme pour les individus, il n'y a pas de conversion impossible. Le tout est de bien voir le mal et d'apprécier sainement ses causes. Les événements parlent d'ailleurs assez haut pour déterminer chez les hommes sensés d'héroïques résolutions.

Quelles sont donc ces causes et quels sont les remèdes? Deux questions qui partagent en deux livres l'ouvrage de M. de Margerie.

Nous avons vu que l'écrivain du *Cincinnati democrat* réduit à une seule les causes de notre déchéance; cette source unique de nos maux, c'est la *syphilis révolutionnaire.* M. de Margerie la signale également sous le nom d'*esprit révolutionnaire;* mais il signale, en même temps, la *paresse,* la *mollesse,* le *luxe,* la *corruption,* l'*affaissement des mœurs publiques,* et enfin, ce qui résume tout, l'*incroyance,* comme lui ayant prêté chaque jour davantage un formidable appui. Ne nous en étonnons pas. L'*esprit révolutionnaire,* en faisant abstraction de Dieu, lorsqu'il ne le nie pas effrontément, ouvre la porte à tous les vices.

[1] Voir la *France nouvelle.*

Digitized by Google

Chacune des plaies que nous venons d'indiquer, forme, dans l'œuvre de M. de Margerie, le sujet d'un chapitre ou plutôt d'une *leçon*, car l'auteur n'écrit pas seulement, il parle aux jeunes gens qui se pressent autour de sa chaire, ce qui donne à son style un entrain plus vif et un accent plus ému. A chaque instant, il semble leur dire, comme David mourant à Salomon, son fils : *Esto vir* (sois un homme), non point un homme comme l'*homo* des anciens, qui dérivait d'*humus*, la terre, la boue, suivant l'observation de Lacordaire, mais bien le *vir*, cet homme qui est plus que la terre, qui a du courage, de l'âme, de la vertu, *virtus*.

Voilà sur quels hommes compte M. de Margerie pour la rénovation de la France, et, afin de les multiplier, il leur donne l'exemple de cette énergie chrétienne, qui parlait haut lorsqu'on se taisait, et chez lui fut toujours prête à tous les sacrifices.

Nous ne pouvons entrer dans le détail du livre, mais il nous est impossible de ne pas indiquer quelques-uns des aperçus si vrais qu'il ouvre devant nous. C'est, d'abord, une tendance générale à travailler *moins*, tout en cherchant à gagner *plus*, par l'institution des *grèves*. C'est, dans les campagnes, la multiplication des foires; dans les ateliers, le chômage démoralisant du lundi; dans les colléges, l'entraînement factice du baccalauréat, c'est-à-dire, quelques efforts de mémoire remplaçant les anciennes et fortes études; dans la vie enfin, pour tous ceux qui ne sont ni commerçants, ni médecins, ni avocats, ni fonctionnaires, le *far niente* des cercles ou du foyer domestique, tandis que la théorie et la pratique agricoles, les études d'administration, de législation, de comptabilité, leur seraient si utiles pour la direction de leurs affaires et des affaires communes. Les fonctionnaires eux-mêmes, ceux de l'armée, comme tous les autres, *en prennent à leur aise;* ils font honnêtement leur métier, mais comme un métier, et sans cette émulation qui est la mère du progrès. Les grandes entreprises industrielles, chemins de fer, usines, donnent seules en France l'idée de ce que peut un travail intelligent et résolu. Partout ailleurs il y a, sinon décadence, du moins somnolence.

Digitized by Google

De la paresse qu'effraie tout effort à la mollesse qui craint toute sensation désagréable ou rude, il n'y a qu'un pas. Or, il faut bien convenir que la mollesse gagne tous les jours du terrain parmi nous. L'éducation est même, à cet égard, la première coupable. Au lieu de chercher, comme autrefois, à *durcir* l'homme, au physique comme au moral, à l'aguerrir, à le fortifier, elle ne songe plus qu'à éloigner de lui les *piqûres*, les *pressions*, les *souffles même*. Au lieu des grands fauteuils durs et droits à la Louis XIV, il nous faut le fauteuil-Voltaire, des fonds élastiques, des accoudoirs capitonnés. Si, à l'exemple de nos aînés, nous aimons encore les voyages de vacances, nous ne saurions les faire sans wagons ou tout au moins sans mulets ou calèches. « Nous, de notre temps, dit M. de Margerie, nous voyagions à pied, laissant le mulet aux femmes et aux infirmes. Nous avions un havre-sac que nous portions nous-mêmes. Nous partions à l'aube et nous arrivions où le cœur nous en disait; pour entendre chanter les torrents, pour goûter le frais sous les grands arbres, pour admirer, sans nul scepticisme, les belles œuvres du bon Dieu, nous cheminions jusqu'au soir. Parfois, il faisait bien chaud dans les vallées et bien froid sur les hauteurs. Si la pluie tombait d'aventure, nous chargions le vent et le soleil de nous sécher. On mangeait comme on pouvait, dans des auberges assez primitives...., mais, comme on était payé de ces petites misères, et comme ces misères elles-mêmes étaient une partie du plaisir! Comme on jouissait! Comme on était libre et joyeux! Comme on avait des ailes! Comme on se sentait *quelqu'un*, même en face de la nature immense et splendide [1]! »

Or, ces jouissances d'autrefois ne sont pas seulement aujourd'hui des jouissances perdues, c'est de la force perdue. On cesse d'être *quelqu'un* pour devenir *quelque chose*. Les mots eux-mêmes indiquent moins vivement cette dégénérescence. Il y a trente ans, fait remarquer M. de Margerie, un homme à la mode était un *lion*, ce qui indiquait tout au moins de la fierté et de la force;

[1] p. 84.

Digitized by Google

aujourd'hui, c'est un *crevé*, et l'expression ne rend que trop bien les *démarches languissantes*, les *allures de pensionnaires d'hôpital* et cet air de *plier sous le poids de la vie* qui caractérisent les *beaux* du moment. Triste effet de cette science du *bien-être* qui a pris la place de la science du *bien vivre*.

Le luxe, que l'Empire s'est étudié à développer par tous les moyens, a beaucoup contribué à ce résultat. On s'imaginait et l'on disait que plus il y a de luxe, plus la consommation est grande et plus aussi le travail est abondant, et l'on ne prenait pas garde qu'il y a des consommations perdues et des consommations fructueuses, qu'il y a un travail sûr et un travail inconsistant.

« Quand vous avez mangé, en février, une grappe de raisin qui vous a coûté dix francs, dit très-bien M. de Margerie, quand vous avez donné, pour deux mille francs, un dîner qui eût été fort beau à mille, il ne reste rien que le fumet et le souvenir; c'est de la richesse purement et simplement détruite. Quand vous avez employé, au contraire, dix francs à l'achat d'une bêche ou mille francs à l'achat d'une machine à battre, il reste, pour représenter ces deux sommes, une bêche et une machine qui, elles aussi, ont été produites par le travail, et qui, de plus, sont, par elles-mêmes, des instruments producteurs de richesses.» Ajoutons que le travail, produit par le luxe, est un travail inconsistant comme la mode, tandis que celui produit par un utile placement de l'épargne est rarement sujet à ces terribles chômages qui laissent tout à coup sans pain des populations entières.

Et ce ne sont pas là les seuls méfaits du luxe. Avec lui, il n'y a plus de distinction sociale que celle qui existe entre la pauvreté et la richesse. L'éducation, l'honnêteté elle-même ne sont plus rien, si l'on n'a le ton qu'il faut et que l'on ne puisse jeter l'argent comme il faut. L'amitié s'efface en même temps et disparaît. On n'a plus son ami à dîner, parce que cet ami se respecte trop pour aller exposer la modeste toilette de sa femme aux risées de vos convives, et l'on a, à sa place, un sot dont la femme change de robe trois fois le jour.

Digitized by Google

Et que dirions-nous des mariages, de ces unions où l'on épouse tout juste la fille à cause de ses écus, mais sans épouser les siens, et pour cause? Voilà où conduit le luxe. Avec lui tout se dissout: l'amitié, la famille, et par suite, la société.

Toute société qui veut vivre ne saurait donc réagir trop fortement contre lui. Nous faisons comme Sybaris; finirons-nous comme elle?

Parlerai-je maintenant de la corruption? Elle n'est que trop flagrante. Qui ne voit qu'elle a envahi la vie, les arts? Non-seulement elle ne rougit plus de rien, mais elle s'affiche, elle s'étale, au bois, aux courses; ce n'est plus même la poétique corruption de la Grèce; c'est le dévergondage des derniers Romains, c'est-à-dire, l'orgie sans poésie et sans passion.

En présence de faits aussi patents, est-il besoin de parler de l'incroyance? Elle en est au même point. On s'en enorgueillit comme de la corruption. Sans doute il y a des retours dans la classe élevée, mais le mal s'étend comme une tache d'huile sur le peuple.

Voilà la France, et nous nous étonnerions de ses défaites?

Mais j'entends mille voix qui me crient : — Cette France déchue ne fait que subir, en définitive, le sort de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, de tous les peuples catholiques. Voyez, au contraire, les nations qui ont rompu avec le catholicisme, l'Angleterre, la Prusse : elles sont grandes et prospères.

Il me semble, répondrai-je, qu'à l'époque où le gouvernement de la France était catholique, son rôle était assez beau dans le monde; s'il n'est plus aussi brillant, à qui la faute? Et l'Italie, cette noble patrie de tout ce qui élève l'âme : la foi, l'art, la science, a-t-elle donc eu beaucoup à se plaindre, pour sa gloire, de ses saints et de ses papes? Avec eux, elle était la mère nourricière et l'institutrice du genre humain, *et nutrix et evectrix.* Depuis quand a-t-elle cessé de l'être, si ce n'est depuis l'envahissement de la Révolution?

J'ai souvent entendu dire de l'Espagne : Voyez ce qu'ont fait les moines! Mais, en vérité, lorsque le moine Ximénès gouvernait les

Digitized by Google

États d'Isabelle la Catholiqué, est-ce que l'Espagne ne faisait pas une tout autre figure qu'avec les Serrano et les Prim? Si ce sont les moines qui ont fait l'ancienne Espagne, force nous est au moins de convenir qu'ils avaient fait une des plus grandes choses qui aient paru sous le ciel. Dites-nous maintenant ce qu'en ont fait ceux qui ont pris leur place. Et le Portugal, ce royaume microscopique, cette échancrure de la Lusitanie, il étendait sa domination sur le Brésil, sur les Indes. Son nom était mêlé à toutes les grandes découvertes; c'était, en un mot, un grand peuple quand il était gouverné par les rois *Très-Fidèles*. Qu'est devenue cette grandeur depuis qu'il est tombé entre les mains des francs-maçons?

Si vous me demandez maintenant pourquoi la Révolution s'est attaquée de préférence aux pays catholiques, c'est que les catholiques, possédant plus complétement la vérité, sont ses plus grands ennemis. Mais les autres seront-ils épargnés? Regardez-bien à l'horizon, leur tour approche.

Ne dites plus surtout: déchoir est le sort des peuples catholiques; dites plutôt, pour être dans le vrai: quels étaient jadis les peuples les plus éclairés, les plus puissants, les plus prospères? C'étaient les peuples catholiques. De quelle époque date leur décadence? Du jour fatal de la Révolution!

Mais cette décadence est-elle irremédiable? J'ai déjà dit *non*, comme M. de Margerie, et je répète encore *non* avec résolution et confiance. A quoi tient cette confiance? A ce fait patent que, si les gouvernements en ces pays ont cessé d'être catholiques, le catholicisme y compte toujours des fidèles nombreux et ardents. Le feu sacré n'y est pas éteint, il y redevient même chaque jour plus vif, sinon en étendue, du moins en intensité. Or, tant qu'il y a un foyer, on peut, avec de la bonne volonté, compter sur le retour de la chaleur et de la lumière. Comment, en définitive, désespérer d'un pays où l'on a vu hier encore tous les hommes de foi, ce qui veut dire aussi hommes de cœur, l'histoire est là pour le prouver, se dévouer au salut de la patrie, et, sans écouter ni la répulsion que leur inspirait un gouvernement d'aventure, ni les antipathies personnelles les plus justifiées, marcher de concert avec quiconque

Digitized by Google

se montrait prêt à tous les sacrifices. Dans un pays capable de telles abnégations et de tels dévouements, on peut toujours espérer, à une condition toutefois, c'est que nous soyons bien pénétrés de cette conviction, que la lutte, pour avoir cessé sur les champs de bataille, est loin cependant d'être finie; qu'elle se prolongera tant que nous n'aurons pas pris la première des revanches, celle sur nous-mêmes, revanche qui ne peut être prise qu'en réagissant énergiquement contre tous les vices qui nous ont perdus, la paresse, la mollesse, le luxe, la corruption, l'incrédulité, et en reconstituant parmi nous un esprit public que nous n'avons plus. M. l'abbé Jules Morel a contesté la justesse des idées émises par M. de Margerie sur l'*esprit public*. Si l'on se borne à considérer l'*esprit public* en Angleterre et aux Etats-Unis, je crois que la critique du savant polémiste de l'*Univers* n'est pas sans raison; mais M. de Margerie l'envisage d'un point de vue bien autrement large, en lui donnant avant tout pour base la *foi* et la *vertu personnelle*. C'est ainsi que la France avait, elle aussi, son esprit public profondément enraciné. Dieu et le Roi en étaient le symbole chez nos pères, Dieu d'abord et ensuite le Roi, qui devenait ainsi l'objet d'une sorte de culte.

Les ambassadeurs vénitiens à la cour de France, dans la première moitié du XVIe siècle, signalaient avec admiration l'énergie active de ce sentiment. Vous remarquerez la même chose dans la vieille Espagne, et certes la résistance héroïque qu'elle a opposée, sous le premier Empire, à l'envahissement, est le plus magnifique témoignage d'*esprit public* qu'aucun peuple ait donné en ce siècle. Quant à l'esprit public qui consiste à tirer le meilleur parti possible des institutions libérales, on nous excusera de l'avoir peu encore ou de ne l'avoir pas. Une longue et heureuse pratique peut seule le donner, dans un pays surtout comme le nôtre, qui a tant souffert de ces institutions depuis quatre-vingts ans [1]. Les choses en sont à ce

[1] Est-il besoin de rappeler tous les genres de despotisme qu'elles ont fait et qu'elles font encore peser sur la France, depuis la *constitution civile du clergé* jusqu'à l'asservissement de l'enseignement sous Louis-Philippe et à la croisade contre les écoles congréganistes, qui caractérise en ce moment le libéralisme de nos conseils municipaux? Ce qui est vrai, c'est qu'en fait de tyrannie, le libéralisme et le césarisme

Digitized by Google

point, que M. Foisset lui-même, l'ami et le biographe de Lacordaire, fait bon marché du nom de libéral, *nom*, dit-il, *trop souvent si mal porté* [1]. — Mais, nous objecte-t-on, avez-vous lu la *Somme ?* Avez-vous lu le *De regimine principum* ou le *Tractatus de legibus?* Vous y verriez combien la grande école théologique du moyen âge était favorable aux gouvernements libres. — Je le crois facilement, parce qu'elle mettait en tête des Codes, comme règle et garantie de la liberté, la loi de Dieu. Lorsqu'on l'efface, au contraire, on n'aboutit plus qu'au despotisme, despotisme d'un seul qui ose parfois beaucoup, ou despotisme de majorités qui osent tout [2].

La seconde partie du livre de M. de Margerie, qui traite des remèdes, n'est ni moins éloquente, ni moins profondément sentie que la première. Il faut lire tout ce qu'il dit sur la puissance sociale du christianisme, et, pour revenir à lui, sur l'éducation chrétienne, sur la préparation aux vertus civiques, sur le rôle des femmes dans la restauration de la France, pour apprécier, comme elle mérite de l'être, cette voix dont les Pères du Vatican ont déjà pu reconnaître l'autorité et la science [3]. Les conseils les plus sensés et les plus pratiques nous y sont donnés à tous. Sans doute, nous avons des sacrifices à faire ; mais qu'aucun ne dise : A quoi bon ? Si je réduis mon luxe, mon voisin réduira-t-il le sien ? Si je m'occupe, si je

n'ont rien à s'envier l'un à l'autre. — Ne confondez pas la liberté avec la révolution, nous dit-on souvent. — Eh ! mon Dieu, je le voudrais bien ; mais c'est tout bonnement chose impossible, par la raison bien simple que, depuis quatre-vingt-trois ans, la liberté ne s'est jamais appuyée que sur les principes mêmes qui ont fait la révolution. Quand elle les reniera, à la bonne heure.

[1] T. II, p. 473.

[2] Rappelons-nous, pour nous en convaincre, les décrets de la Convention et les lois de sang que le Parlement d'Angleterre porta contre les catholiques. — Mais Louis XIV, me dira-t-on, ne révoqua-t-il pas, de son côté, l'Édit de Nantes ? — Je le sais parfaitement ; mais je sais aussi qu'il ne le révoqua que sur le refus obstiné de l'Angleterre et de la Hollande d'accorder la moindre liberté aux catholiques de ces deux pays. Ajoutons que dix ans après la révocation, les poursuites cessèrent. Le culte protestant ne fut pas libre, sans doute, mais les protestants cessèrent d'être proscrits. En Angleterre, au contraire, en Hollande, en Suède, c'est-à-dire, dans les plus célèbres pays libéraux, la proscription n'a pas duré moins de trois siècles.

[3] On sait avec quelle science et quel talent M. de Margerie répondit, en 1870 aux écrits malheureux de l'abbé Gratry.

Digitized by Google

travaille, si je cherche à remplir tous mes devoirs de chrétien et de citoyen, la pente que je m'efforcerai de remonter ne continuera-t-elle pas d'être fatale aux autres? A quoi bon alors des efforts isolés?

A quoi bon? Rappelez-vous le mot de Danville, dans l'*École des Vieillards*, à propos de la grande allée des Tuileries :

Si personne n'y va, c'est qu'on n'y voit personne.

Eh bien, allons-y, sans nous préoccuper du voisin, et soyons sûrs que dès qu'on y verra quelqu'un, on y viendra. Je n'en voudrais pour preuve que ce qui s'est passé pour la *Propagation de la Foi*, pour les *Conférences de Saint-Vincent-de-Paul*, pour toutes les grandes œuvres, en un mot, et, récemment, pour les *Comités catholiques*. Quelques hommes de foi se réunissent, pendant le siége de Paris, pour mettre en commun leurs pensées, leurs efforts et leurs prières. Ils ne sont d'abord que six ou sept, mais bientôt ils sont trente, ils sont cent, ils sont cinq cents, ils ont des associés par toute la France. Grâce à eux, l'inertie, ce grand mal de notre époque, commence à faire place à une activité féconde. Aux pétitions de cabarets dont s'applaudissent les révolutionnaires, répondent des milliers de pétitions catholiques. En face des clubs où l'homme du peuple ne rencontre que le choc brutal des passions, s'ouvrent pour lui des cercles où il trouve des amitiés fortes et des plaisirs honnêtes. L'enseignement, la presse, les œuvres de toute nature sont ardemment protégés par des efforts communs et intelligents. On peut dire que c'est le vœu de M. de Margérie qui commence à se réaliser. Puisse-t-il avoir son complet accomplissement, et alors il nous sera permis de moins pleurer nos désastres. S'ils nous ont frappés au cœur, ils nous auront du moins tirés de notre fatale léthargie; c'est la pensée même qu'exprimait le secrétaire-général du comité : « *Concussus, surgit* [1]. »

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

[1] « Frappé, il se lève. »

Digitized by Google

# L'HISTOIRE GÉNÉALOGIQUE

## DE LA MAISON DE ROHAN

### PAR DOM MORICE

---

On connaît assez les travaux importants de D. Morice [1] sur l'histoire générale de la Bretagne; mais on sait moins que ce même religieux avait consacré douze années de sa vie (1730-1742) à un autre travail qu'il affectionnait beaucoup, et qui est malheureusement resté inédit. Je veux parler de l'*Histoire généalogique de la maison de Rohan.*

C'est pour mettre ce dernier ouvrage en état d'être livré à l'impression, qu'au mois de juillet 1752, D. Taillandier, le continuateur de D. Morice [1], entreprit, sur la demande du cardinal de Soubise (né Rohan-Guémené), de nouvelles recherches dans les chartriers de Bretagne et des provinces voisines.

Il nous a laissé la *Relation* de son voyage, et je me propose de la publier prochainement ici-même, en l'accompagnant de quelques annotations.

[1] D. Morice, Breton de naissance, et religieux de S.-Melaine de Rennes, avait publié successivement, d'abord les trois volumes des *Preuves de Bretagne* (savoir : le premier en 1742, le second en 1744, le troisième en 1746), puis, le premier volume de l'*Histoire ecclésiastique et civile*, de la même province (1750), quand la mort vint frapper (14 décembre 1750) le patient et laborieux auteur, qui poursuivait sa tâche avec tant d'activité.

D. Taillandier, originaire d'Arras, mais déjà associé depuis quelques années aux travaux de D. Morice, continua et livra au public (1752), le second volume de l'*Histoire*, déjà préparé en partie par son confrère.

Digitized by Google

Il serait inutile de m'arrêter beaucoup à faire ressortir le mérite de ces sortes de documents. Les historiens et les archéologues attachent à bon droit le plus grand prix à tout ce qui se présente à eux comme analyse ou extrait de titres anciens, surtout depuis que la Révolution a dispersé ou détruit pour toujours ces précieux débris de la vénérable antiquité. L'estime que l'on fait dans le monde savant de l'*Iter italicum* de D. Mabillon, du *Voyage littéraire* de D. Martène, et des autres ouvrages du même genre, suffit amplement à prouver la vérité de ce que j'avance. Loin de moi, d'ailleurs, la pensée de vouloir mettre sur la même ligne le présent écrit de Dom Taillandier. Il n'a point été composé, je l'avoue volontiers, sur un pareil plan et avec la même largeur d'appréciation. L'auteur y laisse de côté, non-seulement le point de vue littéraire et le point de vue de l'histoire générale, mais même les simples incidents de voyage. Il ne s'arrête jamais à décrire les lieux par où il passe, à remémorer les souvenirs historiques qui devaient se présenter en foule à sa pensée. Il ne s'occupe, en un mot, que de la famille de Rohan [1]. C'est dommage, la lecture de sa *Relation* y perdra nécessairement de son intérêt. On ne peut nier cependant que, tel quel, ce travail ne renferme de nombreux et utiles renseignements, dont les historiens futurs de la Bretagne pourront tirer parti.

Mais, comme cette *Relation* a trait uniquement, je viens de le dire, à l'histoire généalogique de la maison de Rohan, il m'a semblé à propos de la faire précéder d'un aperçu sommaire et analytique des travaux entrepris successivement par plusieurs auteurs et principalement par D. Morice, pour mettre cet important ouvrage en état de voir le jour. Il y a là, d'ailleurs, une page

[1] Il s'était lui-même tracé les règles suivantes, dont il ne s'est jamais écarté :

« Deux points principaux doivent faire l'objet de mes recherches : 1° L'origine de la maison de Rohan ; 2° tout ce qui sert à prouver son illustration. »

*Mémoire de ce que D. Taillandier se propose de faire dans son voyage de Bretagne*, présenté à S. A. E. Mgr le cardinal de Soubise. T. v des *Papiers et cartons de D. Morice*, conservés par M. Courajod (Paris). Il sera question plus loin de ce dépôt.



Digitized by Google

assez curieuse et trop peu connue de l'histoire littéraire de la Bretagne. Elle nous sera fournie, pour la plus grande partie, par D. Morice lui-même.

Voici, en effet, ce qu'il nous dit au sujet des auteurs qui lui avaient frayé la voie à lui-même. Je cite la préface de son *Histoire de la famille de Rohan* [1].

« Il y a près de deux cents ans qu'on flatte le public d'une histoire de la maison de Rohan.

» Si l'ouvrage n'a pas paru plus tôt, ce n'est pas la faute des princes de cette maison, qui n'ont rien négligé jusqu'à présent pour satisfaire le public sur cet article. Mais, il faut l'avouer, les personnes qui ont eu la hardiesse de tenter l'entreprise, excepté M. Gagnart, n'avaient ni le temps, ni les lumières nécessaires pour l'exécuter avec quelque succès.

» Le premier qui paraît être entré dans une si noble carrière, est François de la Coudraie, seigneur de la Boullaye, et sénéchal de Hennebont, mais la mort l'empêcha de le mettre en état de paraître.

» Son fils reprit l'œuvre, mais il s'en dégoûta bientôt.

» A MM. de la Coudraie succéda le sieur de Montigny, qui dédia son œuvre à M. le duc de Montbazon.

» Ce travail n'ayant pas paru suffisant à M. Bullot, intendant du même duc, il entreprit une histoire complète de la maison, et fit des recherches considérables pour l'exécuter, secondé en cela par messire Alain Turquiest, chapelain du Poirier (diocèse de Tréguier) et par maistre Martin Gagnart, secrétaire d'Anne de Rohan. Ce dernier (M. Gagnart) avait plus d'esprit, de pénétration et de goût pour l'antiquité, que tous ceux qui l'avaient précédé. Il se mit en rapport avec M. de Missirien, qui préparait alors (1640) un *Nobiliaire de Bretagne*, etc...

» Il est fâcheux que MM. de Rohan n'aient pas profité des lumières d'un si grand homme, et qu'ils l'aient employé à des

[1] *Papiers de D. Morice*, conservés par M. Courajod. T. I, f. 1 et suiv.

Digitized by Google

ouvrages qu'un esprit médiocre pouvait faire. Mme la princesse de Guémené commit plus spécialement cette faute. Gagnart mourut au château de Guémené en 1683.

» Après sa mort, MM. de Rohan perdirent de vue leur histoire... Le différend qu'ils eurent en 1700 avec M. le duc de Rohan-Chabot[1] les réveilla de leur assoupissement... Ils protestèrent de même contre la dernière *Histoire de Bretagne*, celle de Dom Lobineau, qui parut en 1707.

» Mais la gloire de ce grand ouvrage était réservée à S. E. Mgr le cardinal de Rohan. Elle jeta les yeux sur moi pour cet objet en 1730. Chargé d'une si noble occupation, je me mis aussitôt à examiner les mémoires de ceux qui m'avaient précédé, etc. »

D. Morice écrivait ceci en 1742, par conséquent après douze années d'un travail assidu. Aussi ajoutait-il: « J'ai usé mes yeux et altéré ma santé au service de Son Eminence[2] ». Mais, avant d'aborder l'analyse de l'œuvre importante qui a été le fruit de tant de veilles et de tant de fatigues, il est nécessaire, pour être complet, de mentionner encore quelques autres auteurs qui se sont occupés du même sujet, et dont notre historien ne nous a rien dit.

Le P. Lelong, qui n'avait pas connu les travaux de Montigny, de Bullot et de Gagnart, mentionne, en revanche, d'abord une double table généalogique de la maison de Rohan, celle du baron Hoendorf[3] et celle d'André Maichin[4]; de plus, une brochure anonyme de

[1] La branche aînée des Rohan s'était éteinte dans la postérité masculine une première fois en 1527. Elle s'éteignit de nouveau en 1638. Marguerite de Rohan, fille et unique héritière du fameux Henri de Rohan, qui s'était fait malheureusement le chef du calvinisme en France sous Louis XIII, donna alors sa main à Henri Chabot, seigneur poitevin d'illustre naissance, à condition que lui et ses descendants porteraient désormais le nom et les armes de Rohan. De là le mécontentement des branches cadettes de Rohan-Guémené et Soubise. La *Bibliothèque historique de la France* mentionne trois ou quatre brochures in-folio qui furent publiées à cette occasion, en 1702-1704. (Lelong, T. III, n° 43866-43869.)

[2] Préface de D. Morice déjà citée.

[3] Lelong, t. III, n° 43856.

[4] Maichin: *Histoire de la Saintonge*, S.-Jean d'Angély, 1671. La généalogie en question en forme un appendice.

Digitized by Google

1660, sous ce titre : *Le Rang et prérogatives de la maison de Rohan*[1] ; puis, le chapitre du P. Anselme[2] sur le même objet; enfin, un travail de Patru sur la contestation qui s'éleva entre le duc de Rohan et le duc de la Trémouille-Laval relativement à la présidence des États de Bretagne[3].

Tous ces différents écrivains sont antérieurs à D. Morice, et on s'étonne qu'il les ait passés sous silence dans la préface de son livre.

Pour en finir avec cette nomenclature des écrits, manuscrits ou imprimés, relatifs à la maison de Rohan, disons, dès maintenant, que le sujet fut encore repris après D. Morice et D. Taillandier, d'abord en 1757, par Clairambault, qui dressa une nouvelle table généalogique de la famille[4], puis, par le P. Griffeth, le savant éditeur du P. Daniel, enfin, par M. Guéhéneuc[5]. Ce dernier se borne à éclaircir la question des origines de la maison de Rohan et ne met en avant aucun argument nouveau. Quant au travail du P. Griffeth[6], il avait une tout autre importance, car la science étendue et profonde de cet auteur donnait à son opinion une grande autorité. Cela n'empêcha pas cependant la contradiction de s'élever contre lui, et de déclarer controuvée la haute origine qu'il attribuait à notre illustre famille bretonne[7], mais l'éditeur du P. Daniel ne se tint pas pour battu, et fit une réponse victorieuse aux attaques dont son opinion avait été l'objet[8].

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de la valeur plus ou moins grande des différents écrits que l'on vient de mentionner en dernier lieu, ils ne peuvent être mis en parallèle avec l'œuvre collective de

[1] Lelong, t. III, n° 43860.
[2] *Ibid.*, n° 43859.
[3] *Ibid.*, n° 43860. Cette lettre parut en 1681.
[4] *Ibid.*, n° 43864.
[5] *Ibid.*, n° 43865.
[6] Lelong, t. III, n° 43861. *Titres et rangs de la maison de Rohan.* C'est le dernier chapitre de l'ouvrage justement estimé, qui parut à Liége, en 1769, sous ce titre : *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire.*
[7] *Ibid.*, t. V, p. 29, addition au n° 43862, *Mémoires anonymes sur les rangs, etc.*
[8] *Ibid.*, t. III, n° 43862.

Digitized by Google

D. Morice et de D. Taillandier. Celle-ci est la véritable source où doivent aller puiser tous ceux qui veulent traiter à fond cette matière. Il importe donc de dire brièvement ce qu'elle est, en quoi elle consiste.

On peut y distinguer trois parties : l'histoire proprement dite de la maison de Rohan, les dissertations qui éclaircissent certains points difficiles, et les pièces ou titres anciens, qui établissent la vérité des faits mis en avant par l'histoire.

La première partie est l'œuvre de D. Morice tout seul. Il l'a rédigée avec soin et revue en entier jusqu'à deux fois. Comme on peut facilement la consulter, je vais de nouveau emprunter les paroles de notre auteur lui-même, pour faire connaître ce qu'elle renferme et sur quel plan elle a été composée.

« Après avoir discuté, nous dit D. Morice, les différentes opinions qu'avaient émises mes devanciers, relativement à l'origine des comtes de Porhoët, je me déterminai pour celle qui les fait descendre des comtes de Rennes. Le P. Du Paz paraît être auteur de ce sentiment ; mais il n'a pas marqué les raisons qu'il a eues de l'embrasser dans son *Histoire des comtes de Porhoët.* Les éditeurs de la dernière *Histoire de Bretagne*[1] ont suivi le même système, fondé sur la qualité de vicomte de Rennes, que ces seigneurs prenaient dans leurs écrits et leurs sceaux. J'ai appuyé ce système de toutes les raisons qui m'ont paru propres à le rendre essentiellement vrai ; et tout ce qu'on peut y opposer, n'embarrassera jamais un homme instruit à fond de l'histoire de Bretagne.

» Après ce travail, j'ai divisé mon ouvrage en treize livres, dont le premier concerne la situation et l'étendue du comté de Porhoët, l'origine de ses comptes (*sic*), leurs armoiries et leurs cris de guerre.

» Le deuxième contient l'histoire généalogique des comtes de Porhoët, dont le dernier en ligne directe mourut l'an 1231.

[1] D. Lobineau et ses confrères. Ceci était écrit plusieurs années avant que notre auteur ne mit au jour sa propre *Histoire de Bretagne.*

Digitized by Google

» Le troisième, celle des comtes de la Zouche en Angleterre, issus d'Alain de Porhoët, 3e fils de Geoffroi, vic. de Rennes et de Porhoët.

» Le quatrième, celle des vicomtes de Rohan, issus d'un autre Alain de Porhoët, 3e fils d'Eudon, Ier du nom, vicomte de Porhoët, et d'Emme de Léon.

» Le cinquième, celle des seigneurs de Guémené, issus de Charles de Rohan, fils de Jean Ier du nom, vic. de Rohan, et de Jeanne de Navarre, sa seconde femme.

» Le sixième, celle des princes de Soubise, issus de François de Rohan, comte de Rochefort, fils de Hercules duc de Montbazon, et de Marie de Bretagne.

» Le septième, celle des seigneurs de Gié, issus de Pierre de Rohan, maréchal de France, fils puîné de Louis de Rohan Ier du nom, seigneur de Guémené, et de Marie de Montauban.

» Le huitième, celle des derniers vicomtes de Rohan, issus de Pierre de Rohan, baron de Fontenai-l'Abatu, fils puîné du maréchal de Gié et de Françoise de Penhouët, sa première épouse.

» Le neuvième, celle des seigneurs du Gué de l'Isle et du Poulduc, issus d'Alain IV, vicomte de Rohan, et de Thomasse de la Rochebernard, sa 2e femme.

» Les dixième, onzième et douzième livres contiennent l'histoire des seigneurs de Montauban, du Bois de la Roche et du Gout [1]. Le treizième renferme l'histoire des sénéchaux féodés et héréditaires, à laquelle j'ai ajouté les coutumes de Porhoët et de la vicomté de Rohan [2]. »

La seconde partie, celle des dissertations, est une œuvre complexe. Plusieurs auteurs y ont mis la main, et les sujets que l'on y traite sont très-variés :

Dépouillement des auteurs anciens, qui ont parlé des Rohan [3] ;

[1] Familles qu'on croit issues des puînés de la *maison de Rohan*.
[2] Préface de D. Morice, déjà citée plus haut.
[3] Manuscrits de Dom Morice, conservés par M. Courajod, T. IX.

Digitized by Google

Nouvelle table généalogique des anciens rois et ducs de Bretagne [1]; Projet d'une carte géographique du duché de Rohan [2]; Nouvelle étude sur la généalogie des comtes de Léon [3]; Eclaircissements sur la maison de la Zouche, branche puînée des Porhoët-Penthièvre, établie en Angleterre [4], etc., etc.; tels sont quelques-unes des matières qui y sont discutées.

Il va sans dire que la contestation entre les Rohan et les la Trimouille-Laval, relativement à la présidence des Etats de Bretagne, revient plus d'une fois sur le tapis [5].

La question de la riche succession du comte de Vertus-Bretagne, qui vaqua en 1746, a donné lieu également à plusieurs mémoires intéressants [6]; mais je ne puis entrer dans plus de détails. Je finis donc, en disant que les dissertations préliminaires à l'*Histoire généalogique*, dont nous nous occupons, ont été composées postérieurement à D. Morice, et qu'elles sont l'œuvre de son confrère et continuateur D. Taillandier [7].

Quant aux pièces justificatives, elles sont aussi nombreuses, et mériteraient qu'on les étudiât à loisir. Malheureusement, elles ne sont point encore classées dans un ordre bien méthodique et, pour plusieurs, leur état de conservation laisse beaucoup à désirer.

J'indiquerai seulement 1° une charte inédite de 1022, émanée du comte de Porhoët [8];

2° Un fragment d'un manuscrit antérieur à 1380, où l'on détermine les rangs des rois et de leurs grands vassaux, à la cour de Rome et à celle de France [9];

[1] *Ibid.* T. VIII.
[2] *Ibid.* T. IX.
[3] *Ibid.* T. XII.
[4] *Ibid.* T. IX.
[5] *Ibid.* T. IX et alibi.
[6] *Ibid.* T. III, IV et XI.
La maison de Rohan prétendait à cet héritage, du chef de Marie de Bretagne, tante des derniers comtes de Vertus, et femme d'Hercule de Rohan-Montbazon, mais les intendants royaux y mirent opposition au nom de Louis XV.
[7] Documents cités. T. VIII.
[8] Dépôt de M. Courajod. T. VIII.
[9] *Ibid.*, *id.*

Digitized by Google

3° Les documents héraldiques, sceaux originaux, textes et calques d'armoiries, m'ont paru avoir un intérêt particulier [1].

On y trouve aussi plusieurs Inventaires (Inventaires de Léon, de Bonrepos, etc.) [2] dignes de fixer l'attention des érudits et des archéologues. Le plus remarquable, sans contredit, est celui qui a pour titre : *Inventaire des Mémoires concernant l'histoire de Bretagne* [3]. On serait tenté d'abord d'y voir un simple catalogue des pièces qui sont entrées dans les trois volumes des *Preuves de Bretagne*; mais lorsqu'on l'examine de plus près, on arrive bientôt à se convaincre qu'on se trouve en présence d'un document d'une tout autre importance. Cet Inventaire, en effet, divisé en portefeuilles ou cartons, rangés selon l'ordre alphabétique, renferme la mention d'un grand nombre de titres, qui m'ont paru complétement inédits. Que sont devenus les portefeuilles dont il s'agit ici ? Ont-ils été détruits à la Révolution ? Parviendra-t-on à les retrouver? Telle est la question, dont j'appelle la solution de tous mes vœux.

On voit par tout ce qui précède quelles étaient l'étendue et l'importance des travaux entrepris par D. Morice et continués par son confrère, avec tant d'ardeur et de persévérance. Sans nul doute, il y avait là tous les éléments d'une publication des plus intéressantes, digne, à plus d'un égard, d'aller prendre place auprès de celles d'André Duchesne, du P. Anselme et des autres généalogistes les plus distingués. La famille de Rohan ne jugea pas à propos, paraît-il, d'en faire les frais à cette date.

Attaquée violemment, en 1771, par l'auteur anonyme d'un *Mémoire sur les Rangs*, qui fit tant de bruit à la cour de Louis XV [4], elle crut son honneur suffisamment réparé par les quelques pages que le P. Griffeth consacra [5] à venger son antiquité et l'éclat de sa gloire.

[1] *Ibid.* T. I et VI.
[2] *Ibid.* T. VII et VIII.
[3] *Ibid.* T. IV.
[4] Lelong, t. V, p. 29, addit. au n° 43862.
[5] Ibid., t. III, n° 43861.
La famille de Rohan *adopta desormais cet ouvrage* (comme le garant de sa noble extraction).

Digitized by Google

L'occasion était belle, cependant, de produire au grand jour les preuves solides et convaincantes de son origine et de son illustration. Mais on n'en fit rien. Ainsi, les immenses travaux de D. Morice et de son confrère furent perdus de vue, et leur œuvre, restée manuscrite, continua à demeurer enfouie dans les rayons poudreux de la bibliothèque de l'hôtel de Soubise [1].

Survint la révolution de 1789, qui dispersa ou même anéantit tant de trésors littéraires et historiques péniblement amassés dans des temps meilleurs. On ne sait trop ce que devint alors celui qui nous occupe présentement. Il serait impossible, en effet, de dire en quelles mains il passa, mais il paraît constant qu'il ne fut pas dilapidé d'une manière trop désastreuse. Ces papiers furent-ils ensuite revendus successivement à plusieurs personnes, ou bien demeurèrent-ils la propriété du premier acquéreur ? C'est ce que nous ignorons encore. Toujours est-il que le possesseur, quel qu'il soit, aurait dû apporter plus de soin à la conservation de ces précieux manuscrits. L'humidité, en effet, la moisissure et d'autres accidents fâcheux en avaient déjà détérioré plus d'un feuillet, lorsque, par bonheur, ces liasses de papiers tombèrent, il y a huit ou neuf années, sous les yeux d'un jeune archéologue, qui avait appris à bonne école (celle des Chartes) quel était le prix des anciens recueils de documents et de titres. J'ai nommé M. Courajod, aujourd'hui conservateur aux Estampes nationales, et déjà connu par plusieurs publications et par la part qu'il a prise à la publication récente du *Monasticon Gallicanum*. Il se hâta, on le conçoit, de faire l'acquisition des manuscrits en question et de leur donner une place honorable dans son cabinet, après les avoir classés et mis dans un certain ordre.

C'est à son obligeance que je dois d'avoir pu non-seulement les consulter à loisir, mais même tirer copie des documents qui m'intéressaient davantage.

Ceux qui auront suivi avec quelque attention l'analyse succincte qui précède et les notes, dont elle est accompagnée, auront reconnu

[1] Lelong, t. III, n° 43863; D. Tassin, *Hist. littéraire de la congrégation de S.-Maur*, p. 680.

Digitized by Google

facilement qu'ils sont répartis dans ce dépôt en douze volumes. Les deux premiers sont consacrés à la partie historique déjà rédigée; ils sont reliés. Les dix autres ne forment guère que des cartons, composés d'un nombre plus ou moins considérable de liasses et de feuillets détachés.

La Bibliothèque nationale possède aussi une dizaine de manuscrits in-folio, qui portent pour étiquette : *Documents relatifs à la Bretagne et à l'histoire généalogique de la maison de Rohan* [1].

Je les ai parcourus, et j'y ai reconnu en plus d'un endroit l'écriture de D. Lobineau et de D. Morice; mais il ne me paraît pas que D. Taillandier ait prêté sa collaboration à cette dernière œuvre, ce qui me porte à croire que cette collection n'a pas eu pour objet l'histoire particulière de la maison de Rohan, mais bien l'histoire générale de la Bretagne. Il suffit d'ailleurs, pour s'en convaincre, de remarquer qu'elle ne renferme guère d'autres pièces que celles qui sont maintenant entre les mains de tout le monde, depuis la publication intégrale des *Preuves de Bretagne* (1742-1746) par D. Morice.

Cependant ces manuscrits ne seraient pas consultés sans profit par celui qui aurait la bonne idée de mettre enfin au jour l'œuvre si importante que j'ai essayé de faire connaître. Une telle entreprise est bien au-dessus de mes forces, et ce sera assez pour ma faiblesse d'offrir aux lecteurs de la *Revue,* avec la permission de M. Courajod, la *Relation inédite du voyage de D. Taillandier en Bretagne.*

DOM FRANÇOIS PLAINE,
Bénédictin de Ligugé.

[1] Biblioth. nationale, départ^t des m^ts, n° 22337, et n^os 22344-22354, ancien fonds des Blancs-Manteaux.

Digitized by Google

# AMYNTHAS BOURNICHON*

## II

Vers huit heures du matin, Raoul Favereau, coiffé d'une casquette, vêtu d'une blouse par dessus sa redingote, chaussé de forts souliers lacés, et tenant un petit paquet d'une main, de l'autre un parapluie, entrait sans frapper dans la chambre d'Amynthas. Celui-ci était déjà levé, contrairement à ses habitudes, et entassait, dans une vaste malle, du linge, des habits, des cravates, une demi-douzaine de gilets, enfin, quatre paires de bottes vernies.

— Y songes-tu? s'écria Raoul, qui avait de bonnes raisons de ne pas se charger de tant de bagage. On va te prendre là-bas pour un marchand déballeur. Regarde-moi, j'ai la vraie tournure d'un touriste, il ne me manque qu'un petit sac d'artiste que nous achèterons tout à l'heure. Je dois la recette à un de mes amis, arrivé de Suisse. J'y ai seulement ajouté un parapluie, meuble indispensable en Bretagne.

— Mais, où mettrons-nous notre linge et nos ustensiles de toilette? demanda Amynthas.

— Le petit sac est justement fait pour cela. Deux chemises et deux paires de bas de rechange, c'est suffisant. On trouve partout des blanchisseuses. Nous voyagerons ainsi comme le sage: *omnia mecum porto.*

— Tu as raison, dit Amynthas; mais as-tu pensé à notre itiné-

* Voir la livraison de Juin, pp. 423-435.

Digitized by Google

raire ? Nous partons aujourd'hui, et j'avoue que je ne sais pas trop où nous allons...

— J'y ai pensé, reprit Raoul. Nous pourrions retenir nos places jusqu'à Brest dans la diligence ; mais c'est trop classique. Par bonheur, je viens de lire contre une muraille une affiche qui m'a semblé mise là tout exprès pour nous. Un bateau à vapeur part samedi du Havre pour Morlaix, un petit port qui doit être près de Quimper. Nous sommes à jeudi, impossible d'être plus favorisés du sort. — Nous allons ce soir coucher à Rouen, par le chemin de fer que nous ne connaissons pas encore. Demain, nous voyons le Havre, nous voyons la mer, la plaine liquide, comme disent les perruques, la mer de lord Byron et de Gudin, la mer, qui a révélé son génie à Eugène Sue... Sais-tu bien, mon cher ami, ce que c'est que la mer... ?

— Ma foi, non, dit ingénûment Amynthas.

— Ni moi non plus, reprit Raoul ; mais tu es désolant, tu me coupes toujours ma verve ! N'importe, nous ferons une traversée, ce qui pose admirablement un homme, surtout si nous avons le bonheur de rencontrer des requins. Et après dix-huit heures de navigation, nons nous trouverons transportés sans transition au beau milieu de ce pays sauvage, que tu as la fantaisie de voir. Mon affiche indique même une demi-douzaine de noms baroques des lieux les plus curieux à visiter en Bretagne ; je n'ai pas pu en retenir un seul. Il faudra que nous les notions par écrit. Il y a là un endroit en *off* qui doit être quelque colonie de cosaques.

Amynthas avait voulu un compagnon de voyage, moins encore par désir de société que par le besoin de direction. Aussi acquiesça-t-il de bonne grâce au plan de campagne de Raoul ; celui-ci aurait pu, sans soulever aucune objection, lui proposer de passer par Carcassonne. Les deux amis causèrent ainsi quelque temps de leur projet, résolurent de partir par le convoi de trois heures, et sortirent ensemble pour se préparer, au moyen d'un bon déjeûner, à toutes les privations qu'ils allaient affronter. Après le café, ce fut encore Raoul qui pensa aux passeports, et grâce à la connaissance

Digitized by Google

d'un employé de la préfecture, qui jouait le soir de la clarinette aux concerts du Jardin-Turc, nos touristes furent promptement expédiés. Quand un des scribes de la police, préposé à la rédaction des passeports, leur demanda quelle était leur profession, Raoul répondit sans hésiter « homme de lettres », mais Amynthas se sentit embarrassé. C'était la première fois qu'on lui adressait cette question, et il ne lui était jamais arrivé de se la poser à lui-même. Pourtant une inspiration soudaine traversa son esprit : — Sous-lieutenant de la quatrième compagnie de la septième légion, dit-il avec dignité.

— Ce n'est pas une profession, reprit le bureaucrate.

— Voilà un puriste bien gênant, pensa Amynthas, en dirigeant vers l'homme de lettres un regard suppliant.

Raoul prit aussitôt la parole :

— Mon ami Bournichon a la modestie de ne pas avouer qu'il est artiste.

Ce mot termina l'incident.

Au fait, la qualification que M. le préfet de police donnait ainsi, sans s'en douter, au droguiste émancipé, était à peu près aussi méritée que celle dont Raoul se trouvait depuis longtemps en possession. Le nom de Favereau n'était pas plus connu en littérature que le nom de Bournichon dans les beaux-arts, et Raoul n'avait guère pour justifier ses prétentions que la ressource des articles anonymes dont il se laissait volontiers attribuer la paternité. Aussi mettait-il toujours un certain mystère à parler de ses travaux. Il est juste cependant de reconnaître qu'il avait collaboré à la confection des couplets de plusieurs vaudevilles ; il fournissait en outre au *Charivari* des rébus et des logogriphes, et la facilité avec laquelle il les devinait frappait chaque soir d'admiration Amynthas et les autres habitués du café.

Ce serait ici le lieu de tracer le signalement de Raoul, au moment où il pose devant le physionomiste de la préfecture ; mais son trait le plus caractéristique, trop aisé à faire disparaître sous les ciseaux, échappait nécessairement à la description officielle. C'était

Digitized by Google

une barbe inculte, de ce fauve éclatant qu'Ossian affectionne pour ses héros, et parvenue à un tel degré de croissance, que même à notre époque si décriée par les fabricants de rasoirs, elle attirait l'attention de tous les passants. Ses cheveux, au contraire, taillés à lamalcontent, permettaient au premier phrénologue venu de lire couramment dans les plus secrets replis de son âme. Il déclara trente ans au bureaucrate, âge qu'il accusait uniformément depuis cinq ou six années, et, par manière de compensation, il fit ajouter à sa taille presque exiguë autant de centimètres. Ses yeux vifs et la mobilité d'expression de son visage atténuaient d'ailleurs les désavantages de son extérieur. — Quant à Amynthas, c'était en deux mots, il faut rendre cette justice au bon goût d'Athénaïs, ce qu'on appelle un joli garçon.

Malgré l'utile entremise de la clarinette, il était déjà plus de midi quand l'homme de lettres et l'artiste sortirent de la rue de Jérusalem, dûment recommandés au nom du Roi à toutes les autorités civiles et militaires. Alors, ayant complété leur équipement par quelques achats, ils se quittèrent pour faire leurs adieux, l'un à sa mère, l'autre à son portier, et convinrent de se trouver au chemin de fer. On conçoit que la scène d'attendrissement ne retint Raoul que peu de temps, et il profita de celui qui lui restait pour chercher au Palais-Royal quelque guide pittoresque du voyageur en Bretagne. A sa grande surprise, on ne put lui en indiquer aucun. Il en fut ravi. « Voilà une lacune, pensa-t-il, que je comblerai à mon retour. Justement j'étais en quête d'une lacune, et c'est difficile à trouver, aujourd'hui qu'un vil industrialisme a envahi la littérature. Pourvu du moins que ces maudits libraires n'aillent pas voler mon idée ! » — Faute de mieux, il entra chez Curmer, et acheta les livraisons bretonnes des *Français peints par eux-mêmes*. Si la Bretagne s'est peinte elle-même, dit-il en brandissant son parapluie, ce doit être de la peinture bien délavée. Il regretta qu'Amynthas ne fût pas là pour entendre ce bon mot, et se promit de faire naître adroitement l'occasion de le répéter. Là-dessus, il alluma un cigare et se rendit en flânant à l'embarcadère.

Digitized by Google

Tandis que l'insouciant Raoul dépensait ainsi les courts instants qui le séparaient du départ, Amynthas était aux prises avec les plus vives émotions. Peu sûr de sa fermeté, il avait voulu être engagé d'une manière irrévocable avant de faire part de son projet à sa mère dont il connaissait d'ailleurs la condescendance. Mais quand la bonne dame apprit qu'il allait s'éloigner d'elle pour la première fois, quand elle sut qu'il se rendait dans le pays de ces barbares *naufrageurs* qu'elle avait vus représentés au mélodrame de ce nom à l'Ambigu,et qu'il s'y rendait par la voie périlleuse de la mer, elle resta un moment muette et comme pétrifiée, puis sa douleur fit explosion, et elle versa d'abondantes larmes en s'efforçant de combattre la funeste résolution de son fils. C'était vouloir sa mort, disait-elle, et elle ne pourrait pas supporter la pensée que son cher Amynthas, l'honneur et l'orgueil des Bournichon, serait exposé aux accidents des chemins de fer, aux tempêtes, aux naufrages, et aux coups de fourche de ces féroces pillards des côtes de Bretagne. Amynthas était violemment agité; il avait bon cœur et craignait d'affliger sa mère; mais il pensait à Raoul qui l'attendait, il pensait surtout à Athénaïs. A la fin, il espéra tout concilier. Peut-être n'était-il pas très-friand lui-même de la traversée, mais il eût rougi de montrer à Raoul la moindre appréhension. « Hé bien, ma mère, s'écria-il, je renonce pour vous aux chemins de fer et à la mer, et partirai ce soir par la diligence. Ne m'en demandez pas davantage; il faut absolument que ce voyage se fasse; sachez seulement que mon bonheur en dépend. » Effectivement Mme Bournichon ayant obtenu cette concession se calma peu à peu. Amynthas l'embrassa tendrement, promit de donner fréquemment de ses nouvelles, serra la main à son frère et sortit. Encore ému de cette pénible scène, il se dirigea vers l'autre extrémité de la rue de la Verrerie, où demeurait Athénaïs. C'était pour elle qu'il avait eu le courage de résister aux supplications maternelles; il venait chercher dans un regard sa récompense. Madame Rouillard était dans la boutique, occupée à déficeler des pains de sucre. Quand elle aperçut Amynthas :

— Que c'est aimable à vous de venir nous voir! dit-elle, en

Digitized by Google

ôtant prestement son tablier. Si vous voulez bien me suivre, nous monterons au salon. Mais où allez-vous dans ce singulier accoutrement?

— Je viens vous demander vos commissions pour la Bretagne, répondit Amynthas.

— Vraiment! dit madame Rouillard, déjà sur l'escalier. Comme ma fille aura du plaisir à causer avec vous de votre voyage! Tenez, l'entendez-vous?

Amynthas prêta l'oreille, et reconnut la voix perçante d'Athénaïs qui chantait :

Oui, je t'aime d'amour, ô ma chère Bretagne,
Oui, je t'aime d'amour, avec ta pauvreté,
Avec ton sol de pierre et ta rude campagne,
Avec tes longs cheveux et ton front indompté.
L'étranger te dédaigne.....

— Tous ne la dédaignent pas, Mademoiselle, dit Amynthas en entrant dans le salon. Je vais voir ce sol de pierre qui est assez heureux pour que vous lui adressiez des paroles qui combleraient de joie un mortel; je vais cueillir pour vous l'apporter un bouquet de bruyère.....

— Est-il possible? s'écria Athénaïs. Combien j'aimerais à vous accompagner?

— Petite étourdie, murmura madame Rouillard, en déposant un gros baiser sur le front de sa fille, on ne dit pas ces choses-là.

La petite étourdie de vingt-deux ans baissa modestement ses yeux noirs, puis les ramena avec une expression veloutée sur ceux d'Amynthas, et détachant une rose de sa ceinture, elle reprit :

— Vous nous aurez bientôt oubliées dans les distractions de votre voyage, Monsieur; mais voici une fleur qui, tant que vous la conserverez, vous fera souvenir de votre promesse.

En ce moment la voix nasillarde du commis de magasin appela d'en bas madame Rouillard, et celle-ci redescendit en se confondant en excuses qu'Amynthas n'eut pas de peine à agréer.

On ne sait pas bien exactement quel fut l'entretien des jeunes

Digitized by Google

gens demeurés seuls. On peut seulement conjecturer qu'Amynthas y trouvait du charme, car il le prolongea sans penser à son rendez-vous jusqu'à ce que l'indulgente matrone, après avoir jasé avec plusieurs pratiques, jugea convenable d'aller interrompre le tête-à-tête. Elle eut l'attention délicate de s'annoncer le long de l'escalier, par une forte quinte de toux. Comme elle paraissait à la porte restée ouverte, la pendule du salon sonnait trois heures. Amynthas se leva en sursaut. Pouvez-vous croire qu'on vous oublie, dit-il à Athénaïs? c'est moi qui m'oublie auprès de vous. Et prenant brusquement congé de la mère et de la fille, il s'élança vers la rue. Dans sa précipitation il omit d'emporter son parapluie, qui demeura comme gage de sa tendresse en la possession d'Athénaïs.

Amynthas sauta dans un cabriolet, paya double course, s'impatienta vingt fois contre le cocher, le cheval et les embarras de voitures, et arriva enfin à l'embarcadère. Il espérait que Raoul, ne le voyant pas venir, serait resté l'attendre sur le perron; mais vainement il l'y chercha des yeux, et il ne savait quel parti prendre, quand un facteur, le devinant à son costume et plus encore à l'agitation de ses mouvements, s'approcha de lui en se découvrant d'un air empressé :

— N'êtes-vous pas M. Bournichon? dit-il.

— C'est moi-même.

— Un monsieur à longue barbe qui vient de partir par le dernier convoi m'a remis ce papier pour vous.

— Ne pourrait on pas le rattraper avec des chevaux de poste? demanda Amynthas.

— Monsieur plaisante, reprit le facteur.

Amynthas ne plaisantait pas, mais on doit dire à sa décharge qu'il n'avait pas eu le temps de la réflexion. Il saisit le papier, fragment détaché d'un portefeuille, où Raoul avait tracé quelques lignes au crayon. Il les déchiffra avec peine, et comprit cependant que Raoul l'attendrait à Rouen, à l'arrivée du convoi suivant. C'était un ordre impératif, il s'en trouva soulagé. Il apprit que le prochain convoi partait à cinq heures, et eut un instant l'idée de retourner



Digitized by Google

voir Athénaïs : la crainte de renouveler sa mésaventure le retint prudemment. Au premier son de la cloche, il passa dans la salle d'attente, y trépigna d'impatience le regard fixé sur l'horloge, enfin monta dans un wagon qui se mit en marche. Tant d'émotions successives, jointes à l'inquiétude de ne pas retrouver son ami, l'empêchèrent de s'apercevoir qu'il manquait de parole à sa mère. Il ferma les yeux, s'assoupit dans une vague rêverie que traversait souvent l'image d'Athénaïs, et n'en fut retiré que par les coups de sifflet de l'arrivée. On était dans les derniers jours du mois de juillet, et la nuit était déjà close ; mais, à la clarté des becs de gaz, il reconnut bientôt, parmi la foule des domestiques d'hôtel qui se pressaient sur le passage des voyageurs, et commençaient à se disputer les basques de sa blouse, la barbe dorée de Raoul. La joie était vive de part et d'autre, et les explications furent courtes.

— Je meurs de faim, dit Raoul, allons dîner à l'hôtel d'Angleterre, où j'ai retenu nos chambres. Demain, nous partons à midi pour le Havre, par ce beau bateau à vapeur que tu vois là-bas ; ce sera une préparation à notre grande traversée.

Ce mot réveilla chez Amynthas le souvenir de sa promesse violée.

— C'est impossible, mon cher, s'écria-t-il. Ma mère, qui a peur de tout, m'a arraché l'engagement de ne m'exposer ni sur mer, ni sur les chemins de fer, et si je t'avais trouvé à temps au rendez-vous, je te faisais changer notre itinéraire.

— Hé bien, il est trop tard maintenant, répondit Raoul. Tu as promis de bonne foi, cela suffit à ta conscience. Tu en seras quitte pour expliquer à ta mère pourquoi tu n'as pas tenu ta promesse.

— Voilà un raisonnement, dit Amynthas, qui me semble bien jésuitique.

— Jésuitique ou non, reprit Raoul, songe que tu as déjà fait involontairement la moitié du péché. Je me charge de l'autre moitié; ainsi tu es blanc comme neige.

Amynthas ne trouva rien à répliquer ; mais il lui restait au cœur un secret scrupule. Les deux amis dînèrent assez gaiement, puis, se

Digitized by Google

retirant dans leurs chambres, s'y endormirent d'un sommeil paisible. Levés le lendemain vers neuf heures, ils se promenaient sur le quai de Rouen, en contemplant l'aspect, nouveau pour eux, des navires rangés côte à côte. C'était le moment où la marée montante se faisait sentir avec le plus de force, et le flux entraînait, dans la direction de la haute Seine, quelques barques où l'on n'apercevait aucune manœuvre. Amynthas les regardait attentivement; il ramassa un morceau de bois, le jeta dans la rivière, et le vit, avec un redoublement de surprise, obéir à la même impulsion.

— C'est bien singulier, dit-il enfin ; est-ce que Paris n'est pas de ce côté?

— Sans doute, répondit Raoul. Où veux-tu en venir?

— Je remarque, continua Amynthas, qu'ici la rivière paraît remonter vers sa source. Vois plutôt le mouvement de ces bateaux.

— Je crois que tu te moques de moi, dit Raoul. C'est le vent qui les pousse.

— Il ne fait pas un souffle, reprit Amynthas, et même la girouette est tournée en sens contraire. D'ailleurs, voici qui est décisif, ajouta-t-il en jetant un fragment de planche.

Raoul regarda la direction que prenait la planche, regarda les bateaux, regarda la girouette, regarda encore la planche qui s'était déjà éloignée.

— Tu as raison, dit-il enfin, et j'avoue que je n'y comprends rien.

L'assentiment de Raoul enlevant tout reste d'incertitude, Amynthas tira son portefeuille, et écrivit ce qui suit :

« La Seine, en passant à Rouen, remonte vers sas ource. »

Ce fut la première observation de voyage qu'il garda en note pour la communiquer à Athénaïs.

Rouen est une ville admirablement douée. Un beau fleuve la relie d'un côté à Paris, de l'autre à l'Océan ; les merveilles de l'architecture de nos pères y dominent les merveilles de l'industrie moderne; l'ombre de Jeanne d'Arc y coudoie celle de Pierre

Digitized by Google

Corneille. Si Amynthas avait été artiste et Raoul lettré autrement que sur leurs passeports, tous deux eussent trouvé bien insuffisantes les quelques heures qu'ils avaient à passer à Rouen ; mais après la remarque judicieuse qu'Amynthas venait de consigner sur son calepin, leur faculté d'observation était épuisée pour une journée, et ils ne songeaient qu'à faire un bon déjeuner. Ils réglèrent leur note à l'hôtel d'Angleterre, non sans la trouver un peu chargée, et montèrent des premiers à bord du vapeur *la Normandie*. Un grand nombre de passagers de toutes nations ne tardèrent pas à envahir le pont ; il y avait là des Allemands allant chercher pour s'expatrier les paquebots de New-York, des Américains qui retournaient chez eux par la même voie, après avoir dépensé leurs dollars à Paris, des Russes devant prendre passage au Havre pour Saint-Pétersbourg, abondance d'Anglais des deux sexes, et aussi quelques Français. Le temps était magnifique, la traversée fut heureuse. Les deux amis se promenaient de l'avant à l'arrière, s'arrêtant chaque fois plusieurs minutes à contempler le jeu de la machine, fumaient force cigares, regardaient d'un air assez indifférent les beaux paysages qui fuyaient à leurs côtés, et s'informaient, avec cette banale curiosité des voyageurs, du nom des principaux groupes de maisons qui s'élevaient sur les rives. Du reste, ils n'étaient pas gens à rêver longuement en face de Jumièges ni de Tancarville. Ce qui les charma le plus fut de voir monter à bord une troupe de musiciens allemands qui, de Villequier à Quillebeuf, se donnèrent la mission de distraire les passagers par les accords de leurs instruments de cuivre. Amynthas et Raoul reconnurent avec bonheur les airs du Jardin Turc, et s'exécutèrent libéralement au moment de la collecte. Leur conversation, languissante pendant la première moitié du voyage, ne fut animée que par un incident bien insignifiant en apparence, et qui mérite cependant une mention particulière. Ils s'étaient assis côte à côte sur des pliants, et gardaient depuis quelque temps le silence :

— Jette donc à l'eau cette rose fanée que tu as là à ta boutonnière, dit Raoul, en portant lui-même la main à la redingote d'Amynthas.

Digitized by Google

Celui-ci le repoussa vivement, mais le mouvement brusque qu'il fit pour sauver le don parfumé d'Athénaïs eut un résultat déplorable. Le pont fut jonché de feuilles arrachées ; plusieurs restèrent entre les doigts de Raoul, et quelques-unes, emportées par le vent, s'envolèrent au loin en tournoyant. Amynthas, le visage violemment ému, les suivit des yeux aussi longtemps qu'il put les apercevoir, puis il s'empara des feuilles que Raoul stupéfait tenait encore à la main, et se baissa pour ramasser celles qui étaient tombées à terre. Il en poursuivit plusieurs jusque sous la robe d'une vieille Anglaise qu'il suppliait de se lever sans parvenir à se faire comprendre, et cette petite scène, à laquelle l'agitation d'Amynthas donnait un caractère étrange, égaya tous les voyageurs de l'arrière. A la fin, il serra ces précieux débris entre deux feuillets de son calepin, et revint se placer silencieusement auprès de Raoul.

— J'ai connu le malheur et sais y compatir, dit l'homme de lettres. Que ne m'avouais-tu que tu es amoureux? C'est triste, mais ce n'est pas déshonorant.

— Quelle heure est-il ? demanda Amynthas qui ne trouvait rien de mieux pour changer le sujet d'un entretien embarrassant.

— L'heure d'aimer, à ce qu'il paraît, répondit Raoul. Mais brisons là-dessus, puisque tu n'es pas en humeur de confidences ; cela viendra. Vois-tu, mon cher ami, j'ai passé par toutes ces folies. J'ai eu un véritable herbier de fleurs séchées, et des billets doux à remplir une corbeille, et des portraits, et des mèches de cheveux de toutes les nuances, et des rubans de toutes les couleurs, jusqu'à des gants sales et des cordons de souliers que je pressais contre mon cœur. Faut-il qu'un homme soit cornichon, comme dit le poète ! Un beau matin, je me suis réveillé sage. J'ai vidé mes tiroirs, et ma portière a balayé cet adorable fouillis dans le ruisseau.

— Et qui a pu te porter subitement à cette extrémité ? demanda Amynthas, se hâtant d'interroger pour éviter les interrogations.

— Ma foi, mon cher, s'il m'en souvient, c'était encore un enfantillage, reprit Raoul. J'avais eu la sottise de m'amouracher d'une

Digitized by Google

délicieuse petite pensionnaire qui sortait de Saint-Denis, un vrai bijou de femme. Je croyais n'avoir jamais aimé qu'elle : c'est toujours ainsi. Je le lui jurais : c'est encore plus commun. Elle m'en disait autant : j'y étais habitué. Je lui adressais des alexandrins passionnés dont par discrétion je ne gardais pas copie, et qui suffiraient aujourd'hui à me faire un nom dans la littérature. La belle m'a planté là pour épouser un galant qui avait des écus. Rien de plus vulgaire, comme tu vois. Mais je me suis promis que ce serait ma dernière passion, et j'ai tenu parole. C'est à partir de ce moment que j'ai laissé croître ma barbe. Maintenant je suis invulnérable, ajouta Raoul Favereau en se redressant. Je ne soupire plus, et d'autres femmes m'ont assez vengé !

Raoul prononça ces mots en caressant sa barbe rouge, d'un air de fatuité que sa taille exiguë et ses traits irréguliers rendaient très-plaisant. Amynthas lui-même eut peine à comprimer un sourire, et cela lui rendit sa bonne humeur. L'homme de lettres entama le chapitre de ses conquêtes, et l'on peut supposer que son imagination s'y donnait libre carrière. Quoi qu'il en soit, il narrait encore quand *la Normandie* entra majestueusement dans l'avant port du Havre, et vint se ranger à quai. Les deux amis, que leur bagage ne retardait pas, sautèrent lestement à terre ; la faim les pressait, et ils se rendirent en hâte au premier hôtel dont on leur remit la carte.

Une affiche de spectacle attira leurs regards ; on représentait un mélodrame en quatorze tableaux qu'Amynthas avait vu une douzaine de fois à Paris, et même l'affiche annonçait en gros caractères que Mlle Malvina, artiste de la capitale, devait concourir à l'éclat de la représentation. Raoul préféra aller au café, mais pour Amynthas c'était une vraie fête de retrouver ainsi au Havre le boulevard du Temple. Comme il se dirigeait vers le théâtre, en longeant le bassin du commerce, plus occupé du plaisir de revoir Malvina que de toute autre chose, son attention se porta sur un grand navire, qui était abattu sur les pontons de carénage pour recevoir des réparations. Les ouvriers ayant terminé leur journée venaient de se reti-

Digitized by Google

rer, et la nef immense gisait sur le flanc, au milieu de matériaux qui semblaient des débris. « Pauvres marins, dit le sensible Amynthas ému de compassion à cet aspect, ils ont fait naufrage au port! » Il questionna, sur le sort des naufragés, un groupe de passants : c'était des matelots norwégiens dont il ne put se faire entendre, en sorte qu'il garda sa conviction, en se proposant de raconter à Athénaïs qu'il avait vu un naufrage. Encore péniblement affecté, il entra dans la salle de spectacle et loua une loge d'avant-scène. Il s'était fait friser et pommader, avait retiré sa blouse de voyage, et portait des gants paille d'une propreté et d'une justesse irréprochables.

Le rideau était levé et Malvina se trouvait précisément en scène, au moment d'une péripétie des plus pathétiques. Elle reconnut le fidèle habitué de l'Ambigu, ne douta pas qu'il ne fût venu au Havre pour la suivre, et malgré la gravité de la situation, ne put s'empêcher de lui lancer un coup d'œil d'intelligence accompagné d'un léger mouvement de tête. Amynthas fut très-flatté de cette attention; il rendit œillade pour œillade, et promena de l'actrice au public des regards où s'épanouissait une naïve satisfaction. Il lui semblait que toute la salle avait les yeux sur lui. Effectivement, son manège ne tarda pas à être remarqué, mais les spectateurs ne le trouvèrent pas de leur goût. De sourds murmures précédèrent quelques coups de sifflet, puis tout le parterre goudronné fit explosion, et des voix de rogomme crièrent en chœur : A la porte le Parisien! — C'est singulier comme ces provinciaux nous reconnaissent! pensa Amynthas en se reculant prudemment au fond de la loge. Malvina profita de son côté de la rude leçon infligée à ses coquetteries et le tumulte s'apaisa. Pendant l'entr'acte, Amynthas réussit à s'insinuer dans les coulisses; il échangea une poignée de main et quelques compliments avec l'actrice; mais quand celle-ci apprit qu'il partait le lendemain, elle devint d'une réserve exemplaire, ne songeant plus qu'à réparer sa faute et à s'assurer les bonnes grâces du parterre. Elle y parvint facilement; jamais elle n'avait été mieux inspirée; jamais elle n'avait mieux donné le coup de poignard de la catastrophe. Elle fut redemandée avec transport après le tomber du rideau, et couverte

Digitized by Google

d'une triple salve de bravos et d'applaudissements ; c'était un triomphe. Amynthas applaudissait lui-même de tout son cœur, et il rentra à l'hôtel enchanté de sa soirée. Raoul, qui pendant ce temps avait fait admirer à une galerie cosmopolite sa force sur le carambolage par effet de queue, n'était pas moins content de lui.

*Le Morlaisien* ne partait le lendemain qu'à trois heures après midi. Cela donna aux deux amis tout le loisir de parcourir les quais, de visiter quelques paquebots, d'assister, du bout de la jetée, au brillant spectacle qu'offre la rade du Havre lors de l'arrivée des navires. En face d'eux, la côte de Luc et de Courseulles apparaissait à peine dans le lointain. Amynthas la regardait attentivement.

— N'est-ce pas là l'Angleterre? demanda-t-il à haute voix en étendant la main.

— Tu t'orientes mal, répondit Raoul avec assurance. C'est de ce côté que nous allons. Ce doit être la Bretagne.

— Non, c'est l'Amérique, dit en passant son chemin un marin qui les avait entendus.

— Je crois que cet homme se moque de nous, reprit Amynthas, un peu déconcerté de l'interruption.

— Je le crains, dit sourdement Raoul.

Et il suivait d'un œil farouche le marin qui s'éloignait.

En ce moment, un grand trois-mâts carguait ses voiles en donnant dans la passe. Le capitaine, debout sur la dunette, saluait avec des démonstrations de joie une femme, qui, de l'extrémité de la jetée, lui présentait dans ses bras un petit enfant. Amynthas se sentit attendri; il avait bien envie de questionner les voisins, mais il redoutait les railleries. Cependant une trentaine d'hommes de corvée saisissaient une amarre fixée à l'avant du navire, et s'élançaient au pas de course en criant : Gare ! Amynthas ne vit rien de mieux à faire que de se ranger contre le parapet : il y fut bientôt serré par la corde, et se mit à courir lui-même en poussant des clameurs d'effroi. A la fin un faux pas le fit trébucher; la corde lui passa sur la tête, et il se releva sauvé du danger, mais non sans contusions. « J'en ai assez de cette maudite jetée, dit-il à Raoul en

Digitized by Google

le rejoignant. Je vois là bas des baigneurs : allons prendre un bain de mer, cela me fera du bien. »

Amynthas était un des plus excellents nageurs de l'école Petit, près Notre-Dame-de-Paris. Nul ne piquait mieux une tête du haut de l'échelle tournante, nul ne remontait mieux le courant en tirant la coupe, nul ne restait plus longtemps immobile et flottant comme une planche, les yeux fermés, la bouche ouverte, les bras étendus, dans cette situation difficile qu'une technologie pleine de grâce appelle *faire la charogne*. Aussi, quand il se trouva porté par l'eau houleuse et forte de la mer, il éprouva des jouissances nouvelles, et pensa qu'il n'y avait pas d'édredon plus moelleux que la vague. Il flottait depuis quelque temps dans la position béate qui vient d'être décrite, en rêvant à l'objet de ses plus chères préoccupations, quand une lame inonda son visage et lui remplit la bouche d'amertune. Amynthas en fut étourdi : il s'efforça de rejeter cette eau salpêtrée qui lui donnait des nausées; il regarda autour de lui, et ne vit plus les barraques des baigneurs. La marée montante l'avait entraîné jusqu'au large de la jetée, et le poussait encore avec une effrayante vitesse vers les bancs de la Seine. Alors il eut peur, et ce n'était pas sans raison. Par bonheur le péril qu'il courait fut aperçu de l'équipage d'un navire anglais qui arrivait au port. On lui jeta une bouée en lui criant de saisir les cordes : il s'y cramponna successivement, et c'est ainsi qu'Amynthas Bournichon opéra sa rentrée dans la ville, traîné à la remorque par un brick charbonnier de la perfide Albion. Ce n'est pas tout; pour regagner son hôtel, le costume d'Amynthas était un peu décolleté. Il ne put remonter sur le pont sans avoir les membres et la poitrine tout noircis de poussière de charbon; là on lui jeta sur les épaules une casaque graisseuse et goudronnée. Aux désagréments de la situation se joignait la difficulté de se faire comprendre; mais, par des signes toujours intelligibles, il se confondait en remerciements et promettait une honnête récompense. Les matelots ne demandaient pas mieux que de le soulager du fardeau de la reconnaissance; l'un d'eux l'accompagna jusqu'à l'hôtel, et, pour s'y rendre, il fallut parcourir au milieu de la foule

Digitized by Google

une assez grande étendue des quais. Enfin il se retrouva dans sa chambre, remit cinq pièces d'or au matelot, commanda un bain chaud, et envoya chercher à la grève ses vêtements et Raoul.

Que faisais-tu pendant ce temps, trop séduisante Athénaïs? Tu chantais peut-être quelque barcarolle, tandis que, pour te plaire, ton fidèle Amynthas commençait d'une manière si critique la série de ses aventures. Quelle eût été ton impression si tu l'avais vu ruisselant et couvert d'une couche de suie, cheminant en plein jour sur le pavé d'une cité populeuse, avec un caleçon et un grossier paletot pour tout costume? Hélas! il est permis de le penser, tu aurais eu l'ingratitude de rire, car la femme ne pardonne pas au ridicule, même quand on s'y est exposé pour elle.

Amynthas était découragé. « Ma mère avait bien raison, pensa-t-il; je suis puni de lui avoir manquer de parole. » Mais Raoul arriva à propos lui apporter les consolations de sa philosophie insouciante. — « Tu m'as donné bien de l'inquiétude! dit-il d'un air dégagé; je te croyais logé en garni dans l'hôtellerie de feu Jonas. Tout est pour le mieux puisque te revoilà en bonne santé. Alexandre (l'homme de lettres n'ajouta pas *Dumas*: il désignait volontiers par leur seul prénom ses plus illustres confrères), Alexandre t'enviera cette impression de voyage. Vois-tu, mon cher, les émotions sont comme les clous: l'une chasse l'autre. Je suis sûr que tu ne te ressens plus de tes contusions. Mais hâte-toi de t'habiller, car il nous reste à peine une heure. » Le ton décidé de Raoul produisit sur son ami l'effet accoutumé. Tous deux partirent bientôt et se dirigèrent vers le bassin du Roi. Ils passèrent devant une boutique où l'on vendait toutes sortes d'oiseaux des colonies; les tangaras et les sénégalis essayaient en vain de se faire entendre au milieu du caquet assourdissant des perruches, des kakatoës et des perroquets. Amynthas tressaillit, croyant reconnaître dans ce vacarme le nom d'Athénaïs grasseyé par la langue épaisse d'un des volatiles. Il s'arrêta court, comme s'il eût vu la tête de Méduse, et cherchait le moyen de se débarrasser un instant de Raoul.

Celui-ci le lui fournit lui-même. La boutique de l'oiseleur était

Digitized by Google

contiguë à celle d'un apothicaire, qui avait placardé à sa devanture une affiche portant ces mots : *Plus de mal de mer ! Bonbons de Malte, à trois francs la boîte.* Parbleu, dit Raoul, voici qui fait justement notre affaire. Je n'étais inquiet que du mal de mer, et pour six francs nous pourrons bannir cette crainte. Amynthas le laissa entrer seul dans l'officine. Il avait entendu de nouveau, et plus distinctement, le nom bien-aimé sortir du bec d'un gros perroquet vert-pomme. Il demanda le prix de l'inestimable oiseau, paya sans marchander, ordonna de l'expédier à Paris le soir même, et traça de sa main l'adresse en la signant de ses initiales. Tout cela fut fait avant que Raoul, qui questionnait le pharmacopole sur l'emploi de la drogue, l'eût rejoint avec ses pastilles, en sorte que l'homme de lettres attribua à la satisfaction d'éviter les terribles nausées la joie subite qui rayonnait sur le visage de son ami. Effectivement Amynthas, si abattu un instant auparavant, était devenu d'une gaieté folâtre. Le bonheur de penser que la virtuose de la rue de la Verrerie recevrait le lendemain matin de ses nouvelles par un si galant messager lui avait fait oublier sa mésaventure, et il sauta de l'air le plus guilleret sur le pont du *Morlaisien.* Pauvre Amynthas ! il n'avait entendu qu'un mot de la chanson de l'oiseau créole ! Si ce n'était anticiper sur les événements, je dirais que la cage parvint exactement à son adresse ; mais le bipède emplumé répondit aux caresses de la jeune fille par de gros coups de bec, en criant d'une voix enrouée : « Athénaïs ! vilaine négresse ! le diable t'emporte ! » et autres propos encore plus incongrus. On devine aisément quels durent être la stupéfaction et le ressentiment des dames Rouillard.....

ALFRED DE COURCY.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

Digitized by Google

# LES POÈMES DE M. DE LORGERIL*

—

A M. ÉMILE GRIMAUD,

Secrétaire de la *Revue de Bretagne et de Vendée.*

—

Mon cher ami,

Le *Banquet de la famine,* c'est le Bas-Empire; la *Conquête du charme,* c'est le moyen âge. Nul doute que M. de Lorgeril ne préfère à toute cette civilisation raffinée, mais pourrie et païenne, du Bas-Empire, la barbarie énergique du moyen âge chrétien, — rude et grossière époque, si l'on veut, mais pleine de séve et de franchise, de fiers caractères et de généreux instincts. Comment donc se fait-il que notre poète, pour nous peindre le Bas-Empire, ait eu la patience d'éplucher mot à mot, pour ainsi dire, tous les écrivains grecs et latins jusqu'à Archestrate et tous les critiques modernes jusqu'à Henderson, tandis que pour nous tracer un tableau du moyen âge, il semble s'être contenté d'étudier cette époque dans les poèmes de l'Arioste, de Boïardo et de Pulci ?

La raison de cette singularité, je l'ignore ; l'effet, je le constate. M. de Lorgeril nous a donné une décadence romaine vraie et vivante, et un moyen âge de fantaisie.

Notre auteur nous dira-t-il que les chroniques du moyen âge, nues, sèches, barbares, sont d'une digestion bien difficile? —

* Voir la livraison de juin, pp. 475-482.

Digitized by Google

Comment! vous avez lu et même traduit Archestrate, et vous reculeriez devant Froissart, Joinville, Villehardouin, ou Guillaume-le-Breton? Mauvais prétexte. — Mais enfin je n'en demande pas tant. N'étudiez le moyen âge que dans ses monuments poétiques ; bornez-vous encore, si vous le voulez, à ceux qui sont d'un accès facile et qui ont été récemment (comme le dit M. Paulin Pâris) « mis en nouveau langage, » entre autres la *Chanson de Roland*, la *Chanson d'Antioche, Garin le Loherain.* — Le *Roland,* c'est la grande tradition du règne de Charlemagne, telle que le peuple la conserve sous les premiers Capets; *Antioche,* ce sont les croisades; *Garin,* la France féodale des XIe et XIIe siècles. Joignez à cela le beau livre de M. Léon Gautier sur les *Epopées françaises* — et avec ces éléments, un esprit comme celui de notre auteur ne sera pas embarrassé pour faire revivre à nos yeux le moyen âge dans une peinture, dont le mouvement poétique et la solide couleur historique feront un digne pendant du *Banquet de la famine.*

Si M. de Lorgeril ne l'a pas fait, c'est qu'il n'a pas voulu le faire. Ce regret une fois exprimé, disons ce qu'il a voulu, ce qu'il a fait.

Il a voulu rajeunir ou plutôt acclimater en France — car les insipides essais de Creuzé de Lesser ne comptent pas — ce curieux produit littéraire né sous le ciel d'Italie et qu'on appelle le *poème chevaleresque,* tissu étrange d'aventures, de mœurs et de prodiges fantastiques, que le poète, presque toujours, est le premier à ne pas prendre au sérieux. A la fin du XVe siècle et aux premières années du XVIe, à cette heure indécise, placée entre le moyen âge finissant et l'aube de l'époque moderne, un groupe de génies vigoureux, hardis coloristes, hardis chanteurs, a créé, constitué ce genre par une série de brillants poèmes, au sommet desquels rayonne un chef-d'œuvre, l'*Orlando furioso.*

Mais quand l'Arioste, l'Arétin, le comte Boiardo et le chanoine Pulci composaient leurs œuvres originales [1], encore faut-il observer

[1] La première édition du *Morgante maggiore* de Pulci est de 1485; celle de l'*Orlando innamorato* de Boiardo, de 1486; puis vient l'Arétin avec son *Orlandino,* dont la première édition sans date est de la fin du XVe siècle, et enfin le chef-d'œuvre de l'Arioste, imprimé pour la première fois en 1516.

Digitized by Google

que la fantaisie n'était point leur seule muse. Sa part — une part léonine assurément — c'était les développements, les épisodes, les ornements, la broderie, l'esprit général. Mais si fantastiques qu'ils fussent dans le détail, le fond de ces poèmes était invariablement fourni par la tradition — par une tradition très-répandue, très-accréditée, très-populaire, surtout très-ancienne, puisqu'elle remontait aux chansons de geste de notre cycle carlovingien, en pleine formation dès le xe et le xie siècles. Ainsi les quatre poètes excellents ci-dessus nommés avaient eu pour précurseur, à la fin du xive siècle ou au commencement du xve, Sostegno di Zanobi, dont la *Spagna istoriata* [1] n'était elle-même qu'un calque rimé de cette grande compilation anonyme des *Reali di Francia*, composée vers l'an 1350, et où la prose italienne avait recueilli et retraduit ces vieux poèmes du xiiie siècle, écrits en mauvais français italianisé — *Roland, Aspremont, Ogier, Macaire,* etc. — récemment retrouvés à Venise par la critique moderne, dans la bibliothèque de Saint-Marc et desquels on remonte sans peine jusqu'à nos plus anciennes chansons de geste, jusqu'au *Roland* d'Oxford [2].

Et ces traditions — notez-le bien — non-seulement elles sont très-vieilles et très-répandues, mais de plus très-acceptées.

Aux xve et xvie siècles, les aventures de Roland, d'Olivier, d'Ogier le Danois passent aux yeux de tous pour parfaitement historiques dans leurs traits principaux. Ainsi, l'Arioste et les autres de ce temps-là brodent leurs charmantes fantaisies sur un fond déjà connu de leurs lecteurs et tenu pour réel : ce qui double évidemment l'intérêt de leurs œuvres et leurs chances de succès près de leur public.

J'insiste sur ce point, pour montrer que M. de Lorgeril, quand il croit ne faire autre chose qu'imiter l'Arioste, inaugure un genre de poème beaucoup plus hardi. Chez lui, fond et forme, canevas et

[1] L'impression ne tarda point à s'emparer de la *Spagna istoriata*, la première édition est de 1487 ; ce poème obtint un grand succès et fut fréquemment réimprimé aux xve et xvie siècles.

[2] Voir la belle édition de la *Chanson de Roland* de M. Léon Gautier (Mame, Tours, 1872), introd. p. cxxxii-cxxxvi.

Digitized by Google

broderie, principal et accessoires, tout est de l'invention du poète, tout sort de la fantaisie individuelle. Ce n'est plus le poème chevaleresque, dernière floraison d'une vieille tradition populaire, dont les héros sont depuis longtemps connus, tenus pour historiques, et familiers au vulgaire; c'est un poème absolument fantastique, peuplé de personnages, d'événements, de prodiges complétement étrangers au lecteur — par cette excellente raison que le tout sort à l'instant même, frais éclos, de la cervelle de l'auteur, ni plus ni moins que s'il s'agissait d'un conte de fées. Donc, entre le poème et le public nul lien, nulle sympathie préalable ; il faut que le poète conquière de vive force, pour ainsi dire, et avec ses seules ressources, l'esprit de son lecteur. Je ne sais si je me trompe, mais il y a là, à mon sens, une grande difficulté de plus.

— Pendant ce long préambule, je vois bien, mon cher ami, que vous vous impatientez. Vous n'y tenez plus, vous éclatez, vous me sommez d'aller au fait et de vous dire, sans tant d'ambages, ce qu'est et ce que vaut en soi la *Conquête du charme*. — Analyser une fantaisie, une féerie, ce n'est point aisé ; pour vous plaire, cependant, je m'y risque.

Le héros est un jeune prince amoureux d'une bergère. Il s'appelle Othon. Comme tous les modèles du genre, le poème commence à la veille de la naissance du héros ; les trois premiers chants sont consacrés à peindre la cour de son père, Bonus, roi de Carmor, et à donner à Othon le temps de grandir un peu. Vers la fin du troisième chant, il est d'âge, ou à peu près, de courir les aventures, et au quatrième, l'auteur le lance. Suivi d'un vieil écuyer nommé Axel, il part pour aller trouver son oncle Alibrand, roi de Mirage, qui l'a très-poliment invité à lui faire une visite. Sa première station est la forêt de Brocéliande, où il rencontre le vieux comte Milon, père de Roland, qui le mène à un monastère voisin, dont l'abbé les héberge parfaitement bien et leur conte l'histoire d'une jeune fille d'origine mystérieuse — illustre sans doute — mais sous le coup de grandes infortunes, abandonnée au creux d'un rocher, nourrie par une biche, élevée par un honnête et pauvre

Digitized by Google

vassal sous l'humble habit de pastourelle et le joli nom de Fleur-des-Bois.

Othon — tout naturellement — sans l'avoir vue s'en éprend, la contemple de loin à travers les arbres et veut l'épouser tout de suite. Mais — ainsi que le lui représentent sagement Milon et l'abbé — avant de se marier il doit s'illustrer par des prouesses, mériter par ses hauts faits l'amour de sa belle, et tout au moins obtenir le consentement des parents, — dont on ignore complétement le nom et le domicile.

Othon se rend à ces raisons et se remet en route. Au bout d'un jour, un heureux hasard le mène droit à un château habité par une reine invisible, dont on ne perçoit que la voix, et qui se trouve être justement la reine Merveille, mère de Fleur-des-Bois. Elle promet à Othon de lui donner sa fille, dès qu'il aura pu lui-même découvrir et restituer à Merveille son très-cher époux le roi Enguerrand, dont elle a complétement perdu la trace. Othon jure qu'il retrouvera Enguerrand, dût-il parcourir le monde entier. En attendant, après quelques menues aventures que je passe sous silence, il reprend sa course vers Mirage en compagnie d'Axel et de Milon et même sur leur conseil — car Alibrand, l'oncle d'Othon, est si savant, que si quelqu'un au monde sait où est caché Enguerrand, ce doit être certainement lui.

Les trois amis arrivent donc devant la capitale d'Alibrand, assiégée par des ennemis féroces. Ils y voient d'étranges prodiges et la délivrent. L'oncle, doublement ravi de recevoir son neveu, lui fait grand accueil et finalement lui apprend que le père de Fleur-des-Bois est dans une île enchantée (dont il lui donne l'adresse) changé en statue de glace, que pour le dégeler, il faut le frotter avec un charme contenu dans les cheveux roux qui bordent l'oreille droite du roi d'Irlande Diarmid.

Mais ce Diarmid, où le prendre? Rien de plus facile. C'est un grand colosse de prince, genre matamore, qui séjourne en ce moment même à la cour de Bonus, père d'Othon, et qui appelle à grands cris quelque champion de race royale pour exercer contre

Digitized by Google

lui sa valeur. Othon, bien instruit par Alibrand, arrive comme à point nommé, et sans se faire connaître, son casque fermé, se bat contre le colosse, le désarçonne, lui coupe les poils rouges qu'il a au-dessous de l'oreille droite — et ainsi accomplit-il la *Conquête du charme.*

Ce charme, il lui reste à s'en servir, à déglacer Enguerrand, le rendre à Merveille, retrouver et épouser Fleur-des-Bois ; et avant qu'il n'en soit là, que d'épreuves, que d'aventures ne peut-il encore avoir à traverser ! Aussi son poète, après l'avoir mis en possession de cette poignée de cheveux, futur instrument de son bonheur, a jugé à propos de se reposer — il en avait bien le droit après douze chants — mais il nous promet la suite prochainement.

Vous croyez peut-être avoir idée maintenant de l'œuvre de M. de Lorgeril? Détrompez-vous. Cette analyse, quoique fidèle, n'est qu'un squelette. Pour suivre le fil de l'action, j'ai dû écarter les épisodes qui le brisent à chaque instant, et tout ce monde de fées, d'enchanteurs, de nains et de sorciers qui agit, s'épanouit, triomphe dans tous ces épisodes, et de là se glisse de proche en proche par tout le poème, grouillant, courant, se gourmant, criant, chantant, sautant et se tortillant à l'envi, avec les grimaces les plus étranges et les attitudes les plus variées. Et notez que l'auteur y tient beaucoup, car il dit quelque part :

> Qu'est-ce que le passé sans fée et sans fantômes,
> Sans cors retentissants dans les vallons ombreux,
> Sans sorciers à l'œil faux, sans grottes et sans gnômes ?
> Le singulier passé, qu'il est triste et honteux [1] !

Et pourtant — ce qui ne laisse pas d'être assez curieux — il est certain que les poètes de ce passé, ceux qui ont chanté avec le plus de foi et d'enthousiasme les prouesses des grands chevaliers de Charlemagne, semblent se soucier fort peu de tout ce merveilleux magico-féerique, si cher aux modernes. Dans nos plus vieilles chansons de geste — *Roland, Ogier, Garin, Aliscans* — à peine si

[1] *Poèmes*, p. 354.



Digitized by Google

l'on en trouve trace ; il n'y a aucune importance, n'y joue aucun rôle, et il n'est pas rare, par contre, d'y voir des héros traiter plus que légèrement les sorts, les devins et le reste.

Je crains donc que M. de Lorgeril n'ait un peu abusé du merveilleux. Mais ce qui sauve tout, ce qui rachète tout chez lui, ce qui fera toujours de son livre — pour quiconque aime les vers — une lecture agréable et amusante, c'est l'art de la narration. M. de Lorgeril, on le sait, y est passé maître ; mais nulle part il ne l'a mieux prouvé. Ce récit qui se poursuit à travers douze chants et quelques centaines d'épisodes, ne faiblit ni ne rompt un seul instant ; c'est un de ces fils métalliques souples, ductiles, infrangibles, capables de s'allonger indéfiniment sans rien perdre de leur souplesse, de leur solidité ni de leur brillant. Prenez cela où vous voudrez, toujours cela marche, cela court, cela vous entraîne ; partout de l'esprit, souvent de la grâce, de l'ennui nulle part.

Ce n'est point un tableau du moyen âge, ce poème, et j'en ai dit la raison ; mais il me rappelle beaucoup ces vieilles tapisseries où nos aïeules brodèrent, d'une aiguille patiente, en soies de vives couleurs, les plus célèbres héros, les plus fameuses aventures, de ces interminables romans de chevalerie en prose, si souvent reproduits à la fin du xv^e siècle par l'imprimerie naissante. A la mine fantasque des personnages, à leurs gestes bizarres, à leurs vêtements qui ne sont d'aucun temps, on sent bien que tout ce monde-là n'a jamais été réel ; pourtant il y a du mouvement, de la couleur et de la vie ; l'œil est attiré, saisi ; et si vous restez quelques instants devant cette mêlée d'étranges figures, voilà votre imagination qui quitte terre et monte à tire d'ailes au pays des rêves.

Ecoutez — entendez-vous, sous les sombres ramées de Brocéliande, le bruit d'un cor qui sonne avec un éclat terrible et lugubre ? Voyez-vous cette meute affolée qui court, écumante, tachée de sang, dans la gueule des lambeaux de soie et de velours, horriblement mêlés à des lambeaux de chair ? C'est la meute infernale, la chasse maudite, menée à fond de train par le

Digitized by Google

chasseur noir d'enfer, le vieux comte Amadour; ce cor effrayant, c'est l'*hallali du fantôme :*

Et lorsque résonne
L'hallali de mort,
Jusqu'au ciel qui tonne
La feuille d'automne
Monte et tourbillonne
Comme aux vents du Nord [1] !

Mais ce bruit affreux s'éteint; la meute enragée rentre en enfer. La nuit se dissipe, le jour naît et dans la sereine lumière d'une aube radieuse apparaît une douce figure, d'une grâce et d'une fraîcheur infinie. C'est Fleur-des-Bois :

C'était un frais matin, l'herbe était verte et haute;
Les oiseaux, s'éveillant sous les buissons fleuris,
Saluaient le soleil de leurs plus joyeux cris,
Un soleil doux et chaud, comme à la Pentecôte.
L'abeille butinait, au calice des fleurs,
Le miel, trésor doré des ruches bourdonnantes;
L'alouette agitait ses ailes rayonnantes,
Où de la blonde aurore étincelaient les pleurs.

L'hirondelle effleurait l'azur du lac tranquille
Où le héron, debout au milieu des roseaux,
Guettait la perche rose et la truite agile.
La brise en les ridant attiédissait les eaux.
Près d'un rocher grisâtre et tapissé de lierre,
Fleur-des-Bois aux yeux bleus, une faucille en main,
Coupait du vert gazon la pousse printanière,
Et gaîment à l'écho redisait son refrain.

L'écho le répétait, et la chanson naïve,
Avec la molle brise et le parfum des bois,
Mélodieusement volait de rive en rive.
Un rossignol pensif écoutait cette voix,
Jusqu'à ce que le son s'éteignît dans l'espace,
Et puis, il commençait à chanter à son tour;
Mais son chant n'avait pas plus de charme et de grâce
Que celui de l'enfant, belle comme le jour....

[1] Lorgeril, *Poèmes*, p. 348.

Digitized by Google

Belle comme le jour était la jeune fille :
Les abeilles prenaient son front pour une fleur;
Les papillons volaient autour de sa faucille,
Attirés par sa main d'éclatante blancheur;
Une biche tout près, les yeux fixés sur elle,
Suivait de son doux corps le souple mouvement,
D'abord nourrice, alors gardienne fidèle,
Elle ne voulait pas la quitter un moment. [1]

Charmant tableau, supérieurement composé. Comme ce fond chaud, rayonnant d'une lumière dorée, fait bien ressortir l'éclat doux et mat de la blanche figure du premier plan ! Quelle harmonie dans les motifs qui l'encadrent : la biche à ses genoux, le rossignol au buisson, l'hirondelle au-dessus du lac, l'alouette dans l'azur du ciel et les abeilles dans les fleurs. Quel coloris suave et frais dans toute cette peinture ! Nous sommes ici à cent lieues de la chevalerie fantastique et de la nécromancie; nous nageons en pleine idylle, — Théocrite ou Brizeux.

Au reste, la forêt de Brocéliande a été pour notre poète féconde en heureuses rencontres; c'est là encore qu'il a recueilli, de la bouche du vieux comte Milon, la touchante oraison funèbre de son destrier Alfanor : Moi-même, dit le comte,

Moi même je voulais lui donner chaque jour
Et l'orge aux grains pesants et la paille odorante ;
Aussi, comme il m'aimait, me servait en retour !
Comme il savait, penché sur le cou de son maître,
Récompenser mes soins par d'éloquents regards !
C'était un tendre ami.....

Lorsque la pourpre et l'or brillaient sur sa crinière,
Quel éclair de plaisir rayonnait dans ses yeux !
Que son allure était souple, élégante et fière,
Quand il sentait ma main flatter son cou soyeux !
... Maintenant, te voilà... noble ami que je pleure !
Je n'irai pas plus loin, je reste près de toi....
L'espérance à mon cœur est désormais ravie :
Mes amis sont partis, mon vieux cheval est mort ! [2]

[1] Lorgeril, *Poèmes*, p. 360.
[2] Lorgeril, *Poèmes*, p. 328-329.

Digitized by Google

Cette affection réciproque du héros et de son destrier — *destrier* est le mot propre et désigne le cheval de guerre; *palefroi*, que beaucoup d'auteurs aujourd'hui emploient dans le même sens, ne désigne proprement qu'un cheval de somme — cette amitié entre le guerrier et son cheval est fortement accentuée dans presque tous nos vieux poèmes carlovingiens; les poètes italiens du xv^e siècle ne pouvaient manquer d'y prendre ce trait, qu'ils n'ont d'ailleurs jamais exprimé avec autant de naïveté touchante et de vérité énergique que nos anciennes chansons de geste des xii^e et xiii^e siècles. — Ainsi, dans *Ogier le Danois*, quand le héros, après de longues années de captivité, demande à revoir son bon cheval *Broiefort*, on parvient à le lui retrouver, mais épuisé, pelé, la queue coupée :

« Ogier le voit, de joie a soupiré. Il le caresse sur les deux » flancs : — Ah ! Broiefort, dit Ogier, quand j'étais sur vous, j'étais, » Dieu me pardonne, aussi tranquille que si j'eusse été enfermé » dans une tour. — Le bon cheval l'entend; il avise tout de suite » son bon seigneur qu'il n'a pas vu depuis sept ans passés, hennit, » gratte le sol du pied, puis se couche et s'étend par terre par » grande humilité. Le duc le voit, il en a grand pitié; s'il n'eût » pleuré, le cœur lui eût crevé. » (*Ogier le Danois*, v. 10688 et suiv.)

Dans le beau poème d'*Aliscans*, le glorieux héros du Midi, Guillaume au Court-Nez, pendant cette terrible chasse que lui donnent les Sarrasins pour l'empêcher de rentrer dans Orange, s'adresse à son cheval Baucent, qui l'a déjà tiré de maint péril, mais qui, à bout de force et de souffle, semble près de tomber de fatigue :

« Cheval, lui dit-il doucement, vous êtes bien las. Je vous remercie, » mon cheval; je vous rends grâce de vos services. Si je pouvais » arriver dans Orange, je voudrais qu'on ne vous montât point, » vous ne mangeriez que de l'orge vanné, vous ne boiriez qu'en » des vases dorés; on vous parerait quatre fois le jour, quatre fois » on vous envelopperait de riches couvertures. »

Dans les *Quatre fils Aymon*, c'est bien mieux : Renaud de Montauban, pressé de famine, n'ayant plus rien à se mettre sous la

Digitized by Google

dent que son cheval — le fameux destrier Bayard, — jure qu'il mourra plutôt que d'y toucher, et va jusqu'à s'écrier « qu'il aimerait mieux manger son propre frère. » Bayard, il est vrai, le lui rendait bien, car s'il faut en croire l'auteur du *Renaus de Montauban,* ce courageux et si intelligent animal avait pour son maître une affection plus vive et plus clairvoyante que celle d'une femme pour son mari [1].

Ces citations auxquelles je me suis amusé et qu'on trouvera plus complètes dans M. Léon Gautier [2], me ramènent naturellement à mon point de départ et à exprimer le désir de voir M. de Lorgeril consacrer son talent souple et original, sa verve abondante et colorée, à une œuvre où, délaissant, malgré tous ses agréments, la chevalerie fantastique des Italiens, et s'inspirant directement aux vraies sources de l'histoire poétique du moyen âge — nos fortes et naïves chansons de geste, — il nous donne de cette époque une peinture vraie et vivante, digne de ce beau tableau d'histoire que nous lui devons déjà et qu'il a intitulé le *Banquet de la famine.*

Il pourra ensuite reprendre et achever tout à son aise la *Conquête du charme.*

ARTHUR DE LA BORDERIE.

[1] Ce poète dit, en parlant de Bayard :

*S'a véu son seigneur, Renaut le fil Aimon,*
*Il le conust plus tost que feme son baron.*

[2] Voir toutes ces citations et plusieurs autres dans son édition de la *Chanson de Roland*, volume des *Notes et Variantes*, p. 125.

Digitized by Google

# NOS ARTISTES AU SALON

Nous sommes un peu en retard pour parler du Salon de 1872 et de la part qu'y ont prise nos artistes bretons et vendéens. Nous ne pourrions guère d'ailleurs que redire ce qui a été dit des précédents Salons : mêmes noms, à peu près, et mêmes œuvres, sinon par les sujets traités, du moins par le genre et le faire. Toujours du talent, du métier à revendre, point d'inspiration réelle ; beaucoup d'œuvres estimables, peu de véritablement élevées et belles. Le Salon de cette année ne se distingue du précédent que par le chiffre réduit des œuvres exposées. Il est vrai que, d'un Salon à l'autre, la France a eu autre chose à faire qu'à sculpter du marbre, pétrir de la glaise et étendre des couleurs sur une toile ! A peine le Salon de 1870 se fermait, que se déchaînait sur la France la plus épouvantable guerre étrangère, suivie de la plus épouvantable guerre civile ; cette série ininterrompue de désastres de toute sorte, sans exemple dans son histoire de quatorze siècles, et qui faillirent la mettre au tombeau. Pendant cette effroyable année, le pinceau ou l'ébauchoir de l'artiste fut le fusil du fantassin ou l'écouvillon du canonnier, soit pour repousser l'envahisseur étranger, soit pour combattre ces hordes sauvages de Français parricides qui, prenant à tâche d'achever l'œuvre de l'ennemi, et se ruant sur le corps pantelant de leur patrie agonisante, s'acharnaient à vider ses veines du peu de sang que le Prussien y avait laissé.

L'art compta des héros, des martyrs patriotes ; il compta aussi des traîtres. S'il eut Henri Regnault, il eut Courbet ; l'un, l'espoir

Digitized by Google

de la jeune école française et dont la mort est digne d'éternels regrets ; l'autre, mort aussi, suivant la juste sentence de ses pairs du jury, mais mort à l'art, à l'honneur.

Quelle sanglante et navrante moisson de sujets, ces affreuses luttes étrangères et intestines ont préparée aux Vernets, aux Yvons et aux Pils futurs, si toutefois, moins heureux hélas ! que leurs devanciers habitués à chanter des victoires, nos artistes se sentent le courage de raconter sur la toile nos désastres, et si, le pinceau leur tombant des mains, ils ne laissent point cette répugnante besogne aux Kaulbach et aux Cornelius d'outre-Rhin, qui, dans de nuageuses et symboliques compositions, ne manqueront pas de célébrer fort savamment les exploits du canon Krupp et les vertus de « la grande Allemagne ! » Il est pourtant certains épisodes tristement glorieux que l'on aimerait à voir revivre dans leur héroïque réalité. Un clairon foudroyé par la mitraille, de M. Lewis Brown, voilà à peu près tout ce que l'art nous offre de l'épique journée de Reischoffen et de la charge, déjà légendaire, de ses cuirassiers. Vous chercheriez en vain quelque chose qui rappelât cette autre charge, non moins héroïque et non moins meurtrière, des zouaves pontificaux à Patay.

Il est vrai que plus d'un tableau a dû être retiré du Salon comme pouvant offusquer l'œil ombrageux de nos vainqueurs, cet œil qui, de Berlin, toujours nous guette et qu'il faut ménager sous peine d'éveiller de terribles colères ! C'est assurément la première fois qu'un tel fait se présente dans l'histoire de l'art français. Désormais, avant d'aborder certains sujets, nos artistes devront s'assurer du bon plaisir de M. de Bismark et prendre le mot d'ordre à Berlin... Ombre de Louis XIV, es-tu assez fière de la France que t'ont faite quatre-vingts ans de révolutions !

## I

Plusieurs noms connus sont, cette fois, absents du catalogue. Vous chercheriez en vain dans les salles de l'exposition les jolies miévreries de M. Hamon, les curieux et habiles pastiches flamands-

Digitized by Google

chinois de M. Tissot, les élégantes brunes et blondes de M. Toulmouche, les marines de M. Jugelet, etc. Monsieur, pardon, le citoyen Jobbé-Duval est devenu un personnage politique de la nuance des Ranc, des Bonvallet et des Mottu (ce qui n'a pas empêché l'honorable conseiller municipal parisien d'exposer à nos regards un agréable *Bouquet de roses*... rouges, à côté d'une grosse mafflue (*Désirs!*) qui fait son possible pour être indécente et qui y réussit).

Ce personnage à large face railleuse, à bonnet de loutre, à large veste au col de fourrure, à cheveux et barbe d'un rouge grisonnant, c'est sans doute quelque digne bourgmestre flamand ou hollandais, dont le portrait, signé Téniers, s'est échappé du Louvre pour se fourvoyer au Salon? Point: ce bourgmestre s'appelle Edmond About et le peintre a nom Paul Baudry, nouvelle manière. C'est la seule œuvre qu'ait exposée le jeune maître, tout entier à ses grands travaux de l'Opéra. De la *Perle et la vague* à ce portrait d'un réalisme tout flamand, quel chemin parcouru!

Le *Portrait de M*lle *** et la *Diane* envoyés par M. Delaunay peuvent compter, à bon droit, parmi les plus remarquables toiles du Salon. C'est toujours, chez l'artiste, la même conscience, le même coloris sobre, la même touche savante et ferme, cette distinction apprise à l'école des maîtres du XVIe siècle, toutes ces qualités enfin qui font de ce talent l'un des plus estimables de l'art contemporain.

MM. de Curzon et Lansyer, abandonnant cette fois, l'un l'Italie, l'autre la Bretagne, nous ont envoyé chacun deux vues de cette Provence méditerranéenne, au ciel et aux eaux bleus, aux bois de tamaris et de pâles oliviers, aux coteaux dorés par le soleil. Les deux habiles paysagistes luttent de charme, mais différemment. Celui-ci, plus gai, plus brillant, plus *réel*, plus moderne; celui-là, doucement mélancolique comme les jolies rêveuses dont il peuple ses solitudes, légèrement empreint de ce je ne sais quoi de convenu qui constitue le paysage dit historique.

Je passe sous silence la *Suite d'une armée*, de M. de Beaumont,

Digitized by Google

peinture qui, comme métier, est loin d'être sans mérite, mais qui, comme sujet, a soulevé l'universelle réprobation de la critique, peu bégueule pourtant de son naturel.

Le *Sommeil*, de M. Lecadre (une jeune femme couchée sur un canapé et endormie, un petit enfant sur son sein), est, d'un coloriste, d'un *peintre*, bien que l'ensemble flatte assez peu le regard, et que les cassures du velours ressemblent un peu trop à des taches de boue.

Trois médailles et la croix décernées, en cinq ans, à M. Camille Bernier, témoignent assez de la haute estime des jurys successifs pour cet artiste, désormais classé parmi nos meilleurs paysagistes. Aussi, me bornerai-je à mentionner ses deux dernières toiles (*Janvier* et *Août, en Bretagne*), si vraies de ton, où la nature est si bien observée et si fidèlement rendue. — M. Bidau (de la Roche-sur-Yon), a chanté aussi, à sa manière, l'*Hiver* et le *Printemps*, celui-ci par un simple, mais frais bouquet de roses et de lilas.

M. Luminais est toujours le vigoureux coloriste que l'on connaît. Son *Invasion*, nous offre, hélas ! une trop claire allusion. Ces barbares demi-nus, coiffés d'une tête de loup, aux longs cheveux rouges tressés, qui traînent des captives attachées à la crinière de leurs chevaux, nous rappellent d'autres barbares trop connus, qui viennent de ravager notre malheureux pays par le fer et le feu, et foulent encore une partie de son sol. Déjà, au salon de 1870, comme s'il eût pressenti leur prochaine arrivée, M. Luminais nous avait donné le prologue de son *Invasion* : *En vue de Rome*. Qui nous eût dit alors que, moins de trois mois plus tard, un autre Alaric, après une marche foudroyante, préparée comme à plaisir par l'imprévoyance d'une politique imbécile, arriverait, tout à coup, *en vue de Paris* ? Cinq mois durant, comme les barbares que Luminais nous peint couvant de loin Rome et ses richesses d'un œil ardent de convoitises, les modernes Visigoths purent couver aussi de regards non moins avides cette autre Rome, plus vaste, plus riche que l'ancienne. Toutefois, Alaric prit Rome

Digitized by Google

d'assaut avant de la piller; plus prudent, le psychologue Guillaume, n'osant attaquer Paris de vive force, se borna à l'affamer, puis, l'ayant enfin réduit, le pilla scientifiquement, faute de mieux, par une rançon de 200 millions. Civilisation et progrès ! — Le *Jeune taureau dompté*, autre scène barbare de M. Luminais, est une toile du plus sérieux mérite, supérieure peut-être à l'*Invasion*. Ce puissant animal, aux formes trapues, à l'épais fanon, aux cornes courtes et fortes, au mufle lustré, aux yeux saillants et rouges, se débattant sous l'aiguillon de ces deux hommes à la fauve crinière, aussi sauvages que lui, — est un maître morceau de peinture. (Ces deux tableaux, ce dernier surtout, ont toutefois un défaut, celui d'être, au contraire de tant d'autres aussi vastes qu'insignifiants — trop étroits de cadre; le sujet eût mérité de plus larges proportions.

Mentionnons, faute d'espace, l'*Arrivée du seigneur*, de M. Leray (de Couëron), fort agréable tableautin d'opéra-comique; — le *Retour de la pêche*, de M. Guillou (de Concarneau), dont l'héroïne, plus jolie que nature, rappelle un peu trop l'influence énervante de MM. Cabanel et Bouguereau, les *Faucheuses* et *Moissonneuses* maniérées et fausses de celui-ci; — les paysages, d'un sentiment vrai, de MM. du Chatellier (*Saint-Nazaire, effet du soir*), et de Bellée (*Lande maritime* et *Chemin dans la neige*); — les deux jolies toiles de M. Baader (*Sans vocation* et la *Toilette*); — les appétissantes *Poires et pêches*, de M. Even (de Dinan); — le tableau, si frappant de couleur locale, de M. Gouëzou (*Le livrage du sel dans les marais salants du bourg de Batz*); — l'*Intérieur d'Abbaye*, de M. Jules Noël, d'une touche solide et large; — le *Retour du bois*, de M. Tanguy, d'un dessin un peu dur et sec; — le *Laouïc*, de M. Yan' Dargent, un petit pâtre perché sur le tronc noueux d'un saule et chantant à tue-tête, pendant que là-bas paissent ses vaches, dans une prairie encadrée de collines bleuâtres : gentil tableau, que vous voyez d'ici; — la *Mariamie*, de M. Le Bihan, une sorte de *Marguerite à la fontaine* avant la faute (à voir ce limpide regard, ce pudique et charmant visage de la Gretchen bretonne, on le devine de reste) : toile fort estimable, à mon avis, et qui promet.

Digitized by Google

Parmi les *marins*, remarquons M. Le Sénéchal de Kerdréoret (*Un grain en mer*, œuvre d'un fidèle observateur de la nature) ; — M. Félix Thomas (*Brise d'est au commencement du flot*, *côte de Pornic*), un artiste qui a dès longtemps fait ses preuves.

Quand à cette liste nous aurons ajouté le nom de M. Michel Bouquet, le *faïencier* sans rival (*Marée basse*, *Soleil levant dans le brouillard*), nous aurons à peu près épuisé le chapitre de la peinture en ses divers genres.

## II

La Sculpture nous offre, tout d'abord, le nom de M. Ludovic Durand, auquel le jury a décerné une seconde médaille, pour sa statue d'*Histrio*, un éphèbe à l'antique, au corps souple et savamment modelé, au visage rieur, que voile à demi le masque comique : œuvre remarquable et justement remarquée, qui témoigne des progrès de ce consciencieux artiste.

Le buste, aux lignes si pures, d'une finesse toute féminine, aux longs cheveux flottants, d'Alfred de Vigny, a retrouvé sous le ciseau de M. Gaston Guitton toute la gracieuse élégance, légèrement idéalisée, de son galbe poétique. Ce buste tiendra fort dignement sa place parmi ceux qui ornent déjà le foyer de la Comédie-Française.

C'est une touchante élégie que M. Pierre Gourdel a comme soupirée dans son *Jeune Savoyard pleurant sa marmotte*, un sujet qui, ce semble, ne comportait guère qu'un plâtre ou une terre cuite, et que le sculpteur a élevé à la dignité du marbre : attitude naturelle, expression pleine de sentiment, pureté du modelé, — morceau, en somme, digne d'une sérieuse estime et qui a eu un légitime succès de sensibilité. Breton de vieille roche, âme simple et concentrée, poète sous une enveloppe un peu rustique, tout entier voué à l'art, vers lequel l'a entraîné une irrésistible vocation, M. Pierre Gourdel mérite, pour ses luttes et ses persévérants efforts, tous nos encouragements et toutes nos sympathies.

Digitized by Google

Le chapitre de l'Architecture ne nous offre guère que le nom de M. Loué (de la Roche-sur-Yon), un lauréat, il est vrai, et un lauréat *récidiviste*, ce qui est encore mieux. Cette année, l'habile architecte vendéen a conquis une seconde médaille pour son *Projet d'hospice à la Chaise-le-Vicomte*, œuvre qu'il ne m'appartient pas de louer après le flatteur suffrage que viennent de lui décerner des juges si compétents.

Dans la section Gravure et Lithographie, nous trouvons le clan, de plus en plus nombreux, des aquafortistes, au premier rang desquels se place naturellement M. de Rochebrune. On sait avec quel soin pieux le noble artiste s'attache, depuis plusieurs années, à reproduire dans une série de planches monumentales comme lui ce merveilleux château de Chambord, dans lequel la Renaissance semble avoir pris à tâche d'épuiser toutes ses élégances, toutes ses richesses architecturales. Après les diverses estampes déjà successivement publiées, après surtout cette superbe gravure représentant la *Vue générale* de l'édifice et que le jury de 1870 avait oublié de couronner, il semblait que la tâche de l'artiste fût remplie et dignement remplie. Il n'en était rien. Ce sont encore deux vues de Chambord (*Vue prise sur les terrasses* et *Intérieur de la lanterne*) que M. de Rochebrune nous a envoyées cette année, présentant chacune un aspect nouveau des multiples beautés du chef-d'œuvre du Primatice, où s'est joué en mille charmants caprices le ciseau de Germain Pilon et de Jean Goujon. Moins distrait cette fois, le jury a décerné aux œuvres nouvelles une médaille qui rend superflues nos appréciations. C'est la troisième médaille obtenue en quelques années par M. de Rochebrune. Au prochain Salon, la croix. Si le règlement et M. de Bismark l'eussent permis, à côté de ces belles vues de Chambord, nous aurions sans doute admiré ces deux compositions si saisissantes, ces deux drames poignants qui s'appellent *Strasbourg* et *Le Crime*, Strasbourg incendié par les Prussiens, Paris incendié par les bandits de la Commune, ces Prussiens de l'intérieur, complices des premiers : double symbole de tous les maux qui ont accablé notre pauvre pays pendant ces

Digitized by Google

quelques mois, plus fertiles en catastrophes que bien des siècles ! Rapprochement éloquent... mais qu'en eût-on dit à Berlin ?... — Ici, M. de Rochebrune a été autre chose qu'un imitateur, que le copiste, aujourd'hui sans rival, il est vrai, d'un modèle : il a été créateur, il a révélé un talent de composition digne de sa rare habileté de main. Il y a là une énergie de trait, une riche et sombre fantaisie de détails, à la hauteur de si terribles sujets.

A côté de M. de Rochebrune, n'oublions pas de mentionner, en finissant, deux autres aquafortistes estimables : l'un, M. Abraham (de Vitré), qui nous a envoyé une série de onze eaux-fortes (*Château-Gontier et ses environs*); — l'autre, M. de Bellée, déjà nommé, qui a exposé deux planches (*Moulin et pêcheries* et *Pâturage breton*), qui ne sont déjà plus d'un simple amateur, bien que, si je ne me trompe, le nom de M. de Bellée soit nouveau dans cette partie du catalogue.

LUCIEN DUBOIS.

---

Digitized by Google

# ÉPILOGUE A L'ART CHRÉTIEN *

Rarement le titre d'un livre a été moins propre à faire connaître au public l'étendue du domaine qu'il embrasse et les divers genres d'intérêt qu'il présente. L'*Epilogue à l'*ART CHRÉTIEN paraît, au premier abord, ne s'adresser qu'aux esprits, trop rares en France, qui font de l'esthétique l'objet de leur étude : et pourtant le champ qu'il renferme est bien autrement vaste et varié ; son importance est, à divers points de vue, considérable, et il s'impose tout particulièrement à l'attention des lecteurs bretons.

Le nom seul de M. Rio ne peut manquer d'éveiller la sympathie de nos compatriotes ; mais ils connaissent et aiment en lui, bien moins l'auteur de l'ouvrage le plus important de notre langue sur la philosophie et l'histoire de l'art, que le combattant de Muzillac et l'historien de la petite chouannerie. Ces deux parts de son existence sont pourtant beaucoup moins étrangères l'une à l'autre que le vulgaire ne pourrait être tenté de le croire. L'idéal, et c'est là la grande vérité qui se dégage avec la force de l'évidence, de l'*Art chrétien* et de l'*Epilogue*, — l'idéal, comme la source divine dont il émane, est à la fois triple et un : l'idéal religieux dans les rapports de notre âme avec Dieu, l'idéal chevaleresque dans nos rapports avec les hommes, et l'idéal esthétique qui donne une forme à ce que nous pouvons entrevoir de l'éternelle beauté. Telles sont les trois régions lumineuses que l'entendement humain, décomposant comme un prisme la divine clarté, fait apparaître à nos yeux mortels. Ainsi, le rayon solaire, passant à travers un fragment de

* *Epilogue à l'Art chrétien*, par M. A.-F. Rio. Paris, chez Hachette, 2 vol. in-8, de 400 et 476 pages.

Digitized by Google

cristal, se résout en trois couleurs primitives avec leurs nuances intermédiaires. Le sentiment profond des harmonies qui unissent entre elles ces trois sphères sublimes, a été la pensée maîtresse d'une vie assez bénie de Dieu pour que l'action y ait réalisé le rêve. Cette vie, M. Rio la raconte dans l'*Epilogue* qui couronne et explique ses autres ouvrages. Il y fait l'histoire des impressions et des idées dont le développement atteignit la plus haute expression dans l'*Art chrétien* [1]. De là le titre du livre, de là aussi son unité réelle, malgré la variété des points de vue auxquels peut se placer le lecteur qui l'étudie.

L'*Epilogue à l'art chrétien* est donc avant tout l'histoire d'une âme, d'une intelligence dans leurs rapports avec une vocation. Il serait inutile d'insister sur l'intérêt psychologique universel d'une telle donnée; mais il y a dans cet ouvrage une autre source d'intérêt qui sera surtout appréciée par les Bretons. On y trouve les éléments d'une étude très-approfondie du caractère national; et la conclusion fort glorieuse pour la Bretagne, que le lecteur ne peut manquer d'en tirer, a d'autant plus de prix que l'auteur ne l'a point cherchée, et qu'elle ressort naturellement des faits, des types variés, des portraits originaux et diversement nuancés qu'il a été amené à peindre.

Le caractère résulte, en grande partie, des inclinations apportées en naissant, et il a plu au Créateur de disposer que ces premiers penchants dépendissent pour beaucoup de la *race*, dans le sens le plus étendu comme dans le sens le plus restreint du mot. Toutefois, une telle influence n'a rien de fatal, et on sait quelle est la puissance de l'éducation pour modifier, à des degrés divers, les dispositions natives. Il n'est pas de question plus digne de l'étude du moraliste et du patriote que celle de l'éducation des caractères, et, à l'heure où nous sommes, il n'en est pas de plus urgente. Naturellement, j'entends par éducation, non-seulement celle qui résulte de l'action directe du maître, mais aussi et surtout l'action

[1] 2e édition, Paris, Hachette, 4 vol. in-8.

Digitized by Google

plus continue et plus efficace de l'atmosphère morale ambiante. Cette double éducation fut, pour M. Rio, essentiellement chrétienne et bretonne. Or, grâce à des circonstances exceptionnelles, elle mérita ces deux qualifications à un degré qui permet d'en apprécier les effets mieux que dans les cas ordinaires. On trouvera donc autant de profit que de plaisir à le suivre dans les chapitres de l'*Épilogue*, où il montre en action les influences auxquelles il a dû un si heureux développement de ses facultés.

Toutes réserves faites en faveur des droits supérieurs de Celui qui règle tout avec tant de sagesse selon les vues de sa providence, M. Rio pourrait dire, en effet, avec non moins de vérité qu'un poète allemand :

Tout ce que je suis, tout ce que j'ai, je te le dois, ô ma patrie ! [1]

Au moment où son âme recevait ces premières impressions dont l'influence s'étend souvent sur la vie entière, les églises, si longtemps souillées et veuves de leurs pasteurs, se rouvraient enfin à la piété des fidèles. Ce dut être par toute la France un spectacle solennel et touchant ; mais nulle part, sans doute, on ne vit cet élan passionné des populations armoricaines reprenant possession des temples, pour la défense desquels elles avaient si généreusement versé leur sang. M. Rio, après avoir peint ce spectacle d'une manière saisissante, nous transporte à l'île d'Arz, où s'écoula la plus grande partie de son enfance, et où s'exerça sur lui, conjointement avec l'influence maternelle, celle de trois hommes fort différents, mais tous trois fort remarquables : le capitaine Dréano, que nos lecteurs connaissent déjà, le colonel royaliste Vincent Hervé, et par dessus tout, celui dont il retrace la sainte figure avec le plus d'amour et de reconnaissance, dom Bouquet, le curé de la paroisse insulaire. Rien de plus intéressant que ce tableau des mœurs de l'île d'Arz, dont la fière population quasi-républicaine se

[1] « Was ich bin und was ich habe,
Dank' ich dir, mein Vaterland ! »
H. Hoffmann.



Digitized by Google

détache avec tant de vigueur sur le fond des populations morbihannaises, si originales elles-mêmes et si énergiquement trempées. Les traditions locales ne sont point non plus oubliées [1], et elles donnent occasion à des considérations très-élevées sur les légendes en général et sur leur rôle dans l'éducation.

Ce qui est peut-être plus frappant encore, c'est la peinture du caractère de ces femmes admirables, fidèles gardiennes du foyer [2], fidèles aussi à leur foi et y ramenant leurs maris, atteints plus ou moins profondément par la contagion des idées révolutionnaires.

Leur œuvre a été durable, et l'île d'Arz en a donné une preuve touchante lors de la visite qu'y fit, il y a quelques années, M. Louis Veuillot. Les capitaines de navires se firent un honneur de dresser de leurs propres mains la tente de voiles et d'agrès destinée à abriter le banquet offert par l'auteur à l'éminent champion de la cause catholique. A une autre époque, une ovation y avait été préparée à M. de Montalembert qui, par modestie, crut devoir s'y dérober.

Lorsque le moment fut venu pour M. Rio de commencer les études classiques, il fut envoyé à Vannes, où il retrouva en partie les précieuses influences qu'il venait de quitter. Elles se personnifiaient dans quelques veuves, quelques vierges chrétiennes de cette forte race de l'île, émigrées à Vannes pour s'y dévouer à l'éducation de leurs fils ou de leurs neveux, auxquels venaient s'adjoindre d'autres enfants confiés à leurs soins maternels. Ce sont des types bien dignes de respect et qu'on retrouverait difficilement ailleurs que ceux des veuves Le Sant et Monnier, et surtout de la demoiselle Le Hédan, dont la recommandation habituelle peint si bien la chrétienne et la Bretonne, et résume avec tant de profondeur tout ce qui est essentiel dans l'éducation du caractère : « Sois fier, mon enfant, mais ne sois pas orgueilleux. » — « Ce fut sous son

[1] Signalons, en passant, la forme *borbiganed*, que M. Rio donne comme variante locale de *korriganed*, dans le langage de l'île.

[2] On n'a compté dans l'île qu'une seule naissance illégitime en cent ans. Ce fait est constaté par les registres paroissiaux de 1661 à 1761.

Digitized by Google

influence, dit M. Rio, et en quelque sorte sous ses auspices, que naquit, pour faire explosion plus tard, l'enthousiasme de notre poète Brizeux pour sa chère Bretagne, et ceux qui ont entendu de sa bouche l'expression ardente des sentiments qu'il conservait encore, au bout de quarante ans, pour celle qu'il appelait sa seconde mère, ne révoqueront jamais en doute la part qu'elle eut au développement de son intelligence aussi bien que de son cœur. »

Mais ce n'était là qu'un des éléments de cette éducation que l'on peut appeler exceptionnelle. Un concours de circonstances qui ne s'était encore jamais présenté, — mais qu'un avenir plus ou moins prochain nous réserve peut-être de revoir, — contribuait à mûrir les esprits et donnait une trempe incomparable à l'âme de ces jeunes Bretons. Tout leur parlait de martyre et d'héroïsme, tout les préparait aux sacrifices à venir. Parfois, la marée descendante découvrait à leurs regards les ossements des victimes de Quiberon mêlés aux débris des chiens galeux noyés dans le port; chaque jour, des conversations de leurs compagnons d'étude et de jeu, venus de tous les points du Morbihan, résultait un véritable enseignement mutuel, auquel chacun contribuait dans la mesure des luttes et des catastrophes dont son canton avait été le théâtre, et chaque jour sur les bancs du collége venaient s'asseoir les fils des bourreaux, à côté parfois de ceux que leurs pères avaient contribué à rendre orphelins!

Jamais pourtant, la pensée n'entra dans leur cœur de faire retomber sur les enfants la responsabilité de ces crimes. Si l'atmosphère qui les entourait avait pour effet d'*exalter* leurs âmes dans le noble et vrai sens du mot, elle les entraînait par là même dans une région trop élevée pour qu'ils pussent y emporter avec eux des désirs de vengeance. Ils le montrèrent bien après leurs victoires de Sainte-Anne et de Muzillac, par leur conduite généreuse envers leurs prisonniers *fédérés*, et, on peut dire, leur tendre charité envers ces blessés, qui s'étaient vantés peu auparavant de revenir en triomphe *avec des têtes d'écoliers au bout de leurs baïonnettes* [1].

[1] Voir la *Petite Chouannerie*, pp. 200 et suiv.

Digitized by Google

Et comment en eût-il été autrement? Au-dessus de tout cela, quelles impressions profondes ne pouvaient manquer de faire sur la conscience, les exhortations, la seule vue même de ces prêtres qui tiraient leur autorité, non-seulement de leur caractère sacré, mais aussi de l'auréole que la persécution avait mise à leurs fronts, et des preuves, par eux prodiguées, d'une charité et d'une foi également héroïques !

Les années qui s'écoulèrent entre le commencement de ce siècle et la prise d'armes de 1815, offrirent donc à la jeunesse bretonne en général et particulièrement aux adolescents qui se pressaient sur les bancs du collége de Vannes, comme le type idéal de l'éducation des plus nobles facultés de l'âme, je dirais volontiers d'une éducation superlativement *cléricale* et bretonne. Les résultats qu'elle obtint sont attestés par le grand nombre d'hommes éminents en divers genres, que produisit le collége pendant cette période et celle qui la suivit immédiatement. Comment ne pas citer ici, entre tant d'autres, les deux poètes bretons du dialecte de Vannes, l'abbé Guillôme et Mgr Le Joubioux, notre barde Talmor ?

Il est impossible, sans doute, de créer artificiellement rien qui ressemble au *milieu* d'où cette éducation empruntait tant de force; mais il est un livre qui peut, jusqu'à un certain point, y suppléer et apporter un précieux concours à l'œuvre, toujours si difficile, de la formation des caractères. On a compris que je veux parler de la *Petite Chouannerie* [1], ce livre dont on peut dire aussi que l'auteur l'a écrit comme il a combattu. « *Tanta in eo vis est..... ut illum eodem animo dixisse, quo bellavit, appareat* [2]. » Et ce rapprochement est tout à l'avantage du fils des Venètes et de ses compagnons combattant sans ombre d'intérêt personnel « pour l'âme et l'honneur, » et à la honte de celui qui fit égorger ou vendre leurs pères, ravagea notre patrie, déchira la sienne pour satisfaire son ambition et enfin apporta le premier au monde le nom funeste de César.

[1] La *Petite Chouannerie*, histoire d'un collége breton sous l'Empire. Londres, 1842, in-8°. Il est épuisé depuis longtemps; l'auteur en prépare une seconde édition.

[2] Quintilien, *De institutione oratoriâ*. Lib. x; ch. 1, § 114.

Digitized by Google

Le grand parti que l'on peut tirer de ce livre pour la formation ou la régénération des caractères, n'avait pas échappé à l'un des écrivains les plus distingués de l'Italie contemporaine. Après l'avoir lu, Tommaseo renonça à écrire un nouvel ouvrage qu'il méditait depuis longtemps sur l'éducation et jugea plus utile de traduire simplement la *Petite Chouannerie* en italien. Cette traduction n'a jamais paru. La censure en interdit la publication, craignant, sans doute, que la jeunesse n'y puisât des idées de révolte !

Pour moi, je n'oublierai jamais l'impression profonde que je reçus de ce livre et l'influence décisive qu'il a exercée sur mon avenir intellectuel. Plût à Dieu qu'elle eût rencontré un terrain moins infécond ! J'étais élève de quatrième dans un collége de Flandre [1] semblable à celui qu'habita Brizeux,

> *Où* l'air de la campagne, en passant sur les murs,
> Vous apportait, l'été, l'odeur des pavots mûrs,
> Des trèfles, des cōlzas, et de toutes les graines
> Dont ces hommes du Nord ensemencent leurs plaines. [2]

Une bienheureuse indisposition m'y fit entrer à l'infirmerie qui était pourvue d'une petite bibliothèque particulière à l'usage des malades. Là, à ma prière, on me mit entre les mains le livre dont le titre m'attirait. J'essaierais vainement de décrire les sentiments qui m'agitèrent pendant cette lecture. J'aimais déjà la Bretagne ; mais, à partir de cet instant, je me sentis Breton ; et, me jurant à moi-même qu'un jour je saurais la langue de ma patrie d'adoption, je me mis à transcrire, lettre par lettre, les mots alors pour moi si étranges de la ballade vannetaise de M. de la Villemarqué [3], un nom que je commençais dès ce moment à aimer. Je doute que jamais archéologue ait copié avec plus d'amour et de soin minu-

[1] L'Institution libre de Marcq, près de Lille, dirigée par MM. les abbés Crèvecœur, Lassé et Hollebecque. Qu'il me soit permis d'offrir ici à ces maîtres excellents, — à la mémoire vénérée du premier, et à la personne des deux autres, — l'hommage de ma profonde reconnaissance.

[2] La Fleur d'or. — *Le vieux collége.*

[3] *Emgann Muzillak*, Petite Chouannerie, p. 300.

Digitized by Google

tieux, une inscription cunéiforme sur les ruines de Ninive ou de Persépolis.

Un autre ouvrage de M. Rio, *Les quatre martyrs*[1], peut rendre aussi de grands services pour l'éducation des caractères. J'espère que le lecteur me pardonnera ma persistance à envisager aujourd'hui, sous ce point de vue presque exclusif, les œuvres de l'auteur de l'*Art chrétien*. Il n'est pas de question plus grave, et l'heure est venue où il nous faut lui trouver une solution efficace, sous peine, pour tout ce qui nous est cher, de quelque chose de bien pis que la mort.

La dernière guerre, il est vrai, a jeté un nouvel éclat sur le nom breton. Combien de fois, dans Paris assiégé, n'ai-je pas tressailli de joie en entendant les esprits les plus hostiles rendre hommage à la valeur, à la discipline des marins et des mobiles venus de l'Armorique. Ceux qui avaient à en soutenir l'honneur ont montré le courage des anciens jours. Mais l'histoire nous prouve que le courage du soldat sur le champ de bataille peut survivre plus ou moins longtemps à la décadence des autres vertus; et si j'en crois les appréciations d'observateurs qui unissent la clairvoyance au patriotisme, il se montre en Bretagne, à côté de symptômes bien consolants, d'autres indices qui leur font craindre un affaiblissement dans l'énergie des caractères. Puissent tous ceux qui ont quelque action sur les esprits, et surtout sur les âmes, porter remède au mal pendant qu'il en est temps encore! Nous le devons comme Français non moins que comme Bretons. Le *caractère* plus que le génie a fait défaut à la France : pour nous relever, nous pouvons nous passer d'hommes à talents extraordinaires; mais nous avons besoin indispensablement d'âmes vigoureusement trempées. Et n'oublions pas que la Bretagne représente le fond même de la nationalité française, qui n'est ni latin, ni germain, mais celtique; elle est moralement, comme stratégiquement parlant, le *réduit*, la suprême réserve de la France.

[1] Un volume in-18. — Paris, Douniol.

Digitized by Google

Cependant, M. Rio, qui avait été élu officier après le combat de Muzillac, et décoré à la paix, ainsi que deux de ses camarades, était revenu prendre place sur les bancs du collége de Vannes pour achever ses études interrompues. On se rappelle les vers de Brizeux :

Il déposa l'épée, il oublia ses grades
Pour lutter de science avec ses camarades.
Mais en classe, toujours, le ruban glorieux,
Fixé sur son habit, éblouissait leurs yeux,
Et quand l'enfant passait, souvent sa mère en larmes
A vu de vieux soldats qui lui portaient les armes [1].

Grâce à l'éducation exceptionnelle dont nous avons essayé de faire comprendre la nature et la puissance, grâce au couronnement magnifique qu'elle avait eu dans la campagne de 1815, l'élan du cœur, l'énergie de caractère ne devaient faire défaut à aucun de ceux qui avaient été soumis à ces vivifiantes influences; mais il restait à M. Rio à élever sur ces bases solides presque tout son édifice intellectuel. Il fut aidé dans cette tâche par deux prêtres bretons, aussi éminents par leur science que par leurs vertus, l'abbé Gayet et l'abbé Le Priol. Dès lors commença à se manifester en lui cette vocation esthétique, à laquelle un concours de circonstances providentielles devait faire produire plus tard une si riche floraison.

Arrivé à Paris dans l'intention de suivre la carrière de l'enseignement, M. Rio y fut mis en relief par la publication de son *Essai sur l'histoire de l'esprit humain dans l'antiquité,* et par le refus qu'il fit, conjointement avec Cuvier, d'accepter la place de censeur de la presse. C'est alors qu'il noua des relations avec plusieurs des hommes les plus distingués de l'époque, entre autres avec M. de Montalembert, qui resta l'ami de toute sa vie et fut longtemps son compagnon d'armes dans la croisade entreprise pour la défense de l'idéal chrétien dans l'art. Entré au ministère des affaires étrangères sous les auspices du comte de la Ferronnays, il accompagna ce dernier dans son ambassade de Rome, lors de l'avénement aux affaires du

[1] *Les Ecoliers de Vannes.*

Digitized by Google

ministère de M. de Polignac. La révolution de Juillet le surprit à Munich, où il se livrait avec ardeur à l'étude de la philosophie allemande auprès de Schelling et de Baader. Après y avoir attendu longtemps et en vain le signal du mouvement qui, pensait-il, ne pouvait pas manquer d'éclater en Bretagne, il rentra en France où, grâce à la noble et délicate intervention de M. Guizot, il put, sans prêter un serment qui répugnait à sa conscience, conserver au département des affaires étrangères une position qui lui permit de continuer en toute liberté ses études d'art et d'histoire dans différentes contrées de l'Europe. Plus tard, on ne l'a pas oublié, il lui fut donné de renoüer les relations interrompues depuis plusieurs siècles entre les deux rameaux bretons du vieux tronc celtique; d'abord, par son mariage avec la fille d'une grande famille galloise restée catholique, et ensuite en faisant inviter à l'Eistezvod d'Abergavenny la députation armoricaine, où figurèrent, avec le vicomte de la Villemarqué, MM. Jules de Francheville, de Blois et du Marhallac'h, dont on connaît l'admirable dévouement comme aumônier pendant la dernière guerre.

Mais j'ai hâte d'arriver à la noble figure qui occupe la première place dans l'*Epilogue,* et que j'avais surtout en vue en écrivant cette notice. Je dois me contenter de signaler le plus rapidement possible quelques-unes des richesses si variées que renferment ces deux volumes. On y trouvera de précieux documents pour l'histoire du mouvement des esprits dans le domaine de la religion, de la philosophie, de la politique et de l'art en Europe pendant la première moitié de ce siècle. M. Rio a été lié avec l'abbé de la Mennais et en correspondance suivie avec lui, jusqu'au moment où ce malheureux prêtre se sépara définitivement de l'Église. Il donne de lui plusieurs lettres inédites et fait connaître à son sujet des détails pleins d'intérêt. Notons, entre autres, une sorte de tournoi philosophique dans lequel Schelling et la Mennais voulurent lutter ensemble, avec M. Rio comme interprète et témoin. Le *procès-verbal* qu'il publie a été écrit aussitôt après la lutte par l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence.*

Les lettres inédites du comte de Montalembert, qu'on lira dans

Digitized by Google

ces deux volumes, sont très-nombreuses et d'un intérêt au moins aussi grand. Dans l'une d'elles, il rend compte à son ami d'une conversation qu'il venait d'avoir avec M. Thiers, alors premier ministre ; celui-ci lui avait dit : « J'ai lu l'*Art chrétien*, dites à votre ami que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour l'aider et populariser ses idées, qui sont, à mes yeux, les seules justes et les seules vraies. » M. Thiers eut, en ce temps-là, d'autres préoccupations, qui ne lui permirent pas de réaliser complétement sa promesse.

M. Rio fut l'un des premiers Français qui se mirent en communication intime avec le génie allemand. Il suivait en cela les conseils de l'abbé Le Priol, qui lui avait signalé la grande utilité, pour ses progrès futurs, d'une étude approfondie de la philosophie et de la littérature germaniques. Rien de plus instructif et de plus curieux que ce qu'il nous dit des séjours qu'il fit dans le midi de l'Allemagne, à la fin de la Restauration et au commencement du règne suivant, de ses relations avec Schelling, Baader, Gœrres, Dœllinger et autres philosophes ou savants dont il nous fait connaître à la fois la personne et les doctrines. On remarquera particulièrement l'analyse qu'il donne de l'*Idéalisme transcendantal* de Schelling. Plus loin, il nous introduit auprès des hommes les plus marquants de la société anglaise d'il y a une trentaine d'années, dans le monde politique et littéraire : Gladstone[1], Hallam, Macaulay, Sheil, Thomas Moore, Samuel Rogers, Landor, Carlyle, etc. Nous ne pouvons pas négliger non plus de faire mention d'un chapitre tout à fait épisodique, où l'auteur a retracé, avec beaucoup de charme, le doux portrait et l'émouvante histoire de Gaspara Stampa, jeune Vénitienne du XVIe siècle, douée d'un grand talent poétique.

[1] On jugerait difficilement, d'après le premier ministre d'aujourd'hui, ce qu'était M. Gladstone dans sa jeunesse et quelle était l'ardeur de sa piété. « J'avais promis de déjeûner chez lui aussi souvent que cela me serait possible, dit M. Rio, et j'avais fidèlement tenu ma promesse. » — « Votre exactitude me touche, me dit-il un jour; mais il y a quelque chose qui me toucherait encore davantage et qui donnerait à notre amitié le sceau d'une amitié véritablement chrétienne : ce serait que vous vinssiez une demi-heure plus tôt pour prendre part avec nous à la prière de famille, prière très-inoffensive, je vous assure, et dans laquelle vous n'entendrez pas articuler un seul mot qui puisse blesser vos sentiments catholiques. »

Digitized by Google

J'arrive enfin à la partie de l'œuvre de M. Rio à laquelle il attache, j'en suis sûr, le plus de prix. On sent qu'il satisfaisait un impérieux besoin de son âme en donnant un libre cours à la fois à son admiration et à sa reconnaissance. La tâche que ces deux sentiments lui imposaient est la mise en pleine lumière d'une bien noble figure, imparfaitement connue jusqu'ici : celle du comte de la Ferronnays. J'ai déjà dit que, peu après son arrivée à Paris, M. Rio fut mis en rapport avec M. de la Ferronnays dont il devint le secrétaire et l'ami. Tous ceux qui ont lu le *Récit d'une sœur* [1], c'est-à-dire, je n'en doute pas, presque tous nos lecteurs, ont appris à aimer cette famille si admirablement privilégiée; mais ils n'ont fait qu'entrevoir son chef dans le beau livre de Mme Craven, dont le titre indique l'objet spécial. Ils apprendront à l'apprécier à sa juste valeur dans l'*Epilogue à l'Art chrétien* où ils retrouveront d'ailleurs Albert, Alexandrine et Eugénie. Le livre de M. Rio est le complément indispensable du *Récit d'une sœur*.

M. de la Ferronnays était Breton; il s'honorait de ce titre, et la Bretagne, à son tour, a bien le droit d'être fière de lui. Longtemps il est resté trop peu connu, et il paraît l'être moins en Bretagne que partout ailleurs. L'*Epilogue* ne tardera pas à faire cesser une ignorance aussi fâcheuse; mais je veux, en attendant, réunir les principaux traits de ce type achevé de la noblesse de cœur et de la noblesse de caractère. Après avoir fait connaître ici même, il y a deux ans [2], l'intéressante figure du capitaine Dréano par des extraits empruntés au livre de M. Rio avant sa publication, et essayé d'indiquer, dans les pages qui précèdent, quels fruits peut produire une éducation vraiment religieuse et bretonne, il me reste à montrer maintenant, ou plutôt à laisser se peindre lui-même par ses lettres et ses actes, l'un des modèles les plus accomplis de l'homme d'honneur et du gentilhomme breton.

CHARLES DE GAULLE.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

[1] Par Mme Aug. Craven. Paris, Didier, 2 vol. Cet ouvrage, qui a été couronné par l'Académie française, en est aujourd'hui à sa 23e édition.

[2] *Revue de Bretagne et de Vendée*. Août 1870. (Tome VIII de la 3e série).

Digitized by Google

# LE CALVAIRE DE LA PAROISSE DE LOUISFERT

*Dixitque* (Jacob) *fratribus suis : Afferte lapides. Qui congregantes fecerunt tumulum.* — GENÈSE, Ch. XXXI, v. 44.

Parcourant, un jour, sa paroisse natale, que les anciens papiers appellent *Ecclesia de loco ferri*, un jeune prêtre à la foi vive, au zèle ardent, fut frappé de la quantité de blocs de pierre qui gisaient dans les champs et obstruaient les chemins, dans toute l'étendue de la paroisse et des paroisses voisines. D'où venaient-ils ? Quelles mains puissantes les avaient arrachés aux entrailles de la terre ? Etaient-ce les hommes ou la main de Dieu qui, pour donner un nouveau problème aux loisirs des savants, les avait roulés, comme en se jouant, en ces lieux ? Elevés *in acervum Mercurii*, comme dit Salomon dans les *Proverbes*, avaient ils été consacrés au culte des idoles, ou avaient-ils marqué, dans les temps héroïques, les tombeaux de quelque illustre chef de nation, mort en combattant dans ces sauvages contrées ? *Comportaverunt super eum acervum lapidum magnum nimis* (Reg. II, chap. 18, v. 17). Toutes ces questions restaient sans réponse. Cependant la vue de tant de pierres inutiles et incommodes l'inspire ; une pensée qui ne peut venir que du ciel s'empare de son esprit.—Eh ! bien, se dit-il, assez longtemps, génies d'enfer ou suppôts de Satan ont roulé ces muets témoins de la création pour en dresser des autels aux puissances maudites ou à des hommes mortels ; à notre tour, chrétiens, de nous en emparer pour en élever un trophée à la victoire de Jésus-Christ sur l'enfer et sur le monde. Venez, mes frères ; apportez ces pierres ; qu'elles deviennent pour vos enfants et pour les générations futures l'irrécusable et touchant témoignage de votre foi : *Dixitque fratribus : Afferte lapides.* Chaque matin, sur cette colline,

Digitized by Google

le soleil levant projettera l'ombre sacrée de la croix sur les tombes de ceux que vous aimez toujours, et rafraîchira leur poussière vénérée. — Et voilà que ces rudes laboureurs, électrisés par la voix du prêtre, abandonnent leurs travaux et s'en vont chercher de tous côtés les énormes blocs de pierre qu'il leur signale, et dont un seul suffisait bien souvent à charger leurs plus fortes charrettes. Allez voir à la base du nouveau Golgotha, élevé à la gloire du divin Crucifié, allez voir ces roches informes qu'un travail herculéen a seul pu mettre en place, et vous admirerez alors comment un seul homme, sans ressources, presque sans appui, ayant à lutter contre des difficultés morales et physiques de toute sorte, a réussi à élever, en huit mois, ce gigantesque monument qui soutient fièrement le parallèle avec tout ce qu'on connaît de plus beau en ce genre. *Qui congregantes, fecerunt tumulum.* Honneur à vous, habitants de Louisfert ! vous ne serez plus la paroisse infime et ignorée parmi vos orgueilleuses voisines : *Nequaquàm minima es in principibus Juda* (Matth., ch. XI, v. 6) [1]. Honneur à ce dévouement qui vous faisait offrir, avec une spontanéité et une générosité dignes des plus grands éloges, votre temps, vos bras et les nombreux attelages d'où dépendait le succès de la colossale entreprise. Quelle abnégation, quelle persévérance n'ont pas montrées ces braves gens pour vaincre les difficultés de la saison pluvieuse et les dangers qu'il y avait à remuer ces monolithes enfoncés en terre, à les charger et à les amener de plus d'une lieue ! Pour en citer un exemple : le vendredi 12 juillet, veille de la confirmation pour la paroisse, on pouvait voir vingt-une paires de bœufs exerçant leurs efforts désespérés sur un rocher enfoui, d'un poids d'environ dix mille kilogrammes, et qui n'a pu essuyer ce choc qu'en abandonnant une partie de sa masse. Le colosse, cette fois, a été victorieux ; mais soyez sûrs que nos vaillants bouviers, mécontents de leur défaite, reviendront à la charge et sauront bien amener le récalcitrant à la place qui lui est destinée.

Pendant que les pères exerçaient ainsi leurs forces et leur adresse, les enfants, de leur côté, apportaient à ce grand travail un concours plus modeste, il est vrai, mais non moins utile. Armés de paniers qu'ils remplissaient de cailloux et de terre, ils dres-

[1] La paroisse de Louisfert compte à peine huit cents habitants.

Digitized by Google

saient les rampes et remplissaient les intervalles laissés entre les pierres et les murs, élevant, sous les pas des travailleurs, le sentier qui conduit, en tournant, au sommet du calvaire. Enfants des écoles, garçons, jeunes filles, humbles ouvrières, tous employaient joyeusement leurs récréations, et venaient, la journée finie, consacrer leurs mains délicates à ce pieux labeur. Les infirmes remplissaient les paniers que montaient les plus vigoureux et les malades envoyaient l'argent d'une ou de plusieurs journées. Il y avait là place pour tous les dévouements, pour tous les âges, pour toutes les conditions. On vit même, un jour, deux nobles demoiselles prendre, sur l'invitation de leur mère, un panier qu'elles remplirent avec tant de ferveur, qu'il leur fallut plus d'une fois reprendre haleine sur la pente rapide au haut de laquelle il fallait le verser. Ces faits, dignes des plus beaux âges de foi, ne sont point rares de nos jours en nos religieuses contrées ; mais nous aimons à les signaler pour nous consoler des tristesses du présent et nous donner confiance en l'avenir.

C'est par de tels moyens que M. l'abbé Cotteux érigeait le calvaire de Louisfert, dont la vue nous rappelle les temps bibliques : véritable autel élevé, non plus au sacrifice, mais à la gloire de la plus sainte des victimes, et selon les prescriptions données par Dieu lui-même à son peuple : *Ædificabis ibi altare Domino Deo tuo de lapidibus quos ferrum non tetigit, et de saxis informibus et impolitis* (Deut. XXVII, 2. 3.); autel grandiose et indestructible qui portera au loin le témoignage de l'amour de Jésus-Christ pour nous et de la piété reconnaissante du peuple qui le lui consacra. *Altare immensæ magnitudinis.... in testimonium* (Josué, XXII. 10. 17.)

Le plan de ce calvaire ne fut tout d'abord qu'un assemblage de trois grosses tours, accolées les unes aux autres et destinées à porter les trois croix. Mais, arrivé à une certaine hauteur, M. Cotteux, renonçant à son idée première, fit disparaître tout le travail sous un revêtement de pierres de plus grande dimension, et donna à l'ensemble la forme d'un demi-cercle fermé, mesurant 16 mètres de pourtour, non compris son diamètre. A la hauteur de 8 mètres, se trouve le plateau au centre duquel s'élève le monticule qui porte la croix du Sauveur. De chaque côté, et suivant la courbe crénelée, se dressent sur des monticules de moindre dimension les croix du bon et du mauvais larron. Les pèlerins circulent librement autour

Digitized by Google

des croix, ou arrivent par un double escalier sur le devant du monument, au pied de la croix principale, d'où l'on jouit d'une vue splendide sur tout le pays. Deux rampes en terre-plein, revêtues de pierres semblables au reste de l'ouvrage, donnent accès, de chaque côté, à la sainte montagne, et dessinent, à la base du calvaire, une enceinte que la riche et pieuse imagination de l'auteur se propose d'embellir.

Tel est ce plan dont la simplicité et la sévère beauté sont en si parfaite harmonie avec le drame émouvant qu'il offre aux regards attendris. Ici, l'art se cache derrière la nature, et cependant l'observateur attentif ne peut s'empêcher de rendre hommage au modeste ouvrier des champs, dont le talent s'est révélé dans la pose hardie et difficile de ces informes rochers, qui se prêtaient si mal aux formes arrondies de cette construction cyclopéenne [1].

Les forêts du pays ont fourni les trois croix ; celle du Sauveur a été travaillée d'après un dessin dû à M. l'abbé Rousteau : c'est tout dire. Aussi son beau fût, malgré son élévation de 12 m. 30 c., n'a rien de maigre ni de nu, grâce aux moulures qui ornent la partie inférieure ; il porte un christ en bronze de Bouchardon avec une couronne d'épines ; hauteur, 2 m. 30 c. Les deux autres croix se distinguent de la principale par moins de hauteur et par l'abaissement intentionnel donné aux têtes.

Pour contempler ce beau calvaire, il faut descendre dans le champ qui y fait face ; c'est là qu'il apparaît dans toute sa majesté, avec cet aspect grandiose et sévère que l'on ne retrouve nulle part [2].

Puisse M. l'abbé Cotteux trouver dans la générosité de ses compatriotes les ressources nécessaires pour *compléter* et *achever* promptement son œuvre, que je suis heureux de faire connaître et à laquelle je voudrais intéresser tous mes lecteurs.

Abbé C. Goudé,
Chan. hon. de Nantes.

*Châteaubriant, le 15 juillet 1872.*

[1] Construction qui a dévoré 500 mètres cubes de terre et 1500 charretées de pierres.

[2] La hauteur totale, prise du chemin jusqu'au sommet de la croix, est de 21 mètres.

Digitized by Google

# CHRONIQUE

## Le Congrès scientifique de France à Saint-Brieuc.

Le Congrès scientifique de France, qui vient de tenir sa 38e session à l'hôtel de ville de Saint-Brieuc, a voulu inaugurer ses séances par un acte religieux : le lundi 1 r juillet, Mgr David offrait, à son intention, le saint sacrifice de la messe et donnait la bénédiction du Saint-Sacrement, en présence de la docte assemblée, où l'on remarquait avec émotion l'illustre blessé de Patay, le général de Sonis, commandant la 16e division militaire.

La première séance s'ouvre à midi, sous la présidence de M. Hérault, maire de Saint-Brieuc, qu'entourent Mgr David, M. le vicomte de Flavigny, préfet des Côtes-du-Nord, M. le général de Sonis, M. le général baron de Liégeard, M. le général Marquisan, des officiers de la garnison, M. Le Gal La Salle, député, plusieurs conseillers généraux, etc. La salle est garnie d'un auditoire empressé et sympathique.

M. le maire prononce un discours de bienvenue, après lequel M. de Geslin, secrétaire général du Congrès, propose à l'assemblée, qui y adhère par acclamations, d'envoyer à M. de Caumont une dépêche exprimant les regrets que cause au Congrès l'absence de son illustre fondateur, retenu par la maladie.

M. de Geslin expose ensuite les futurs travaux du Congrès : il dit qu'en ces temps malheureux la parole doit conclure à l'action. Quand l'orateur remercie le glorieux amputé de Patay d'avoir honoré de sa présence l'ouverture du Congrès, une triple salve d'applaudissements salue l'hommage rendu au brave général de Sonis, ce héros si chrétien et si français.

M. Le Gal La Salle succède à M. de Geslin; il lit quelques lignes dont voici l'analyse : Le Congrès, comme l'Assemblée nationale, travaillent, chacun dans leurs limites, à un but commun, le bien du Pays.

M. Massieu, professeur à la Faculté des sciences de Rennes, expose dans un discours spirituel les travaux de la province au point de vue scientifique ; il regrette la pénurie en Bretagne des Sociétés savantes et il loue la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, qui a toujours prêté aide et bienveillance à ses travaux.

M. Louis de Kerjégu montre que l'agriculture est la cause principale

Digitized by Google

de la richesse nationale; il glorifie la charrue, et termine en adjurant les propriétaires bretons de ne pas retomber dans cette faute de l'*absentéisme*, si féconde en malheurs.

Les barbares du dehors et du dedans nous menacent, a dit l'orateur en terminant, qu'il soit permis à un vieillard d'indiquer le remède aux maux terribles qui se préparent : — La France redeviendra plus puissante par ses lois, par ses mœurs, par ses entreprises agricoles. Elle grandira de nouveau dans le respect du monde en redevenant chrétienne, comme elle le fut sous Charlemagne et sous saint Louis.

M. de Kerjégu a été fort applaudi, et certes, il le méritait bien.

M. Rochard, le savant docteur brestois et que Saint-Brieuc revendique avec orgueil comme sien, a parlé sur la médecine et les médecins bretons; il a rappelé que la France est le pivot autour duquel tournent les destinées de l'Europe, et montré que, n'en déplaise à la vanité bouffie des Allemands, la science de ceux-ci ne vit que des emprunts qu'elle nous fait.

M. Gaultier du Mottay lit, sur l'archéologie, un travail très-intéressant et très-apprécié.

Le R. P. Lécuyer, vicaire général du tiers-ordre enseignant de Saint-Dominique, parle sur la littérature, la philosophie, les arts, l'économie politique et la jurisprudence. Son discours, on ne peut plus remarquable, échappe à l'analyse. Le R. P. montre le vide de notre philosophie, de notre littérature, de nos arts, d'où Dieu et l'âme sont bannis, comme *réactionnaires* sans doute. Dans une prosopopée à la France, le R. P. Lécuyer s'élève au faîte de l'éloquence et les larmes se sont mêlées aux bravos de l'auditoire.

L'assemblée acclame comme président Mgr David, et comme président d'honneur, le brave général de Sonis. MM. Massieu, Rochard, de Kerjégu, Gaultier du Mottay et le R. P. Lécuyer, sont nommés vice-présidents.

*Mardi, 2.* — Mgr David, qui préside, exprime la satisfaction générale produite par la journée de la veille et assure que les plus savants et les plus difficiles n'ont pu qu'emporter la meilleure impression des rapports sur les cinq sections, des visites aux Expositions et de la belle séance musicale qui a terminé cette journée mémorable; véritables joies qu'il faudrait souhaiter à tous les gens distingués de notre pays, joies qui unissent tous les hommes et tous les cœurs honnêtes, tous ceux qui cherchent le problème difficile de la concorde entre la Foi et la Science, entre l'autorité et la liberté, entre le principe du sacrifice et le principe de bien-être.

M. l'abbé Le Méhauté, secrétaire du Congrès, fait ensuite, comme cela aura lieu chaque jour, le compte rendu succinct de la première journée,

Digitized by Google

puis MM. les secrétaires des diverses sections passent en revue, dans un exposé sommaire, les travaux et les discussions qui viennent de se terminer.

Le R. P. Lécuyer lit un magnifique mémoire sur la poésie bretonne, son histoire et son caractère. Pendant une heure entière, sa parole émouvante, harmonieuse et poétique, tient l'assemblée sous le charme et des applaudissements répétés interrompent fréquemment l'orateur.

*Mercredi, 3.* — Présidence de Mgr de Saint-Brieuc, puis de M. Louis de Kerjégu. Après la lecture des rapports, M. Massieu donne au Congrès des explications sur les sphères en papier de M. Le Coz aîné, de Saint-Brieuc, destinées à faciliter l'étude de la géographie dans les écoles.

La séance générale se termine par une conférence de M. l'abbé Le Dantec sur ses appareils de cosmographie.

*Jeudi, 4.* — Mgr David préside. M. l'abbé Le Dantec donne des explications sur les appareils astronomiques qu'il a inventés; puis, à la demande de Mgr, il lit quelques fragments d'un drame en vers empreints d'un véritable souffle poétique et du sentiment le plus chrétien. Des applaudissements accueillent cette lecture.

*Vendredi, 5.* — Cette séance est très-intéressante en ce que Mgr David pose la question de savoir si, dans la question de décentralisation prévue à l'ordre du jour, le Congrès peut entrer dans la résurrection de l'*Association bretonne.*

Voici comment l'*Océan*, de Brest, a apprécié cette importante discussion, et nous avouons partager tout à fait son sentiment :

Les membres principaux de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, qui forment l'élément organisateur et dirigeant du Congrès, ne semblent point sympathiques à la reconstitution de l'*Association bretonne.* Pour notre part, nous regrettons de voir Mgr l'évêque se ranger parmi les opposants.

Un vœu était proposé au Congrès : il rendait hommage au passé de l'*Association bretonne* et il applaudissait à sa revivification. Il a été combattu par M Geslin de Bourgogne, non pas sans protestations, de sa part, de vives sympathies acquises à cette *Association*, mais par divers motifs, celui entre autres de se trouver en dehors de ce que le règlement permettait.

MM. de Blois, Lallemand et de la Morvonnais ont répondu avec calme et dignité.

L'*Association bretonne* est nationale provinciale; le Congrès scientifique de France, siégeant à Saint-Brieuc, est certes national, mais, à ce titre, devait-il écarter un vœu qui classait l'*Association bretonne* comme un élément de décentralisation intellectuelle? D'ailleurs, l'agriculture étant l'intérêt capital de l'*Association bretonne*, comment a-t-on pu ne pas saluer le passé d'une *Association* qui, à ce point de vue, a été si utile? Est-ce parce que l'Empire, soupçonneux comme le vieux Tibère, l'avait d'un trait de plume supprimée?



Digitized by Google

Finalement, l'*Association bretonne* ne sera point atteinte de ce coup nouveau, et ceux qui, parmi nous, sont doués d'un esprit persévérant d'initiative, vont se préoccuper de présenter, sur tous les points des cinq départements, des listes qui réuniront de nombreux souscripteurs.

*Samedi, 6.* — Mgr David cède le fauteuil de la présidence à sir Stafford Carrey, vice-président de la section d'histoire et d'archéologie.

Diverses observations sont échangées au sujet d'un débat qui s'est élevé dans la 5e section (littérature), à propos de la question soulevée par M. Luzel, sur l'authenticité des chants populaires du *Barzas-Breiz,* de M. de la Villemarqué.

La discussion étant close, l'Assemblée décide, comme la 5e section, que, n'étant pas un tribunal, elle ne peut prononcer aucune opinion sur la matière et laisse au critique la responsabilité complète de ses appréciations personnelles.

*Lundi, 8.* — M. de Limur président. — Le compte rendu d'un mémoire de M. du Clésieux sur les soins intellectuels et moraux dont il convient d'entourer les classes pauvres, fournit à M. Louis d'Estampes, rédacteur en chef de l'*Indépendance bretonne,* l'occasion de présenter des considérations fort goûtées par l'assemblée sur le paupérisme et les moyens pratiques de le combattre.

M. l'abbé Le Méhauté lit, ensuite, un rapport très-intéressant et très-littéraire, que le défaut d'espace, à notre grand regret, nous empêche de reproduire, sur l'excursion du Congrès scientifique aux côtes du littoral, à Bréhat, Ploumanach, Tréguier, Beauport, au Temple de Lanleff et à la Danse Macabre de Kermaria.

*Mardi, 9.* -- C'est encore M. de Limur qui préside. Après l'exposé des travaux des sections, M. Pocard-Kerviler lit le rapport général sur les diverses expositions. Ce rapport, fort étendu, parcourt tous les objets libéralement envoyés par les collectionneurs et en relève les mérites et les contrastes.

L'Assemblée vote des remercîments à MM. Pocard-Kerviler et de la Chesnelière, qui ont organisé à la satisfaction générale les expositions du Musée.

*Mercredi, 10.* — Après un rapport où M. Pocard-Kerviler analyse, en des termes excellents, un poème inédit, en trois chants, dont M. Achille du Clésieux avait réservé la primeur au Congrès, le président, M. de Limur, remercie M. le Maire, Mgr l'Evêque, M. Geslin de Bourgogne, de leur précieux concours, et la ville de Saint-Brieuc, de sa généreuse et gracieuse hospitalité; puis, il résume l'ensemble des travaux de ces laborieuses journées. Vient ensuite l'appel des récompenses, parmi lesquelles nous ne pouvons citer que les suivantes : 1re médaille d'or donnée par la Société des agriculteurs de France, M. Bahier de Saint-

Digitized by Google

Brieuc ; 2e M. Le Charier, professeur de chimie à la Faculté de Rennes; — 3e médaille d'argent, M. de la Morvonnais.

*Médailles données par le Congrès* : 1re médaille d'or, M. de Limur; 2e médaille d'or, M. le directeur du Concours hippique.

Nous avons dû, dans les pages qui précèdent, — extraites en grande partie des procès-verbaux du Congrès ou des comptes rendus de l'*Indépendance* de Saint-Brieuc — passer sous silence maints travaux dignes d'attention, présentés, chaque jour, dans les rapports des sections ; notre numéro tout entier n'y aurait pas suffi. Nous renvoyons donc ceux de nos lecteurs qui aimeraient à les connaître par le détail, au recueil qui va en être fait et bientôt publié.

Espérons que, l'an prochain, ce sera au tour de l'*Association bretonne*, heureusement ressuscitée, de tenir ses assises. Pour notre part, nous n'y manquerons pas.

LOUIS DE KERJEAN.

---

M. L. Delaunay, rédacteur en chef du *Journal d'Ille-et-Vilaine*, vient de succomber aux suites d'une maladie qui, quoique grave, était loin de faire redouter ce funeste et subit dénoûment. Ecrivain distingué et homme de bien, M. L. Delaunay jouissait à Rennes de l'estime universelle.

---

On lit dans l'*Espérance du peuple*, de Nantes (N° du 20 juillet 1872) :

« Nous admirons le courage déployé par le soldat dans l'enthousiasme de la lutte ; mais nous avouons admirer aussi le courage à froid du médecin, penché sur les blessés et les mourants pour leur prodiguer ses soins au milieu des plus grands périls. C'est pourquoi nous applaudissons au décret du 13 juillet qui nomme chevalier de la Légion d'honneur M. Léon Grimaud, de Luçon. Ce jeune docteur, qui vient de s'établir parmi nous, a assisté à toutes les campagnes qui ont si tristement signalé ces dernières années : il était au Mexique, à Sedan et au second siége de Paris. Quoique démissionnaire, on lui donne la croix ; c'est qu'il l'avait surabondamment méritée. »

---

*Le Secrétaire de la Rédaction*, ÉMILE GRIMAUD.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE BRETONNE ET VENDÉENNE

—

ALMANACH DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DE NANTES pour l'année 1872. In-18, 106 p. — Nantes, imp. v^e Mellinet.

ANNUAIRE DES CÔTES-DU-NORD, publié par une société d'écrivains du département. 37^e année, 1872. In-18, 312 p. — Saint-Brieuc, imp. et lib. Prud'homme.

ANNUAIRE STATISTIQUE, HISTORIQUE ET ADMINISTRATIF DU DÉPARTEMENT DU MORBIHAN; par A. Lallemand, juge de paix du canton Est de Vannes. — Vannes, imp. et lib. Galles..... 1 fr. 25

AU ROI, UNE VOIX DE LA BRETAGNE (poésie). In-8°, 23 p. — Saint-Brieuc, imp. et lib. Prud'homme.

BRETONS (LES) ET LE GOUVERNEMENT. Une broch. in-18, 36 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud.

DIALOGUE DES VIVANTS ET DES MORTS; par Edmond Biré. Préface par Armand de Pontmartin. In-18, XLIV-344 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud; Paris, Lecoffre..... 3 fr. 50

Tiré à 300 exemplaires.

DISCOURS SUR LA LIBÉRATION DE L'AME DE LA FRANCE, prononcé dans l'église cathédrale de Nantes, le 30 juin 1872, par M. l'abbé Jubineau, supérieur des Missionnaires de l'Immaculée-Conception. In-8°, 48 p. — Nantes, Mazeau, libraire. Se vend au profit d'une bonne œuvre. 50 c.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA VILLE ET DU COMTÉ DE NANTES; par Gérard Mellier, maire de Nantes. Manuscrit publié pour la première fois par Léon Maître, archiviste de la Loire-Inférieure. In-8°, XVIII-146 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud.

MONSIEUR LE COMTE DE CHAMBORD, D'APRÈS SA CORRESPONDANCE. Etude suivie des portraits de M^me la comtesse de Chambord et de M^me la duchesse de Parme, par Georges de Cadoudal, conseiller général du Morbihan. In-18, 72 p..... 75 c.

OPUSCULES DE FERDINAND DU DOT, publiés avec une notice, par Hippolyte Le Gouvello. Pet. in-8°, 104 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud. — En vente à Paris, chez Lecoffre; à Nantes, chez Mazeau, Libaros et Morel..... 1 fr.

Tiré à 200 exemplaires.

PRINCIPE (LE) ROYALISTE ET LES PRINCES D'ORLÉANS; par Léon Philouze, docteur en droit. In-12, 23 p. — Rennes, imp. Catel.

RENÉ LE PAYS; par J^s de la Pilorgerie. In-8°, 32 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud.

Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée*. Tiré à 40 ex.

SALIENS ET RIPUAIRES, FORMATION DE LA MONARCHIE DES FRANCS; par Eugène Morin, professeur à la Faculté des lettres de Rennes. In-8°, 61 p. — Rennes, imp. Catel; Paris, lib. Maisonneuve et C^e.

—

Digitized by Google

# RELATION DU VOYAGE DE D. TAILLANDIER

## EN BRETAGNE *

---

### BLOIS [1].

Dans ce qui reste de titres à l'abbaye de Saint-Laumer, que j'ai tous vus, il n'en est pas un seul où il soit parlé du nom de Rohan ou de Porhoët.

L'on voit, à Saint-Laumer, une histoire manuscrite de la maison, composée en 1646 par D. Noël Mars, sur les anciens titres [2].

Dans les donations faites à ce monastère, dont cet auteur fait le détail, il n'est rien dit des seigneurs de Rohan. Aussi, aucun des biens de Saint-Laumer n'est situé dans les terres qui ont appartenu ou qui appartiennent à la maison de Rohan.

Il y a encore à Blois une *Chambre des comptes.* Malheureusement D. Taillandier n'a pu y avoir entrée pendant le séjour qu'il a fait dans cette ville; mais, sur ses informations, il a appris qu'il y avait là une layette particulière concernant la Bretagne, et Dom

* Voir la livraison de juillet, pp. 20-29.

[1] Le texte de ce document est de D. Taillandier. On y remarquera çà et là certains tours de phrase et certaines expressions que les règles de la grammaire condamnent aujourd'hui. Quant aux notes elles appartiennent à l'éditeur. Il aurait été facile de les multiplier, mais le document eût alors atteint une proportion double de celle qu'il a.

[2] Cet ouvrage a été récemment publié par les soins de M. Dupré, bibliothécaire de la ville de Blois.



Digitized by Google

Gérou [1] a promis d'en faire l'examen au premier voyage qu'il ferait à Blois [2].

---

## MARMOUTIERS.

Il y a dans cette abbaye, outre un *cartulaire de Bretagne* [3], les titres de vingt-six prieurés situés en Bretagne. Je les ai tous examinés, et voici la liste de ceux dont j'ai cru devoir faire tirer des copies collationnées.

1° *Terre rendue à l'église de Saint-Martin,* etc.

Le titre est incomplet dans l'imprimé [4]. On ne nomme d'autres témoins que Conan, comte de Rennes, et son fils Eudon, tandis que dans l'original on voit aussi figurer Mainon de Fougères, Guidhenoc, etc.

Quoiqu'il y ait apparence que ce Guidhenoc soit le père d'Adam et de Rouaut, dont il est parlé dans le corps de l'acte, cependant, comme cette pièce est du temps de Guéthénoc de Porhoët, tige des Rohan, on a cru devoir en prendre copie.

2° *Don du monastère de Gahart fait à Marmoutiers.*

Il y a trois copies de cet acte, qui n'a été reproduit que fort imparfaitement dans l'imprimé [5].

La première copie porte, entre autres signatures, celle-ci :

*S.* (*signum*) *Guihenoci vicecomitis.*

Dans la seconde, on lit :

*S. Guithoeci comitis.*

[1] Confrère de D. Taillandier, alors en résidence à Marmoutiers.

[2] Le résultat de cette enquête n'est malheureusement pas arrivé jusqu'à nous; mais il n'est pas douteux qu'il y avait dans ce dépôt des choses précieuses pour l'histoire de la Bretagne. A. Duchesne y avait déjà puisé pour son chapitre de Charles de Blois et des comtes de Penthièvre. V. *Histoire de Châtillon*, Paris, 1621, in-fol.

[3] *Cartularium britannicum*, portent les anciens titres. Qu'est-il devenu depuis 1789? Je m'en suis informé par lettres auprès de l'archiviste d'Indre-et-Loire, M. Grandmaison, mais les recherches qu'il a bien voulu faire à cet égard, sont malheureusement demeurées infructueuses.

[4] D. Morice, *Preuves de Bret.*, t. I, col. 390.

[5] *Preuves de Bret.*, t. I, col. 360.

Digitized by Google

Enfin, dans la troisième :

*S. Judheri comitis.*

Il paraît que la première leçon est la véritable, car on ne connaît pas de comte Judherus, et il est plus que probable que le comte Guéhénoc et le vicomte Guéthénoc ne sont qu'un seul et même personnage.

3° *Notice de la fondation du prieuré de Saint-Martin de Josselin, en l'an 1105* [1].

4° *Don fait au même prieuré* [2].

5° *Lettre de Benoit, évêque d'Aleth, pour le prieuré de Josselin (1110)* [3] : « *Ego Benedictus, etc.* »

Il y a dans l'original : « *In nomine sanctæ, etc.* »

6° *Droit de passage accordé aux religieux de Josselin* : « *Gaufredus, plenis, etc.* [4] » *(1110).*

On lit dans l'original : « *Notum sit posteris, etc.* »

7° *Accord entre les vicomtes de Porhoët et l'abbé de Marmoutiers (1115)* [5]. « *Noverint universi.* »

8° *Donation faite au prieuré de Josselin :* « *Rerum gestarum edax* [6]. »

9° *Donation faite à Marmoutiers par Alain, vicomte de Rohan (1127).*

Ce titre est le premier où il soit fait mention du nom de Rohan. L'écriture en est si effacée aujourd'hui, qu'il est indéchiffrable. On n'aperçoit plus que quelques mots, parmi lesquels on lit encore :

« CASTRI NOVI SUI QUOD VOCATUR ROHAN [7]. »

Je n'ai point fait tirer de copie de ce titre, mais on y a suppléé par la copie d'un titre du même temps, qui renferme les mêmes choses, et dont je parlerai plus bas.

[1] Morice, *Preuves*, t. I, c. 511.
[2] *Ibid*, t. I, c. 515.
[3] *Ibid*, c. 521.
[4] *Ibid*, c. 524.
[5] *Ibid*, c. 530.
[6] D. Morice, *Preuves*, etc., t. I, c. 539.
[7] *Ibid*, c. 559.

Digitized by Google

10° *Lettre de Jacques, évêque de Vannes (1129)* : « *Ego Jacobus, Dei gratiâ, etc.* [1] »

11° *Lettre de Donoal, évêque de Saint-Malo (1130)* : « *In nomine sanctæ et individuæ* [2]. »

12° *Donation faite à la Magdeleine de Malestroit (1131)* : « *Willelmus presbyter* [3]. » Copié sur l'original.

13° *Repas de comte accordé par Geoffroi, vicomte de Porhoët, aux moines de Josselin (1132)* : « *Gaufredus, etc.* [4] »

L'original de ce titre ne se trouve plus, mais il est rappelé plus au long dans un autre d'Eudon second de l'année 1153, imprimé col. 616. On en tirera une copie plus entière et plus parfaite.

14° *Charte de Rouaud, évêque de Vannes* : « *R. Dei gratiâ venetensis, etc.* [5] »

Cette charte ne s'est pas trouvée non plus. On doit faire de nouvelles recherches.

15° *Lettre d'Eudon, comte de Bretagne* : « *Eudo, Dei gratiâ, etc.* [6] »

Ce titre, dans l'imprimé, paraît comme tiré d'un cartulaire de Marmoutiers, et dans les recueils du R. P. Dom Lobineau, il est cité comme appartenant au fol. 67. J'ai parcouru tous les cartulaires sans l'y trouver non plus que dans tous les autres titres.

16° Droit de bouteillage dans le port de Vannes (1164) : « *Quoniam quidquid, etc.* [7] »

17° *Don fait au prieuré de Josselin, par Alain IV, en 1215.*

Je ne l'ai point encore trouvé; mais on doit faire également de nouvelles recherches.

18° *Fondation d'un anniversaire par Eudon III (1231)* : « *Quoniam labilis est, etc.*[8] » Copié sur l'original.

[1] *Preuves de Bret.* T. I, c. 561.
[2] *Ibid.*, c. 561.
[3] *Ibid.*, c. 564.
[4] *Ibid.*, c. 566.
[5] *Ibid.*, c. 595.
[6] *Ibid.*, c. 623.
[7] *Ibid.*, c. 653.
[8] *Ibid.*, c. 874.

Digitized by Google

C'est au bas de cet acte que l'on voit le sceau d'Eudon III, avec le contreséel (*sic*) chargé de trois plumes de paon. On lit autour du contresceau : *Eudo vicecomes redonensis.* Le contreséel est presque rompu, comme on peut le voir, planche 3, nº 21 [1].

19º *Lettres de Charles de Valois*, relatives au titre précédent (1331) et copiées sur l'original [2].

## Titres de Marmoutiers

*Qui ne sont point imprimés, et dont j'ai fait tirer des copies.*

1º Titre de Raoul, évêque de Saint-Malo (1132). Le vicomte Geoffroi se trouve parmi les témoins.

2º Un titre de Jacques, évêque de Vannes (1128), où l'on trouve parmi les témoins : *Mainguidus*, *filius Guethenoci* et *Tanguidus, filius Joscelini.*

Quoiqu'il paraisse assez difficile de croire que les enfants de Guéthénoc de Château-Tro aient vécu jusqu'à ce temps, on n'a pas cru devoir laisser ce titre en arrière.

3º Autre titre de Donoal, évêque de Saint-Malo, où le vicomte Geoffroi se trouve encore parmi les témoins.

4º Titre sans date du duc Conan, où le même Geoffroi est encore témoin.

5º Titre d'Alain I, vicomte de Rohan (1128), où il est fait mention du château de Rohan. C'est presque la même chose que celui de 1127, qui est presque effacé [3], ce qui rend ce dernier très-précieux. L'acte est certainement de 1128, mais le titre dont il est ici question, n'est qu'une copie bien postérieure à ce temps.

6º Titre d'Eudon III, de 1227. Cet acte est précieux, parce qu'on y voit le même sceau qu'à celui de 123.

7º Acte sans date, où l'on trouve parmi les témoins un Etienne, fils du comte Geoffroi. Cet Etienne ne peut être que le fils de Geoffroi de Porhoët, car, dans la généalogie des Penthièvre, l'on

[1] *Preuves de Bret.* T. I.
[2] *Ibid.* c. 1369.
[3] V. plus haut.

Digitized by Google

ne trouve aucun Etienne fils de Geoffroi. D'ailleurs, l'existence de cet Etienne (fils du vicomte de Porhoët), est prouvée par l'acte de 1104 [1], et par un autre acte d'Albert, évêque de Saint-Malo, où l'on trouve parmi les signatures : *Stephanus de Castro Goscelini.*

J'ai fait tirer copie de ce dernier acte qui se trouve dans la layette du prieuré de Léhon.

Le sieur Le Grand, écrivain de Marmoutiers, m'a beaucoup aidé dans la recherche que j'ai faite aux archives de Marmoutiers. Il s'est chargé de faire les copies, et D. Gérou a bien voulu me promettre de veiller à ce qu'elles fussent exactes. Il faudra récompenser le sieur Le Grand et payer les frais des notaires et du contrôle.

---

## SAINT-JULIEN DE TOURS.

Je n'ai trouvé dans cette maison que la fondation du prieuré de Saint-Cyr de Rennes. Cet acte est imprimé [2], mais j'en ai fait tirer une copie collationnée sur l'original. Ce titre est remarquable par la qualité de vicomte donnée à Josselin [3], et par le rang qu'il tient parmi les témoins. Il est placé immédiatement après Eudon, frère du duc Alain.

---

## SAINT-FLORENT DE SAUMUR [4].

Il y a dans cette maison quatre cartulaires de la plus grande

[1] *Preuv. de Bret.* T. I, c. 655.

[2] *Preuv. de Bret.* T. I, c. 374. Cette fondation est de 1037.

[3] Ce Josselin, l'un des ancêtres de Rohan, était fils du fameux Guéthénoc, dont il a été question plus haut, et dont il sera parlé encore plus bas.

[4] L'histoire de cette abbaye est liée très-intimement à l'histoire ecclésiastique de notre province. Avant la Révolution, ce monastère avait chez nous de nombreuses et vastes possessions. Au XIe siècle, principalement, il exerça la plus heureuse influence pour la réforme des mœurs et le rétablissement de la discipline ecclésiastique.

Digitized by Google

beauté [1]. Ils ont été écrits vers la fin du XIe siècle ou vers le commencement du XIIe. Je les ai tous parcourus, et j'ai fait une attention particulière à chacun des titres qu'ils renferment. Voici ceux dont j'ai fait tirer des copies :

1° Le premier est la fondation du prieuré de Saint-Florent-sous-Dol [2]. On lit dans ce titre :

« *Hoc ipsum etiam comes Goffredus filius comitis Eudonis, cum venisset ad colloquium cum Goffredo, redonensi comite, in regione quæ Ploasne dicitur, petente Johanne, concessit, teste Alano ejus fratre.* »

Voici un Geoffroi, fils d'Eudon et frère d'Alain. Ce double caractère m'avait fait soupçonner que ce Geoffroi pourrait bien être Geoffroi de Porhoët; mais il est fait mention dans ce même titre d'Even, archevêque de Dol, et de Geoffroy-le-Bâtard, comte de Rennes. Or, le premier est mort en 1081 et le second en 1084, tandis que Geoffroi de Porhoët a vécu jusqu'en 1142. Par conséquent, il est assez difficile de concilier le temps où il a vécu avec le temps de la confection de cet acte. Cependant, cette difficulté n'est pas insurmontable, la qualité de comte donnée à Geoffroi m'a paru surtout importante, et m'a décidé à tirer copie de cet acte.

2° Le second titre, dont j'ai fait tirer une copie [3] n'est remarquable que par le premier rang que tient entre les témoins Eudon, fils de Geoffroi :

« *Actum est hoc..... præsentibus his optimatibus : Eudone, filio Goffredi, etc.* »

Il y a apparence que c'est ici Eudon II, car cet acte fut dressé du temps de l'abbé Guillaume. Or, cet abbé vivait en 1109, comme il paraît par un titre de cette année [4]. Eudon pouvait dès lors figurer comme témoin.

[1] Ils sont ainsi cités dans les anciens documents : *Liber Rubeus, Liber Argenteus, Liber Albus, Liber Niger.* Ils sont tous présentement aux archives départementales d'Angers. Le dernier cependant ne s'y trouve qu'en copie, l'original ayant été porté en Angleterre. (Note communiquée par mon confrère le R. P. D. Chamard.)

[2] *Preuv. de Bret.* T. I, c. 433.

[3] *Cartul. blanc,* fol. 77.

[4] *Preuv. de Bret.* T. I, c. 517.

Digitized by Google

3° Le troisième acte n'est remarquable que par la signature d'un comte Alain. Cet acte est une donation faite à Saint-Florent d'une église située en Angleterre, par Guillaume-le-Conquérant ou par Guillaume-le-Roux. Il n'est désigné que par son nom : *Guillelmus, rex Anglorum.*

On lit dans les signatures : « *Hujus rei sunt testes* : *Guihenoctus, S. Florentii monachus ; Willelmus, monachus ; comes Alanus ; Yvo Taillebois, etc.* »

Quoiqu'il y ait apparence que cet Alain soit l'un des deux Alains de Penthièvre, j'ai cru devoir tirer copie de cet acte pour l'examiner de plus près, et pour voir si on ne pourrait pas l'appliquer à Alain de Rohan.

4° Le quatrième acte est important. C'est celui qui est imprimé[1]. Il sert à prouver la filiation des seigneurs de Porhoët, et à montrer le rang qu'ils tenaient à la cour de Bretagne.

On y lit en effet :

— *Signum Alani comitis ;*

— *Signum Odonis vicecomitis, filii Josselini ;*

— *Signum Mainfeni dapiferi.*

L'acte est de 1086. Il n'est pas douteux qu'il s'agit ici d'Eudon, fils de Josselin de Porhoët, et petit-fils de Guéthénoc. La signature du seigneur de Châteaugiron, ne se trouve pas dans le cartulaire, et les premiers copistes ont retranché dans l'imprimé cinq ou six lignes.

5° Dans un acte tiré du cartulaire blanc de Saint-Florent, de l'an 1037, fol. 2, verso, on trouve parmi les témoins *Guihenocus, frater Dni Gosleni.* La qualité de frère de Josselin donnée ici à Guéthénoc ne permet pas de croire que nous ayons ici le Guéthénoc de Château-Tro.

6° Dans un autre acte tiré du même cartulaire, qui n'a d'autre date que celle de la quarantième année de l'épiscopat de Pierre, évêque de Poitiers, on trouve parmi les témoins un Yvon, frère

[1] *Ibid.* C. 461.

Digitized by Google

du comte de Rennes. Il faudra examiner quel était cet Yvon que nous ne connaissons point par l'histoire.

7° Je trouve dans un titre (fol. 67, verso), un Josselin surnommé *Maurellus*. Ce Josselin ne peut être le fils de Guéthénoc (*nom générique des Porhoët*), car le surnom de *Maurellus* désigne un officier inférieur de la maison ducale. Il se trouve répondre à celui de *Mansionarius* si connu dans nos anciens titres, et la même qualification de *Maurellus* est de nouveau donnée à notre Josselin au fol. 61 du Cartulaire noir.

On trouve un Guéthénoc, fils de Toioc, dans un acte de Geoffroi, duc de Bretagne, donné en faveur du prieuré de Livré : « *Wéthenoc, filius Toioc.* » *Cartul. blanc*, f. 71, verso. On y voit un autre Wéthénoc frère de Hingant. Dans plusieurs titres de ce même cartulaire [1] on trouve un *Joscelinus Germanus* ; mais ce Josselin est différent de Josselin de Porhoët. Nous le retrouverons ailleurs.

L'histoire nous apprend qu'Eudon, fils puîné du duc Geoffroi et tige de la première maison de Penthièvre, se fit donner un partage égal ou presque égal à celui de son frère aîné Alain, qui fut duc de Bretagne. Une charte du Cartulaire noir semble aller plus loin, en disant qu'ils ont régné conjointement : « *Alanus et Eudo, Britannorum monarchi.* »

Geoffroi, frère de ces deux princes, est appelé dans le même acte *màrquis de Livré.*

« *Divæ memoriæ genitor noster Gaufrodus, marchisio ejusdem loci.* »

---

## SAINT-AUBIN D'ANGERS.

Il y a dans cette maison un assez beau cartulaire, dont l'écriture est de la fin du XIIe siècle. Je n'y ai trouvé qu'une seule pièce qui puisse avoir trait à l'objet spécial de mes recherches. C'est une

[1] *Cartulaire noir*, de Saint-Florent, f. 63 et *passim*.

Digitized by Google

charte de Foulques, comte d'Anjou [1]. On trouve parmi les témoins un Josselin de Rennes : « *Gauzlino Redonensi.* » L'acte est de 1037, temps qui pourrait convenir à Josselin de Porhoët, mais il n'est désigné par aucune autre qualité qui puisse assurer que ce soit lui dont il est question. En outre, il n'est nommé que le cinquième parmi les laïques. Il vient après un autre Josselin de Sainte-Maure.

Le chartrier de Saint-Aubin est en mauvais ordre. J'ai examiné toutes les liasses des prieurés de Bretagne [2], sans rien trouver autre chose qui concernât la maison de Rohan.

---

## SAINT-SERGE D'ANGERS.

L'on voit dans ce monastère deux très-beaux cartulaires écrits dans le XIIe siècle, et le chartrier est en bon ordre; mais je n'ai rien trouvé dans tous les titres des prieurés de Bretagne qui puisse convenir à notre objet.

Voici cependant quelques pièces du cartulaire, dont j'ai fait tirer des copies collationnées :

1° La première est une donation de Matthieu du Plessis (*Plaxitium*) [3] faite à l'abbaye de Saint-Serge. On trouve parmi les témoins un Alain de Cornouaille. J'avais cru d'abord qu'on pourrait trouver Alain de Rohan dans cet Alain de Cornouaille, mais, outre qu'il n'est désigné par aucun caractère qui puisse le faire reconnaître, je remarque dans le titre en question cette phrase finale [4] : « *Facta sunt hæc apud oppidum hujus Matthæi quod dicitur Plaxitium, sub*

[1] *Cartul.*, fol. 2, verso.

[2] Ce cartulaire serait donc important à consulter pour une histoire générale de la Bretagne. D. Lobineau et D. Morice l'ont mis assez largement à profit.

[3] *Cartul.*, fol. 72, verso.

[4] « Ceci s'est passé dans la ville qu'habitait ce Matthieu et qu'on appelle *Plessis*, en présence de témoins qui, pour la plupart, appartiennent au même municipe, et entre lesquels nous nommons spécialement: Raynald, Ervé de Nout, Alain de Cornouaille. »

Digitized by Google

*testibus penè omnibus habitatoribus municipii illius, ex quibus quosdam nominatim expressimus : Rainaldus.... Ervitius de Nout, Alanus de Cornu Galliæ.* »

D'où il me paraît que cet Alain est un habitant même de Plessis, et qu'il est ainsi appelé du nom de son pays [1].

2° La seconde pièce du cartulaire de Saint-Serge n'est remarquable que par le nom de l'un des témoins, qui est appelé *Wihenocus de Redone* [2], Guéthénoc de Rennes.

Malheureusement, il n'y a aucun caractère qui puisse faire appliquer ce titre à Guéthénoc de Château-Tro, que le temps où il a été dressé. (Cette pièce est du temps de Hubert, abbé de Saint-Serge. Il a commencé à siéger en 1018, et il est mort en 1027). Au reste, le Guéthénoc de cette pièce n'est désigné par aucun titre assorti à la naissance de celui qui a été la tige des comtes de Porhoët. Au contraire, il se trouve confondu avec d'autres témoins du plus bas étage, tels que *Lambertus hortelarius* (jardinier), et *Regnardus fautorius ?*

Dans une autre pièce [3], qui n'est qu'une confirmation de la précédente donation, on y retrouve Guéthénoc de Rennes, « *Guihenocus de Redone,* » avec les mêmes témoins.

---

## SAINT-NICOLAS D'ANGERS.

Il y a en cette maison un très-beau cartulaire écrit vers les commencements du XIIIe siècle, ou plutôt vers la fin du XIIe. Voici les pièces dont j'ai fait tirer des copies :

1° La première se trouve fol. 94; c'est la restitution d'une terre que fait un certain *Gautier de Bucleia* à l'abbaye de Saint-Nicolas. On trouve parmi les témoins un Alain de Cornouaille. Je ne vois aucun caractère qui puisse faire appliquer ce titre à Alain de Rohan.

[1] La conclusion de l'auteur paraîtra peut-être peu satisfaisante à beaucoup de lecteurs. Ils seraient sans doute heureux comme moi de savoir quelle est cette cité du Plessis. Ne serait-ce point Platz (aujourd'hui Brain), en latin *Placitum* ?

[2] *Cart. S.-Serg.*, fol. 98.

[3] *Ibid.*, fol. 163 verso.

Digitized by Google

Ce terme de Cornouaille se représente souvent dans ce même cartulaire. Ainsi, on voit (fol. 175) un Hervé de Cornouaille, ailleurs Warin de Cornouaille, et (fol. 203) Jean de Cornouaille (*Joannes Cornubiensis*). Il est clair que tous ces personnages n'étaient pas de la maison de Cornouaille, et qu'ils ne sont ainsi distingués que pour faire connaître leur pays de naissance, comme on voit dans le cartulaire de Saint-Serge (fol. 71) un *Bernardus de Burgundiâ.*

2° La seconde pièce [1] que j'ai tirée du cartulaire de Saint-Nicolas est bien plus importante. C'est une donation faite à ce monastère par le comte Geoffroi [2]. On trouve parmi les témoins, immédiatement après les comtes d'Anjou et de Poitiers, Josselin vicomte de Bretagne : « *Gozelinus vicecomes Britanniæ.* » L'ordre des temps ne permet pas de douter que ce ne soit ici Josselin de Porhoët. La qualité de vicomte de Bretagne ne peut convenir qu'à lui. Ce titre est du temps de l'évêque Hubert, mort en 1027 [3].

Dans une autre donation du même comte d'Anjou, faite à la même abbaye [4], on retrouve parmi les témoins notre Josselin, vicomte de Bretagne; mais il y occupe un rang inférieur dans l'ordre des signatures, car il vient après les comtes d'Anjou, de Poitiers et du Mans, et même après Hugues, neveu du comte du Mans, ainsi qu'après Lancelin de Beaugency. L'acte est du même temps que le précédent et peut avoir été fait quelques jours après [5].

---

## LA CATHÉDRALE D'ANGERS.

J'ai examiné avec soin les portefeuilles qui sont dans le chartrier de cette église. M. l'abbé Rangeart [6] m'en a procuré l'entrée avec

[1] *Cart. S.-Nicolaï*, fol. 1, verso.

[2] Geoffroi Martel, comte d'Anjou de 1040 à 1060.

[3] Il y a ici une erreur : il faut lire 1047. Cfr. *Gall. Christ.*, t. 14, c. 558.

[4] *Cartular. S.-Nicolaï*, fol. 5, v.

[5] Ces deux actes n'ont été mentionnés jusqu'ici à ma connaissance par aucun écrivain.

[6] Auteur d'une *Histoire de l'université d'Angers*, qui, demeurée inédite jusqu'à nos jours, vient d'être publiée tout récemment à Angers.

Digitized by Google

toute la politesse possible, mais les recherches que nous avons faites l'un et l'autre ont été infructueuses pour mon objet.

La seule pièce que j'ai prise, est celle qui est tirée de l'obituaire. C'est la fondation d'un anniversaire fait par François de Rohan, archevêque de Lyon et évêque d'Angers. Je ne dis rien de cette pièce, car M. Rangeart a dû l'envoyer à Paris avec d'autres qui regardent ce prélat. Il m'a fait voir aussi plusieurs lettres de Louis XII au chapitre d'Angers pour l'engager à élire François de Rohan pour son évêque, malgré sa grande jeunesse. Louis XII lui donne la qualité de cousin [1]. M. Rangeart a dû envoyer toutes ces pièces à Son Altesse Eminentissime.

---

## LE VERGER [2].

Il n'y a dans les archives de ce château aucun titre ancien. Je n'y ai trouvé que des contrats d'acquisition et de vente, des aveux, des dénombrements et quelques pièces au soutien (*sic*) des différentes possessions. Les titres honorifiques (*sic*), qui pouvaient se trouver dans ce château, ont été enlevés et transportés à Paris. Je n'ai pu que lire ce qui reste de titres pour voir les qualités prises et données au maréchal de Gié et à ses descendants. Je n'ai trouvé partout que celle de haut et puissant seigneur. Ce que j'ai trouvé de remarquable, c'est que, dans une sentence des Requêtes (*sic*) donnée au profit du maréchal contre le vicomte de Martigues, du 10 décembre 1504, la sentence donne au maréchal le titre de messire, tandis que l'autre est appelé simplement François de Luxembourg, quoique descendu de la maison impériale de ce nom.

Le premier acte, que j'ai trouvé dans les archives du Verger, où

[1] Les Rohan étaient grandement flattés de ce titre qui était un témoignage public rendu à l'origine royale ou quasi royale de leur maison.

[2] Château princier situé sur la rive gauche du Loir à quelques lieues d'Angers, et dont la branche des Rohan-Guémené fit l'une de ses principales résidences a partir du xv^e siècle.

Digitized by Google

le titre de prince soit donné aux seigneurs de la maison de Rohan, est un contrat d'acquêt de la seigneurie de la Roche-Guion, Pierre de Rohan-Guémené y est appelé plusieurs fois *haut et puissant prince.*

Ce contrat n'est point daté, mais la collation qui en a été faite sur la minute, est du mois d'octobre 1616. J'ai apporté cette copie collationnée, aussi bien que la sentence des Requêtes du palais, dont j'ai parlé à l'article précédent.

La troisième pièce que j'ai prise au Verger, est un fragment du *mémoire* présenté au Conseil du roi par le même maréchal de Gié, dans un procès qu'il eut contre la maison de Foix. Ce seigneur y prétend et montre par la généalogie qu'il est issu du sang royal par les femmes aussi bien que Marguerite d'Armagnac [1]. Quant à la maison de Rohan, dont il est issu, ajoute-t-il, « *il est notoire* qu'elle n'est ni moindre, ni moins ancienne que celles d'Armagnac et de Foix. »

J'ai apporté ce fragment, qui est d'une écriture du temps du maréchal.

Outre ces trois pièces, j'ai pris encore dans l'église de Sainte-Croix du Verger [2] l'épitaphe du maréchal de Gié et celle de son fils aîné Charles. Il n'y a rien dans ces deux épitaphes, qui ait trait à l'origine souveraine des Rohan.

[1] Seconde femme du maréchal.
[2] Prieuré fondé par le maréchal lui-même.

DOM FRANÇOIS PLAINE,
Bénédictin de Ligugé.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

Digitized by Google

# ÉPILOGUE A L'ART CHRÉTIEN *

« Le comte Auguste de la Ferronnays, descendant d'un compagnon d'armes de Bertrand du Guesclin, avait dans sa personne, dans son âme et dans son caractère, tout ce qu'il fallait pour justifier cette descendance et son origine bretonne. Si quelques bouffées de l'air pestilentiel du XVIIIe siècle avaient pénétré jusqu'au foyer paternel, l'angélique piété de sa mère l'en avait préservé assez longtemps, pour mettre en sûreté, dans les replis les plus inaccessibles de son cœur, des germes latents qui, après y avoir été préservés intacts à travers les vicissitudes les plus orageuses d'esprit, de cœur et de destinée personnelle, devaient enfin produire, pour l'édification de ceux qui étaient dignes de la comprendre, l'une des plus magnifiques floraisons spirituelles qu'on eût jamais vues.

» Ses premières aventures dans l'émigration ne furent favorables ni à son progrès intellectuel ni à son progrès moral. Ce fut seulement quand la vie rude des camps vint remplacer la vie trop oisive des châteaux, que le jeune émigré trouva l'emploi de ses qualités énergiques.....

» ..... Après les huit campagnes dont se composait l'état de services des émigrés depuis 1792 jusqu'au licenciement définitif de l'armée de Condé en 1801, rien ne manquait à l'éducation militaire du jeune comte de la Ferronnays, et son brillant courage n'avait pas été le seul genre de mérite qui l'eût signalé à l'estime

* Voir la livraison de juillet, pp. 67-78.

Digitized by Google

de ses chefs et à l'émulation de ses camarades. Il n'aurait même dépendu que de lui, s'il avait voulu imiter quelques-uns de ses frères d'armes, de conquérir aussi rapidement qu'eux, au service d'une puissance amie, une position digne de ses talents et de son nom; mais celle que lui avait faite l'amitié toute chevaleresque du duc de Berry, à côté duquel il avait affronté tant de périls, lui réservait une autre destinée.

» Les relations de plus en plus intimes qui s'étaient formées entre le duc de Berry et son jeune compagnon d'exil, avaient sans doute pour ce dernier des avantages qu'un courtisan aurait payés bien cher ; mais elles avaient aussi des inconvénients de plus d'un genre, dont les moindres étaient ceux qui mettaient à de trop rudes épreuves l'intolérante susceptibilité du gentilhomme breton. De là, de courtes incompatibilités d'humeur et des conflits d'opinion qui ne se passaient pas toujours à huis clos, et qui étaient parfois assez fortement accentués de la part du prince pour qu'il se crût ensuite obligé à faire réparation d'honneur devant les témoins que ses procédés ou ses propos avaient scandalisés, c'est-à-dire devant ses propres domestiques. Sous ce rapport, la noblesse d'âme du duc de Berry ne se démentit pas une seule fois pendant toute la durée de l'émigration. »

En 1814, les deux amis débarquaient ensemble dans le port de Cherbourg, et M. de la Ferronnays, en qui la longue absence avait plutôt enflammé que refroidi le patriotisme, put croire qu'il inaugurait en ce moment, la phase la plus brillante et la plus heureuse de sa carrière. Mais s'il conçut de telles espérances, elles ne furent pas de bien longue durée. Une parole imprudente prononcée par le prince dans l'emportement de la colère, rendit une rupture inévitable malgré les conséquences désastreuses qu'elle entraînait pour l'offensé. « L'honneur était sauf, ajoute M. Rio ; mais la position du père de famille était affreuse, car les ruines domestiques causées par les déprédations révolutionnaires n'avaient pas encore été réparées ou du moins allégées par la loi d'indemnité.

» ..... Après plusieurs mois de cruelle incertitude, on

Digitized by Google

apprit enfin, non pas que le duc de Berry se prêtait, comme jadis, à une réconciliation (la blessure faite à son amour-propre de prince était encore trop récente), mais que son cœur avait parlé assez haut pour le déterminer à intervenir secrètement auprès du roi en faveur de son ami malheureux. » Cette démarche et l'estime que professait le duc de Richelieu pour les grandes qualités de M. de la Ferronnays, lui valurent l'ambassade de Saint-Pétersbourg.

« Entre toutes les négociations qui occupèrent notre ambassadeur pendant son séjour en Russie, celle qui se rapportait à la question grecque fut sans contredit la plus ardue, à cause de la longue lutte diplomatique qu'il fallut soutenir contre l'égoïsme des deux grandes puissances obstinément hostiles à la Grèce ; car, comme l'a fort bien remarqué M. Nettement, Alexandre était le seul souverain qui prît la sainte alliance au sérieux et qui y attachât une pensée généreuse et désintéressée. Ni l'Angleterre ni l'Autriche ne voulaient entendre parler de l'émancipation des Hellènes. »

Il faut lire dans l'*Epilogue* ce que dit l'auteur des luttes diplomatiques qu'eut à soutenir M. de la Ferronnays dans les trois congrès de Troppau, de Laybach et de Vérone, où il se trouva en présence de M. de Metternich et fit subir plus d'un échec au tout-puissant chancelier.

Entre son départ de Vérone et son retour à Saint-Pétersbourg se trouve placé un assez long séjour qu'il fit à Paris, séjour marqué par un incident trop à son honneur et finalement à l'honneur du roi, pour être passé ici sous silence. Mme du Cayla était alors à l'apogée de sa faveur, et le 2 mai, anniversaire de la fameuse *Déclaration*, une fête solennelle devait avoir lieu dans le château de Saint-Ouen, devenu, par un don de la munificence royale, la propriété, ou plutôt l'apanage de la trop célèbre comtesse. Louis XVIII, qui avait voulu pourvoir aux frais de cette commémoration, tenait beaucoup à y voir assister les dépositaires immédiats de son pouvoir ou de sa confiance. Des insinuations assez claires avaient déjà fait comprendre à M. de la Ferronays le prix qu'on attachait à sa présence,



Digitized by Google

lorsqu'il surprit tout à coup le roi par la demande d'une audience de congé, motivée sur son départ immédiat pour Saint-Pétersbourg.

« Une pareille demande, faite presque à la veille de la fête de Saint-Ouen, après tant d'avances directes et indirectes auxquelles rien ne manquait pour être interprétées comme des sommations, n'était pas propre à assurer à celui qui la faisait une réception bien gracieuse. Aussi le postulant trouva-t-il le front royal très-assombri, et les premières paroles qu'il prononça l'assombrirent encore davantage. Le court dialogue qui s'ensuivit et qui m'a été raconté par celui des deux acteurs auquel était échu le beau rôle dans cette scène plus que dramatique, m'est resté gravé, mot pour mot, dans la mémoire :

» D. Ainsi, vous voulez partir pour Saint-Pétersbourg ?

» R. Oui, Sire, dès demain. Tous mes préparatifs de départ sont faits.

» D. Pourquoi êtes-vous si pressé ?

» R. Les circonstances sont graves. C'est le service de Votre Majesté qui m'appelle à mon poste.

» D. Moi, je vous dis que vous ne partez pas encore. Vous avez reçu une invitation pour aller à Saint-Ouen ?

» R. Oui, sire ; mais mon intention n'est pas de m'y rendre.

» D. Eh bien ! moi je veux que vous y alliez et je vous ordonne de prendre vos mesures en conséquence.

» R. Que Votre Majesté mette mon obéissance à toute autre épreuve; mais, pour celle-là, c'est impossible.

» D. Pourquoi donc impossible ?

» R. Parce que Mme la comtesse du Cayla n'est pour moi qu'une étrangère.

» Cette réponse, la plus audacieuse que Louis XVIII eût entendue depuis qu'il avait recouvré son trône, fit l'effet d'une étincelle tombant sur un baril de poudre. Son visage devint rouge de colère, et apostrophant son interlocuteur qu'il cherchait vainement à déconcerter par la fixité de son regard : « Comment, Monsieur, lui » dit-il avec un éclat de voix qu'on entendait du dehors, êtes-vous

Digitized by Google

» venu ici, par hasard, pour me donner une leçon ? Sortez à » l'instant de ma présence. » Et cet ordre fut accompagné d'un geste qui ne laissait aucune chance à la réplique ni aucune place à l'espérance.

» Les conséquences immédiates d'une pareille audace étaient faciles à prévoir, et elles avaient été prévues et acceptées d'avance. L'honneur et la conscience étaient saufs, et M. de la Ferronnays connaissait, par expérience, la valeur des consolations puisées à cette double source. Sa digne compagne n'était pas moins résignée que lui; seulement, elle mêlait à sa résignation une petite lueur d'espérance fondée sur l'opinion plus favorable qu'elle avait du cœur du roi. Pendant ce temps, les angoisses, non de l'épouse, mais de la mère, étaient indicibles. A chaque instant, on pouvait recevoir un message sinistre; car le bruit de la scène orageuse qui s'était passée aux Tuileries, s'était répandu parmi les habitués du palais, et l'on savait que, si une détermination fâcheuse était prise, ceux-là ne la tiendraient pas secrète. Il eût été cruel de retarder d'un instant le surcroît de réjouissance que la nouvelle d'une disgrâce, impatiemment attendue, ne pouvait manquer d'apporter aux dévots pèlerins de Saint-Ouen.

» Leur attente fut cruellement trompée; celle de la divinité du lieu le fut encore davantage. Après quatre jours d'anxiété décroissante, M. de la Ferronnays fut obligé de rétracter ses prévisions peu charitables sur les rancunes royales, et il repartit pour Saint-Pétersbourg, emportant un titre de plus à sa propre estime et à celle de tous les hommes qui, dans leur appréciation des personnages historiques, s'éprennent plus particulièrement de la noblesse du caractère.....

» ..... L'avénement de l'empereur Nicolas, tout en modifiant considérablement la politique russe dans ses rapports avec la question grecque, ne changea rien à la position diplomatique de M. de la Ferronnays, et s'il avait pu craindre une diminution de confiance de la part du nouveau souverain, il dut être pleinement rassuré par la scène vraiment dramatique qui se passa entre eux le lendemain

Digitized by Google

même de l'insurrection par laquelle fut inauguré le nouveau règne.

» Cette scène, dont le récit se trouve dans une dépêche qui me fut lue par l'auteur lui-même il y a trente ans, eut lieu à la suite des félicitations adressées par le corps diplomatique à l'empereur sur le succès de la répression sanglante à laquelle il avait fallu recourir. Au moment où M. de la Ferronnays, après avoir interprété d'une manière digne de lui et de la gravité des circonstances, les sentiments de ses collègues et les siens, se disposait à sortir avec eux de l'audience impériale, il se vit tout à coup arrêté par le czar que dominait en ce moment le besoin de s'épancher dans un cœur sympathique, et qu'une impulsion instinctive portait à choisir celui-là plus qu'un autre, pour la confidence bien imprévue qu'il avait à faire. A peine se furent-ils trouvés seuls en face l'un de l'autre, que l'empereur, oubliant les lois de l'étiquette pour mieux soulager sa douleur, s'abattit sur la table qui était devant lui, et tenant sa tête entre ses mains crispées, se mit à fondre en larmes. Les paroles entrecoupées qui s'échappaient de sa poitrine oppressée, n'avaient rien de cette amertume superbe qu'on aurait pu attendre de lui après une pareille épreuve. Au contraire, si mes lointains souvenirs ne me trompent pas, le cri qui sortait de son cœur était plutôt, disait la dépêche, pour déplorer la cruelle nécessité où il s'était trouvé de commencer son règne en faisant couler le sang de ses propres sujets. »

Lorsque le ministère des affaires étrangères fut offert à M. de la Ferronnays, il opposa longtemps à toutes les sollicitations une résistance invincible. Enfin, après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, on eut l'idée de recourir à la contrainte morale en mettant la modestie de M. de la Ferronnays aux prises avec la volonté royale.

« Vous ne voulez donc pas être mon ministre? » dit le Roi, en continuant de supprimer le tutoiement familier dont il avait usé avec lui dans les jours d'exil, et jusqu'à sa rupture avec le duc de Berry. Ici, la réponse négative de M. de la Ferronnays fut plus lon-

Digitized by Google

guement motivée qu'elle ne l'avait été avec ses collègues. « Jamais, » Sire, dit-il, en terminant, jamais la France n'eut plus besoin » d'être gouvernée par des hommes qui aient fait leurs preuves et » dont les antécédents soient assez bien établis pour aider Votre » Majesté à conjurer les dangers qui nous menacent. » A ces mots, la physionomie du Roi changea d'expression. « Eh bien ! reprit-» il, d'un ton de voix que tout contribuait à rendre irrésistible, eh » bien ! s'il y a des dangers, refuseras-tu de les partager avec ton » ami ? »

« Ce n'était pas avec un cœur comme celui de M. de la Ferronnays qu'on pouvait résister à un coup si bien ajusté. Il fallut baisser la tête et subir, non sans marques de mauvaise humeur, les félicitations des amis et des collègues. Le lendemain de cette journée qu'il appelait la journée des dupes, le nouveau ministre adressait la lettre suivante à un correspondant dont la sympathie n'était pas douteuse :

« Mon ami, je suis bien triste et bien malheureux ! Malgré toutes mes résolutions, j'ai accepté cette horrible place. J'aurais résisté peut-être aux ordres du Roi, j'ai cédé à sa tristesse, à sa bonté, et me voilà enchaîné. Vous lirez, ce matin, ma sentence dans le *Moniteur*, et vous pourrez vous dire que, dans ma nouvelle position, qui sera enviée par tout le monde, il n'y a pas d'homme, en France, qui se trouve plus à plaindre et plus malheureux. C'est une singulière chose que la destinée, et je ne comprends rien à la mienne qui me pousse toujours du côté opposé à celui où je voudrais aller. Jamais, cependant, je ne l'ai trouvée plus triste, plus contraire à mes vœux, que dans cette circonstance. Si jamais on vous dit que je suis ambitieux, que j'aime ce qu'on nomme les honneurs, l'importance des places, enfin, toutes ces niaiseries humaines pour lesquelles on se bat et l'on bouleverse les empires, pressez-vous bien vite de dire que l'on en a menti ! »

« Tel était l'homme sous les auspices duquel j'inaugurai une nouvelle carrière qui aurait été très-probablement ma carrière définitive, si j'avais pu jouir assez longtemps du même patronage, et si la révolution de Juillet n'était pas venue ouvrir, à mon patron et à moi, de tout autres perspectives. »

Digitized by Google

On devine sans peine quel accueil fit M. de la Ferronnays à la révolution de Juillet, lorsqu'elle vint le frapper si rudement dans ses affections publiques et privées. Voici dans quels termes il répondait à une amie qui le félicitait, à cette occasion, de son désintéressement :

« Votre admiration pour ma conduite est sans motif; si vous voulez vous en convaincre, demandez-vous quelle eût été votre opinion sur mon compte si, par des considérations d'intérêt personnel, je m'étais conduit autrement que je ne l'ai fait; certes vous m'auriez moins estimé; je ne suis donc pas très-admirable de n'avoir pas fait ce qui aurait pu donner à vous ou à d'autres le droit de me mépriser. Mon premier besoin est toujours de marcher tête levée, même devant mes ennemis; je mourrais s'il se pouvait trouver un seul homme dans le monde qui se crût en droit de me faire baisser les yeux.

» ..... La raison, la réflexion, la conviction, la conscience, mon amour exalté pour mon pays, tout me dit que je dois rester fidèle au principe conservateur, à celui sans lequel l'ordre, le calme, le bonheur et la prospérité des empires ne peuvent jamais être assurés... »

Quelques années après la catastrophe, M. Rio se trouvait à Florence avec Albert de la Ferronnays. La fortune avait retiré ses faveurs à cette noble famille, et M. Rio s'acquittait d'une tâche bien douce à sa reconnaissance et à son amitié, en aidant son jeune compagnon à réparer les lacunes que de fréquentes défaillances de santé avaient laissées dans son éducation, lorsqu'une lettre du père d'Albert, qui se rendait à Naples, vint les avertir de sa prochaine arrivée à Livourne et les inviter à y passer quelques journées avec lui. « Nous nous revîmes, dit l'auteur de l'*Epilogue*, comme deux naufragés de grades très-différents, qui, après avoir vu sombrer leur navire, auraient été ballottés loin l'un de l'autre par la tempête et auraient fini par aborder à la même plage. Dans de pareilles conditions, la dose de sympathie requise pour que deux cœurs s'ouvrent l'un à l'autre, est bien différente de celle dont il faudrait être pourvu dans les conditions ordinaires.

» Nous étions au mois de décembre et nous ne connaissions personne à Livourne, ce qui nous donnait de longues soirées, que

Digitized by Google

personne ne venait interrompre et pendant lesquelles nous nous livrions, avec un bonheur chaque jour mieux senti, à nos épanchements réciproques. Cette fois-ci, les confidences politiques proprement dites ne jouèrent qu'un rôle très-subalterne dans nos entretiens. Ceux que M. de la Ferronnays venait d'avoir à Paris, sur un important sujet auquel les préoccupations diplomatiques ne faisaient plus diversion, l'avaient prédisposé à tous les élans de foi et d'amour compatibles avec le degré d'initiation auquel il était parvenu. Ce n'était plus un narrateur que nous avions devant nous, c'était un prédicateur qui semblait décidé à laisser dans l'âme de chacun de ses deux auditeurs, une impression qui fût en rapport avec leurs vocations respectives. »

Un jour, l'émotion profonde ressentie par les trois interlocuteurs, donna lieu à une scène d'un caractère à la fois touchant et sublime qui marqua une phase nouvelle dans les relations de M. Rio avec M. de la Ferronnays. Le souvenir en est consigné dans l'*Epilogue de l'Art chrétien*; mais la nature de l'entretien par lequel elle fut provoquée, n'y est que bien vaguement indiquée, et c'est à peine si le lecteur en peut soupçonner la grandeur. J'ai eu la bonne fortune d'entendre, de la bouche même de M. Rio, les détails que j'ai regretté de ne pas retrouver dans son livre. Ils sont trop édifiants, et montrent chez M. de la Ferronnays une humilité et une *élévation* d'âme trop peu communes, pour que je ne sois pas heureux de les reproduire ici, en faisant appel à mes souvenirs.

Les épanchements auxquels il vient d'être fait allusion, prenaient quelquefois, de la part du père vis-à-vis de son fils, le caractère d'une véritable prédication. « Il s'épargnait si peu lui-même dans ses exhortations, me dit un jour M. Rio, qu'il semblait vouloir donner lui-même comme un premier soulagement à sa conscience, en attendant le remède héroïque dont il devait user plus tard. Avec de pareilles préoccupations dans l'esprit du père, il était difficile que les digressions auxquelles nos conversations donnaient lieu ne se traduisissent pas en leçons indirectes adressées au fils, qui écoutait respectueusement sans rien dire, excepté quand la dose de

Digitized by Google

plaisanterie était assez forte pour lui donner le droit d'en avoir aussi sa part.

» Dans la soirée dont je veux vous parler, ajouta M. Rio, ce fut lui qui plaisanta le premier en montrant une grosse malle sur laquelle était écrit le nom de son père, et qu'un portefaix de Marseille avait voulu porter gratis à son hôtel, afin de se vanter d'avoir fait quelque chose pour M. de la Ferronnays. Sur quoi celui-ci, s'abandonnant à toute sa verve, se mit à énumérer les grandes routes et les petits sentiers par où un ministre, avec ou sans bagage, pouvait arriver à l'immortalité; et cette veine comique une fois ouverte, chacun de nous se mit à l'exploiter à l'aide de ses appréciations historiques ou contemporaines; de sorte que notre gaîté devenant de plus en plus contagieuse, Albert s'oublia jusqu'à féliciter son père, toujours sur le même ton, de la multiplicité et de la variété des conquêtes qui avaient signalé sa glorieuse carrière : conquête des souverains, conquête des ministres, conquête de ses subordonnés, conquête de ses adversaires politiques, conquête des beautés indigènes et étrangères, et enfin, comme couronnement de toutes ces gloires, conquête des portefaix ! Et en terminant sa tirade, le bon Albert riait de tout son cœur, et je n'aurais pas mieux demandé que de m'égayer avec lui, si le changement subit que je remarquai sur la figure de M. de la Ferronnays ne m'avait pas coupé la parole et presque la respiration.

» Rien assurément ne pouvait être plus innocent que les intentions de son fils dans ses félicitations improvisées; mais il y avait une fibre à laquelle il était impossible de toucher, sans donner à certains souvenirs la pointe acérée du remords, et ce fut cette fibre, dont nous ne soupçonnions pas la susceptibilité, qui changea tout à coup le ton de la conversation et me rendit témoin d'une des scènes les plus imposantes et les plus émouvantes que j'aie vues de ma vie.

» Je voyais que M. de la Ferronnays luttait contre une forte émotion intérieure; mais je voyais aussi que cette émotion n'avait rien d'inquiétant pour nous, car l'expression de sa physionomie

Digitized by Google

était plutôt triste que sévère, et il était facile de voir qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans les profondeurs de sa conscience. Le fait est qu'une occasion, vainement attendue depuis longtemps, venait enfin de s'offrir à lui pour se soulager d'un poids que l'âge où était parvenu son fils lui faisait sentir chaque jour davantage, et ce soulagement devait consister dans une sorte d'amende honorable faite à propos devant lui, de manière à produire sur son jeune cœur une impression ineffaçable qui porterait ses fruits dans l'avenir.

» Jamais je n'avais entendu une allocution si solennelle ni si pénétrante tomber des lèvres d'un prédicateur. Les deux auditeurs avaient des larmes dans les yeux; celui qui parlait en avait dans les yeux et dans la voix, et à chaque parole qui portait coup, sa poitrine se gonflait comme si elle avait été trop étroite pour donner passage aux sentiments qui le suffoquaient. Plus il s'humiliait devant nous, plus nous étions accablés, je dirais presque torturés par le spectacle de son humiliation. Nous l'écoutions en silence sans oser lever les yeux sur lui, et l'on aurait pu croire à l'humilité de notre attitude que c'était notre confession qu'il faisait, et non pas la sienne. L'idée qu'on pût le féliciter, même en plaisantant, de ce qui était pour lui une source d'inextinguibles remords, ne faisait, disait-il, que les rendre plus poignants; et ce fut à ce propos que, par l'effet d'une progression ascendante qui atteignait son point culminant, il adressa à mon jeune compagnon, encore plus déconcerté que moi, cette apostrophe dont chaque mot est resté gravé dans ma mémoire : « Mon cher enfant, avant de me féliciter de » mes prétendues conquêtes, il faudrait être au courant des tor- » tures morales qu'elles m'ont infligées, et savoir ce qui se passe » entre mon oreiller et moi pendant mes insomnies. »

Ces dernières paroles, balbutiées plutôt que distinctement articulées, mirent M. Rio comme hors de lui-même. « Je me levai précipitamment, continue-t-il dans l'*Epilogue à l'Art chrétien,* et comme la table me séparait de lui, j'allai me placer derrière sa chaise, afin de pouvoir arroser sa tête vénérable de mes larmes et

Digitized by Google

la presser en même temps contre mon cœur. Ce moment fut doux au delà de toute expression et décisif pour l'avenir. Nous nous embrassâmes sans mot dire, et cet embrassement muet fut le premier gage d'une amitié qui devait durer autant que sa vie et réaliser pour moi un genre d'idéal que je n'avais pas même entrevu jusqu'alors.

» C'est à cette date, continue-t-il plus loin, que remonte ma correspondance régulière avec M. de la Ferronnays, correspondance dont le prix ne devait m'être complétement révélé que quand elle fut arrêtée, dix ans plus tard, par le premier avertissement de la maladie qui devait l'emporter au tombeau.

» Le début de nos relations épistolaires fut aussi cordial qu'il aurait pu l'être entre deux amis dont l'intimité aurait dépassé depuis longtemps la phase des préambules et des nuances intermédiaires; mais parmi les impressions que mon noble correspondant avait emportées de Livourne, il y en avait quelques-unes qui troublaient un peu son bonheur paternel et que la réflexion n'avait fait que fortifier depuis son départ. Moins au courant que moi des nouvelles aspirations d'Albert et de son invincible répugnance pour les distractions napolitaines, tantôt il avait trouvé son langage trop empreint de mysticisme, tantôt il l'avait trouvé trop empreint d'intolérance, et il s'était figuré que j'étais plus propre à encourager dans son fils cette double tendance qu'à la combattre. Son point de vue était alors celui de l'homme du monde éclairé ou plutôt adouci par une longue expérience de ses semblables, et qui, par l'effet d'une intuition compatissante, avait élevé la tolérance à la hauteur d'une vertu chevaleresque. Aussi cette vertu était-elle celle qu'il prêchait le mieux, soit dans ses discours, soit dans ses lettres. On peut en juger par celle qu'il m'écrivit de Naples quelque temps après et qui était évidemment le produit des réflexions que lui avaient suggérées nos épanchements réciproques. Après avoir parlé du précieux souvenir qu'il avait gardé de notre semaine de Livourne, il me disait :

« Un pareil souvenir nous doit être pour tous les deux un grand

Digitized by Google

» stimulant à entretenir, de près comme de loin, les excellents
» rapports qu'ont établis entre nous ces huit jours de confiance et
» d'intimité. De mon côté je n'y ferai faute, vous pouvez y compter,
» et quant à vous, j'ai trop bien lu dans votre cœur pour songer
» seulement à concevoir un doute ou une inquiétude. Nous voilà
» donc bien assurés de part et d'autre. Les protestations désormais
» sont inutiles ; les malentendus sur les intentions comme sur les
» sentiments sont devenus impossibles ; nous avons maintenant le
» droit et le devoir de nous parler réciproquement avec la plus
» entière franchise. Toujours d'accord, mon cher ami, sur les
» sentiments qui élèvent l'âme et l'ennoblissent, nous pourrons
» quelquefois différer d'opinion sur des sujets d'une moins grande
» gravité, mais qui cependant peuvent avoir plus d'importance que
» vous ne le fait supposer votre inexpérience des hommes et du
» monde. »

Plus loin, il grondait affectueusement M. Rio sur ce qu'il appelait sa susceptibilité, sa misanthropie, et ajoutait :

« Oui, mon cher ami, l'habitude de vivre dans un monde idéal
» rapetisse trop, à vos yeux, le monde réel dans lequel vous êtes
» bon gré mal gré forcé d'user les rares facultés, les nobles senti-
» ments dont le ciel vous a doué. C'est pour vivre parmi les petits
» habitants de notre petite planète que Dieu vous a donné la vie,
» c'est pour les plaindre et les supporter qu'il vous a donné votre
» âme ; c'est pour leur être utile qu'il vous a donné un esprit supé-
» rieur et ce noble cœur qui bat dans votre poitrine. C'est, je crois,
» méconnaître ses intentions et votre destinée que de vivre dans un
» monde imaginaire, avec des êtres incréés : je conçois comme
» vous, mon cher Rio, avec moins de facultés pour les éprouver,
» ces jouissances que peut donner une imagination vive et pure ;
» cette sainte et noble exaltation de l'âme et de la pensée. Je com-
» prends ce besoin d'échapper quelquefois à nos misères, de s'isoler
» d'un monde que la corruption décompose et de laisser l'esprit
» s'égarer dans de pures et brillantes régions, où le cœur n'é-
» prouve qne des sentiments doux et vertueux, où l'âme s'aban-

Digitized by Google

» donne sans réserve et sans crainte à des émotions sublimes que » notre perversité la condamne ici-bas à voiler ou à comprimer. » Oui, mon ami, mieux que vous ne le croyez peut-être, je conçois » ce charme de la rêverie, qui peut par moments consoler d'une » existence faussée et tromper un instant une destinée manquée; » j'entends bien ceux qui vont chercher là-haut, par delà les » nuages, le bonheur qu'ils ne peuvent espérer sur terre, le cœur » qui doit les entendre et leur répondre. Mais ces rêveries, si » pleines d'enivrement, ont aussi leurs dangers ; elles égarent la » raison, elles faussent l'esprit, elles font apparaître les hommes » plus méchants qu'ils ne le sont, le monde plus pervers qu'il ne » l'est; elles vous rendent injustes, et vous font un mérite de votre » injustice. »

La correspondance entre les deux amis prit bientôt un caractère fort intéressant. M. de la Ferronnays, sous l'impression des préoccupations que nous venons d'indiquer, croyait voir dans les lettres de son fils la trace de sentiments d'intolérance politique et d'exaltation religieuse qui l'inquiétaient pour son avenir. L'influence de M. Rio ne le rassurait guère sous ce double rapport, et il redoutait encore plus celle de M. de Montalembert et de l'abbé de la Mennais, avec qui M. Rio et Albert faisaient ménage commun. Les diverses nuances de sa sollicitude paternelle sont admirablement exprimées dans plusieurs lettres, que la nécessité de nous borner nous empêche de citer ici, mais que nos lecteurs voudront certainement lire dans l'*Épilogue* [1]. Voici seulement un fragment de l'une d'elles où il mêle, à ses appréciations du présent, des prévisions d'une grande hardiesse :

« Je n'ai pas la prétention d'y voir plus clair qu'un autre, et je » ne saurais pas mieux qu'un autre prévoir l'avenir, ni deviner par » quel moyen la société sortira du chaos dans lequel elle se trouve. » Au-dessus des événements qui nous étonnent et nous entraînent, » je crois voir une action supérieure aux prévisions des hommes ; » une puissance qui se joue de leurs projets comme de leurs théo-

[1] 2e volume. Rome, pp. 128 et suiv.

Digitized by Google

» ries, et qui, soit pour nous punir, soit pour nous éclairer, nous » pousse dans des routes nouvelles, dont il est encore impossible » d'apercevoir les issues, et sur lesquelles, fascinés par quelques » lumières brillantes, mais incertaines et mobiles, nous nous pré- » cipitons en désordre, sans guide, sans boussole, sans savoir où » nous allons. Les sociétés, usées, blasées, fatiguées de leur durée, » veulent se changer, se rajeunir, se régénérer. Partout le cri de » réforme se fait entendre, les populations les exigent, les gouver- » nements s'y soumettent; l'Eglise elle-même les subira. Les vieux » principes, les institutions du passé se défendent, se débattent » contre les innovations qui s'établissent de force, et tremblent » devant un avenir inconnu qu'on nous promet. Au milieu de cette » confusion, de cette sorte d'anarchie morale et politique, quel est » donc l'homme qui peut se croire sûr de ne pas se tromper ? » Aujourd'hui, le plus difficile n'est pas de remplir ses devoirs; » les bien connaître est devenu presque impossible. Je me cram- » ponne encore au passé; je m'en tiens toujours aux anciennes » croyances, aux expériences faites, aux choses éprouvées; mais » qui peut me dire si j'ai tort ou raison ?.... »

Il est inutile de faire remarquer qu'alors M. de la Ferronnays n'était pas encore éclairé des pleines lumières de la foi : l'Eglise peut et doit réformer elle-même les abus qui se glissent en elle comme en tout ce qui renferme un élément humain ; mais elle ne saurait *subir* de réformes. Quant au doute que son âme si loyale et si scrupuleuse semblait concevoir sur la vérité de ses principes politiques, on peut dire qu'il n'hésiterait pas un seul instant à le résoudre aujourd'hui, s'il voyait comme nous où mènent toutes les formes de la révolution, modérée ou *furieuse*, césarienne ou libérale. L'expérience est maintenant complète.... hélas ! et à recommencer.

CHARLES DE GAULLE.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

—

Digitized by Google

ÉTUDES LITTÉRAIRES

—

# MERLIN

MERLIN, par le comte de Saint-Jean. Un vol. in-18, Paris, A. Lemerre. — MYRDHINN ou L'ENCHANTEUR MERLIN, son histoire, ses œuvres, son influence, par le vicomte Hersart de la Villemarqué, membre de l'Institut. Un vol. in-12, nouvelle édition. Paris, Didier et Cie.

> Quand le présent est dur et l'avenir incertain, le passé offre à l'imagination une pente douce et irrésistible.
>
> HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.

Horace, il y a bien longtemps, s'affligeait des goûts trop positifs de la jeunesse romaine. « Les Grecs, disait-il, ne soupirent que pour la gloire. Mais nos jeunes Romains, que font-ils ? Des calculs à n'en plus finir. Ils divisent une pièce de monnaie en cent parties, savent ce que devient un as dont on soustrait et auquel on ajoute une once, s'entendent admirablement en affaires de tout genre. » — Et le favori de Mécènes s'écriait avec amertume : « Franchement, après que cette ardeur du gain et cette rouille funeste auront infecté les esprits, comment pouvons-nous espérer de ces vers que l'on trempe dans l'huile de cèdre, et que l'on conserve dans des cassettes de cyprès ? »

Hélas ! qu'aurait dit Horace, s'il eût vécu de nos jours, où les vrais fils d'Albinus constituent la portion la plus estimée, la plus

Digitized by Google

sérieuse et la plus recherchée de la jeunesse contemporaine ; où c'est être ignorant que connaître la valeur d'un rouble et d'un schelling, si l'on ne sait pas soutenir une discussion sur le capital et la rente et lire du premier coup la quatrième page d'un journal ; où l'on s'étouffe aux représentations de *la Famille Benoiton* et de *Rabagas*, tandis que *Polyeucte* et *Britannicus* sont déserts ?

Pendant ce temps, les penseurs et les poètes, toutes ces âmes d'élite, dont la vie se passe plus haut que la terre, continuent d'écrire ou de chanter. Qu'importent leurs chants ? — Célébrez l'industrie, le capital, le revenu, les nouvelles inventions ; à la bonne heure ! Vous serez peut-être écoutés. Mais gardez-vous d'aller puiser aux sources de notre histoire nationale un sujet plein d'ombre et de poésie, une de ces traditions religieusement gardées par nos pères, qui se cache près des fontaines, autour des dolmens, dans les bois mystérieux, au milieu des ruines couvertes de mousse et de lierre, un de ces sujets enfin, qui tiennent l'âme à une certaine hauteur et l'empêchent de se rouiller au contact des choses d'ici-bas : vous risqueriez de passer pour un homme d'imagination, un rêveur, un visionnaire, et de n'être lu que par ceux qui vous ressemblent.

Le réel avant tout ! fi du vieil idéal !

— Voilà les pensées qui me vinrent quand j'ouvris ce petit volume de vers que M. le comte de Saint-Jean consacre à Merlin. Merlin ! ce nom réveille, en effet, tout un monde de souvenirs et de visions. C'est le crépuscule de l'histoire, rempli d'ombre et de mystère, éclairé seulement par quelques douteuses clartés. Il faut sortir de notre siècle, reculer de quatorze cents ans, traverser le moyen âge et la chevalerie, entrer dans une époque indécise, visiter en tremblant ces sombres forêts de chênes qui frémissent quand passe une druidesse, s'accoutumer à voir des choses étranges et fantastiques. Quel effort pour notre esprit positif et railleur ! Que vont dire nos gens de lettres, accoutumés à lire entre les lignes pour y trouver une observation curieuse, une fine critique,

Digitized by Google

et traitant de vieilleries et de fables tout ce qui ne se rapporte pas immédiatement à leur goût ?

Ils diront ce qu'ils voudront ; pour nous, bien décidé à ne pas céder devant de tels dédains, nous applaudirons toujours aux efforts de ceux qui exploitent la mine si riche des traditions populaires, et vont chercher là leurs plus suaves comme leurs plus attrayantes inspirations. A ce titre, le *Merlin* de M. le comte de Saint-Jean mérite tous nos suffrages, et nous voulons le faire connaître à nos lecteurs.

Mais, pour le comprendre et l'apprécier à sa juste valeur, il est presque indispensable de savoir ce que l'histoire raconte de ce fameux héros, et l'histoire, on peut l'avancer sans crainte, c'est le livre de M. Hersart de la Villemarqué, *Myrdhinn* ou *l'Enchanteur Merlin*. Personne n'a professé pour un ancêtre un culte plus religieux, et mis plus de conscience à lui rendre ses véritables proportions. Aujourd'hui, grâce à ces patientes recherches, à ces ingénieuses études, à cet instinct du merveilleux qui est le fruit d'un long travail, la personnalité de l'Enchanteur se dégage clairement des exagérations et des ombres mystérieuses dont l'avaient entourée la reconnaissance et l'imagination des peuples. Nous savons que tout n'est pas légende, poésie ou roman dans l'histoire du prophète breton ; il y a aussi le réel et le vrai. Seulement, les chroniqueurs celtiques, interprètes de la faveur populaire, ont fait ce que faisait l'antiquité : ils ont tellement grandi leur héros que, de mortel, il est devenu une sorte de dieu, lisant dans le livre de l'avenir et possédant d'étonnantes vertus.

C'est en Cambrie, au pays des antiques Silures, qu'il reçut le jour. Son père semble avoir été un consul romain et sa mère une vestale qui avait violé ses vœux. On sait comment cette faute était punie en Italie. En Bretagne, la coupable n'était pas enterrée vivante ; mais, conduite sur le sommet d'une montagne, elle était précipitée dans l'abîme, et son séducteur avait la tête tranchée. Ce fut sans doute pour échapper au supplice et au déshonneur que la vestale attribua la paternité de son fils à une puissance supérieure.

Digitized by Google

Quel pays n'a ses sylphes, ses génies familiers, ses petits dieux protecteurs, qui, le soir, quand tout repose, viennent s'asseoir au foyer de la famille, veillent sur les enfants, bénissent les moissons, protègent les vergers ! La Bretagne surtout en est peuplée, elle qui possède tant de forêts mystérieuses, tant de rochers enchantés, tant de fontaines sacrées.

Un *duz* (tel était le nom que les anciens Gaulois donnaient à ces esprits familiers) avait donc séduit la jeune vierge. Rien de plus gracieux que la tradition populaire nous montrant, au fond d'une grotte, cette fille de roi, berçant son nouveau-né et racontant avec tristesse pourquoi elle fuit les hommes :

« Voici treize mois et trois semaines que dans le bois je m'endormis.

» Dors, mon enfant, mon enfant, dors.

» J'avais entendu chanter un oiseau. Il chantait d'une voix si fraîche, il chantait d'une si douce voix.... Dors, dors...

» Si bien que sans y prendre garde, je le suivis, l'esprit charmé. Dors, mon enfant, dors.

» Je le suivis bien loin, bien loin ; hélas ! ma pauvre jeunesse !... »

Nous verrons comment M. le comte de Saint-Jean s'est inspiré de la tradition et l'a presque surpassée.

L'enfant grandit, et il faudrait ici s'adresser à la légende pour connaître les faits merveilleux qui signalèrent ses premiers pas dans la vie. Mais nous ne pouvons tout analyser ; nous voulons nous en tenir à l'histoire proprement dite.

Il y avait alors un jeune prince dont le courage, la modestie et l'ardent patriotisme, avaient tellement gagné la confiance des Bretons qu'ils le choisirent pour chef. Il s'appelait Ambroise Aurélien. Merlin s'attacha à lui en qualité de Barde et prit même son nom. On sait quel rôle important jouaient alors ces sortes de prophètes. Pendant douze ans que dura la guerre contre les barbares envahisseurs, Merlin chanta les succès de ses compatriotes, consola leurs revers, soutint leurs espérances et entretint dans l'âme de



Digitized by Google

tous ses frères cet amour énergique de l'indépendance qui triomphe des plus longues oppressions.

Une singulière disposition mentale, dit M. de la Villemarqué, une affection nerveuse d'un genre particulier, qui lui était d'ailleurs commune avec d'autres individus de sa race et de son ordre, acheva de lui concilier l'estime et l'admiration des esprits. Il était sujet à des accès de catalepsie, pendant lesquels ses perceptions acquéraient un prodigieux développement. C'est alors qu'il prédisait l'avenir, et six siècles plus tard, ses oracles obtenaient encore la confiance des Gallois.

Toutefois, il avait ses contradicteurs qui le traitaient de visionnaire et de jongleur. Son patriotisme même ne trouva pas grâce devant les violentes attaques d'un moine breton, nommé Gildas. Il est probable que Merlin voulut s'en venger et qu'il ne réussit qu'à déchaîner contre lui toutes les rancunes d'un parti puissant et surtout jaloux de son influence. Après la mort d'Ambroise Aurélien, le barde se serait rendu à la cour d'Arthur. Il aurait même assisté et prophétisé à la célèbre bataille du grand roi contre les Saxons, dans les forêts de la Calédonie. Mais la discorde s'étant mise parmi les Bretons du Nord et du Midi, il fut victime de ces guerres fratricides. Ce fut pendant un combat sanglant, auquel il avait pris part comme barde et comme guerrier que, saisi de remords, il brisa son épée et s'enfuit loin des hommes, résolu de ne partager désormais que la demeure et la société des bêtes sauvages. Le voilà, comme un autre Ossian, pleurant ceux qui ne sont plus, et ses pommiers aux fruits d'or qu'une hache sacrilége a fait tomber :

« Du temps que j'étais dans le monde, j'étais honoré de tous les hommes...

» Sitôt que ma harpe chantait, des arbres tombaient des fruits d'or.

» Maintenant je vis dans les bois; personne ne m'honore plus maintenant...

» J'ai perdu ma harpe; les arbres aux fruits d'or ont été abattus.

Digitized by Google

» Les rois bretons sont tous morts; les rois étrangers oppriment le pays.

» Le pauvre peuple dans le malheur disait : Chante, Merlin, chante toujours...

» Les Bretons ne me disent plus : Chante, Merlin, les choses à venir [1]. »

Ne croirait-on pas entendre un écho lointain du *Super flumina Babylonis* d'Israël ?

Mais le malheur le plus solitaire trouve toujours une voix compatissante qui s'approche et vient lui parler d'espérance pour ici-bas ou pour là-haut. Celle qui consola Merlin lui fit entrevoir des clartés que le barde connaissait peut-être, sans pourtant leur avoir ouvert la porte de son âme. Sa muse, devenue chrétienne, on ne sait comment, lui parla d'un pain mystérieux que « son âme si pure et si belle » devait recevoir avant de partir. Et comme le prophète hésitait, en protestant qu'il ne voulait recevoir la communion que de Jésus-Christ lui-même, Dieu lui envoya un de ses apôtres, les uns disent Colomban, d'autres l'évêque Kentigern, les Armoricains le bon Kadok, un de ces cœurs tendres et indulgents, qui pleurait à la pensée que l'âme de Virgile était peut-être dans la douleur. « Je ne boirai et ne mangerai, disait-il, que je ne sache au juste quel sort Dieu réserve à ceux qui chantent dans le monde comme chantent les anges dans le Ciel. » Rien de plus touchant que la rencontre du saint et du pauvre fou qui commence sa lamentable élégie : « Du temps que j'étais dans le monde, j'étais honoré de tous les hommes... On m'appelle *Merlin le Fou;* tout le monde me chasse à coups de pierres. » Et comme le bienheureux Kentigern, saint Kadok, touché de compassion, lui pardonne au nom du Dieu mort pour le sauver, et quand le barde célèbre les louanges du Seigneur, il le bénit par ces paroles : « Pauvre cher Merlin ! que Dieu vous écoute ! que les anges de Dieu vous accompagnent ! »

[1] H. de la Villemarqué. *Merlin, personnage réel.*

Digitized by Google

Hélas! les bénédictions de l'apôtre ne le sauvèrent pas des outrages de ses sauvages compatriotes: « Le soir même du jour où la foi, sous la figure du plus aimable des saints, avait reçu dans ses bras le barde infortuné, on le trouva mort au bord d'une rivière. Des pâtres de la race des Pictes avaient tué, à coups de pierres, le noble chanteur qu'ils appelaient *le Fou*. Depuis l'antique Orphée jusqu'à l'Orphée celtique, combien d'autres sont morts de même! C'est la lutte éternelle de la force brutale contre l'intelligence, douce et sublime inspirée du ciel, dont le royaume n'est pas de ce monde [1]. »

Voilà ce que le plus consciencieux et le plus autorisé des érudits en origines celtiques a pu recueillir sur l'enchanteur Merlin. Son livre nous semble une étude achevée de critique, ou toutes les traditions sont sérieusement discutées et comparées entre elles, où l'influence du prophète breton est sagement déterminée, où la fable, la poésie, la légende, le roman et l'histoire se soutiennent et s'éclairent mutuellement pour permettre à l'auteur de tracer d'une main sûre la silhouette du personnage le plus considérable des temps barbares. Nous ne prétendons pas en avoir donné une idée complète. Nous avons voulu faire connaître la base sur laquelle M. le comte de Saint-Jean a établi sa fiction poétique appelée *Merlin*.

Plusieurs journaux et même des revues, si je ne me trompe, ont parlé de ce poème avec éloge. Ce n'est que justice, car il mérite les suffrages de tous les hommes de goût. Nous avons déjà dit, dans un journal du pays [2], notre première impression; nous serons court ici, de peur de répéter les mêmes louanges.

On se tromperait de beaucoup si l'on cherchait dans le *Merlin* de M. le comte de Saint-Jean le personnage presque historique que nous venons d'esquisser d'après M. de la Villemarqué. Ici, c'est le *Merlin* de la poésie et de la légende, celui qui habite des régions

[1] H. de la Villemarqué. *Merlin, personnage réel.*

[2] *L'Indépendance bretonne*, 30 mai 1872, Saint-Brieuc.

Digitized by Google

merveilleuses, des royaumes de fleurs et de gloire, de fruits d'or et d'amour; c'est le *Merlin* de Brocéliande, dont l'anneau magique entraîne à sa suite les rochers et les dolmens, l'amant de Viviane, qui se laisse enchaîner ici bas par l'amour, et, je ne sais par quel mystère, trouve dans sa chute le principe d'une glorieuse résurrection future.

Le poème se divise en quatre chants. Le premier raconte la naissance mystérieuse de Merlin, les alarmes de sa mère, les menaces d'un frère irrité, un tournoi, un bal, puis la mort de celle qui lui donna le jour. Comme dans la légende, une jeune fille chante en berçant son trésor :

Dors, mon enfant ! La nuit est belle...
Dors, bien loin de tes ennemis !
Un an vient, à l'orge nouvelle,
Que comme toi je m'endormis.

Dors, mon enfant ! sous le feuillage
J'entendis la voix d'un oiseau,
Et ta mère, alors vierge sage,
Ne balançait pas un berceau...

Dors, mon enfant ! Je vis en songe
La grotte d'un duz, d'un esprit...
Je tremble encor lorsque j'y songe :
J'eus froid et la frayeur me prit.

Puis, que se passa-t-il encore ?...
Non, jamais tu ne le sauras,
Car mon ange lui-même ignore
Pourquoi je te porte en mes bras.

Dors, mon enfant ! A ce mystère
Je ne songe qu'avec effroi.
A cette heure, Dieu, notre père,
N'a mis que l'ombre autour de moi...

C'est le charme et la naïveté du chant primitif exprimés en vers pleins de grâce et d'harmonie.

Le chant deuxième célèbre les exploits de Merlin, glorieux, mais sanglants. Il y a là une sorte d'hymne funèbre dont l'énergique concision et la poignante tristesse rappellent involontairement les

Digitized by Google

plaintes mémorables qui retentirent un jour dans les plaines d'Israël : *Quomodo ceciderunt fortes ?*

Ils sont tombés trois mille au bord de l'Océan....
A ta vue, Océan, mon cœur troublé se navre.
La neige de tes bords s'empourpra de leur sang;
Mais le flot effrayé n'a pas pris un cadavre.

A ces esprits errants, dans les airs répandus,
Je répète les noms qui saignent dans mon âme.
Où sont-ils les héros que ma douleur réclame?
Où trouverai-je, hélas ! les fils que j'ai perdus?

Je tremble, et d'aucun toit je n'aperçois la flamme;
Je promène au hasard mes regards éperdus :
Sur les jeunes tombeaux de nos vieilles tribus
Je viens chercher les noms qui saignent dans mon âme....

La défaite des Saxons est racontée à grands traits. « J'esquisse rapidement ses victoires si nombreuses, dit l'auteur dans une excellente préface analytique. Le souvenir de nos récents désastres y mêlerait trop de larmes. » Arthur commande à Merlin d'aller chercher en Irlande des pierres miraculeuses, destinées à la sépulture des chefs bretons. L'enchanteur obéit; mais près de Carnac,

Je ne sais quel parfum de menthe ou de lavande

lui rappelle Viviane. Oubliant sa mission, il débarque, et avec lui les rochers mystérieux, qui se fixent éternellement sur cette plaine aride. Le *Duz* maudit son fils, le transforme en vieillard et le condamne à traîner treize de ces pierres. Signalons, avant de passer outre, *le Cap des Morts*, une description faite avec les couleurs les plus sombres et les plus sinistres, qui vous font frissonner :

Voici le cap des Morts; tempêtes et ténèbres,
Mêlés au noir varech de ces rives funèbres :
On croit apercevoir des ossements humains,
Des restes d'animaux, des débris incertains....
Dans l'air on entrevoit une sauvage forme
Qui fait plus d'ombre encor : c'est le vautour énorme,
Dont l'aile dépouillée a d'immenses tuyaux
Où vient hurler le vent, cet effroi des vaisseaux....

Digitized by Google

Au troisième chant, l'enchantement de Merlin continue. L'infortuné vieillard déplore ses malheurs. C'est l'écho de la tradition historique, embellie et développée par l'imagination populaire.

Jadis, dans les palais, on m'appelait le Sage....
Les hommes d'à présent me nomment le Sauvage.

Cependant, Viviane, sollicitée par la secrète puissance de l'anneau, reconnaît son ami, et celui-ci, vaincu par la passion, forme le vœu terrible d'habiter éternellement la terre; mais comme il ne renonce pas à reconquérir les trésors qui lui ont été confiés, il jure à Viviane de venir la retrouver dans la forêt de Brocéliande le jour de la Saint-Jean d'été.

Hélas! ce ne fut pas Merlin qui attendit le premier au rendez-vous. Viviane chanta longtemps avant de revoir son amant.

L'esclave ne connaît que le bout de sa chaîne.
Comme lui, je reviens toujours à la fontaine....
Que font les jours, les nuits? Que fait donc le soleil,
Pour ne pas se hâter à l'horizon vermeil?...

Mais voici Merlin, jeune et beau comme autrefois, qui va retrouver sa gloire, et sa vie et son cœur. Ils chantent ensemble l'hymne de la Saint-Jean. « Cependant, les compagnons d'Arthur font chercher le barde Karneur; l'un d'eux l'appelle juste au moment où il jurait à Viviane de ne jamais la quitter; la voix de l'honneur va triompher de l'amour, quand la fée attache son amant au buisson d'aubépine avec son écharpe et sa longue chevelure blonde, lui enlève l'anneau magique, rend Merlin invisible, et descend avec lui dans la tombe fermée par les dolmens. Le Duz annonce que l'amour a placé Merlin au rang des dieux terrestres, que lui-même était l'âme d'un druide et qu'il a vécu trois fois [1]. »

..... Viviane l'a dit,
Enchanté par l'amour, Merlin devient esprit.
Dans les flots, les rayons, dans la brise qui passe,
Invisible, toujours il remplira l'espace.
L'univers, sans le voir, éprouvera son feu....

Tel est ce poème, dont notre analyse et nos extraits ne peuvent que donner une imparfaite idée. On le voit, c'est la légende qui en

[1] Préface de l'auteur.

Digitized by Google

fait tous les frais. L'auteur nous prévient, dans sa préface, que le plan lui a été fourni par M. de la Villemarqué. Mais, comme nous le disions récemment, ce n'est pas tout que d'avoir un bon plan, il faut encore l'exploiter. M. le comte de Saint-Jean l'a fait avec un succès désespérant pour ceux qui tenteraient de reprendre son thème. Il y a des pages qui étincellent de poésie, d'autres qui font pénétrer jusqu'à la moelle des os ce frisson de terreur que l'on éprouve en présence d'une nature sauvage et grandiose. Tout parle à l'imagination et au cœur; tout saisit l'âme et l'emporte, sans transition aucune, à des hauteurs vertigineuses, ou bien dans des abîmes pleins d'ombre et de mystère. La note patriotique y est également très-accentuée. On sent que ces vers ont traversé le cœur d'un Breton avant de s'être incarnés dans une parole humaine.

Quelques lecteurs délicats (chose rare et précieuse de nos jours) n'ouvriront peut-être ce livre qu'en tremblant, inquiets de certaines expressions et craignant une surprise. Nous devons les rassurer. Viviane et Merlin sont des êtres qui ne sortent pas des régions de l'idéal, et dont les amours sont aussi éthérées que celles des purs esprits. D'ailleurs, comme l'a fait remarquer un excellent juge, « tout est pur pour les cœurs purs, et tout reste tel sous la plume hardie et chaste de l'auteur de *Merlin.* »

D'autres se demanderont peut-être : Pourquoi chercher si loin un sujet de poésie? — Nous leur répondrons par les paroles que nous citions au commencement de ce travail : « Quand le présent est dur et l'avenir incertain, le passé offre à l'imagination une pente douce et irrésistible. » Hélas ! trouverait-on une époque de l'histoire où il fût plus permis de se réfugier dans le passé? Et puis ne faut-il pas toujours rester Bretons et pouvoir répéter, avec l'aimable Brizeux :

Les chansons d'autrefois toujours nous les chantons ·
Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons !
Le vieux sang de tes fils coule encor dans tes veines,
O terre de granit recouverte de chênes !

A. DE LA BREURE.

---

Digitized by Google

BIOGRAPHIES VENDÉENNES

# LA MÈRE
# MARIE DE SAINTE-EUPHRASIE PELLETIER

Les grandes fondations religieuses occupent la première place dans l'histoire de l'humanité. Que de cœurs généreux, ouverts à la charité par l'avénement du christianisme, s'y sont rencontrés pour régénérer le monde ! Il suffit de jeter un regard sur la société païenne et sur la société chrétienne, pour voir quelle révolution s'accomplit alors dans les esprits et dans les cœurs, au profit de la dernière. Les institutions religieuses en furent un des éléments les plus féconds. Ce fut dans des monastères que se conservèrent le goût et la culture des lettres ; ce furent des moines qui défrichèrent la terre, secoururent les misères, soulagèrent les souffrances ; ce furent des religieux, enfin, qui rachetèrent les esclaves et émancipèrent les âmes. Que pourrais-je ajouter à ce qu'en a dit le comte de Montalembert dans son admirable livre des *Moines d'Occident ?*

Les femmes ont eu leur part dans ces prodiges enfantés par la foi et la charité. Parmi les œuvres si méritoires qu'elles nous ont laissées, s'il m'était permis de faire un choix, si je devais avoir une préférence, je mettrais en première ligne celles qu'accomplissent les saintes filles qui ont consacré leurs jours au soulagement des souffrances du corps, et peut-être avant elles, celles qui, soignant les plaies de l'âme, n'ont d'autre pensée que de ramener

Digitized by Google

dans le chemin de la vertu les malheureuses égarées dans le sentier du vice. A la vue des premières, un cri d'admiration s'échappait de la poitrine de Voltaire : « Peut-être, disait-il, n'est-il rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté et de la jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines dont la vue est si humiliante pour l'orgueil humain et si révoltant pour notre délicatesse. »

Si l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* rendait cette éclatante justice aux religieuses hospitalières, qu'aurait-il dit d'une œuvre encore plus sublime? Il est, en effet, des souillures bien plus hideuses que les ulcères les plus fétides; elles inspirent un tel dégoût, que dans le monde, les personnes les meilleures en détournent la tête avec un sentiment de répugnance invincible. Le mépris pour les misérables dont les orgies s'étalent jusque sur la rue est si profond, que si elles viennent à être touchées de repentir, nul n'ose en approcher pour leur servir de conseil et de guide. La corruption leur imprime un tel stigmate, que, devant tant de misères et tant de hontes, tous les cœurs semblent se fermer à la pitié. Je me trompe : des vierges dont la pureté de l'âme est égale à la blancheur des vêtements, sont prêtes à leur tendre la main. Le contact de toutes les infamies ne saurait les rebuter. La rougeur ne leur monte point au front, parce que leurs pensées sont si saintes que rien ne saurait en altérer la sérénité. Elles purifient tout ce qu'elles touchent, et leur poitrine renferme des trésors de compassion et de tendresse. Celles dont la vie est un opprobre peuvent venir sans crainte frapper à leur porte : elle s'ouvrira pour les recevoir.

Si des merveilles créées dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, si de la plupart des institutions religieuses du moyen âge, il ne reste plus que des ruines, si les grandes croyances s'éteignent dans le cœur de l'homme pour faire place aux desséchantes doctrines du scepticisme, il a été donné au sexe le plus faible et le plus humble de fonder, encore de nos jours, des œuvres faites pour

Digitized by Google

confondre l'orgueil de l'homme. Ce serait entreprendre un travail bien au-dessus de mes forces que de vouloir en écrire l'histoire. Je me bornerai à une vie aussi glorieuse que modeste, dont l'univers entier, témoin de ses actes, devrait célébrer les louanges. L'Esprit divin dirigea cette main frêle et débile dont les fondations jettent un tel éclat dans toutes les parties du monde, qu'on peut dire d'elle ce qu'on disait d'un roi d'Espagne : « Le soleil ne se couche jamais sur ses Etats ; » avec cette différence que Philippe II n'avait fait qu'étendre les possessions qu'il avait reçues en héritage, tandis que la mère Marie de Sainte-Euphrasie fut la créatrice de toutes les œuvres qu'elle a laissées. Avant de mourir, il lui fut donné de contempler le couronnement de l'édifice dont elle avait posé la première pierre, de cueillir une riche moisson sur la terre où elle avait jeté la semence.

Rose-Virginie Pelletier est née à Noirmoutier, le 31 juillet 1796. Au moment où elle vit le jour, le sang répandu à grands flots sur cette terre était à peine refroidi ; le culte catholique ne pouvait pas s'y exercer en liberté, et il fallut aller chercher un prêtre dans la retraite où il était caché pour lui administrer le baptême.

Son père, le docteur Pelletier, mourut de bonne heure, laissant à sa veuve, Mme Anne Mourain, le soin d'élever six enfants en bas âge.

Toute petite fille (nous le tenons d'une de ses amies d'enfance), la future supérieure de la congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur avait déjà l'esprit de décision et le sentiment de charité qui se développèrent si extraordinairement, comme on trouvait aussi chez elle quelques fâcheuses dispositions natives. Sa mère en était singulièrement préoccupée. Pour achever son éducation, qui n'avait pu être qu'ébauchée à Noirmoutier, et peut-être aussi pour qu'elle fût soumise à une discipline plus sévère, elle l'envoya dans un des pensionnats de la ville de Tours. A l'âge où les impressions sont si vives et si mobiles, quand les moindres incidents, la fréquentation d'une amie, le choix d'une institutrice décident souvent de la destinée d'une jeune fille, il est de la der-

Digitized by Google

nière importance de la confier à des mains sages et prudentes. Rose-Virginie Pelletier eut le bonheur de rencontrer, pour former son cœur et son esprit, une personne d'un grand tact et d'une grande vertu. — Mme de Lignac, qui devint plus tard supérieure des dames de Sainte-Ursule de Tours, comprit bien vite quels trésors renfermait cette âme ardente et généreuse; elle l'entoura de tous ses soins, lui montra la plus affectueuse amitié et parvint à gagner entièrement sa confiance. Les chanoines de la cathédrale, chargés de l'instruction religieuse des élèves, ne manquèrent pas non plus de remarquer le génie précoce d'une enfant dont on pouvait attendre les plus grandes choses.

Elle arrivait à l'âge où les frivolités de l'esprit font place aux idées sérieuses; à l'enfant succédait la jeune fille, à l'entraînement des premières années, la méditation et le retour sur soi-même. La vie n'est point une oasis où le corps et l'esprit puissent se reposer mollement. Partout l'ennemi nous entoure, et le premier que nous rencontrons, celui contre lequel nous avons à soutenir les luttes les plus terribles, ne se montre point dans l'arène ou sur les champs de bataille, il réside en nous-mêmes; il faut en triompher avant de voler à de nouveaux combats. Malheur à celui qui se laisse aller à tous ses penchants! Malheur au cœur faible qui n'oppose aucune résistance aux passions dont il est tourmenté! Quand ses yeux eurent été ouverts sur les dangers qu'elle pouvait courir, Rose-Virginie Pelletier en fut effrayée. Elle s'exagéra des fautes en réalité bien légères, résolut non-seulement de s'en corriger, mais crut que pour les expier, ce n'était pas trop de toute une vie d'abnégation; elle se décida donc à renoncer au monde pour entrer dans la vie religieuse.

Ce n'étaient ni la solitude d'une Thébaïde, ni la contemplation des choses divines qui convenaient à cette âme brûlante de charité. Elle avait entrevu, bien loin d'elle, il est vrai, et sans qu'elle en redoutât les écueils, l'abîme des iniquités; son cœur lui avait dit qu'il n'y avait pas de plus noble tâche, pas de plus grand mérite que de retirer du gouffre impur celles qui s'y étaient précipitées.

Digitized by Google

Non loin du pensionnat où elle ne trouvait pas un aliment suffisant à son zèle, s'élevait précisément une maison du Refuge dont elle apercevait les bâtiments, et qui devait bientôt la recevoir dans son sein.

Au dix-septième siècle, quand le plus grand apôtre de l'humanité, saint Vincent de Paul, faisait appel à toutes les âmes généreuses; quand, à sa voix, les pauvres enfants abandonnés retrouvaient des mères, un autre saint homme, Jean Eudes, fondait l'ordre de Notre-Dame-de-Charité, destiné à ramener à la vertu celles qui s'en étaient écartées. Ce fut en 1651 que s'éleva, avec l'approbation épiscopale, la première maison de cette congrégation. Une femme dont l'histoire doit conserver le nom, la mère Françoise-Marguerite Patin, en fut la première supérieure. Deux décrets rendus, le premier en 1666, par le pape Alexandre VII, le second en 1741, par le pape Benoît XIV, confirmèrent et approuvèrent l'ordre dont le père Eudes était le fondateur. Cette œuvre n'eut pas le même succès que les œuvres fondées par saint Vincent de Paul; en 1792, elle ne comptait pas plus de douze maisons. La Révolution qui, sans ses horribles excès, pouvait rallier tous les esprits, méconnut les premières lois de l'humanité dont elle prétendait inaugurer le règne. Toutes les maisons religieuses furent fermées; les sœurs de Notre-Dame-de-Charité ne furent pas plus épargnées que les autres; la prison, l'exil, les persécutions de toutes sortes furent leur partage. Quand de meilleurs jours brillèrent pour la France, la maison de Tours fut une des premières à se relever de ses ruines. Au moment dont nous parlons, elle avait rouvert ses portes, mais le personnel de sa direction, encore bien restreint, ne se composait que de religieuses affaiblies par les années ou les privations. C'est de ce côté que se tournaient les regards de Rose-Virginie Pelletier.

Un soir, sa dix-huitième année était à peine accomplie, elle s'échappe de sa pension, va frapper à la porte de Notre-Dame-de-Charité du Refuge, et vient demander à la supérieure, comme une faveur insigne, de vouloir bien l'admettre dans la communauté, à

Digitized by Google

titre de novice. Cette démarche, peut-être un peu inconsidérée, trouvait son excuse dans l'ardeur des sentiments dont elle était animée. Après un long entretien dans lequel Rose-Virginie Pelletier apparut telle qu'elle était, c'est-à-dire, douée des plus brillantes qualités et admirablement préparée à l'œuvre à laquelle elle voulait se dévouer, la supérieure n'hésita pas à se rendre à ses vœux : elle la reçut, sans avoir au préalable demandé l'agrément de sa famille.

Mme Pelletier était morte, laissant à son gendre, M. Marceau, la tutelle de ses enfants mineurs. M. Marceau refusa de souscrire immédiatement à une résolution qui pouvait être prématurée, et, sans lui faire la moindre opposition, crut que pour s'assurer de la vocation de sa belle-sœur, il fallait lui donner la consécration du temps. Mlle Pelletier revint donc passer une année au sein de sa famille. Loin de l'affaiblir dans sa résolution, cette épreuve ne fit que l'y fortifier davantage, et, quand M. Marceau fut bien convaincu qu'elle n'avait point agi à la légère, et que le sacrifice auquel elle se préparait était bien réfléchi et bien arrêté, il lui donna toute liberté de suivre les mouvements de son cœur. Rien ne lui faisant obstacle, elle ne différa plus ; le 8 septembre 1815, elle prit l'habit religieux, en invoquant le nom de la sainte Vierge dont on célébrait la Nativité.

Quand elles entrent en religion, les novices, dans le grand renoncement qu'elles font des choses de ce monde, doivent quitter, pour en prendre un autre, le nom qu'elles ont reçu au baptême. Dans les lectures dont elle s'était nourrie, Mlle Pelletier avait probablement arrêté sa pensée, de préférence à toutes les autres, sur la vie de sainte Thérèse. Les profonds repentirs qu'avait eus la grande réformatrice du Carmel, elle les sentait au fond de son âme. C'était aussi le même amour évangélique, le même espoir d'une régénération en Jésus-Christ, le même esprit de résolution et de persévérance. Si jamais Mlle Pelletier n'en eut les ravissements et les extases ; si, plus positive et plus pratique, elle n'a point laissé de monuments littéraires, elle n'avait pas moins fait de la

Digitized by Google

sainte d'Avila l'idéal de ses rêves. C'est parce que sa figure était toujours présente à sa pensée, qu'elle aurait voulu prendre son nom. La supérieure s'y méprit; il lui sembla que le sentiment de l'orgueil se glissait dans le cœur de la postulante, et, quand celle-ci ne songeait qu'à marcher sur les traces de la sainte qu'elle avait prise pour modèle, elle s'imagina que ce désir cachait la prétention d'en égaler les mérites. Elle lui refusa donc le nom de Sainte-Thérèse, et lui imposa celui d'une vierge de la Thébaïde, de Marie de Sainte-Euphrasie, sous lequel nous la connaîtrons désormais.

On dit que deux ans après, lorsqu'elle prononça ses vœux, une des religieuses de la communauté qui l'avait devinée, vint lui serrer la main, en lui disant qu'un jour elle serait appelée à d'autres destinées et qu'il lui en faudrait changer la formule.

La mère Marie de Sainte-Euphrasie était alors dans tout l'épanouissement de la jeunesse, mais la précocité de son esprit et sa divine tendresse la rendaient déjà propre à remplir les emplois les plus délicats. Aussi, quoiqu'elle n'eût que vingt-et-un ans, quoique l'âge et la pratique de la vie religieuse ne lui eussent pas encore donné l'expérience qu'elle devait bientôt acquérir, la direction et la surveillance des pénitentes lui fut-elle confiée. Quel spectacle admirable et bien au-dessus de tout ce que le monde peut nous offrir de plus parfait que la vue de l'innocence virginale aux prises avec le vice, et n'ayant pour le dompter que les armes d'un amour sans tache et d'une immense compassion! Dans la société, rien de semblable pourrait-il se produire? Quelle est donc la mère prudente qui ne tient pas sa fille éloignée, non-seulement des compagnies compromettantes, mais même des personnes de son sexe qui n'ont à se reprocher que quelques inconséquences ou quelques légèretés? Il n'en est point ainsi dans les maisons du Refuge. La croix met à l'abri de tous les soupçons, de tous les scandales, de toutes les attaques. Un respect universel entoure celles qui la portent, respect qui augmente en raison de la grandeur des indignités avec lesquelles elles se trouvent en contact. Ailleurs, le mal pourrait être contagieux, et nul ne doit éviter avec trop de soin de pénétrer

Digitized by Google

dans le milieu infectieux où il réside ; ici, le danger n'existe pas, et ce qu'il y a d'impur et de délétère dans le cœur des malheureuses qui viennent y chercher un refuge, se dissipe, sous le souffle rédempteur qui s'exhale de ce saint lieu. Si grand que soit le vice, si effrontée que soit la corruption, leur impudeur n'ose lever la tête devant la vertu triomphante et immaculée.

Les dons célestes qu'avait reçus la mère Marie de Sainte-Euphrasie se révélèrent avec tant d'éclat, sa capacité devint si manifeste aux yeux de tous, que la haute main lui fut laissée, et qu'elle ne tarda pas à diriger, en qualité de supérieure, la maison où elle était entrée comme simple novice. Quand la mère Marie de Saint-Hippolyte eut fini son second triennat et qu'il fut question de procéder à de nouvelles élections, tous les yeux se tournèrent du côté de la maîtresse des pénitentes, et c'est à l'unanimité des voix qu'elle fut proclamée supérieure. Une seule condition, condition indispensable, il est vrai, lui manquait pour remplir cet emploi : elle n'était pas encore arrivée à l'âge où la règle permet de le conférer ; il fut fait exception pour elle. Sur ce qu'il lui fut appris de son caractère, le Saint-Père lui donna une dispense qui leva tous les obstacles.

La maison du Refuge de Tours ne comptait pas un grand nombre de pénitentes. — « Si nous en avions seulement soixante ! » s'écriait-elle quelquefois. — Ses compagnes traitaient presque de rêve ambitieux un vœu si modeste, et de chimères des espérances que l'événement devait si singulièrement dépasser. Une fois supérieure et maîtresse de ses allures, son génie créateur prit tout son essor. Le nombre des novices et des pénitentes augmenta chaque jour, et la communauté des Madeleines, à laquelle elle songeait depuis longtemps, fut créée par ses soins.

Non-seulement son esprit embrassait l'ensemble et les détails d'une administration difficile et minutieuse, mais elle songeait encore à compléter l'œuvre à laquelle elle s'était dévouée, par des fondations nouvelles et des extensions importantes. En attendant que son rêve devînt une réalité, ses supérieurs comprirent que c'était se priver d'un puissant élément de succès, que de tenir captive dans une étroite enceinte une activité si intelligente.

Digitized by Google

Le clergé d'Angers s'occupait alors de fonder, dans cette ville, un refuge de pénitentes. Une pieuse femme, Mme de Lentivi, veuve de M. Leroy de la Potherie de Neuville, en avait eu l'idée la première. Dès l'année 1827, elle avait songé à rendre à la ville d'Angers son ancienne maison de pénitentes que la révolution avait détruite. Mgr Montault, dont les glaces de l'âge n'avaient point refroidi l'esprit de charité, s'était entendu avec elle à ce sujet, mais la mort vint la frapper avant que son projet pût être mis à exécution. Bien qu'elle n'eût pris aucune disposition testamentaire, son fils, sachant qu'elle avait eu l'intention de consacrer à cette œuvre une somme de trente mille francs, en avait fait la remise aux mains de Mgr Montault. D'accord avec MM. les curés d'Angers qui, à ce premier don, avaient joint leurs épargnes, ce prélat fit l'acquisition des bâtiments d'une ancienne manufacture située sur les bords de la Maine, derrière la paroisse de Saint-Jacques.

Sur le refus d'une dame charitable d'Angers, à laquelle la direction de la nouvelle maison avait été offerte, on songeait à s'adresser à une des communautés de Paris, quand Mme d'Andigné, qui connaissait personnellement la mère Marie de Sainte-Euphrasie et savait avec quelle sagesse elle dirigeait la maison dont elle avait le gouvernement, déclara qu'on chercherait vainement ailleurs une personne plus capable de fonder un établissement du même ordre.

L'archevêque de Tours agréa la demande qui lui en fut faite par l'évêque d'Angers, et la mère Marie de Sainte-Euphrasie, accompagnée de quatre autres religieuses, partit, avec ses lettres d'obédience, pour prendre possession du local qui lui était réservé. Elle s'y installa aussitôt son arrivée, et, avec cette sûreté de coup d'œil qui la caractérisait, présida aux travaux d'appropriation que nécessita sa destination nouvelle. On était au mois de juin 1829; la maison s'ouvrit peu de jours après et reçut les pénitentes qui s'y présentèrent.

La communauté n'avait, pour ses exercices religieux, qu'une petite chapelle bien pauvre et bien dénuée d'ornements. Mais ce



Digitized by Google

n'est pas avec les richesses de la terre que le Christ avait conquis le monde; il lui avait fallu d'autres trésors. A la vue des grâces dont, au milieu de sa détresse, l'âme de la sainte fondatrice était remplie, le père Gloriot, dans un sermon qu'il prêchait dans la pauvre chapelle, eut comme une illumination soudaine : — « Petite Bethléem de Juda, s'écria-t-il, de ton sein sortiront de nombreux rameaux qui recouvriront toute la terre. Oui, petite tribu, tu seras un jour la reine des nations. »

Cependant, la mère Marie de Sainte-Euphrasie et sa communauté, dans leur dénûment, se trouvèrent bientôt aux prises avec les premières nécessités de la vie. Dès le lendemain de leur arrivée, elles étaient menacées d'un jeûne prolongé, quand le curé de la paroisse, apprenant qu'elles n'avaient absolument rien sur leur table, leur envoya le dîner qu'on apportait pour la sienne. Ces épreuves n'étaient pas faites pour décourager des âmes aussi fortement trempées. Du pain noir, des légumes qui n'étaient pas de première qualité, formaient, il est vrai, une alimentation insuffisante; mais, bien décidées à s'imposer des privations, quand même elles auraient été au sein de l'abondance, les religieuses s'en seraient réjouies, si elles avaient été seules à en souffrir. Ce qui affligeait la mère Marie de Sainte-Euphrasie, c'était la crainte que la santé des pénitentes ne s'en trouvât altérée. Son plus vif désir était de leur rendre l'existence heureuse, dût-elle, pour arriver à cette fin, vivre de jeûnes et d'abstinences.

La mère Marie de Sainte-Euphrasie n'ayant pas fini son second triennat au monastère de Tours, y fut rappelée et ne crut pas pouvoir se dispenser d'obéir à l'injonction qui lui était faite. Tel n'était pas l'avis des curés d'Angers. Il s'éleva même, à cette occasion, un léger conflit entre eux et le supérieur de Tours; une démarche que firent ces ecclésiastiques auprès du vicaire général, qui le remplaçait, pendant une absence de quelques jours, n'eut pas le résultat qu'ils en attendaient. Ils eurent beau lui exposer combien, au moment de sa fondation, une maison du Refuge avait besoin d'une supérieure aussi profondément versée dans l'administration que

Digitized by Google

l'était la mère Marie de Sainte-Euphrasie, il leur fut répondu que sa présence était indispensable à Tours. Force fut donc à la mère Marie de Sainte-Euphrasie de revenir auprès de son ancien troupeau. Avant de quitter Angers, elle voulut faire poser la clôture qui ne pouvait plus être différée. Cette cérémonie eut lieu le 31 juillet 1829, jour anniversaire de sa naissance. La mère Marie de Saint-Paul Baudin, du monastère de Tours, vint prendre sa place.

Ce n'était pas un abandon sans espoir de retour. Pendant que la mère Marie de Saint-Paul continuait, sans leur donner de grands développements, les travaux qu'elle avait trouvés en commencement, et s'écriait avec humilité : « Il faudrait que la mère Marie de Sainte-Euphrasie fût à ma place ! » celle-ci parcourait son second triennat. Aussitôt qu'il fut achevé, de nouvelles élections mirent les deux mères à la place l'une de l'autre : la mère Marie de Saint-Paul Baudin fut nommée supérieure de la communauté de Tours, et la mère Marie de Sainte-Euphrasie revint prendre la direction de la maison du refuge d'Angers.

Chargé de rédiger l'obédience, M. Fustier, grand vicaire de l'archevêque de Tours, la fit pour un temps illimité. L'archevêque apposa sa signature au bas de cette pièce sans la lire, ce qu'il n'aurait certainement pas fait, s'il en avait pris connaissance. Un acte qui le privait pour toujours d'un concours précieux, aurait si peu reçu son assentiment, que, plus tard, il fut matière à discussion. Il vint un jour, en effet, où Mgrs de Tours et d'Angers, ayant un égal besoin de la mère Marie de Sainte-Euphrasie, se la disputèrent. A la prétention de l'archevêque de Tours, l'évêque d'Angers opposa les termes de la lettre d'obédience qu'il avait entre les mains. Grande fut la surprise du premier, quand il se fut assuré que, sans y prendre garde, il avait renoncé à un droit qu'il ne pouvait plus revendiquer.

N'étant plus retenu à Tours, la mère Marie de Sainte-Euphrasie se prépara à reprendre, avec une nouvelle ardeur, l'œuvre dont elle avait jeté les bases. Bien que de magnifiques et immenses horizons s'ouvrissent à ses regards, bien qu'elle en eût mesuré d'un œil sûr

Digitized by Google

toute l'étendue, l'heure de la séparation arrivée, elle sentit de tels déchirements, qu'elle eût peut-être succombé à son émotion et renoncé aux grandes destinées qui l'attendaient, si la parole d'un prêtre qu'elle vénérait ne l'avait pas relevée de sa défaillance. Après avoir quitté furtivement et sans leur dire adieu, ses chères pénitentes, dont elle redoutait les larmes et les sanglots, elle s'était rendue chez Mme de Lignac. Mme de Lignac, alors supérieure des dames de Sainte-Ursule de Tours, n'était pas seulement l'ancienne maîtresse de sa jeunesse, c'était sa seconde mère, son plus grand attachement sur la terre. Déjà fortement émue en sortant de la maison du refuge, son cœur se brisa en présence de la sainte femme qu'elle allait quitter pour toujours. Les natures les plus fortes ont leur moment de faiblesse et l'humanité n'abandonne jamais complétement ses droits. Agitée en sens divers, la mère Marie de Sainte-Euphrasie allait peut-être succomber à la tentation de ne pas s'éloigner, quand l'abbé Pasquier lui fit comprendre, dans un langage élevé et sévère, que l'hésitation était une offense envers Dieu, dont la volonté et les desseins étaient si manifestes. — « Partez pour Angers, lui dit-il, Dieu veut y faire par vous de grandes choses à sa gloire. »

La mère Marie de Sainte-Euphrasie arriva à la maison du Bon-Pasteur d'Angers, le 21 mai 1831.

Alors commença pour elle une vie dont pas un instant ne fut dérobé à la pensée qu'elle nourrissait depuis longtemps. Si elle reçut des encouragements, les critiques ne lui manquèrent pas. Aux yeux de bien des gens, toute innovation est dangereuse, et les esprits prudents jusqu'à la timidité refusent de s'y associer. La mère Marie de Sainte-Euphrasie en fit l'expérience. Elle fut souvent mal comprise ; son génie fut plus d'une fois taxé de témérité ; ses projets de fondation si sages, si réfléchis, si pratiques, d'illusions révolutionnaires.

L'opposition se manifesta jusque dans les rangs où elle devait le moins la rencontrer. Le premier bienfaiteur de l'œuvre, M. le comte Augustin Leroy de la Potherie, fut circonvenu ; on lui repré-

Digitized by Google

senta la nouvelle supérieure comme une de ces femmes dont l'imagination n'est pas toujours réglée par la raison ; on lui dit qu'il fallait s'en tenir en défiance, la modérer dans ses écarts, ne pas céder à toutes ses prétentions. Heureusement que les explications qui lui furent données par la mère Marie de Sainte-Euphrasie, dissipèrent les préventions du comte. Un long entretien qu'il eut avec elle, lui fit si bien comprendre la sagesse de ses vues, que, de ce moment, il devint, sans qu'on pût l'en détourner, le plus chaud partisan d'une œuvre qui avait ses détracteurs. Aussi, voulut-il se charger des dépenses que nécessitait la construction de l'église. La première pierre en fut posée par Mgr Montault, le 17 juillet 1832.

Disons de suite que, du premier jour jusqu'à sa mort, le vénérable prélat ne cessa pas un instant de se montrer l'un des amis les plus dévoués de la mère Marie de Sainte-Euphrasie. Son zèle pour la prospérité du Bon-Pasteur ne se ralentit jamais ; il y faisait de fréquentes visites, et quand il sentit sa fin approcher, il s'y rendit encore et fit ses adieux, dans les termes les plus touchants, à la communauté rangée autour de son fauteuil : — « Mes chères filles, dit-il, je n'ai pas longtemps à vivre ; je sens que la mort me presse de tous côtés, j'ai voulu vous voir une fois encore avant de fermer les yeux. »

A l'opposition qu'avait rencontrée la mère Marie de Sainte-Euphrasie, étaient venues se joindre des difficultés matérielles. La maison n'était pas riche, et malgré l'administration la mieux entendue, il n'était pas toujours facile de subvenir à tous ses besoins. Le nombre des pénitentes et des novices augmentait chaque jour ; mais si, au point de vue de ses recrues, l'établissement devenait chaque jour plus florissant, il n'en était pas ainsi des ressources de la maison. Heureusement, M. de Neuville étant là pour subvenir à ses besoins les plus pressants, les jours malheureux furent de courte durée. Deux personnes fort riches, Mmes Cesbron de la Roche et de Couespel, entrèrent dans l'ordre et l'aidèrent aussi de leur fortune. Une autre dame, la comtesse d'Andigné de Villequier, devint également une des bienfaitrices de la maison. Comme nous

Digitized by Google

l'avons dit, elle connaissait déjà la mère Marie de Sainte-Euphrasie. Depuis longtemps, en effet, elle allait, chaque année, passer quelques jours auprès d'elle dans la maison de Tours. L'exemple est la meilleure de toutes les morales. Celui qu'elle avait eu sous les yeux avait exercé sur son âme une telle fascination, il avait pris sur son cœur un tel empire, qu'elle ne voulut plus se séparer d'une amie qui l'édifiait par ses vertus et par ses actes. Au mois de novembre 1833, Mme d'Andigné vint habiter Angers, et fut une des principales colonnes de l'édifice, qu'on ne pouvait pas contempler sans admiration.

La maison du Bon-Pasteur d'Angers semblait ne plus rien laisser à désirer; aux yeux de beaucoup, la glorieuse mission de la supérieure était terminée. Pour la mère Marie de Sainte-Euphrasie elle ne faisait que commencer. Sa pensée, franchissant le temps et l'espace, se partageait entre le présent et l'avenir, entre les travaux de la journée et ceux du lendemain, travaux immenses dont les derniers, pour être mis à exécution, n'attendaient qu'un décret du Saint-Père.

La fondation du Bon-Pasteur d'Angers avait déjà donné une impulsion féconde. Dès l'année 1833, des maisons du même ordre s'étaient établies à Metz, à Grenoble et à Poitiers. La mère Marie de Saint-Stanislas, supérieure de celle de Poitiers, était venue de Tours à Angers avec la mère Marie de Sainte-Euphrasie. Depuis, elle lui resta constamment attachée par les liens de la plus affectueuse amitié. C'est à elle que l'abbé Mainguy, aumônier du Refuge d'Angers, écrivait la lettre suivante, qui témoigne des démarches déjà faites à Rome dans l'intention d'un généralat, et de l'heureux dénoûment que l'on en attendait :

« 10 juin 1833.

» Vous connaissez la tendre sollicitude de notre bonne mère pour
» toutes ses chères filles. Elle se consume du désir de vous rendre
» toutes heureuses et de faire de vous autant de saintes. Elle ne
» cesse de me communiquer ses vues et ses sentiments à ce sujet,

Digitized by Google

» pour concerter avec moi tous les moyens à prendre pour y » réussir. La gloire de Dieu, votre propre sanctification, la conver- » sion des âmes, votre bonheur spirituel et temporel, voilà, ma » chère fille, l'objet continuel de ses vœux et de ses soupirs.

» Mgr l'évêque d'Angers est tout de zèle pour la réussite de nos » projets; il y met, de jour en jour, un plus grand intérêt. Le » dimanche de la Trinité, il m'a communiqué une lettre de Rome » qui lui annonçait que la supplique avait été présentée au Saint- » Père, qu'il l'avait renvoyée à la prochaine assemblée des cardi- » naux, ce qui indique qu'il l'a prise en considération. Hier, après » la procession du saint Sacrement, il me dit qu'il en avait encore » reçu une autre qu'il désirait me communiquer; mais n'en ayant » pas eu le temps, il se contenta de me charger d'annoncer à » notre bonne supérieure que tout allait à merveille, et comme je » vais encore demain dîner à l'évêché, il ne manquera pas de me » la communiquer. Mgr est irrévocablement décidé à lever tous » les obstacles qui s'opposeraient au succès de cette importante » affaire, et ne doute nullement d'y réussir. Ainsi, ce qui nous » reste à faire, c'est de prier et d'attendre avec patience l'accom- » plissement des desseins de Dieu, qui ne nous abandonnera pas » et qui fera même tourner tout à sa gloire et à notre sanctification, » si nous ne cherchons que lui seul. »

C. MERLAND.

*(La suite à la prochaine livraison).*

---

Digitized by Google

# AMYNTHAS BOURNICHON *

Cependant les tintements de la cloche avaient cessé d'appeler les retardataires, et le *Morlaisien*, s'écartant du quai, s'avançait lentement au milieu des nombreux obstacles de l'avant-port. La vapeur frémissait comme le coursier fougueux qu'un habile cavalier maintient quelque temps au pas, encourage par degrés, et lance enfin à toute bride. Parvenu à l'extrémité de la jetée, le capitaine cria: *En route*, et son cheval marin, comme piqué des éperons, bondit sur la lame, dépassa rapidement les navires qui achevaient d'établir leur voilure, et prit sa course impétueuse sur la carrière infinie de l'Océan, laissant pour traces de son passage, dans l'onde, un blanc sillage, dans l'air son noir panache de fumée. Tous les passagers, par un sentiment instinctif que conservent même les navigateurs de profession, tinrent longtemps leurs yeux fixés sur la terre, puis, quand elle commença de se perdre dans le lointain, ils s'entre-regardèrent avec curiosité. Quelques dames, dont les traits annonçaient déjà un certain malaise, avalaient des pastilles de Malte, ce qui ne les empêchait pas de descendre bientôt dans la chambre, le mouchoir sur la bouche. Les hommes causaient avec le capitaine, ouvraient un livre, ou se promenaient en fumant. Amynthas et Raoul prirent ce dernier parti, et allèrent explorer l'avant. Ils y remarquèrent un monceau considérable de paniers vides, près duquel des paysans, d'un costume étrange pour eux, étaient assis noncha-

* Voir la livraison de juillet, pp. 31-47.

Digitized by Google

lamment, et s'entretenaient dans une langue pour eux aussi inintelligible.

— Voici sans doute des Bretons, dit Amynthas dont l'intérêt était vivement excité : écoutons-les bien. — Et après une pause, il ajouta : — C'est vraiment très-singulier, on n'y comprend pas un mot.

— Impossible, mon cher, répondit Raoul avec son aplomb ordinaire. Les Bretons sont des brutes qui ne sortent jamais de leur trou.

— Brutes vous-mêmes, dit en bon français un des paysans ; que venez-vous faire chez nous?

— Mon ami, reprit Amynthas, enchanté de parler à des Bretons, et s'empressant d'ailleurs de réparer les torts de l'homme de lettres, vous habitez un pays bien pauvre et bien stérile ?

L'interlocuteur se prit à rire. Il frappa sur son gilet, où résonna un bruit métallique, et se contenta de répondre :

— Demandez à mes paniers.

Amynthas était fort intrigué. En ce moment un jeune homme, qu'à sa mise et à son âge on reconnaissait pour un étudiant allant en vacances, s'approcha de lui, et le pria de lui permettre d'allumer son cigare. Entre jeunes gens, et en pareille rencontre, c'est une excellente entrée de conversation. Après quelques lieux communs, Amynthas questionna son ami improvisé sur les paysans et leurs paniers.

— Ce sont des Roscovites, répondit l'étudiant, autrement, des gens de Roscoff.....

— C'est précisément la colonie de cosaques dont je te parlais l'autre jour, interrompit Raoul.

— Cosaques comme vous ou moi, reprit l'étudiant. Je les connais bien puisque je demeure près de Roscoff moi-même. Ils viennent de vendre leurs légumes au Havre, et retournent chez eux les poches pleines. Notre pays est extrêmement fertile ; les paysans sont très-industrieux, et vont au loin débiter avantageusement leurs denrées. J'en ai rencontré jusqu'à Paris, et vous avez peut-être mangé plusieurs fois nos artichauts sans vous en douter.

Digitized by Google

— Voilà qui renverse toutes mes idées, dit Amynthas : je croyais que la Bretagne était un sol de pierre où il ne croissait que des bruyères.

— On vous en conte bien d'autres, MM. les Parisiens, continua l'étudiant ; il n'y a nulle part au contraire de meilleure terre que la nôtre. N'est-il pas vrai, Jann Madek ? dit-il, en s'adressant à un des Roscovites, et il termina la phrase en breton.

— Comment ! s'écria Amynthas étonné, est-ce que des gens comme vous parlent aussi patois ? Dites m'en donc quelques mots, je vous en prie.

L'étudiant vit tout de suite à qui il avait affaire, et résolut de s'amuser aux dépens des Parisiens. L'espièglerie était encore de son âge. Il leur décochait en breton mille railleries, qu'il traduisait ensuite à sa façon, au grand ébahissement des rustiques passagers, et leur enseigna entre autres choses la formule suivante pour demander son chemin lorsqu'on est égaré : *Paotr louz, kit d'ann diaoul.* [1] Amynthas répéta plusieurs fois la leçon et réussit à se la graver dans la mémoire. Le malin professeur leur fournit en outre sur la Bretagne les renseignements les plus fantastiques, et eût continué longtemps ce manége perfide, si ses auditeurs ne s'étaient trouvés bientôt hors d'état d'y prendre intérêt.

La brise avait fraîchi, la mer, se creusant, imprimait au navire de forts mouvements de tangage, et les bonbons de Malte ne tardèrent pas à perdre leur prestige. Amynthas le premier changea de couleur et se sentit indisposé ; Raoul, tout invulnérable qu'était son cœur, le suivit de près ; l'étudiant lui-même eut son tour. D'ailleurs la température du soir était devenue insupportable, surtout pour des touristes en blouse. Ils descendirent dans la chambre, qui ressemblait à une infirmerie. Je ne décrirai pas ces tortures du mal de mer, trop douloureuses pour être ridicules. Les deux Parisiens en firent un rude apprentissage, pendant douze mortelles heures qui leur parurent un siècle. Ce fut une nuit horrible. A la

[1] Terme de mépris, suivi de « Va-t-en au diable. »

Digitized by Google

fin ils s'assoupirent de lassitude, et perdirent encore cette belle occasion de voir le lever du soleil, et de le voir en pleine mer, spectacle dont ils s'étaient promis de jouir.

Vers neuf heures du matin, une voix cria du haut de l'échelle qu'on apercevait la terre. Ce mot les réveilla sous l'impression la plus agréable ; ils s'habillèrent et remontèrent sur le pont. L'étudiant y était déjà. Avec une longue-vue empruntée au capitaine, il cherchait avidement à distinguer dans les brumes de l'horizon le clocher bien-aimé qui avait abrité les jeux de son enfance et ses premières études, son beau clocher de Kreis-ker. En le reconnaissant, il fit éclater des transports de joie, et se sentit tout disposé à la bienveillance pour ses compagnons de voyage, que la veille il raillait si impitoyablement. Quel est l'homme qui, revoyant après une longue absence son clocher natal, trouverait place dans son cœur pour une mauvaise pensée ? Le jeune étudiant de Saint-Pol se prêta donc de très-bonne grâce à répondre aux questions nouvelles que l'aspect des côtes de Bretagne suggérait à l'infatigable curiosité d'Amynthas, et il le fit cette fois avec pleine sincérité. Bientôt le navire, laissant à droite la presqu'île de Callot et sa modeste chapelle, rangea de près la masse imposante du Château-du-Taureau et fendit comme un saumon les eaux salines de la rivière de Morlaix. Tous les passagers, consolés de leurs souffrances, admiraient ces rives pittoresques, ces villas charmantes qui ont les pieds baignés par l'onde et la tête couronnée de verdure. L'une d'elles surtout attirait les regards, par les savantes combinaisons de l'art et d'une nature privilégiée. Chacun enviait cet opulent séjour et l'on n'apprenait pas sans atendrissement qu'à l'ombre du château paternel, une noble fille avait fondé un hospice, et dévouait sa vie au soulagement de la misère. Amynthas, qui avait bon cœur, fut ému au récit que lui en fit avec chaleur l'étudiant ; mais il se reprocha ce mouvement de sensibilité, pensant judicieusement qu'au fond d'un dévouement pareil devait se trouver beaucoup de bigoterie. Ce fut donc par ce côté que la Bretagne se révéla à lui, au moment où le navire s'arrêtait au quai de Morlaix.

Digitized by Google

Il était près de midi. Un grand nombre de parents, d'amis ou de simples promeneurs assistaient au débarquement des passagers du *Morlaisien*, dont chacun trouvait parmi cette foule une main à serrer dans la sienne. Tandis que l'étudiant attendait avec impatience que la douane eût visité ses effets, une jeune femme, au bras de son mari, lui adressait du rivage mille signes de tendresse. Amynthas lui demanda à quel hôtel il descendait. « Je ne m'arrête pas ici, répondit l'étudiant; voici ma sœur qui est venue à ma rencontre, et qui va m'emmener immédiatement à Saint-Pol. Mais vous avez à choisir entre l'hôtel du Commerce, l'hôtel de Provence et l'hôtel de Paris. » Et il s'élança à terre. — *Hôtel de Paris*, dirent d'une commune voix Amynthas et Raoul, en mettant le pied sur le quai. Un enfant, qui portait suspendue à son épaule une boîte de décrotteur, s'offrit à les y conduire. « La civilisation est parvenue jusqu'ici, dit Raoul ; je ne m'attendais pas à une pareille rencontre. Ce n'est pas qu'en Bretagne l'industrie du décrotteur ne doive être sur son vrai terrain ; et cependant, ajouta-t-il en s'essuyant le front baigné de sueur, je m'attendais encore moins à ce soleil insupportable. Vois-tu, mon cher, ce petit bonhomme qui nous précède est un emblème vivant du progrès. Le progrès a aussi une brosse dont le crin dur réduit en poussière la croûte fangeuse des préjugés; il a un pinceau qui étend, après que la surface est nettoyée de ses souillures, le brillant vernis de la civilisation. Morlaix en est encore au cirage : période de transition. Nous sommes venus trop tôt ou trop tard. — Mais il me semble que tu ne m'écoutes pas ? »

Effectivement, Amynthas prêtait peu d'attention aux développements de la métaphore. Il avait aperçu ces mots : « *La fidèle Athénaïs*, » peints en majuscules sur l'arrière d'un chasse-marée, ce qui avait suffi pour le replonger dans ses rêveries. C'était précisément à cette heure que le perroquet devait arriver rue de la Verrerie, et son cœur, franchissant la distance, battait de l'émotion qu'il supposait à la virtuose. Amynthas était légèrement superstitieux : tous les amoureux le sont. Ce nom chéri, accompagné d'une si rassurante épithète, aperçu en un pareil moment, lui parut du-

Digitized by Google

plus heureux augure. « Je me sens mal à mon aise, répondit-il à l'interrogation de Raoul; l'insomnie, la faim, cette chaleur étouffante en sont causes sans doute, et le déjeûner me remettra. » — « Dans ton assiette, » reprit Raoul. L'angelus sonnait à l'église Saint-Melaine comme ils traversaient la place. Plusieurs jeunes gens, vêtus avec quelque recherche, y stationnaient le cigare à la bouche, affrontant l'ardeur du soleil, et lorgnaient nos voyageurs. Plus loin, à l'ombre des maisons, des paysans se découvraient en faisant le signe de la croix. Cette fois, Raoul résuma ses observations tout bas : « C'est singulier, pensa-t-il; voici d'un côté des jeunes gens qui semblent comprendre l'existence, et de l'autre un tas de bedeaux qui disent des patenôtres en plein air. Les périodes de transition ont de ces contrastes. »

Cependant, les deux amis entraient dans la cour de Lardais, et bientôt se mettaient à table.

— Ces messieurs sont-ils à l'hôtel pour plusieurs jours? demanda la bonne qui les servait.

A ces mots, ils s'entre-regardèrent, chacun d'eux attendant la réponse de l'autre.

— Au fait, dit enfin Raoul, la question est embarrassante. Tu as voulu venir en Bretagne, je t'ai suivi, nous y voici. Maintenant, où prétends-tu aller?

— Ma foi, répondit Amynthas, je n'en sais rien; mais il me semble que nous devrions visiter les curiosités de la ville. — Et s'adressant à la bonne, il ajouta : — Y a-t-il quelque chose à voir à Morlaix?

Ce fut au tour de la servante d'être interloquée.

— Ça dépend de ce que vous êtes, dit-elle sans se compromettre.

— Nous sommes touristes.

— Je ne connais pas cette partie-là, reprit la servante en sortant.

— Quelle brute ! dit Raoul quand elle eut disparu. Et ils appellent cette masure l'hôtel de Paris ! Allons au café, nous y trouverons peut-être à qui parler.

Digitized by Google

On leur indiqua un numéro sous les *Lances*, et Raoul réfléchit, en s'y rendant, que cette rue couverte était une grossière ébauche, et telle qu'il convient à une période de transition, des arcades de la rue de Rivoli. Il chercha vainement, au numéro annoncé, les devantures brillantes des établissements parisiens, et eut besoin de l'affirmation d'un obligeant boutiquier pour s'aventurer dans un escalier étroit et sombre, au haut duquel son sens olfactif fut flatté par un parfum de tabagie. Il entra dans la salle en poussant un long soupir de satisfaction. Mais l'embarras revint après la demi-tasse et l'eau-de-vie.

Amynthas était décontenancé. Il éprouvait ce qui arrive si souvent à l'homme en des matières plus graves. Tant qu'il avait eu un but déterminé devant les yeux, il avait pu ne pas se laisser abattre par les contrariétés et les obstacles. Aujourd'hui qu'il tenait ce but, il ne savait plus qu'en faire. Combien d'amoureux ont été embarrassés de leur bonheur ! Combien d'ambitieux ne se sont sentis atteints du découragement qu'en saisissant l'objet de leur convoitise ! Amynthas, qui n'avait jamais vivement poursuivi quoi que ce soit, n'avait pas encore fait cette expérience. Elle lui parut amère. Il se hasarda à en dire deux mots à son compagnon.

— Que tu es jeune, répondit Raoul, si tu ne sais pas cela ! La vie est un mât de cocagne où les hommes s'essoufflent à monter sur la tête les uns des autres. Presque tous glissent et tombent avant de parvenir au sommet, mais pour se relever et se remettre à grimper de plus belle. Ils sont pleins d'ardeur tant qu'ils n'ont pas réussi. Ceux qu'on proclame heureux et qui arrivent au haut n'y trouvent le plus souvent que des montres en ferblanc et des cervelas de carton peint. Ceux-là redescendent philosophes, et, sois-en sûr, ils n'essaieront pas de remonter. C'est mon histoire, Amynthas. J'ai connu le vide de ces simulacres présentés pour but aux efforts des hommes. Je n'ai plus de but. Si tu veux faire avec moi un cours de philosophie, au lieu de nous préoccuper d'un objet particulier, nous entreprendrons demain une grande course à pied dans la campagne. Tu ne sais pas où aller ? Parbleu, allons devant nous. C'est d'ailleurs ainsi que voyagent les vrais touristes.

Digitized by Google

Amynthas suivait attentivement cette théorie de la vie ; il fut charmé qu'elle eût pour la circonstance une conclusion pratique. Les deux amis passèrent le reste de la journée entre le café et la place, et se couchèrent de bonne heure. Levés le lendemain au point du jour, ils déjeûnèrent, se munirent de provisions de bouche, et partirent résolûment pour leur grande exploration. Ils gravirent les rues escarpées de la ville du côté de Brest, à gauche de la route royale, et se jetèrent au hasard dans la traverse, décidés à ne demander leur chemin que vers le milieu de la journée, lorsqu'il serait temps de songer au retour. D'abord ils ne furent pas insensibles au charme qu'une belle matinée d'été répand sur une campagne verdoyante et accidentée ; les harmonies de la nature leur parurent valoir, au moins pour une fois, les quadrilles et les valses des concerts du Jardin-Turc. Mais quand le soleil s'éleva sur l'horizon et enflamma l'atmosphère de ses rayons, toute autre sensation fut effacée par celles de la chaleur et de la soif. Après plusieurs heures de marche, ils se trouvèrent aux bords d'un étang, où de grands arbres projetaient encore quelque ombrage. L'endroit leur sembla favorable pour une halte ; Amynthas, dont on connaît la passion pour le bain, ne résista pas à la tentation de visiter la naïade de cette grenouillère. Laissant donc ses habits sous la garde de Raoul, il se plongea avec délices dans l'onde, et bientôt y prit l'attitude favorite qui lui avait joué au Havre un si mauvais tour. Cette fois, il était plein de confiance et ne craignait pas d'être entraîné sur des bancs ou des récifs. Un corbeau, arrière-cousin sans doute des hirondelles qui aveuglèrent le vieux Tobie, vint à passer dans la nue, et troubla de la manière la plus inattendue la vue et la rêverie d'Amynthas. En même temps, des joncs et autres plantes aquatiques lui chatouillaient désagréablement le dos.

Il voulut se retourner, ses pieds rencontrèrent la vase et il y resta comme planté. L'écluse avait été levée ; toutes les eaux de l'étang, contenues pendant la journée précédente, s'épuisaient à faire tourner la meule, et le traquet bavard du moulin semblait railler la position critique d'Amynthas. L'eau baissait toujours au-

Digitized by Google

tour de lui, et bientôt il put voir le noir limon qui lui ceignait les reins. Il fit, pour en sortir, des efforts désespérés, et réussit à se rapprocher de quelques pas; au moment d'atteindre le rivage tant désiré, il s'enfonça plus profondément encore, et se trouva dans l'impossibilité d'avancer davantage. Ses cris de détresse allèrent réveiller Raoul, qui, pendant ce temps, faisait nonchalamment la sieste; l'homme de lettres accourut au bord de l'étang, et au lieu du secours attendu, n'apporta d'abord que l'insulte d'un éclat de rire.

— Mon pauvre ami, s'écria-t-il, tu es donc prisonnier des naïades ! Je ne m'étonne pas qu'elles retiennent un joli garçon comme toi. Mais qu'as-tu donc sur l'œil gauche ? Avec ta barbe limoneuse et ta ceinture de roseaux, tu me rappelles tout à fait un vieux fleuve des eaux de Versailles. « Au pied du mont Adule.... »

— Cesse tes plaisanteries et tâche de me venir en aide, dit Amynthas.

— Voyons, ne nous fâchons pas, reprit Raoul avec calme. Que puis-je faire pour toi ? Te tendre la main, ce serait dangereux. Je n'ai nulle envie de te disputer les faveurs des humides déesses, et d'ailleurs, je n'ai pas le bras assez long.

— Comment donc sortirai-je d'ici ?

— Mon cher ami, dit Raoul, cet étang doit communiquer avec la mer, car tu as bien remarqué qu'hier le port de Morlaix s'est vidé de la même manière. Attends patiemment quelques heures, et tu pourras te sauver à la nage.

— Mais c'est indigne de se moquer ainsi ! cria Amynthas exaspéré. Je te voudrais voir à ma place !

— Merci, reprit Raoul. On ne peut pas plaisanter avec toi. Je vais aller chercher une branche. En attendant sois bien sage et pense à tes amours: il n'y a rien de mieux pour passer le temps.

Ce dernier trait porta à son paroxisme l'impuissante irritation d'Amynthas. Lui rappeler Athénaïs en un pareil moment, c'était vraiment trop cruel. Cependant, que pouvait-il faire ? L'oiseau captif se déchire le front aux barreaux de sa cage, le prisonnier

Digitized by Google

furieux a la ressource de battre les murailles à coups de poing, mais lui, immobile et comme emmailloté dans la boue, il n'avait aucun moyen de soulager sa colère, et, pour comble de disgrâce, il était réduit à attendre son salut de Raoul. Celui-ci s'étant suffisamment diverti aux dépens de l'infortuné baigneur s'occupa de le tirer d'affaire. Il alla couper une longue branche dont il lui présenta une extrémité, et s'attelant pour ainsi dire à l'autre, il se raidit de toute sa force. Amynthas, dont le menu branchage déchirait les mains, lâcha prise tout à coup, et Raoul tomba violemment la face contre terre. Il se releva meurtri, et n'ayant plus envie de rire; sa chute eut du moins l'avantage de désarmer le courroux d'Amynthas, qui se confondit en excuses. Un second effort, mieux combiné de part et d'autre, eut un résultat plus heureux, et Amynthas fut enfin arraché de la souille où il menaçait de prendre racine. Mais dans quel état, grands dieux, il sortait du bain! Quel caleçon pudique, plus épais que la culotte d'un gendarme, il en rapportait! Il fallut du temps pour se sécher au soleil et se nettoyer tant bien que mal, et quand cette opération fut terminée, il était déjà près de deux heures après midi.

Les deux amis ayant consulté leurs montres jugèrent qu'il convenait de penser au retour. Mais où se trouvaient-ils? et par où revenir? Ils l'ignoraient absolument. Songer à reconnaître les mille sentiers croisés qu'ils avaient déjà suivis était chose impossible. Heureusement, Amynthas avait noté soigneusement la formule bretonne que lui avait enseignée l'étudiant. Un garçon meunier, assis sur des sacs de farine dont la charge faisait ployer les reins de sa monture, passait fort à propos au bord de l'étang, en sifflant un air de cantique. Amynthas alla droit à lui. « *Paotr louz*, dit-il, d'une voix douce, *kit d'ann diaoul*..... » Garçon meunier n'est pas endurant de sa nature, et c'est là peut-être son moindre défaut. Une imprécation bretonne qu'Amynthas ne comprit pas, et un coup de fouet qu'il ne comprit que trop, furent la réponse du cavalier enfariné. Amynthas, fort douloureusement étonné, rejoignit Raoul en maugréant, et lui persuada de s'éloigner au plus vite dans une



Digitized by Google

direction quelconque. Il avait hâte de perdre de vue ce maudit étang où il se croyait ensorcelé. Il rencontra bientôt un groupe d'enfants qui jouaient aux cailloux : « *Paotr louz*..... » dit-il, d'un ton caressant. Mais déjà les enfants faisaient pleuvoir sur les deux Parisiens une grêle de pierres, puis fuyaient avec un infernal bruit de sabots. Amynthas commençait à perdre confiance dans son talisman ; pourtant il en essaya encore la vertu sur un gardeur de moutons, qui lança son chien aux jambes du pauvre touriste. La situation devenait très-perplexe. Enfin s'étant débarrassés de l'animal en lui jetant la meilleure part des provisions qu'ils avaient emportées, les deux amis aperçurent, au bord d'une petite rivière, un personnage vêtu d'une redingote bourgeoise et coiffé d'un chapeau de paille à larges bords, qui suivait lentement le cours du ruisseau et leur tournait le dos. Le plaisir que leur procura l'aspect de cet habit bourgeois peut être comparé à celui qu'éprouva Robinson en rencontrant pour la première fois un compagnon d'exil. « Nous sommes sauvés, dit Raoul, et c'est une fameuse chance de trouver un être civilisé au milieu de tous ces sauvages. »

En approchant, il vit que c'était un pêcheur à la ligne, ce qui le charma encore davantage. Lui-même avait souvent épié le goujon au passage sous les ponts de Paris, et ne doutait pas de l'obligeance d'un confrère. La proie que poursuivait celui-ci était plus noble ; il faisait sautiller légèrement une mouche artificielle à la surface de l'eau, pour tromper la truite saumonée. Il se retourna d'un air d'assez mauvaise humeur en entendant des pas. — Monsieur, dit Raoul, vous allez nous rendre un grand service, nous sommes égarés..... — *I don't understand the french,* interrompit l'inconnu en jetant de nouveau sa ligne. Il fut impossible de lui arracher d'autres paroles, et, pour se soustraire à un bavardage qui pouvait effrayer le poisson, le pêcheur britannique, visiblement impatienté, ôta silencieusement ses souliers, traversa le ruisseau et s'éloigna sur la rive opposée.

On distinguait à travers les arbres, dans la direction qu'il prenait, les tourelles d'un vieux manoir. Amynthas et Raoul se regar-

Digitized by Google

dèrent avec consternation. Qu'on parlât anglais ou breton, ils n'étaient pas en état d'en faire la différence. Raoul convainquit aisément son ami qu'ils avaient rencontré un noble aussi brute que ses vassaux. — Ces gens-ci, dit-il, ont terriblement besoin que la brosse du progrès vienne décrasser leur ignorance. Voilà un gaillard qui a peut-être, autour de ce château fort, plus de cent mille livres de rentes, et ça ne sait pas un mot de français ! A quoi donc a servi la révolution ? Il faudra la recommencer, mon cher. A Morlaix, bien que nous ayons vu des imbéciles faire des signes de croix en pleine rue, on peut observer une espèce de transition. Mais ici, tout est à réformer de fond en comble. Morbleu, je voudrais aider à démolir le donjon de ce burgrave ! Ce sont les jésuites qui maintiennent ce pays dans sa barbarie.

— Tu as raison, dit Amynthas, dont frémissait une des cordes sensibles, le *Siècle* répète souvent que les nobles s'entendent avec les jésuites pour perpétuer l'ignorance.

En devisant ainsi, ils avaient repris leur marche inquiète. Le jour déclinait rapidement, et, ce qui compliquait encore plus la situation, le ciel s'était chargé de nuages qui, joints à la touffeur accablante de l'atmosphère, annonçaient un prochain et violent orage. En s'enfonçant dans un chemin creux, ils se trouvèrent nez à nez avec un troupeau de bœufs dont les mugissements avaient quelque chose de sinistre, et qui, la tête baissée, semblaient prêts à les soulever au bout de leurs cornes. Il était trop tard pour reculer, les deux touristes, saisis d'effroi, n'eurent que le temps de grimper sur un fossé, et se déchirèrent les mains aux ajoncs et aux ronces. A peine remis de cette émotion, ils entendirent le trot régulier de deux chevaux, et se dirigèrent instinctivement de ce côté. — Si c'étaient des gendarmes ! pensait Raoul. Il n'y a qu'eux qui puissent nous tirer de ce mauvais pas. — Ils débouchèrent sur une route vicinale, en même temps qu'y passaient, au lieu de gendarmes, deux cavaliers en tricorne et en soutane. Pareille rencontre, quelques heures plus tôt, leur eût inspiré des quolibets qu'ils se seraient crus généreux de ne pas lancer tout haut ; mais l'adver-

Digitized by Google

sité a ses droits, et on ne doit point les accuser d'inconsistance si, malgré la fermeté de leurs principes, ils daignèrent interroger poliment une robe noire. — Auriez-vous la bonté de nous dire si nous sommes encore loin de Morlaix? demanda Raoul.

— De Morlaix? répéta le plus âgé des deux ecclésiastiques en arrêtant sa monture; mais vous en êtes à cinq lieues, et par le temps qu'il va faire, vous ne pouvez pas songer à y arriver cette nuit.

— Nous sommes étrangers au pays, reprit Raoul. Nous nous sommes égarés, et désirerions bien au moins atteindre quelque hôtellerie.

— Il n'y en a pas près d'ici, dit le vieux prêtre. Mais si vous voulez accepter l'hospitalité dans mon presbytère, vous serez les bienvenus. Montez en croupe derrière moi, votre ami montera derrière mon vicaire. Je ne vous promets pas un bon souper ni des lits de plume : on n'offre que ce qu'on a. Hâtez-vous seulement, car nous aurons de la peine à arriver avant l'orage.

Effectivement, le tonnerre commençait à gronder, et de larges gouttes tombaient par intervalles. Le cas était trop pressant pour admettre un refus. Le curé et son vicaire aidèrent nos voyageurs à se jucher en croupe, et malgré ce surcroît de charge, les deux bidets témoignèrent qu'ils n'étaient pas moins impatients d'arriver que leurs maîtres. Amynthas, que les fatigues et les émotions de la journée avaient presque anéanti, s'était laissé diriger machinalement. Il n'avait jamais pratiqué l'équitation, surtout l'équitation à deux. Quand il se sentit emporté par l'allure saccadée de sa monture, et forcé, pour ne pas perdre l'équilibre, de s'accrocher à pleines poignées dans les plis d'une soutane, il éprouva de nouvelles inquiétudes. Ses membres endoloris souffraient à chaque secousse du cheval, la foudre éclatait autour de lui; il ne put accepter la réalité de sa position, et se crut sous l'oppression d'un affreux cauchemar. Il se demandait si on ne l'entraînait pas dans quelque repaire de jésuites où on le retiendrait captif, privé de toute communication avec le monde. Il avait lu dans son journal

Digitized by Google

maints exemples de séquestrations semblables, dont l'effrayant souvenir se présentait à son esprit. Cependant, comme la pluie commençait à tomber à torrents, la cavalcade fantastique s'arrêtait à la porte d'une maison d'humble apparence, et les deux prêtres échangaient en breton quelques paroles avec une vieille femme qui s'avançait sur le seuil. Amynthas, s'abandonnant à la fatalité, descendit lourdement, et suivit ses hôtes dans une salle étroite qu'éclairait à peine une misérable chandelle. Un crucifix en était le seul ornement.

— Vous allez faire bien maigre chère, dit le curé, d'autant plus que c'est aujourd'hui vigile. Mais on va vous apprêter des œufs. Buvez un verre de vin en attendant. *Viatores non sunt jejunatores.*

— Qu'entendez-vous par *vigile* ? demanda Raoul.

Le vieux prêtre parut étonné, puis il reprit tristement : « Ces messieurs sont sans doute de Paris ? » et il sortit pour donner quelques ordres.

— Comme on nous reconnaît partout ! dit Raoul resté seul avec son compagnon. Ma foi, mon cher, nous sommes encore heureux d'avoir rencontré ces révérends pères. Leur vin n'est pas mauvais, et si tu m'en crois nous redoublerons à la santé de ta belle.

ALFRED DE COURCY.

*(La suite à la prochaine livraison).*

---

Digitized by Google

POÉSIE

# LA CHANSON DE L'AIRE NEUVE

IMITÉ DU BARZAZ-BREIZ.

La troupe des miens à l'aire nouvelle
S'en allant, j'allai gaîment avec elle.
L'aire du manoir, ils l'allaient fêter :
Ah ! ce n'est pas moi qu'on eût fait rester !

Sonne, sonne, sonne,
Cloche de Nizon !
Sonne, sonne, sonne,
Cloche de Nizon !

Nombreux s'y pressaient et garçons et filles,
Robustes ceux-là, celles-ci gentilles...
Tout mon cœur bondit, il bondit, mon cœur,
Quand des binious j'entendis le chœur !

Sonne, sonne, sonne...

Et bientôt je vis, sous le ciel qui brille,
Entrer à la danse une jeune fille,
Non moins éveillée et d'âme et de corps
Que la tourterelle aux tendres accords.

Sonne, sonne, sonne...

Digitized by Google

Ses yeux scintillaient comme la rosée
En un lis des champs par l'aube posée ;
Ils étaient du bleu de la fleur de lin ;
Pour dents elle avait du diamant fin.

Sonne, sonne, sonne...

Tout n'était que joie en elle... O délice !
Tandis que dans l'aire elle tourne et glisse,
Tel qu'un rayon d'or s'épanche des cieux,
Sur moi s'est fixé l'éclair de ses yeux.

Sonne, sonne, sonne...

Voyant qu'entre tous elle me regarde,
A la regarder moi je me hasarde,
Et, par cet accueil me laissant tenter,
Un instant après, je vais l'inviter.

Sonne, sonne, sonne...

Je vais l'inviter, et, quand la cadence
Reprend, nous voilà qui partons en danse.
Pendant que, léger, notre pied volait,
Je pressai sa main, blanche comme lait.

Sonne, sonne, sonne...

Et loin de trouver mon audace étrange,
Elle me sourit, d'un sourire d'ange ;
Et je lui souris, et, depuis ce jour,
Cette jeune fille a tout mon amour.

Sonne, sonne, sonne...

Ce soir, traversant bois, lande, prairie,
Je cheminerai vers sa métairie :

Digitized by Google

Je veux lui porter en présent, ce soir,
Une croix pendue à son velours noir.

Sonne, sonne, sonne...

Velours noir et croix, à la foire même
De Saint-Nicolas, patron qui nous aime,
Je les achetai, de bonheur tremblant :
Ils orneront bien son petit cou blanc !

Sonne, sonne, sonne...

Puis au joli doigt de sa main jolie,
Par ce doux lien encore embellie,
Mes doigts passeront un anneau d'argent,
Afin qu'elle pense à moi bien souvent !

Sonne, sonne, sonne...

Comme je quittais ma jeune amoureuse,
Du tailleur je fis la rencontre heureuse ;
Et le vieux tailleur rima sur le champ,
Rima les couplets qui forment ce chant.

Sonne, sonne, sonne,
Cloche de Nizon,
Sonne, sonne, sonne,
Cloche de Nizon.

EMILE GRIMAUD.

---

Digitized by Google

# NOTICES ET COMPTES RENDUS

OPUSCULES DE FERDINAND DU DOT, publiés, avec une notice, par M. Hippolyte Le Gouvello.— Paris, Lecoffre, éditeur. Prix : 1 fr.

M. Hippolyte Le Gouvello vient de publier en un joli volume les *Opuscules de Ferdinand du Dot,* ce jeune poète breton frappé par la mort à vingt ans, et dont il a raconté la vie et apprécié les œuvres dans des articles que les lecteurs de la *Revue* n'ont certainement pas oubliés.

Ferdinand du Dot méritait bien qu'on élevât ce monument à sa mémoire. Comme l'a dit son biographe, c'était « un esprit rare et précoce qui a montré du talent à l'âge où la plupart de nos grands poètes ne donnaient même pas d'espérances. » C'était de plus une âme admirable et on ne saurait trop faire revivre de ces suaves figures de jeunes hommes qui ont su garder « les deux ailes », que, selon l'auteur de l'*Imitation,* Dieu nous a données pour nous « élever au-dessus des choses de la terre : la simplicité et la pureté. »

Les *Opuscules* de Ferdinand du Dot se composent de poésies, de lettres et de deux morceaux en prose *le Berger du Ménale* et *Homère dans l'île d'Ithaque,* charmantes et savantes imitations des récits antiques.

Ce qui nous y paraît surtout remarquable, c'est le style. Il est d'une souplesse, d'une grâce, d'une élégance, d'une correction tout à fait rares chez les jeunes gens. M. Le Gouvello l'a signalé avant nous et nous ne pourrions que répéter ce qu'il a si bien dit. Aussi nous nous bornerons à engager vivement les lecteurs de la *Revue* à lire ces pages qui laissent dans l'âme une impression de fraîcheur exquise et de douce tristesse. Ils trouveront en tête du volume la notice de M. Le Gouvello et des strophes très-belles et très-touchantes dédiées par M. Alexandre Jeanniard du Dot à la mémoire de son frère.

JOSEPH ROUSSE.

Digitized by Google

# CHRONIQUE

SOMMAIRE. — M. l'abbé de Léséleuc nommé évêque d'Autun. — La popularité de Mgr Dupont des Loges à Metz. — Les pierres commémoratives et le succès de M. Mellet. — Nos lauréats des prix de vertu. — La récompense des Frères de la Doctrine chrétienne.

M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique et des cultes, est Breton; de là, peut-être, le penchant qu'il montre à choisir des évêques dans le clergé de la Bretagne. C'est une tendance excellente et nous lui savons bon gré d'avoir donné pour successeur à Mgr de Marguerye, évêque démissionnaire d'Autun, M. l'abbé de Léséleuc de Kerouara, chanoine du diocèse de Quimper. « Tous ceux qui l'ont approché, a dit l'*Océan* de Brest, savent combien il est heureusement doué; c'est une grande intelligence et un noble cœur. »

Mgr de Léséleuc ne sera certainement pas moins populaire à Autun que notre saint compatriote, Mgr Dupont des Loges, ne l'est dans cette malheureuse ville de Metz où on lui rend toute justice : — « Son attitude pleine de dignité et de patriotisme lui a concilié tous les suffrages et conquis toutes les sympathies. Entre ses diocésains et lui, l'union est entière et le lien puissant. Son dernier mandement du carême a fortement ému la population; il passait de mains en mains, on se le disputait dans les plus pauvres demeures : c'est qu'il exprimait dans la plus noble langue, avec un courage tout apostolique, avec une autorité sereine et fière, les impressions, les vœux, les tristesses de tous. Le guide spirituel des âmes avait merveilleusement trouvé le chemin des cœurs... Que nous souhaiterions qu'il en fût de même dans toute la France ! »

En attendant que des jours meilleurs se lèvent sur notre infortunée patrie, la ville de Paris se dispose à consacrer par des pierres commé-

Digitized by Google

moratives le souvenir des cinq principaux engagaments qui illustrèrent son siège, et des morts glorieux qui y succombèrent. Elle avait ouvert un concours pour l'érection de ces monuments entre tous les architectes de Paris. Une des conditions essentielles du concours était que le devis de chaque projet ne dépassât pas 12,000 fr., y compris l'achat du terrain.

Trois cent cinquante concurrents, parmi lesquels on compte des noms fort connus, avaient envoyé des projets.

Dans une première séance, dit le *Journal de Rennes,* trois cent vingt-cinq plans furent éliminés par la commission; vingt-cinq seulement furent mis de côté, parmi lesquels il s'agissait de choisir les cinq projets qui seraient définitivement jugés dignes d'exécution. Au nombre des vingt-cinq projets renvoyés à un second examen, se trouvait déjà celui fourni par M. Mellet, à peine sorti de l'Ecole des Beaux-Arts, et fils de M. Mellet, architecte, notre concitoyen.

Dans le choix définitif, le projet de M. Mellet a été admis le second. Par une circonstance fortuite et tout a fait heureuse, il avait été décidé avant le concours que celui des concurrents qui obtiendrait la seconde place, serait chargé de l'exécution du monument de Champigny. Et c'est à Champigny que M. Mellet a vaillamment combattu dans les rangs de la légion des mobiles d'Ille-et-Vilaine; c'est à Champigny qu'il a été blessé, et pour sa belle conduite dans cette affaire qu'il a été décoré de la médaille militaire. C'est là un succès qui ira au cœur de tous les Bretons.

Ils ne seront pas non plus indifférents aux récompenses qui viennent d'être accordées, dans le concours des prix Monthyon, à Mlle Madeleine Hello, de Dinan, qui a obtenu une médaille de mille francs; à Mlle Marie-Jeanne Plotte, de Binic (Côtes-du-Nord), (médaille de 500 francs), à Mlle Henriette Delhomme, de Paramé (Ille-et-Vilaine), (médaille de 500 francs), et à François Nondeau de Nantes (médaille de 300 francs). L'espace nous manque aujourd'hui pour faire connaître les actes de vertu qui ont signalé nos compatriotes à l'attention de l'Académie française; nous y reviendrons; mais ce que nous avons hâte de publier, et ce que nous voudrions voir afficher sur tous les murs de tous les villages de France, ce sont les pages suivantes, extraites du beau rapport de M. le duc de Noailles sur les prix de vertu.

On sait que pendant la guerre, la ville de Boston avait envoyé à la France une offrande de 800,000 fr. Cette somme fut répartie suivant le vœu des Américains, mais un reliquat de 2,000 fr. était resté. L'Aca-

Digitized by Google

démie fut priée d'en disposer en faveur d'une personne ayant accompli pendant la guerre un grand acte de dévouement.

« Maintenant, Messieurs, à qui décerner ce prix exceptionnel ? Nous l'avouons avec fierté : quand il a fallu choisir celui qui en est le plus digne, les faits de courage et de dévouement, d'abnégation et de sacrifice, se sont trouvés si nombreux, que le choix nous a paru impossible. Dans notre enquête, nous n'avons trouvé parmi nous qu'une chose : l'égalité dans le patriotisme. C'est alors que nous avons eu la pensée de donner à ce prix le caractère le moins personnel et le plus collectif possible. Nous l'avons décerné à un corps entier, aussi modeste qu'il est utile, que tout le monde connaît, que tout le monde estime, et qui, dans ces temps malheureux, s'est acquis une véritable gloire par son dévouement. Nous voulons parler de l'institut des Frères des Ecoles Chrétiennes. Vous savez tous à quelle carrière ils consacrent leur vie, et avec quel dévouement désintéressé, avec quelle paternelle simplicité ils l'accomplissent.

» Quant aux événements dont il s'agit ici, nous n'avons qu'à laisser parler les faits. Lorsque l'on vit la patrie en danger, le sentiment qui nous émut tous, les émut vivement; ils se demandèrent comment ils pourraient concourir à sa défense et soulager ses maux. Deux fibres vibrèrent à la fois dans leurs cœurs : celle du citoyen et celle du chrétien ; deux sentiments, deux vertus les entraînèrent : le patriotisme et la charité. Dès le 15 août, le frère Philippe, que tout le monde connaît par le chef-d'œuvre d'Horace Vernet, écrit au ministre de la guerre pour lui dire qu'il met à sa disposition tous les établissements et toutes les écoles communales que son institut possède, ainsi que tous les membres qui le composent, et ses novices et lui-même, et tout son conseil, pour prodiguer partout leurs soins aux malades et aux blessés. Le ministre usa de leur bonne volonté, mais d'eux-mêmes les Frères se mirent à l'œuvre. Ils établirent à leur compte une grande ambulance rue Oudinot; ils fournirent un personnel dévoué aux ambulances organisées par la grande Société de secours dans les gares de chemins de fer, pour l'arrivée des convois de blessés, et ils organisèrent un service de même nature pour un grand nombre d'ambulances particulières.

» C'est alors que la Société de la presse fit appel à leur dévouement pour les enrôler dans son entreprise en qualité de brancardiers sur les champs de bataille, et d'infirmiers dans les ambulances. Les Frères acceptèrent avec enthousiasme. Ils fournirent cinq à six cents des leurs, qui

Digitized by Google

furent constamment et gratuitement occupés à ces deux services. Les jours de bataille, ils étaient plus nombreux.

» Il faut ajouter, Messieurs, que leurs écoles ne furent jamais fermées, ni leurs classes interrompues pendant toute la durée du siége. Ils suffirent à tout : à l'enseignement scolaire, aux ambulances intérieures et aux combats. Ils se dédoublaient; chaque frère marchait à son tour. Un jour il faisait la classe, l'autre jour il allait au feu. Ils étaient en concurrence entre eux pour partir. Le jour où le frère Néthelme fut tué à la bataille du Bourget, ce n'était pas à lui de marcher.

» C'est ainsi qu'ils eurent constamment leur place, et sur les remparts, et dans les batailles qui se livrèrent devant nos murs : la bataille de Champigny, celle du Bourget, celle de Buzenval et l'attaque de Montretout.

» Ces jours-là, on les voyait de grand matin, par un froid rigoureux, traverser Paris au nombre de trois à quatre cents, salués par la population, le frère Philippe en tête, malgré ses quatre-vingts ans, et les envoyant au combat, où il ne pouvait les suivre. Quant aux Frères, ils affrontaient le feu comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie, admirables par leur discipline et leur ardeur. C'est ce que tout le monde a proclamé. Ils étaient réunis par escouades de dix, un médecin avec eux, et ils marchaient comme un régiment. Arrivés au combat, les reins ceints d'une corde, et s'avançant deux par deux avec un brancard, ils se répandaient, courant toujours du côté du feu, relevant les blessés, les portant avec soin jusqu'au médecin et aux voitures d'ambulance. Pour chaque bataille, il y aurait une foule de traits à vous signaler. « Mes frères, leur criait un » jour un de nos généraux, l'humanité et la charité n'exigent pas qu'on » aille si loin. » Un autre chef descend de cheval et embrasse l'un d'eux, sous le feu du canon, en lui disant : « Vous êtes admirables, vous et les » vôtres ! »

» C'est qu'en effet, dans le plus fort de la mêlée, ils couraient à nos blessés, sous les balles et la mitraille, mêlés cordialement avec nos soldats, qui les regardaient comme des camarades. Ils marchaient de concert : l'un, comme on l'a remarqué, portait l'épée qui tue, l'autre la croix qui sauve. Puis, le lendemain des batailles, ils ensevelissaient les morts. Eux-mêmes eurent à pleurer deux des leurs qui furent tués; plusieurs furent blessés, et dix-huit périrent par suite de maladies contractées près des blessés et des malades.

Digitized by Google

» Ces soldats pacifiques se retrouvaient ensuite, soit paisiblement au milieu de leurs enfants, à l'école, soit doux et affectueux auprès des malades qu'ils soignaient.

» Mais ce ne fut pas Paris seul qui fut témoin de ce dévouement que la charité chrétienne inspire. Dès l'origine de la guerre, ils sollicitèrent dans toutes les provinces les emplois les plus pénibles et les plus dangereux. Ils demandèrent à faire partie de l'armée du Rhin. Leurs établissements devinrent des casernes; ils organisèrent partout de nombreuses ambulances pour nos soldats ou pour nos mobiles, pour nos recrues ou pour nos blessés. Tout cela est constaté par des correspondances multipliées, par des remerciements de maires ou d'officiers.

» De même qu'à Paris, les Frères parurent sur tous les champs de bataille de province : à Dijon, à Alençon, à Pouilly, à Pontarlier, partout où l'on se battit, allant toujours au milieu du feu, le plus loin possible, pour ramasser nos blessés. C'est attesté par tout le monde. Que de faits il y aurait à citer ! Que d'épisodes à raconter !

» Je m'arrête, Messieurs. Il y aurait à vous dire le courage des Frères sous la Commune, qui vint si tôt couvrir d'un voile lugubre ce qui aurait dû être la glorieuse fin d'une guerre malheureuse. Il y aurait à vous les montrer recueillant, même à Belleville ou à Longchamps, les blessés des insurgés, mais bientôt persécutés, chassés par eux, arrêtés avec leurs élèves dans leur maison d'Issy et ailleurs, conduits à Mazas, au moment d'y périr, et, quand ils s'échappèrent, l'un d'eux, le frère Justin, tué en sortant.

» Ce que j'ai dit, Messieurs, suffit à justifier le choix que nous avons fait de cet institut des Frères des Ecoles Chrétiennes pour lui décerner le prix si honorable de la ville de Boston. Les Frères sont presque tous enfants du peuple, et tous dévoués à l'éducation et au bien du peuple. Que toute justice leur soit rendue ! L'Académie sera heureuse de la leur rendre, et ce prix qu'elle va leur décerner sera comme la croix d'honneur attachée au drapeau d'un régiment. »

Ces paroles ont été applaudies avec enthousiasme par le public restreint de l'Académie; elles ne l'ont pas été avec moins de chaleur par tous les honnêtes gens de France, et elles sont, et elles resteront, comme on l'a dit, pour ces hommes admirables, une récompense plus grande que leur modestie n'eût jamais osé la rêver.

LOUIS DE KERJEAN.

Digitized by Google

— Dans les premiers jours du mois, S. G. Mgr Chigi, nonce apostolique, qui recevait au Pouliguen (Loire-Inférieure) l'hospitalité de M. le comte d'Esgrigny, a béni un charmant calvaire érigé à l'entrée du port de cette petite ville. Mgr de Nantes assistait à la cérémonie, et a adressé la parole à la foule des habitants et des baigneurs. — Ce calvaire est dû à la générosité de M. et de Mme d'Esgrigny.

— Le Conseil municipal de Rennes a accepté avec reconnaissance le don fait au Musée de la ville par M. et Mlle Aussant, d'une précieuse collection de gravures et d'estampes relatives à la Bretagne, réunie par les soins de M. le docteur Aussant.

— Du 1er au 15 septembre, aura lieu à Rennes, à l'occasion du Congrès régional agricole, une exposition de tableaux, d'objets d'art et d'archéologie, qui promet d'être des plus intéressantes. Une commission fort bien composée, et dont notre collaborateur M. S. Ropartz a été nommé président, est chargée d'en surveiller tous les détails. Cette exposition fera, bien entendu, le sujet de notre prochaine chronique.

---

## M. DU LAC.

M. Veuillot annonçait, ces jours derniers, dans l'*Univers*, la mort du comte du Lac de Montvert, qui avait participé à la fondation de ce journal en 1833 et n'avait cessé depuis lors de prêter à sa rédaction un concours assidu. Deux jours après, il consacrait à la mémoire de cet homme de bien et de cœur un article éloquent et ému qui comptera parmi ses plus belles œuvres. Hier enfin, il annonçait la publication prochaine d'un volume comprenant les principaux articles de du Lac. Lié nous même, depuis quarante-sept ans, avec l'écrivain à jamais regrettable qui vient de mourir, nous aurions été heureux de le faire connaître à nos lecteurs; mais, après M. Veuillot, il n'y a plus rien à dire. Nous attendrons donc l'ouvrage qui est annoncé pour parler du rôle qu'a rempli du Lac pendant près d'un demi-siècle et de l'action puissante qu'il a exercée, comme logicien et comme théologien, sur la presse catholique.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

---

*Le Secrétaire de la Rédaction*, ÉMILE GRIMAUD.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE BRETONNE ET VENDÉENNE

—

ALFRED DE BOISAYRAULT. — In-8o, 8 p., avec un portrait photographié. Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée.*

BULLETIN SCOLAIRE D'ILLE-ET-VILAINE. 1re année. No 1. Janvier 1872. In-8o, 38 p. — Rennes, imp. Oberthur et fils; lib. Verdier.— Abonnement : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.

CLAREMONT-WEYBRIDGE, 1848-1866. Notes et souvenirs, extraits de mon journal, par Luigi Odorici. 2e édition in-4o, 174 p. — Dinan, imp. Peigné.

CRÉATION (LA); par Félix Du Temple, député d'Ille-et-Vilaine (général Du Temple. In-8o 82 p. — Rennes, imp. Oberthur et fils; Paris, lib. Lecoffre et fils.

ETUDES MILITAIRES SUR LA RÉORGANISATION DE L'ARMÉE DE TERRE; par H. Coulmès, officier au 93e de ligne. In-8o 242 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud.

ÉTUDE des titres consolants et glorieux de N.-S. Jésus-Christ; par le R. Jacques Nouet, de la Compagnie de Jésus. Ouvrage corrigé et entièrement refondu par le R. P. Henri Pottier, de la même Compagnie. Tomes 1, 2 et 3. In-18 jésus, 1426 p. — Rennes. imp. Hauvespre; Paris, lib. Enault et Mas.

GLANES POÉTIQUES; par Félix Jestin (pseudonyme: Charles Dumanais). In-16, 186 p., portrait et fac-simile. — Brest, imp. Gadreau.

GUIDE POUR LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE, indiquant, pour chaque administration, le programme d'examen, la durée du surnumérariat, les traitements, l'avancement, la nature des fonctions; pour chacune des fonctions libérales, les connaissances et les ressources nécessaires; enfin les conditions d'admission aux écoles spéciales, par Eugène Robert. In-18 Jésus, 324 p. — Nantes, imp. Bourgeois.

QUELQUES MOTS SUR LE CORPS D'ÉTAT-MAJOR. In-8o, 8 p.— Nantes, imp. Bourgeois.

RAPPORT A SIR HARRY RAINALS, consul d'Angleterre à Brest, sur la situation sanitaire de l'espèce bovine, au point de vue du typhus contagieux, dans les départements des Côtes-du-Nord, du Finistère et du Morbihan; par H.-M. Tanguy, vétérinaire à Landerneau. In-8o, 15 p. — Guingamp, imp. Ve Rouquette.

SCIENCE (LA) DES SCIENCES, ou l'Amour de Jésus, ses motifs, sa pratique; par le R. P. Saint-Jure, de la Compagnie de Jésus. Publié par le P. H. Pottier, de la même Compagnie. 2 vol. in-32, 532 p. — Nantes, imp. Grinsard; Lib. Mazeau; Paris, lib. Enault et Mas..... 1 fr. 25

SUR LES FAITS ET GESTES DE LA LÉGION BRETONNE; par A. Domalain, lieutenant de vaisseau. In-8o, 16 p. — Paris, imp. Kugelmann.

VIE DE Mgr SOYER, ÉVÊQUE DE LUÇON, par M. l'abbé du Tressay, in-8o, 550 p. — Paris, Lecoffre. — Nantes, Libaros; en Vendée, chez les libraires..... 6 fr.

Digitized by Google

# LE CHEMIN DE LA VÉRITÉ

LE CHEMIN DE LA VÉRITÉ, par le comte de Champagny, de l'Académie française [1].

Titre modeste, mais qui exprime bien la pensée de cet ouvrage où toutes les questions philosophiques sur l'homme et sur Dieu sont ramenées à quelques questions de bon sens, dont la solution facile nous met vite sur le chemin de la vérité. Elle fait même mieux que nous y mettre. « Ma conviction est, dit Mgr d'Orléans dans une lettre à M. de Champagny, qui sert d'introduction au livre, que beaucoup de vos lecteurs trouveront, en vous lisant avec attention, non-seulement l'indication du chemin à prendre, mais le terme même où ils seront heureux de parvenir.... C'est ici plus qu'une œuvre littéraire, c'est une œuvre de zèle et de premier ordre, puisque le but que vous vous y êtes proposé et qui sera atteint, est d'aider au retour vers la foi les âmes qui ont le malheur d'en être éloignées. »

Qu'ajouter à un pareil éloge? *Le Chemin de la vérité* peut être considéré comme le complément du beau traité de Bossuet sur *la Connaissance de Dieu et de soi-même.* « La sagesse, dit Bossuet, consiste à connaître Dieu et à se connaître soi-même. La connaissance de nous-mêmes doit nous élever à la connaissance de Dieu. » Telle est aussi la pensée et l'unique pensée de M. de Champagny ; mais Bossuet étudie l'homme philosophiquement et scientifique-

[1] Un vol. in-18, 400 p. Paris, Bray et Retaux, rue Bonaparte, 82.



Digitized by Google

ment, tandis que M. de Champagny met, jusqu'à un certain point, de côté la philosophie et la science, pour s'interroger simplement et interroger chaque homme sur ses instincts, ses besoins et ses désirs. « Il ne faut, pour cela, dit-il, ni beaucoup d'érudition (car c'est une étude toute personnelle et tout intérieure pour laquelle les faits extérieurs sont inutiles), ni une philosophie très-haute, car ce n'est pas une abstraction, un monde supérieur et indéfini qu'il s'agit d'étudier ou, pour mieux dire, de regarder. Notre pensée n'a qu'à revenir sur elle-même et à se contempler comme en un miroir. On invite donc tous ceux qui n'ont goût ni aux subtilités ni aux sophismes, à parcourir la route qui leur est ouverte ici. On ne leur demande pas une longue étude, on n'exige pas d'eux une lecture de plusieurs heures. C'est un tête-à-tête d'une demi-heure qu'une âme humaine propose ici à toute âme humaine, sachant bien que la vérité est faite pour tous et que le chemin qui y mène doit-être accessible à tous [1]. »

Le livre de M. de Champagny n'est donc qu'une conversation à cœur ouvert entre l'auteur et le lecteur sur tout ce que nous éprouvons et ce que nous sentons sans chercher le plus souvent à en tirer aucune conclusion pratique. Rien de plus attachant que cette méditation à deux qui nous révèle, en quelque sorte, nous-mêmes à nous-mêmes et n'exige nulle contention d'esprit. De tout temps, se connaître soi-même a été le premier précepte de la sagesse, et ce précepte a été universellement admis. Qui cherche néanmoins à se connaître ? et n'est-il pas trop habituel d'arriver à la mort, suivant le mot du tragique latin, *connu de tous et ne se connaissant pas* [2] ?

La première chose qui doit frapper l'homme, c'est le rang qu'il occupe dans l'échelle des êtres ; l'animal, qui est au-dessous de lui, est dirigé par un instinct qui ne le trompe jamais, et la satisfaction de ses besoins corporels suffit à ses désirs. L'Ange, de son côté, où le Génie, si vous en êtes encore au génie païen, n'a également

[1] P. 14 et 1.

[2] *... Notus nimis omnibus,*
*Ignotus moritur sibi.*

Senec. *Thyest.* Act. II, v. 402.

Digitized by Google

nul désir qui ne soit satisfait. Il jouit de la pleine vie et il nage en pleine lumière. Seul, l'homme a des désirs, des tourments, des inquiétudes ; sa vie n'est qu'un labeur et une lutte continuelle contre la nature et contre lui-même. Seul, il a un besoin constant de direction et d'appui. Qui donc l'enseignera, le dirigera, le soutiendra ? Qui lui donnera la force dans sa faiblesse ? qui aura pitié de lui dans sa misère ? S'il est l'œuvre du hasard, sera-ce le hasard? S'il est le produit perfectionné d'une nature inintelligente, sera-ce cette nature qui n'a pas conscience de ce qu'elle fait? « Le criminel qu'on va décapiter, dit très-bien M. de Champagny, peut implorer la pitié de son bourreau, il n'implore pas la pitié de la hache [1]. »

Nous ne pouvons donc rien comprendre à notre être sans admettre premièrement l'existence d'un autre être supérieur et créateur. C'est le cri de tous les temps, c'est le sentiment de toutes les âmes, et ce sentiment est si fort qu'il s'imposa plus d'une fois à Voltaire lui-même, ainsi que je le rappelais, il y a quelques jours :

> Croyez-moi, plus j'y pense et moins je puis songer
> Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger [2].

Jamais plus qu'à notre époque on n'a parlé de progrès, ce qui est, si nous consultons l'histoire, une manie, un tic des temps de décadence. Ainsi, dit-on, l'homme lui-même est un progrès. Primitivement, ce n'était qu'une grenouille, suivant l'opinion d'hier, qu'un singe, suivant l'opinion d'aujourd'hui ; mais ce batracien ou ce singe a fait des progrès ; il ne parlait pas et il parle ; il ne raisonnait pas et il raisonne ; il ne savait pas distinguer le bien du mal et il le distingue ; et notez bien que tout cela s'est fait par *sélection naturelle,* c'est-à-dire naturellement, sans que ledit homme s'en aperçût et que personne y mît la main. Voilà cependant où va la science ! N'est-ce pas le cas de répéter le mot de Pascal : *Incrédules, les plus crédules !*

[1] P. 28.
[2] *Discours sur l'homme*, cité par M. de Champagny, p. 45.

Digitized by Google

Mais en quoi donc ce passage du singe à l'homme serait-il un progrès, si le singe est content de son sort, et si l'homme, inférieur de ce côté aux bêtes, constamment travaillé par des peines et des désirs, n'est pas content du sien? Vous l'appelez le roi de la nature et il n'en est, en réalité, que le paria, puisqu'il est le seul des êtres vivants qui soit à la chaîne, non-seulement du travail, mais de la plus terrible des souffrances, la souffrance morale, et à celle non moins pénible des passions.

Ah! sans doute! l'homme a un perfectionnement à attendre; tout le lui dit, car tout lui prouve qu'il est imparfait. Être fini, il rêve l'infini; il le rêve pour son nom, bien qu'il voie chaque jour l'oubli atteindre des noms qui furent célèbres; pour sa patrie bien que, dès le temps de Sulpitius et de Cicéron, on rencontrât déjà tant de cadavres de villes, *tot oppidorum cadavera,* aux lieux qu'avait le plus illustrés la gloire. Ce besoin de l'infini ne révèle-t-il pas, à lui seul, l'infini, comme la soif révèle l'eau, suivant une observation très-juste de M. de Champagny, et comme la faim révèle l'existence de la nourriture [1]?

« Mon sens intime me dit — c'est un écrivain protestant qui parle — que je ne suis pas *quelque chose,* mais *quelqu'un,* que je suis un être vivant logé dans une maison de chair, et que, dût ma maison tomber en ruines, elle ne saurait pas plus m'écraser que le mur croulant n'écrase le vent qui passe, la voix qui résonne, la pensée qui s'élève [2]. »

Qui ne sent, en effet, deux êtres en soi toujours en lutte, et qui ne sent que l'un d'eux, la pensée, est trop immatériel pour être écrasé? Ainsi, l'âme, son immortalité, un Dieu créateur et juge, un état de perfection pour l'homme où la lutte intestine qui le ronge cessera, telles sont les données premières qui se présentent à l'esprit de tout homme s'étudiant de bonne foi.

Mais s'il y a un Dieu, il y a une religion, c'est-à-dire, un lien qui *relie* l'homme à Dieu et les hommes les uns aux autres. Il y a

[1] P. 25.
[2] *Nos Ruines.* Paris, 1872. Cité par M. de Champagny, p. 274.

Digitized by Google

un culte, car l'honneur est dû à celui à qui l'on doit tout, et la prière à celui qui peut tout. Montaigne lui-même reconnaissait que ce n'était pas tout de servir Dieu de corps et d'âme, et qu'on lui *devait encore une révérence corporelle* [1]. Il faut une loi claire, précise, car que serait *une société qui ne connaîtrait pas sa loi* [2]? Ainsi, religion, culte, législation, tout se suit, tout s'enchaîne naturellement et nécessairement. Les anciens faisaient venir cette législation de l'Olympe, où, disait Sophocle, il y a *un grand Dieu qui ne saurait vieillir* [3]. Il faut être arrivé à nos temps de décrépitude pour ne pas comprendre, suivant le mot de M. de Champagny, que *la science de Dieu ne peut être enseignée que par Dieu* [4].

Mais si la religion est nécessaire, quelle est la vraie? Il tombe, en effet, sous le sens, qu'il ne peut y en avoir qu'une. Or, cette religion sera évidemment celle où la main de Dieu sera le plus visible, c'est-à-dire, qui sera la plus ancienne, la plus invariable dans sa foi, à laquelle ni le temps, ni la distance, n'ont pu faire subir aucune altération, qui était la foi de saint Pierre comme elle est la foi de Pie IX, et qui n'a ni un iota de moins, ni un iota de plus à Lima qu'à Paris, à Pékin qu'à Rome. « Croyez-vous en Dieu? écrivait Proudhon. Si oui, vous êtes chrétien, catholique. Si non, osez le dire? Car alors ce n'est pas seulement à l'Eglise que vous déclarez la guerre, c'est à la foi du genre humain. Entre ces deux hypothèses, il n'y a place que pour l'ignorance et la mauvaise foi [5]. »

Telle est, en quelques mots, la voie que nous fait suivre M. de Champagny, *voie toute de bon sens, toute découverte* et fort peu longue, car nous nous apercevons bien vite que « la vérité est près de nous, qu'elle est en nous, que nous avons en nous la *lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.* » J'aurais mieux fait peut-être de renvoyer, dès l'abord, le lecteur à l'ouvrage, et de laisser parler M. de Champagny avec cette abondance de l'esprit et

[1] *Essais.* L. II-XII.
[2] *Le Chemin de la vérité*, p. 140.
[3] Sophocle, cité par M. de Champagny, p. 145.
[4] P. 145.
[5] Cité par M. de Champagny, p. 334.

Digitized by Google

du cœur, qui charme et qui entraîne, au lieu de dénuder le chemin sous ses pas, mais je n'ai pu m'empêcher, tout en le suivant, de céder à l'attrait et de buissonner comme les écoliers.

« Suivez donc cette voie, nous dit l'auteur, ayez pour cela une heure de loisir, de sens rassis et d'esprit libre, sans vous perdre dans des raisonnements subtils et dans une science toujours douteuse; réfléchissez et méditez dans la simplicité et la liberté du sens commun, et vous arriverez bientôt à y voir clair. Vous aurez fait ainsi tout ce que votre raison pouvait faire et il ne restera plus qu'à décider votre cœur; *pour cela vous prierez Dieu et Dieu fera le reste*[1]. »

Et si ni le cœur, ni la raison ne se décident, c'est tout simplement qu'on ne veut ni prier, ni chercher. Telle est la grande maladie de notre temps. Nicole la signalait dès le XVIIe siècle; il n'était pas rare, en effet, dès lors, de rencontrer, même parmi ceux qui se qualifiaient d'honnêtes gens, des esprits dont la plus grande occupation était d'*éviter* la vérité, et Bossuet entrevoyait un moment où les *libertins* et *les esprits-forts* finiraient par être discrédités, « non par aucune horreur de leurs sentiments, disait-il, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires[2]. »

Voilà bien où nous en sommes, et il faut voir, dans l'ouvrage de M. de Champagny, le portrait vivant de ces *chrétiens en l'air*, comme disait Bossuet après Tertullien, *plerosque in ventum christianos*, qui aujourd'hui en sont même venus à faire bon marché du christianisme.

La grande plaie de notre siècle, dit-il, *c'est l'horreur de la pensée.* « On n'est pas précisément athée, on se fâche même quand on s'entend appeler de ce nom. On n'est pas matérialiste; quoiqu'on ne sache pas toujours bien ce que c'est, c'est un nom qui répugne et un sale vêtement dont on n'aime pas à s'affubler; mais on vit et on agit comme si on était athée et matérialiste; on supprime machinalement de sa vie et de la vie commune, tout ce que le

[1] P. 179.
[2] *Sermons*, édition Lebel, t. I, p. 281.

Digitized by Google

matérialiste et l'athée en suppriment logiquement. Pourquoi? Parce qu'on *ne veut pas penser*..... Parce qu'après avoir dit autrefois et dit à l'excès : — Pensez, examinez, discutez, philosophez, — on se dit, au contraire, aujourd'hui : — Ne pensons plus, ne discutons plus, ne philosophons plus..... Non, soyons positifs; ne nous occupons que de ce qui se voit et se touche, de ce qui s'offre à nous palpable, grossier, brutal, de ce qui satisfait les besoins du corps et n'exige aucun effort de l'esprit. Au nom des faits, guerre à l'idée ; au nom de la matière, guerre à l'esprit [1]. »

Il est assurément impossible de mieux caractériser ces grands prôneurs du libre examen, qui fuient tout examen sérieux et proclament la libre pensée, en se faisant les esclaves du premier incrédule venu, ne voulant pour eux, comme Montaigne, que l'*incuriosité et l'ignorance.*

Et cependant, à quelle époque a-t-on plus parlé de science qu'aujourd'hui? La science en est même venue à prétendre détrôner Dieu [2]. Singulière science qui ne peut jamais dire, ni d'où nous venons, ni où nous allons, et qu'un enfant peut toujours arrêter d'un seul mot : *Avant* ou *après!* Veut-elle vous expliquer le passé? dites-lui après sa première explication : *Et avant?* — En donne-t-elle une seconde? dites encore : — *Et avant?* — Et à moins qu'elle n'en vienne tout au moins à la *chiquenaude* de Descartes, vous la trouverez muette [3]. Veut-elle vous apprendre les

[1] P. 74-75.

[2] Je me figure que si le premier homme, au lieu d'être Adam, eût été tel ou tel de nos savants modernes, il eût, dès le lendemain de la création, rédigé un mémoire pour prouver la plus ou moins grande ancienneté du monde. L'examen de son corps qui était dans sa pleine virilité, lui eût, tout d'abord, fourni un argument irréfragable, car d'habitude on n'arrive pas à trente ou trente-cinq ans en un jour. Les arbres en pleine fructification du paradis terrestre lui auraient aussi donné à penser. Il eût compté leurs séves et déterminé, à un jour près, leurs âges divers, etc. C'est assurément une très-belle chose que la science, mais qu'elle est ridicule lorsqu'elle prétend lutter avec Dieu!

[3] « Je ne puis pardonner à Descartes. Il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une *chiquenaude*, pour mettre le monde en mouvement. Après cela, il n'a plus que faire de Dieu. » — Pascal. *Pensées.* 1re partie. Art. XI. — 41.

Digitized by Google

progrès futurs de l'humanité ? dites lui : *Et après?* — et elle restera encore muette. La science se scandalise de nos mystères, et pour elle plus que pour nous, tout est mystère, car elle ne peut dire le dernier mot sur rien [1]. M. l'abbé Martin la compare très-justement à une lanterne qui répand la lumière à quelques pas, tandis qu'au delà tout reste sombre, [2] je dirai même : tout devient plus sombre; car, si la lanterne éclaire auprès, elle aveugle au loin.

Où en est d'ailleurs la science ? Celle d'aujourd'hui n'est pas celle d'hier, et personne ne saurait dire quelle sera celle de demain. Pour Cuvier, le système de la terre de Buffon n'est qu'un *eu d'esprit.* Les théories des encyclopédistes, de ces grands savants qui se croyaient la science même, sont actuellement plus mortes qu'eux, car on n'y pense plus. On s'est vite aperçu qu'ils n'étaient encore, comme Sénèque, que dans le vestibule de la nature, *in vestibulo hæremus.* Mais nous-mêmes en sommes-nous complétement sortis ? C'est ce que nos enfants pourront dire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la science ne peut rien contre la raison, et le motif, comme dit très-bien M. de Champagny, en est bien simple, c'est que la science n'est venue qu'après la raison, que c'est la raison qui l'a *découverte*, qui l'a *faite.* On nie l'âme parce qu'on ne l'a jamais vue ; mais a-t-on vu l'ouïe, a-t-on vu la pensée, a-t-on jamais rencontré la vue en disséquant les cadavres ? Faudra-t-il les nier parce que le scalpel n'a pu les saisir ? Faudra-t-il étouffer la raison qui nous crie que la vue, l'ouïe, la pensée, ne sont, pas plus que l'âme, des chimères [3] ?

On ne saurait trop lire les conseils que donne M. de Champagny

[1] « Il ne faut pas dire qu'elle (la Révélation) est venue accroître la sphère des mystères; *au contraire, elle est venue la restreindre ; mais elle l'a laissé subsister.* » Champagny, p. 285.

[2] M. l'abbé Martin, chanoine de Belley, dans un discours fort remarquable, prononcé en 1863, à l'ouverture du Congrès de Chambéry.

[3] On sait la réponse d'un paysan à un docteur qui lui disait qu'il n'avait jamais pu trouver l'âme dans ses opérations cadavériques : — « Je crois bien, elle n'y était plus. »

Digitized by Google

à ceux qui se laissent influencer par les objections de la science : « Voilà quatre-vingts ans, cent ans au plus, dit-il, que le mot de géologie est inventé, et voilà à peu près autant de temps que l'on cherche dans la géologie des armes contre le christianisme ; depuis ce temps, la géologie a, une ou deux fois, changé de face à peu près complétement, et elle en changera encore. En attendant, l'homme qui a trouvé dans son âme la certitude de la vérité religieuse, a bien le droit de se tenir en paix, et il peut prier la science, avant de critiquer ce qu'il a pensé, de savoir au juste et définitivement ce qu'elle pense elle-même.

« Ajoutons ici qu'à ces obscurités et ces incertitudes de la science s'ajoutent, en bien des cas, des obscurités et des incertitudes d'un autre genre. Je veux parler de ces attaques si fréquentes qui s'appuient sur des contradictions prétendues entre certaines données scientifiques et certains passages des livres saints. L'attaque, dans ce cas, a contre elle une double chance d'erreur. — D'un côté, il y a une science qui peut se tromper ; car la science dont il s'agit n'est pas la géométrie ni la physique ; ce sont, la plupart du temps, ces sciences rétrospectives, curieuses, mais semées de bien des nuages, qui, d'après le monde présent, prétendent deviner le monde passé et un monde tout autre ; ou bien encore, ce sont les sciences érudites, la chronologie surtout, travaillant à six mille ans de distance, et Dieu sait si ces sciences-là ne sont pas, elles aussi, pour une bonne part, conjecturales et divinatoires. — Et, d'un autre côté, en face de cette science certaine ou incertaine, il y a un texte biblique que l'on peut fort bien avoir mal compris, un texte écrit il y a quatre mille ans..., dans une langue qui depuis deux mille et quelques années, a cessé d'être une langue parlée, dans une langue dont les monuments, ceux du moins qui sont authentiques, tiennent tous dans un seul volume et ne fournissent, par conséquent, qu'un vocabulaire bien insuffisant. Entre cette science qui peut se tromper et ce texte qu'on peut mal comprendre, une contradiction apparente est-elle quelque chose de bien concluant ? Il est facile, mais il est peu logique

Digitized by Google

et peu utile de chercher une contradiction entre deux termes que l'on ne connaît bien ni l'un ni l'autre....

» Et, en tout état de cause, ne puis-je pas dire à la science ou à ce qu'on appelle la science : — Si vous êtes la vérité, donnez-moi toute la vérité ; vous prétendez détruire mes affirmations, donnez-m'en d'autres ; vous me dites ce qui n'est pas, dites-moi ce qui est ; rendez-moi ce que vous m'ôtez. J'avais ou je croyais avoir la connaissance de mon principe et de ma fin. Vous m'avez dit qu'elle était fausse, donnez-moi la véritable.... J'avais une consolation dans mes peines, un soutien dans mes labeurs, une espérance en ce monde et hors de ce monde.... que me donnez-vous en fait de consolation, de soutien, d'espérance ?... Que me dites-vous en face des découragements de la vie ? Que me dites-vous quand je suis malade et que vous ne pouvez pas me guérir ; quand je suis indigent et que vous ne me secourez pas ; quand je suis triste et que vous m'ordonnez de prendre courage, sans me dire où je dois puiser ce courage ? Que me dites-vous auprès de la tombe de mes pauvres morts que vous n'avez pas su me conserver, et qui s'en sont allés en me disant : *Au revoir ?* Si vous n'êtes ni la lumière, ni la règle, ni la force, ni le soutien ; si vous ne satisfaites pas ces besoins essentiels et ineffaçables des cœurs et des intelligences humaines, vous n'êtes pas, vous non plus, la vérité ; qu'ai-je besoin de vous [1] ? »

Je me suis laissé entraîner à citer tout cet admirable morceau, et je me laisserais facilement entraîner à citer tout l'ouvrage. Tout, en effet, est à citer et à méditer. M. de Champagny n'a qu'un mot sur chaque question, mais ce mot parle et peint tout ensemble ; il fait mieux, il conclut, de sorte qu'il n'y a plus rien à dire. Parle-t-il des églises nationales, il se demande comment, la religion étant la vérité, il pourrait y avoir une religion française, puisqu'on n'a jamais entendu parler ni d'une arithmétique ni d'une géométrie françaises ; puis il définit d'un trait ces prétendues religions : *Dieu*

[1] P. 268 et *seq.*

Digitized by Google

*gouverné, au nom de la nation, par le prince* [1]. Et ces religions du libre examen, où chaque membre de la communauté prétend trouver en lui *la raison divine qui le dirige, la lumière divine qui l'instruit,* n'aboutiraient-elles pas, s'il en était ainsi, à un mysticisme universel? « Ne serait-ce pas, dit l'auteur, une véritable Thébaïde que les lieux habités par ces âmes toutes en communication avec leur Dieu [2] ? »

On sait ce qui en est de ce mysticisme et comment le libre examen, au lieu de *relier,* ne fait que diviser, pour aboutir, plus ou moins vite, à la confusion des langues.

Et cette prétention que tout doit changer, tout doit progresser, la grande prétention de nos jours, avec quelle verve l'auteur la réduit à néant. En vérité, ferez-vous que l'homme naisse avec d'autres sens, d'autres facultés, d'autres instincts? Les sciences se développeront, très-bien; mais feront-elles que le carré de l'hypothénuse cesse d'être égal à la somme des deux autres carrés? Changeront-elles l'ordre des saisons? Parviendront-elles à nous faire marcher autrement que sur nos pieds ou agir autrement qu'avec nos bras? Sans doute, la science pourra mieux connaître ce qui est, mais elle ne pourra faire que ce qui est ne soit pas; « l'invariable et l'incommutable nous pressent de toutes parts. Qu'on le croie ou qu'on le nie, deux et deux feront toujours quatre, et Dieu sera toujours Dieu [3]. »

Belle époque, vraiment, pour parler des progrès de la civilisation que celle où la société croule! On a commencé par dire : *Les rois s'en vont;* on voudrait pouvoir ajouter : *Dieu s'en va;* mais avant que ce souhait impie s'accomplisse, on est réduit à se demander : Où trouver un homme? car il n'y en a plus! Il n'y a plus ni génie, ni chefs-d'œuvre; l'antique foi a été remplacée par une incrédulité tapageuse, l'antique honneur par un mépris de tout devoir qui paralyse les efforts les plus généreux. On ne s'entend

[1] P. 212.
[2] P. 200.
[3] Je ne fais que résumer dans ces lignes, et le plus souvent en employant les termes mêmes de l'auteur, les pages 304-310 de son livre.

Digitized by Google

plus, et ceux qui parlent le plus de liberté ne veulent plus entendre. Aussi que sont devenues les grandes luttes oratoires des temps passés ? La tribune est à l'assaut, les discussions sont devenues des pugilats, et le palais de Louis XIV ne s'est rouvert que pour être le témoin de notre impuissance.

Voilà où vont infailliblement les peuples qui croient pouvoir se passer de Dieu. Lorsque la pensée décline, tout décline. Personne n'a peint avec plus de vérité et d'éloquence que M. de Champagny cette douloureuse situation, que marquent pour nous, comme d'un fer rouge, les deux dates sinistres 1870, 1871. Il faut lire les soixante pages de son *Epilogue*; elles ne sont pas seulement éloquentes, elles sont neuves, et nous révèlent de vieux défauts auxquels nous n'avions jamais songé. Tel est cet esprit gaulois, ou, comme M. de Champagny l'appelle, cet *esprit parisien*, intelligent mais *gouailleur*, perspicace mais âpre et mordant, prompt à dénigrer et à flétrir, qui nous a fait préférer Rabelais à du Bellay et à Ronsard, Molière à tous les autres écrivains du grand siècle, et qui, hier encore, faisait proclamer Voltaire, par un représentant du pouvoir, *le plus grand génie de la France*. Telle est encore cette absence de respect pour le passé qui nous rend le peuple le plus *étranger à la religion des souvenirs*. Dès le règne de François Ier, on préférait les monuments neufs aux vieux, et la grosse tour du Louvre, centre historique et glorieux, *clef de voûte*, si l'on peut dire, *de la monarchie féodale*, était démolie pour faire place à une fabrique de la Renaissance. Les révolutionnaires n'ont eu qu'à marcher dans cette voie, et ils y ont bien marché; puis sont venus les *embellisseurs* qui ont rasé sans pitié la cité de nos pères; et les honnêtes bourgeois s'ébahissaient d'admiration à la vue de cette destruction grandiose. Ce mépris des souvenirs va chez nous jusqu'à l'ingratitude. « Whittington et son chat, dit M. de Champagny, sont plus populaires à Londres que Jeanne d'Arc à Paris. » Pas un monument, pas une inscription ne l'y rappelle, et dernièrement, « quand la pioche administrative a remué le sol où Jeanne d'Arc fut blessée devant Paris, qui donc y a pensé [1] ? »

[1] P. 381.

Digitized by Google

Que dire également de cette légèreté qui nous fait accepter une guerre, sans réflexion, sans discussion, *non comme des croisés, mais comme des enfants* à qui « il semble qu'il suffit de gobelotter dans des cafés en chantant la *Marseillaise,* de griser des soldats et de crier *à Berlin,* pour aller tout droit à Berlin? Et quand il se trouve que nous n'allons pas du tout à Berlin, mais que Berlin vient à Paris, quelle est notre ressource? Toujours la même : jeter à bas un gouvernement et laisser trois ou quatre cents *voyous* installer sur le dos du peuple souverain ébahi, un pouvoir nouveau, inapte, par cela même qu'il était nouveau, soit à faire la guerre, soit à faire la paix [1]. »

Voilà bien notre confession; elle est franche et triste. Nous ne la pousserons même pas jusqu'au bout, tant elle devient navrante [2]; mais quel est le remède? « *Le plus clair de tous les progrès de 1789,* nous dit M. de Champagny, *c'est le droit de la force.* Nous avons eu douze révolutions, pour le moins, c'est-à-dire que douze fois la révolution a brisé tout un ordre social, uniquement parce qu'elle s'appelait la force *(ego nominor leo),* et que cet ordre social lui déplaisait.... Nous avons tout essayé, monarchie, république, etc. Mais quelque édifice que nous ayons construit, nous ne l'avons pas achevé ou nous ne l'avons pas laissé debout. Evidemment, *nulle réforme politique ne nous guérira;* le vice est ailleurs, *il est en nous.* Notre pauvre France sera ballottée de révolution en révolution, de coup de main en coup de main, de liberté en anarchie et d'anarchie en dictature, tant que la mobilité des opinions ne sera pas contrebalancée par *le lest de la conscience;* tant que nous ne connaîtrons pas mieux cette loi divine qui nous défend de toucher

[1] P. 366.

[2] Oui, navrante, le mot n'est pas trop fort. Le patriotisme lui-même, si brillant chez quelques-uns, qu'est-il aujourd'hui chez un grand nombre? « Plus les langues étaient patriotes, dit très-bien M. de Champagny, et moins les bras avaient envie de le devenir. » Et les vices et les crimes de la nature la plus basse se multiplient, les outrages aux mœurs surtout, les avortements et les infanticides. Le docteur Brochard va jusqu'à dire que l'infanticide par inanition est une industrie *presque patemment exercée.* Cité par Champagny, p. 104.

Digitized by Google

à l'ordre établi pour la seule satisfaction de nos passions ou de nos idées; tant que nous ne serons pas, en un mot, plus honnêtes gens, mais honnêtes gens à ce degré où l'honnête homme devient homme religieux et l'homme religieux chrétien [1]. »

On le voit, pour M. de Champagny comme pour M. de Margerie, et j'ajouterai, comme pour M. de Bonald et M. de Maistre, il n'y a qu'une solution. La révolution a commencé par la proclamation des droits de l'homme, elle ne finira que par la proclamation des droits de Dieu; elle a commencé par l'incrédulité, elle ne finira que par la foi, et le *Chemin de la vérité* devient ainsi un de nos meilleurs traités politiques. Comment ne sentirions-nous pas cette nécessité de la foi, lorsque les païens eux-mêmes la sentaient? « On arrive bien vite à une vie honnête et heureuse, disait Quintilien, lorsque l'on croit : *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas* [2]. »

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

[1] P. 354.
[2] L. XII, c. I

Digitized by Google

# RELATION DU VOYAGE DE D. TAILLANDIER

## EN BRETAGNE *

---

### NANTES.

Je voulus voir dans cette ville les archives de la Cathédrale. L'abbé de Langle, chanoine, à qui je m'adressai, me fit parler à celui qui en est chargé, mais cet honnête homme me fit tant de difficultés, qu'il ne me fut pas possible de satisfaire ma curiosité..... Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est de jeter les yeux en passant sur un ancien obituaire où je n'ai rien trouvé de ce que je cherchais [1].

---

### BLEIN [2].

Je ne m'étendrai point sur les opérations que j'ai faites au château de Blain. J'ai envoyé dans le temps à Paris la liste des pièces que M. de Varsavaux s'est chargé de faire copier.

* Voir la livraison d'août, pp. 98-102.

[1] Il est bien fâcheux que notre voyageur n'ait pu examiner plus à loisir les précieux monuments de l'antiquité, que renfermaient ces archives. S'il nous avait fait connaître, par exemple, les *Chroniques Annaulx (sic)*, nous lui en serions fort reconnaissants.

[2] Le château de Blein, possédé successivement par les Clisson (XII^e-XIV^e s.) et les Rohan-Léon XV^e-XVIII^e s.) et devenu leur résidence assez habituelle, devait naturellement à ces circonstances l'étendue et le prix de ses richesses diplomatiques. Tout porte à croire, qu'en fait de titres et de documents féodaux, la Bretagne n'avait rien de comparable, étant mis à part, bien entendu, le chartrier ducal de Nantes. Malheureusement la Révolution a passé par là : elle y a fait comme partout des rui-

Digitized by Google

Le parti qu'a pris Son Altesse Eminentissime d'y joindre tout ce qu'il y a d'intéressant dans les petites archives, ne laisse rien à désirer.

M. de Varsavaux, bibliothécaire et archiviste de Blein, m'a promis aussi de chercher le mandement du duc Jean V, de l'année 1414, et l'arrêt de la cour des Pairs qui confirme celui de Bretagne et condamne le comte de Laval [1].

Il s'est encore chargé de joindre à toutes ces pièces des extraits des comptes des vicomtes de Rohan. Rien ne prouve mieux la grandeur de cette maison que de voir parmi leurs officiers les plus grands noms de Bretagne.

Je dois consigner ici une remarque que je tiens de M. de Varsavaux. Dans le comté de Porhoët, et si j'ai bonne mémoire, dans le vicomté de Rohan, les rentes féodales se paient à *la Guihéneuc*, c'est-à-dire à l'Exaltation de la sainte Croix. On reconnaît aisément le nom de Guéthénoc (ancêtre des Rohan) dans celui de Guihéneuc, et cela prouve que ce seigneur était bien regardé dans ce comté comme le premier auteur de sa maison.

---

## REDON.

J'ai fait, dans cette maison, une revue du cartulaire [2], et voici les deux pièces collationnées dont j'ai tiré des copies.

La première est celle qui est imprimée dans les *Preuves* de D. Morice [3] (fondation du prieuré de Sainte-Croix de Josselin, par Josselin, proconsul ou vicomte de Porhoët).

nes irréparables. Cependant quelques débris ont été sauvés par le dévoûment de M. Bizeul, qui était archiviste de ce château en 1789. Ces épaves d'un grand naufrage sont aujourd'hui la propriété de la bibliothèque de Nantes, et M. Péhant nous en donnera quelque jour un inventaire complet et détaillé.

[1] On sait que les Rohan et les Laval se sont disputé la préséance pendant trois siècles et plus ; le présent arrêt était favorable aux Rohan, mais il ne fut jamais entièrement mis à exécution, et la question, en définitive, est toujours restée pendante, au moins dans la pratique.

[2] Il s'agit de l'important cartulaire publié récemment avec tant de soin par M. de Courson.

[3] *Preuv.* t. I, c. 399.

Digitized by Google

J'ai fait diverses perquisitions sur les lieux mentionnés dans cette pièce, mais les religieux de Redon ne jouissent plus depuis longtemps du prieuré de Josselin. C'est au titulaire actuel ou plutôt aux fermiers de ce bénéfice qu'il faudrait s'adresser pour avoir les éclaircissements que l'on désire à ce sujet. Une personne du pays m'a promis de faire ces recherches et de me les communiquer.

Le second titre, dont j'ai tiré copie, est de 1090. Il commence ainsi : « *Anno ab Incarnatione Domini* [1]. » Dans l'imprimé, il est étiqueté par erreur comme de Marmoutiers. C'est la confirmation de la fondation du prieuré précédent.

J'ai fait d'inutiles recherches pour avoir quelque connaissance du *prieuré du Cellier* [2]. Ce nom n'est même plus connu à Redon.

---

## VANNES.

Je voulus faire, à Vannes, une visite aux archives de cette Eglise. L'abbé du Clos-Bernard, à qui je m'adressai, me remit à huit jours pour assembler le chapitre. Il me protesta, d'ailleurs, qu'il n'y avait rien dans ces archives dont je puisse faire usage. Je lui parlai du *lectionnaire* de saint Mériadec, de Maingenius, etc. A tout cela nulle réponse. L'évêque était alors en cours de visite pastorale ; je m'adressai au supérieur du séminaire, qui travaille actuellement au Propre du diocèse. Il n'a sur saint Mériadec d'autre connaissance que ce qui se trouve dans Albert-le-Grand, Lobineau et Le Cointe. Il ne connaît pas même le lectionnaire en question [3].

*D. Taillandier revient sur saint Mériadec dans une note supplémentaire, et voici ce qu'il en dit :*

[1] *Preuv. de Bret.* t. I, c. 480.

[2] Il n'en était pas de même quelques cinquante années auparavant ; car, le religieux de Redon, qui a écrit l'histoire de son monastère vers 1680, fait mention du *prioratus de Cellario, diœcesis nannetensis.*

*V. Cartular. Rotonense,* p. 451. La charte de fondation appartient à la seconde moitié du XI^e siècle. — *Le Cellier* est aujourd'hui une commune de la Loire-Inférieure, canton de Ligné.

[3] Telle était la science de ces liturgistes français du XVIII^e siècle, qui ont refait à neuf tous nos bréviaires et tous nos missels.



Digitized by Google

« Il y a une traduction française de la légende de ce saint évêque, dans le volume coté H, p. 883 [1]. Il est dit, à la fin, que cette légende française appartenait à *honnête* personne Jehan Le Poullen demeurant à Pontivy. Dans une note marginale, il est marqué que ce fut en l'an 1301 que l'on fixa au premier vendredi de juin la solennité annuelle de sa fête. Mais il était mort plusieurs siècles avant, ajoute la note. »

*D. Taillandier conclut ainsi :*

« Enfin, la légende de saint Mériadec se trouve aussi dans le légendaire de Tréguier (manuscrit du xv^e siècle [2]). »

---

## QUIMPERLÉ.

Il n'y a dans cette maison aucun titre original [3], mais on trouve un ancien cartulaire écrit dans le xii^e siècle, plus, une copie du même cartulaire, aussi fort ancienne.

Voici les pièces que j'ai cru devoir en tirer :

1° La première est la fondation même de l'abbaye, faite par Alain Caignard en 1029 [4]. Ce titre est intéressant par le nom de Guéthénoc, qui se trouve parmi les témoins, avec la qualité de frère d'Alain. Le narré historique que l'on voit au commencement de cet acte, se trouve aussi dans le cartulaire. Il y a un faux dans ce narré, puisque le pape saint Léon IX n'a commencé à régner qu'en 1049 [5]. On peut voir, ailleurs, les raisons qui ont déterminé le

[1] Il s'agit ici d'une collection de documents réunis par D. Lobineau et D. Morice. Elle est malheureusement perdue. On en trouve l'inventaire sommaire dans le t. iv, p. 231, des *Papiers de D. Morice* possédés par M. Courajod.

[2] Toutes ces données nous amènent à rejeter, comme dénuée de tout fondement, l'opinion de D. Lobineau, qui, contrairement au sentiment de tous les anciens, a placé l'épiscopat de ce saint personnage au xiv^e siècle. Mériadec appartient, selon toute probabilité, au vii^e siècle.

[3] Ce début appartient à une note additionnelle de D. Taillandier.

[4] *Preuv. de Bret.*, t. i, c. 365.

[5] Cette erreur est sans conséquence. Elle vient sans doute de ce que le narrateur avait confondu Benoît IX et Léon IX, à cause de la grande réputation de ce dernier. Il suffit, pour que la narration demeure vraie substantiellement, que la fondation de Sainte-Croix de Quimperlé ait été faite avec l'assentiment du pontife romain. Or, le fait est incontestable.

Digitized by Google

moine de Quimperlé, compilateur du cartulaire, à introduire cette fable dans l'acte même de la fondation de son monastère. Il est seulement bon d'observer ici en passant que ce cartulaire fut rédigé vraisemblablement lors de la dispute pour la possession de Belle-Isle entre les abbayes de Redon et de Quimperlé. La copie que j'ai de cette fondation est ancienne et faite avec toutes les formalités de justice. L'original est perdu.

2° La seconde pièce dont j'ai tiré copie, et celle qui énumère les concessions faites par Alain Caignard à l'abbaye de Quimperlé : « *Hæc est possessio Ecclesiæ Sanctæ-Crucis ab Alano comite Cainard ejusdem fundatore, Cornubiam regente, impertita, assentientibus totius Cornubiæ primatibus.* »

Cette pièce, qui n'est point imprimée, n'est proprement qu'une notice, mais elle est très-importante ; premièrement, parce qu'elle est dégagée du récit fabuleux qui se trouve dans l'acte de fondation; en second lieu, parce qu'on y retrouve encore notre Guéthénoc parmi les témoins :

« *Laudantibus et consentientibus, Alano comite, qui hanc donationem fecit, et conjuge ejus Judith, Orscando, Guetheneo et Guerec fratribus comitis.* »

Il est visible que *Guetheneus* est le même que *Guethenocus*, et cette variété dans la prononciation ne sert qu'à confirmer l'identité de Guéthénée et de Guéthénoc.

3° La troisième pièce est celle qui est imprimée, col. 360 : « *Inter alia dona, etc.* » Elle commence dans le cartulaire (fol. 2) par ces mots :

« *Cartula villarum ubi portus est Diulan, quos dedit comitissa Judith pro fraternitate sua.* »

Il y a dans l'imprimé une omission considérable : c'est celle de la signature de Guéthéneuc. Il se trouve dans le cartulaire immédiatement après Judith et avant *Omnès, episcopus Leonensis.*

Le rang que tient ici Guéthéneuc ne permet pas de douter que ce ne soit le même qui a paru dans les deux actes précédents, savoi Guéthénoc de Cornouaille, le frère d'Alain Cagnard.

Digitized by Google

4° La quatrième pièce est celle qui est imprimée, col. 373 : « *Ego Huelin, etc.* »

Elle est remarquable, parce qu'elle nous apprend qu'Avan, sœur d'Alain Cagnard, avait épousé cet Huelin, seigneur de Hennebond. Par conséquent, elle n'avait donné sa main ni à Eudon, comte de Penthièvre, ni à Josselin de Porhoët, comme l'a cru M. de la Gibonnais. Elle fait voir en même temps que le P. Lobineau s'est trompé en donnant pour femme à cet Huelin la propre fille d'Orscand, évêque de Quimper, qui était frère de notre Alain de Cornouaille.

5° La cinquième, que j'ai copiée sur le cartulaire, est celle qui est imprimée, col. 379 : « *Ego Budic.* » (Fol. 42, verso, du cartulaire.)

Elle n'est remarquable que parce qu'elle nous fait connaître la famille d'Alain Cagnard. On y voit figurer Hoël et Budic, ses propres enfants, ainsi que Bénédic et Guégon, ses neveux, les fils d'Orscand, évêque de Quimper.

6° La sixième est celle qui est imprimée, col. 431 : « *Hoel comes.* »

Elle est remarquable, parce qu'on y voit à la tête des témoins Maengué, fils de Guéthénoc.

7° La septième est celle qui est imprimée, col. 513 : « *Ego Alanus.* »

L'on y voit, parmi les témoins, *Maengi Corb.* Il semble que ce dernier terme soit pour *Cornubiensis.* Il faudra examiner si l'on peut appliquer cet acte à Mainguy, fils de Guéthénoc. Il paraît assez difficile de le faire vivre jusqu'en 1107, date de cet acte.

8° La huitième (fol. 80, recto, du cartulaire), est celle qui est imprimée, col. 514 : « *Rivallonus vicecomes.* »

Elle n'est remarquable que par la mention qui y est faite de *Guilleri.* Il faudra examiner si ce village de Guilliers est le même que celui où était situé Château-Tro [1].

9° La neuvième est un acte où il est parlé des fils de Guéthénoc comme cousins et héritiers d'un certain Daniel, fils de Roengallon.

[1] Ce château, premier berceau de la famille de Rohan, était situé dans la paroisse de Guilliers. (Morbihan, canton de Ploërmel).

Digitized by Google

Il faudra examiner quel est ce Daniel, et à quel degré de parenté il appartenait (*sic*) aux enfants de Guéthénoc [1].

10° En dixième lieu, viennent les trois catalogues des évêques de Vannes, de ceux de Quimper et des comtes de Cornouaille. Dans le premier, saint Mériadec est le troisième des évêques de Vannes. Il est bon d'observer que ce catalogue, qui se trouve au commencement du cartulaire, est d'une écriture du XIIe siècle; par conséquent, Mériadec était déjà regardé comme saint à cette date [2]. Cela seul renverse l'opinion de ceux qui veulent le faire vivre dans le XIIIe siècle.

11° Il y a aussi au commencement du cartulaire un extrait de la chronique de Quimperlé. Ce morceau contient l'histoire du mariage de Conan [3], fils de Geoffroi, avec Berte de Chartres, telle qu'elle est rapportée dans la chronique de Saint-Brieuc [4], qui n'est ici qu'une copie de celle de Quimperlé. Je soupçonne que le moine, auteur de cette chronique, est le même qui a rédigé la charte de fondation [5]. L'on y voit la restitution de Belle-Isle et du pays de Bels, que Conan, dit l'auteur, savait bien provenir de la dot de la mère d'Alain, *ex dotalitio matris Alani*. Ce trait seul, assorti *(sic)* comme il est, aux vues du moine et aux intérêts présents de sa maison, qui disputait alors à Redon la possession de Belle-Isle, me fait croire qu'il ne faut se servir de son autorité qu'avec beaucoup de précautions.

Ainsi, il est convaincu de faux dans les circonstances dont il embellit la fondation de son abbaye. J'ose dire qu'il l'est encore en cet endroit. Il dit que Conan savait que Belle-Isle et le pays de Bels étaient l'héritage et le patrimoine d'Alain Cagnard. Cette assertion est démentie par la donation que Geoffroi [6] fait de Belle-Isle à Redon, car il est dit dans cet acte que Geoffroi donna cette île à

[1] Ce Daniel m'est inconnu.

[2] Plus bas, on revient encore sur saint Mériadec.

[3] Il y a ici une erreur : le fils du duc Geoffroi s'appelait Alain, et non Conan.

[4] *Chronic. Briocense.* V. *Preuves de Bret.*, t. I, c. 34.

[5] Celle dont il était question plus haut.

[6] Il s'agit ici de Geoffroi, fils de Conan-le-Tort, celui qui régna sur la Bretagne, de 992 à 1008. V. le texte de cette donation, CARTULAR. ROTON. p. 246.

Digitized by Google

l'abbaye de Redon : « *Sicuti ipse possidebat hæreditario jure et habebat: parce qu'il en était nanti à titre héréditaire.* » Belle-Isle était donc l'héritage de Geoffroi et non celui d'Alain Cagnard. Alain Ruybriz, fils et successeur de Geoffroi, en était si persuadé, qu'en 1026 il confirma cette donation faite à l'abbaye de Redon : « *Sicut pater suus antea dederat, et ipse paterno jure possidebat* [1]. »

Comment le duc Alain aurait-il pu reconnaître que Belle-Isle était l'héritage d'Alain Cagnard, après l'avoir donnée lui-même à Redon comme son patrimoine et l'héritage de ses pères ?

Il y a quelque chose de plus. Geoffroi est mort en 1008, à son retour de Rome. Il paraît qu'Alain, son fils, se maria aussitôt après, et c'est à ce temps qu'il faut placer la prétendue restitution qu'il fit à Alain Cagnard du pays de Bels et de Belle-Isle [2]. Si cela était vrai, aurait-il confirmé en 1026 la donation faite par son père, et de quel front aurait-il pu dire que Belle-Isle était son patrimoine, après avoir reconnu authentiquement dans une assemblée solennelle que c'était celui de son homonyme, le comte de Cornouaille ? Cette contradiction ne peut se supposer. Cette observation acquiert un nouveau degré de force, si l'on fait attention que Catuallon, abbé de Redon, à qui Belle-Isle avait été donnée, était oncle d'Alain; est-il croyable que ce prince en ait dépouillé cet oncle respectable, pour en faire présent à un étranger ? Ces observations sommaires suffisent, ce semble, pour détruire tout ce que M. de Pontbilly a dit sur ce fondement pour prouver l'identité des possessions de Guéthénoc. *Qui prouve trop, ne prouve rien;* et je crois qu'il vaut mieux abandonner ce moyen surabondant, ne point prêter le flanc à l'ennemi, et se livrer inconsidérément à des objections, qu'il ne sera pas facile de lever [3].

[1] *Cartula. Rotonense.*

[2] C'est ainsi que la chose est racontée par le CHRONICON BRIOCENSE. V. *Preuv. de Bret.*, t. I, c. 34.

[3] On voit que D. Taillandier tenait fortement pour les droits de l'abbaye de Redon. Il y revient encore dans une note supplémentaire (fol. 4 de ces additions), et s'exprime en ces termes : « Dans toutes les pièces du procès entre Redon et Quimperlé pour la possession de Belle-Isle, nous ne voyons rien qui puisse infirmer la dona-

Digitized by Google

J'ai trouvé (fol. 10 recto du même cartulaire) un *Gui*, doyen de Porhoëd. L'acte est de 1203 ; il est d'une écriture plus récente que le reste du cartulaire. Cet acte, fait en faveur de Quimperlé, provient d'un évêque de Cornouaille. Cela prouve qu'il y avait en Quimper un *doyenné* de Pouroëd ou de Porhoët. Il faudrait lire Poher.

Il est bon de remarquer ici que Kersaudi, en Cornouaille, a l'usement de Rohan, dont elle relève en juveigneurie, mais elle appartient au marquis du Châtelet. Le haut Corlé, qui appartient encore à ce seigneur, ne relève point du Corlé, qui appartient à M. le prince de Guémené.

L'on trouve aussi dans ce monastère un ancien nécrologe de cette même abbaye de Quimperlé. J'y ai remarqué les indications suivantes :

*Novemb. obierunt Alanus, vicecomes de Rohan, Salomon et Guiomarch; item obiit Alanus de Rohan, vicecomes, pater istius loci* [1].

---

## QUIMPER.

Il n'y a dans les archives de la cathédrale aucun titre original antérieur au XIVe siècle. Le cartulaire est écrit vers les commencements du XVe [2]. Parmi les pièces qui composent ce recueil, les plus anciennes sont celles qui sont imprimées dans D. Morice, col. 376, 377 et suiv. du t. I. Tous les autres actes sont du XIIIe siècle. J'ai lu ce cartulaire avec toute l'attention que méritait l'importance de

tion du duc Geoffroi. La sentence du légat Gérard (Girard d'Angoulême) en faveur de Quimperlé, ne porte point sur la vérité ou la fausseté de ce premier titre. Elle n'est fondée que sur la violence de l'abbé de Redon, qui s'était emparé à main armée de Belle-Isle. Cet abbé était soutenu par le duc Conan. Ainsi, rien n'empêche de croire que la donation de Geoffroi était bonne et valide, tandis qu'Alain Caignard avait donné ce qui ne lui appartenait pas. L'auteur du cartulaire de Quimperlé est trop suspect pour qu'on puisse s'en rapporter à son seul témoignage. »

[1] Cette dernière annonce se trouve dans les notes additionnelles, f. 1, verso.

[2] On connaît aujourd'hui trois cartulaires de Quimper, tous du XIVe siècle. Bibl. nationale, manuscrits latins, nos 9890, 9891, 9892.

Digitized by Google

l'objet, mais je n'y ai trouvé que les pièces dont je viens de parler, et dont j'ai tiré des copies collationnées.

*Tregunt*, dont il est si souvent parlé dans ces actes, est incontestablement Tregunc, paroisse du diocèse de Quimper, à cinq lieues de cette ville, et à une de Concarneau. Le chapitre cathédral a encore du bien dans cette paroisse. Il n'y a point à se tromper sur cet article. Ainsi, il ne faut pas confondre Trégunt avec *Tréguentel* [1].

*Saint-Nic in pago Porroëd*, est Saint-Nic auprès de Plou-nevet, en Cornouaille.

Le *Plebe nevet* n'est autre que Plou-nevet d'aujourd'hui.

*Kœruhel* est encore aujourd'hui Keruhel, en Kemenet [2]. Le Kemenet de cet acte n'est point notre Guémené, mais un Kemenet dépendant du marquisat de Pont-Croix.

J'ai cherché inutilement l'acte de réception de Claude de Rohan [3]. Les chanoines m'ont assuré qu'ils ne l'avaient pas. Tout ce que j'ai vu de lui dans la cathédrale est une vitre, qui est au-dessus de la sacristie. On le voit à genoux devant une sainte Vierge. La vitre est chargée de dix écussons à neuf macles. Le premier écusson est mi-partie de Bretagne et de Rohan, c'est-à-dire d'hermines et de macles. Toutes les portes, les vitres et les murs de l'évêché de Quimper sont chargés des mêmes écussons.

On le voit, je n'ai rien trouvé dans les archives de Quimper qui fût précisément relatif à la maison de Rohan.

L'on m'a dit dans cette ville qu'il y avait d'autres archives au secrétariat de l'évêché, mais l'absence de l'évêque m'a empêché d'y pénétrer.

[1] Aujourd'hui Trégastel, paroisse du diocèse de Saint-Brieuc, située à deux lieues de Lannion.

[2] Il faut lire Kernevel. Quant à ce *Kemenet*, il est inconnu, si je ne me trompe, à tous les géographes bretons.

[3] Il fut évêque de Quimper de 1501 à 1540.

Digitized by Google

## LE CHATEAU DE GUÉMENÉ.

Dans les trois inventaires des titres qui sont à ce château, il ne s'en trouvent point d'honorifiques *(sic)*. Les contrats de mariages, les partages et les titres latins ont été transportés à Paris par M. le prince Constantin [1].

En feuilletant les titres de Guémené, j'ai trouvé le contrat de vente des terres de Guémené-Guengamp et de la Roche-Périou, faite à Jean I, vicomte de Rohan, par Jeanne de Beaumer, héritière de Thomas de Beaumer (1370). Comme il est extrêmement intéressant de prouver que les terres situées en Cornouaille sont originairement dans la maison de Rohan, je craignis d'abord qu'elles n'y fussent entrées par acquisition, mais je trouvai un acte de 1283, passé entre Alain, vicomte de Rohan, et Thomas de Beaumer, seigneur de Guémené, touchant l'obéissance due au vicomte de Rohan par les seigneurs de Guémené. Cet acte est imprimé (t. I, col. 1069). Cependant, j'en ai fait tirer une copie collationnée sur l'original, qui est assez défiguré.

Ce qui acheva de dissiper mes doutes à cet égard, est une notice du contrat de mariage de Mabile de Rohan avec Robert de Beaumer en 1251. Il paraît, par ce document, que le vicomte de Rohan donne à Mabile, sa sœur, les terres de Guémené et de la Roche-Périou, à condition d'hommage en juveigneurie.

Ce contrat n'est point imprimé dans D. Morice [2] et ne se trouve plus à Guémené, mais je ne doute pas qu'il ne se trouve dans les preuves de l'histoire de la maison [3].

En somme, ce que j'ai trouvé de plus intéressant dans les archives de ce château, ce sont les comptes rendus *(sic)* devant la chambre des Comptes de Guémené. Il en résulte que les deux branches

[1] Plus connu sous le nom de *chevalier de Montbazon.*

[2] D. Morice, t. I, c. 950, donne cependant un acte où paraissent ce Robert de Beaumer et Mabile, sa femme.

[3] Ce passage nous donne lieu d'affirmer que les preuves de l'histoire de la maison de Rohan avaient été réunies avant D. Taillandier.

Digitized by Google

aînées de la maison avaient une chambre des Comptes. Rien ne sert plus, selon moi, à son illustration.

J'ai fait faire, par extrait, des copies collationnées de deux de ces comptes et d'une enquête juridique de l'existence de cette chambre devant les juges de Hennebont, qui maintiennent les seigneurs de Guémené dans leur droit de possession.

Je n'ai trouvé, dans les titres de Guémené, aucun acte antérieur à 1618, qui donne la qualité de prince aux seigneurs de ce nom. J'ai cherché partout l'hommage fait au roi par le maréchal de Gié, de la vicomté de Beaufort, mais il ne se trouve ni ici ni à Blain.

J'ai trouvé dans l'inventaire (fol. 23 recto) la donation d'un bréviaire à l'usage de Vannes, faite en 1426, à la Chapelle de la Fosse, par Charles de Rohan. Ce bréviaire nous aurait été d'un grand secours pour la légende de saint Mériadec, mais les chanoines, à qui nous en parlâmes, n'en ont aucune connaissance. J'ai écrit à Tréguier pour avoir copie des leçons de ce saint, qui se trouvent dans le légendaire de cette église.

---

## SAINT-BRIEUC.

Rien. L'évêque chez qui j'ai passé deux jours, et les chanoines, que j'ai vus, m'ont assuré que leurs titres avaient tous été brûlés pendant la guerre de la Ligue.

---

## RENNES.

Il n'y a rien non plus à Saint-Melaine. Il ne reste dans cette maison aucun titre, qui puisse servir à notre objet. Le cartulaire, que j'ai lu tout entier [1], ne renferme que trois ou quatre actes anciens, qui n'ont aucun trait à notre objet. Les autres ne sont que des sentences d'officieuses ou des donations faites à l'abbaye par différents particuliers.

[1] Conservé aujourd'hui parmi les manuscrits de la bibliothèque publique de Rennes.

---

Digitized by Google

## SAINT-GEORGES DE RENNES.

Il y a dans cette abbaye un cartulaire, qui n'est que du XIVe siècle [1]. Les pièces qu'il renferme ne sont pas en grand nombre. Voici la liste de celles dont j'ai fait tirer des copies collationnées :

1° L'acte de fondation de cette maison. Quoique les PP. Lobineau et Morice la mettent sous l'année 1032 [2], il paraît, par le préambule, qu'elle est plus ancienne, et il semble qu'il y avait déjà là des religieuses, lorsque Alain fonda l'abbaye. Il faudrait donc remonter plus haut l'existence de cette maison. Il y a deux copies de cet acte dans le cartulaire de Saint-Georges. Dans la première, on ne trouve point la fixation des limites de cette maison, telles qu'on les voit dans l'imprimé (t. I, col. 368), non plus que dans une copie du XIIIe siècle faite sur l'original.

Ces mots : « *Terminatur hæc possessio* », auront été mis à la marge du titre original, et de là ils auront passé dans le texte, dans les copies qui en auront été faites postérieurement. Ainsi, ils se trouvent sur la seconde copie du cartulaire.

Les signatures se voient sur la première de ces copies, et sur celle qui a été collationnée au XIIIe siècle, mais elles ne se trouvent pas dans la seconde copie du cartulaire. Aussi D. Lobineau et D. Morice ont-ils fait un seul acte de ces deux copies, comme elles n'en font qu'une en réalité. J'ai usé de la même licence, pour réunir sous un seul point de vue toutes les parties d'un même acte.

Il y a, à Saint-Georges, un second cartulaire, d'une main plus récente, qui n'est qu'une copie du premier.

L'acte de fondation dont nous parlons, est remarquable par ce qui est dit de Josselin, qu'il consacra sa fille à Dieu dans le monastère de Saint-Georges, et on le voit parmi les témoins immédiatement après le comte Eudon, frère du duc.

2° La seconde pièce (cartulaire, fol. 11), est celle qui est imprimée [3] :

[1] Déposé aujourd'hui aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine.
[2] D. Mor. t. I, col. 368.
[3] D. Morice, t. I, c. 371.

Digitized by Google

« *Alanus medietatem, etc.* » C'est la donation faite à Saint-Georges, par le duc Alain, de la moitié de l'isle d'Ars située dans le comté de Vannes. Cette donation prouve que les comtes de Rennes étaient maîtres au moins en partie du comté de Vannes.

3° La troisième est une donation faite à l'abbaye de Saint-Georges, par la duchesse Berte. Elle se trouve fol. 14 du cartulaire, et dans l'imprimé, col. 393. Elle n'est remarquable que par la signature de Robert, fils de Guéthénoc. Il pourrait bien se faire que ce Robert fût le fils du vicomte de Château-Tro. L'ordre des temps n'y répugne pas. Le Josselin de Dinan, qui est ici avant Robert, prouve qu'il y avait en ce temps d'autres Josselins que le nôtre (le fils de Guéthénoc.)

4° La quatrième pièce est celle qui est imprimée, col. 398 : « *Noverit posteritas futura.* » Elle se trouve fol. 2 du cartulaire. Cet acte est remarquable par les signatures de *Robertus vicecomes et Eudo frater ejus.* Il faut lire *Robertus* et non *Rogerius.* Il se trouve ainsi très-distinctement dans les deux cartulaires. L'on ne doit donc pas confondre ce *Robertus* avec le *Rogerius* de l'imprimé (col. 400), comme aussi on ne peut dire que dans le cartulaire de Redon *Rogerius* soit mis pour *Robertus.* Je l'ai examiné avec soin, et j'en ai fait tirer une nouvelle copie dans laquelle on lit *Rogerius.*

5° La cinquième pièce est celle qui est imprimée (col. 404): « *Inter cætera, etc.* », fol. 13 verso du cartulaire. On ne l'a prise que pour faire voir que le vicomte Eudon, qui se trouve parmi les témoins, n'est pas le vicomte de Josselin, car il faut lire : « *Eudo vicecomes;* Josselin Jarmaion », comme on lit au bas de cet acte [1], ou comme on voit ailleurs : « *Josselin, cognomento Jarmaion.* »

6° Le sixième (cartulaire fol. 15 recto, imprimé, col. 409), n'est remarquable que par la signature de *Joscelinus*, *vicecomes.*

7° La septième [2] renferme une acquisition que fait l'abbaye de Saint-Georges de la terre de Pan, située dans la paroisse de Bruz.

[1] D. Morice, t. I, col. 405, après avoir imprimé : « *Eudo, vicecomes Josselin* », met ensuite : « *Eudo, vicecomes;* Josselin Jarmaion. » C'est cette dernière version qui est la bonne, nous dit ici D. Taillandier.

[2] *Cartul.* fol. 30 recto, dans l'imprimé, t. I, c. 438.

Digitized by Google

Cet acte est très-important. Il nous fait connaître d'abord le nom de la femme de ce vicomte Joscelin : *Yveta uxor ejus.* Ce nom est conforme à celui que donnent à cette dame les mémoires domestiques, qui l'appellent *Usette de Cornouaille.* Il fait connaître ensuite que Joscelin était seigneur de Bruz. Or, Bruz est situé à trois lieues de Rennes; donc Joscelin avait des biens situés dans ce canton, et ils pouvaient bien faire partie de la vicomté de Rennes.

J'ai lu trois fois le cartulaire de Saint-Georges. Ainsi l'on peut être sûr que je n'ai rien oublié. Depuis les copies ci-dessus, Mme l'abbesse de Saint-Georges [1] m'a communiqué un transsumpt vidimé de l'an 1261, où l'on voit parmi les témoins un Alain de Rohan, et Constance, sœur du comte. Comme il n'est point douteux que ce ne soit ici la femme d'Alain III, j'ai pris une copie de ce titre. Il est déchiré et presque effacé : j'en ai tiré ce que j'ai pu.

---

## SAINT-SULPICE DE RENNES.

Il y a en cette maison un cartulaire, qui n'a été écrit que dans le XVIe siècle, mais il a été fait sur les originaux, et il est revêtu de toutes les formalités judiciaires, qui le rendent authentique. Parmi toutes les pièces, il n'y en a aucune, qui puisse servir à notre objet, non plus que dans un assez grand nombre d'originaux, que j'ai parcourus. Cela n'est pas surprenant, la fondation n'étant que de 1152. Les seules pièces que nous ayons trouvées (conformes à notre dessein), regardent le prieuré de Locmaria près Quimper. En voici trois dont j'ai tiré des copies :

1° La première est une notice originale du commencement du XIe siècle touchant le prieuré de Locmaria. Il y a plusieurs choses dans ce titre, qui ne sont pas dans l'imprimé [2].

2° La seconde est une charte d'un évêque de Quimper en faveur de Locmaria, de l'an 1124. Ce titre ne peut être d'aucune utilité,

[1] C'était alors Judith de Chaumont de Guitry (1742-1779).
[2] D. Morice, t. I, col. 390.

Digitized by Google

mais comme il concerne Locmaria, situé en Cornouaille, je n'ai pas voulu le laisser en arrière.

3° Le troisième [1] n'est remarquable que par ce qui est dit de la fondation de Locmaria : « *Donum regale ab antiquis Britannorum ducibus... institutum et juste confirmatum.* »

J'ai été aussi aux Archives de la cathédrale, où je n'ai point trouvé de titres antérieurs à 1200. L'examen que j'ai fait, en ce chartrier, n'a pas été aussi sérieux que je l'aurais souhaité. L'abbé de Romilley, chanoine, qui m'accompagnait, ne jugea pas à propos de se morfondre dans ce chartrier. Tout ce que je pus obtenir de lui, c'est qu'il examinerait l'inventaire des titres de son église et qu'il ferait une note de ceux de la fin du xe siècle, item du xie et du commencement du xiie. Le P. procureur de Saint-Melaine s'est chargé de voir l'abbé de Romilley et de faire copier les titres, s'il s'en trouve de relatifs à notre objet.

J'ai été également aux Jacobins et aux Carmes de Rennes pour avoir connaissance des manuscrits du P. du Paz. Ces pères ne savaient ce qu'on leur demandait.

M. le président de Robien, dont le nom est entouré d'un grand respect, s'est chargé de faire à cet égard de plus amples recherches chez les héritiers du marquis du Vieux-Chastel, qui avait fait, dit-on, l'acquisition de ces manuscrits. Il ne se trouve rien dans ceux de ce magistrat qui puisse servir à notre objet. Il en a fait une recherche exacte, *guidé (sic)* par le respect, qu'il a pour la maison de Rohan.

A l'égard des lieux énoncés dans l'acte de fondation du prieuré de Josselin, dom Mestier, syndic de Saint-Melaine, s'est chargé de faire les informations nécessaires et de m'en rendre compte.

[1] *Ibid.*, col. 612.

Digitized by Google

## LE MONT SAINT-MICHEL.

Il y a, dans cette maison, un grand nombre de titres originaux et deux cartulaires, l'un, qu'on appelle le *livre blanc*, et l'autre le *livre noir* [1]. Ce dernier est le plus ancien. Il est très-bien écrit et peut appartenir au XIIIe siècle. Le *livre blanc* n'est pas ancien. Il n'a été écrit qu'à la fin du XIVe siècle, ou même au commencement du XVe.

Parmi un assez grand nombre de titres originaux, qui regardent les biens de cette maison situés en Bretagne, je n'ai pas trouvé celui de la donation faite par Guéthénoc [2]. Ce titre est égaré, mais il est reproduit dans le cartulaire noir (fol. 41). Il y est plus ample que dans l'imprimé. Les signatures sont plus en ordre et mieux rangées. Le nom de Mainki [3] n'est point défiguré.

J'ai trouvé le titre original [4], où la signature de Josselin se trouve immédiatement après celle du comte de Nantes. J'en ai fait tirer une copie collationnée.

Dans un acte de Conan IV, on trouve la signature d'Alain de Rohan, immédiatement après celle de la comtesse Marguerite. Cette pièce n'est point imprimée. J'en ai apporté une copie, collationnée dans le XIVe siècle.

Enfin, la copie d'un acte de Philippe, comte d'Alençon, dressé en 1370, par lequel il confirme au Mont Saint-Michel la donation faite par l'un de ses prédécesseurs de quatre villages situés au territoire de Porhoët. Ces quatre villages sont les mêmes que ceux de la donation de Guéthénoc. Or, c'est en qualité de seigneur de Porhoët que le comte d'Alençon confirme cette donation ; c'est donc en la même qualité que Guéthénoc l'avait faite. Il était par

[1] Ces cartulaires sont aujourd'hui conservés à la bibliothèque publique d'Avranches.

[2] D. Morice. T. I, col. 361.

[3] L'imprimé porte à tort *Maigi, et Mainbri.*

[4] D. Morice. T. I, col. 372.

Digitized by Google

conséquent seigneur de Porhoët. Cette seigneurie était son patrimoine ; reste à savoir dans quelle famille était cette seigneurie, etc.

DOM TAILLANDIER.

*Cætera desiderantur.*

Ici s'arrête le journal du voyage diplomatique de D. Taillandier.

Evidemment, il y a là une lacune assez considérable, car non-seulement nous n'avons pas la notice complète des documents qu'il a consultés au monastère du Mont Saint-Michel, mais en outre notre religieux n'était pas encore arrivé au terme de sa course. Nous savons, en effet, par lui-même, qu'au sortir du Mont Saint-Michel, il devait se rendre à Caen, puis de là, au Bec et à Fécamp, pour terminer enfin par l'abbaye de Savigny [1]. Toute cette partie manque dans le manuscrit de M. Courajod, et je ne sais si on peut se flatter beaucoup de l'espoir de la retrouver un jour.

Quoi qu'il en soit, l'excursion à Savigny eût été, selon toute apparence, la plus fructueuse.

DOM FRANÇOIS PLAINE,
Bénédictin de Ligugé.

[1] V. le *Mémoire* (déjà cité) *de ce que D. Taillandier se propose de faire dans son voyage de Bretagne.* Mon intention était d'abord de le publier, mais il ne nous aurait rien appris de nouveau en fait de renseignements historiques.

Digitized by Google

POÉSIE

# LA MAIN DE DIEU

A Mgr A. DAVID,
Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier.

Un jour j'étais caché au bord d'un sentier, — Couché à l'ombre, parmi les herbes et la fougère. — J'étais là, seul, lisant un livre, — Et un petit oiseau chantait gaîment au-dessus de ma tête.

Soudain j'entendis passer auprès de moi, — Et sans qu'on me vît, une pauvre femme et son homme. — Ils étaient bien tristes, tous les deux, marchaient la tête baissée, — Et tout en marchant, ils parlaient de la sorte :

## DORN DOUE

D'ANN AOTRO A. DIVY,
Eskop Sant-Briek ha Treger.

Un dez ez oann kuzet war lez ur wennodenn,
Gourveet en disheol'touez ar ieod, ar radenn :
Ha ma unan eno, e lennenn ul levrig,
Hag uz d'in a kane seder braz un evnig.

Hag a klewis neuze a-biou d'in o tremen,
Hag hep beza gwelet, ur vrœg paour hag he den.
Trist kaer ez oant ho daou, stouet gand hè ho fenn,
Hag o vont gant ho hent, e komzent evelhenn :



Digitized by Google

« Le temps est bien dur, hélas! et je crains fort, — Ma pauvre Marguerite, qu'après nous être donné beaucoup de peine, — Et avoir vécu pauvrement, nous ne puissions pas payer à la Saint-Michel; [1] — Et voilà que, sans tarder, nous aurons un huitième enfant!

» Le blé ne sera pas cher; nous avons perdu une vache, — Et les gelées de mars ont gâté notre avoine. — Et, ce qui est pis encore, notre fils est mort à la guerre, — Notre fils François, le meilleur garçon qu'il y eût en Basse-Bretagne! »

« La main de Dieu, mon pauvre homme! » répondit la femme. — « A cela il n'y a rien à faire, mon homme, — Que baisser la tête, et travailler toujours, — Et prier Notre-Seigneur miséricordieux! »

Je n'entendis rien de plus : mais au fond de mon cœur — Ce peu de mots est resté gravé; — Et je me disais en moi-même, plein de tristesse : — « Les paroles de ces pauvres gens, ne serait-ce pas la vraie sagesse? »

F.-M. Luzel.

Plouaret, le 29 août 1872.

---

« Gwall-stard eo ann amzer, allas! hag am eûs doan
» Godig keiz, n'hallfemp ket, goude komer kalz poan,
» Ha bewa dister braz, paea da c'hourmikêl;
» Ha setu hep-dale hon bezo eiz bugel!

» Ann ed na vô ket ker, ur vuc'h hon eûz kollet,
» Ha gant ar reo miz Meurz hon c'herc'h 'zo bet gwallet;
» Hag ar gwasa, hon mab 'zo marwet er brezel,
» Fanchig paour, gwella potr a oa en Breiz-Izel!

« Dorn Doue, ma den paour! — Lâraz ar vroeg neuze.
» N'hon eûz netra d'ober, ma den, war gement-ze
» Nemet plega hon fenn, ha labourad bepred,
» Ha pedi d'hon skoazia hon Zalwer binniget. »

Na glewis netra ken : met en kreiz ma c'halon
Ann neubeud komzou-se, 'zo chomet merket dôn.
Hag a lârenn en-hon, leun a dristidigez :
— « Komzou ann dud paour-se, n'eo ket ar gwir furnez? »

F.-M. Ann Uc'hel.

Plouaret, ann 29, a viz Eost, 1872.

[1] C'est le terme ordinaire de l'échéance des fermiers bretons.

---

Digitized by Google

# UN JOUR

# AU MANOIR DE TERRE-NEUVE

—

A OCTAVE DE ROCHEBRUNE.

—

## I

### Le Pays.

Lorsque l'ennui me prend des hommes et des choses,
Qu'en mon corps énervé l'esprit se fait tout noir,
— Que ce soit la saison des blés d'or ou des roses, —
Je romps ma chaîne, et fuis vers votre heureux manoir.

Hors des murs attristants le train s'élance à peine,
A peine disparaît la dernière maison,
Je sens s'atténuer ma fatigue ou ma peine :
Les prés, les bois, les eaux, le ciel, en ont raison.

Bois et ruisseaux et prés, c'est ma terre natale :
Le prodige d'Antée en moi se reproduit.
Moi, l'amoureux des champs, — ô loi dure et fatale ! —
La cité me retient..., mais sans m'avoir séduit.

Aussi de quelle joie ai-je l'âme inondée,
Lorsqu'au labeur jaloux dérobant peu d'instants,
Avec vous je vais voir, aux bords de la Vendée,
Comment l'été verdoie ou fleurit le printemps !

Digitized by Google

## II

### Repos.

Vous me dites, Octave : « Aujourd'hui, c'est dimanche;
Le graveur aujourd'hui s'éloigne de sa planche ;
Demain j'y reviendrai, plus ardent, plus dispos :
Ces heures sont à Dieu, gardons-en le repos.
La messe matinale appelle à Notre-Dame ;
Allons dans la prière y retremper notre âme,
Et, ce devoir rempli, gais écoliers, allons
Errer à l'aventure au creux des frais vallons. »

## III

### Les Châtaigniers.

Rapides, les chevaux franchirent votre plaine,
Où les blés mûrs flottaient sous une chaude haleine;
Et bientôt la voiture au vol léger courait
Sur les chemins ouverts au cœur de la forêt.
Soudain le bois finit près d'un ravin immense,
Et nous contemplions de ce faîte, en silence,
Un spectacle imposant : âpres rocs, verts coteaux,
Et la Vendée en bas roulant de sombres eaux ;
Puis, dominant du front ce paysage austère,
A gauche, une ruine, une tour solitaire,
La tour que Mélusine en une nuit, dit-on,
Fit surgir.
Nous armant d'un rustique bâton,
Des hauteurs de Mervent, ce nid dans la feuillée,
Nous voulûmes descendre au fond de la vallée,
Non pour chercher la mousse où l'on aime à s'asseoir,
Mais pour te voir, Nature ! et marcher jusqu'au soir.

Digitized by Google

Comme un fils suit sa mère où sa mère le mène,
Ami, je vous suivais en votre ombreux domaine;
Car de ces bois profonds depuis vos jeunes ans
Vous savez les détours et les mille accidents.

Moi, j'étais le disciple et vous étiez le maître :
Tout ce qu'en votre esprit les choses faisaient naître
D'aperçus élevés, gracieux ou piquants,
De traits, hardis toujours, ou de mots éloquents,
Moi, je le recueillais, et c'était un doux rôle :
A la rosée ainsi la fleur tend sa corolle.
Vous, riche, à pleines mains vous répandiez votre or,
Et je le recueillais pour mon humble trésor;
Car, il faut qu'on l'apprenne, ô fier graveur, vous êtes
Plus poète que nous qui nous croyons poètes.

A travers des fourrés où n'entrent que les faons,
Portant nos yeux sur tout comme font les enfants,
De tout nous admirions la couleur ou la forme :
— La fougère si svelte au pied du chêne énorme;
L'abeille qui poursuit son travail diligent
De la bruyère rose au liseron d'argent;
Et la menthe embaumée, et les festons du lierre.
Jaloux de son bonheur, sur une fourmilière,
État dont les sujets sont en paix et contents,
Nous restâmes penchés et songeâmes longtemps.

Me montrant un rond-point de bizarre structure :
— « C'est là qu'aux anciens jours naquit l'architecture;
» Nos pères, les Gaulois, ainsi dans les gazons
» Se creusaient et couvraient de branches leurs maisons;
» C'est là qu'ils aiguisaient le silex pour les luttes.
» La forêt de Vouvant est pleine de ces huttes. »

Vous ajoutiez bientôt, observant les buissons,
Le site, le sentier : — « Venez, et nous passons

Digitized by Google

» De la hutte au château, du vieil au nouvel âge :
» La Citardière perce au sein de ce feuillage.
» C'est un débris croulant, mais auprès nous verrons
» D'antiques châtaigniers, avant qui nous mourrons ;
» Aux bords de l'avenue immenses sentinelles,
» Dont j'esquissai jadis les poses solennelles. »

Et mes pas se hâtaient, et, tout prêt au respect,
Je disposais mes sens à ce sublime aspect.
Quand du manoir parut l'enceinte crénelée,
Je cherchai vainement l'incomparable allée.
Un cri de votre cœur s'échappa : « Les maudits !... »
Vous pleuriez en vous-même, et je vous entendis :

« Témoins de ma jeunesse, ô mes arbres superbes !
» Je tremble de courroux,
» Voyant qu'une cognée ainsi que des brins d'herbes
» Osa vous faucher tous !

» Le ciel, l'air et le sol, associant leurs forces,
» Avaient mis trois cents ans
» A dresser aussi haut vos armures d'écorces,
» A vous faire géants.

» Un jour, devançant l'aube, un sinistre manœuvre,
» Fer au dos et bras nu,
» Honteux d'être payé pour une pareille œuvre,
» Sous votre ombre est venu.

» Le souffle du matin chantait entre vos palmes,
» Chantait pour ce larron ;
» Vos chœurs d'oiseaux dormaient, tête sous l'aile, et calmes,
» Près du noir bûcheron !

» Les larmes de la nuit, collier de perles blanches
» Rompu subitement,

Digitized by Google

» Filtraient de feuille en feuille et de branches en branches
» Avec un son charmant.
» Vos dômes ne couvraient que parfums et mystère ;
» Déjà l'aube y luisait...
» Et l'homme cependant posait sa hache à terre,
» Et cent fois l'aiguisait.
» Elle frappa!... Quel deuil au loin dans la nature !
» Vous étiez là, gisants,
» Pareils aux grands vaisseaux dont l'épaisse mâture
» S'abat sur des brisants.
» Ah! que n'ai-je pensé qu'une attaque aussi lâche
» Pût vous atteindre, amis !
» Tout l'or de mon épargne entre vous et la hache,
» Ah ! que ne l'ai-je mis !
» Nous verrions, à jamais exempts de tels outrages,
» Vos troncs, voisins des cieux,
» Tant que Dieu le voudrait, nous prêter leurs ombrages,
» Nous parler des aïeux ! »

## IV

### A un Captif.

Un papillon, dont l'aile étale
Des tons d'azur et de carmin,
Courtisait une digitale
Dans la haie, au bord du chemin.

Doucement j'allai vers la tige :
« Comme il est brillant!... Je voudrais
» Cueillir cette fleur qui voltige,
» Pour voir ses beautés de plus près. »

Vous riiez de ma tentative,
Pensant : — « L'insecte est bien léger !
» La nature, mère attentive,
» L'arma bien contre ce danger ! »

Digitized by Google

Mais à pas furtifs je me glisse,
Et saisis à point le moment
Où sa trompe dans le calice
Plongeait voluptueusement.

Soudain vers vous ma main se dresse,
Et, d'un son de voix triomphant :
— « Douterez-vous de mon adresse ?
» Ai-je oublié mon jeu d'enfant ? »

Puis d'âme et de corps je m'isole ;
Je n'entends plus rien, je ne vois
Que cette pauvre bestiole,
Qui se tourmente entre mes doigts.

— « Frêle et splendide créature ! »
Disais-je, lui parlant tout bas,
« Tu maudis ta mésaventure,
» Et sans espoir tu te débats.

» Le martyre approche, et cette aile
» Que Dieu te donna pour planer,
» Va, sous une épingle mortelle,
» Comme une feuille se faner.

» Tu fais tes adieux à la vie.....
» Calme, calme ton vif émoi :
» Je t'aime, et t'admire, et t'envie ;
» Tu n'as rien à craindre de moi.

» La fantaisie est mon idole ;
» Nous avons un sort tout pareil :
» Souffle un caprice, je m'envole,
» Comme toi, papillon vermeil.

» Ah ! sois libre... retourne vite
» Aux coupes où tu bois le miel,
» Et, sous ce rayon qui t'invite,
» Aux loisirs que t'a faits le ciel. »

Nantes, 10 août 1872.

ÉMILE GRIMAUD.

Digitized by Google

# ÉPILOGUE A L'ART CHRÉTIEN *

Cette correspondance se continue plus loin. Moins active depuis qu'Albert avait été rejoindre sa famille à Naples, elle n'était ni moins intéressante, ni moins affectueuse. « Aux yeux de M. de la Ferronnays, l'amitié n'était pas seulement une jouissance, c'était aussi une fonction et même une fonction responsable, quelle que fût la sphère d'idées ou de devoirs à laquelle cette fonction se rapportait. » Aussi n'épargne-t-il aucun effort pour opérer ce qu'il appelle la *conversion* de son ami à des idées plus tolérantes.

Faisant allusion à leurs entretiens de Livourne, il lui disait : « Il eût été embarrassant pour moi de donner des conseils, et » cependant, mon cher Rio, j'avais promptement acquis la preuve » qu'avec un esprit vif et si richement cultivé, avec une imagina- » tion brillante, une âme enflammée et disposée à n'éprouver que » les sentiments les plus nobles et les plus élevés, vous viviez dans » l'ignorance la plus absolue du monde et des hommes. La sévérité » de vos jugements, vos décisions tranchantes, vos préventions, vos » susceptibilités, tout prouvait votre peu d'expérience et trahissait » l'habitude que vous aviez de vivre en vous-même et dans vos » rêves plus qu'avec vos semblables et dans la vie réelle. A côté » des grands avantages qui devaient résulter pour mon fils de son » intimité avec vous, j'apercevais donc un danger, et je dus crain-

* Voir la livraison d'août, pp. 103-117.

Digitized by Google

» dre que, dirigés, vous par les intentions les meilleures et les
» plus louables, lui par sa confiance et son admiration pour son
» guide, vous ne fussiez exposés à vous égarer l'un et l'autre, et
» qu'entraînés vers un but insaisissable, vous ne prissiez pour
» l'atteindre une route fausse, dangereuse, dans laquelle bientôt
» vous vous seriez trouvés isolés, et qui ne vous aurait conduits
» qu'au désappointement et à la perte de toutes vos illusions. Je
» voulais vous signaler l'écueil ; j'imaginai alors de vous raconter
» la vie déjà longue d'un homme éprouvé par tous les caprices de
» la fortune, ayant passé successivement à peu près par tous les
» degrés de la vie sociale; ayant connu la misère et l'opulence, la
» faveur et la disgrâce; ayant vécu dans les camps comme simple
» soldat, dans les cours, chargé d'honneurs, de distinctions et de
» rubans. Je vous ai montré cet homme entrant dans la vie seul,
» sans appui, sans ressources d'aucun genre, sans conseils et sans
» autres guides qu'une imagination ardente et des passions impé-
» rieuses. Je vous ai dit ses faiblesses, ses fautes, ses torts; je vous
» ai dit aussi ce peu de bonnes ou d'heureuses qualités qu'il dut à
» la nature d'abord, ensuite à ses réflexions. Je vous l'ai représenté
» aux prises avec tous les embarras de la vie, avec toutes les diffi-
» cultés d'une position élevée; vivant tantôt confondu dans la foule,
» tantôt poussé par le hasard ou le caprice en dehors de cette foule,
» et presque chargé de la diriger; mais toujours au milieu des
» hommes et de leurs passions, apprenant à les connaître, rare-
» ment à les estimer, mais toujours à les plaindre, et trouvant dans
» son cœur, dans ses propres erreurs, de grands motifs d'indul-
» gence pour les fautes et les faiblesses des autres. Enfin, je vous
» l'ai montré arrivant à travers toutes ces épreuves et toutes ces
» vicissitudes, non pas à la fortune ni à une grande renommée,
» mais à mériter l'estime des honnêtes gens, une honorable consi-
» dération, et ce *quasi-contentement* de soi-même qui rend plus
» légères les peines de la vie et plus faciles qu'on ne pense les
» disgrâces de la fortune. Cette histoire, c'était la mienne; vous
» l'avez écoutée avec intérêt, mais comme une histoire peut-être;

Digitized by Google

» et cependant, en vous la racontant, mon but était de vous faire » comprendre que, si je me fusse abandonné aux rêves de mon » imagination, si au lieu d'accepter la vie telle qu'elle est et de » m'arranger des hommes tels qu'ils sont, j'avais poursuivi cette » vie idéale et poétique qui faisait battre mon cœur, et cherché des » hommes tels que mon âme les aurait désirés; si, cédant aux » inspirations trompeuses de l'amour-propre, ou même à la juste » indignation que m'inspiraient la bassesse et la lâcheté, je me » fusse fait misanthrope, censeur du genre humain et réformateur » de notre état social; si, n'écoutant que des goûts d'indépendance » qui ne sont si souvent que les suggestions d'un excès de vanité, » j'avais voulu vivre pour moi seul, à part de la société, de ses » convenances, de ses lois, de ses exigences, il est très-probable » que je me serais égaré, perdu, que je ne serais arrivé qu'au » ridicule, et qu'après avoir eu plus de peines encore et plus de » tourments que je n'en ai éprouvé, je n'aurais probablement au- » jourd'hui, au lieu de dédommagements qui me consolent, que » des regrets et des désappointements. En racontant cette histoire, » mon but était de vous prouver qu'on peut avoir des sentiments » élevés et généreux, l'âme fière et un caractère indépendant, sans » pour cela se faire sauvage ou l'ennemi de son siècle; que nous » sommes tous faits pour vivre dans la société, et non pas en » dehors d'elle; qu'il est nécessaire d'étudier les hommes, non » pas pour les fuir et les maudire, mais pour apprendre, en les » connaissant, à les plaindre et à leur être utile, sans s'exposer à » être leur dupe ou leur victime. »

Plusieurs années se sont écoulées. M. Rio, retenu par sa mauvaise santé loin du lit de mort d'Albert, est empêché par le même motif d'accomplir la promesse qu'il avait faite de se rendre avec sa femme au château de Boury, nouveau séjour de la famille de la Ferronnays. Depuis deux ans, il n'avait pas revu le comte « sur lequel on disait que la mort si édifiante de son fils avait produit une impression dont les effets devenaient chaque jour plus visibles. » Enfin, l'année suivante, ils peuvent se rencontrer à Paris.

Digitized by Google

« Nous ne nous étions pas vus depuis que je lui avais présenté ma femme à Livourne, c'est-à-dire depuis trois ans ! Quel changement et quelle surprise, malgré tout ce qu'on m'avait dit pour m'y préparer ! Quelle douceur dans le regard, quel attendrissement dans la voix, jadis si ferme et si sonore, et surtout quel charme, tout nouveau pour moi, dans ce mélange de noblesse et de mélancolie, devenu, depuis son malheur, le caractère distinctif de sa physionomie que j'avais trouvée, dans les premiers temps, presque trop imposante, surtout quand il y joignait le ton un peu militaire, quoique jamais impérieux, dont il donnait ses ordres.

» A ce changement extérieur correspondait un changement intérieur dont il était plus pressé de s'entretenir avec moi qu'avec aucun autre de ses amis, à cause de l'espèce de remords que lui causait le souvenir de notre controverse, un peu chatouilleuse, de 1832, sur ce qu'il appelait alors les tendances mystiques du pauvre Albert, tendances qu'il jugeait au point de vue de l'homme du monde et qu'il regardait comme incompatibles avec le genre de progrès auquel il attachait le plus d'importance. Maintenant que la lumière qui éclaire les régions du monde idéal avait commencé à luire pour lui, il avait appris à subordonner les intérêts de la vie pratique à des intérêts supérieurs, et en appliquant ce nouveau mode d'appréciation à la revue rétrospective des symptômes de prédestination qui avaient marqué les cinq dernières années de la vie d'Albert, il était obligé de s'avouer à lui-même que ce qui lui avait causé jadis tant d'alarmes, n'était pas une des moindres consolations que Dieu lui avait ménagées dans sa douleur.

» De là à l'application du grand remède des âmes malades qui sont pressées de guérir, il n'y avait qu'un pas, et ce pas avait été franchi. La petite église de Sainte-Valère avait été le théâtre de cet événement, le plus mémorable de tous dans une vie qui se compose, pour ainsi dire, d'événements mémorables, bien qu'ils ne soient pas tous éclatants. La visite d'actions de grâces que nous y fîmes ensemble, dès le lendemain de mon arrivée, était, en quelque sorte, le pendant de celle que j'avais faite, l'année précédente, à

Digitized by Google

la chambre mortuaire de la rue Madame, et l'on devine sans peine, d'après ce début, sur qui et sur quoi roulèrent nos conversations devenues plus intimes que jamais. Les rôles étaient désormais intervertis. Ce n'était plus moi qui défendais les aspirations idéales contre le positivisme de mon correspondant de 1832, c'était mon correspondant positiviste de 1832 qui, pour m'élever à la hauteur où il était lui-même parvenu, faisait appel à mon cœur encore plus qu'à ma raison, et suppléait par la tendresse à ce qu'il pouvait y avoir d'incomplet dans ses arguments. »

Le projet de séjour à Boury se réalisa enfin; le tableau qu'en trace l'*Epilogue* est délicieux. On ne se sépara qu'après être convenu, pour l'année suivante, d'une réunion plus longue pendant laquelle M. de la Ferronnays devait travailler avec M. Rio à la rédaction de ses mémoires.

« Les impressions que j'avais emportées de Boury n'étaient point de celles que l'éloignement affaiblit et, malgré la répugnance de M. de la Ferronnays pour tout ce qui ressemblait à des protestations de reconnaissance, on comprendra sans peine que j'aie été pressé de lui exprimer la mienne aussitôt après mon arrivée en Bretagne. Sa réponse ne se fit pas longtemps attendre.

« Boury, 29 août (1837).

» Votre lettre m'a fait d'autant plus de plaisir, mon cher Rio, qu'elle m'est arrivée au milieu des bouquets, des couplets, des présents et des embrassades que chacun, ce jour-là même, me prodiguait en l'honneur du bon saint Augustin, mon patron. Nous avions mis la célébration de sa fête et de la mienne au dimanche 27, afin d'y faire participer plus de monde; quand je dis *nous*, c'est une manière de parler; je n'ai rien vu, rien deviné, et à la très-grande honte de ma finesse diplomatique, tout s'est arrangé, préparé, exécuté à ma barbe et sous mon nez, sans que je me sois douté de la moindre chose. Le chef de la conspiration avait pour complices tous les habitants du château, tous ceux du village, tous ceux des communes voisines; dans tout cela pas un seul traître, et

Digitized by Google

je n'ai pas eu le plus léger soupçon. Je m'étais si bien laissé absorber par la distribution des prix que j'avais moi-même fixée à ce même dimanche 27, qu'on aurait pu préparer et faire autour de moi cinq ou six révolutions aussi facilement, aussi commodément que mon bon ami Polignac a laissé faire celle qui a si bien arrangé nos affaires. Cette distribution des prix a eu tout le succès qu'elle pouvait avoir; un appareil et un éclat dont on n'avait pas encore eu d'exemple à Boury; un *Veni Creator* chanté par mes enfants avec accompagnement d'orgue; un excellent discours improvisé par l'abbé Gerbet; l'émotion des parents, la joie des enfants, celle des couronnés surtout auxquels on a servi, dans le jardin, un copieux déjeûner; un temps admirable, tout cela avait merveilleusement bien préparé la surprise qu'on me ménageait. Vous vous figurez aisément, mon cher ami, ce que doit être entre nous (sous le rapport des sentiments et des douces émotions) une fête de famille. Les larmes du cœur, les miennes surtout, ont coulé avec abondance; la tendresse de mes enfants, leur joie de m'avoir *si bien attrapé*; les témoignages d'attachement que m'ont donnés les habitants et particulièrement les pauvres de la commune, tout cela m'a ému plus que je ne puis vous l'exprimer, et ce n'est que par mes larmes de vieillard que j'ai pu répondre à tout ce qui a été dit et fait de bon pour moi dans cette journée. Cher ami, je puis vous le dire avec vérité, vingt fois dans la soirée j'ai répété et j'ai entendu redire autour de moi : Mon Dieu, quel dommage que notre bon Rio et son excellente femme ne soient pas ici! Comme leurs cœurs s'harmoniseraient bien avec les sentiments doux et vifs qui agitent les nôtres! Oui, mon cher Rio, la fête eût été pour moi plus complète, il ne s'y serait mêlé ni désirs ni regrets, si vous aviez été, avec votre femme, au milieu de cette famille de bonnes gens, où vous êtes l'un et l'autre si bien appréciés et si cordialement aimés. J'ai cependant eu une consolation et une sorte de petit dédommagement : c'est de recevoir votre lettre au milieu de cette bonne journée. Je vous assure bien qu'elle n'a pas été le bouquet qui m'a fait le moins de plaisir, et j'ai regardé son arrivée au milieu de

Digitized by Google

toutes ces douces émotions, comme un bon et heureux présage. Je ne veux pas oublier de vous parler de ma dernière surprise. Le soir, au moment où nous allions nous retirer, tous mes enfants ont entouré le piano, et là, sur le bel et si touchant air de la prière de Moïse, ils ont chanté chacun un couplet ravissant, tous répétant en chœur la première partie du premier couplet. C'était l'abbé Gerbet qui avait composé les paroles. Je n'ai pas besoin de vous dire que le soir de cette journée de famille, la prière a été splendide, foule dans la chapelle et musique !!! à faire fondre en larmes, et à porter au ciel toutes les âmes présentes à ces touchantes invocations. Voilà, mon cher Rio, des scènes et des compensations que le ciel tient en réserve et qui consolent de bien des peines; aussi mon pauvre cœur, souvent oppressé, se sent presque aussi étonné qu'il est heureux de toutes les douces et bienfaisantes agitations qu'on vient de lui faire éprouver. »

» On voit que cette fête de famille qu'il n'avait peut-être jamais célébrée, je ne dis pas aussi joyeusement, mais aussi sérieusement que ce jour-là, avait en quelque sorte ravi toutes les tendresses de son cœur, et certes je n'avais pas à me plaindre de la part qui m'était faite. Mais, outre que j'avais dérogé à la loi qui m'interdisait certaines expressions incompatibles, selon lui, avec la véritable amitié, il ne voulait pas manquer une si bonne occasion de me répéter encore une fois la leçon, désormais superflue, sur laquelle il avait tant insisté dans les premières années de notre correspondance.

« Ce m'est une joie bien douce, me disait-il, de vous entendre répéter ces bonnes assurances d'un attachement que je sais mériter par la sincérité de celui que je vous ai voué. Je veux encore que vous y ajoutiez la promesse formelle de ne plus revenir à ces doutes, ces méfiances, ces inquiètes susceptibilités sur lesquelles je vous ai souvent fait la guerre. Vous connaissez maintenant assez mon caractère et mon cœur pour savoir bien à quoi vous en tenir désormais sur l'un comme sur l'autre. Je ne vous accorde pas plus le droit de douter de moi que je ne me reconnais celui de douter

Digitized by Google

de vous; toujours et partout vous devez compter sur mon affection comme moi sur la vôtre. Ce n'est pas tout; il y a des mots qui ne doivent jamais se retrouver dans les lettres que *vous m'écrivez* : tels sont ceux d'*admiration*, de *reconnaissance*, de *dévoûment* et autres expressions du même genre. Elles ne conviennent ni à vous, ni à moi, elles me font rougir et m'obligent à faire, sur moi-même, des retours si humbles que j'en demeure tout confus et tout mal à mon aise. Il n'y a pas d'être au monde qui soit moins admirable que moi, croyez-m'en sur ma parole. Quand vous me parlez de votre admiration, c'est comme si vous faisiez à un voleur l'éloge de sa probité. Je n'ai jamais rien fait, ni ne pourrai jamais rien faire qui mérite votre reconnaissance, ni votre dévoûment; ce sont de ces sentiments que l'on garde et qu'on doit être fier et content d'éprouver pour ceux auxquels on ne peut pas rendre le bien qu'on en reçoit. Il n'en est pas de même entre vous et moi; le vrai niveau, mon cher Rio, celui qui, bien réellement, égalise tous les rangs, tous les âges, toutes les situations, c'est l'estime véritable, fondée sur une juste appréciation des qualités de l'âme et du cœur, et puisque nous avons eu le bonheur de nous inspirer mutuellement ce bon et précieux sentiment, nous sommes absolument sur le pied d'une parfaite égalité, et nous n'avons à nous parler que de notre attachement. N'est-il pas vrai, que s'il dépendait de vous de me rendre l'homme du monde le plus heureux, et d'assurer le bonheur de mes enfants, vous le feriez avec joie et empressement? Il en est de même de moi pour vous et les vôtres; cela est tout simple, tout naturel, et le cas échéant pour l'un ou pour l'autre, je pense qu'aucun de nous ne devrait de la reconnaissance à l'autre, par la raison que celui qui donnerait le bonheur serait mille fois plus heureux encore que celui qui le recevrait. Aimez-moi donc toujours et tant que vous pourrez, mais, au nom du ciel, ne m'admirez jamais et ne me parlez jamais de reconnaissance. »

Il écrivait enfin à M. Rio, à l'occasion du mariage de sa fille Eugénie, une lettre, admirable paraphrase du *Nunc dimittis servum tuum*. En voici un passage :

Digitized by Google

« Vous nous connaissez assez, mon cher Rio, pour être bien sûr que ma bonne femme et moi ne faisons pas un seul retour sur nous-mêmes, et que nous voyons, sans regret et sans tristesse, le grand isolement dans lequel nous allons nous trouver. Dieu reste avec nous, mon ami! Est-ce donc être isolé? Il nous prouve qu'il nous aime en nous envoyant, dans nos vieux jours, une consolation plus grande que nous n'osions la désirer. Amour, espérance, prières, reconnaissance, ah! soyez tranquille pour nous, la vie nous sera douce et légère. Notre temps finit, le soir arrive, nous pouvons déjà entrevoir l'aurore du jour sans fin; et maintenant que je suis tranquille sur le sort de mes pauvres filles (car Eugénie pourra tenir lieu de mère à ses sœurs), Dieu peut nous appeler. J'ai tant d'amour pour lui dans le cœur que je sens que, confiant dans son infinie miséricorde, je puis paraître en sa présence sans aucune crainte. »

Un projet de réunion durable, au château de Boury, avait été convenu entre les deux familles. « Je regardais cet arrangement de vie commune, comme le plus grand bonheur qui me fût arrivé depuis mon mariage, comme le couronnement de tous mes autres bonheurs, » dit M. Rio, et ses paroles ne paraîtront certainement pas exagérées à ceux qui verront dans l'*Epilogue* quels plans avaient été formés pour tout le temps de cette vie commune, combien on s'en promettait de progrès pour les âmes, plus encore que de satisfactions pour le cœur et l'intelligence. Ce vœu ne devait pas se réaliser sur cette terre. Vers la fin de 1839, M. de la Ferronnays fut invité par le comte de Chambord, dont l'âme était si bien faite pour apprécier une telle âme, à se rendre auprès de lui, dans l'Italie méridionale; il ne pouvait manquer d'obéir à cette invitation comme il aurait obéi à un ordre de Charles X, s'il avait été encore sur le trône. Quelques semaines après, les deux amis s'embrassaient pour la dernière fois.

---



Digitized by Google

Je ne veux pas quitter l'*Epilogue à l'Art chrétien*, sans mentionner un double et touchant hommage rendu à la mémoire de nos jeunes héros de 1815. On sait combien M. de Montalembert aimait la Bretagne et quelle admiration lui inspirait la lecture du *Barzaz-Breiz* [1]. « La Bretagne, écrivait-il à M. Rio, je l'aime toujours de plus en plus !.... N'y point vivre, ou plutôt n'y point mourir sera toujours pour moi un regret amer ! » En 1841, il accompagnait son ami dans un voyage en Bretagne ; c'était pour lui une terre sainte qu'il foulait alors pour la première fois.

« Nous voyagions en poste de Nantes à Vannes, dit M. Rio, et nous devions changer de chevaux dans le bourg de Muzillac. En entendant ce nom, M. de Montalembert me demanda si ce n'était pas près de là que notre capitaine et notre barde avaient été tués, l'un en chargeant l'ennemi, l'autre en entonnant un de ses chants favoris. Sur ma réponse affirmative, il fit différer le départ et nous nous acheminâmes vers le cimetière, où il me fut facile de reconnaître le tertre que sa forme arrondie distinguait encore de toutes les autres sépultures. Plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis ma dernière visite à ce champ funèbre. J'étais ému, mais mon compagnon l'était encore davantage. Nous nous agenouillâmes l'un près de l'autre, et après que nous eûmes prié et pleuré ensemble, il me dit avec un accent ému que nulle parole ne pourrait rendre : « Ceci manquait encore à notre amitié. » C'est le seul hommage qui ait été rendu à la mémoire de ces héroïques enfants. Leurs noms ne sont pas même inscrits sur leurs tombes. Mais leur souvenir n'en vivra pas moins dans l'histoire du pays qu'ils ont honoré par leur sacrifice. Il y a quatre ans, il fut question pour eux d'une commémoration funèbre dont les députés gallois, invités à notre congrès celtique, devaient prendre l'initiative. Un sculpteur éminent, doué au suprême degré du sens de l'idéal, tant héroïque que religieux [2],

[1] La belle ballade des *Bleus, Ar re c'hlaz*, excitait particulièrement son enthousiasme. Voir le *Barzaz Breiz*, chants populaires de la Bretagne, recueillis, traduits et annotés par le vicomte de la Villemarqué, membre de l'Institut, 6e édition, in-8°, 7e édition, in-12. Paris, Didier, 1867.

[2] M. Guillaume, membre de l'Institut.

Digitized by Google

s'était offert pour préparer le marbre sépulcral; mais le projet échoua et ce ne fut pas la faute des étrangers, bien au contraire. C'était encore une étrangère et même une princesse dont l'âme privilégiée est faite pour comprendre tous les nobles dévouements [1] qui naguère traçait son itinéraire pour un voyage de Bretagne de manière à y faire entrer, *avant-tout,* le cimetière de Muzillac, parce que là reposait le dernier barde breton, celui dont elle avait appris le nom et la mort glorieuse dans les beaux vers que notre poète Brizeux a consacrés à sa mémoire :

> Barde, ô dans la mêlée écho retentissant,
> Bouche d'or, te voilà toute pleine de sang! etc. »

*Le dernier barde breton,* dit M. Rio. Il a été, en effet, le dernier des bardes militants, tombé, comme ceux des anciens jours, « en décochant la flèche de la mélodie,» *o saezi saez ann ton* [2]. Mais parmi ceux qui font refleurir en Bretagne notre poésie nationale, il s'en trouverait au besoin plus d'un, j'en suis sûr, pour encourager leurs compatriotes de leurs chants et de leur exemple, dans la marche ou au combat, et, s'il le fallait, pour tomber au premier rang comme Kœrner [3], comme notre noble Le Tiec. Il est impossible que tôt ou tard il ne soit pas donné suite au projet de monument commémoratif auquel M. Rio vient de faire allusion. Le généreux dévouement de ces enfants est une gloire pour la Bretagne, pour la race celtique entière et il mérite d'être honoré par tous sans distinction d'opinions politiques.

Je ne saurais mieux finir qu'en citant, d'après un excellent article de M. le comte Lafond dans l'*Univers,* le passage suivant d'une lettre intime où une jeune et digne compatriote de Mme Swet-

[1] S. A. I. la grande-duchesse Marie de Russie.

[2] *Alain le Renard.* Barzaz-Breiz.

[3] Théodore Kœrner, le Tyrtée de la *guerre de délivrance,* tué à Leipsick, en 1813. Ses poésies brûlantes d'enthousiasme et de patriotisme ont été recueillies sous le titre de *La lyre et l'épée* (Leier und Schwert). La Justice et la Poésie étaient alors du côté de l'Allemagne, et aussi la Victoire. « *Remembering, trust!* »

Digitized by Google

chine apprécie l'*Epilogue*. On ne saurait mieux résumer l'impression que laisse ce livre dans l'âme. Ce jugement ne fait pas moins d'honneur à celle qui l'a écrit qu'à celui dont elle parle avec tant d'émotion :

« Un monde où rien ne vieillit, où tout se renouvelle sans » cesse, c'est celui de l'idéal, à la poursuite et au service duquel » M. Rio a consacré toutes les belles facultés dont Dieu l'a doué. » J'ai été éblouie par la soif ardente que son livre accuse pour tout » ce qu'il y a de beau et de grand dans ce monde. La variété des » intérêts qui l'ont occupé, leur variété, et pourtant aussi leur » unité, car tous convergent au même but, l'idéal, est peut-être ce » qui m'a le plus frappée et intéressée. Il y a là un mouvement » d'attention perpétuelle et infatigable de toutes les facultés du » cœur et de l'intelligence... En un mot, après avoir lu ce livre, » on se dit : Oh ! de combien de sources variées de beauté, de » richesse, d'intérêt, de nourriture fortifiante pour le cœur et l'in- » telligence, Dieu nous a entourés en cette vie, si seulement nous » savions les découvrir ! »

CHARLES DE GAULLE.

---

Digitized by Google

# LA MÈRE

# MARIE DE SAINTE-EUPHRASIE PELLETIER*

---

Ainsi paraissaient les premières lueurs d'une aurore dont le soleil, en s'élevant à l'horizon, devait illuminer la terre entière de ses rayons. Mgr Montault, comme nous venons de le voir, avait bien compris tout ce qu'on pouvait attendre d'un généralat et de la mère à laquelle la direction ne manquerait pas d'en être confiée. D'accord avec les évêques de Poitiers, de Grenoble et de Metz, il en avait fait la demande au Saint-Père. M. le comte de Neuville, Mmes d'Andigné et de la Roche, d'autres voix puissantes s'étaient jointes à celles des prélats que nous venons de nommer.

Un décret de la cour de Rome, en date du 16 janvier 1835, suivi, le 3 avril de la même année d'un bref du Pape, firent de la maison du Refuge d'Angers un généralat, sous le nom de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur. Les règles et les constitutions de l'ancien ordre ne furent pas changées, il n'y eut que de légères modifications dans le costume des religieuses. Mais les attributions de la supérieure générale se trouvaient singulièrement agrandies. On en jugera par les articles suivants du bref d'érection :

« Art. 2. La supérieure de la maison d'Angers, outre le gouvernement particulier de ladite maison d'Angers, aura celui de toutes

* Voir la livraison d'août, pp. 129-143.

Digitized by Google

les autres maisons que celle-ci a fondées ou qu'elle fondera à l'avenir.

» Art. 3. Les attributions de cette supérieure générale seront de fonder, avec l'assentiment de l'évêque diocésain, de nouvelles maisons, de visiter celles qui sont fondées, de veiller avec soin à ce que toutes les règles soient observées et l'ordre maintenu partout. Elle pourra aussi admettre des novices dans la congrégation, par elle-même ou par les supérieures des autres maisons, distribuer ses filles dans les différentes maisons, les transférer de l'une dans l'autre. Mais qu'elle ne fasse rien sans le conseil des assistantes et que chaque maison reste sous la direction de l'évêque diocésain, suivant les décrets du saint concile de Trente et les constitutions apostoliques relatives aux congrégations de ce genre. »

Plus tard, lorsque les *Constitutions* de l'ordre furent réimprimées à Rome et mises en harmonie avec le généralat, le Saint-Père autorisa l'introduction de l'orgue et de quelques autres instruments de musique. Ce fut là un moyen d'action que la supérieure se garda bien de négliger. Sachant combien sur certaines âmes, en Amérique principalement, sont puissants les douces symphonies et les accords mélodieux, elle voulut que la musique entrât dans l'éducation des novices, qu'elles la cultivassent avec soin, pour qu'un jour, comme il était arrivé à Saül, sous le charme des sons que David tirait de sa harpe, les natures rebelles pussent s'adoucir à leur voix, et s'unir à elle dans un concert harmonieux.

Le décret de fondation nommait la mère Marie de Sainte-Euphrasie supérieure générale de la congrégation. Le cardinal Odescalchi fut le premier protecteur de l'ordre. Le cardinal della Porta lui succéda dans ces fonctions, qui sont remplies aujourd'hui par le cardinal Patrizzi.

Aux termes de l'art. 4 du bref, l'élection de la supérieure générale, élection dans laquelle toutes les communautés sont représentées par deux membres, a lieu tous les six ans. La supérieure générale sortante étant rééligible, la mère Marie de Sainte-Euphrasie ne cessa pas de recevoir de nouveaux témoignages de confiance de ses sœurs et d'en remplir l'emploi jusqu'au jour de sa mort.

Digitized by Google

Nous avons dit un mot de l'opposition qu'avait rencontrée la mère Marie de Sainte-Euphrasie. Cette opposition la suivit jusqu'à Rome. Une lettre du révérend père Kohlmann ne laisse aucun doute à ce sujet. Mais la mère supérieure n'était pas de ces âmes faibles qui se laissent facilement abattre ; les obstacles ne l'arrêtaient pas, et ses convictions profondes lui donnaient une force qui la rendit toujours victorieuse dans les luttes qu'elle eut à soutenir. Des amis puissants et dévoués lui vinrent aussi en aide. En présence des mauvais vouloirs de quelques-uns, ils redoublèrent d'ardeur et firent si bien qu'une affaire qui, en toute autre circonstance, aurait entraîné bien des lenteurs, fut expédiée en quelques mois [1].

Quand le décret qui érigeait la maison en généralat arriva à Angers, ce fut une grande joie dans la communauté. De toutes parts, des félicitations furent adressées à la mère Marie de Sainte-Euphrasie, et la reconnaissance, débordant de son cœur, se répandit en actions de grâces et éclata en saints cantiques.

Mmes Cesbron de la Roche et de Couespel n'attendirent pas davantage pour prononcer leurs vœux. Le noviciat se grossit de nombreuses recrues prises dans toutes les classes de la société ; il en vint de partout, de l'étranger comme de la France ; il en vint des palais, des châteaux et des chaumières ; comme autrefois, à Port-Royal, la fille du peuple y coudoya la grande dame, sans que rien pût rappeler l'humilité de la naissance ou l'orgueil de la race.

A partir de ce moment, les monastères de Notre-Dame-de-Charité du Bon-Pasteur vont surgir du sol, comme sous un souffle magique. Dans les derniers jours du mois d'avril, Mes Montault et Flaget, la mère Marie de Sainte-Euphrasie et quelques-unes de ses sœurs se rendent à Saint-Florent, près Saumur. Au milieu d'un concours immense de populations des campagnes environnantes,

[1] « Ce qui, dans le cours ordinaire des affaires, demandait deux ou trois ans avant d'être terminé, la Providence divine l'a conclu en l'espace de deux ou trois mois, *nonobstant l'opposition puissante que vous avez eu à surmonter.* »
(Lettre du révérend père Kolhmann. Rome, 12 mai 1835.)

Digitized by Google

les prélats y célébrent une cérémonie pontificale en l'honneur de l'œuvre. A la fin de la même année, un monastère du Bon-Pasteur est fondé à Nancy; en 1836, le même événement s'accomplit à Amiens et à Lille; en 1837, au Puy, à Strasbourg, à Sens, à Reims, à Arles.

Arrêtons-nous un moment et promenons nos regards sur les bords du Tibre. La charité chrétienne ne s'arrête point aux bornes des Etats; le monde entier est sa patrie. Nous allons rencontrer la mère Marie de Sainte-Euphrasie sous un autre ciel que celui de la France. Le Saint-Père dont la main a consacré par un bref la congrégation du Bon-Pasteur, veut qu'une maison de cet ordre s'élève à côté des superbes monuments qui décorent la Ville éternelle. La supérieure du généralat est prête à répondre à son appel.

Dès l'année 1836, le pape Grégoire XVI avait eu cette pensée. Le 15 novembre, le cardinal Odescalchi écrivait à la communauté :

« Mgr Flaget est une personne que j'estime beaucoup. Nous parlons fréquemment ensemble des filles du Bon-Pasteur, et nous espérons les voir bientôt à Rome. C'est mon désir. C'est un désir qui doit être porté à l'autel tous les jours pour obtenir son accomplissement. Priez pour cet article important. Le bon Dieu l'a voulu, j'adore sa volonté, mais je le prie de tout mon cœur que je vous sois utile. Allez, en attendant, où le bon Dieu vous appelle; allez chercher la seule gloire de Dieu dans le bien des âmes, rendez aux pauvres pécheresses la paix qu'elles ont perdue, et dans ce grand bien, vous trouverez votre couronne dans l'éternité. »

Ce fut à cette époque qu'une cruelle maladie vint s'abattre sur la maison du Bon-Pasteur d'Angers, et y fit de nombreuses victimes. Plusieurs jeunes religieuses furent enlevées à l'amour de leur tendre mère. Nous trouvons, à la date du 17 janvier 1837, une lettre de M. Alleron, curé de Notre-Dame-la-Riche, à Tours, dans laquelle il lui exprime toute sa douleur, en même temps que, pour la soutenir dans les épreuves, il lui montre au ciel, recevant leur récompense, celles qu'elle doit cesser de pleurer [1].

[1] « Vous m'avez prévenu par deux lettres qui me sont précieuses; c'est un nouveau gage de votre intérêt et de votre attachement dont je vous saurai gré toute ma vie.

Digitized by Google

En 1837, l'heure semblait venue d'exécuter le dessein conçu dès l'année précédente. — « Je redouble mes vœux pour vous avoir à Rome, écrivait, le 4 février, le cardinal protecteur de l'ordre. Mgr Flaget, dont la sainteté est bien connue et qui vous aime beaucoup, cherche avec zèle à braver tous les obstacles qui pourraient s'y opposer. » Et le 6 mars, il ajoutait :

— « J'ai parlé à Sa Sainteté de la fondation, et le Saint-Père est content. Je vous donnerai, sur cet article, quelque autre détail d'ici quelques jours. »

Le 12 octobre, le Père Rozaven faisait, dans la même intention, ses offres de services à la supérieure générale. — « Vous ne doutez pas, ma révérende mère, lui disait-il, de l'intérêt que je prends à la réussite de vos pieux desseins. Je suis persuadé que votre établissement à Rome aura les plus heureux résultats pour le bien de l'Eglise et pour le salut d'un grand nombre d'âmes. Vous me trouverez toujours disposé à vous aider de tout mon pouvoir. Je ne suis

Je vous rends en vœux tout ce que vous m'avez souhaité, tout ce que vous pouvez désirer de plus avantageux, soit pour vous, soit pour votre communauté. Que ne puis-je vous être utile autrement ! Vous dire que je prends une vive part à la douleur qui afflige, dans ce moment, votre cœur maternel, que je me réjouis de vos succès, que j'admire les merveilles de la Providence sur vous, que je la loue et la remercie avec vous, c'est vous exprimer des sentiments qui vous sont déjà connus. Le bon Dieu reprend, dans ce moment, ce qu'il vous a donné; croyez à sa parole; ayez confiance, il vous rendra au centuple; lui qui a pu faire des enfants d'Abraham avec des pierres, saura bien remplacer les chères enfants qu'il vient déjà de récompenser, parce que sans doute elles avaient fourni en peu de temps une longue carrière. Elles emportent avec elles la robe éclatante de blancheur; elles en seront éternellement revêtues à la suite de l'Agneau sans tache. Dois-je vous plaindre, mère désolée? Non, car la foi vous a éclairée. Dois-je les plaindre? Oh ! non, car, quoique heureuses avec vous, elles seront encore mille fois plus heureuses dans le ciel. Réjouissez-vous donc, dans le Seigneur, d'être précédée par vos enfants, et guidez les autres avec votre vigilance et votre zèle infatigable dans la route si difficile du salut. Le démon ne doit guère vous aimer; il voudrait vous broyer comme Simon-Pierre; mais Notre-Seigneur prie que votre foi ne manque pas, afin que, comme lui, vous confirmiez vos sœurs. Si ma prière était de quelque valeur, je lui demanderais aussi pour vous cette foi, cette constance, cette fidélité qui, ne se démentant point, encouragent, affermissent vos nombreux enfants, et fassent de vous tout un peuple de saintes. Demandez pour moi la même grâce, bonne mère, je vous en prie, afin que moi aussi j'affermisse mes frères. »

(Lettre de M. Alleron à la mère supérieure-générale de la congrégation de Notre-Dame du Bon-Pasteur, 6 janvier 1837.)

Digitized by Google

bon qu'à bien peu de chose, mais ce peu est tout à votre service, et vous pouvez en user à votre discrétion..... »

On en était là, quand le choléra vint à éclater dans Rome. Que de prières montèrent alors au ciel, des maisons de la communauté, pour que la main de Dieu détournât le fléau qui menaçait le Souverain-Pontife, et permît à la mère Marie de Sainte-Euphrasie d'aller remplir un des plus grands actes de sa divine mission[1] !

Ce ne fut pourtant que le 17 avril 1858, qu'il lui fut possible de se mettre en route. Deux jours auparavant, on avait célébré la fête de Pâques, et toutes les religieuses avaient demandé au Sauveur des hommes de servir de guide à leur mère, de la protéger dans son voyage, et d'assurer le succès de son entreprise. Quand la mère prit congé de ses filles, elle fut saluée par des acclamations auxquelles se mêlaient les regrets les plus touchants.

Quelques jours après, M. de Neuville lui écrivait une lettre que nous reproduisons, parce qu'elle offre une nouvelle preuve que la calomnie n'avait pas épargné la plus sainte des femmes, calomnie à laquelle le comte se reprochait peut-être d'avoir, au commencement, ajouté quelque foi :

« Ainsi donc, Madame, vous allez à Rome, vous allez établir dans cette ville sainte un ordre nouveau qui n'y existe pas encore, et qui est un des plus riches présents de la miséricorde divine à ce monde malheureux où nous vivons.

» Les anges vous regardent et vous applaudissent.... Les âmes bienheureuses, celles surtout qui vous doivent leur bonheur, ah ! comme elles sont attentives !... Oui, Madame, vous marchez environnée d'une nuée de témoins invisibles qui comptent vos pas et

[1] « Vous pouvez bien imaginer que votre lettre, vos sentiments, vos prières, vos pénitences, vos processions, font une vive impression dans mon âme. C'est pour cela que je préfère vous écrire moi-même, pour vous témoigner ma reconnaissance. A la première occasion, je ferai tout connaître au Saint-Père. Grâce à la miséricorde de Dieu, Sa Sainteté, malgré les peines dont son cœur est accablé, se porte à merveille. Vous avez raison, ses jours sont précieux et Dieu le préservera..... »
(Lettre du cardinal Odescalchi à la supérieure du généralat du Bon-Pasteur, à la date du 6 septembre 1837.)

Digitized by Google

tressaillent d'allégresse. Mais vos chères filles, vos amies vous regrettent et vous pleurent. Les aimables solitudes qu'embellissait votre présence, où vous passiez en faisant du bien, ont perdu leur charme.

» Les jours qui ont suivi votre départ ont été des jours de douleur. Ah! Madame, que vous êtes aimée de votre communauté et de tous vos troupeaux! Que cet attachement répond victorieusement à tout ce que *la calomnie a osé inventer contre vous*, et qu'il prouve que tant d'amour ne peut être inspiré que par la meilleure des mères! »

La Mère Marie de Sainte-Euphrasie emmenait avec elle des religieuses en nombre suffisant pour la direction du monastère de Sainte-Croix, qu'elle était appelée à fonder. Mme d'Andigné avait aussi voulu l'accompagner. Elles visitèrent ensemble toutes les maisons de l'ordre qui se trouvaient sur leur route, et ne s'embarquèrent à Marseille que le 10 juin. Le 13, jour de la Pentecôte, elles arrivèrent à Livourne pour y entendre la messe; le lendemain, elles étaient à Civita-Vecchia, et le soir de ce même jour, elles faisaient leur entrée à Rome. On comprend quelle émotion elles durent ressentir en ce moment. Elles s'agenouillaient sur cette terre arrosée du sang de tant de martyrs dont l'histoire avait fortifié leur âme. Quels souvenirs s'éveillaient dans leur cœur! C'était là que, le même jour, deux grands apôtres, Pierre et Paul, avaient eu la tête tranchée; c'était là que les Agnès, les Martine, les Suzanne, les Sérapie, les Marcelline, les Rustique, les Émilienne, les Eugénie, plutôt que de renier leur foi, avaient marché gaiement au supplice. De douces voix semblaient sortir des catacombes pour leur dire: « Vierges, nos sœurs, approchez avec confiance, nous vous tendons la main. Pour rester fidèles au culte du Seigneur, nous avons fait le sacrifice de notre vie; faites de la vôtre une immolation continuelle. Que votre glorieuse phalange poursuive l'ennemi du genre humain jusque dans ses plus inaccessibles retraites. Marchez à la conquête des âmes, assurez le triomphe de la vertu sur le vice, pour que nous puissions chanter toutes ensemble dans l'éternité les louanges de Dieu. »

Digitized by Google

Le lendemain de leur arrivée, les religieuses du Bon-Pasteur se rendirent à l'église Saint-Pierre, où le Souverain-Pontife devait tenir l'ostensoir. Informé de leur présence, Grégoire XVI s'avança vers la supérieure, lui apposa les mains au-dessus de la tête, et appela sur elle et ses sœurs les bénédictions du ciel. La cérémonie terminée, il leur témoigna vivement toute la satisfaction qu'il éprouvait de les voir près de lui.

Après avoir visité la basilique de Saint-Pierre, la Mère Marie de Sainte-Euphrasie se rendit au palais du cardinal Odescalchi. Le prélat était revenu de son diocèse, où il était allé passer quelques jours. Dans la crainte qu'elle n'arrivât à Rome pendant son absence, il avait eu soin de l'en prévenir au préalable. — « Je veux être à Rome quand vous y viendrez, lui avait-il écrit, et si Dieu m'en fait la grâce, je vous précéderai et vous logerai (c'est-à-dire installerai), afin de juger par moi-même si cette demeure vous plaît et si vous vous trouvez bien dans cette maison....

» Armez-vous de courage et n'appréhendez pas les difficultés. Nous ne devons tendre qu'à la gloire du Seigneur et à la destruction du règne du péché. »

L'entrevue fut ce qu'elle devait être des deux côtés : pleine de respect et de déférence de la part de la supérieure générale, pleine d'affabilité de la part du prélat. La mère s'agenouilla avec humilité devant le haut dignitaire de l'Église, et le cardinal se félicita vivement d'être le protecteur d'une œuvre pour le succès de laquelle il faisait les vœux les plus ardents.

L'esprit plein des encouragements qu'elle venait de recevoir, et ne voulant pas différer davantage à remplir l'objet de sa mission, la mère Marie de Sainte-Euphrasie s'empressa de prendre possession du monastère de Sainte-Croix. Celles qui se trouvaient confiées à ses soins étaient des malheureuses sur lesquelles s'était appesanti le bras de la justice ; elle fut chargée de l'œuvre des Condamnées. Le cardinal Odescalchi tint parole et la seconda puissamment. Le 20 juin, elle écrivait à la communauté d'Angers : — « Notre saint protecteur vint hier, et j'eus avec Son Éminence un entretien d'au

Digitized by Google

moins une heure. J'y ai reçu tant de grâces et de lumières, que je regarde ce jour comme un des plus précieux de ma pauvre vie. » Il allait pourtant s'en lever bientôt un autre qui devait s'inscrire en caractères plus ineffaçables encore dans une carrière si bien remplie. Dans une audience qu'elle obtint du Saint-Père, audience dont le cardinal protecteur de l'ordre fut l'introducteur, le Souverain-Pontife trouva des paroles admirables pour l'institut de Notre-Dame-de-Charité du Bon-Pasteur et pour celles qui en avaient pris la direction. — « Mon cœur est content, dit-il, je vous protégerai en tout; je serai le père de votre œuvre. » La mère Marie de Sainte-Euphrasie écoutait sans répondre, les mains jointes, les yeux illuminés par la foi; il lui semblait que la voix de Dieu frappait son oreille.

Le 29 juin, elle se rendit faire ses prières à l'église de Saint-Pierre. C'était la fête des Apôtres, et le Souverain-Pontife officiait. Ceux qui ne connaissent pas le caractère imposant de l'immense basilique et la pompe des cérémonies romaines, ne peuvent avoir l'idée de tant de magnificences. En France, jamais pareil spectacle n'a frappé les regards, et les plus belles descriptions qu'on en pourrait faire resteraient bien au-dessous de ses splendeurs. Tant de merveilles jetaient nos saintes filles dans le ravissement; elles sortirent de l'église n'ayant plus dans l'âme de sentiments terrestres.

La mère Marie de Sainte-Euphrasie ne voulut quitter Rome que lorsque l'avenir du monastère lui parut assuré. Avant son départ, elle vit plusieurs fois le cardinal Odescalchi et l'entretint longuement de toutes les affaires de son ordre. Ce fut le 4 juillet qu'elle fit ses adieux à la cité sainte, emportant du séjour qu'elle y avait fait des impressions qui ne devaient jamais s'effacer. Le 5, elle s'embarqua à Civita-Vecchia; le 18, elle arriva à Angers, après une absence de trois mois.

Le Saint-Père lui avait fait don de reliques qui, en raison du caractère de la vierge à laquelle elles avaient appartenu, ne pouvaient être mieux placées qu'au monastère du Bon-Pasteur. Gré-

Digitized by Google

goire XVI avait fait extraire des catacombes les ossements de sainte Acape, en français sainte Charité, et avait voulu qu'elles fussent transportées près de celles qui mettaient si bien en pratique la vertu dont son nom était la signification. Ces reliques reposent aujourd'hui sous le maître-autel de l'église du Bon-Pasteur d'Angers. Objet du respect et de la vénération de la communauté, elles inspirent aux jeunes novices l'esprit de charité dont la sainte était animée.

C. MERLAND.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

---

Digitized by Google

# AMYNTHAS BOURNICHON *

On ne tarda pas à servir le souper. Les Parisiens se partagèrent avidement une copieuse omelette, pendant que leurs hôtes mangeaient de la bouillie d'avoine. Raoul fit les frais de la conversation et expliqua comment, n'ayant l'intention que de se promener dans la campagne autour de Morlaix, ils s'étaient perdus au milieu du labyrinthe des chemins de traverse.

— Ce temps-là ne peut pas durer, dit le curé ; l'orage s'apaise déjà ; demain je vous ferai conduire jusqu'à la grand'route, où vous ne pourrez plus vous tromper.

Raoul remercia, mais Amynthas restait silencieusement plongé dans ses réflexions. L'omelette fut suivie sans transition d'un dessert de fruits, de beurre et de craquelins, avec accompagnement de café et de petits verres. L'appétit de Raoul y fit le plus grand honneur.

— Vous devez être bien fatigués, dit le curé, et avoir besoin de sommeil ; je vais vous montrer votre chambre. Je n'ai qu'un bois de lit, et il faudra qu'un de vous consente à coucher sur un matelas par terre. Je vous en demande bien pardon, mais que voulez-vous ? un pauvre curé de campagne n'est pas habitué à loger des Parisiens. — Et prenant un chandelier de cuivre, il les précéda dans l'escalier.

— Eh bien, mon cher, s'écria Raoul quand il eut refermé la porte, que penses-tu de notre aventure ?

* Voir la livraison d'août, pp. 144-157.

Digitized by Google

— Je pense, répondit Amynthas, que j'aimerais mieux être à faire la partie de dominos au café Turc. Je vois bien comment nous sommes entrés ici, et sur ma foi, il n'y a pas de quoi se vanter, car je suis meurtri et écorché de partout. Mais je ne vois pas comment nous en sortirons. Ce vieux cafard, avec son air de sainte n'y touche, ne me dit rien qui vaille, et tu as été bien imprudent de te fier à lui. Si tu m'en crois, nous nous sauverons sans bruit au point du jour.....

— Où irions-nous? interrompit Raoul. Nous ne saurions pas mieux notre chemin.

— Il n'est que trop vrai, dit Amynthas en soupirant.

— Je t'assure d'ailleurs, reprit Raoul, que tu as tort de t'inquiéter. Les prêtres sont les ennemis du progrès, et l'on ne saurait dire trop de mal d'eux, mais individuellement ce sont les meilleures gens du monde. En voici un, tu en conviendras, qui nous a rendu un fameux service.

— Attends jusqu'au bout, répondit Amynthas. Peux-tu t'imaginer bonnement que ce soit sans arrière-pensée qu'il nous a ainsi recueillis et hébergés chez lui? Ce n'est pas possible, un honnête homme se fût contenté de nous montrer la route, et nous eût laissés dehors.

— Tu as raison, dit Raoul, mais ces gens-là sont quelque chose de plus qu'un honnête homme.

Raoul se couchait en prononçant cette parole, dont il était loin de comprendre toute la vérité, et sa respiration sonore avertit bientôt son ami qu'il était inutile de chercher à prolonger l'entretien. Amynthas eut de la peine à suivre son exemple, et n'eut qu'un sommeil troublé de mille fantômes.

De tous les incidents de la journée, sa chevauchée derrière une soutane était celui dont l'image lui était la plus importune. Lorsque, conduite par un de ces canaux mystérieux qui remontent du cœur au cerveau, l'image d'Athénaïs vint aussi à traverser son esprit, cette vision se confondit avec la précédente de la manière la plus inextricable, et Amynthas rêva enfin qu'il voyait la virtuose debou

Digitized by Google

sur la croupe d'un cheval fougueux, comme une écuyère de Franconi, mais ayant une soutane au lieu de robe de gaze, et un tricorne sur la tête.

Amynthas étendit les bras comme pour la recueillir et la presser contre son cœur; il lui sembla que la jeune fille le repoussait avec dégoût, lui reprochait d'être couvert de boue et de suie, et lui criait d'une voie railleuse : *Paotr louz !* (le curé lui avait expliqué le sens de ces mots funestes). Peu d'instants après, une nouvelle vision lui montrait l'intérieur d'une cuisine, où une femme, dont la tournure ne lui était pas inconnue, paraissait occupée d'apprêts culinaires. Bientôt, sous la coiffe de la cuisinière, il retrouvait les traits d'Athénaïs, et la volaille qu'elle embrochait toute vive sans la plumer, et faisait rôtir avec une joie féroce, n'était autre que le perroquet vert-pomme acheté à l'oiselier du Havre.

Ces terribles fantômes disparurent les uns après les autres, et Amynthas, accablé de fatigue, s'endormit enfin d'un sommeil de plomb. Il fut réveillé en sursaut par les rayons du soleil qui, à travers la vitre sans rideaux de la croisée, frappaient tout à coup son visage. Il leva la tête, promena ses regards éblouis sur les murailles nues de la chambre, et chercha longtemps à distinguer ses souvenirs de ses rêves. En prêtant l'oreille, il entendit derrière lui ce ronflement régulier qui est le privilége des estomacs robustes et des consciences tranquilles. Il se détourna et reconnut la barbe inculte de l'homme de lettres qui s'échappait en rouges flocons des flots d'un casque à mèche. Cette vue le rappela au sentiment de la réalité. « Heureux Raoul ! s'écria-t-il, pour toi les passions n'ont plus d'orages ! Combien j'envie la sérénité de ton insouciance et le calme de ton sommeil ! Mais si c'est par endurcissement de cœur qu'on arrive à goûter ce repos, je le sens, trop chère Athénaïs, je préfère encore mes tourments et mes inquiétudes, et les affreuses visions dont me poursuit ton image bien-aimée ! »

Raoul avait ouvert les yeux pendant ce monologue, dont il entendit les derniers mots. — Il paraît que c'est seulement quand je dors que tu me juges digne de recevoir tes confidences, — dit-il en



Digitized by Google

s'interrompant pour bâiller. Il regarda sa montre, et reprit : — Neuf heures et demie : il faut avouer qu'on dort joliment bien chez ces révérends pères.

— Lorsqu'on n'a pas de soucis, répondit Amynthas. J'ai trop de confiance en ton amitié pour te taire plus longtemps les miens. Ton expérience, d'ailleurs, me donnera peut-être quelque conseil utile ; et si ce voyage, que m'a fait entreprendre un sentiment impérieux, se termine fatalement, comme tout le présage, ce sera toi, mon cher Raoul, qui porteras à Athénaïs les derniers vœux d'un cœur qui n'aura battu que pour elle.

— Bravo ! cria l'homme de lettres, on ne dit pas mieux dans les mélodrames. Je trouvais de ces phrases il y a dix ans. Continue, je t'en prie, cela promet d'être très-amusant.

Il y avait certes de quoi glacer toute la bonne volonté d'Amynthas ; mais dans la disposition où était son esprit, il avait un tel besoin d'épanchement qu'il se serait confié au curé lui-même plutôt que de garder le silence. Il raconta donc toutes les circonstances de ses relations avec Athénaïs, et Raoul se trouva de la sorte beaucoup mieux informé que le lecteur sur la scène des adieux. Amynthas ne put, à son grand regret, développer l'éloge des charmes et des qualités de la virtuose, que son ami abrégea en disant : « Connu, connu, toutes les perfections. » Par ailleurs, il fut écouté assez patiemment, et termina par le récit des songes qui l'avaient agité la nuit précédente. Seulement, comme dans la confidence la plus étendue on omet toujours quelques détails, fussent-ils insignifiants, par un vague scrupule de fierté qui interdit de se livrer tout entier et veut se ménager une consolation, il ne parla pas de son ingénieux message du Havre, ni du rêve de la féroce cuisinière.

— Que penses-tu de tout cela ? demanda-t-il en finissant.

— Je pense, répondit Raoul, que tu es encore bien jeune. Il n'y a pas d'autre conclusion à en tirer. Quant aux songes, j'ai ma théorie : c'est qu'ils annoncent véritablement les événements....

— Tu le crois ? dit Amynthas troublé.

— Ou bien l'événement contraire...., continua Raoul.

Digitized by Google

— Est-il vrai ? interrompit avec joie Amynthas.

— A moins, reprit tranquillement Raoul, qu'ils ne signifient rien du tout. Voilà ce qu'on peut avancer de plus satisfaisant sur ce grave sujet. Je ne partage pas tes terreurs sur notre position, et si ce n'est que le souper était maigre, je trouve nos hôtes fort estimables. Pourvu seulement que ce ne soit pas aujourd'hui comme hier ce qu'ils appellent *Vigile !* Il n'y a qu'un danger à craindre en voyage, c'est de manquer d'argent, et j'espère que nous n'en sommes pas là ?

— Pas encore, dit Amynthas, mais cela file plus vite que je n'aurais pensé.

— Le dernier écu mérite seul des regrets, reprit Raoul. Quant aux amours, c'est précisément le contraire. On ne doit regretter que le premier : hâte-toi donc de passer à un second, et tu auras fait un grand pas dans le chemin de la sagesse.

Amynthas écoutait ces aphorismes avec un mélange d'admiration et de défiance. Ce n'était certes pas là les consolations sympathiques que réclamait son cœur, et il souffrait même du dédain que témoignait l'homme de lettres pour sa préoccupation la plus sérieuse ; pourtant il ne pouvait se soustraire à l'ascendant de la bonne humeur de Raoul. En ce moment, deux coups furent frappés légèrement à la porte ; Raoul, qui, tout en jasant, avait fini de s'habiller, alla ouvrir et se trouva en face du curé.

— Voici le dernier son de la grand'messe, dit le vieux prêtre, et j'espère que vous ne me refuserez pas d'y assister, quoique ce ne soit pas probablement dans vos habitudes. Vous concevez que, logés chez moi, ce serait un scandale pour la paroisse qu'on ne vous vît pas à l'église. C'est aujourd'hui fête, et même c'est notre pardon, ce qui se rencontre heureusement pour des voyageurs comme vous.

— Effectivement, dit Amynthas, dont les préventions commençaient à se dissiper, j'ai bien besoin de votre pardon, et je vous fais mes sincères excuses.....

— Nous ne nous entendons pas, reprit le curé en souriant, je veux dire que nous célébrons notre fête patronale. Vous avez le temps de manger un morceau, puis ma servante vous conduira à l'église, où il faut que je vous précède. Je vous préviens seulement que nous dînons à midi.

Digitized by Google

Quand les deux Parisiens, guidés par une *karabasenn* d'un âge canonique, qui se hâta de regagner ses fourneaux, entrèrent dans le cimetière, le carillon sonnait à pleines volées, et des chants stridents s'échappaient comme des rafales par les issues de l'église. Ils gagnèrent obliquement la porte et s'y rencontrèrent face à face avec la grande bannière qu'un vigoureux jeune homme abaissait pour sortir. Raoul s'esquiva à temps, mais Amynthas, heurté à mi-corps par le montant de la lourde tapisserie, trébucha de côté et roula par terre. Ce choc malencontreux fit aussi vaciller le porteur, qui cependant, redoublant d'efforts, reprit sa marche précipitée, et dressa enfin tout debout son précieux fardeau : son front ruisselant et contracté s'épanouit de la joie du triomphe, puis il foudroya d'un regard courroucé le malheureux Amynthas. Celui-ci se relevait clopin-clopant et reconnaissait, dans l'orgueilleux triomphateur, le garçon meunier dont il avait reçu un coup de fouet la veille, au bord d'un étang de triste mémoire.

— Maudit animal ! grommela-t-il en se rapprochant de Raoul.

— On ne parle pas au spectacle, dit l'homme de lettres.

Les autres bannières avaient passé sans encombre, puis les drapeaux de diverses couleurs, les statuettes bigarrées des saints, les joyeuses clochettes, les porte-croix, le reliquaire posé sur un brancard que soutenaient deux paysans en aube blanche, les enfants de chœur, les chantres, un nombreux clergé, enfin la foule des fidèles, dans leurs plus élégants costumes. La présence de deux étrangers était un sujet général de curiosité et même de scandale; car, par distraction ou plutôt par ignorance, ils avaient la tête couverte. Un paysan, se détachant des rangs, alla droit à eux, et des deux mains leur enleva silencieusement leurs casquettes. Le vieux curé intervint, calma l'altercation naissante, et leur dit de se placer derrière lui. Ils obéirent, et suivirent la procession. Le ciel était sans nuages; l'atmosphère, rafraîchie par l'orage de la veille, avait repris toute sa pureté; les merles chantaient dans les ifs du cimetière, les hirondelles dans l'air, les hommes sur la terre, les cloches dans les dentelures de la tour; et cachées dans le gazon touffu des tombes, les cigales semblaient joindre la voix grêle des morts aux concerts éclatants de la vie : la nature et l'homme s'unissaient pour faire monter vers Dieu un hymne d'actions de grâces. Pourtant, au milieu de toutes ces harmonies, il y avait deux dissonnances. Deux enfants

Digitized by Google

de la grande cité, sortis des premiers colléges de Paris, nourris depuis d'abondantes lectures, ne comprenaient rien à la sainte poésie d'une fête de village, et se croyaient naïvement très-supérieurs à ces cagots et à ces rustres. L'un, le plus spirituel, trouvait que c'était un spectacle drôle et assez amusant; l'autre, le plus aimant, regrettait les fades romances que lui chantait naguère une coquette : l'esprit de l'un, le cœur de l'autre ne s'élevaient pas plus haut.

Comme la procession rentrait dans l'église, le maire, cultivateur en cheveux blancs, leur présenta courtoisement l'eau bénite. Amynthas, embarrassé, eut recours à son expédient ordinaire en se détournant vers son ami qui, toujours fécond en ressources, crut faire un acte de condescendance méritoire en serrant vivement la main rustique du vieillard. Tous deux, sur l'indication du curé, prirent place côte à côte dans les stalles du chœur. Près d'eux se tenaient le châtelain du manoir seigneurial et ses fils; plusieurs dames occupaient un banc d'œuvre dans la nef; les deux Parisiens étaient attentifs aux mouvements de leurs voisins, qu'ils imitaient scrupuleusement, et les suivirent même au lutrin pour le *Kyrie eleison.* Après les annonces du prône, auxquelles on devine qu'ils ne comprirent pas grand'chose, le curé fut remplacé en chaire par le prédicateur du pardon, et il se fit dans l'assistance une évolution bruyante pour entourer de plus près l'orateur. C'était un homme d'une quarantaine d'années, à large poitrine et à teint fleuri; il promena un regard satisfait sur son nombreux auditoire, toussa, se moucha, déploya un mouchoir à carreaux sur le bord de la chaire, prit une prise de tabac et commença en ces termes :

« *Ar superbité a zo eur poison funest, eur viç horrupl hag* » *effroyabl, ann adversour veritabl d'hor salud.....* »

— A la bonne heure, dit Raoul en se penchant vers son compagnon, voilà qui se comprend parfaitement.

Il écouta encore quelques instants et ajouta :

— C'est égal, il parle là un singulier français; j'aimais presque autant le breton de l'autre. Au moins j'étais dispensé de l'écouter, tandis que celui-ci va me demander ce que je pense de son sermon; ma foi, avec son diable d'accent, il est trop difficile à suivre; je lui dirai que c'est superbe, et vais tâcher de dormir un brin. Je t'en-

Digitized by Google

gage à en faire autant. — Mais il me semble que tu n'as pas attendu mon conseil ?

Effectivement, Amynthas qui, comme l'on sait, avait passé une fort mauvaise nuit, était profondément assoupi dans sa stalle. Tous deux furent réveillés par l'explosion du *Credo,* chanté dans ce système de mélopée propre aux églises bretonnes : chaque note partait du chœur comme un coup de tonnerre, et ondulait répétée de pilier en pilier jusqu'au bas de la nef, où les voix nasillardes des femmes terminaient à peine une phrase musicale quand déjà les chantres étaient au milieu de la suivante. On appelle cela chanter à l'unisson. Amynthas, en ouvrant les yeux, se trouva en présence d'une file de quêteurs qui successivement lui tendirent leur platde cuivre où quelques liards dansaient comme des goujons sur la poële. Il n'avait dans la poche que de la monnaie blanche : il en remit une pièce à chacun des six quêteurs, non sans penser que sa place lui coûtait un peu cher. Raoul ne fut pas moins généreux : on sait à quelle bourse il puisait. Les deux amis croyaient du moins être quittes : ils avaient compté sans le quêteur des trépassés qui, dans sa dignité jalouse et solitaire, ne tarda pas à les solliciter aussi *evid ann anaoun.* Amynthas n'avait plus que des pièces de cinq francs : il s'exécuta, et fut encore imjté par l'homme de lettres. Ces deux beaux écus, que le quêteur eut le talent de faire surnager constamment au-dessus du vil billon, contrairement aux lois de la pesanteur, allèrent sonner par toute l'église les louanges des Parisiens, et firent presque pardonner leur irrévérence à la procession. Une nouvelle émotion les saisit quand ils virent paraître le donneur de pain bénit : ils se rassurèrent en observant que les prémices en étaient distribués gratuitement au clergé et à la famille du châtelain, et chacun d'eux reçut des mains du bedeau un quartier de pain d'apparence peu succulente.

— Triste déjeûner, murmura Raoul. Je n'ai jamais plus désiré de rencontrer un pauvre.

L'office s'acheva sans autre incident notable, et les assistants se répandirent dans le cimetière. Plusieurs s'agenouillaient sur les tombes, d'autres couraient au jeu de quilles, d'autres assiégeaient la porte de l'auberge ou l'étalage des marchands forains ; mais le groupe le plus nombreux entourait les marches de la croix, sur lesquelles le bedeau était monté, et mettait aux enchères un veau,

Digitized by Google

des poules, des queues de cheval et des paquets de lin. L'encanteur aperçut Amynthas qui contemplait cette scène avec surprise : c'était un ancien soldat qui avait fait ses preuves en plus d'un genre.

— Monseigneur, cria-t-il en français, un homme qui donne cent sous à la quête ne peut être qu'un prince. Vous mettrez bien quatre écus dans ces deux jolis petits animaux. Une fois, deux fois, trois fois, adjugé !

Il dit alors quelques mots en breton, fut salué par un éclat de rire universel, et descendant les degrés vint déposer aux pieds d'Amynthas un sac d'où sortaient des grognements aigus. L'amant d'Athénaïs était adjudicataire de deux cochons de lait !

— Quatre écus, Monseigneur! disait le bedeau; songez donc quel profit vous ferez en les revendant l'année prochaine! C'est pour rien, et je vous donne par-dessus le marché un bout de ficelle pour leur mettre à la patte. — Il y en aura un pour vous, *aotrou baro-ruz* [1], ajouta-t-il, en s'adressant à Raoul que le bruit avait attiré.

— Un quoi? demanda l'homme de lettres.

— Sauf votre respect, reprit le facétieux bedeau,

Digorit ar zac'h, mar plij d'ehoc'h,
C'houi a welo ann daou benn-morch [2].

Et l'hilarité de la foule redoublait. Moins patient que son ami, Raoul se sentit mystifié, il lança avec colère un grand coup de pied dans le sac, qui rendit un double gémissement *sui generis*, et de nouveaux rires éclatèrent autour de lui. Par bonheur, le curé, qui était à la recherche de ses hôtes, arrivait en ce moment. Il apaisa le tumulte, gourmanda doucement le malin encanteur, et s'excusant auprès des Parisiens, il les ramena au presbytère.

ALFRED DE COURCY.

[1] Seigneur barbe-rouge.
[2] Ouvrez le sac, s'il vous plait,
Vous verrez les deux cochons.

*(La suite à la prochaine livraison).*

Digitized by Google

# CHRONIQUE

SOMMAIRE. — L'exposition artistique et archéologique de Rennes. — Le buste de Brascassat. — Un *Stabat* de M. Bourgault-Ducoudray.

L'exposition artistique et archéologique de Rennes a eu un plein succès, nous aimons à le constater, et les pauvres au profit desquels on en payait l'entrée, se réjouiront d'avoir à se partager près de six mille francs, somme très-belle, pour avoir été recueillie en deux semaines seulement.

Nous avons eu le malheur de ne pouvoir être qu'un visiteur de la dernière journée; de là, pour nous, impossibilité matérielle d'étudier à fond et de rapporter des impressions raisonnées. Heureusement, un de nos confrères rennais — qui a gardé l'anonyme, — a écrit sur ce sujet une étude rapide, qui restera ici comme un souvenir de cette intéressante exposition.

Entrez avec nous par la pensée, ami lecteur, dans le vestibule de l'ancien Présidial. Une couronne d'arbustes, de verts feuillages et de fleurs en garnit le contour; par-dessus ce frais décor surgissent une série de bustes de personnages historiques et d'artistes bretons. Voici encore deux statuettes à noter : la jolie Vierge immaculée d'un de nos jeunes sculpteurs, Ch. Goupil; — la *Mélancolie*, de Suc; — plusieurs beaux bustes, de Lanno, entr'autres le maréchal Brune, M. de Barante, etc.; — la *Graziella*, de Barré; — un remarquable buste de Pierre Gourdel; — l'*Enfant à la rose*, d'un jeune artiste fougerais, Harel. — Signalons encore à l'attention un joli médaillon, terre cuite, d'Ogé, l'*Ange gardien de l'enfant.*

Au-dessus des sculptures, l'œil se fixe sur d'anciennes gravures, sur des dessins et sur des œuvres plus modernes, dont quelques-unes proviennent de la collection du Musée municipal et les autres des collections particulières. Il y a un *Moïse brisant les tables de la Loi*, propriété de M. Esnous, qui mérite d'être remarqué. Impossible de tout indiquer : outre un grand dessin représentant l'armée de Cambyse enveloppée par le simoun, M. Léofanti a exposé un tableau décoratif qui doit orner le vestibule du nouveau Lycée; c'est une composition allégorique, représentant le *Travail* et la *Paresse*. — Au centre du vestibule se dresse une

Digitized by Google

réduction en plâtre de la belle statue de Guttenberg, par M. Barré; la pose en est noble, naturelle et fière. L'illustre imprimeur tient en main les premiers produits de son art, avec la date : 1424.

Dans la salle qui ouvre à gauche du vestibule, le premier objet qui frappe les regards est un charmant buste de femme en marbre blanc, œuvre de Julien Gourdel; il appartient à M. de la Blanchardière; il est posé sur une superbe table en mosaïque italienne, donnée à M. Berny par Mme la princesse Bacciochi. Une splendide glace avec encadrements sculptés, style Louis XIV, à M. de la Blanchardière, est fixée entre les deux fenêtres, au-dessus d'un coffre de mariage en bois doré, XVIIe siècle, appartenant à M. des Nétumières. Du château des Rochers provient la toilette en vieux laque de la célèbre marquise de Sévigné; en pendant figure une curieuse commode-secrétaire, aussi en vieux laque, appartenant à Mme Pinczon du Sel.

Tout à côté, sur un bureau Louis XIV, meuble de l'hôtel de la préfecture, sont posées deux boîtes, dont le contenu a un grand prix : ce sont deux tête-à-tête, service de thé, l'un en porcelaine de Sèvres, à M. le conseiller Duret; l'autre en vieux Saxe, à M. du Hautchemin, qui a aussi exposé un portrait de Louis XV sur Sèvres; ces deux objets étaient à Versailles avant la révolution.

La curieuse collection de vases et de poteries d'étain, du XVIe siècle, de provenance allemande, propriété de M. Al. de Langle, vaut certes la peine qu'on s'y arrête : elle est disposé sur une crédence faite avec les fragments d'un coffre en bois de cèdre sculpté à sujets, provenant de Grèce et appartenant à M. S. Ropartz.

Une des collections les plus riches et les plus intéressantes qu'on remarque dans cette salle est, sans contredit, celle de M. Pinczon du Sel, vice-président du conseil de préfecture. Dans deux grandes étagères vitrées, œuvre moderne de menuiserie dont l'auteur mérite d'être nommé, — Ferchaux, — sont rangés les nombreux et curieux objets recueillis, on le voit, par un homme de goût, un ami des beaux arts. Voici des porcelaines de toute sorte : vieux Sèvres, Saxe, Chine, Japon, sont là représentés; vieilles et modernes faïences, faïences italiennes du plus beau galbe; vases étrusques d'une conservation remarquable.

M. Pinczon du Sel a fourni encore plusieurs des plus notables tableaux exposés dans cette salle : ainsi, un tableau allégorique, *La Vie humaine*, de Sebastiano Ricci; un délicieux paysage de Van Bloemen, d'Anvers, dit l'*Orizonte*, ce maître qu'on a comparé quelquefois au Poussin; une marine de Van Derstatten; *Le Savetier*, par les frères Lenain.

La peinture ancienne est largement représentée dans la même salle : on y remarque plusieurs bons portraits du XVIIe siècle; le portrait de Lamennais, peint par Guérin; deux admirables têtes du Christ couronné

Digitized by Google

d'épines et de la Vierge éplorée, que la tradition de la famille de Cintré attribue à Léonard de Vinci. Ah ! n'omettons pas une miniature d'Isabey ; puis un petit buste d'enfant, terre cuite du célèbre Houdon, avec deux dessins du même, sa fille et son gendre, Pinau-Duval ; le tout appartient à la famille Duval, de Paimpont. Ne sortons pas de ce salon sans mentionner de riches bahuts sculptés du XVIe siècle, une splendide console en marbre et chêne sculpté, propriété de M. Reuzé ; enfin, deux chaises provenant, dit-on, du cabinet de la reine Marie-Antoinette.

Introduisons maintenant le touriste-amateur dans la salle à droite du vestibule. Une fort belle copie en marbre blanc, par Pierre Gourdel, du *Petit Savoyard*, de Julien Gourdel, en occupe le point central. Tout à l'entour, c'est une grande variété d'objets : — sur la droite, en entrant, une magnifique table de porphyre oriental, sur laquelle on remarque une collection de pierres gravées et une mosaïque, le tout exposé par M. Marie Rouault, le savant géologue que nous retrouverons tout à l'heure ; — des spécimens d'horlogerie de M. l'abbé Caillard ; — une curieuse pendule Louis XVI, à quatre cadrans émaillés, à M. Berny ; — beaucoup de tableaux modernes ; parmi les plus remarquables et les plus remarqués, on peut citer le joli portrait de Mlle Chapuy, dont l'auteur, Birotheau (de Fontenay, Vendée), est bien connu et apprécié à Rennes ; le portrait de M. Birotheau, peint par lui-même ; le portrait de M. S. Ropartz, l'habile et studieux avocat, l'intelligent et actif président de la Commission de l'Exposition artistique, bonne peinture due au pinceau de M. Rouault de Couesquelan ; une vaste et belle toile d'Yan Dargent, le peintre breton, représentant une vue des environs de Saint-Pol-de-Léon ; un joli tableau de Blin, *Bords de la mer* ; deux gracieux paysages de M. Le Goaësbe de Bellée ; des dessins provenant de la collection Aussant ; enfin, pour bouquet, un remarquable tableau de M. Jan, le *Baptême du Christ* Plus d'un connaisseur trouvera sans doute que nous en passons ; mais vraiment la place nous manque.

Parlons un peu de la splendide tapisserie d'Arras, exécutée en 1530, d'après les cartons de Raphaël, l'une des quatre connues en Europe, et qui appartient à M. Léofanti ; — de la série de bustes en terre cuite exécutés par P. Gourdel, et figurant plusieurs de nos illustrations bretonnes : nos vieux magistrats d'Argentré, Robien, La Chalotais ; nos anciens jurisconsultes Hévin, de Volant, Gerbier, du Parc-Poullain ; une tête caractérisée de Thomas Conecte, le fameux carme rennais du XVe siècle ; — de quelques statuettes de bronze d'un bon style.

Ce qui réclame une mention à part, c'est l'opulente et brillante exhibition d'argenterie, vaisselle, vases, ustensiles de toilette du XVIIe et du XVIIIe siècle, appartenant à M. le marquis de Langle, avec deux biscuits de Sèvres, statuettes, style et costumes Louis XV, sans oublier les vases

Digitized by Google

de fleurs et les groupes en porcelaine de Saxe; le tout provenant du château de la Couyère.

La salle du fond est réservée à l'archéologie dans toutes ses branches. Ce n'est pas la moins remplie et la moins variée dans les échantillons qu'elle offre à la curiosité et à l'intérêt des visiteurs. A l'entrée, on aperçoit tout d'abord le magnifique rétable du XVe siècle, qu'on a cru longtemps être celui de l'ancienne cathédrale de Rennes, et que Mgr l'archevêque a bien voulu faire figurer à l'exposition. C'est une pièce de sculpture flamande de toute beauté et qui n'avait depuis longtemps paru autant à son avantage : il constitue certainement un des plus curieux spécimens de l'art sculptural de la fin du moyen âge en fait de mobilier d'église.

Il faut recommander encore aux amateurs de belles choses anciennes : la grande croix processionnelle d'argent avec émaux, de la fin du XVIe siècle, appartenant au chapitre métropolitain; une autre croix processionnelle en argent ciselé, avec figurines et clochettes, — la vraie croix des processions bretonnes, — œuvre d'artistes bretons, fin du XVe ou commencement du XVIe siècle. Elle vient de la paroisse de Locarn (Côtes-du-Nord). Une autre paroisse bretonne voisine, Plourach, a envoyé, sur la demande de M. Ropartz, qui n'a rien négligé pour enrichir l'exposition, un splendide calice, du XVIe siècle, en argent doré, sculpté et ciselé merveilleusement.

Signalons encore : la chasuble authentique de saint Yves, envoyée de Tréguier, très-curieuse étoffe, remontant au moins au XIIIe siècle et probablement plus ancienne; — une mitre d'abbé (XVe siècle), venant de l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuis; — des fragments d'ornements et des étoffes de tenture des XVe, XVIe et XVIIe siècles; des burettes avec leur soucoupe d'argent, XVIIe siècle; — d'anciennes guipures; — une paix en ivoire du XIIIe siècle, de vieilles tapisseries, le tout envoyé par les religieuses Augustines de l'hôpital de Vitré. C'est ici le cas de rappeler que nous avons omis de signaler dans la première salle la curieuse collection des émaux figurant la légende de la vie de la Vierge et l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur, propriété de la paroisse Notre-Dame de Vitré. Notons encore un beau tryptique du XVe siècle, envoyé par M. Arthur de la Borderie.

L'abondance et la variété des objets qui garnissent cette troisième salle sont telles que nous ne pouvons qu'en indiquer une partie. Comment, par exemple, décrire, donner seulement une idée exacte de ces panoplies — dont l'une est composée d'armes du dey d'Alger, armes montées en argent et incrustées de corail, transmises par le maréchal de Bourmont à son petit-fils, M. le marquis de Langle, — dont l'autre se compose d'armes damasquinées appartenant à M. P. Grivart?

Digitized by Google

Il faut encore examiner de près les étagères chargées de collections de faïences : faïences italiennes, à M. S. Ropartz; faïences françaises, à M. de la Borderie; faïences de Strasbourg, à M. E. du Sel; autres faïences anciennes, à M. Reuzé; — collection de porcelaine de Chine, à M. le marquis de Langle; — service de thé, en porcelaine de Saxe, à M. Duret.

Il y a, parmi les vieux meubles, de curieux bahuts; un cabinet en marqueterie, à M. O. du Breil Le Breton; une pendule en vieux Boule, au marquis de Langle.

Les vitrines occupant la partie centrale de la grande salle dont nous parlons sont consacrées aux exhibitions de manuscrits, de chartes avec sceaux pendants du XIe au XVIe siècle, que M. Quesnet, notre laborieux archiviste, a disposés par ordre de date; parmi les volumes manuscrits, il y en a du XIVe, du XVe et du XVIe siècle; des missels, des recueils historiques, des Heures avec enluminures, des incunables, de belles éditions anciennes avec reliures gaufrées.

Outre les chartes, il y a aussi quelques autographes de Henri IV, de Louis XIV, de Marie-Antoinette, de la princesse de Lamballe, etc.

Les expositions d'objets antiques, de collections celtiques, de produits des fouilles pour les études géologiques ont aussi leur place dans ces vitrines. Ainsi la collection des ossements fossiles, des débris paléontologiques trouvés dans les fouilles du Mont-Dol par M. Sirodot; ainsi les échantillons si curieux recueillis et classés par M. Rouault, dans ses travaux de paléontologie et de recherches sur les premiers âges du monde : — âge de la pierre éclatée, — âge de la pierre polie, — âge du bronze, — tout cela figure auprès des collections celtiques envoyées par la Société polymatique du Morbihan, et par M. Gaultier du Mottay, de Saint-Brieuc. Une des plus curieuses collections en ce genre est encore celle de M. Danjou.

La numismatique mériterait à elle seule une longue mention. On peut faire les plus intéressantes remarques sur les collections romaines, françaises, bretonnes, de MM. Lecoq, André, Ropartz.

Pour terminer, notons un plat en faïence émaillée avec figurines, un vrai Bernard Palissy, conservé depuis deux cents ans dans une famille de cultivateurs des environs de Vitré; ce plat, transmis soigneusement de génération en génération, sert dans toutes les cérémonies notables de la famille.

— Le temps est aux expositions dans notre petit coin de France : Nantes en ouvrira une du 1er novembre au 15 décembre prochain. Comme celle de Rennes, elle sera archéologique et artistique, mais, avec cette différence, en ce qui concerne ce dernier point, que l'on n'y admettra que des

Digitized by Google

œuvres d'artistes vivants, et que des achats importants ne manqueront pas d'y être faits par l'administration de notre Musée.

— Le secrétaire de cette administration, notre collaborateur M. Charles Marionneau, vient de mettre la dernière main à la biographie qu'il a consacrée à Brascassat, et dont la *Revue* a donné quelques pages à ses lecteurs. M. Marionneau ne s'est pas contenté du livre ; il s'est employé de toutes ses forces, pour qu'un buste en marbre rappelant les traits du grand artiste, et payé par une souscription, fût offert à la ville de Bordeaux. Or, il vient de l'être, le mercredi 11 septembre, pendant la réception officielle de l'*Associatiou française pour l'avancement des sciences*, dans les salons de l'hôtel de ville par la municipalité bordelaise.

M. Marionneau a prononcé à cette occasion, d'une voix vibrante et convaincue, le discours que voici :

« Monsieur le Maire,

» Il y a déjà quatre ans que plusieurs amis des sciences, des lettres et des arts s'unirent spontanément pour élever un buste à la mémoire de Brascassat et l'offrir au Musée de Bordeaux.

» Aujourd'hui, Monsieur le Maire, nous venons vous faire hommage de ce marbre qui conservera les traits d'une de nos célébrités locales dont les succès ne rappellent que de douces émotions, que de pures et délicates jouissances, le souvenir d'une de ces gloires dont les triomphes n'ont pas fait verser de larmes.

» Et cependant, pourquoi faut-il que l'inauguration de ce buste se fasse en un temps où le pays est en deuil, en un temps où tous nos jours de fête doivent se ressentir de notre légitime tristesse !

» Mais aussi, comme l'instant est bien choisi pour honorer un homme dont la vie s'est écoulée dans un labeur incessant, et qui, par la droiture de son caractère, l'énergie de ses convictions, l'ascendant de son beau talent, a su franchir, sans défaillance et sans intrigue, toute la distance qui séparait son échoppe natale du palais de l'Institut de France !

» Certes, il sera toujours utile et d'un haut enseignement de mettre en relief ces beaux types de notre humanité; mais à l'époque où nous vivons, alors que tant de médiocrités orgueilleuses sont impatientes de se produire, n'est-il pas heureux pour nous de couronner un de ces grands travailleurs dont l'existence nous offre ce contraste : l'humilité, en des jours d'outrecuidance audacieuse, la générosité poussée jusqu'à l'oubli de soi-même, quand dominaient autour de lui les sentiments d'envie et d'égoïsme.

» A ce buste, dernier ouvrage de l'habile statuaire Desprez, le vieil ami de Brascassat, son ancien camarade de Rome, et que la mort vient encore de nous ravir, permettez, Monsieur le Maire, à l'un de nos coopérateurs de joindre le portrait moral de notre éminent artiste. Heureux si ce modeste hommage peut aider à conserver parmi nos concitoyens la mémoire de « cette nature sensible, discrète, tendre, qui ne se repliait sur elle-même que pour se mieux donner [1]. »

» Plus tard, enfin, son image peinte par lui viendra prendre place dans notre Musée, nous en avons l'assurance, et mieux encore, Mme Paulinier nous autorise à vous l'annoncer officiellement. Autour de cette page, doublement précieuse, les Bordelais tiendront à honneur de grouper quelques œuvres importantes du grand peintre, et alors sera définitivement venue l'heure de lui rendre en son pays une justice éclatante.

» Monsieur le Maire, en terminant, il m'incombe un devoir bien doux, celui de vous exprimer, au nom des souscripteurs, tous nos sentiments de gratitude pour

[1] Beulé : *Discours* aux funérailles de Brascassat.

Digitized by Google

l'heureuse idée que vous avez eue d'inaugurer le buste de notre célèbre compatriote pendant la fête que vous donnez en l'honneur des hôtes illustres de la ville de Bordeaux. Car pouvions-nous désirer mieux que de voir réunis tant d'hommes éminents, qui, par leur présence, rehaussent l'éclat de cette cérémonie et sanctionnent l'initiative du Comité. Et, en effet, il y a dans cette manifestation non-seulement un hommage rendu à la mémoire de Brascassat, mais comme une pensée de réagir contre l'assombrissement passager de notre gloire nationale. Cela console, fait entrevoir à l'horizon de plus beaux jours, et donne une nouvelle force à cette patriotique exclamation de Sainte-Beuve :

« France, ne répudie jamais tes enfants sincères, les plus naturels, les plus » légitimes, tant que tu resteras, France, un pays distinct et une patrie! »

Ces belles paroles ont été chaleureusement applaudies. Nous attendons le *portrait moral*, c'est-à-dire, la biographie, pour montrer avec quel amour M. Marionneau a retracé la vie de son illustre compatriote.

— Ne quittons pas Bordeaux, sans parler du succès que vient d'y remporter notre compositeur, M. Albert Bourgault-Ducoudray. Chaque année la société de Sainte-Cécile donne des prix aux meilleurs *Stabat* qui lui sont présentés. Vingt-cinq partitions, dont dix du plus grand mérite, lui avaient été envoyées. Celle de M. Bourgault a été placée au second rang, et elle a eu la bonne fortune d'être *lue*, ou exécutée, dans une séance musicale de la salle Franklin.

« Nous ne savons ce que l'avenir nous réserve, a écrit un des auditeurs, mais nous ne faisons pas doute que si ce jeune maître, dans ses autres compositions, se soutient à la même hauteur, en continuant de faire un usage intelligent et tout artistique des procédés jadis mis en œuvre par le génie et délaissés aujourd'hui par l'ignorance et la routine impuissantes, il ne devienne le promoteur d'un grand mouvement musical, d'une véritable révolution qui aura pour effet forcé de renouveler l'art, en le faisant avancer, rajeuni, après l'avoir, en quelque sorte, retrempé dans ses sources vives. »

Il y a longtemps, pour notre part, que nous pensons, à Nantes, tout le bien que l'on dit à Bordeaux de l'auteur du *Stabat* couronné.

LOUIS DE KERJEAN.

---

— La réunion ayant pour but de donner suite au projet de reconstitution de l'Association bretonne, s'est tenue, samedi, 4 septembre 1872, à huit heures du matin, dans les salons de la société d'agriculture d'Ille-et-Vilaine. L'assistance était nombreuse. On y remarquait des notabilités des différents départements de la Bretagne et des membres des anciennes directions de l'Association bretonne.

La réunion a décidé que le bureau de la société d'agriculture et celui de la société d'archéologie d'Ille-et-Vilaine formeront une commission provisoire autour de laquelle se grouperont tous les efforts pour l'organi-

Digitized by Google

sation du prochain congrès de l'Association, dont le lieu et l'époque seront ultérieurement déterminés.

Trois membres par département ont été adjoints à la commission, à l'effet de recueillir des adhésions à l'Association bretonne. Séance tenante, il en a été recueilli une cinquantaine. Le chiffre de la souscription annuelle est provisoirement fixé à *dix francs*.

---

## Mme Octave de Rochebrune.

La pièce de vers : *Un jour au manoir de Terre-Neuve*, était imprimée, et presque toute cette livraison, quand nous apprîmes le coup de foudre qui venait de frapper notre malheureux ami : l'âme, la joie, le sourire de cette belle et si hospitalière demeure, Mme de Rochebrune n'est plus !... Quelle douleur ! Nous nous avouons impuissant à l'exprimer.

On peut le dire, tout Fontenay est en deuil. Quoi de plus juste ? « Mme de Rochebrune — c'est M. l'abbé du Tressay qui parle au nom de la Vendée — Mme de Rochebrune était le modèle des filles, des épouses et des mères. Son dévouement passait les limites de sa maison et cherchait un nouvel exercice dans le réduit du pauvre. Son âme, grande et généreuse, montra, dans la dernière guerre, de quel patriotisme elle savait s'enflammer. Mère si douce, si bonne, si aimante, elle fut la première à animer au combat son fils, si jeune encore et déjà si digne d'elle. Alors que nos châteaux étaient déserts et que les fils des croisés partaient, conservateurs fidèles des vieilles traditions de leurs pères, le jeune de Rochebrune se distinguait dans les combats les plus meurtriers, et si tous les Français avaient lutté comme lui, les Prussiens n'auraient pas fait mettre bas les armes à la France.

» Il fut donné à Mme de Rochebrune de revoir son fils échappé aux dangers de la guerre, et de le serrer sur son cœur. Son bonheur ne devait pas être de longue durée. Une maladie cruelle atteint ce même enfant. La courageuse mère se jette entre le danger et son fils, et c'est elle que la maladie enlève. »

Ah ! que Dieu donne à ceux qui la chérissaient tant la force de porter le fardeau d'une aussi accablante épreuve !

ÉMILE GRIMAUD.

---

*Le Secrétaire de la Rédaction*, ÉMILE GRIMAUD.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE BRETONNE ET VENDÉENNE

ARMORIQUE ET BRETAGNE, ORIGINES ARMORICO-BRETONNES. Ouvrage accompagné de documents rares et inédits; par le docteur E. Halléguen. Tome 2. Histoire politique et religieuse. In-8°, 294 p. — Paris, lib. Didier et Ce.

BRETAGNE (LA) POÉTIQUE; par O. Pradère. Traditions, mœurs, coutumes, chansons, légendes, ballades, etc. In-8°, XIV-466 p. — Paris, Librairie générale, boulevard Haussmann..... 7 fr. 50.

CATÉCHISME DE MORALE UNIVERSELLE; par le P. L. Goron. Ouvrage destiné aux adultes. In-18, 35 p. — Nantes, imp. Étiembre et Plédran; lib. Sébire.

CLEF DES ŒUVRES DE SAINT JEAN ET DE MICHEL DE NOSTRE DAME; par M. A., de Nantes. In-18 jésus, 400 p. — Angers, imp. et lib. Lachèse, Belleuvre et Dolbeau; Nantes, lib. Mazeau.

COMMUNE ET PÉTROLE (vers); par Sabatier. In-8°, 4 p. — Nantes, imp. Grinsard.

ÉTUDES (LES) APRÈS LE COLLÉGE, discours prononcé par le R. Fages, professeur de seconde, à la distribution des prix de l'École Saint-Charles, à Saint-Brieuc. In-8°, 40 p. — Saint-Brieuc, Prud'homme.

ÉTUDES CELTO-BRETONNES. Noms des communes et rivières (Ille-et-Vilaine). Étymologie et observations philologiques établissant l'existence, au XIIe siècle, de la langue celto-bretonne en Haute-Bretagne; par de Tremaudan. In-8°, 71 p. — Rennes, imp. Hauvespre.

GUIDE DE L'ART CHRÉTIEN. Etudes d'esthétique et d'iconographie; par le Cte de Grimouard de Saint-Laurent. — Paris, Didron; Poitiers, Oudin.

Cet ouvrage formera 5 vol. in-8. Prix : 50 fr. Chaque volume sera livré séparément, au prix de 10 fr., lors de son apparition, à la condition d'une souscription pour le tout.

JE SUIS CÉLIBATAIRE, comédie en un acte et en prose. — LE PASSANT, drame en un acte et en vers; par J.-L. Rouaud. In-8°, 44 p. — Nantes, imp. Étiembre et Plédran.

MAL (LE) SOCIAL ET SES REMÈDES PRÉTENDUS. Études critiques en faveur du vrai remède; par Th.-Henri Martin, membre de l'Institut. In-8°, 47 p. — Rennes, imp. Oberthur et fils; Paris, lib. Didier et Co.

NI L'ANCIEN RÉGIME, NI LA RÉVOLUTION. Brochure in-18, 36 p. — Chez tous les libraires..... 15 c.

POÉSIES INTIMES; par Eugène Goubert. In-8°, 196 p. — Rennes, imp. Oberthur et fils.

QUESTION (LA) DES DEUX CHAMBRES; par H. de Ferron. In-8°, 45 p. — Dinan, imp. Peigné; Paris, lib. Germer-Baillère..... 1 fr.

SANCTIFICATION DES ACTIONS ORDINAIRES. Extrait des œuvres du P. Alphonse Rodriguez, de la Compagnie de Jésus; par un père de la même compagnie. In-32, 157 p. — Nantes, imp. Grinsard; lib. Mazeau; Paris, lib. Enault et Mas.

Digitized by Google

# Mgr SOYER

ET

# LES ÉVÊQUES DE LA RESTAURATION

---

VIE DE Mgr SOYER, ÉVÊQUE DE LUÇON, faisant suite à l'*Histoire des Moines et des Évêques de Luçon*, par M. l'abbé du Tressay, chanoine honoraire [1].

Plusieurs des évêques de la restauration ont eu leurs historiens graves et consciencieux. Je citerai, entre autres, Mgr Frayssinous, Mgr de Quélen, le cardinal de Cheverus, Mgr Brumault de Beauregard, et aujourd'hui Mgr Soyer, le glorieux restaurateur de l'évêché de Luçon, dont la noble et grande figure revit pour nous sous la plume filiale d'un de ses prêtres les plus distingués. Nous avons, en outre, beaucoup de notices et d'oraisons funèbres, parmi lesquelles deux de premier ordre : l'oraison funèbre de Mgr de Janson par le Père Lacordaire, et celle de Mgr Clausel de Montals par l'illustre évêque de Poitiers.

Il nous est donc très-facile désormais de nous former une idée nette et définitive de cet épiscopat auquel on a prodigué le dédain, d'abord parce qu'il était, disait-on, principalement composé de nobles choisis comme nobles, — « on appelle cela *décrasser l'épiscopat* » —, écrivait Lamennais; et, en second lieu, parce que

[1] Un vol. in-8°. Paris, Lecoffre. — Nantes, Libaros. Prix : 6 fr.



Digitized by Google

les élus étaient presque tous, ajoutait-on, des vieillards usés, impotents, des prêtres faibles de science et faibles de caractère [1].

J'ai déjà dit, ici même [2], ma pensée sur ces divers griefs; mais on me permettra d'y revenir, le mot de Lamennais ayant fait fortune et la *Vie de Mgr Soyer* m'offrant une occasion toute naturelle d'étudier de près ces vieux évêques.

Et d'abord, je déclare qu'il m'est complétement impossible de partager le dédain qu'on affecte à l'égard d'hommes qui, presque tous, souffrirent pour la foi. S'ils étaient vieux, souvent avant l'âge, c'est que la persécution les avait vieillis. Tel évêque que Lamennais traitait de fou et auquel il aurait appliqué le plus volontiers son fameux mot, car il était parent du duc de Richelieu, avait commis l'insigne folie, durant la Terreur, de rester au milieu du troupeau qui lui était confié, si bien qu'il fut arrêté un beau jour, conduit à Rochefort et enfermé sur un ponton, où il vit son frère mourir à côté de lui. Ayant osé élever la voix en faveur de quelques-uns de ses confrères malheureux, il fut mis aux fers. C'était bien là ce que saint Paul appelait « un prisonnier dans le Seigneur, *vinctus in Domino.* »

Tel autre qui arriva dans son diocèse fort ébranlé, au moral et au physique, bien qu'il n'eût que soixante-trois ans [3], avait subi l'exil sous la révolution et la persécution sous l'empire. Ce sont là des souvenirs que Dieu n'oublie point. Il a ses grâces d'état et suscite, quand il le faut, à ces glorieux débris du sanctuaire, des aides selon son cœur. Le fait est que ni l'un ni l'autre des diocèses qui furent confiés aux prélats dont je viens de parler, ne périclitèrent entre leurs mains.

De quoi se plaignait d'ailleurs Lamennais? « Ce n'est pas la science qui manque, écrivait-il quelques jours auparavant [4], il n'y

[1] *Lettres de J.-M. et de F. de Lamennais à Mgr Bruté*, p. 136-141.

[2] *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. XXVIII, p. 27.

[3] Il faut dire que les évêques nommés en 1817 ne purent prendre possession de leurs siéges que deux, trois, et quelques-uns même quatre ans après leur nomination. Or, qui ne sent ce que pèsent les années sur des têtes déjà vieilles?

[4] Lettre du 12 février 1817. — Voir *Lettres de J.-M. et de F. de Lamennais*, p. 132.

Digitized by Google

en a que trop; elle rend les hommes hautains, *méprisants*, disputeurs; *scientia inflat.* » Et il devait, en effet, en être lui-même un triste exemple ! Ce haut génie, qui regardait en pitié les hobereaux mitrés de 1817, devait un jour *flotter à tout vent de doctrine*, et il était réservé à deux des évêques dont il *méprisait* le plus la science, La Romagère, évêque de Saint-Brieuc, et Lesquen, évêque de Rennes, ancien capitaine de dragons et chevalier de Saint-Louis [1], d'être près de lui les interprètes de l'autorité et de la vérité ; tant il est vrai que la science *qui enfle* est peu de chose devant la foi qui humilie et qui instruit. « La foi est une *enclume qui brise tous les marteaux* », disait un autre de ces vieux prélats auquel Dieu fit la grâce d'être en même temps un des plus énergiques marteaux dont son bras se soit servi en ce siècle [2].

A tous les titres, comme homme de foi, de science et comme confesseur et apôtre de Jésus-Christ, aux plus mauvais jours de la révolution, l'abbé Soyer devait naturellement attirer les regards du pouvoir lorsqu'il fallut reconstituer les diocèses, et il les attira deux fois, sous l'empire et sous la restauration. Né en 1767, à Thouarcé, gros bourg de l'Anjou, sur les bords du Layon, il trouva la piété au foyer paternel. Confié ensuite à l'un de ses oncles, curé de Saint-Lambert, qui se chargea de son éducation, il se sentit tout naturellement appelé à l'Église et reçut même la tonsure dès l'âge de dix ans. C'était aller plus vite qu'on ne va aujourd'hui. J'entends même crier à l'abus. Comment un enfant de dix ans peut-il répondre des pensées qu'il aura à vingt-cinq ? Tout en reconnaissant la justesse de l'observation, il faut se reporter à ces temps d'ordre et de paix où les vocations naissaient pour ainsi dire avec vous, sous

[1] M. de Lesquen suivait les traditions de sa race. Dix ans, en effet, avant sa naissance, mourait à la Chartreuse d'Auray un religieux de son nom, Alain-Joseph de Lesquen, qui avait commencé, comme lui, par être un brillant officier. Nommé capitaine à dix-huit ans pour sa bravoure, chevalier de Saint-Louis à dix-neuf pour ses blessures, il fut présenté à Louis XIV, qui lui dit : « Vous semblez bien jeune, Monsieur de Lesquen ? — Sire, répondit Lesquen, c'est qu'on ne vieillit point dans mon régiment. »

[2] Mgr Clausel de Montals, évêque de Chartres. — Voir son *Oraison funèbre*, par Mgr Pie.

Digitized by Google

l'influence des exemples et des traditions de la famille. Que des parents intéressés imposassent parfois leur volonté, voilà où était l'abus ; mais de ce qu'une vocation était précoce, on aurait tort de conclure qu'elle ne fût pas solide et sincère. La tonsure, d'ailleurs, n'engageait à rien, et qui oserait dire qu'elle ne fût pas, comme toutes les grâces de Dieu, une force et un préservatif pour celui qui l'avait reçue ?

Tonsuré à dix ans, le jeune Soyer était chanoine à vingt, non par aucune faveur, mais par le titre de *prieur de licence* qu'il obtint au concours à l'Université d'Angers, titre qui donnait droit à un canonicat. Il aspirait enfin au grade de docteur, lorsque éclata la révolution. L'abbé Soyer n'était encore que diacre. Ne trouvant point d'évêque autour de lui pour lui conférer la prêtrise, il part pour Paris, où il savait que l'évêque de Clermont, Mgr de Bonnal, était caché, et reçoit de lui, le 25 septembre 1791, l'onction sacerdotale. L'ordination ne comptait que deux ordinands, mais deux hommes à la hauteur de tous les dangers et de tous les sacrifices : M. Soyer et M. Langlois, mort supérieur du séminaire des Missions étrangères.

Quelques mois après, le 1er mars 1792, Mgr de Bonnal ordonnait prêtre un autre ecclésiastique, qui devait partager le dévouement et les épreuves de M. Soyer et qui a laissé un grand nom dans l'Eglise, l'abbé Coudrin, fondateur de la congrégation de Picpus ou des *Saints Cœurs de Jésus et de Marie.* « La cérémonie, dit M. de Chergé, eut lieu dans la bibliothèque du séminaire des Irlandais. Les prières durent être dites à voix basse, car, tout près de là, dans la chapelle même du pieux établissement, les démocrates tenaient leurs clubs sanguinaires, et une indiscrétion, un acte d'imprudence pouvaient entraîner la mort du consécrateur et du consacré. » Douces et fortes victimes qui venaient d'elles-mêmes, en quelque sorte, se faire sacrer pour le sacrifice : *Quasi agnus mansuetus qui portatur ad victimam.*

Et le sacrifice commença immédiatement. A peine revêtus du caractère de prêtre, l'abbé Soyer et l'abbé Coudrin se mettent à l'œuvre. L'abbé Soyer, ne pouvant rester en Anjou où l'on recher-

Digitized by Google

chait en lui l'auteur d'une brochure contre la *Constitution civile*, se rend à Poitiers sous le nom de *Fauvette*, et y rencontre l'abbé Coudrin qui, portant l'humble nom de *Marche-à-terre*, évangélisait la paroisse Sainte-Radegonde et le faubourg Montbernage. A partir de ce moment, les deux confesseurs de la foi mirent en commun leurs travaux et leur zèle. Je ne puis reproduire ici l'attachant récit de M. du Tressay, que les lecteurs de la *Revue* connaissent déjà en partie. Ne dirait-on pas un feuillet inédit des actes de la primitive Eglise? Non-seulement M. Soyer, déguisé en garde national ou en gendarme, mais se trahissant à demi par sa belle tête et sa haute stature, ne craignait pas de visiter, d'assembler même les fidèles, de célébrer la messe, de prêcher, d'instruire; mais il osa pénétrer jusque dans les prisons pour porter les secours de son ministère aux malheureux qui attendaient la mort. Découvert un jour au fond d'un souterrain, il semblait que c'en était fait de lui, lorsque tout à coup l'homme, qui le menaçait déjà de son sabre, se sentit frappé d'un remords et s'éloigna.

Ne pouvant plus rester à Poitiers, l'abbé Soyer alla reprendre les mêmes œuvres à Bordeaux, et, quand il lui fut impossible de rester à Bordeaux, il revint à Poitiers, se prodiguant toujours; puis, en 1795, il part pour l'Anjou, s'installe à Chanzeaux, à deux lieues de Thouarcé, sa ville natale, et, pendant six ans, y donne le spectacle, bien rare alors, d'une paroisse vivant de la pleine vie chrétienne, au milieu de toutes les horreurs de la guerre civile. Qui ne se rappelle avoir vu, à l'exposition de 1870, un tableau de M. Marquerie représentant une première communion à Chanzeaux, au mois de mai 1797? La scène se passe non point dans une église, — il n'y en a plus! — mais en plein champ, au lever du jour, dont les premiers rayons éclairent le tableau et jettent un doux éclat sur la longue file des communiants et sur la tête toute jeune encore du prêtre. Les mères, dont beaucoup sont vêtues de noir, prient à côté de leurs enfants; les pères veillent avec leurs armes. Triste, mais charmante scène, car la foi embellit tout [1].

[1] Cette belle toile fait aujourd'hui l'ornement du salon de M^me^ la comtesse de Quatrebarbes, à Angers.

Digitized by Google

Lors du concordat, M. Soyer fut nommé curé de la Salle-de-Vihiers et, en 1805, vicaire-général de Poitiers. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il fut appelé à ce poste élevé par un homme dont le nom jure aujourd'hui avec le sien, par l'abbé de Pradt, qui occupait alors le siége de saint Hilaire. Mais l'abbé de Pradt ne se disait pas encore, à cette époque, l'*aumônier du dieu Mars*; c'était un ancien royaliste, un prêtre émigré pour la foi, et, à ce double titre, il ne pouvait qu'estimer et admirer un homme de croyance aussi ferme que l'ancien apôtre de Montbernage. Il n'appréciait pas moins d'ailleurs ses talents, ainsi que le prouve ce mot qui peint l'homme : « Il disait, raconte M. du Tressay, que, si l'abbé Soyer et lui avaient voulu faire briller leurs talents, ils auraient éclipsé le reste du clergé [1]. » Vanité des vanités ! Celui qui parlait ainsi n'est parvenu qu'à s'éclipser lui-même!

L'abbé de Pradt ne fit, au reste, qu'un court séjour à Poitiers. Par décret du 12 mai 1808, il fut appelé à l'archevêché de Malines, et l'administration du diocèse fut confiée, par le chapitre, à MM. de Moussac et Soyer. Plus tard, l'abbé Brumault de Beauregard, curé de la cathédrale, leur fut adjoint. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui encore, à Poitiers, la *grande administration*, grande, à coup sûr, non-seulement par sa durée, qui fut de onze ans (1808-1819), mais encore par le mérite des administrateurs, qui furent tous les trois jugés dignes de la mitre, et par les services qu'ils rendirent au diocèse, malgré l'extrême difficulté des situations et des temps [2].

Jamais, en effet, situations ne furent plus embarrassées. Si le siége était vacant aux yeux de l'Eglise, il ne l'était point aux yeux de Napoléon, qui, par décret du 31 mars 1809, avait donné l'abbé Bragouse de Saint-Sauveur pour successeur à M. de Pradt. Qu'était-

[1] P. 72.

[2] M. de Moussac refusa, sous l'empire, l'évêché de Saint-Flour, et, sous la restauration, l'évêché de Saint-Dié. Son épitaphe constate même un troisième refus : *Episcopatu ter recusato*. Cette épitaphe est de la main de Mgr Pie. M. de Beauregard refusa l'évêché de Perpignan, sous l'empire, et accepta celui d'Orléans, sous la restauration.

Digitized by Google

ce que cet abbé de Saint-Sauveur ? Je le vois cité dans une circonstance assurément très-honorable pour lui. Napoléon ayant voulu faire voter, au concile de 1811, un article ainsi conçu : « Le concile national est compétent à statuer sur l'institution canonique des évêques, en cas de nécessité », treize voix sur quatre-vingts protestèrent. L'une de ces voix était celle de l'évêque nommé de Poitiers [1]. Mais, au même moment, l'abbé de Saint-Sauveur occupait sans droit le siége de saint Hilaire. Nommé à une époque où Pie VII refusait des bulles aux élus de Napoléon, il avait eu le tort grave de profiter de l'omnipotence napoléonienne, pour se faire donner des pouvoirs de vicaire par le chapitre et s'immiscer ainsi dans l'administration. La situation était donc celle-ci : trois vicaires capitulaires, dont le premier, l'abbé de Saint-Sauveur, était sans titre légitime, tandis que les deux autres, MM. de Moussac et Soyer, étaient seuls légitimes, comme ayant été régulièrement élus. Mais pour le pouvoir, c'était bien autre chose. L'intrus était traité en évêque, et MM. de Moussac et Soyer étaient censés des *vicaires-généraux* [2]. Qui ne sent toutes les difficultés de la position ? « L'épreuve fut grande pour le diocèse de Poitiers, a dit Mgr Pie, elle pouvait être funeste et terrible. La bonté de Dieu y apporta un admirable tempérament. Des hommes se trouvèrent qui surent obvier ou remédier à tout [3]. »

Enfin, 1814, en délivrant l'Eglise et les églises, vint soulever le

[1] Ces treize voix furent celles de l'archevêque de Bordeaux (d'Aviau) et des évêques de Jéricho (Droste de Vischering), d'Agen (Jacoupy), de Grenoble (Simon), de Montpellier (Fournier de la Contamine) de Mende (Morel de Mons), de Digne (Miollis), de Vannes (de Bausset), de Saint-Brieuc (Caffarelli), d'Angers (Montault), de Limoges (du Bourg), et l'abbé Bragouse de Saint-Sauveur. Voir *Coup d'œil sur l'histoire ecclésiastique des premières années du* XIXe *siècle*, par J.-J. de Smet, p. 268.

[2] Voir l'*Almanach impérial* : Evêché de Poitiers. — *Bragouse de Saint-Sauveur* (*Sylvestre-Antoine*), né 28 février 1748, évêque 31 mars 1809. — *Vicaires-généraux* : M. de Moussac, M. Soyer.

Je regrette que le livre de M. du Tressay, si complet d'ailleurs, ne nous donne aucun détail sur cette étrange et anormale situation du diocèse de Poitiers. Il sera facile à l'auteur de combler cette lacune dans sa prochaine édition.

[3] *Discours prononcé dans la cérémonie funèbre de la translation des restes de M. l'abbé de Moussac au petit séminaire de Montmorillon.*

Digitized by Google

poids qui accablait toutes les âmes chrétiennes. On saluait avec bonheur le retour aux traditions du pouvoir chrétien, du pouvoir fils de l'Eglise comme saint Louis, et non plus empereur et pontife comme César; mais le libéralisme et le gallicanisme veillaient, et les espérances du premier jour ne se réalisèrent qu'à demi. C'est ainsi que la viduité de l'Eglise de Poitiers et de bien d'autres se perpétua encore pendant plusieurs années. Une promotion d'évêques eut cependant lieu au mois d'août 1817; mais ces évêques furent longtemps avant de pouvoir occuper leurs siéges. L'abbé Soyer était du nombre; nommé évêque de Luçon, il ne put prendre possession de sa cathédrale qu'au bout de quatre ans, le 1er novembre 1821.

Cette promotion de 1817 est celle qu'on incrimine le plus, promotion de *nobles*, d'*anoblis*, d'*impotents*, d'*ineptes*, etc., etc. Voyons d'abord ce qu'en dit Picot, très-pieux et très-dévoué confident du clergé de l'époque. « Mgr de Quélen, dit-il, s'entoura de toutes les lumières. Il fit mettre sur la liste des évêques à nommer, des ecclésiastiques estimables revenus de l'émigration, d'autres restés en France et qui avaient rendu des services dans différents postes, comme grands-vicaires, curés, prédicateurs, etc. Rien ne fait plus l'éloge de sa sagacité dans les choix que les *refus nombreux qu'il éprouva. Dix-neuf prélats ou ecclésiastiques refusèrent les siéges qu'on leur offrit.* »

Y avait-il un peu de complaisance ou d'optimisme dans les éloges de Picot? Je pourrais examiner cette question si un fait ici ne dominait tout, car rien n'est éloquent comme un fait. Ce fait, ce sont ces dix-neuf refus, dans un temps qu'on nous représente comme l'âge d'or du favoritisme. N'ont-ils donc pas une certaine portée? Mais, direz-vous, qui les prouve? Le chiffre lui-même. Pourquoi dire dix-neuf, au lieu d'une vingtaine, sinon parce que dix-neuf est le chiffre exact et vrai? Peut-être même ne serait-il pas très-difficile de retrouver aujourd'hui encore les dix-neuf refus. Tout le monde sait que MM. Frayssinous et Legris-Duval, deux des gloires du clergé, avaient été proposés par le roi

Digitized by Google

lui-même, mais qu'ils refusèrent. On sait également les refus du pieux abbé Desjardins, de l'éloquent abbé de Maccarthy qui préféra au siége de Montauban une cellule chez les jésuites, de l'abbé de Janson, plus tard évêque de Nancy, mais qui alors ne voulut pas abandonner ses travaux des missions, de l'abbé de Moussac, de l'abbé Molin, plus tard évêque de Viviers, de l'abbé de Theilles, *excellent choix,* disait Lamennais [1]. On sait que plusieurs anciens évêques ne voulurent pas rentrer dans l'administration, à cause de leur âge, bien qu'on accordât assez facilement des coadjuteurs. De ce nombre furent MM. de Bausset et de la Luzerne. Plusieurs évêques refusèrent, en outre, des archevêchés.

Quant à ceux qui acceptèrent, et parmi lesquels se trouvaient des hommes tels que l'abbé d'Astros, l'abbé Devie, l'abbé Brumault de Beauregard, l'abbé Petit-Benoit de Chaffoy, plus d'un n'accepta qu'à son corps défendant. L'abbé de Beauregard priait instamment qu'on ne *disputât pas à ses vieux jours quelques moments d'une paix dont jamais encore il n'avait joui sur la terre.* « Les hommes dans leur erreur, écrivait-il, ont attribué quelque mérite à des peines qui étaient bien plutôt le prix de nos offenses. Ils ont fait valoir des exils un peu plus éloignés et plus sévères que ceux de tant d'autres prêtres couverts de mérites; *ils ont confondu notre nom avec celui d'un frère dont la vie innocente fut couronnée par le martyre.* Ils ont pensé peut-être récompenser encore d'autres actes de fidélité qui ne sont que de simples devoirs [2]. »

Et c'était l'héroïque déporté de Sinnamari qui parlait ainsi; c'était l'énergique vieillard qui a gouverné avec tant de fermeté et de sagesse, pendant dix-huit années, le diocèse d'Orléans ! L'abbé de Beauregard ne céda qu'à ce qu'on appelait alors un ordre du

[1] Pour toutes ces indications, voir les *Lettres de J. M. et F. de Lamennais,* l'*Ami de la Religion et du Roi,* de Picot, la *Vie du P. Maccarthy,* en tête de ses *Sermons,* les *Mémoires de Mgr de Beauregard,* l'*Oraison funèbre de Mgr de Janson,* par Lacordaire, le *Discours de Mgr de Poitiers* pour la translation des restes de l'abbé de Moussac. Les refus des abbés Molin et de Theilles résultent de diverses circonstances, mais ne sont pas aussi certains que les autres.

[2] Voir sa *Vie,* t. I, p. 214.

Digitized by Google

roi; car le roi n'était pas seulement le dépositaire du pouvoir, aux yeux des vieux chrétiens, il était le représentant de Dieu dans l'ordre civil, et ses ordres avaient ainsi une haute autorité. Puis, lorsque fut venu l'ordre du roi, l'humble prêtre conçut encore des scrupules et il lui fallut l'ordre du pape; il fallut que le pape lui écrivît : *Age verò, qui tam præclarâ es voluntate, timorem omnem expelle, et alacriter istius ecclesiæ regimen suscipe.* « Mets-toi à l'œuvre, toi dont la volonté est si admirable, repousse toute crainte et prends vaillamment en main le gouvernement de cette église. »

L'abbé de Chaffoy nous offre un autre modèle. Né à Besançon, vicaire-général du diocèse pendant douze ans, avant 1790, et ayant donné, depuis le concordat, les plus beaux exemples de désintéressement et de fermeté sous l'épiscopat du schismatique Le Coz, il reçut tout à coup de Louis XVIII des lettres pour l'archevêché de Besançon. Au point de vue humain, c'était assurément la plus belle position qu'il pût rêver. Mais, sur les entrefaites, le cardinal de Bausset l'indique comme étant, par ses lumières et son caractère, l'homme qu'il faut pour reconstituer l'évêché de Nîmes au milieu d'une population en partie protestante, et aussitôt l'abbé de Chaffoy accepte la modeste et difficile position de Nîmes, sans parler à personne des lettres qu'il avait pour Besançon. Ce fut le roi qui en parla [1].

Voilà comment pensaient et agissaient ces nobles vieillards qu'on nous représente comme autant de cadets de famille auxquels les descendants de saint Louis s'empressaient de distribuer les évêchés pour relever l'épiscopat et, sans doute aussi, pour les relever eux-mêmes.

J'ai connu, pour mon compte, plusieurs de ces débris du sanctuaire ; je dois beaucoup à l'un d'eux ; et je n'oublierai jamais leur dignité, leur bonté, leur modestie et l'extrême simplicité de leurs habitudes. Mgr de Montblanc, archevêque de Tours, n'occupait qu'un entresol dans son magnifique palais; mais la porte en était constamment ouverte le soir à tous, prêtres et laïques, pour lesquels

[1] Voir son *Oraison funèbre*, par l'abbé d'Alzon.

Digitized by Google

il était un véritable père. Afin d'attirer les jeunes ecclésiastiques, il avait fait placer un billard dans son salon et il y jouait familièrement avec eux. C'était aussi une des habitudes de Mgr Soyer. Dans ses visites pastorales, Mgr de Montblanc était sans cesse à cheval afin de pouvoir aller partout, et il interrogeait lui-même chacun des enfants de la confirmation. Revenu dans son palais, il prenait habituellement la soutane noire, sans autre insigne que sa croix pastorale. Sortait-il de son diocèse, « il nous recommandait toujours, écrit son secrétaire, de ne point l'appeler par son titre », et il ajoutait : *Ama nesciri.* Aussi n'aimait-il pas les compliments; il faisait plus, *il regardait les louanges comme une moquerie* [1]. Et cet homme si doux était né violent; ce prêtre si humble avait été reçu, pendant l'émigration, après un examen auquel assista toute la colonie française, docteur à l'Université d'Oxford. C'était contre la règle, car il était catholique; la règle fut violée pour lui.

Qui de nous, à Nantes, n'a encore présente à la mémoire la grande et austère figure de Mgr Micolon de Guérines, un autre élu de 1817? Il comptait une sainte dans sa famille et il s'étudiait à marcher sur ses traces [2]. Habitant la petite ville d'Ambert avant de venir à Nantes, mais ayant les pouvoirs de vicaire-général de Clermont, il faisait chaque semaine les douze lieues qui séparent les deux villes, et il les faisait à pied, afin d'économiser pour les pauvres.

Son successeur à Nantes, Mgr de Hercé, qui ne peut être compté sans doute parmi les évêques de la restauration, mais qui leur tenait de si près par les traditions et par l'âge, faisait également à pied une partie de ses tournées pastorales, afin de rester plus longtemps au milieu de nos bonnes populations. Il allait avec elles, de bourg en bourg, tantôt récitant le chapelet, tantôt causant familièrement. Mgr Soyer, dans ses courses apostoliques à travers son diocèse,

[1] Voir son *Oraison funèbre*, par l'abbé Boullay.

[2] La pieuse mère Antoinette Micolon, fondatrice des Hospitalières d'Ambert, qui eurent successivement des maisons à Clermont, à Tulle, à Beaulieu, etc. M. de Guérines fut nommé, en 1817, évêque de Castres, et, en 1822, évêque de Nantes.

Digitized by Google

prenait souvent ses repas en plein air. Il faisait arrêter sa voiture, passait dans un champ, et là, assis avec ses prêtres au pied d'un arbre, il partageait avec eux les provisions du voyage. On montre encore en quelques lieux, nous dit M. l'abbé du Tressay, le chêne ou la prairie de Mgr Soyer.

Et Mgr Clausel de Montals, ce soldat du Christ, *miles Christi*, qui, dans un temps qu'on nous représente comme un temps d'inertie, ne cessa de combattre le bon combat, s'attaquant, comme David, aux plus forts, et les atteignant tous de sa fronde. Lui aussi n'était pas moins simple que pieux, pas moins désintéressé que savant. Il aimait à voir, à connaître lui-même les élèves de ses séminaires, à décider, en connaissance de cause, de leur avenir; et cet homme d'une *verve inépuisable*, autour duquel, nous dit Mgr Pie, le salon le plus élégamment occupé ne tardait pas à se concentrer, n'ayant d'oreilles que pour lui, éprouvait une joie enfantine à se trouver avec des enfants. Disons toutefois que Mgr Clausel ne fut pas des élus de 1817. Son tour ne vint qu'en 1824, bien qu'il fût l'ami du roi. Parmi ceux qui le précédèrent, nous citerons deux de nos compatriotes, MM. Millaux [1] et Le Pappe de Trevern [2].

Trois cardinaux furent nommés en 1817, ce furent MM. de Périgord, de Bausset et de la Luzerne. Je ne sais vraiment si l'on pourrait indiquer beaucoup de promotions où, sur trois élus, se trouveraient deux prélats de la valeur de ces deux derniers. On a sans doute le droit de leur reprocher leur gallicanisme, mais leur mérite et leur talent restent incontestés.

[1] Jean-Baptiste-François-Nicolas Millaux, né à Rennes en 1756, sacré évêque de Nevers en 1823. C'était un des plus tendres amis de l'abbé Jean de Lamennais. L'abbé Jean le nomme parfois, avec l'abbé Breteau de la Guérétrie, l'une des gloires du diocèse de Rennes, que rien ne put arracher à sa paroisse de Vitré, pas même les instances réitérées qui furent faites près de lui pour lui faire accepter la mitre.

[2] François-Marie Le Pappe de Trevern, né à Morlaix le 22 octobre 1754, ancien vicaire-général de Langres, sacré évêque d'Aire le 13 juillet 1823. Il passa plus tard à l'évêché de Strasbourg. C'est à lui que l'on doit la *Discussion amicale sur l'Eglise anglicane et, en général, sur la Réformation*, ouvrage en deux volumes, publié à Londres, qui *contribua puissamment*, dit M. Saulnier *(Biographie bretonne)*, au *mouvement* qui s'est produit en Angleterre vers le catholicisme.

Digitized by Google

Le gallicanisme était malheureusement et fut pendant longtemps un triste et pénible héritage pour l'Eglise de France. Les évêques l'avaient sucé avec le lait ; ils l'avaient retrouvé entouré de l'auréole de la vertu à Saint-Sulpice, et ils y tenaient comme à une tradition nationale et glorieuse. *Soyons gallicans*, disait-on, *mais soyons catholiques*, et l'on ne se demandait pas si, en faisant bande à part dans la grande famille, on ne risquait pas, suivant le mot de Pie VII, d'être bientôt en dehors d'elle [1]. Malheur aux petits troupeaux ! Jésus-Christ n'a béni que le sien, celui qui s'attache au pasteur qu'il lui a donné ; tout autre n'est et ne sera jamais qu'une secte. « Les petits esprits, en tout genre, nous font bien du mal », écrivait alors l'abbé de Lamennais. On en était, en effet, toujours aux petites distinctions, aux petites subtilités, aux théories boiteuses et illogiques, et la fameuse déclaration du 3 avril 1826, par laquelle quatorze évêques prétendirent faire revivre les maximes de 1682, sans oser toutefois les reproduire nettement, montre à la fois beaucoup de préjugé et peu de réflexion. Mais ce qu'il faut ajouter, c'est que c'est précisément de cette époque que date un retour marqué vers Rome. Si quelques évêques adhérèrent à la déclaration, beaucoup restreignirent leur adhésion au premier article ; d'autres refusèrent d'établir un point de doctrine sans la participation du pape, et plusieurs ne répondirent même pas au ministre, qui avait la singulière idée de faire voter un décret dogmatique par la poste. Le gallicanisme était donc entamé ; l'archevêque de Paris substituait à l'hymne de la Saint-Pierre, que l'officine des Coffin et des Santeuil était parvenue à introduire dans le bréviaire parisien, une hymne de l'abbé de Salinis où la primauté de Pierre était hautement célébrée [2] ; et

[1] « Messieurs, disait l'abbé Frayssinous à des jeunes gens qui le consultaient sous l'empire, vous n'êtes pas et vous ne pouvez pas être théologiens. Je n'ai donc qu'un seul conseil à vous donner : *Soyez ultramontains*, je le préfère: *vous conserverez plus aisément ainsi la vraie foi.* Si vous vouliez être gallicans, *je craindrais que vous ne fussiez bientôt entraînés dans l'erreur.* » (*De la Monarchie pontificale*, par le R. P. dom Guéranger, p. 257). Loyal et remarquable aveu d'un gallican !

[2] Telle était cependant la force des idées reçues, que cet archevêque si bien disposé, qui fit le voyage *ad limina apostolorum*, et ouvrit la chaire de Notre-Dame à Lacordaire, malgré son ultramontanisme, s'opposait ensuite à la publication de la *Lettre sur le Saint-Siége*, tant l'horizon qu'elle lui ouvrait était nouveau pour lui.

Digitized by Google

Mgr Soyer reprenait l'usage du compte rendu de l'état de son diocèse au Souverain-Pontife, usage dont le serment de leur sacre faisait un devoir à tous les évêques, mais qui était tombé en pleine désuétude. On reste confondu lorsqu'on voit de pieux évêques tels que Mgr Devie, évêque de Belley, en être venu à considérer sur ce point la formule de leur serment comme une *lettre morte*[1]. Mgr Soyer fit plus ; il prit l'initiative d'envoyer des élèves de son séminaire achever leurs études théologiques à Rome. Le premier qui partit fut son neveu (1831). Et cependant Mgr Soyer était gallican ; mais il commençait à trouver que le plus sûr était encore de faire comme saint Paul, d'aller *voir Pierre*.

Ainsi le mouvement était donné, et les évêques de France, suivant le mot de Mgr Pie, apprirent bientôt *plus que jamais le chemin qui conduit à Rome*.

Nous avons laissé Mgr Soyer entrant dans son diocèse au mois de novembre 1821. Cette entrée fut triste et solitaire. Si les *blancs* applaudissaient au rétablissement de l'évêché et à la nomination d'un évêque qui comptait deux frères parmi les plus vaillants chefs vendéens, les *bleus* profitaient de leur majorité dans les villes pour ameuter les passions et contre l'évêché et contre l'évêque. Luçon prétendait maintenir son collége à l'évêché, son dépôt de mendicité dans l'ancien séminaire. On eût dit que l'honneur qui lui était fait de redevenir ville épiscopale allait le ruiner, et les farouches libéraux ne pouvaient se faire à la pensée d'avoir, au milieu d'eux, un évêque dont le nom avait une signification toute vendéenne. Aussi, dès qu'ils furent les maîtres, en 1830, réclamèrent-ils hautement la suppression de l'évêché. Ce fut un des vœux habituels de toutes les sessions du conseil général.

Cette opposition, au reste, devait être prévue ; mais Mgr Soyer en trouva une autre qui ne l'était pas. Depuis trente ans que l'évêché de

[1] *Vie de Mgr Soyer*, p. 213. Le cardinal di Gregorio, répondant à Mgr Soyer, en sa qualité de préfet de la Congrégation du Concile, le félicita hautement de cette preuve de soumission aux prescriptions salutaires des pontifes romains, alors que ses frères de l'épiscopat français l'omettaient.

Digitized by Google

Luçon n'existait plus en fait et depuis vingt que le diocèse était réuni à celui de la Rochelle, l'action épiscopale ne se faisait plus suffisamment sentir, et l'on sait cependant combien elle est nécessaire toujours aux fidèles et au clergé. On comptait dans les rangs de celui-ci un certain nombre de prêtres étrangers fort peu exemplaires, puis d'autres dont la conduite avait été plus ou moins faible pendant la révolution; enfin, parmi ceux qui étaient restés fidèles, s'étaient introduites des habitudes d'indépendance, conséquence trop fréquente des temps d'anarchie. On redoutait donc, à peu près généralement, l'arrivée d'un prélat dont on savait que l'administration, à Poitiers, avait été sévère. Mgr Soyer, de son côté, avait peu de foi dans son clergé, et, après avoir donné des lettres de vicaire-général à l'abbé Baudouin, le plus saint prêtre de la Vendée, il eut le tort de n'appeler dans son conseil, avec lui, que des ecclésiastiques étrangers au pays. De ce nombre était l'abbé Affre, jeune aumônier des Enfants-Trouvés, à Paris, dont le choix prouve tout au moins que le nouvel évêque savait distinguer les hommes.

L'attitude imposante de Mgr Soyer, sa dignité qui, un peu par réserve, beaucoup par timidité, revêtait souvent les formes de la froideur, contribuaient, en outre, à mettre son clergé mal à l'aise. On savait qu'il ne supportait rien de ce qui diminue le respect qu'on doit au prêtre, soit dans la conduite, soit dans la tenue, soit même dans le langage. Loin donc de le rechercher on l'évitait, tellement que des officieux persuadèrent au prélat de ne pas descendre chez les curés dans ses tournées pastorales, dût-il même aller à l'auberge. Heureusement, Mgr Soyer ne persévéra pas dans cette résolution; il alla droit à ses prêtres, et, apprenant que quelques-uns d'entre eux avaient chargé un ecclésiastique des plus dignes, l'abbé Bouteau, curé de Saint-Martin-de-Brem, de lui adresser respectueusement leurs doléances, il n'attendit pas le discours préparé, mais, profitant d'un moment d'abandon après le repas, il leur dit : — « Messieurs, j'ai une nouvelle à vous annoncer qui vous réjouira, j'en suis sûr. Vous connaissez les vertus, la science

Digitized by Google

et les belles qualités qui distinguent M. Bouteau ; je les connais aussi et je veux lui donner un haut témoignage de mon estime et de ma confiance, en l'appelant auprès de moi en qualité de vicaire-général [1] » A partir de ce moment, la glace fut rompue, et l'on s'attacha d'autant plus à un évêque qui, tout en voulant réformer les autres, savait le premier se dominer lui-même.

La conquête des *patriotes* fut plus difficile ; on peut même dire qu'elle ne s'accomplit jamais pleinement, et cependant telle fut toujours la modération de Mgr Soyer, malgré les vexations de toutes sortes et les tracasseries qu'on lui suscita, que d'unanimes regrets accueillirent la nouvelle de sa mort.

Les représentants du pouvoir furent plus prompts à lui rendre justice, d'abord les autorités militaires, puis, avec M. Gauja, les autorités administratives, et ce sera toujours un honneur pour elles de n'avoir pas attendu le tombeau. La lutte cependant avait été vive. Si Mgr Soyer avait dit la vérité aux ministres de la restauration, lors même que cela lui était pénible, on ne pouvait pas compter qu'il la tairait aux préfets de 1830, lesquels faisaient abattre les croix et auraient voulu abattre du même coup bon nombre d'institutions religieuses. La résistance de l'évêque fut donc ferme, énergique, mais, en outre, sa correspondance restera comme un modèle de bon sens et de bon ton, qualités précieuses que celle des préfets n'avait pas. Aussi le respect finit-il par succéder au mauvais vouloir et les rapports devinrent ce qu'ils auraient toujours dû être. Mgr Soyer ne se laissa point d'ailleurs entraîner aussi loin qu'on l'eût voulu, et un colonel lui ayant demandé si *le roi* avait chance d'être bien reçu dans la Vendée : — « Vous pouvez assurer Louis-Philippe, répondit l'évêque, qu'en Vendée il ne trouvera pas d'assassin [2]. » — C'était peu de jours après l'un des assassinats dont ce prince faillit être si souvent victime. La réponse fut comprise, et Louis-Philippe ne vint pas.

C'est au reste dans le livre de M. l'abbé du Tressay qu'il faut

[1] *Vie de Mgr Soyer*, p. 139.
[2] *Vie de Mgr Soyer*, p. 505.

Digitized by Google

suivre cette vie si traversée et si pleine. M. du Tressay a depuis longtemps consacré sa plume à célébrer les gloires du diocèse de Luçon. Il le fait avec talent et avec dévoûment. Sa *Vie* du jeune martyr Gruchy, son *Histoire des moines et des évêques de Luçon* et sa *Vie de Mgr Soyer* forment un ensemble qui s'accroîtra encore, nous l'espérons, mais qui est, dès aujourd'hui, des plus intéressants et des plus précieux.

On accuse quelquefois les évêques de la restauration d'inertie. Sans doute ils furent inertes aux yeux de ceux qui auraient voulu les engager dans des voies nouvelles. Ce fut parmi eux que Lacordaire trouva ses premiers protecteurs et ses plus dévoués appuis ; mais ils se défièrent, plus que lui, des locutions équivoques et ne se laissèrent jamais compromettre avec le libéralisme qui prétend asseoir la société sur les principes de 89, c'est-à-dire sur la négation ou tout au moins l'oubli du rôle de Dieu dans la société. N'eussent-ils fait que cela, qu'ils nous eussent rendu un immense service et que nous leur en devrions une éternelle reconnaissance. Mais suivez leurs œuvres et vous verrez s'ils furent inertes [1].

Tout était à créer à Luçon, grand séminaire, petit séminaire, et tout fut créé ; on trouva des hommes pour tout, et des hommes dont plusieurs ont laissé un nom. En même temps, les institutions religieuses se multipliaient comme par enchantement. C'est même une chose remarquable que partout où Mgr Soyer a passé, les congrégations religieuses naissaient, pour ainsi dire, sous ses pas. Pen-

[1] Quelques personnes auraient voulu, par exemple, que les évêques se fissent les prédicateurs de la Charte. Ils eurent le haut bon sens de rester simplement les prédicateurs de l'Evangile. Qu'est devenue aujourd'hui la Charte, je le demande, et celle de 1830, et la Constitution républicaine de 1848, et l'empire autoritaire, et l'empire parlementaire ? *Evanuerunt.* Et l'on voudrait que l'Eglise se fît l'écho de toutes ces voix qu'emporte le vent! Elle a mieux à faire. Elle prêche la doctrine de saint Paul : *Estote subditi potestatibus* ; voilà ce qu'elle faisait sous la restauration avec un sentiment particulier d'affection pour la famille de saint Louis qu'il serait assez singulier de lui reprocher; voilà ce qu'elle fait toujours, et c'est ainsi qu'elle est toujours ancienne et nouvelle. Qu'est devenu, au contraire, à la clarté des événements, l'enthousiasme libéral de Lacordaire? Ne paraît-il pas bien vieux ou plutôt bien vieilli !



Digitized by Google

dant son court ministère à la Salle-dé-Vihiers, il achète une maison pour de pieuses institutrices, et cette maison est devenue la maison-mère de ces religieuses de la Salle dont les écoles sont répandues dans tout l'Anjou. Il rencontre dans les prisons de Poitiers, en pleine Terreur, Mlle Aymer de la Chevallerie, devient le directeur de cette âme d'élite et contribue à entretenir chez elle cette flamme de la charité qui lui fera fonder plus tard, avec l'assistance du P. Coudrin, la congrégation de l'*Adoration perpétuelle.* Devenu vicaire capitulaire de Poitiers, il favorise de tout son pouvoir la fondation de l'institut des *Filles de la Croix* qu'avaient conçu le pieux abbé Fournet, curé de Maillé, et la pieuse Mlle Bichier des Ages. Les constitutions en furent revues par lui et par l'abbé de Beauregard, et portent encore leurs noms. A peine nommé évêque de Luçon, il appelle près de lui l'abbé Baudouin, et l'un de ses premiers actes est de donner une existence légale et définitive, sous le nom d'*Ursulines de Jésus*, à l'institut des *Filles du Verbe incarné* que le saint prêtre avait fondé dans son ancienne paroisse de Chavagnes. Mais Mgr Soyer ne s'arrête pas là. Il demande au père Baudouin de former dans son diocèse une société de prêtres sur le modèle de la congrégation des Oblats de Saint-Ambroise, instituée par saint Charles, archevêque de Milan, et de cette pensée est née la congrégation des *Enfants de Marie,* dits *Oblats de Saint-Hilaire.*

Mgr Soyer participa également à la fondation de la congrégation de *Saint-Gabriel,* dont il approuva les statuts et bénit l'humble chapelle, le 15 octobre 1835. On sait les inappréciables services que rendent à la société ces infatigables maîtres des sourds-muets et des pauvres.

Une pieuse congrégation de femmes, formée aux Brouzils par le curé, l'abbé Monnereau, et une sainte femme, Mme Macé, fut aussi l'objet de tous les soins de l'infatigable évêque, qui la transféra à Mormaison pour la soustraire au mauvais vouloir de quelques libres-penseurs et lui donner une pleine vie.

Qu'on remarque bien maintenant que toutes ces institutions,

Digitized by Google

aujourd'hui florissantes et dont les maisons se comptent par centaines, sont toutes consacrées au soin des malades et à l'instruction des indigents, et l'on comprendra ce qu'est un évêque dans la société. Or, ce que je raconte de l'un, je pourrais le raconter de bien d'autres. Quoi qu'on dise, l'époque de la restauration fut une époque de renaissance générale pour toutes les grandes et bonnes œuvres. La Société de Saint-Vincent de Paul elle-même, qui lui est postérieure, se rattache, par ses origines, aux œuvres de la congrégation, dont Bailly, le rédacteur de son règlement, avait été un des membres les plus actifs [1]. Mais la Propagation de la foi, mais l'œuvre des Bons Livres, mais les retraites pastorales, les conférences ecclésiastiques, les séminaires, les instituts voués à l'enseignement, ne datent-ils pas tous ou presque tous de la restauration et ne témoignent-ils pas d'un zèle des plus ardents? On prétend que la *Propagation de la foi* ne fut pas une œuvre épiscopale ! La pensée, non ; l'œuvre, si. Que fut devenue, je le demande, la pieuse inspiration des ouvrières de Lyon, si les évêques ne l'eussent adoptée, recommandée et organisée dans

[1] Puisque je parle de la congrégation, il m'est impossible de ne pas relever un détail que je trouvais dernièrement dans une *Revue*. Suivant l'auteur, homme fort distingué à tous égards, et que je m'honorerai toujours de compter parmi mes amis, les congréganistes avaient un signe de passé pour se reconnaître, comme les *compagnons du devoir*. Ce signe aurait consisté à s'entrelacer les doigts lorsqu'on se donnait la main. Eh bien ! je dois le déclarer, j'ai été de la congrégation pendant six ans, de 1824 à 1830, et hier encore j'ignorais cette manœuvre. Bien mieux, les deux *ostiarii* du lieu, Gaultier de Claubry, le savant chimiste, et de Portetz, l'excellent professeur à l'Ecole de droit, qui auraient dû jouer des doigts tout au moins avec les nouveaux arrivants, afin de s'assurer qu'ils n'étaient pas des intrus, n'en jouaient avec personne. Que conclure de là ? Qu'on était beaucoup plus instruit de ce qui se passait à la congrégation, au dehors qu'au dedans. Peut-être, au reste, y a-t-il ici confusion entre les congréganistes et les *chevaliers de l'Anneau*, société politique qui s'était formée, dans le Midi, peu avant la chute de l'empire, dans le but de hâter cette chute, et qui continua d'exister jusqu'à la mort de Louis XVIII. On prétend qu'elle ne fut pas sans influence sur M. de Villèle qui était du Midi, et il est possible qu'ayant commencé par être une société secrète, elle en eût, plus ou moins, conservé les pratiques. On lui a quelquefois attribué la création des surnumérariats dans les ministères; mais, en tous cas, je puis affirmer que les surnuméraires de la Justice n'étaient nullement soumis à des enlacements captieux.

Digitized by Google

leurs diocèses ? Une pieuse pensée et rien de plus. Les deux conseils de la *Propagation* en étaient tellement convaincus que, dès le premier jour, leurs *Annales* constatèrent cet appui de l'épiscopat qui était toute leur force. Et il ne faut pas croire que cet appui fut donné sans opposition. Les ministres libéraux de Charles X ne s'effrayaient pas moins de la *Propagation* que des jésuites, et tel évêque que je pourrais citer, n'osait patronner ouvertement la *Propagation* dans son diocèse, dans la crainte des reproches que les ministres pourraient faire au roi dont on le savait l'ami [1].

Je rappelais aussi, il y a deux ans, l'œuvre du *Bon-Pasteur*, qui compte maintenant des couvents dans le monde entier. — Mais ce n'est point, m'a-t-on dit encore, l'œuvre des évêques. — Et de qui donc alors, s'il vous plaît ? — Sans doute, à Angers comme à Lyon, ce furent d'abord de pieuses femmes, Mme de la Potherie de Neuville et Mme d'Andigné, qui conçurent le projet d'une fondation pour les pauvres filles repenties; mais ce projet ne devint un fait que par l'entremise de Mgr Montault, évêque d'Angers, qui en fit son affaire propre, et obtint de son métropolitain quatre religieuses du *Refuge* de Tours, parmi lesquelles l'archevêque voulut bien comprendre la mère Marie de Sainte-Euphrasie, dont M. Merland nous raconte, en ce moment, l'admirable histoire. La mère Sainte-Euphrasie était non-seulement la personne la plus distinguée du couvent de Tours, mais elle en était ou venait d'en être la supérieure, et on ne l'envoyait que parce qu'on la savait la plus capable de mener à bien une fondation. Il était assurément impossible d'être plus généreux que Mgr de Montblanc. La mère Sainte-Euphrasie fit en effet si bien, et les libéralités de la famille de Neuville devinrent telles, que le couvent d'Angers ne tarda pas à dépasser en importance celui de Tours, et que ce fut à lui qu'on

[1] Mgr Soyer fut du nombre des évêques qui firent le plus pour la *Propagation de la Foi*. J'entends souvent parler, avec une considération de commande, de certains ministres libéraux de Louis XVIII et de Charles X. Il serait plus simple, je crois, de citer tout bonnement leurs actes et leurs circulaires, sur l'enseignement, par exemple, et sur le formulaire à imposer aux évêques et aux séminaires. Chacun penserait ensuite ce qu'il voudrait.

Digitized by Google

s'adressa pour les fondations nouvelles. L'évêque d'Angers résolut alors de demander l'érection du couvent en chef d'ordre avec supérieure générale, seul moyen d'assurer à l'institut un développement qu'on ne pouvait attendre de maisons isolées. On comprend toutefois la surprise et l'opposition de l'archevêque de Tours. Pendant un an, l'affaire fut en litige à Rome; mais l'issue fut favorable à l'évêque d'Angers [1].

C'est de cette époque que date la prodigieuse expansion qu'a prise la congrégation du *Bon-Pasteur;* c'est depuis lors qu'on a vu réunies dans son noviciat jusqu'à deux cents personnes de tous pays et de toutes langues, depuis celles qui sont parlées sous les tropiques jusqu'à celles qu'entendent les glaces du Nord.

Peu de jours après la réception du bref de Grégoire XVI qui approuvait les statuts de la nouvelle communauté, l'archevêque de Tours, passant à Angers, voulut voir ce *Bon-Pasteur* dont il avait si libéralement favorisé la naissance, et qui, plus tard, lui avait causé tant de soucis. Il s'y rendit directement, sans passer par l'évêché. L'évêque, en ayant été instruit, alla le rejoindre; mais l'accueil qu'il reçut fut des plus sévères. Se jetant alors, devant toutes les religieuses, aux genoux de son métropolitain : — « Monseigneur, dit le vieil évêque — il avait quatre-vingts ans, — je vous demande mille pardons si je vous ai offensé en quelque chose. Veuillez croire, au moins, que telle n'a jamais été mon intention. » Touché aux larmes, Mgr de Montblanc s'empressa de le relever, en le serrant affectueusement dans ses bras.

On excusera cette digression. Il m'a semblé que le meilleur moyen de faire connaître les anciens de notre Eglise, était de les montrer dans toute la ferveur de leur zèle et dans toute la candeur de leurs émotions.

Oh ! sans doute, les évêques qui leur ont succédé ont courageusement labouré le champ qu'ils avaient fécondé de leurs sueurs. Elevés dans des temps plus calmes, leur science a été plus complète; vivant dans des jours prospères, ils ont eu de plus abon-

[1] Voir le bref *Cùm christianæ* du 3 avril 1835.

Digitized by Google

dantes ressources qu'ils ont fait fructifier à notre profit ; plus éloignés des préjugés de nos pères, ils ont pu marcher d'un pas plus ferme dans la voie droite qui conduit à Rome, où ils ont eu la consolation de se trouver enfin tous réunis. Mais parce que nous leur devons beaucoup, ne dédaignons pas ceux qui, au sortir de la grande révolution, furent les premiers à relever les ruines du sanctuaire. N'oublions pas que nos œuvres ne sont que le développement des leurs, et que si, moins heureux que nous, ils n'ont pas fait les derniers pas vers PIERRE, ils nous ont laissé du moins l'exemple incomparable de la confession de l'unité dans les fers et dans le sang.

Nos jours sont difficiles, mais les leurs le furent plus encore, parce que, alors, rien n'était organisé pour la lutte, et cependant ils ne faiblirent pas. Tantôt ils barraient le chemin à l'erreur dans la personne de Lamennais, tantôt ils retenaient tel ou tel autre philosophe sur la pente de l'abîme, tantôt ils broyaient comme poudre, dans d'énergiques écrits, les vains systèmes de l'incrédulité universitaire. Aux rois de leurs affections, ils ne dissimulaient point leurs griefs, tout en comptant trop parfois sur leur gouvernement ; et vis-à-vis du roi des barricades, ils furent dignes toujours, courtisans jamais. Ils ont semé péniblement et nous avons moissonné. Ce n'était pas sans bien des raisons que Mgr Soyer, surprenant un jour, dans la sacristie du séminaire, un jeune clerc coiffé de sa mitre, lui disait paternellement : « *N'est-ce pas, mon cher ami, que c'est lourd à porter ?* »

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

---

Digitized by Google

# LA MÈRE

# MARIE DE SAINTE-EUPHRASIE PELLETIER*

---

M. de Neuville ne se borna pas à construire l'église du généralat, de nombreux bâtiments dont chacun avait une destination spéciale, furent le fruit de sa générosité et de celle de Mme d'Andigné.

Bientôt Notre-Dame-de-Charité du Bon-Pasteur d'Angers put compter cinq classes bien distinctes : *la communauté proprement dite*, composée de religieuses et de novices; *les pénitentes*, pauvres pécheresses destinées à rentrer dans le monde, après avoir été régénérées par le repentir et la pénitence; *les Madeleines*, qui, voulant finir leurs jours dans la maison où elles sont entrées et continuer leurs austérités, couchent sur la dure et vivent de privations; *les enfants de la préservation*, natures aux inclinations vicieuses, que les parents, pleins d'inquiétude, veulent soustraire de bonne heure aux conseils et aux exemples pernicieux, pour les confier à des mains pures et sans tache; d'autres enfants mal élevés qu'il est urgent de retirer des familles qui peuvent les perdre; enfin, de *pauvres orphelins* dont chaque religieuse est la mère adoptive.

Toutes ces classes, parfaitement closes, n'ont aucun rapport entre elles. Plus d'une fois, la mère et la fille y passent en même temps de longues années, sans savoir qu'elles ne sont séparées l'une de l'autre que par l'épaisseur d'une muraille.

Plus tard, la maison s'agrandit encore et vit s'étendre le cercle

* Voir la livraison de septembre, pp. 221-230.

Digitized by Google

de ses attributions. L'ancienne abbaye de Saint-Nicolas se trouvait près du Bon-Pasteur; en 1854, la mère Marie de Sainte-Euphrasie en fit l'acquisition, et la relia par un tunnel à la première fondation.

Les maisons ordinaires de correction peuvent, malgré toute la surveillance des directeurs et des directrices, devenir souvent des maisons de corruption, et, plus d'une fois, la triste expérience en a été faite. En 1855, le ministre de la justice eut l'heureuse pensée de jeter les yeux sur la maison du Bon-Pasteur d'Angers, pour lui confier les jeunes condamnées. La proposition en ayant été faite à la communauté, la supérieure l'accepta avec empressement.

L'abbaye de Saint-Nicolas fut affectée à cette nouvelle classe. Aux jardins et aux vastes enclos que possédait déjà le monastère, l'acquisition que venait de faire la mère Marie de Sainte-Euphrasie avait ajouté des terrains d'une vaste étendue. Travailler c'est prier, et aucun travail n'est plus moralisant que celui des champs. La supérieure le comprenait ainsi. Elle savait que non-seulement les sueurs fécondent la terre, mais qu'elles donnent des grâces à celles qui les répandent, et qu'à tous les points de vue, un teint bruni par le soleil est préférable aux traits étiolés des ouvrières dont le travail des manufactures et des usines ne fortifie ni l'âme ni le corps. C'est donc au défrichement et à la culture du sol qu'elle occupa les condamnées.

Les terres de l'abbaye de Saint-Nicolas ne tardèrent pas à se couvrir de vignes et d'arbres à fruits, en même temps que l'abondance des plantes fourragères et des graines permit de garnir les étables et de peupler les basses-cours. C'était, pour la supérieure, une de ses plus douces récréations que de passer quelques instants dans cet enclos. Elle s'y rendait souvent, encourageant par sa présence, sa parole et sa gaîté, cette colonie agricole, objet de ses préoccupations les plus chères. Après avoir assisté aux heures du travail, elle assistait aux heures de la prière et de l'enseignement, s'asseyait au milieu des jeunes filles, leur parlait avec bonté, voulait s'assurer de leurs progrès. Pas une d'elles, en effet, ne sort de la maison sans savoir lire, écrire et calculer. Celles qui, à l'expiration de leur peine,

Digitized by Google

n'ont ni parents, ni asile, ni protection, n'en sont pas impitoyablement renvoyées. Plutôt que de se trouver sans ressources et de se voir exposées à commettre de nouvelles fautes, plusieurs préfèrent rester sous la surveillance des religieuses. Quand elles partent, elles emportent un petit trousseau, et la sollicitude des religieuses les suivant encore, leur trouve au dehors des places de domestique ou d'autres emplois. On en a vu se réhabiliter si complétement, qu'elles ont fait des mariages honnêtes et sont devenues d'excellentes mères.

Des travaux d'une autre nature étant organisés dans les autres classes, la maison put se soutenir avec les ressources qu'ils lui produisirent.

Tant de soins n'absorbaient pas tous les instants d'une vie si occupée; la mère Marie de Sainte-Euphrasie s'occupait du présent et de l'avenir. Non-seulement les demandes qui lui étaient faites, en vue de fondations nouvelles, la trouvaient disposée à y souscrire, mais souvent elle en prenait l'initiative et n'attendait pas qu'un appel fût fait à sa charité. Les monastères situés en France n'étaient pas les seuls à recevoir sa visite; quand la prospérité et les intérêts de l'ordre étaient en question, les fatigues d'un long voyage ne l'arrêtaient jamais. Nous l'avons vue, en 1837, arriver à Rome pour la fondation du monastère de Sainte-Croix; elle y retourna en 1843 dans l'intention de visiter une nouvelle maison de l'ordre fondée en 1840, rue Saint-Jean-de-Latran.

L'Eglise ne comptait pas de fille plus humble et plus soumise; mais quand il s'agissait de l'administration de la congrégation, quand elle avait mûrement étudié une question, elle ne se rendait pas devant les oppositions qu'elle rencontrait, de si haut qu'elles pussent venir. Le cardinal Patrizzi était vicaire du Souverain Pontife en même temps qu'il était protecteur de l'ordre. Cette double qualité le mettait en position d'être utile à un institut dont, mieux que personne, il connaissait les mérites; la mère supérieure pouvait donc compter sur son puissant appui. Pour l'obtenir plus sûrement et sans qu'elle parût demander une faveur, elle devait tenir à l'éclairer sur toutes les questions en suspens, sur celles surtout

Digitized by Google

qui prêtaient matière à discussion. Cette circonstance ne fut peut-être pas étrangère à son second voyage à Rome.

Bien d'autres portes que celles du cardinal lui furent ouvertes. Les princes et les princesses Borghèse et Doria lui témoignèrent particulièrement la plus vive sympathie et l'estime la plus profonde.

La maison de Savoie si longtemps un des soutiens du Saint-Siége, ne songeait pas encore à envahir les Etats de l'Eglise. Charles-Albert vénérait le Saint-Père et enviait pour Turin les établissements de charité qui s'élevaient dans Rome. Son ambassadeur profita de la présence de la sœur Marie de Sainte-Euphrasie, pour lui faire part de l'intention qu'avait le roi de doter la capitale de son royaume d'une maison du Bon-Pasteur. La supérieure ne pouvait pas repousser une pareille demande. Accompagnée de la princesse de Borghèse qui, par hasard, faisait le même voyage, elle prit la mer pour se rendre à Turin, où elle arriva la veille de la fête du Saint-Sacrement. Le comte de la Marguerita avait été informé de son arrivée; il la connaissait déjà, pour avoir été son correspondant et l'attendait avec impatience. Il s'empressa de se rendre à l'hôtel où elle était descendue, la prit dans sa voiture et la conduisit chez les dames du Sacré-Cœur. Le lendemain, le comte revint lui présenter ses hommages et alla visiter avec elle la maison destinée à l'établissement projeté. La mère promit qu'aussitôt son retour à Angers, elle enverrait des religieuses à Turin. L'exécution de cette promesse ne se fit pas attendre longtemps; en parcourant la liste des fondations de Notre-Dame-de-Charité du Bon-Pasteur, nous trouvons celle de la maison de Turin, à la date du premier novembre 1844.

La mère Marie de Sainte-Euphrasie revint par Gênes. S'étant arrêtée quelques jours au monastère de son ordre qui se trouve dans cette ville, elle y fut reçue avec un grand empressement par le marquis et la marquise de Palaviccini, bienfaiteurs de l'œuvre. De là, elle se rendit au monastère de Nice, et ne rentra à Angers qu'après avoir visité ceux qui étaient établis en France.

Au mois de mars 1840, une maison de Notre-Dame-de-Charité du Bon-Pasteur avait été fondée aux portes de Londres. La mère

Digitized by Google

supérieure avait à cœur de la connaître, mais on avait cherché à l'en détourner, en lui disant que l'habit qu'elle portait ne serait peut-être pas respecté des Anglais. Cette considération ne l'arrêta pas, elle voulut s'y rendre, mais sans déguisement. Quitter, pour sa sûreté personnelle, les insignes de son ordre eût été un acte de pusillanimité impardonnable. Les appréhensions qu'on lui avait manifestées ne se réalisèrent pas. Elle put parcourir les rues de la grande cité britannique sans être inquiétée, et s'abriter sans crainte, pendant tout le temps de son séjour, sous le dôme d'un édifice surmonté de la croix.

En 1851, elle fit le voyage de Munich. Elle n'avait pas à craindre un mauvais accueil dans la capitale de la Bavière, la maison de Notre-Dame-de-Charité du Bon-Pasteur s'y étant élevée sous les plus heureux auspices. Non-seulement sa fondation avait reçu l'assentiment de la population tout entière, mais de puissants et généreux protecteurs ne lui avaient pas marchandé leur offrande. Le quatre janvier 1844, ses religieuses écrivaient à leurs sœurs d'Angers une lettre pleine des détails les plus intéressants, détails que nous demandons à reproduire en partie.

Le roi de Bavière n'avait pas voulu laisser à d'autres le soin de construire leur église ; il avait bâti, à ses frais, dans le style gothique, un temple magnifique qu'il avait fait décorer par les artistes les plus habiles. L'inauguration en avait été faite avec un éclat extraordinaire. Bien que octogénaire, l'archevêque avait voulu y présider. Au milieu des bénédictions appelées sur la maison du Bon-Pasteur, le nom de la supérieure générale n'avait point été oublié, et une messe solennelle, où les accords d'une musique délicieuse s'étaient fait entendre, avait été célébrée à son intention. Les princes de l'Eglise, Mgr de Lussal, Mgr le prince de Hohenlohe, Mgr le nonce avaient, par leur présence, rehaussé l'éclat des cérémonies.

Ainsi ouverte, la maison prospéra rapidement. On y compta bientôt trois classes, *la classe des Pénitentes*, celle *de la Préservation*, celle encore *des Pensionnaires*. Cette dernière était composée de jeunes filles de la ville, qui venaient y faire leur éducation. Le

Digitized by Google

nombre des entrées augmentant chaque jour, et les religieuses ayant l'intention de créer un quatrième ordre de classe, les bâtiments furent trop exigus. Le roi de Bavière se chargea d'un agrandissement devenu indispensable. Par ses soins, des constructions nouvelles vinrent compléter celles qui existaient déjà, et les *orphelines* y trouvèrent un abri.

Ce ne furent pas seulement les hauts dignitaires de l'Église que l'on vit dans l'enceinte du monastère, les grands du royaume, les ministres, et jusqu'aux souverains tinrent à honneur de le visiter. La reine de Suède n'y manqua pas; accompagnée des princesses de Leuchtemberg, d'Elchingen et de Wurtemberg, elle parcourut toutes les classes, adressant à chacune des jeunes filles de gracieuses paroles d'encouragement, leur répétant qu'elles devaient remercier la Providence de ses bienfaits, et, par leur soumission, montrer aux religieuses qui veillaient sur leur jeune âge, qu'elles étaient des enfants dociles et reconnaissantes. A la vue du tableau touchant qui s'offrait à ses yeux, la reine sentit plus d'une fois des larmes inonder son visage. Douces joies que ne donnent ni les pompes royales, ni les splendeurs du trône! Les princesses cueillirent, pour les conserver comme un tendre souvenir, quelques fleurs du jardin où elles promenaient leurs pas.

En prenant congé des religieuses, la reine fit don à la communauté d'un riche calice en vermeil sur lequel son nom était gravé.

Quelque temps après, c'était le roi de Bavière lui-même qui, après avoir fait élever un cloître et creuser soixante-dix caveaux où devaient reposer un jour les dépouilles mortelles des religieuses, venait leur offrir ses félicitations et ses remerciements.

La mère Marie de Sainte-Euphrasie, en s'agenouillant sur les dalles de l'église, put admirer la richesse de ce superbe monument, que les grandes dames de Munich avaient orné de magnifiques tapisseries et de voiles brodés par leurs mains. Dans sa tournée, elle visita les monastères de Munster et d'Aix-la-Chapelle, ainsi que ceux de la Belgique et du nord de la France.

Chaque monastère de Notre-Dame-de-Charité du Bon-Pasteur a son histoire particulière, histoire contemporaine pleine d'actualité

Digitized by Google

et de grands exemples. Nous n'entreprendrons point de l'écrire; une plume plus autorisée que la nôtre pourra quelque jour se charger de ce soin. Nous nous contenterons d'emprunter un trait à celle du monastère de Louisville, où nous trouverons un nom qui nous est déjà connu.

Mgr Flaget n'avait point oublié les religieuses du Bon-Pasteur d'Angers; il s'était bien promis de fonder, dans son diocèse, aussitôt que la chose serait possible, un monastère de leur ordre. En 1843, croyant que ses ressources le lui permettaient, il écrivit, dans cette intention, à la supérieure générale. La lecture de sa lettre fut saluée par de longues acclamations. Il fallait traverser les mers, montrer, sur un sol où elle n'avait pas encore paru, la bannière du Bon-Pasteur, se trouver au milieu de populations probablement hostiles, puisqu'elles étaient, en grande majorité, composées de protestants; leur mission pouvait être mal comprise, elle pouvait exposer à des dangers; toutes voulaient partir, toutes voulaient porter, sur des plages lointaines, l'esprit de charité chrétienne qui remplissait leur âme. On eût dit d'une de ces phalanges guerrières, où, lorsque le chef demande, pour une marche périlleuse, des hommes de bonne volonté, tout le bataillon se présente. Mgr Flaget ne pouvant disposer que d'une somme fort minime, avait, pour commencer son œuvre, demandé cinq religieuses seulement. Il fut décidé qu'elles seraient prises dans cinq États différents de l'Europe, dans la France, l'Allemagne, la Belgique, l'Italie et l'Irlande. Mais, ô douloureuse surprise! au moment où se faisaient les préparatifs du départ, voilà qu'une nouvelle lettre arrive de Louisville. L'évêque écrivait que les fonds sur lesquels il avait compté, venant d'être affectés à l'édification d'une cathédrale, il se voyait, bien à regret, forcé d'abandonner un projet dont la réalisation eût comblé tous ses vœux. — « On réfléchit un peu, on pleura beaucoup, dit l'abbé Maupoint, auquel nous empruntons ce récit, puis on ne prit conseil que du dévouement. » La mère supérieure donna sa bénédiction à ses filles en leur adressant les paroles qu'elle prononçait d'ordinaire dans de pareils moments : — « *Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je vous le donne : au nom du*

Digitized by Google

*Bon-Pasteur, levez-vous et marchez, assurées que vous étendrez son empire.* Et ses enfants se relevèrent, et l'âme pleine de la foi de leur Mère, le cœur embrasé de sa charité, elles allèrent et elles étendirent l'empire de Jésus-Christ sur les âmes [1]. »

Bien qu'il fût loin de compter sur elles, Monseigneur les reçut à bras ouverts. — « Nous ne pouvons vous jeter au fond de la mer, leur dit-il en souriant ; demeurez donc, la cathédrale se construira plus tard... » On logea d'abord les sœurs comme l'on put. A la fin de l'année, elles se trouvèrent installées dans une habitation simple, mais vaste et qui pouvait leur suffire.

Ce n'était pas tout que d'avoir trouvé un abri, il fallait vivre. Or, tout manquait à la fois, et, dans le dénûment extrême où se trouvait la communauté, les provisions de bouche même devenaient insuffisantes. Que faire alors ? Renvoyer, parce que l'on ne pouvait pas subvenir à leurs premiers besoins, les pauvres pénitentes auxquelles on avait tendu la main, les exposer ainsi à tomber dans la vie de désordre dont on les avait tirées ? Mieux valait mourir de faim soi-même. Sur le conseil de Mgr Chabrat, coadjuteur de Mgr Flaget, la sœur tourière se rendit au marché avec un panier vide. Les protestants, aussi bien que les catholiques, s'empressèrent de le remplir. Nous trouvons le témoignage de cette sympathie des protestants de Louisville pour l'œuvre du Bon-Pasteur, dans une lettre de Mgr Flaget, à la date du mois de juillet 1844 [2].

C'est ainsi que commencent souvent les grandes œuvres de la charité chrétienne. En 1843, cinq pauvres filles du Bon-Pasteur débarquent au Kentucky, sans être bien sûres d'avoir du pain pour le lendemain ; en 1849, on les y trouve par centaines, et aujourd'hui les Etats-Unis d'Amérique ne comptent pas moins de vingt monastères appartenant à leur ordre. Dès l'année 1854, le nombre des fondations de l'institut s'était tellement accru, que Pie IX, qui,

[1] L'abbé Manteil.

[2] « J'en viens à quelques détails touchant vos chères sœurs de Louisville. Quoique leur établissement n'ait pas encore fait de grands progrès, il n'en est pas moins solide, à cause de l'estime générale dont il jouit, de la part des catholiques sans doute, mais aussi des protestants. » (Mgr Flaget à Mme l'assistante du Bon-Pasteur d'Angers.)

Digitized by Google

en 1845, alors qu'il était cardinal-archevêque d'Imola, avait fondé dans sa ville épiscopale un monastère du Bon-Pasteur, et, en attendant qu'il fût prêt, logé, pendant trois mois, les religieuses dans son palais, crut devoir ordonner la division des maisons de l'ordre en provinces. Cette division a depuis subi des changements; aujourd'hui, elle se trouve ainsi constituée :

| | | |
|---|---|---|
| France | 32 | monastères. |
| Belgique, Hollande et Suisse | 6 | — |
| Italie | 13 | — |
| Angleterre, Irlande et Ecosse | 12 | — |
| Allemagne et Autriche | 13 | — |
| Asie | 5 | — |
| Afrique | 7 | — |
| Amérique du Nord | 20 | — |
| — du Sud | 8 | — |
| Australie | 1 | — |

La mère Marie de Sainte-Euphrasie était infatigable; sa prodigieuse activité suffisait à tout. Un pareil labeur eût bien vite épuisé les forces de toute autre; il semblait augmenter les siennes. En même temps que son regard s'étendait de l'orient à l'occident, en même temps qu'il embrassait les deux pôles, sa pensée s'arrêtait sur une question d'architecture. Voulant donner à son église un cachet qui rappelât une époque de foi, elle fit, dans un travail de restauration que nécessitait l'insuffisance de son enceinte, adopter le style roman, qui, du cinquième au douzième siècle, avait dominé dans la construction des églises. Elle s'occupait des moindres détails, des provisions de la table, par exemple, et réglait les petits extra qu'aux jours de fête on a l'habitude d'offrir aux enfants. Même avant que le froid ne vînt faire sentir ses rigueurs, elle s'informait, avec la plus grande sollicitude, de l'état du vestiaire. Elle voulait savoir si les étoffes d'hiver étaient prêtes, *si ses chères enfants auraient de bons chaussons aux pieds*, s'il ne manquerait rien à leur habillement. Son esprit était *urbi et orbi*. Elle n'oubliait ni les personnes de sa famille ni ses amies d'enfance, et quand elles ve-

Digitized by Google

naient la voir, c'était pour son cœur une grande joie. L'île où elle avait reçu le jour avait aussi ses souvenirs, et son intention avait été d'y construire une maison d'enseignement pour les enfants dont la première éducation avait été négligée. Elle se proposait, pour cette fondation, d'acheter l'abbaye Blanche, si riche en souvenirs religieux. Ses intentions furent mal comprises, et la chose resta à l'état de projet.

Je viens de parler des visites qui lui étaient chères; celles de Mgr de Hercé, évêque de Nantes, étaient pour elle d'un prix inappréciable. Je ne sais pourtant lequel y trouvait un plus grand plaisir, du prélat qui les faisait, ou de la supérieure qui avait le bonheur de les recevoir. On en jugera par les lettres suivantes :

« 9 avril 1844.

» Madame la supérieure générale,

» Les jours que le Seigneur permet que je passe auprès de vous, » ma bonne Mère, sont un doux repos où je n'entends pas le bruit » du monde et où tout m'édifie.

» Il me sera bien consolant d'entendre le récit de tout ce que » Dieu fait pour sa gloire, par votre zèle qui se multiplie sur tous » les points, et mes prières suivront sur l'Océan les pieuses jeunes » filles que le Seigneur appelle à Montréal et à Louisville.

» Mon cœur salue ces chères Anglaises et Italiennes qui viennent » fermer les yeux au monde pour ne plus voir que la croix; mes » hommages aussi à vos filles des quatre nations.

» C'est de toute mon âme que je suis, avec une profonde et affectueuse vénération, Madame la supérieure générale, ma bonne » Mère, votre très-humble et tout dévoué serviteur et ami,

» FRANÇOIS, évêque de Nantes. »

« 11 novembre 1845.

» Hier, à huit heures, le soleil levant nous voyait entrer à Paris; » nous vîmes le nonce, je lui parlai de votre maison, de la consolation que j'avais au milieu de vous; il se hâta de parler du bien » que vous faites partout.

Digitized by Google

» Veuillez remercier, de ma part, vos chères filles de leur bien-
» veillant accueil, et ces chères petites Ethiopiennes, si intéres-
» santes! Quel amour que celui qui réunit autour de vous toutes
» les filles du Seigneur! Quelles merveilles vous opérez! Que j'au-
» rais de bonheur à être l'aumônier de votre sainte maison, de vos
» humbles Madeleines! Ah! quelle joie d'être le serviteur de ce
» monde si pieux! Pourquoi le Seigneur ne m'a-t-il pas donné un
» si doux emploi, au lieu des effrayantes fonctions de l'épiscopat?

» Votre œuvre marche à la conquête du monde; elle sera aussi
» durable que lui, car partout vous arborez la croix, et, ce qui est le
» beau par excellence, vous la faites aimer. Et comment ne l'aime-
» rait-on pas, prêchée par des vertus si touchantes? Ah! que le
» ciel continue à bénir vos efforts! Il les bénira, sa gloire y est
» intéressée.

» Le bon Pape me chargera de bénédictions pour vous, et avec
» quel plaisir je vous les rapporterai! Que le Seigneur conserve
» votre précieuse santé; je l'en prie de toute mon âme. »

« 5 avril 1847.

» Le 23 sera un beau jour pour moi, puisque l'onde me portera
» sur votre doux rivage, avec l'espoir d'y passer deux jours déli-
» cieux. J'ai eu deux audiences du Souverain Pontife; il a été très-
» bienveillant, aimable et cordial. Lorsque je lui parlai de vous,
» il témoigna un vif intérêt et il ajouta : Lorsque la supérieure
» générale vous demandera pour ses filles, vous irez.

» J'obéirai donc à la voix sainte du Pontife vénéré, en me con-
» formant à vos intentions auprès de ces âmes ferventes que je
» serai heureux de voir et d'encourager. Les instants que j'ai passés
» dans votre sainte maison m'ont toujours été si doux! »

Ajoutons que le désir le plus vif de Mgr de Hercé était de finir sa vie dans la retraite qui lui était si chère, près des saintes filles dont il aurait voulu être l'humble aumônier. Il s'en était ouvert à la supérieure générale qui, dans cette intention, avait aménagé un petit appartement pour le recevoir. Ces deux âmes devaient se



Digitized by Google

sanctifier par le rapprochement, en se prenant l'une et l'autre pour modèle. Elles n'eurent pas cette satisfaction. En apprenant la résolution de son évêque, le clergé de Nantes en témoigna une telle douleur, que Mgr de Hercé fit le sacrifice du bonheur qu'il s'était promis, et alla mourir à la campagne de l'évêché.

La mère Marie de Sainte-Euphrasie trouva donc, même sur cette terre, la récompense à ses travaux. Les nombreux témoignages de respectueuse sympathie et d'admiration qui lui vinrent de toutes parts, la touchèrent profondément. Le succès de ses œuvres dépassa aussi toutes ses espérances. Elle en rapporta toujours toute la gloire à Dieu, et ne se considéra que comme l'instrument docile de sa volonté. Jamais le sentiment de l'orgueil ne pénétra dans son âme. — « L'humilité doit être la première vertu d'une religieuse du Bon-Pasteur, répétait-elle souvent; sans humilité, il est impossible de fonder une maison, il est même impossible de fonder une classe. »

Sa forte santé lui permit longtemps de diriger, sans éprouver trop de fatigue, les nombreuses fondations du généralat. Quand, avec les jours de la vieillesse, vinrent les jours de la souffrance, elle ne se condamna point à un repos incompatible avec sa nature ardente et généreuse. La maladie abat souvent les plus mâles courages, et l'on a vu les hommes qui bravaient la mort sur le champ de bataille, perdre toute énergie un jour de fièvre. Tout autre fut la mère Marie de Sainte-Euphrasie. Alors que la mort semblait loin d'elle, elle ne pouvait pas, en y songeant, se défendre d'un mouvement de frayeur; lorsque sa dernière heure approcha, lorsqu'elle se vit près d'entrer dans son éternité, son âme n'en fut pas troublée et conserva toute sa sérénité. Son amour pour ses filles ne fit que s'en accroître, et, tous les jours, elle leur donna de nouvelles marques de sa tendresse.

Atteinte d'une maladie chronique dont la marche lente ne lui faisait pas d'abord comprendre toute la gravité, elle n'en continua pas moins ses occupations ordinaires. Trois mois avant sa mort, quand, par suite d'une alimentation insuffisante, les forces commencèrent à trahir son courage; quand ce ne fut plus qu'à grand'

Digitized by Google

peine qu'elle fit ses pèlerinages dans l'intérieur du monastère, et qu'elle consentit à se reposer dans un fauteuil qu'on s'était procuré à son intention, elle trouva encore des moments de gaieté expansive. Elle se plaisait particulièrement à la salle de communauté avec ses sœurs. Inquiètes de sa pâleur, de son amaigrissement et de sa faiblesse, voulaient-elles la faire rentrer plus tôt qu'elle ne le désirait : — « Ne m'empêchez pas, leur disait-elle, c'est là ma seule satisfaction de me trouver avec mes chères filles. »

Il vint une heure où cette consolation lui fut refusée, et où il ne lui fut plus permis de quitter son lit de douleur. Même dans cette extrémité, la pensée que, depuis cinquante ans, elle avait toujours poursuivie, ne l'abandonna pas. Dans un moment où elle croyait à une fin prochaine, elle voulut être entourée de ses filles bien-aimées, les bénit d'une main défaillante, et bénit aussi, en les appelant par leur nom, les monastères de l'ordre.

Cependant, de tous côtés lui arrivaient les témoignages de l'amour le plus vif, de tous côtés des prières étaient adressées au ciel pour son retour à la santé, qu'il n'était, hélas ! guère permis d'espérer. Le dimanche des Rameaux 1868, le télégraphe lui apporta la bénédiction du Souverain-Pontife, et, le même jour, l'évêque d'Angers vint lui donner la sienne. Bientôt accoururent les mères supérieures de Nazareth, de Saumur, de Cholet, d'Orléans, du Puy, de Nancy, de Moulins, d'Ecully près Lyon, de Sens, de Paris, de Dole, de Namur, de Bruxelles, de Londres. Ce fut une grande consolation pour la mourante de les recevoir. Elle les remercia, *leur recommanda instamment l'amour de l'institut et le plus grand attachement à la maison-mère.* — « *Que rien ne puisse vous en » détacher,* disait-elle ; *à cette source seule vous trouverez la vie » de vos œuvres; je désire qu'on redise cela à tous nos monas- » tères* [1]. »

Elle remerciait aussi les pénitentes de leurs prières, s'occupait de tout ce qui intéressait la maison, commandait, par exemple, le dîner et la collation pour le jour du jeudi saint. *Elle aurait voulu*

[1] (Extrait d'une publication des religieuses de Notre-Dame-de-Charité du Bon-Pasteur d'Angers.)

Digitized by Google

*que sa chambre eût été assez grande pour avoir auprès d'elle toutes ses chères enfants.* Pendant que les forces du corps l'abandonnaient, les nouvelles grâces qu'elle recevait du Saint-Père et d'un grand nombre de prélats français et étrangers rendaient son âme encore plus forte. Elle donnait sans cesse des conseils à ses filles, les exhortait à la pratique de toutes les vertus. En même temps, elle s'informait des besoins que pouvaient avoir les communautés, *ordonnait qu'une somme de deux cents francs fût envoyée à une d'elles qui en avait besoin;* et le jour de sa mort, après avoir reçu les derniers sacrements, faisait recommander à Mgr Callot une religieuse qu'elle venait de nommer supérieure d'un des monastères de l'Algérie; recevait enfin, pour leur faire ses adieux, les religieuses qui devaient se rendre à la maison d'Aden, dont quelque temps auparavant elle avait signé la fondation, ainsi que celles qui s'embarquaient pour l'Inde; avait pour chacune d'elles un mot d'encouragement, et donnait à toutes sa dernière bénédiction. Quelques heures après, son âme montait au ciel.

La douleur fut comme la perte, immense et générale. Dans la chapelle ardente où son corps fut exposé, des bouquets de fleurs s'amoncelèrent. Toutes les communautés qui n'étaient pas séparées d'Angers par une trop longue distance, se firent représenter à ses funérailles, où se pressaient en foule toutes les classes de la société. Avec l'assentiment du maire d'Angers, et d'après le désir qu'elle en avait manifesté, elle fut enterrée au pied de la statue de la Vierge, dans la chapelle de l'Immaculée-Conception. C'est là qu'elle repose aujourd'hui, c'est devant la croix de marbre blanc qui recouvre sa tombe que les religieuses s'inspirent des grandes vertus qu'elle eut en partage; c'est au pied de ce monument que Mgr Perché, archevêque de la Nouvelle-Orléans, ancien aumônier de la maison, vint s'agenouiller, lorsque, en 1870, il alla à Rome recevoir le pallium, et lorsqu'il en revint l'année suivante.

Remontons maintenant à un demi-siècle en arrière, au jour où, pauvre jeune fille, presque sans appui, Mlle Rose-Virginie Pelletier vint frapper à la porte des Dames-Blanches de Tours, et voyons les traces que la mère Marie de Sainte-Euphrasie a laissées de son

Digitized by Google

passage sur la terre. La fondation de cent dix monastères, où plus de deux mille religieuses relèvent, fortifient et forment les âmes, portent la gloire de son nom sur toute la surface du globe. Tous correspondent entre eux, tous relèvent de la maison-mère, tous ont la même foi et la même loi. Leur seule énumération en serait si longue, que nous nous bornons à en mentionner le chiffre.

Ne devrions-nous pas nous taire maintenant et clore cette notice, en disant de la mère Marie de Sainte-Euphrasie ce que Bossuet disait des grands hommes : — « Ses seules actions peuvent la louer, toute autre louange pâlit auprès de son nom ?... » — Je voudrais pourtant encore demander aux gens du monde pour lesquels les affaires de leur maison sont souvent une lourde charge, ce qu'ils pensent d'une femme dont le gouvernement n'a pour se consolider aucun des moyens ordinaires de la puissance, et dont le sceptre réside en des mains en apparence si faibles. Ses Etats sont séparés les uns des autres, par des distances difficiles à franchir, souvent par l'immensité des mers ; les sujets de son vaste empire appartiennent à toutes les races, leurs mœurs et leurs habitudes ne se ressemblent en rien, ils parlent des langues différentes. Une voix s'élève d'un point isolé de la France, toutes l'entendent, toutes se soumettent aux ordres qu'elle leur dicte. Tandis que les révolutions bouleversent les Etats des souverains, la fondatrice du Bon-Pasteur étend pacifiquement ses conquêtes. Elle éteint la révolte des âmes, elle réprime les passions mauvaises, tous les cœurs l'aiment et la bénissent. Son œuvre lui survit, et la mère Marie de Saint-Pierre, héritière de toutes ses vertus, comme de tous ses pouvoirs, crée, en moins de quatre ans, huit nouveaux monastères.

Nous nous adressons enfin, non-seulement aux âmes religieuses, mais aux âmes honnêtes, sans distinction de culte et de parti, à toutes celles chez lesquelles ne sont pas éteints les nobles sentiments, et nous leur demandons : Est-il rien de plus beau sous le soleil ? Sans doute l'amour de la patrie, l'amour de l'humanité, l'amour de l'étude engendrent de grands dévouements et enfantent de grandes choses ; en est-il de comparables à celles que nous venons de faire connaître ? Les puissants de la terre, les princes de la science,

Digitized by Google

les philosophes et les moralistes ont-ils jamais eu pareille autorité sur les âmes ? ont-ils opéré pareille révolution dans les cœurs ?

Où donc la mère Marie de Sainte-Euphrasie a-t-elle trouvé le secret de sa force ? Sans doute, elle fut douée d'une intelligence rare ; sans doute elle eut de grandes aptitudes d'administration et de gouvernement; mais sa véritable puissance, elle la trouva ailleurs : la foi et la charité la lui donnèrent. C'est elle-même qui nous en a fait la révélation. Dans les circonstances capitales, quand elle était à la veille de prendre une grande résolution, après s'être recueillie et avoir longtemps médité, ce n'était point aux hommes qu'elle demandait conseil, elle s'adressait plus haut. Elle s'approchait de la sainte table, et, quand elle avait communié , elle s'écriait : — *La lumière est faite !* et son parti était pris. Au milieu des épreuves qui ne lui manquèrent pas, une voix consolante lui disait : *Attends, tais-toi, prie, souffre et espère.* Elle se résignait alors en répétant ces mots dont elle s'était fait une maxime : « *Toute ma force est dans le silence et dans l'espérance.* »

C. MERLAND.

---

Digitized by Google

# QUELQUES NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES

Poésies de M. Coppée; — *Lettres à un absent*, par M. Alphonse Daudet; — *Sonnets*, par M. Soulary; — *De Paris à Dantzig*, par M. Ch. Laurent; — Éditions classiques de M. Alphonse Lemerre.

Parmi les poètes de la jeune génération, M. Coppée tient sans conteste le premier rang par la notoriété. Plus que tout autre, il a contribué à réaliser l'invraisemblable gageure de rendre à la poésie un peu de sa popularité passée et qui semblait perdue (mérite qu'en bonne justice doit partager avec lui son éditeur, M. Lemerre, désormais sacré « l'éditeur des poètes », et qui, en quelques années, est arrivé à se faire dans la librairie parisienne une position des plus en vue et, à certains égards, unique).

Est-ce prééminence du talent, ou sympathique influence de cette nature rêveuse et nerveuse, fine, plus délicate que puissante, plus distinguée que forte, un peu maladive, penchant d'instinct vers la note mélancolique et triste qui sied si bien aux temps actuels? Ne serait-ce pas aussi parce que, au contraire de la plupart de ses jeunes émules de la « pléiade parnassienne », qui, suivant la voie ouverte par de dangereux modèles, parlent chinois, grec, persan, hébreu, sanscrit, hindoustani, scandinave; ne jurent que par les *Védas*, le *Zend-Avesta*, les *Sagas*, Zeus, Odin, Çakyamouni; s'évertuent à être transcendants, ténébreux, obscurs, « barbares », incompréhensibles au « bourgeois », lequel, en revanche, laisse tranquillement se morfondre à l'étalage les livres même des illustres; — ne serait-ce pas aussi parce que, mieux inspiré, M. Coppée parle tout simplement français? Autre différence à son avantage encore : pendant que plusieurs de ses rivaux, sectaires de l'impas-

Digitized by Google

sible et de l'art pour l'art, s'étudient à comprimer chez eux tout élan du cœur, à composer, avec la patience d'un tourneur d'ivoire chinois, une savante marqueterie de rimes sonores, — lui, laisse tout naturellement parler son imagination et sa sensibilité. Chez la plupart des autres, on sent le factice, le métier sec et froid, la machine à rimes ; chez lui, on sent un homme, une âme. Non point que M. Coppée leur soit inférieur par ce côté même qui seul semble les préoccuper ; le métier du versificateur a pour lui peu de secrets. Cette facture simple, coulante, où la rime, presque toujours riche, vient si aisément et tout naturellement, ce semble, s'enchâsser au bout de chaque vers, cache un art savant qui n'a rien à envier aux habiletés des prestidigitateurs poétiques. Le jeune poète peut être compté à bon droit au premier rang de nos plus habiles artistes en versification. — Faut-il ajouter que M. Coppée n'appartient par aucun côté à cette bohême écrivante et avocassante, coureuse de brasseries et videuse de chopes, brutalement sceptique et matérialiste, qui a si fort aidé à plonger notre pauvre pays dans les hontes et les angoisses de l'heure présente ? M. Coppée croit à quelque chose, phénomène rare par le temps qui court, et c'est dans un intérieur à la fois doux et sain, entre une mère et une sœur, qu'il cultive honnêtement une muse honnête.

Tout jeune encore, M. Coppée a déjà beaucoup produit. Il a même plusieurs fois essayé du théâtre, deux fois avec un succès éclatant. Qui n'a vu et applaudi le *Passant*, cette page oubliée du *Décaméron*, et *Fais ce que dois*, ce chant patriotique qui, d'un bout de la France à l'autre, vient de remuer et d'émouvoir les cœurs ? En ce moment même, le jeune auteur retrouve chaque soir, sur la scène de l'Odéon, avec sa nouvelle et charmante petite pièce du *Rendez-Vous*, le succès du *Passant*. Si les *Deux Douleurs* et l'*Abandonnée*, ces deux touchantes élégies dramatiques, n'ont pas également réussi sur la scène, par l'excès même de certaines de leurs qualités autant que par l'inexpérience scénique de leur auteur, elles ne font que mieux valoir, à la lecture, le charme pénétrant des vers, sans rien perdre du poignant des situations. Toutefois, disons-le, outre que M. Coppée est encore inhabile dans

Digitized by Google

l'art un peu grossier de charpenter un drame, il ne paraît pas jusqu'ici que son imagination soit assez forte pour agencer une action compliquée et soutenir le poids d'une pièce de longue haleine.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire les œuvres antérieures du jeune poète (*le Reliquaire, Intimités, Poèmes modernes*, etc.), œuvres que le succès a déjà popularisées, et qui viennent, ainsi que son *Théâtre*, d'être réunies dans une charmante édition elzévirienne, petit chef-d'œuvre de typographie.

Modeste comme son titre, le nouveau recueil, *Les Humbles*, s'il ajoute peu à la jeune renommée de son auteur, ne peut que l'affermir auprès des gens de goût. *Un fils*, *En province*, *Une femme seule*, etc., autant de petits drames domestiques, intimes, écrits d'une touche émue et discrète, d'un accent pénétré et pénétrant, avec un art d'autant plus remarquable qu'il se laisse moins voir. Ici, nous retrouvons cette touchante *Lettre d'un mobile breton*, charmante fleur poétique éclose en plein siége sous les obus prussiens, et qui, plus heureuse peut-être que son humble héros tombé à Champigny ou au plateau d'Avron, s'en est allée, une fois les portes de Paris rouvertes, là-bas, vers la vieille « terre de granit », mêler son parfum à la senteur des genêts et des bruyères.

Ajoutons enfin un gracieux et émouvant petit poème, les *Bijoux de la délivrance*, un bijou lui-même, qui, vendu au profit de la souscription pour la libération du territoire, vient s'ajouter à l'écrin si noblement sacrifié par son héroïne au patriotisme, vainqueur de la coquetterie.

**Lettres à un absent.** — De M. Coppée à M. Alphonse Daudet la transition est aisée. Entre l'auteur du *Passant* et celui des *Lettres de mon moulin*, il y a plus d'une ressemblance. Si, chez ce dernier, l'allure est plus preste et plus vive, s'il y a plus de laisser-aller, parfois même d'apparente négligence; si sa verve, toute méridionale, est plus volontiers acérée et mordante; en revanche, l'émotion, une émotion de bon aloi, n'est pas loin; une sensibilité vraie perce à travers l'esprit, une larme mouille le rire;

Digitized by Google

on sent qu'il y a là une âme et un cœur, une âme droite et saine, un cœur naïf et bon. De même que M. Coppée aussi, M. A. Daudet a dans le talent plus de grâce et de distinction que de puissance, et son récent échec au théâtre semble également lui démontrer que son charmant esprit n'est pas fait pour machiner un gros drame à la Bouchardy, — ce dont il a de quoi se consoler.

C'est toute l'histoire, en raccourci, de nos récents désastres que ces *Lettres à un absent*, histoire écrite avec une verve entraînante, avec l'émotion poignante et parfois indignée d'un témoin. Satire (et elle a de quoi s'exercer !), portraits, scènes de clubs, la rue, les remparts, les avant-postes, drames, comédies aussi, hélas ! (que de comédiens n'avons-nous pas vus parader sur les tréteaux, en ces jours néfastes, y compris les comédiens de patriotisme, les plus funestes de tous !) se déroulent dans ses pages enfiévrées ou légères, où éclate souvent un rire amer et sarcastique. Des portraits, — lisez ou plutôt regardez celui-ci, d'une seule phrase, mais grand comme nature :

« ... Lui s'asseyait bruyamment, s'étalait, sur la table, se ren-
» versait sur sa chaise, pérorait, frappait du poing, riait à fendre
» les vitres, tirait la nappe à lui, crachait loin, se grisait sans
» boire, vous arrachait les plats des mains, les paroles de la
» bouche, et après avoir parlé tout le temps s'en allait sans avoir
» rien dit... »

Le voyez-vous, l'entendez-vous, l'apprenti tribun, le futur avocat-dictateur-généralissime, alors simple commensal ignoré d'une table d'hôte d'étudiants au quartier latin, — le « citoyen *Ghâmbetthâh* », comme prononcent, en leur emphase démocratique, les purs de Tarn-et-Garonne ? Ce portrait, ce nom, en disent long, à eux seuls, sur notre histoire d'hier, et peut-être sur notre histoire de demain, si, comme Rome et Athènes à leur déclin, notre pauvre pays est décidément voué aux sophistes, aux tribuns sonores et vides. Le héros de Cahors nous amène tout naturellement à Tarascon.

L'amusante comédie que cette « *Défense de Tarascon* » se préparant héroïquement à repousser l'invasion, à deux cents lieues de

Digitized by Google

l'envahisseur ! Attristant aussi et trop vrai symbole de l'attitude de toute une partie de la France, pendant que le reste râlait sous la botte du Prussien ! Tandis que, à la voix de son clergé prêchant la croisade patriotique, la « cléricale et royaliste » Bretagne, alors que la guerre ne la menaçait pas, levait à elle seule près de 200,000 hommes pour défendre Paris et les provinces envahies, que faisaient les populations républicaines radicales du Midi, dont on a pu dire en pleine tribune de l'Assemblée nationale, qu'elles avaient montré « plus d'ardeur contre l'ordre et la France que contre les Prussiens ? » Comme le légendaire Tarascon, criant haut et fort, se démenant fiévreusement sur place, montrant vaillamment le poing à l'ennemi — de loin, — elles restaient chez elles. Elles faisaient mieux : à la voix d'odieux démagogues, elles profitaient des malheurs de la patrie pour organiser des émeutes locales, la guerre civile, et préluder à la sanglante Commune; elles se « liguaient » et menaçaient, menacent encore, dit-on, de se séparer de la France (les radicaux savoyards, ayant pour organe un conseiller général, dans des toasts portés à M. Gambetta, ne viennent-ils pas de déclarer bien haut que, au cas où ne triompherait pas leur république, la Savoie s'annexerait à un pays voisin ! et cela au jour et à l'heure même où des milliers d'Alsaciens et de Lorrains, sacrifiant héroïquement pays natal, foyer, fortune, émigraient en masse pour rester Français ! ) La France n'est-elle pas vaincue, abattue, mutilée, et le moment n'est-il pas généreusement, noblement choisi pour se séparer d'elle? — Que l'on compare les deux genres de patriotisme, et que l'on juge les hommes et les doctrines !

Après la comédie (comédie attristante, s'il en fut), le drame. L'*Enfant espion* en est un, et des plus saisissants. Cela vous fait songer, et l'éloge n'est pas petit, au *Matteo Falcone* de Mérimée, ce poignant chef-d'œuvre en deux pages.

Il faudrait tout citer de ce spirituel petit volume, depuis *Nos pendules,* prisonnières de guerre, jusqu'aux *Tricoteuses* de club, une tragi-comédie.

—

Digitized by Google

**Sonnets**, de Joséphin Soulary. — Encore un émule de M. Coppée, dans cette pléiade de *poetæ minores* contemporains, un franc provincial celui-là, qui n'a pas eu besoin, chose rare, de demander le renom à Paris et à ses trompettes retentissantes. C'est au fond d'un bureau de préfecture, à Lyon, que sont éclos, par centaines, tous ces jolis sonnets, tour à tour attendris ou railleurs, qui, de là, ont pris leur vol aux quatre vents de l'horizon et répandu le nom de leur auteur dans le monde des délicats et des lettrés. Toutefois, cette gracieuse muse provinciale devait tôt ou tard venir demander sa définitive consécration à la librairie parisienne, et c'était tout naturellement M. Lemerre qui devait lui offrir l'hospitalité de son parnasse. Il vient de l'y classer à une place digne d'elle, dans cette charmante collection elzévirienne, sortie des presses de Claye, où, contenant et contenu, forme et fond, rivalisent pour plaire à la fois à l'esprit et aux yeux, — collection qui vient de s'enrichir des œuvres de deux autres poètes marquants de la jeune école, MM. Sully-Prudhomme et André Lemoyne.

**De Paris à Dantzig**, *récit d'un prisonnier*. — L'auteur, M. Ch.-L. Laurent, est breton et, qui plus est, un jeune poète, ayant déjà publié un premier et estimable recueil de vers : *France et Bretagne;* voilà plus de motifs qu'il n'en faut pour que nous disions un mot de son récent volume, quelque pénible qu'en soit le sujet et quelque douloureux souvenirs qu'ils nous rappelle. — Engagé volontaire à l'armée de la Loire, M. Laurent, après s'être bravement battu, fut fait prisonnier (lui *trois cent millième !*) et emmené au fond de la Prusse, dans l'ancienne Pologne. C'était un pays relativement hospitalier du moins, où la bienveillance des habitants savait adoucir, à l'occasion, pour nos pauvres compatriotes, les rigueurs de la captivité, si dure et trop souvent si meurtrière, au sein de cette impitoyable et haineuse Allemagne (d'authentiques témoignages ne nous ont-ils pas appris que médecins et chirurgiens eux-mêmes, chose horrible, n'épargnaient pas toujours les injures et les mauvais traitements à nos malades et à nos blessés !) Sincère et « de bonne foi », M. Laurent nous raconte fran-

Digitized by Google

chement ce qu'il a vu : c'est assez dire s'il trouve matière à critiques dans cet affreux désarroi de nos désastres ! Tout en rendant loyalement justice à nos ennemis quand il en trouve l'occasion, ce qu'il nous laisse entendre des mœurs de la « vertueuse et chaste Allemagne », serait à faire rougir la « Babylone » corrompue que ces tartufes encasqués ont entrepris, par mission divine, de châtier et de moraliser par le fer et le feu (les statistiques judiciaires comparatives de la France et de la Prusse n'accordent-elles pas d'ailleurs un notable excédant de délits et de crimes à nos vertueux convertisseurs ?) — Livre à lire et instructif à plusieurs égards, bon à consulter même pour les réorganisateurs de notre armée, qui trouveront là, étalés au plein jour, de criants abus secrets dont urgente est la réforme.

La librairie Lemerre a, du reste, publié sur les derniers événements toute une bibliothèque en prose et en vers : poésies patriotiques de MM. Bergerat, Theuriet, etc.; *Idylles prussiennes* (idylles du canon Krupp et du pétrole !) de M. Th. de Banville; — la *Guerre nationale*, de M. Claretie ; — les deux *Siéges de Paris*, par M. Ludovic Hans; — *De Frœschwiller à Paris*, récit des plus émouvants, de M. Delmas ; — *Les Membres du Comité central et de la Commune*, de M. Paul Delion, curieuse galerie, ménagerie plutôt, où défilent toutes ces bêtes féroces ou grotesques, dont les crimes viennent de nous épouvanter; — etc., etc.

Concurremment avec les contemporains, poètes et prosateurs, M. Lemerre publie une double série d'éditions des classiques français, depuis le XVIe siècle jusqu'au XIXe, les unes en format et caractères elzéviriens, les autres en format in-8o. Editions d'amateur, de bibliophile, déjà fort recherchées des connaisseurs et qui, un jour, seront célèbres. Chaque ouvrage est accompagné d'une notice biographique et littéraire, et, au besoin, d'un glossaire, si la langue a trop vieilli. Le texte, soigneusement revu, a été scrupuleusement collationné sur la plus correcte des éditions publiées du vivant même de l'auteur, à ce point que l'édition nouvelle est la fidèle reproduction, typographie comprise, de l'édition ancienne.

Digitized by Google

Texte, orthographe, caractères, lettres ornées, culs-de-lampe, jusqu'au papier et à cette couverture en parchemin, — cela vous a un air archaïque à ravir d'aise un bibliomane. A voir cette *Pléiade* monumentale, ce *Rabelais*, ce *La Rochefoucault* (en deux textes), ce *La Bruyère*, la perle, à mon avis, de cette belle collection; ce *Régnier*, ce *La Fontaine*, bijou typographique en quatre mignons volumes, — qui ne s'imaginerait feuilleter de vénérables bouquins du XVIe ou du XVIIe siècle? Et, nés d'hier, ils sortent à peine des presses de Claye ou de Jouaust. L'éditeur s'est entouré d'érudits, MM. Marty-Laveaux, Pauly, E. Courbet, Royer, Asselineau, etc., qui, se partageant les divers auteurs, en revoient le texte, le commentent, l'éclairent de notes, souvent curieuses et savantes, pendant que de remarquables artistes, MM. Bracquemond, Rajon, etc., l'*illustrent* de portraits et d'eaux-fortes. Rien n'est épargné, comme on voit, pour donner à ces éditions une valeur toute particulière, qui les distingue des précédentes et leur assure une durable notoriété.

Dirai-je, en finissant, un mot de certain *Catéchisme républicain* qu'une imprudente interpellation a mis un instant à la mode (car, dans notre frondeuse patrie, rien n'est si vite à la mode que le fruit défendu), et d'une soi-disant *Histoire populaire du Christianisme*, partial et impuissant pamphlet qui va s'ajouter à toute cette bibliothèque qui, depuis l'*Encyclopédie* et le *Dictionnaire philosophique*, s'est écrite contre le christianisme? *Catéchisme* et *Histoire* qui se disent *populaires* et visent, en effet, à éteindre dans le cœur et l'esprit du peuple toute foi, tout respect pour ce christianisme auquel il doit ce qu'il est moralement et socialement! S'acharner à arracher le peu de croyances qui lui restent, à cette société qui se meurt de scepticisme, — triste besogne! Et c'est au nom de la république qu'on l'entreprend! Comme si, théoriquement, la république n'était pas précisément le système politique qui a le plus besoin de la croyance au bien et à la sanction qui en est la conséquence, d'un ferme sentiment du devoir, du respect de la loi et des droits d'autrui : vertus sociales éminemment religieuses, chrétiennes, et que ne pratiquera jamais un peuple

Digitized by Google

incroyant et matérialiste, dont la seule morale se traduira toujours logiquement par l'égoïsme et la force! — Comme si, historiquement, la république n'avait pas eu, dans les deux mondes, des fondateurs éminemment religieux : sans parler des républiques italiennes du moyen âge, toutes catholiques apparemment, persécutés catholiques et puritains en Amérique, où les catholiques se comptent aujourd'hui par millions; en Suisse, les trois cantons catholiques primitifs, qui, après cinq siècles et demi, sont encore la plus solide base de la Confédération que jadis ils fondèrent (ce qui n'empêche pas notre auteur de proclamer qu'on ne peut être à la fois catholique et bon républicain !) Et qui menace aujourd'hui la république Suisse d'une prochaine dissolution, sinon le radicalisme athée, qui, frère de notre jacobinisme français en despotique intolérance, tend à confisquer les libertés locales au profit d'une oppressive centralisation, et, digne rival de M. de Bismark, proscrit les institutions catholiques au nom de la liberté ?

Aveugle qui ne voit pas qu'un peuple croyant et religieux a par cela même toutes les qualités requises pour pratiquer sincèrement et honnêtement le libre régime républicain, dont il est seul capable et digne. Un peuple incroyant et sceptique n'est digne que du despotisme, n'est capable que d'une sanglante anarchie. Le monde ne vient-il pas d'assister épouvanté aux saturnales d'un peuple sans Dieu, d'un peuple de libre pensée et de libre morale ? Et ce peuple, dans ses crimes, était logique; en fusillant les prêtres, les assassins de la Roquette, de la rue Haxo et de la barrière d'Italie savaient ce qu'ils faisaient; leur haine ne les trompait pas ; ils sentaient d'instinct qu'ils frappaient l'*ennemi* (et que de complices moraux ont eus les fusilleurs, depuis tel journal jusqu'à tel livre, rougis des éclaboussures du sang des victimes !) Et vous, qui proclamez avec Proud'hon, que l'homme trouve en lui-même et en lui seul « le principe de tout bien, de toute justice », ce qui peut paraître à bon droit téméraire, au lendemain des horreurs de la Commune, — en vain vous objecterez à ce peuple que votre conscience réprouve ses excès. Il vous répondra que sa conscience vaut la vôtre. Et qui sera juge entre vous et lui, puisque

Digitized by Google

pas plus que lui vous ne reconnaissez d'autorité morale supérieure? Le gendarme, si vous êtes les plus forts ; si c'est lui, la fusillade et l'incendie.

Et c'est à un tel peuple que l'on prend à tâche d'enseigner à mépriser, à haïr ce christianisme qui seul jadis put dompter ses instincts de fauve, qui seul pourrait les dompter encore ! Et c'est avec un tel peuple, ainsi enseigné, que l'on espère fonder la république !

Déjà, par trois fois, ce peuple, appliquant avec sa logique brutale les doctrines de certains de ses maîtres, a noyé dans la boue et le sang la république de leurs rêves. Rien n'y fait; la leçon est perdue! Presque toute l'école républicaine n'en continue pas moins à attaquer, à diffamer la seule force sociale par qui puisse vivre et durer la république !

Il est vrai que, comme conclusion à son *Histoire*, petite de format, mais grosse de passion contenue, — l'auteur, confondant la doctrine avec les hommes et les temps, et mettant au compte de l'une les fautes et les passions des autres, relègue sans façon le christianisme au musée des antiques, et déclare qu'il « n'a jamais exercé qu'une influence déplorable sur les intelligences et sur les mœurs », qu'il « condamne la pensée, anéantit la raison », qu'il a combattu et nié toutes les vérités historiques (allusion, sans doute, à l'éternelle histoire de Galilée; l'auteur oublie que, près d'un siècle avant l'illustre Pisan, le chanoine Copernic avait découvert le vrai système du monde et l'avait exposé dans son immortel traité *De orbium cœlestium revolutionibus*, dédié au pape Paul III), — qu'il est « inintelligible dans ses dogmes » (l'honorable écrivain pourrait-il, en dehors des vérités mathématiques, nous citer un seul fait, je dis un seul, de l'ordre philosophique ou de l'ordre matériel, qui, dans son *comment* ou son *pourquoi*, ne soit pas pour lui un mystère tout aussi « inintelligible » que les mystères chrétiens ?) — et, finalement, « indifférent en morale » (comment, si le christianisme est « indifférent en morale », a-t-il exercé une aussi « déplorable influence sur les mœurs? » C'est une contra-

Digitized by Google

diction, apparente tout au moins, à trois lignes d'intervalle, que l'auteur a négligé de nous expliquer).

*Condamner la pensée! anéantir la raison! nier toute vérité scientifique!* la religion d'Augustin, de Thomas d'Aquin, des moines Schwartz et Roger Bacon, du prêtre Copernic, du pape Gerbert, de Descartes, de Pascal, de Bossuet, de Leibnitz, de Newton, de l'abbé Spallanzani, etc., etc., — sans parler de nos trois illustres contemporains Cauchy, Biot et Ampère, aussi grands savants que grands chrétiens, — la religion des plus beaux génies philosophiques et scientifiques qui aient paru depuis Aristote et Platon !

*Indifférente en morale! funeste aux mœurs!* la religion de l'Evangile, du sermon sur la montagne, la religion des martyrs et des saints, la plus haute et la plus pure forme religieuse que le monde ait jamais vue, qui a suscité et suscite encore par millions les plus sublimes dévouements, les plus surhumaines vertus, la religion de Vincent de Paul et de la sœur de charité !

Tout cela s'écrit tranquillement, au courant de la plume, au lendemain des plus terribles épreuves, qui ont fait voir aux plus aveugles de quel côté se trouvaient les vertus sociales et patriotiques, l'héroïsme du dévoûment, et de quel côté aussi, le brutal égoïsme, les féroces appétits, les haines, la véritable intolérance, le vrai fanatisme...

Par la conclusion jugez du reste. Par exemple, si Fénelon se soumet à la condamnation spirituelle qui le frappe à l'occasion de la querelle du quiétisme, cet acte, que l'on avait admiré jusqu'ici comme un exemple de la plus touchante humilité, n'était que le fait d'un vulgaire et hypocrite ambitieux qui tenait à garder son évêché !... Entre autres découvertes, l'auteur nous apprend encore (page 127) que saint Paul et saint Augustin n'étaient que des protestants par anticipation, professant avec Luther et Calvin l'inutilité des bonnes œuvres et l'aveugle fatalité de la prédestination, niant ainsi, avant ces deux étranges « émancipateurs de la raison », le libre arbitre et la moralité des actes humains; — saint Paul, qui écrivait à son disciple Timothée : « Dieu veut sauver tous les



Digitized by Google

hommes (*omnes vult salvos fieri*) », ajoutant ailleurs que le salut doit être la « récompense » (*merces*) de nos efforts ; — saint Augustin, qui a écrit : « Dieu nous a faits libres ,... il ne saurait y avoir récompense là où il y a nécessité... »

Tout est présenté sous ce jour, écrit avec cette impartialité. Cela s'appelle une *Histoire populaire du Christianisme....*

Profondément dévoué, nous le savons, à l'ordre social, l'auteur, dont nous estimons le caractère et prisons haut les facultés littéraires, tout en combattant, avec un sincère regret, ses préventions et les tendances de certaines de ses œuvres, — a mieux à faire que de poursuivre cette regrettable campagne, qui ne peut que nuire à la cause qu'il croit servir (il en conviendra d'ailleurs, la portée utile et pratique de ces petits livres est médiocre ; simples *memento* chronologiques, ils n'apprennent rien à ceux qui savent, et fort peu de chose à qui ne sait pas). Continuant d'appliquer son très-remarquable talent à la traduction des chefs-d'œuvre de l'antiquité, qu'il nous donne bientôt *Horace* et *Virgile*, après *Homère*, *Hésiode* et *Eschyle*. Nous serons le premier encore à décerner à ses œuvres nouvelles ces éloges si mérités que notre conscience refuse à celles d'aujourd'hui.

LUCIEN D.

Digitized by Google

# LA CRITIQUE, LE ROMAN ET L'HISTOIRE

*Sainte-Beuve*, par M. Jules Levallois [1]. — *Thermidor*, par M. Charles d'Héricault [2]. — *Histoire de la Restauration*, tome VIIIe et dernier, par M. Alfred Nettement [3]. — *Monsieur le comte de Chambord, d'après sa correspondance*, par M. Georges de Cadoudal [4].

## I

Au tome IV de ses *Nouveaux Lundis*, M. Sainte-Beuve, parlant des secrétaires qui traversèrent successivement son cabinet de travail, consacre ces quelques lignes à M. Jules Levallois :

« M. Jules Levallois resta près de moi pendant trois années environ; c'est à peu près le laps de temps qu'ont pu généralement me consacrer de jeunes et brillants esprits, bientôt émancipés par degrés, et qui avaient ensuite leur propre carrière à faire. M. Jules Levallois, destiné à être un critique qui pense par lui-même et qui a son originalité, dut, on le conçoit, dans un commerce assidu et quotidien, contribuer à aiguiser beaucoup de mes jugements, m'en suggérer même qui étaient de lui et qui portaient avec eux leur expression. Vers la fin, je sentais qu'il m'était difficile de ne pas lui dérober des pensées faites pour se produire d'elles-mêmes et en son nom. Il me fut surtout d'une très-grande utilité pour l'achèvement de mon ouvrage sur Port-Royal; il s'était mis au fait de cette curieuse histoire, et avait pénétré dans l'intimité des personnages presque aussi avant que moi; dans le dépouillement des correspondances manuscrites, il était le premier à me signaler des particularités piquantes, mais voilées, qui seraient restées inaperçues pour tout autre. »

M. Jules Levallois n'a pas été ingrat; à M. Sainte-Beuve, qui lui avait accordé quelques lignes, il a consacré tout un volume, où il

[1] Paris, 1872, Didier et Cie, éditeurs. — [2] Paris, 1872, Didier et Cie, éditeurs. — [3] et [4] Paris, 1872, Lecoffre fils et Cie, éditeurs, rue Bonaparte, 90.

Digitized by Google

examine successivement *l'œuvre du poète, la méthode du critique, l'homme public et l'homme privé.* Le premier chapitre, dans lequel l'auteur apprécie les *Poésies de Joseph Delorme, les Consolations* et *les Pensées d'août,* est le plus remarquable du livre et abonde en idées justes, en aperçus ingénieux et piquants. Dans le second chapitre, M. Levallois a mis habilement à profit la connaissance particulière que son long séjour auprès de M. Sainte-Beuve lui avait donnée des procédés et de la méthode du célèbre critique. Nous aimons beaucoup moins les pages sur *l'homme public* et sur *l'homme privé.* Sur l'homme public, M. Jules Levallois ne nous apprend rien, et malgré ses efforts pour arriver à être impartial, il n'y est point parvenu. Sur l'homme privé, l'ancien secrétaire de M. Sainte-Beuve nous apprend peu de chose, et son plaidoyer, nous devons le dire, ne nous a point convaincu. Il est vrai que nous avons connu, il y a quelque vingt ans, un autre secrétaire de M. Sainte-Beuve, beaucoup moins discret que M. Levallois, et de qui nous tenons mainte anecdote de nature à établir que chez l'auteur des *Nouveaux Lundis* l'homme privé n'était, pour appeler les choses par leur nom, qu'*un drôle* et *un misérable.*

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Jules Levallois est l'œuvre d'un honnête homme, et ce n'est pas nous qui lui reprocherons de n'avoir point voulu soulever le manteau qui recouvrait les nudités de son maître. Nous nous bornerons à lui signaler, à la page 59, une erreur qui, sous la plume d'un écrivain aussi érudit, a lieu d'étonner. « Dans *Port-Royal,* dit-il, dans les *Causeries,* Sainte-Beuve a fait amende honorable, multiplié les rectifications et les excuses. C'est vraiment trop, et l'on pourrait lui appliquer le joli vers de Piron :

Gresset se trompe : il n'est pas si coupable. »

Comment ! Monsieur Levallois, de Piron ? Mais vous n'avez donc lu ni *le Pauvre Diable* de Voltaire, ni l'article de Sainte-Beuve sur Gresset, où vous auriez trouvé ce passage : « Cela donnait beau jeu à *Voltaire* de s'écrier dans *le Pauvre Diable :*

Digitized by Google

Gresset dévot, longtemps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies;
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies,
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— *Gresset se trompe, il n'est pas si coupable* [1]. »

Et puisque je suis sur le chapitre des rectifications, je relèverai une autre erreur échappée à M. Jules Levallois dans son récent et curieux travail sur *Clotilde de Surville* [2] :

« Le 16 juillet 1803, écrit-il, Vanderbourg manda à la veuve du marquis de Surville : — « Je vous prierai de lire dans la *Bibliothèque française* l'annonce des poésies de Clotilde par M. de Ségur, ex-ambassadeur, conseiller d'État et membre de l'Institut. » Les doutes ou plutôt les soupçons exprimés avec finesse par le spirituel écrivain *qui devint plus tard l'éloquent historien de la Campagne de Russie*, furent partagés par le monde savant. »

Je me demande comment l'ancien secrétaire de M. Sainte-Beuve a pu mettre aussi complétement en oubli les livres de son maître, lequel a consacré un de ses meilleurs *Portraits littéraires* [3] à M. de Ségur, *ex-ambassadeur, conseiller d'État, membre de l'Institut* et collaborateur de la *Bibliothèque historique* — en 1803, — qu'il importe de ne pas confondre avec son fils, le général comte de Ségur, auteur de l'*Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée pendant l'année 1812*.

## II

Ce n'est point dans les livres de M. Charles d'Héricault qu'il nous serait possible de relever de semblables inexactitudes, et cependant l'auteur de *Thermidor* est un romancier; mais quel écrivain apporta jamais, dans la préparation et l'étude de son sujet, une conscience plus scrupuleuse, un soin plus minutieux, un labeur plus infatigable ?

[1] *Portraits contemporains*, par Sainte-Beuve, tome III, 234.
[2] *Le Correspondant*, 10 août 1872.
[3] *Portraits littéraires*, tome II.

Digitized by Google

M. d'Héricault s'est imposé la tâche de faire revivre l'époque révolutionnaire dans une série de romans qui joindront, à l'attrait de la fiction, la véracité de l'histoire. Pour se préparer à cette grande et laborieuse tâche, à laquelle il veut consacrer sa vie, il s'est essayé tour à tour dans des œuvres romanesques et dans des œuvres d'érudition. Ces premiers travaux n'ont eu pour but, dans sa pensée, que de *lui faire la main,* si l'on veut bien me permettre cette expression, et de le rendre maître de son instrument. Il nous donne aujourd'hui, dans son beau livre, *Thermidor ou Paris en 1794,* la première série de ses romans historiques. Dans une suite de scènes qui se déroulent autour de l'héroïque conspiration du célèbre baron de Batz, il nous peint successivement la ville, le faubourg et les barrières de Paris sous la Terreur. Il nous y transporte avec lui et fait si bien revivre la terrible époque au milieu de laquelle ont vécu ses personnages, que si l'un d'eux revenait au monde, il reconnaîtrait sa ville, sa rue, ses voisins, les émotions, les sentiments et jusqu'aux modes de l'an II. Et le lecteur lui-même, en présence de tant de détails d'une merveilleuse exactitude et d'une précision incomparable, devient, quoi qu'il en ait, le contemporain des héros de M. d'Héricault, et, au milieu de cette résurrection de *Paris en 1794,* se laisserait volontiers aller à dire : *J'étais là ; telle chose m'avint !*

Ce n'est pas que le livre de M. d'Héricault, si remarquable à tant de titres, ne renferme un grave défaut. L'érudition de l'auteur est si vaste, il connaît si bien tous les coins et tous les recoins de son sujet, qu'il n'a pu se résigner à en laisser aucun dans l'ombre : de là une abondance de détails qui ralentit la marche de l'action et nuit à sa clarté. On voudrait quelquefois, au risque même de sacrifier des pages d'un rare et curieux intérêt, un peu plus d'air et d'espace. Il y a un chapitre intitulé : *Où l'auteur, qui vient de sacrifier le drame à l'histoire, revient au drame sans abandonner l'histoire.* Eh bien ! ce que nous lui demandons, c'est, tout en restant fidèle à l'histoire, de ne jamais sacrifier le drame et de nous donner beaucoup de scènes vivantes, élevées, d'une émotion puis-

Digitized by Google

sante et virile, comme celles qui ont pour théâtre, à la fin de *Thermidor*, le cabaret du Petit-Bicêtre.

Il y a déjà quelques années, un des maîtres de la critique contemporaine, M. Vitet, parlant des premières œuvres de M. Charles d'Héricault, y signalait « des scènes heureusement conçues où se trahit, avec un rare esprit d'observation, l'art de mettre en lumière les mœurs et les caractères. » Et l'éminent écrivain ajoutait : « L'auteur ne se résout pas toujours à faire assez de sacrifices ; il voit à la fois trop de choses et se tient trop pour obligé de les dire toutes et de n'en rien omettre ; mais la plupart du temps, il les dit avec art, en termes où se révèlent une vraie connaissance et un sentiment vif de l'esprit de notre langue [1]. »

M. Charles d'Héricault est, en effet, un écrivain de race, et le style souple et ferme, vif et plein, de son dernier livre, suffirait à marquer la place de *Thermidor ou Paris en 1794* parmi les meilleurs romans de notre époque.

## III

Le roman-panorama de M. Charles d'Héricault nous a transporté en pleine révolution. Hélas ! nous ne sortons pas de la révolution avec le tome huitième et dernier de l'*Histoire de la Restauration*, de M. Alfred Nettement, qui se termine par le récit des journées de juillet 1830.

On sait que M. Nettement était mort après avoir publié le septième volume de son ouvrage. Le plan du huitième était tracé, les matériaux classés avec soin, les jugements d'ensemble exprimés dans des notes. Il restait cependant encore beaucoup à faire. Ce qui était à faire a été fait avec un tel soin et un tel talent, qu'en lisant ce dernier volume on croit lire Alfred Nettement lui-même. Bien peu de lecteurs soupçonneront, et aucun, nous en sommes sûr, n'apprendra sans une véritable émotion que ces beaux et larges récits, ces vastes tableaux, ces appréciations historiques, si

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1872.

Digitized by Google

sobres et si fermes, sont l'œuvre d'une femme, d'une jeune fille, — la fille même de M. Nettement.

Dans ce volume de 750 pages, nous n'avons trouvé qu'une seule inexactitude bien légère. A la page 145, à l'occasion de la discussion sur la demande de mise en accusation de M. de Villèle et de ses collègues (juillet 1828), l'auteur dit que seize députés de la droite s'étaient fait inscrire pour combattre la proposition, et il cite, parmi ces seize députés de la droite, *M. Daunou :* M. Daunou, ancien conventionnel, et, en 1828, député de l'arrondissement de Brest (Finistère), appartenait à l'extrême gauche.

Le nouveau volume de l'*Histoire de la Restauration* est le digne couronnement de ce beau livre, si plein d'enseignements dont nous avons, hélas ! si peu profité. Comment se défendre, en le lisant, de comparer avec douleur ce que la France est aujourd'hui, ce qu'elle sera demain, avec ce qu'elle serait, au contraire, si elle n'avait pas rompu en 1830 avec le principe qui avait fait sa force dans le passé et qui eût assuré sa grandeur dans l'avenir !

En fermant ce livre, je ne pouvais me défendre d'un souvenir. M. Nettement se plaisait quelquefois à rappeler l'*Histoire d'Aladin ou la lampe merveilleuse,* et à tirer de ce conte une instructive moralité; je voudrais pouvoir reproduire ici la simplicité et la grâce de son langage.

Aladin et sa femme, la belle Badroulboudour, étaient parvenus au comble de la félicité; leur palais était magnifique et faisait envie à tous les princes étrangers. Certain magicien africain, ennemi d'Aladin et jaloux de son bonheur, se rend dans la ville où il habitait, achète une douzaine de lampes de cuivre toutes neuves, propres et bien polies, et se met à crier sous les fenêtres du palais : *Qui veut changer de vieilles lampes pour des neuves?* Aladin qui était parti pour la chasse, avait laissé sur une corniche la lampe merveilleuse, source de son prestige et de ses succès; vieille lampe, d'ailleurs, pleine de rouille et passée de mode. Et à ce propos, l'auteur fait une réflexion bien sage : « On dira qu'Aladin aurait dû enfermer la lampe. Cela est bien vrai; mais on a fait de

Digitized by Google

semblables fautes de tout temps, on en fait encore aujourd'hui et l'on ne cessera d'en faire. » Quoi qu'il en soit, une esclave aperçoit la lampe et l'apporte à sa maîtresse, la princesse Badroulboudour, qui l'échange aussitôt contre une lampe neuve, tout heureuse et toute fière de son marché.

Le lendemain matin, le palais d'Aladin avait disparu.

Le jour où la France, dédaignant *la tradition*, parce qu'elle était trop vieille et couverte de poussière, l'a échangée contre une belle révolution toute neuve, n'aurait-elle point, par hasard, commis la même faute que la princesse Badroulboudour ?

## IV

Un des commissaires chargés de reconduire les Bourbons de la branche aînée à Cherbourg, M. Odilon Barrot, dit au roi Charles X, qui hésitait à quitter Rambouillet : « Sire, quels que soient les droits de votre petit-fils, quelles que soient vos espérances d'avenir pour lui, soyez bien convaincu que dans l'intérêt même de ces espérances, vous devez éviter que son nom ne soit souillé du sang français. » Un autre commissaire, engagé beaucoup plus avant que M. Barrot dans les voies de la révolution, M. de Schonen, disait également, en montrant le duc de Bordeaux, pendant le chemin de Rambouillet à Cherbourg : « Et cet enfant ! qui sait? »

Quarante ans se sont écoulés. M. de Schonen est mort, bafoué par les révolutionnaires qu'il avait cru devoir abandonner à mi-côte. On m'assure que M. Odilon Barrot vit encore, et l'on fait même courir le bruit qu'il vient d'être appelé à la présidence du Conseil d'Etat *provisoire*. Ce qui est plus certain, c'est que M. Barrot n'existe plus depuis longtemps comme homme politique et que les révolutionnaires, qu'il a servis de son mieux, ne voient plus en lui qu'une antique *ganache*, un homme de l'autre *Siècle*, — celui de feu Chambolle.

L'*enfant* que MM. de Schonen et Odilon Barrot accompagnaient, au mois d'août 1830, de Rambouillet à Cherbourg, a grandi, au

Digitized by Google

contraire, sous les attaques de la révolution. Il est debout en face d'elle, intrépide et calme, sans peur et sans reproche. Le comte de Chambord n'est pas seulement un principe; c'est un caractère. Sera-t-il roi ? Je l'ignore ; ce que je sais bien, c'est que c'est un Homme, et de notre temps, hélas ! les hommes sont rares !

Le portrait que M. Georges de Cadoudal vient d'esquisser en quelques pages et dont les principaux traits sont empruntés à la correspondance du prince lui-même, le fait admirablement connaître; il revit tout entier dans ces pages émues, que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs. On y sent l'artiste sûr de son pinceau, le royaliste fidèle à son roi, le Français dévoué à sa patrie : Royaliste fidèle et bon Français, c'est tout un.

La belle étude de M. de Cadoudal est suivie des portraits de Mme la comtesse de Chambord et de Mme la duchesse de Parme. Châteaubriand écrivait en 1833 : « Mademoiselle rappelle un peu son père ; ses cheveux sont blonds ; ses yeux ont une expression fine... Toute sa personne est un mélange de l'enfant, de la jeune fille et de la princesse : elle regarde, baisse les yeux, sourit avec une coquetterie naïve mêlée d'art. On ne sait si on doit lui dire des contes de fées ou lui parler avec respect comme à une reine. La princesse Louise joint aux talents d'agrément beaucoup d'instruction [1]... »

Tout le charme de ce portrait se retrouve dans celui que M. de Cadoudal vient de tracer à son tour, et Châteaubriand eût applaudi au talent avec lequel l'écrivain breton a placé la noble figure de Madame la duchesse de Parme dans un cadre digne d'elle, orné d'une parure de lys : *Manibus date lilia plenis !*

EDMOND BIRÉ.

[1] *Mémoires d'Outre-tombe.*

Digitized by Google

# AMYNTHAS BOURNICHON *

Un repas de douze couverts était servi dans la salle à manger. Sept abbés, le châtelain et son fils aîné, le maire et nos touristes étaient les convives. On ne tarda pas à se mettre à table. Amynthas, flanqué de deux curés dont l'un était le prédicateur qui l'avait si bien endormi, se trouvait fort mal à l'aise. En face de lui, Raoul était assis entre le fils du châtelain et le jeune vicaire de la paroisse. Aussitôt après le *Benedicite*, quelques confrères se mirent à complimenter l'orateur.

— Quoique mon suffrage ait peu de valeur, s'écria l'homme de lettres, j'éprouve le besoin de vous adresser aussi mes félicitations. Je n'ai jamais entendu (il avait de bonnes raisons pour cela) de sermon plus substantiel et plus éloquent en même temps. Votre exorde surtout était magnifique. « La *superbité* est un poison funeste. » Quel grand style! Quel heureux néologisme pour entrer en matière! La *superbité*! Cela frappe tout d'abord, et s'empare violemment de l'attention. Bossuet avait de ces mots.

— Vous me confondez, répondit modestement le prédicateur. Je n'aurais pas osé espérer l'approbation d'un si grand connaisseur, et ne pensais pas que vous entendissiez notre pauvre langue. C'est bien ingrat, je vous assure, de prêcher en breton...

— Comment! interrompit Raoul, n'est-ce pas vous qui avez prononcé le sermon français? Je pourrais vous citer des phrases entières de votre beau début : « *Un vice horrible et effroyable,* » et cætera.

* Voir la livraison de septembre, pp. 231-239.

Digitized by Google

Des impressions de diverses natures se peignirent sur les visages des convives. Il y eut des exclamations, des chuchotements et des sourires. Le prédicateur était sur la sellette, et se croyait l'objet d'un odieux persifflage. Le vicaire tirait Raoul par le pan de sa redingote, et s'efforçait de l'arrêter; mais l'homme de lettres était en verve, et continuait impitoyablement son commentaire, prenant pour de la modestie l'embarras visible de son interlocuteur.

— J'ai aussi beaucoup admiré, disait-il, avec quel art vous avez passé à un autre sujet bien délicat, que vous avez merveilleusement rattaché à votre texte. Comme vous l'avez dit plusieurs fois, Monsieur l'abbé, *à bas l'amour !* [1] Vous avez montré là une profonde connaissance du cœur humain ; mais je crains que mon ami, qui est à votre gauche, ne vous ait trouvé un peu sévère. Vous avez bien raison, Monsieur l'abbé, à bas l'amour ! C'est le grand ennemi de la sagesse, et vous avez fait voir qu'il procède de l'orgueil. Ainsi donc, à bas l'amour et la superbité !

Cette fois, une hilarité bruyante et générale couvrit la voix de Raoul; le prédicateur lui-même prit part à cette manifestation joyeuse, croyant que tous les rieurs passaient de son côté. Il y en avait bien quelques-uns pour qui l'ingénuité de Raoul ne donnait que plus de piquant à la satire qu'il avait faite du jargon de l'orateur; de ce nombre était le fils du châtelain, jeune archéologue, passionné pour la pureté de la langue bretonne. Il lia aussitôt conversation avec l'homme de lettres, et lui expliqua tout le mystère. Il avait fait plusieurs voyages de Paris, était parfaitement au courant de la littérature, et pouvait en remontrer sur beaucoup de sujets au touriste barbu. De son côté, Amynthas causait aussi de Paris avec son voisin de gauche, ancien séminariste de Saint-Sulpice.

— Ce que vous avez vu ce matin, disait celui-ci, doit vous paraître fort humble auprès des magnificences de Notre-Dame de Paris.

[1] *Abalamour*, mot breton usuel, qui signifie *parce que*, et revient souvent dans les sermons.

Digitized by Google

— Oui, répondit Amynthas, Victor Hugo a fait là un bien beau roman.

— Je parlais de votre cathédrale, reprit le jeune prêtre. Vous avez sans doute entendu souvent M. Lacordaire?

— Je n'aime pas beaucoup la musique, dit Amynthas, un peu troublé de la question.

— Etes-vous allé à Saint-Denis depuis qu'on a réparé la basilique? demanda l'abbé, essayant d'une autre interrogation. On dit que rien n'est plus beau à voir.

— Je n'ai passé que de nuit à Saint-Denis, répondit Amynthas, qui se rappelait son excursion de Montmorency. Quand je suis parti, je devais y retourner pour une partie de baignade. On y mange d'excellentes matelotes.

L'entretien en resta là. Le dîner s'acheva gaiement, sans autre incident qui mérite d'être rapporté. Au dessert, comme les convives étaient le plus animés, une servante entra précipitamment et murmura quelques mots à l'oreille du curé, qui se leva aussitôt en ordonnant de seller son cheval.

— Excusez-moi, dit-il, la vieille Mac'harit de Pratallan va plus mal et me fait appeler. Monsieur Bournichon, et vous Monsieur Favereau, je vous demande bien pardon de vous quitter si brusquement, mais, si vous n'êtes pas trop pressés, j'espère vous retrouver ici ce soir.

— Avec votre permission et celle de mon père, dit le fils du châtelain, qui avait pris goût à la conversation de Raoul, j'emmenerai ces messieurs coucher au manoir.

— Très-volontiers, répondit le curé. Ils y seront mieux que chez moi, et ne pourront que gagner au change.

Il s'excusa de nouveau, et sortit à la hâte.

— Cette dame de Pratallan choisit mal son temps, observa Raoul. C'est sans doute quelque grande propriétaire des environs?

— Mon Dieu, non, dit le vicaire; c'est une pauvre mendiante presque en enfance, qui demeure à plus d'une lieue d'ici, et qui

Digitized by Google

finira par rendre M. le recteur aussi malade qu'elle, car il ne se passe pas deux jours qu'il n'aille la visiter.

— Il a bien de la bonté d'écouter cette folle! reprit Raoul. Vous savez le proverbe,

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.

— Ce proverbe-là n'est pas fait pour nous, dit simplement le vicaire. Quand un malade nous demande, nous n'avons pas le droit de le prier d'attendre.

— Hé bien, dit Raoul en tendant son verre, à la santé de la vieille mendiante.

Le toast de l'homme de lettres eut un plein succès, et tous les convives, au moment de quitter la table, trinquèrent de bon cœur à la santé de la pauvre Mac'harit.

Le manoir de Kerglaz était situé à une demi-lieue du bourg. Après avoir assisté aux vêpres, après s'être rafraîchis d'un verre de cassis dans une courte visite d'adieu au presbytère, les deux touristes se laissèrent conduire au manoir par le jeune Eugène de Kerglaz. En s'éloignant sain et sauf d'une maison où il était entré la veille avec tant d'inquiétude, et où l'hospitalité empressée dont il avait été l'objet lui avait paru, jusqu'au dernier moment, suspecte, Amynthas éprouvait sans doute un grand soulagement, mais en même temps il se dépitait de ne savoir à quoi rattacher des préventions invétérées et il cherchait encore à se les justifier. Il est de la nature de l'homme d'aimer ses erreurs et jusqu'à ses craintes, et de ne les abandonner qu'avec une sorte de regret; en reconnaître la frivolité, c'est toujours pour l'amour-propre une humiliation pénible, à laquelle on s'efforce de se soustraire. Amynthas en faisait l'expérience; il s'avouait d'ailleurs qu'il n'avait pas brillé à ce repas de curés bas-bretons, et son orgueil de Parisien en souffrait singulièrement. Ses succès faciles des salons de la rue de la Verrerie, les adorables minauderies d'Athénaïs lui revenaient en mémoire, et il souffrait du contraste de sa situation actuelle. Il se rappelait aussi l'impitoyable anathème du prédicateur : à bas l'amour!

Digitized by Google

Cette pensée lui apporta ce qu'il désirait : un motif de dissiper des doutes importuns et de se confirmer dans l'horreur de la soutane. N'essayons pas de soumettre à une froide analyse la valeur de ce motif : il était puisé au plus profond du cœur ; il s'imposait à un esprit éminemment sincère. Peut-être beaucoup de préventions non moins opiniâtres ne trouveraient pas à s'appuyer sur un fondement aussi respectable. — Une libéralité à la *karabassen* acheva de décharger Amynthas du fardeau de la reconnaissance, et il s'éloigna sans regret, en s'applaudissant intérieurement de la fermeté de ses principes. Quant à Raoul, il ne s'était pas donné tant de peine, et son opinion sur les curés se bornait à trouver leurs offices un peu longs, leur vin bon, et leur cassis mauvais.

On suivit pendant quelque temps un chemin vicinal, que des groupes de paysans des deux sexes, revenant du bourg, occupaient souvent dans toute sa largeur ; mais ils s'ouvraient pour laisser passer le jeune châtelain et ses compagnons, dont la marche était plus rapide ; tous les chapeaux s'abaissaient, et un court dialogue, invariablement terminé par de francs et bruyants rires, s'établissait en breton entre Eugène de Kerglaz et le groupe qu'il dépassait.

— Ce que vous leur dites-là est donc bien drôle ? demanda Raoul.

— Mon Dieu, non, répondit Eugène ; il suffit de leur parler, et le moindre lieu commun les met en belle humeur. Je disais à l'un que les perdreaux sont déjà grands et qu'il est temps de couper son blé, à un autre que la bannière était lourde ce matin, à tous qu'ils reviennent de bien bonne heure du pardon. Il n'en faut pas davantage pour les enchanter, pourvu que je les appelle par leur nom ; tenez, voici une des jolies filles de la paroisse ; vous allez la voir rire de bon cœur quand je lui demanderai : « A quand la noce ? »

— Très-jolie fille, en effet, dit Raoul ; je voudrais lui adresser un petit compliment.

— C'est facile, reprit Eugène, dites-lui qu'elle est rouge comme une fraise. Il n'y a rien de plus flatteur. Retenez bien la phrase : *C'houi zo ru-benn evel sivi, Fantik.*

Digitized by Google

Raoul répéta à haute voix tant bien que mal le compliment celtique, et la jeune fille, le justifiant de plus en plus répondit en baissant les yeux :

— *Ho paro a zo ruzoc'h c'hoaz, aotrou.*

Un éclat de rire général, auquel Eugène lui-même ne put s'empêcher de prendre part, accueillit cette réponse. Le galant Parisien rougit à son tour ; malgré son aplomb, il perdit contenance et se sentit humilié d'être l'objet de la raillerie de ces rustres, sans les comprendre et sans pouvoir se venger; il craignait d'avoir été mystifié comme Amynthas par l'étudiant du *Morlaisien.* Amynthas, dans la même persuasion, triomphait intérieurement de voir qu'il n'avait pas été seul à tomber dans le piége. L'amitié la plus sincère a de ces secrètes et malignes jouissances. L'homme de lettres questionna vivement son guide, qui essaya de lui donner le change; mais un jeune paysan qu'on n'interrogeait pas se chargea de la traduction littérale.

— Fantik vous dit, s'écria-t-il en bon français, que votre barbe est plus rouge encore.

Raoul se mordit les lèvres en étouffant une imprécation. Amynthas sourit silencieusement. En ce moment une large avenue à quatre rangs de châtaigniers se déployait à droite de la route. Eugène passa le premier par une barrière à tourniquet pour montrer l'exemple, mais ses deux hôtes se présentant de front derrière lui poussèrent chacun de son côté en s'irritant de l'obstacle inattendu qu'ils s'opposaient l'un à l'autre. Amynthas était le plus vigoureux ; par un violent effort il réussit à emporter la place, mais, la résistance cédant tout à coup, il perdit l'équilibre et alla rouler à quelques pas en avant sur le gazon de l'avenue, tandis que Raoul, moins bien partagé, était rejeté en arrière sur les cailloux du chemin. Tous deux se relevèrent en même temps, entendant derrière eux un concert de grosse gaiété que dominait l'hilarité perçante de Fantik, également courroucés d'abord, et bientôt également désarmés par leur commune infortune, mais augurant mal d'une hospitalité qui s'annonçait de la sorte. Eugène les conso-

Digitized by Google

lait et les époussetait de son mieux. En approchant de la porte du manoir il siffla d'une manière qui fit tressaillir Amynthas. Les rires moqueurs qui retentissaient encore à son oreille, l'aspect d'une noire et haute tourelle, ce coup de sifflet qui semblait un signal de mélodrame, et auquel répondirent les hurlements plaintifs d'une meute, tout cela, et jusqu'aux chats huants cloués sur la porte, formait un ensemble peu rassurant pour le naïf Parisien. Il se serra contre Raoul, que sa chute et l'affront fait à sa barbe avaient lui-même singulièrement assombri.

— Nous tombons de Charybde en Scylla, murmura bien bas Amynthas.

— Franchement, dit l'homme de lettres, je regrette de n'être pas resté coucher au presbytère. Mais il est trop tard pour reculer.

Deux beaux épagneuls accouraient à l'appel accoutumé de leur maître, et dans leur folle gaîté bondissaient vers ses compagnons. Amynthas, effrayé, prit la fuite; les chiens le poursuivaient en gambadant; Eugène criait pour les rappeler; il y parvint sans peine, mais le plus difficile fut de persuader au fugitif que c'était un jeu amical et de le décider à revenir sur ses pas. Enfin, il le ramena, et entra avec ses hôtes dans la vaste cuisine du manoir. Le vieux châtelain était assis sur un escabeau dans l'intérieur de la cheminée. Il ne se dérangea pas, et continua d'aspirer à intervalles égaux la fumée d'une pipe de terre, mais il reçut ses convives du matin d'un air de connaissance, les invitant à s'asseoir sur un banc à dossier, placé en face de lui. Ils obéirent, non sans s'étonner de la bizarrerie de la réception.

ALFRED DE COURCY.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

---



Digitized by Google

# CHRONIQUE

## Pèlerinages des Vendéens et des Bretons à Lourdes.

Nous venons bien tard pour parler des pèlerinages qui se sont succédé avec un élan si prodigieux depuis quelque temps, et spécialement des pèlerinages qui sont partis de l'Ouest. C'est la faute du mode de publication de la *Revue*. Lorsqu'on ne paraît qu'une fois par mois, on ne peut suivre les faits au jour le jour; mais du moins, ne passant pas aussi vite que les feuilles quotidiennes, que souvent le vent emporte, *ludibria venti*, nous devons tâcher de conserver la tradition de ces faits et d'imprimer leur souvenir dans l'histoire.

Le premier grand pèlerinage, parti pour Lourdes, de nos provinces de l'Ouest, fut celui, croyons-nous, qu'organisa à Poitiers, au mois de mai dernier, M. l'abbé de Montbron, curé de Saint-Porchaire. Il comprenait 500 personnes. Deux autres le suivirent, en juillet et en août, de ce même diocèse de Poitiers, où revivent aujourd'hui plus que jamais, l'esprit, la science et la foi de saint Hilaire. L'un partait de Niort et de Bressuire; l'autre, de Poitiers même; ils comptaient à eux deux plus de 2,000 pèlerins. Nous regrettons de ne pas avoir de détails sur ces pèlerinages de nos frères du Poitou; mais nous tenons à les mentionner, comme nous ayant les premiers donné l'exemple et montré la route.

Au mois de septembre, s'accomplit le pèlerinage de la Vendée, comprenant 1230 pèlerins, allant porter au sanctuaire de Marie les hommages et les vœux de la contrée fidèle.

Toujours, toujours, ô Reine immaculée!
Pour nous bénir votre main s'étendra,
Et nous, enfants de la Vendée,
Pour vous servir nous serons là!

Ce pèlerinage fut marqué par des faits qu'il est impossible de ne pas signaler à l'attention publique. Nous les citerons donc, bien que l'autorité ecclésiastique, toujours prudente, ne se soit point encore prononcée à leur égard; il n'y a que profit à les soumettre au libre examen. S'il a des objections à formuler, qu'il les formule.

Digitized by Google

Premier fait : *Sœur Marie-Germaine* du couvent des institutrices des pauvres de Mormaison, avait perdu, depuis six ans, l'usage de ses membres. Elle se plonge dans l'eau miraculeuse, ne demandant qu'à pouvoir marcher seule, de manière à ne plus être une gêne pour les autres, et, seule, elle sort de la piscine; et elle a repris aujourd'hui ses anciennes fonctions d'infirmière.

Second fait : La femme *Merlet*, des Epesses, mère de deux enfants, avait, depuis huit ans, le genou ankylosé, par suite d'un état scrofuleux sans remède; et aujourd'hui *elle marche aussi aisément que tout individu qui n'a jamais été malade.* Ce sont les paroles mêmes de son médecin, le docteur Placide Bureau, qui n'hésite pas à conclure que la guérison est *miraculeuse.*

Troisième fait : *Françoise Rouvré*, infirmière à l'hospice des aliénés de la Roche-sur-Yon, était, depuis dix-huit mois, atteinte d'une aphonie ou extinction de voix presque complète, et la voix lui est subitement rendue.

Quatrième fait : *Marie Charbonneau*, du petit bourg des Herbiers, enfant de huit mois, était atteinte d'une dartre lépreuse, dont les premiers symptômes s'étaient manifestés quatre jours après sa naissance. Le mal était arrivé à son apogée, son corps était couvert de plaies saignantes et infectes, et, le 5 septembre au matin, après avoir été plongée quatre fois dans la piscine, toute trace de mal disparaît; sa peau devient blanche comme elle n'avait jamais été.

Cinquième fait : *Alphonse Gilbert*, charpentier, de Luçon, s'était moulu le bras en tombant dans un puits, et la science chirurgicale s'était déclarée impuissante à lui rendre l'usage libre de ce bras. Gilbert le portait en écharpe dans un appareil de ferblanc; il le plonge dans la source, nul soulagement; mais la foi et l'espérance ne l'abandonnent pas; il emporte de l'eau, continue de mouiller le bras infirme, et, à Tarbes, le mouvement lui est si bien rendu qu'il rejette l'appareil et agite son bras en tous sens.

Sixième fait : M. l'abbé *Pinson*, curé de Tiffauges, n'avait pu aller à Lourdes, bien qu'il eût eu, le premier ou l'un des premiers, la pensée du grand pèlerinage qui venait de s'accomplir. Un état compliqué d'asthme, d'anévrisme et d'anémie ne lui permettait pas un si long voyage; et, le 10 septembre, les docteurs Cady et Bourgeois constatèrent que cet état était sans espoir. Le 11, il reçoit le saint Viatique. Cependant, on lui avait apporté de l'eau de la source miraculeuse, et il commence avec ses paroissiens une neuvaine à Notre-Dame-de-Lourdes. Le 13, il reçoit l'extrême-onction; le 15, il se trouve guéri. Ses jambes enflées ne le sont plus, et le 16, il reparaît à l'église pour chanter le

Digitized by Google

*Salve regina* et le *Magnificat*, au milieu de l'émotion de toute la paroisse [1].

Je le répète, l'autorité diocésaine ne s'est point encore prononcée sur ces faits; mais que chacun fasse son enquête, surtout les hommes de l'art; la vérité ne peut qu'y gagner.

Mgr l'évêque de Luçon n'avait pu être du pèlerinage; mais il a tenu à paraître, avec une nombreuse députation de ses diocésains, au grand pèlerinage national du 6 octobre. Les Vendéens se reconnaissaient au sacré-cœur rouge sur fond blanc, qu'ils portaient tous sur la poitrine, comme au pèlerinage du mois de septembre, et à leur riche bannière, marquée, elle aussi, du signe du Sacré-Cœur. *Oh! qu'elle est belle, cette bannière de la Vendée!* disait-on, et on se répétait de bouche en bouche : *Voilà les Vendéens!*

Le premier pèlerinage de la Vendée avait eu lieu les 4 et 5 septembre. Le premier des pèlerinages de Nantes s'accomplit les 23, 24 et 25 du même mois. Notre évêque bien-aimé, qui, suivant le mot heureux de Louis Veuillot, « est toujours par monts et par vaux et toujours chez lui, préside partout, parle partout et parle bien [2] », avait annoncé qu'il se *ferait un honneur et un bonheur de s'unir, humble pèlerin, à la foule des pèlerins de son diocèse.* « Nous entreprendrons ce *pieux voyage*, ajoutait-il, pour faire une manifestation publique et solennelle de notre foi et pour affirmer, en face du monde, ce qu'il nie et ce que nous croyons. Ce qu'il nie ? Dieu d'abord peut-être et son Christ, le Christ et Marie, sa mère, la prière et le culte public; toutes ces choses, nous les tenons certaines, divines, obligatoires, et, pour les attester au monde, nous les confessons par nos œuvres, à la face du ciel et de la terre..... A Lourdes donc, nos très-chers frères, à ce rendez-vous des enfants fidèles de Dieu, de Marie et de l'Église. »

Cet ardent appel avait trouvé partout des échos, et près de 4,000 pèlerins s'étaient fait inscrire pour partir avec leur évêque. Malheureusement, les compagnies de chemins de fer ne purent disposer pour nous que de trois trains donnant un peu plus de 1800 places. Un certain nombre de personnes prirent alors les devants par les trains ordinaires, de sorte que nous nous trouvâmes 2,000 à Lourdes. Ceux qui ne partirent pas se réservèrent pour un second pèlerinage qui fut dès lors annoncé.

La distance est grande de Nantes à Lourdes : plus de deux cents lieues; mais le temps ne parut long à personne, parce qu'il fut bien

[1] Voir sur tous ces faits deux très-intéressantes brochures publiées à Luçon, par M. l'abbé Grolleau, et M. l'abbé Baudry, curé du Bernard, et indiquées ci-après à la *Bibliographie*.

[2] *Univers*, du 18 septembre 1872.

Digitized by Google

employé. Ainsi, nous partîmes en récitant le *Memorare*, puis se succédèrent, à différents intervalles, des cantiques, le chapelet, puis encore des cantiques; et, quand la flèche de Lourdes nous apparut, chaque wagon retentit du chant du *Magnificat*. Rien de nouveau, à coup sûr, et d'imprévu comme ces flots de voix emportées à toute vapeur et laissant derrière elles une traînée harmonieuse. De pareils élans de foi ne sont pas de ceux dont on plaisante, qu'on le veuille ou non. Aussi ne rencontrâmes nous partout, sur notre route, qu'égards et sympathies, et, lorsqu'une centaine de *voyous* voulut opposer sa manifestation à la nôtre, au moment de notre retour à Nantes, ne trouva-t-elle rien de mieux que des injures et des coups. Il y a des gens qui tiennent à ce qu'on n'oublie jamais ce qu'ils savent faire quand ils sont les maîtres.

Nos trois trains arrivèrent à Lourdes le mardi 24, de onze heures à une heure, et aussitôt beaucoup de pèlerins se rendirent à la grotte, avant de songer à leur repas. On est, en effet, comme entraîné vers ce lieu sanctifié, vers cette grotte merveilleuse où la divine Mère daigna se montrer à une pauvre petite fille ignorante de toutes choses, mais innocente et pure, *et exaltavit humiles*. On veut puiser de l'eau à cette source *récemment découverte*, suivant le mot d'une délibération du conseil municipal de Lourdes qui a constaté ainsi, sans y prendre garde, que ladite source était inconnue avant l'apparition. Eh! qui donc l'a découverte? Est-ce un mineur avec son pic et sa mèche? Non, c'est simplement une jeune fille qui n'avait que ses mains pour creuser la rigole et ouvrir le rocher. Voilà ce que tout le monde sait à Lourdes, et les télégrammes que se fait adresser le *Phare de la Loire* n'y changent rien [1]. Oh! sans doute, il peut y avoir des *esprits forts* à Lourdes, ou plutôt des *esprits faibles*, comme dit La Bruyère, car il y en a partout. Ne savons-nous pas, d'ailleurs, que le commissaire Jacomet fit rapport sur rapport contre le miracle, que le préfet Massy lui opposa ses foudres administratives, que le procureur impérial Dutour conclut contre lui dans de longs mémoires. Que sont devenus cependant ces rapports, ces foudres, ces mémoires? Les foudres se sont éteintes d'elles-mêmes, et les rapports, les mémoires ont disparu. Vainement M. Henri Lasserre a-t-il voulu en suivre la trace dans les archives ministérielles et départementales, elles lui ont été impitoyablement fermées. Il se proposait cependant de publier *in extenso* ces savantes élucubrations, ce qui devait être un triomphe pour leurs auteurs; mais non, refus partout, refus absolus. Bien mieux, on lui déclara, à la préfecture de Tarbes, que le

[1] Le *Phare de la Loire* publiait, le 25 septembre, le télégramme suivant : « *Lourdes*, 24 *septembre*. Les gens d'ici sont tout à fait incrédules, mais ils affectent de ne pas l'être. »

Digitized by Google

dossier de Lourdes n'existait plus. Qui donc l'a enlevé, et pourquoi cette obstination de la libre pensée à cacher ses dires et ses actes ? Voilà où en sont les *esprits faibles* qui prétendent être en possession exclusive de la lumière. Ils se cachent, et, si vous les suivez, ils n'ont qu'une réponse : Laissez-nous tranquilles.

La vue de la grotte ne fait qu'ajouter aux impressions qu'on y apporte, car, nulle part, la nature n'a entouré d'autant de prestiges un lieu consacré par d'aussi doux souvenirs. Le mardi soir, lorsque tous les pèlerins y furent rassemblés et que leurs deux mille poitrines firent retentir le cantique de leur pèlerinage :

De la sainte montagne,
Vierge sans tache, étends ta main sur nous;
Sauve la France et bénis la Bretagne
Qui tombe à tes genoux,

l'émotion fut à son comble.

Monseigneur prit ensuite la parole avec cette éloquence qui lui est familière et qui va droit au cœur. Nul interprète ne pouvait mieux rendre le sentiment qui nous avait inspiré notre long voyage, ou, comme il l'a dit, cet *acte solennel de foi, d'espérance et d'amour*. « O mon Dieu, s'est-il écrié en terminant et se tournant vers la grotte où s'élève la blanche statue de Marie, ô mon Dieu, je vous supplie, écoutez ma prière, écoutez nos prières. J'entendais, il y a peu d'instants, une parole admirable, une parole pleine de foi : — Par la prière, disait-on, nous pourrons forcer Dieu à capituler [1]. — Mais comment ? Votre serviteur Moïse ne vous a-t-il pas réduit à vous rendre à sa prière quand vous vouliez anéantir dans le désert votre peuple rebelle ? Ne s'opposa-t-il pas à votre bras déjà levé pour frapper ? Et vous cédâtes, ô mon Dieu ! Eh bien ! nous vous prions avec tant de ferveur et de confiance que vous serez encore aujourd'hui obligé de céder. O Marie ! ô Vierge immaculée ! je vous prie pour tous ces pieux fidèles, je vous prie pour tous les affligés et les souffrants....., je vous prie pour la France qui est votre royaume, *regnum Galliæ, regnum Mariæ*, comme on l'a dit tant de fois; je vous prie pour l'Eglise et pour son auguste chef. Non, ces prières que je vous adresse, au nom de tous, ne monteront pas en vain vers votre trône; votre cœur les entendra, les exaucera. » Les larmes étaient dans tous les yeux, l'espérance dans tous les cœurs.

Cependant la nuit était venue; mais chaque pèlerin s'était muni d'un cierge, et une illumination sans pareille dessina bientôt tous les plis et replis de la montagne, depuis sa base aux bords du Gave jusqu'au faîte. J'ai vu de bien belles illuminations, à Rome surtout; mais partout

[1] Parole de l'abbé Peyramale, curé de Lourdes.

Digitized by Google

c'est œuvre d'art. Ici, l'art n'était pour rien; c'était une illumination mouvante, vivante; ce n'étaient pas seulement des feux, c'étaient des âmes dont chaque lumière ne faisait que rendre la foi ardente gravitant avec elle vers les cieux.

Lorsque tout le monde fut réuni dans la splendide église qui couronne aujourd'hui la *roche Massabielle,* le salut fut célébré avec pompe, puis, à minuit, les messes et les communions commencèrent. Enfin, le matin venu, eut lieu notre grande procession que devait terminer la messe pontificale. Nous partîmes de l'église paroissiale de Lourdes à huit heures et demie; les trois bannières qui allaient être offertes par le diocèse, par les malades de l'hôpital et par les enfants de Marie, ouvraient la marche; venaient ensuite les bannières de l'Assomption portant chacune une des invocations des litanies, puis les bannières des saints du diocèse, puis nos trois cents prêtres, puis notre évêque avec ses deux archidiacres, et nous tous formant la haie et représentant toutes les positions sociales confondues dans la sublime égalité de la foi et de la prière.

Après l'Évangile, le vénérable abbé Jubineau, supérieur de nos missionnaires de l'*Immaculée-Conception,* que l'âge peut affaiblir, mais dont la parole comme la foi est toujours ardente et jeune, répondit à la pensée de tous en nous montrant les miracles provoquant le libre examen en plein XIXe siècle, et jetant comme un défi solennel à la pensée libre. Nous ne pouvons donner ici que le canevas décoloré de son beau discours :

« Quel temps, s'écria-t-il, fut jamais plus fertile en miracles ! Les prétendus savants croyaient le surnaturel à jamais supprimé, et le voilà qui surabonde. Le pontificat de Pie IX, la conservation de l'Eglise, le réveil du sentiment religieux, ne sont-ils pas autant de prodiges ? *Deficiet me dies enarrantem.* Quel lieu fut jamais plus fertile en miracles ! Apparitions, guérisons, miracles de grâces accomplis dans les âmes, concours prodigieux à cette grotte qui devient lui-même un éclatant miracle ! Mais il en reste deux à opérer, la conversion de la France et la délivrance du Pape, qui sera le triomphe de l'Eglise. O Marie, continuez-nous votre protection. Dieu seul peut ces miracles, et vous seule pouvez les obtenir. Daignez excuser mes paroles, mais nous vous forcerons par nos prières. On craignait que Pie IX n'eût vainement annoncé que la proclamation du dogme de votre *Immaculée-Conception* marquerait une ère nouvelle; mais non, voilà que l'*Immaculée-Conception* entre en scène. C'est la première fois que Marie se nomme ainsi; elle appelle le monde et le monde vient à elle. Les méchants s'irritent; ils en verront bien d'autres : c'est le commencement de la fin. Les catholiques s'affirment par ces pèlerinages, ils s'unissent

Digitized by Google

de plus en plus. Deux choses leur manquaient : la hardiesse à manifester leurs convictions et l'unité dans leurs efforts ; elles ne leur manquent plus. Gloire donc à Dieu, gloire à Marie, gloire à notre évêque qui, à la tête de ses prêtres et de son peuple, donne un si bel exemple ! »

Je n'ai pas voulu quitter Lourdes sans offrir mes respects au vénérable abbé Peyramale, auquel les catholiques doivent tant, pour sa prudence d'abord et pour sa fermeté ensuite. Il est bien tel que MM. Lasserre et Veuillot nous l'ont dépeint. La dignité et la gravité sont les traits qui frappent en lui dès l'abord ; on sent que ce prêtre est incapable d'un enthousiasme irréfléchi et que, si sa foi est forte, c'est qu'il croit sur preuves. J'ai vu aussi une des compagnes de Bernadette, une de celles qui l'accompagnaient lors des premières apparitions. Elle conserve l'expression modeste et candide de son enfance.

Ce qu'il nous a été donné de voir enfin, pendant les trente heures de notre séjour à Lourdes, c'est la suite non interrompue des pèlerinages. Le 25, à cinq heures du matin, arrivaient neuf cents pèlerins de Rodez qui, leurs sacs de voyage à la main, se rendaient directement et processionnellement à la chapelle de Marie, pour y entendre la messe et recevoir leur Dieu. Quelques heures après, c'était la paroisse d'Adé tout entière, hommes, femmes, enfants, avec les jolis costumes des Pyrénées, qui venaient conduits par leur curé et leur maire. Dans leurs rangs, se trouvait un vénérable évêque espagnol, Mgr Iglesias, patriarche des Indes. A midi, c'était le grand pèlerinage du Mans, formant trois trains comme le nôtre, et comprenant plus de 1800 personnes parmi lesquelles les hommes dominaient. On y comptait 400 prêtres, et à leur tête, le doyen du chapitre, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Ces processions continuelles, ces chants, ces multitudes font aujourd'hui de Lourdes une ville à part où la piété, la fraternité, l'expansion des âmes semblent réaliser, dès ici-bas, cette union parfaite dont nous ne jouirons pleinement que dans l'éternité.

Au moment de notre départ, les pèlerins de Rodez reprenaient le chemin de leurs montagnes. Nous les saluâmes du cri deux fois répété de *Vive Rodez !* auquel ils répondirent par ceux de *Vivent les Nantais ! vive la Bretagne !* Que ces cris étaient différents de ceux qui allaient nous accueillir dans notre pays ! Là-bas, une cordiale fraternité ; ici la haine ; là-bas, de fermes chrétiens ; ici, des repris de justice et leurs amis, au nombre de cent ou de deux cents, mais hurlant comme mille, des injures, des menaces, des blasphèmes, et, lorsque les ténèbres, toujours favorables aux oiseaux de nuit, furent venues, des vols et des coups. On lira plus loin l'énergique protestation des membres du comité

Digitized by Google

organisateur du pèlerinage et l'admirable lettre de notre évêque. Elles ne laissent rien à dire et parlent plus haut que nous [1].

M. Thiers a prétendu que les faits avaient été exagérés. S'il veut dire qu'il n'y a pas eu de membres cassés, il est dans le vrai; mais comme personne n'avait dit le contraire, nous ne voyons pas où est l'exagération. Le président de la République a ajouté qu'une lettre de l'évêque au préfet *semblait* la reconnaître. Monseigneur a répondu qu'il avait pu écrire au préfet, après une avance de celui-ci, qu'il le priait d'oublier, comme il le faisait lui-même, les tristes *incidents* de cette affaire; mais qu'il n'avait pas rétracté un *seul mot* des *flétrissures énergiques* qu'il *s'était permises* au sujet des événements du 26 septembre. Loin de là, il maintenait que l'émeute avait été une *insulte prolongée et violente*, un attentat aux personnes comme à la liberté de conscience, une *honte* pour une ville paisible et pour son administration.

— « Il y a eu dans cette affaire, a dit encore M. le président de la République, *beaucoup plus de hasard que de criminalité.* » — Voici quel a été le hasard : Le 25 septembre, le *Phare de la Loire*, connu pour être le *Moniteur* des cabarets dans notre pays, annonce qu'une procession solennelle se prépare pour accueillir les pèlerins à leur retour, et il donne le programme de cette procession, lequel était tout simplement le programme de la procession de Lourdes. Ledit programme commençait, en effet, par ces mots : *Etendard offert à Notre-Dame de Lourdes par la ville et le diocèse de Nantes.* C'était l'étendard qu'on allait offrir au pieux sanctuaire.

Il y avait donc dans l'annonce du *Phare* fausse nouvelle, et fausse nouvelle de nature à agiter les esprits. Le préfet en fut tellement convaincu qu'il prit immédiatement des renseignements à l'Evêché, puis, la réponse ayant été que la procession du retour était une invention du journal, il lui sembla inutile de s'inquiéter plus longtemps, bien que la fausse nouvelle circulât toujours et qu'elle pût en émouvoir d'autres, surtout dans le monde du *Phare*, puisqu'elle l'avait ému lui-même.

Et cependant, depuis plusieurs jours, le commissaire de police de la gare avait prévenu les autorités qu'il n'était pas sans crainte, c'est lui-même qui le déclare [2]. Les autorités savaient donc que le feu couvait sous la cendre. Qu'ont-elles fait pour empêcher un incendie? Rien. M. le préfet s'en va dîner en ville; M. le maire se contente d'envoyer

[1] Je regrette que le défaut d'espace ne nous permette pas aussi de reproduire les éloquents articles de M. Emerand de la Rochette et quelques autres.

[2] « Longtemps avant le 26 septembre, j'avais fait toutes les démarches compatibles avec mes devoirs et avec les bienséances, pour obtenir que *des précautions fussent prises, en vue des désordres que je redoutais.* — Lettre au journal l'*Ordre*, du 8 octobre 1872. »

Digitized by Google

son planton à la gare; M. Gabriel Lauriol, premier adjoint, va assister, comme *simple curieux*, à l'arrivée des pèlerins. Il aurait pu entendre, s'il avait eu de bonnes oreilles, des huées, des blasphèmes, des cris tels que celui-ci : *A l'eau! à l'eau!* ou il eût pu savoir qu'ils étaient proférés, s'il eût questionné à droite et à gauche; mais non, il n'aperçoit que des rires, il n'entend que : *A Lourdes, les lourdauds!* et le tout lui paraît tellement simple, qu'au bout de dix minutes, il part pour la campagne : *sa voiture l'attendait!* Quant aux braves gens qui n'avaient pas de voitures à leurs ordres, ils se tirent comme ils peuvent, et *Vive la République!*

M. Lauriol, dans une lettre où il se borne à plaider le *cas fortuit*, sans prévoir les déclarations du commissaire de police, parle du *Phare de la Loire* en ces termes : *Ce damné, ce maudit que vous voudriez bien voir griller à perpétuité.* M. Lauriol ne connaît pas, à ce qu'il paraît, la prière que nous répétons soir et matin : *Pardonnez-nous nos offensés, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Je dois avouer toutefois que notre pardon ne va pas jusqu'à demander, comme le *Phare*, dont M. Lauriol se pose très-imprudemment en ami, amnistie pleine et entière pour les séides de la Commune, pour ces honnêtes gens qui faisaient *griller* le commandant de Sigoyer et massacraient les otages. Nous avons un peu trop d'horreur de leurs crimes pour désirer qu'ils puissent recommencer dès demain.

M. Arsène Leloup, décoré de l'Empire sur sa demande et maire républicain de Nantes, a prétendu, lui aussi, que *rien ne pouvait lui faire prévoir les incidents de la soirée*, puis il ajoute : « Si les trains étaient arrivés à 4 heures 1/2 ou 5 heures, comme on l'avait annoncé d'abord, tout se serait passé avec calme; je ne veux pas me faire accusateur, mais on dirait en vérité que ceux qui, sans coupable pensée, se faisaient agitateurs la veille, se *gardaient les moyens de se poser en victimes le lendemain.* »

Si M. Leloup, qui est en pleine jouissance d'une police que nous payons chèrement, avait simplement demandé à la gare la cause des retards qui l'étonnent, il aurait-su, comme nous tous, que rien n'avait été changé, mais que le parcours des 760 kilomètres qui séparent Nantes de Lourdes, avait exigé, avec les stations forcées pour le croisement des trains, 26 heures au lieu de 24. Insinuer ensuite que ce sont les battus qui ont cherché les moyens de se faire battre afin de crier : *On nous a battus!* n'est-ce pas le comble du grotesque, comme de l'odieux et du ridicule?

En définitive, ni le maire ni le préfet n'ont donné signe de vie dans cette triste soirée du 26 septembre. A mesure cependant que la nuit se faisait plus sombre, les oiseaux de nuit devenaient plus nombreux et

Digitized by Google

plus audacieux. Ils avaient commencé, à six heures, par des cris, des crachats et des menaces; ils continuèrent à sept, avec plus d'entrain et de violence; puis, lorsque arriva le troisième train, à dix heures, les pèlerins furent *bousculés*, suivant le mot de M. Thiers, c'est-à-dire, frappés, molestés, poursuivis, dépouillés. Le commissaire de la gare lui-même ne put être arraché des mains de l'émeute que par quelques gendarmes [1].

Et ni le maire ni le préfet ne donnaient signe de vie. Seul, le général Merle voulut se rendre compte de ce qui se passait, et il fut insulté en protégeant deux religieuses.

Tels sont les faits incontestés et incontestables. Un second pèlerinage cependant était décidé, et l'annonce en parut immédiatement. M. le préfet, Henri Doniol, trouva cette annonce *imprudente*. Il semble, au contraire, que ce qui eût été imprudent c'eût été de la retarder, ne fût-ce que d'un seul jour. Lorsqu'on vous conteste le mouvement, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de marcher. Autrement, il suffirait que quelques malandrins prissent le haut du pavé, pour que nos libertés disparussent une à une. M. le préfet, gravement affecté de la *terminaison du premier départ*, qui l'avait si peu préoccupé le 26, craignait qu'un déploiement de forces ne donnât au pèlerinage le caractère d'une *manifestation religieuse dangereuse*. Mais le danger, s'il y en avait, d'où venait-il? Etait-ce de la part de ceux qui usaient simplement de leur droit sans offenser personne, ou de la part des émeutiers qui prétendaient leur interdire l'exercice de ce droit? Nous voit-on, même lorsque nous sommes affligés, navrés, gêner la liberté d'autrui, troubler, par exemple, un enterrement solidaire, crier *haro* à la sortie de table des carnivores du vendredi-saint? Et à quoi servent des fonctionnaires, sinon à protéger le droit contre les mauvaises passions?

Comme conclusion, M. Henri Doniol édictait toute une série de mesures dont l'effet le plus certain eût été de rendre le pèlerinage à peu près impossible. C'est ce que M. l'abbé Rousteau, vicaire-général, crut devoir lui faire sentir dans une lettre qui restera comme un modèle de fermeté et de bon sens. Ces mesures, d'ailleurs, n'ayant pas été maintenues, nous n'avons rien à en dire.

Le second pèlerinage partit en deux trains, le lundi 7 octobre, sous la protection de forces dont le quart eût empêché les événements du 26, et, sur toute la route, il fut l'objet d'une véritable ovation. Les mouchoirs s'agitaient sur son passage, et bon nombre de pèlerins du grand pèlerinage national qui avait eu lieu les jours précédents, retardèrent leur départ pour acclamer les Nantais. Enfin, Mgr l'évêque de Tarbes

[1] Voir sa lettre à l'*Ordre* déjà citée.

Digitized by Google

leur fit l'insigne honneur de les recevoir lui-même, crosse en main et mitre en tête. « Vous avez bien fait, leur dit-il, de venir, pour attester de nouveau votre foi, pour attester votre droit, pour protester contre les protestations. Votre illustre évêque a publié une lettre qui a trouvé un écho dans la France entière; je tiens à l'en remercier devant vous, et c'est pour cela que j'ai désiré être ici afin de vous accueillir. Ce sera pour vous un éternel honneur de n'avoir craint, pour affirmer publiquement votre foi, ni la longue distance, ni le mauvais temps, ni la persécution. »

Nous n'entrerons point, d'ailleurs, dans les détails de ce second pèlerinage, qui ne feraient que reproduire ceux du premier. Nous dirons seulement que le discours, à la grotte, fut prononcé par M. l'abbé Rousteau, lequel émut profondément l'auditoire en rappelant les apparitions de la Vierge dans cette grotte sanctifiée. « Elle était là, s'écria-t-il, elle y est encore; elle y accorde ses faveurs, elle y dispense ses bénédictions; ce n'est pas seulement une pauvre enfant, une petite fille qui nous l'assure; non, c'est une ville, un peuple, une nation; c'est la France entière qui s'émeut et vient, devant ce rocher, proclamer la gloire de la Mère de Dieu. »

N'oublions pas, enfin, les acclamations dont le grand pèlerinage national avait pris l'initiative :

*Vive l'Immaculée-Conception !*
*Vive Pie IX, pontife et roi !*
*Vive la France du Christ !*

Chacune d'elles fut chantée trois fois sur un mode simple qui passait des notes les plus basses aux plus hautes, et était singulièrement grave et solennel.

Mais, me dira-t-on, avez-vous vu des miracles ? — Je répondrai que tout m'a semblé miracle dans ce que j'ai vu : source *récemment découverte*, temple splendide, montagne transformée, tout, absolument tout. Il y a moins de quinze ans que la sainte Vierge demandait à une pauvre petite fille de lui faire bâtir une chapelle sur une roche abrupte et alors inabordable, et non-seulement elle y a une chapelle, mais une basilique monumentale, avec crypte spacieuse et vaste couvent. Elle avait exprimé le désir que des processions y vinssent, et les processions ne discontinuent pas, et cent mille personnes y sont venues en un jour, et mille et deux mille y viennent tous les jours. S'il n'y a rien là que de naturel, que les savants et les habiles en fassent donc autant.

Nos deux pèlerinages n'ont point été, d'un autre côté, sans obtenir des grâces; mais j'attendrai que les guérisons dont on parle aient été l'objet d'une enquête régulière avant d'en rien dire. C'est une réserve que nous nous imposons toujours; elle prouve du moins que nous ne

Digitized by Google

sommes point des inventeurs de miracles. Nous ne les publions que lorsqu'ils sont certainement établis [1].

Et maintenant, que le *Phare* parle tout à son aise. Nous savions qu'il avait un émissaire parmi nous, ce qui nous causait fort peu de souci. Nous ne craignons pas plus d'être épiés dans nos prières pour l'Eglise et pour la France, que nos fils ne craignaient de l'être, il y a deux ans, sur les champs de bataille, où ils combattaient et mouraient pour ces deux causes sacrées.

Le *Phare* nous appelle ignorants, et cela doit être. Nous ne sommes pas savants, en effet, comme certains bipèdes de ses amis qui ont la haute prétention de descendre des singes. Pour nous, l'humanité n'a pas d'autres premiers pères qu'un homme et une femme, doués, dès le commencement, par Dieu, de liberté et d'intelligence. Nous sommes, en un mot, de la vieille foi et de la vieille France, de la France de Charlemagne et de saint Louis, de Duguesclin et de Richemont, de saint Bernard et de Bossuet. Nous sommes ignorants à la suite de Pascal qui croyait aux miracles, de Corneille qui traduisait l'*Imitation*, de Racine qui suivait des processions et en faisait même quelquefois dans sa famille; nous ployons le genou sans honte comme Turenne, qui allait à confesse. Si le *Phare* appelle cela de l'idiotisme, il ne nous déplaît nullement d'être traités d'idiots par les disciples de Robespierre et les fils des singes.

Aujourd'hui il parle de nous *réduire à néant;* c'est un bien vieux projet dont l'honneur remonte à Néron. Voltaire le reprit dans le dernier siècle à sa manière; Robespierre en poursuivit l'exécution à la sienne; tous les deux succombèrent à la tâche, et nous sommes aujourd'hui plus vivants qu'à leur époque. Le *Phare* a raison, c'est nous qu'il faut *frapper sans relâche; les autres partis passent, celui-là reste* [1]. Mais ce n'est pas tout de frapper; pour anéantir le catholicisme parmi nous, il n'y a qu'un moyen : c'est de décapiter la France.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

[1] J'ai ouï parler, pour mon compte, de trois guérisons fort extraordinaires; mais n'ayant pas sous les yeux les rapports des médecins, j'attends. Une guérison certainement miraculeuse serait celle de la jeune sourde-muette de Blois, qui a eu lieu le 7 octobre. Cette jeune fille avait été admise dans l'établissement des sourds-muets d'Orléans, sur un certificat de son médecin, maire de Blois et député de la gauche, constatant que son infirmité était *incurable*.

[2] *Phare de la Loire* du 8 octobre 1872.

Digitized by Google

## Protestation.

*A Messieurs les Membres de la Commission de permanence de l'Assemblée Nationale, à Versailles.*

Messieurs,

Nous nous adressons à vous, pleins de confiance dans votre esprit de justice et dans votre ferme volonté de faire respecter la loi; et en même temps pleins de tristesse, car les faits dont nous avons à vous entretenir ont douloureusement affecté tous les gens de bien, tous les hommes de cœur.

Le 26 septembre, des habitants de la Loire-Inférieure, au nombre de 2,000 environ, revenaient de Lourdes où ils étaient allés avec leur évêque, usant, comme plusieurs de vos honorables collègues se préparent à le faire, de la plus inoffensive et de la plus sainte de toutes les libertés, celle de prier, — de prier pour l'Eglise et pour la France, pour leurs familles et pour eux-mêmes.

Ils formaient trois trains qui arrivèrent en gare de Nantes, le premier à 6 heures du soir, le second sur les 7 heures, et le troisième à 9 heures.

Une foule nombreuse et qui est allée grossissant pendant toute la soirée, occupait la cour de la gare et les quais qui y conduisent jusqu'à la place de la Duchesse-Anne. Les pèlerins arrivant par le premier train furent accueillis et accompagnés par des huées, des insultes grossières, d'infâmes outrages et de lâches provocations qui s'adressaient plus particulièrement aux ecclésiastiques, aux femmes et aux habitants de la campagne.

Il était aisé de prévoir que, la nuit venant, ces déplorables et honteuses scènes prendraient un caractère plus grave. C'est ce qui a eu lieu. Quand le second train arriva, les huées furent plus violentes; les émeutiers de Nantes, émules de ceux de Grenoble, chantèrent, comme eux, des cantiques, et comme eux aussi la *Marseillaise.* Plusieurs pèlerins furent frappés; on déchira leurs vêtements; on leur arracha les objets dont ils étaient porteurs. L'audace des misérables auteurs de ces attentats allait croissant à mesure qu'augmentait l'obscurité. Chacun pressentait que cette lâche audace ne connaîtrait plus de bornes à l'arrivée du dernier train, à 9 heures, en pleine nuit.

C'est alors, en effet, que les émeutiers ont chanté avec plus de force la *Marseillaise.* Oui, une année à peine *après la Commune*, après l'assassinat des otages, il s'est trouvé à Nantes des hommes qui ont hurlé devant des prêtres : *Qu'un sang impur abreuve nos sillons!*

Ils ont poursuivi des sœurs de charité et lancé des pierres sur la devanture de la pharmacie où elles avaient trouvé asile.

Ils ont brisé les vitres et jeté des pierres jusque dans l'intérieur de la maison des missionnaires de l'Immaculée-Conception.

Ils ont bassement insulté M. le général de brigade, commandant à Nantes, qui leur a vainement fait entendre le plus généreux langage.

Telle est, Messieurs, l'indication très-sommaire des scènes qui ont affligé notre ville, dans la soirée du 26 septembre.

Justice doit être faite.

Pour qu'elle le soit véritablement, il ne convient pas, croyons-nous, de rechercher les coupables au sein de ces bandes anonymes qui, à la faveur des ombres de la nuit, ont déployé leur valeur contre des femmes, des vieillards et des prêtres.

Digitized by Google

Nous demandons qu'une enquête soit faite pour rechercher si, oui ou non, il y a eu des instigateurs, des chefs, sur lesquels doit retomber la responsabilité de ces scènes odieuses.

Mais il est un fait qui, dès ici, est établi.

La ville entière savait qu'à l'arrivée des pèlerins de Lourdes, il y aurait des attroupements nombreux. La plus vulgaire prudence faisait donc un devoir à M. le maire de Nantes de prendre des mesures de précaution : quelles mesures a-t-il prises ?

Le premier train arrive; les premiers faits qui se produisent et que l'administration municipale n'ignore pas, — M. Lauriol, l'un des adjoints de M. le maire, a été vu à la gare lors de l'arrivée du premier train, — ces premiers faits indiquent suffisamment que des incidents plus graves sont à redouter pour les 2e et 3e trains : quelles mesures M. le maire a-t-il prises ?

S'il n'en a pris aucune, s'il n'a rien fait, s'il a tout laissé faire, nous demandons que M. Leloup, maire de Nantes, soit révoqué de ses fonctions.

Nous le demandons, au nom de la liberté de conscience violée dans la personne des pèlerins de Lourdes ;

Au nom de la religion, insultée dans ses prêtres et ses religieuses ;

Au nom de la faiblesse, attaquée dans les femmes, les vieillards et les malades ;

Au nom de l'armée, outragée dans ses chefs ;

Au nom du patriotisme, si dignement représenté par M. le général de brigade, lorsqu'il disait aux lâches émeutiers du 26 septembre : *Ah ! ce n'est pas ainsi que vous préparerez la revanche !*

C'est avec confiance que nous attendons de vous, Messieurs, la justice que réclame la conscience publique, et dans cet espoir, nous vous prions d'agréer

L'hommage de notre profond respect.

Ont signé : *Les membres du Comité organisateur du pèlerinage de Notre-Dame-de-Lourdes, pour le diocèse de Nantes,*

Le Maignan de la Verrerie, Houdet, Mollat, Jacquet, Gauchet, Bon Onffroy, Paulmier, Crouan, Puget, Mazeau.

---

## Lettre circulaire de Mgr l'Évêque de Nantes à MM. les Curés de son diocèse.

Monsieur le Curé,

A mon arrivée à Nantes, c'est pour moi un besoin, ainsi qu'un devoir, de protester contre les faits inqualifiables qui se sont passés à l'arrivée des pèlerins de Lourdes, le 26 septembre. Ma surprise a été extrême, ma tristesse plus grande encore. Jamais il ne me fût venu dans l'esprit que notre bonne et catholique ville de Nantes donnât à la France un tel scandale.

Si j'avais prévu — mais qui pouvait le prévoir ? — que de telles scènes auraient lieu, je n'aurais pas abandonné mes chers pèlerins, qui, avec tant de calme, de bon ordre et d'édification, avaient accompli leur œuvre religieuse et patriotique. J'aurais tenu à affronter à leur tête cette tourbe d'émeutiers, je n'aurais pas décliné

Digitized by Google

l'honneur de continuer jusqu'au bout, malgré leurs cris et leurs injures, notre pieuse mission.

On a dit qu'ils cherchaient surtout l'Évêque : ils l'auraient rencontré; ce n'est pas la première fois que l'émeute m'a poursuivi, et que j'y ai trouvé, moi, plus d'un homme à qui javais rendu des services. Seulement, je demande pardon à cette femme que je ne connais pas, à cette mère dont on a ouvert violemment la voiture, épouvanté l'enfant, et qui a reçu les insultes et les crachats que des misérables me réservaient.

J'avais toujours pensé que, excepté dans les plus mauvais jours révolutionnaires, Nantes était une cité, c'est-à-dire un ensemble de citoyens régulièrement administrés, vivant à l'ombre des lois, et pouvant compter sur cette protection commune d'un pays civilisé, qui donne l'ordre et la sécurité.

Hélas ! à Nantes, cette fois du moins, il n'en a rien été; tout a été possible du côté du désordre, rien du côté du bien.

L'émeute, vile et soudoyée, a accompli jusqu'au bout, trois heures durant, son ignoble besogne, et l'inertie la plus absolue, semblable à la complicité la plus coupable, depuis la première jusqu'à la dernière heure, a tout laissé faire.

Et qu'on ne veuille pas atténuer les proportions de cet attentat. Non-seulement il y a eu violation de la liberté personnelle et religieuse, non-seulement il y a eu dérisions, sarcasmes, injures, mais il y a eu voies de fait, outrages aux personnes, coups violents; les témoins sont nombreux, les victimes nombreuses, les témoignages écrits se multiplient à chaque heure, les traces des coups existent encore: que faut-il de plus pour constater un affreux désordre de rue, une de ces violations de l'ordre public, qui sont une honte pour une cité ?

Non, je rétracte cette parole; la honte n'en revient pas à Nantes. Deux cents misérables, soudoyés pour la plupart, ne constituent pas notre grande et honnête cité. Elle était bien plus représentée par ces deux mille personnes de tout rang qui rentraient paisibles dans leurs foyers.

Mais la honte, elle appartient à quiconque a trempé de près ou de loin, comme provocateur et fauteur, comme complice à quelque degré, dans ces faits dont le souvenir restera. Il ne m'appartient pas — et j'en repousse la pensée — de rechercher ici les responsabilités. Il faudra bien pourtant que l'opinion s'en occupe. Après de tels désordres, il serait trop facile de s'endormir, calme et paisible, comme si l'on n'avait encouru ni reproche ni blâme. Eh bien ! lorsque la lumière se fera, et que la part afférente à chacun sera proclamée, la honte sera le lot du coupable. Une tache indélébile s'attachera, pour nous Nantais, à la carrière et à la mémoire des hommes du 26 septembre.

La presse presque entière a partagé nos sentiments; elle s'est indignée, au nom de la liberté, au nom de la religion, au nom de l'humanité : elle a flétri nos scènes scandaleuses. Quant aux exceptions, on pouvait s'y attendre, et les raisons qu'elles allèguent sont tellement empreintes de faiblesse et de fausseté, qu'elles parlent en notre faveur.

Quoi ! pendant que nous traversions la France, trouvant partout le calme et le respect; pendant qu'on admirait partout l'ordre parfait de notre pieuse pérégrination, il se trouvait de perfides concitoyens qui nous préparaient des coups et des injures !

Digitized by Google

Quoi ! pendant que les pélerinages du Mans, de Rodez, d'Angers, de Tours s'accomplissaient dans les conditions les meilleures; que l'Archevêque de Tours trouvait à sa rentrée les autorités et la ville entière pour l'acclamer, l'Évêque seul de Nantes et ses fidèles Nantais devaient essuyer les insultes et les persécutions ! Mais où en sommes-nous ? et qui ne s'indignera, parmi les honnêtes gens, de semblables agissements !

Que vont donc faire les instigateurs de ces troubles ? Croient-ils lier la France et enchaîner son élan ! Ignorent-ils que dix-sept trains sont préparés par la compagnie du Midi pour transporter, dans deux jours, des convois de nouveaux pélerins ? Vont-ils y expédier leurs insulteurs ?

Mais, disent-ils, votre dévotion nous irrite, vous pratiquez un culte d'idiotisme et d'abrutissement... De quel droit se font-ils nos juges ?

Ce culte, ils ne le connaissent pas, ils n'en comprennent ni la raison ni la puissance. L'idiotisme, il n'exista jamais dans la religion qui a conquis le monde, éclairé les esprits éminents, purifié les mœurs, inspiré les vertus les plus pures; mais s'il est quelque part, c'est dans ces doctrines sans nom, négation de Dieu, de l'âme, de la conscience, dans ces doctrines d'abrutissement et d'ignominie, qui ravalent l'homme à la brute, brisent tout frein, en ôtant à la loi morale sa certitude et sa sanction, dans ces doctrines dont les résultats pratiques ramènent aux mœurs de l'état sauvage.

Non, quoi qu'ils disent, nous n'avons pas agi en insensés; et, sans leur renvoyer l'insulte, qu'ils sachent que nous avons porté au sanctuaire que nous avions choisi, avec le témoignage solennel de notre foi, que nous n'abdiquerons jamais, nos vœux pour l'Église et pour la France, pour le bonheur de ceux-là mêmes qui se font nos ennemis.

O France ! quand donc la vérité rentrera-t-elle dans les esprits ? Quand donc la religion, sans laquelle il n'y eut jamais de société régulière, qui, seule, console le malheur et contient les méchants, reprendra-t-elle son empire ?

Pour nous, Bretons, chrétiens et Français, nous ne cesserons un seul jour de la soutenir et de la défendre.

Agréez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon sincère attachement.

FÉLIX, *Évêque de Nantes.*

---

# BEAUX-ARTS.

## CHATEAUDUN, eau-forte par M. Octave de Rochebrune.

Le 10 septembre, — cinq jours avant le malheur qui l'a frappé si cruellement ! — M. Octave de Rochebrune terminait une grande planche, qui forme, avec le *Bombardement de Strasbourg* et les *Ruines de la Commune*, ce que nous appellerons sa trilogie patriotique. *Châteaudun*, qu'il nous a été donné de voir avant tout le monde et qui ne tardera pas à être publié, n'excitera pas moins d'admiration, nous le disons sans crainte,



Digitized by Google

que les autres pages destinées à flétrir nos deux mortels ennemis : les pétroleurs et les Prussiens.

Ce n'est point l'héroïqne ville brûlée le 18 octobre 1870, que le graveur a voulu reproduire, mais bien son magnifique château, propriété de ce vaillant duc de Luynes, qui sut si noblement, dans la dernière guerre, donner sa vie pour la France. Là, se trouvent réunis, comme à plaisir, tous les spécimens de l'architecture du moyen âge, depuis le dizième siècle jusqu'à la Renaissance : vieille tour de Thibaud le Tricheur, aux ouvertures cintrées ; chapelle aux antiques vitraux ; corps de logis gothique couronné d'une délicieuse balustrade à jour ; merveilleux pavillon où monte l'escalier, visible du dehors ; tout est fait pour charmer le regard. — Mais comme le cœur se serre, quand on aperçoit ces obus sillonnant la nue incendiée, et venant éclater dans les murs de la tour, qui, seule, heureusement, dans cette princière demeure, a un peu souffert de la néfaste journée du 18 octobre !

Au fond du ciel, et au milieu de glorieux rayons, une Renommée, embouchant la trompette pour célébrer la résistance de l'intrépide cité, et tenant suspendue au-dessus d'elle la couronne de laurier qu'elle a si bien conquise, supporte deux écussons fraternellement réunis : — celui de Châteaudun, à la devise prophétique : *Extincta revivisco ;* celui du compagnon de Jeanne d'Arc, le bâtard Dunois, qui porte pour légende : *Sub sole, sub umbrâ virens.*

M. de Rochebrune désirait vivement pouvoir inscrire, dans un cartouche, au bas de son œuvre, quelques vers de l'auteur de *Pernette.* Il me demanda de les lui obtenir. Hélas ! notre vaillant poète était déjà en proie à la souffrance qui écarte de lui la Muse depuis trop longtemps. Une requête en prose ayant échoué, je revins à la charge sous la forme que voici :

Du graveur patriote, ami, la pointe est prête.
Allons ! soulevez-le, ce mal qui vous abat :
Lancez-nous, plus vibrants qu'un éclat de trompette,
Quatre vers, immortels comme ce grand combat.

Quelques jours après, notre aquafortiste recevait de M. Victor de Laprade la lettre suivante, partie de Lyon le 6 avril :

— « Je veux faire preuve du désir de vous être agréable, mais ce n'est pas sans hésitation que j'ose vous envover le quatrain suivant pour votre planche de *Châteaudun.* Je ne suis plus qu'un vieux malade qui a été poète.

» TA GLOIRE RESPLENDIT DANS LE DEUIL DE LA FRANCE,
» CHATEAUDUN ! QU'A TES MORTS ON ÉRIGE UN AUTEL,
» ET QUE LA MUSE, ARDENTE A PRÊCHER LA VENGEANCE,
» GRAVE AU CŒUR DE NOS FILS TON EXEMPLE IMMORTEL ! »

Digitized by Google

Notre illustre ami terminait sa lettre par ces mots, qui résument parfaitement l'œuvre et la mission du maître fontenaisien :

— « Vous n'êtes pas seulement un grand artiste, mais un apôtre des saintes causes et des nobles sentiments » [1].

EMILE GRIMAUD.

---

# NÉCROLOGIE

**A la mémoire de Mme Octave de Rochebrune.**

Je ne veux pas laisser paraître la *Revue* sans unir mes regrets à ceux déjà si bien exprimés par M. l'abbé du Tressay et par mon ami, M. Émile Grimaud, à l'occasion de la mort d'une jeune femme que j'avais connue enfant et qui voulait bien sourire à ma vieillesse. Je l'eusse fait dès le mois dernier, sans mon voyage de Lourdes.

La vie n'est qu'une épreuve ; aussi, lorsque nous rencontrons, par hasard, quelque existence à laquelle semble s'attacher le bonheur, sommes-nous involontairement portés à nous demander : — Qu'est-ce qui l'attend ? — Eh bien ! l'avouerai-je ! je m'étais fait plus d'une fois cette question, en voyant l'heureuse physionomie d'Alix du Fougeroux, la gracieuse épouse de notre excellent ami de Rochebrune. — Qu'est-ce qui attend cette femme, jeune encore, si heureusement douée et pour qui tout a été jouissance jusqu'à cette heure ?

Elle avait les plus doux souvenirs d'enfance, et ceux qui les lui avaient faits tels, étaient toujours là pour les lui rappeler. Elle était heureuse et fière de son mari, pleine d'espoir pour ses enfants. Non-seulement elle était heureuse, mais, chose rare entre toutes, elle savait apprécier son bonheur. Sa famille, ses amis, sa ville de Fontenay, sa charmante habitation de Terre-Neuve comblaient ses vœux en ce monde, et, presque jusqu'à son dernier jour, elle sut être la seconde à la maison, *secundas res agere*, et ne cesser jamais d'être une consolation pour celle qui y était la première.

Une épreuve cependant lui était reservée par la cruelle année 1870. Un de ses fils tint à honneur d'aller rejoindre les zouaves pontificaux qui se dévouaient au salut de la France. Elle eût pu lui dire : — « Reste avec nous, tu n'as que dix-huit ans. » — Mais

[1] Les succès — et qui s'en étonnerait ? — arrivent incessamment à M. de Rochebrune : il y a quelques semaines, les cinq planches qu'il avait exposées à Londres, ont été acquises par la maison Philips, la plus importante de la capitale de l'Angleterre ; et, il y a peu de jours, M. le ministre des Beaux-Arts lui a fait savoir qu'*en attendant mieux*, il venait d'*acquérir, pour son département, quatre exemplaires de sa belle collection d'eaux-fortes.*

Digitized by Google

elle avait du sang des vieux chevaliers dans les veines, et elle eut la force de ne rien dire. Son fils prit noblement part à tous les combats qui ont illustré le premier bataillon des *Volontaires de l'Ouest*, et il lui revint sain et sauf. Rien n'égalait donc son bonheur de mère.

Cette année, ce même fils est atteint, à Poitiers, d'une de ces fièvres typhoïdes qui y ont fait tant de ravages. Elle court à lui, lutte contre la maladie pendant vingt jours, et le sauve. Toujours le bonheur! Mais à peine était-elle de retour, pleine de joie et de santé, que le mal qu'elle a vaincu chez son fils l'atteint elle-même. Une première fois, il cède, l'espoir renaît; une seconde fois, le danger devient imminent. La pauvre malade, en proie au délire, ne rêvait que des affections qui avaient embelli sa vie, et elle passe ainsi, sans savoir ce que c'est que le malheur, du temps à l'éternité.

Et elle ne le saura jamais, nous en avons la ferme confiance, parce que, si elle n'eut pas ce que nous appelons des épreuves, elle en connut une cependant, la plus dangereuse de toutes, le bonheur, et qu'elle ne se laissa point égarer par lui, qu'elle fut sans ambition, sans envie, bonne, pieuse, douce toujours, et que, suivant un mot de l'Ecriture qu'on ne peut aujourd'hui se rappeler sans larmes, elle sut faire vivre deux fois ceux qu'elle aimait, *numerus annorum duplex.*

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

---

## Mme Gauja.

Deux semaines après Mme de Rochebrune, s'éteignait en Vendée une autre femme, dont la perte ne se fera pas moins douloureusement sentir. Comme Fontenay, la ville de la Roche-sur-Yon s'est levée tout entière pour accompagner le cercueil de celle que, dès longtemps, elle avait entourée de sa vénération. Car, pendant les longues années qu'elle passa, par deux fois, à la préfecture de notre département, Mme Gauja ne se distingua pas seulement par l'élévation rare de son esprit; mais encore, mais surtout, par la bonté surabondante de son cœur. Que d'œuvres charitables ne s'est elle pas plu ou à soutenir ou à fonder! Que de misères, que de souffrances n'a-t-elle pas assistées ou soulagées, avec une délicatesse et une ardeur que Dieu seul a bien connues!

Morte pleine de jours — elle avait soixante-quatorze ans — Mme Gauja laisse parmi nous une mémoire profondément respectée et devant laquelle s'inclinent tous les partis.

ÉMILE GRIMAUD.

---

Digitized by Google

# LETTRE DE M. LE COMTE DE CHAMBORD

Nous sommes heureux de reproduire la lettre que M. le comte de Chambord vient d'adresser à un Breton, M. Ernest de la Rochette, député de la Loire-Inférieure. C'est là, comme le dit si bien l'*Union de l'Ouest*, « un document digne du respect de tous les bons Français. »

*Ebenzweyer*, 15 *octobre* 1872.

Je n'hésite pas, mon cher La Rochette, à répondre franchement aux questions que vous me posez.

La France serait sauvée, et nous la verrions sortir de ses ruines, plus forte et plus grande que jamais, si l'on voulait comprendre enfin quelles sont les vraies conditions du salut.

Le pays est las des agitations. Un secret instinct lui dit que la monarchie traditionnelle lui rendrait le repos auquel il aspire; et c'est ce que la révolution veut empêcher à tout prix. Aussi redouble-t-elle d'efforts pour le séduire et l'égarer.

Votre patriotisme s'en indigne, et vous regrettez de voir tant d'esprits généreux se rendre les complices involontaires d'erreurs qu'ils détestent et de solutions qu'ils redoutent.

Je m'en attriste comme vous; mais, comme vous, je proteste contre l'établissement d'un état de choses destiné à prolonger la série de nos malheurs.

Il est impossible de s'y méprendre. La proclamation de la République en France a toujours été et serait encore le point de départ de l'anarchie sociale, le champ ouvert à toutes les convoitises, à

Digitized by Google

toutes les utopies, et vous ne pouvez, sous aucun prétexte, vous associer à cette funeste entreprise.

On répète sans cesse, et avec raison, que nous vivons dans l'imprévu, et l'on s'ingénie à trouver chaque jour l'expédient capable d'assurer la sécurité du lendemain. Si le pays a la faiblesse de se laisser entraîner par les courants qui l'agitent, rien n'est moins inconnu que l'avenir. Nous courons à un abîme certain.

En vain essaierait-on d'établir une distinction rassurante entre ce parti de la violence, qui promet la paix aux hommes en déclarant la guerre à Dieu, et ce parti plus prudent, mieux discipliné, arrivant à ses fins par des voies détournées, mais atteignant le même but.

Ils diffèrent par leur langage, mais ils poursuivent la même chimère; ils ne recrutent pas les mêmes soldats, mais ils marchent sous le même drapeau. Ils ne peuvent nous attirer que les mêmes malheurs.

Conserver l'illusion d'une République honnête et modérée, après les sanglantes journées de juin 1848 et les actes sauvages de la seconde Terreur, si meurtrières toutes deux pour notre brave armée, n'est-ce pas oublier trop vite les avertissements de la Providence et traiter les leçons de l'expérience avec trop de dédain?

C'est au moment où la France se réveille, en s'affirmant par un grand acte de foi, qu'on prétendrait lui imposer le gouvernement le plus menaçant pour ses libertés religieuses!

C'est quand la nécessité des alliances se fait si impérieusement sentir, qu'on rendrait toute alliance impossible et qu'on se condamnerait soi-même à un isolement fatal!

Non, cela ne sera pas.

La République inquiète les intérêts autant que les consciences. Elle ne peut être qu'un provisoire plus ou moins prolongé. La Monarchie seule peut donner la vraie liberté, et n'a pas besoin de se dire conservatrice pour rassurer les honnêtes gens.

Digitized by Google

C'est à ces derniers surtout que je voudrais rendre la conscience de leur force.

Le peuple d'autrefois avait coutume de s'écrier : Ah ! si le roi savait ! Comme il serait juste de dire aujourd'hui : Ah ! si les hommes de bien voulaient !

Combattons sans relâche les défaillances des uns, la timide condescendance des autres. A la politique des fictions et des mensonges, opposons partout et toujours notre politique à ciel ouvert.

Au fond, la France est catholique et monarchique ; c'est à nous qu'il appartient de la prémunir contre ses égarements, de lui signaler les écueils et de lui montrer le port.

J'espère n'avoir jamais failli à ce devoir sacré, et nul n'aura le pouvoir de me faire dévier de mon chemin.

Je n'ai pas une parole à rétracter, pas un acte à regretter, car ils m'ont tous été inspirés par l'amour de ma patrie ; et je revendique hautement ma part de responsabilité dans les conseils que je donne à mes amis.

Le jour du triomphe est encore un des secrets de Dieu, mais ayez confiance dans la mission de la France.

L'Europe a besoin d'elle, la Papauté a besoin d'elle, et c'est pourquoi la vieille nation chrétienne ne peut pas périr.

Comptez sur ma constante affection.

HENRI.

---

*Le Secrétaire de la Rédaction*, ÉMILE GRIMAUD.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE BRETONNE ET VENDÉENNE

BATAILLE (LA) DU MANS. — LES MOBILISÉS DE BRETAGNE. Avec une lettre du général Chanzy, deux cartes et un plan, par Charles Mengin, ex-colonel d'état-major auxiliaire. In-12, 106 pages. — Nantes, Morel. 1 fr.

BRASCASSAT, SA VIE ET SON ŒUVRE; par Charles Marionneau, avec un portrait gravé par Bertinot et des fac-simile d'un dessin et d'un autographe. Gr. in-8°, XIV-420 p. — Paris, Ve Jules Renouard; Nantes, Morel..... 15 fr. »

BRETAGNE; par Adolphe Joanne, avec une carte et cinq plans. In-32, 404 p. — Paris, lib. Hachette et Cie..... 3 fr. »

BUES AR SAENT, gant Reflexionou spirituel var ho c'haera actionou, etc. Lequeet ê Brezonnec gant an Aotrou; messir Clauda Guillou Marigo, person eus a barres Beuzec-Conq. In-4°, 851 p. — Landerneau, imp. et lib. Desmoulins.

DÉLIVRANCE (LA) DU TERRITOIRE FRANÇAIS; par Elisa Morin. In-8°, 4 p. — Nantes, imp. Merson.

ESSAI HISTORIQUE SUR LE CULTE DU B. CHARLES DE BLOIS, duc de Bretagne; par le R. P. Dom François Plaine, bénédictin de Ligugé. In-8°, 54 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud; lib. Morel... 1 fr.
(Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée*).

ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA VILLE ET DU COMTÉ DE NANTES; par Gérard Mellier, maire de Nantes, trésorier de France, général des finances, etc. Manuscrit publié pour la première fois par Léon Maître, archiviste de la Loire-Inférieure. Grand in-8°, 163 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud.

GUIDE (LE) DE L'AME EN RETRAITE; par le père Jacques Nouet, de la compagnie de Jésus. Nouvelle édition, revue et corrigée par le père Henri Pottier, de la même compagnie. 3 vol. in-12, 1494 p. — Nantes, imp. Grinsard; lib. Mazeau; Paris, lib. Enault et Mas.

IDÉES NOUVELLES SUR L'ORGANISATION DE L'ARMÉE; par Charles Beaussire, ancien élève de l'Ecole normale supérieure. In-8°, 120 p. — Nantes, imp. Grinsard; Paris, lib. Dumaine..... 1 fr. 25

MERS DE CHINE; par Paul Brandat. In-18 Jésus, 224 p. — Brest, imp. Durand; Paris, lib. Pichon..... 2 fr. 50

NOTES SUR LE PÈLERINAGE VENDÉEN A LOURDES; par M. l'abbé F. Baudry, curé du Bernard. In-18. — Luçon, Antigny et Bideaux. 20 c.

PRIVILÈGE (DU) DU PROPRIÉTAIRE. — Commentaire de la loi du 19 février 1872; par Ernest Genevois, avocat. In-8°, 144 p. — Nantes, imp. Etiembre et Plédran; Paris, lib. Cosse, Marchal et Billard. 3 fr. »

RÉCIT D'UN PÈLERIN. — LA VENDÉE A LOURDES; par l'abbé L. Grolleau. In-18, 54 p. — Luçon, Antigny et Bideaux..... 20 c.

Digitized by Google

# UN FAIT D'ARMES VENDÉEN EN 1800

Entre l'île de Noirmoutier et la côte vendéenne existe, à mer basse, un passage à gué servant aux piétons et aux voitures, et désigné sous le nom de *Gois*.

Lorsque le flot le recouvre, il est appelé *Pé* par les marins, mot qui, en patois vendéen, signifie *hauteur*[1]. C'est, en effet, l'endroit le plus élevé de la baie, et il tend à s'exhausser chaque jour davantage, par l'accumulation des vases et des sables que viennent y déposer les courants, et par un soulèvement lent, mais manifeste, du sol. On peut même prévoir le moment où l'île se trouvera confondue avec la côte voisine. La plaine fertile de la Crosnière, de deux cent

[1] *Gois* est synonyme de gué. Les maraichains prononcent *Goï*, faisant sentir l'*i* de la diphtongue à la manière espagnole. Ils disent aussi *goiser*, et ailleurs *goyer*, pour *marcher dans l'eau*. F. Piet écrivait *goua;* mais nulle part on ne prononce *goa*, comme le veut l'administration. En provençal, *gué* se dit *gua*, et passer à gué, *guazar*.

Ces mots *gué, gois, gua*, et leurs synonymes : vieux français *guet* et *weit*, latin *vadum*, bas latin *guadum*, italien *guado*, espagnol *vado*, portugais *vao* et *vau*, vieux-haut allemand *wat*, vieux normand *vad*, etc., ont évidemment une même racine. Il en est de même des verbes *guéer, goyer, goiser, guazar*, du latin *vadare*, du bas latin et de l'italien *guadare*, de l'espagnol et du portugais *vadear*, du vieux allemand *watan*, de l'allemand moderne *waten*. Le *v* latin, le *w* allemand, le *g* dur et le *gu* se remplacent, suivant le génie de chaque langue.

*Wade* anglais, *passer à gué*, se rattache à la même racine; seulement, en anglais, le *w* devient voyelle.

*Pé*, en dialecte de la Vendée et du pays de Retz, est le même mot que *puy*, sur d'autres points de la France. Ils dérivent tous les deux du celtique *pech* ou *puech*, hauteur; dans les chartes latines, ils sont remplacés par le mot *podium*, qui, en basse latinité, a le même sens. Une colline boisée, située sur le trajet de la ville de Noirmoutier au bois de la Chaise, s'appelle *Pélavé*, par corruption de *Pé de l'abbé, Podium abbatis*.



Digitized by Google

cinquante hectares d'étendue, a déjà été conquise, en 1766, aux dépens du Pé, par Corneille Guislain Jacobsen et ses travailleurs noirmoutrins.

Le gué, tel qu'il existe aujourd'hui, n'offre pas de dangers sérieux, et c'est la partie la plus agréable du chemin qui mène à Noirmoutier. La route de mer, presque directe d'une côte à l'autre et d'environ cinq kilomètres, est macadamisée dans toute son étendue. Elle commence, sur chaque rive, par un pavé en pente, appelé *pierré*, la reliant sur le sommet de la digue à la route de terre, et est bordée à gauche, quand on va vers l'île, par des piquets permettant de la reconnaître, lorsqu'il reste encore de l'eau sur les bancs. Dans les endroits dangereux, d'autres piquets, au delà desquels on ne doit pas s'aventurer, sont aussi placés à droite. De distance en distance, sont plantées des balises, indiquant aux marins la partie la plus haute du Pé, et sur plusieurs d'entre elles se trouvent des cages-refuges pour les voyageurs surpris par le flux. En dehors du gué, le terrain, quoique élevé, est peu sûr, et forme par endroits de véritables fondrières. La route elle-même est coupée par des cours d'eau ou *filées*, servant, à mer haute, de chenaux pour la navigation. Ces filées sont loin d'être toujours situées au même point et d'avoir une profondeur constante ; elles se modifient à chaque grande marée. La plus importante porte le nom de *Courseau*.

Au nord du Gois, les rivages s'écartent, et le fond de la mer s'incline de plus en plus vers la baie de Bourgneuf; au sud, les côtes se rapprochent, et la distance qui sépare la pointe de *Boisvinet* de celle de *la Fosse*, n'est plus que de huit cents mètres. Le détroit porte le nom de *Goulet de Fromentine*. La mer y est profonde et un bac y fait le service entre l'île et la Barre-de-Monts.

Sur les deux rives du Pé, des îlots de vases molles émergent au-dessus du niveau des marées ordinaires, recouverts d'un tapis formé par une graminée appelée le *spartina stricta*.

Le voyageur qui arrive pour la première fois dans l'île, tout en admirant ce pittoresque paysage, se demande pourquoi on n'en supprime pas immédiatement les inconvénients, à l'aide d'une

Digitized by Google

digue, ou mieux, de dessèchements transformant Noirmoutier en presqu'île. L'heure n'est pas encore venue où les courants le permettront. Du reste, l'entonnoir vaseux du Pé a son utilité pour la navigation côtière, et, dans le cas de guerre maritime, il a plusieurs fois servi de refuge à des navires de faible tonnage.

Notre but n'est point de faire ici une description plus étendue du Pé, ni d'en raconter l'intéressante histoire, depuis l'ère carlovingienne jusqu'à nos jours. Nous renvoyons aux *Recherches sur l'île de Noirmoutier*, de F. Piet (2me édition), à l'article *Passage du Gois*, de M. de Sourdeval (*Journal des Haras*, 1853), et à l'ouvrage de M. Edouard Gallet sur *La ville et la commune de Beauvoir-sur-Mer*. Nous ne voulons raconter ici qu'un épisode de la guerre anglaise, arrivé dans le cours de l'été 1800.

A cette époque, la traversée du Gois était loin d'être facile; la route offrait de nombreuses sinuosités, qu'il fallait bien connaître avant de s'y aventurer, et qui changeaient à chaque tempête. Elle était plus longue d'une demi-lieue et aucun macadam ni pierré n'assurait la solidité de son fond. Les filées étaient creuses, et, à mer basse, l'eau y demeurait profonde. On devait donc nécessairement prendre un guide à la Bassotière, si l'on sortait de l'île, ou dans les dernières maisons de la Crosnière, si l'on venait du continent. Ce guide marchait en avant, ayant de l'eau jusqu'aux reins, quelquefois même plus haut, et il sondait le terrain sur lequel le voyageur ou sa monture allait placer le pied.

En 1800, une main de fer gouvernait la France, et la Vendée avait accepté à Montfaucon, le 18 janvier, les propositions de paix du premier consul. Les Anglais n'étaient plus pour les paysans des alliés, mais bien des ennemis de la patrie commune, faisant le plus de mal possible à sa marine et à son commerce.

A la fin de juin, des bâtiments chargés de grains, au nombre d'environ quarante, se trouvaient mouillés sur les vases du Pé, sous la protection des batteries de la Fosse et d'un stationnaire, commandé par le capitaine Kermasson. Ils étaient bloqués en cet endroit par les croiseurs anglais, et ne pouvaient continuer leur route vers Bordeaux.

Digitized by Google

Une forte division britannique, sous les ordres de l'amiral John Warren, surveillait, en effet, nos côtes. Sir Warren connaissait, par les cutters qui lui servaient d'éclaireurs, la présence de la flotille sur le Pé. Il savait de plus combien étaient faibles ses moyens de protection et de défense, et il avait résolu de s'emparer des navires français, ou, tout au moins, de les détruire [1].

Le 28 juin (9 messidor an VIII), raconte Piet, quatre vaisseaux, une frégate et un cutter apparurent en face du goulet, du côté de la haute mer, c'est-à-dire du sud. Les Anglais mirent leurs chaloupes à l'eau et tentèrent de s'emparer du convoi français. Ils eurent vite reconnu que leur entreprise, ainsi conduite, était hasardeuse, et ne pouvait qu'entraîner inutilement la perte de beaucoup d'hommes.

L'amiral changea donc son plan d'attaque, et le surlendemain deux de ses vaisseaux et une frégate entrèrent dans la baie de Bourgneuf et jetèrent l'ancre à peu de distance des Pennes; le cutter qui leur servait de guide les devança jusque dans le Fin. Pour mieux cacher ses intentions, sir Warren avait laissé des forces en face de la pointe du Croisic, et d'autres en observation vis-à-vis celle de Saint-Gildas.

L'île de Noirmoutier avait alors pour commandant un homme de cœur, Solin-Latour, ayant longtemps servi aux colonies; mais les forces dont il pouvait disposer, pour résister à une attaque des Anglais, se bornaient à soixante jeunes gens de Noirmoutier et des Sables, formant la Compagnie franche de la Vendée, à quelques canonniers garde-côtes, à quelques marins, aux ordres de Julien-Aimé Viaud, et à la garde nationale sédentaire fort mal armée et à la tête de laquelle était Adrien aîné. Il lui fallait, avec ces faibles élé-

[1] Ce combat a été raconté par F. Piet, dans ses *Mémoires*, et par M. de Sourdeval dans l'article cité du *Journal des Haras*. Piet habitait l'île, au moment où il a eu lieu; M. de Sourdeval a écrit, en partie, d'après des notes fournies par la famille Jacobsen. M. Edouard Gallet rapporte aussi ces faits dans son ouvrage sur *Beauvoir*, mais succinctement; enfin, ils sont restés légendaires parmi les paysans des deux rives. Récits et tradition ne sont pas complètement d'accord. Nous allons tâcher d'y jeter un nouveau jour, à l'aide de documents officiels, que nous devons à M. le baron de Girardot, et de renseignements qui nous ont été fournis par M. Edouard Gallet, par M. Simonneau, instituteur à la Barre-de-Monts, et par M. Julien Lassourd, neveu de celui dont il sera parlé ici.

Digitized by Google

ments de défense, surveiller toutes les côtes de l'île, menacées par la flotte ennemie, et les protéger contre toute tentative de débarquement.

De l'autre côté du Gois, se trouvait Mourain-Bijonnière [1], lieutenant de gendarmerie à Beauvoir, avec une seule brigade de son arme, et quelques douaniers; ces derniers, hommes modestes et dévoués, jouèrent un rôle important dans cette action, non-seulement en éclairant les mouvements de l'ennemi, mais encore en prenant une part glorieuse au combat.

Le 13 messidor (2 juillet), le citoyen Martin, inspecteur des douanes à Saint-Nazaire, adressait au directeur des douanes à Nantes la lettre suivante :

DOUANES NATIONALES.

*Port Nazaire, le 13 messidor an VIII.*

L'Inspecteur au citoyen Villers, Directeur à Nantes.

Une division anglaise mouilla hier soir, citoyen Directeur, à la pointe de Saint-Gildas, à trois lieues de ma résidence. Une seconde se prolongea sur Noirmoutier et Saint-Gilles, et une troisième rentra au-delà de la pointe du Croisic.

La première est encore à notre vue, et paraît rester là en station; la deuxième a fait un feu terrible toute la nuit. Il paraît certain qu'il y a eu une descente, car, de onze heures à minuit, j'ai vu un incendie qui a duré près de deux heures, soit du côté de Sainte-Marie ou de Noirmoutier, et je ne pus distinguer l'endroit, parce que la pointe de Saint-Gildas le couvrait.

Dès cette nuit, je vais commander un service extraordinaire de six préposés de ma résidence, que je distribuerai sur les forts de la Ville-ès-Martin et l'Ève, de peur que l'ennemi ne fasse refluer quelques-unes de ses forces sur quelques points de la ligne.

MARTIN.

Le même jour, le sous-préfet de Paimbœuf écrivait au préfet de la Loire-Inférieure :

[1] Charles Mourain-Bijonnière était du Marais et natif de Saint-Jean-de-Monts. Il reçut, pour le fait du Gois, un sabre et un fusil d'honneur, et fut nommé capitaine de gendarmerie, grade dans lequel il est mort, à Tours, en 1804, ayant été noyé dans le Cher par son cheval.

Digitized by Google

*Paimbœuf, 13 messidor an VIII.*

Le Sous-Préfet du 5me arrondissement du département de la Loire-Inférieure au Préfet du département.

Citoyen Préfet,

Deux vaisseaux, trois frégates et deux cutters ennemis, venus du sud, ont jeté l'ancre avant-hier soir entre le Pilier et Saint-Gildas.

Hier matin, deux des frégates et un cutter ont appareillé et fait route au N.-O. Les deux vaisseaux, la frégate et l'autre cutter, ont mouillé entre Saint-Gildas et Noirmoutier, à mi-baie, ayant plusieurs embarcations à l'eau. On a entendu cette nuit une forte canonnade à Noirmoutier.

On m'assure qu'un convoi, qui venait de Bordeaux, a réussi à entrer dans les ports de cette île, ayant été couvert par le feu de ses batteries.

A la réception de ces nouvelles, qui viennent de m'être transmises par le chef des mouvements maritimes, le temps du départ des barges étant passé, je prends le parti de vous envoyer une ordonnance, chargée d'une lettre plus détaillée pour le chef de l'état-major des mouvements maritimes.

Je pars à l'instant pour Pornic. J'y ferai prendre les mesures convenables, et je vous rendrai compte de suite de la situation des choses.

Je vous salue respectueusement,

P. MAUBLANC.

Au bas, est écrit d'une autre main :

Reçu à huit heures avec un paquet adressé au chef des mouvements maritimes. Le paquet lui a été envoyé de suite, avec invitation de faire part au général des détails qu'il contenait.

Les renseignements de cette lettre ont été transmis de suite au général.

Le contrôleur des douanes de la Barre-de-Monts signalait, de son côté, au directeur des douanes à Nantes, les événements dont il venait d'être témoin.

DOUANES NATIONALES.

*La Barre-de-Monts, 13 messidor an VIII.*

Le Contrôleur de brigade de la Barre-de-Monts au citoyen Villers, Directeur des Douanes à Nantes.

Je vous rends compte, citoyen Directeur, qu'hier, 12 du courant, nous aperçûmes trois bâtiments de guerre anglais mouillés au large du bois de la Chaise, dans l'ouest de Pierre-Moine, et quantité de leurs chaloupes louvoyer dans la baie de Bourgneuf. A neuf heures du soir, je partis de ma résidence avec les préposés et plusieurs habitants, formant la garde

Digitized by Google

nationale et la gendarmerie, commandée par le citoyen Mourin, lieutenant. Nous nous portâmes sur la côte, depuis la Barre-de-Monts jusqu'à l'Epois, et une partie de nous s'embusqua à l'embouchure de l'étier de Beauvoir. A minuit, les Anglais mirent à exécution le projet qu'ils avaient formé d'emmener ou de brûler le convoi mouillé en rade de Fromentine Ils mirent le feu, premièrement à bord du stationnaire, et ensuite à bord de huit ou neuf autres bâtiments, chargés de grains ou de farine, qui n'avaient pu entrer dans le susdit étier. Ils en ont brûlé jusqu'à la distance d'une portée de fusil de l'embouchure de l'étier, et en auraient sans doute brûlé le reste, si une fusillade de droite et de gauche dudit étier ne les avait pas empêchés d'y entrer.

A la pointe du jour, aujourd'hui 13, nous avons aperçu trois de leurs chaloupes échouées sur le Pé; nous nous y sommes transportés, ainsi que quelques habitants de l'île de Noirmoutier et un peu de troupes; nous nous sommes emparés des trois chaloupes et fait environ 130 prisonniers. Tout le monde a montré beaucoup de zèle et d'activité dans cette expédition; tous les préposés, depuis Bouin jusqu'à Saint-Jean-de-Monts, sont sur la côte.

Nous continuerons les patrouilles, la nuit prochaine, dans la crainte d'une nouvelle tentative.

La copie de cette lettre nous a été communiquée malheureusement sans signature. Le nom de l'homme de cœur qui l'a écrite mériterait cependant d'être conservé.

Voici, en réunissant les différents témoignages, comment les choses s'étaient passées dans le Gois.

Le 1er juillet (12 messidor), vers six heures du soir, les Anglais mirent à la mer douze à quinze canonnières, qui vinrent mouiller dans le Fin. A la nuit, elles entrèrent dans le Gois avec la marée, et se dirigèrent d'abord vers le brick armé qui protégeait le convoi. Le brave capitaine Kermasson reçut de son mieux les assaillants, mais il dut céder au nombre, et le stationnaire fut pris à l'abordage, avec les marins qui le montaient. L'ennemi mit immédiatement le feu à ce navire, et put ensuite répandre impunément l'incendie parmi les bâtiments de commerce laissés sans défense. Un grand nombre cependant trouvèrent leur salut en se réfugiant dans l'étier de Beauvoir, sous le feu bien nourri des douaniers et des paysans, embusqués derrière les talus. D'après une note, annexée à la lettre du contrôleur des douanes de la Barre-de-Monts, les navires qui

Digitized by Google

devinrent la proie des flammes furent : le stationnaire de Fromentine[1], un brick normand, capitaine Tuillier, un brick de Nantes, capitaine Legeay, un sloop de Bourgneuf, capitaine Gervier, un brick de Nantes, capitaine Leconte, un brick de la rivière de Bordeaux, capitaine Berger, une goëlette de Noirmoutier, capitaine Fouasson, un chasse-marée de la rivière de Bordeaux, et un autre brick, dont le nom et le port sont restés inconnus.

L'incendie se prolongea toute la nuit.

Prévenu des manœuvres des péniches et attiré par le bruit du canon, Solin-Latour arrivait à l'entrée du Gois à dix heures du soir, suivi de sa compagnie franche, de deux cents gardes nationaux et de deux pièces de campagne. La rage dans le cœur, le commandant de Noirmoutier et ses hommes contemplaient ce douloureux spectacle, attendant le moment propice pour le faire payer à l'ennemi.

Sur la terre ferme, la population partageait la même irritation, et Mourain-Bijonnière avait peine à la calmer. Encouragée par l'abbé Gergaud, curé de Beauvoir, qui ne se cachait plus que pour la forme, elle demandait des armes et voulait marcher contre les Anglais. Parmi les spectateurs se trouvait Pierre Rousseau, le guide le plus sûr du Gois, celui qui avait conduit, à travers le dangereux passage, Charette et son armée, lors de la prise de l'île par le général vendéen. Rousseau promettait de mener les paysans jusques aux péniches, dès que la mer commencerait à baisser.

Armer les volontaires n'était pas chose facile, dit avec raison M. de Sourdeval, car, à la suite de la pacification du pays, un désarmement général venait d'avoir lieu. L'officier de gendarmerie de Beauvoir dut hésiter à laisser des armes entre les mains de gens s'en étant servis contre la République. Mais, fourches, faux retournées et fusils, jusque-là soigneusement cachés, apparurent bientôt de tous côtés.

Cependant la mer baisse, et, tout entier à leur œuvre de destruc-

[1] Deux navires de l'Etat sont indiqués, par les vieillards de Barbâtre, comme ayant été en station vers cette époque sur les vases du Pé, le *Subtile* et l'*Angélique*. Nous ne savons lequel des deux prit part à cette action.

Digitized by Google

tion, les Anglais ne s'en aperçoivent que tardivement. Ils essaient alors de forcer le goulet de Fromentine, mais ils en sont empêchés par les canons du fort de la Fosse. Ils rebroussent donc chemin et leurs chaloupes viennent mouiller sur des vases molles, peu fréquentées par les pêcheurs de moules eux-mêmes et situées entre le Gois et la pointe dite le *Bout du Pé*.

Rousseau est dans le passage, monté sur un cheval, qui d'instinct en connaît les bons et les mauvais fonds. Il s'avance avec précaution jusqu'à la portée des balles anglaises et atteint la grande filée, infranchissable en ce point. Il se met en rapport avec les gens de l'île, leur transmet les résolutions des maraîchains et prend les ordres de Solin-Latour.

Il n'y a plus de temps à perdre, les premières lueurs du jour montrent les péniches échouées sur la vase ; sept sont du côté de Noirmoutier, cinq de l'autre bord de la filée.

Solin-Latour se précipite dans le Gois, avec ses deux pièces de canon placées sur des charrettes à bœufs. Les gens de Beauvoir et de la Crosnière, guidés par Rousseau, se lancent aussi au milieu des vases. Ces combattants d'un nouveau genre ont les culottes relevées jusqu'au haut des cuisses et marchent en sondant le terrain. L'infériorité de leurs armes ne les effraie point. La manière dont sont échouées les péniches ne permet que difficilement aux Anglais de se servir de leur artillerie. Le canon du fort de Gâtine, ceux de la Bassotière, et celui de Grand'Rouche prennent, au contraire, une part active au combat.

A la première décharge de mousqueterie, les Vendéens, qui viennent de perdre quelques hommes, se souviennent de la manière de combattre que leur a apprise Charette, et courent sur l'ennemi, avant qu'il ait eu le temps de recharger ses armes.

Les Anglais, surpris par cette double attaque d'hommes dont la fureur double les forces, quittent les embarcations et cherchent leur salut dans la fuite. Ignorant les détours du Gois, ils s'enfoncent dans des vases sans fond, et, se voyant perdus, préfèrent se rendre.

Plus de cent prisonniers restèrent entre les mains des vainqueurs, dont deux officiers et quatre aspirants. Parmi eux se trouvait le fils

Digitized by Google

de l'amiral Warren, et un jeune homme, qui, depuis cette époque, chercha toutes les occasions de rendre service aux Noirmoutrins, sir John Downay [1].

Les péniches furent conduites du Gois dans le port, avec les pièces d'artillerie et les armes nombreuses qu'elles contenaient. Le capitaine Kermasson et les marins français captifs avaient été délivrés.

Au milieu du combat, un certain nombre d'Anglais avaient été assez heureux pour gagner la côte de Beauvoir. Ils rencontrèrent, du côté de l'Epois, une grande barge, sur laquelle ils se cachèrent jusqu'à l'arrivée du flot qui leur permit de rejoindre l'escadre.

Les prisonniers furent d'abord amenés à Barbâtre et casernés sous les hangars de la Seigneurie. Deux y succombèrent, les autres furent dirigés sur Noirmoutier.

Au chef-lieu, les blessés, au nombre desquels se trouvait un officier, atteint de fracture de cuisse, furent conduits à l'hôpital, tandis que leurs compagnons étaient internés au château. Malgré l'exaspération que l'incendie des navires avait jetée dans les esprits, ils furent traités avec la plus grande humanité.

Docteur VIAUD-GRAND-MARAIS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

[1] Il y a une grande divergence entre le nombre des prisonniers anglais faits dans ce combat. Piet ne parle que de 94; M. de Sourdeval dit 195; les documents officiels de la préfecture de Nantes en indiquent 180; ceux de la douane, 130; d'autres, 200.

Digitized by Google

# AMYNTHAS BOURNICHON*

— Vous arrivez de Paris, dit le châtelain. Tout doit y être bien changé depuis douze ans.

— Monsieur a été à Paris? demanda Raoul.

— J'étais membre de la chambre des députés sous la restauration, répondit M. de Kerglaz. Je me suis retiré en 1830, quand Dieu a permis à des gamins révoltés de détrôner le roi de France.

Raoul, en entendant le premier membre de cette phrase, avait trouvé assez curieuse la manière dont siégeait un ancien législateur, mais la fin de la réponse sonna désagréablement à son oreille. Lui-même comptait parmi les plus glorieux souvenirs de sa jeunesse d'avoir aidé à construire des barricades et lancé des pavés à la tête de la garde royale.

— Monsieur, dit-il avec dignité, je respecte vos opinions, mais vous ne connaissez pas les nôtres, et n'avez sans doute pas l'intention de les insulter?

— Je ne pensais pas, reprit le châtelain, qu'aucune opinion pût s'offenser de la manière dont je qualifiais les héros de Juillet.

Raoul se leva avec vivacité et sortit de la cheminée.

— Monsieur, s'écria-t-il, vous offensiez non-seulement mes opinions, mais ma personne même. J'étais un des défenseurs de la liberté, un des combattants des trois jours, et j'ai reçu la décoration dont la patrie a gratifié ceux qui ont vengé ses droits.

— Je ne me serais jamais attendu, dit M. de Kerglaz, à recevoir chez moi un décoré de Juillet...

* Voir la livraison d'octobre, pp. 307-313.

Digitized by Google

— Vous ne l'aurez pas longtemps, interrompit Raoul en entraînant son ami vers la porte.

— Restez, reprit impérieusement le châtelain. Le hasard vous amène sous mon toit, vous y serez bien reçu. Mon fils est allé avertir sa mère de votre arrivée, vous ne pouvez plus partir. Je tâcherai d'oublier qui vous êtes. Je vous demande le plus absolu secret en présence de ma famille, et n'ai pas besoin de vous le promettre de mon côté.

Eugène n'avait rien entendu de ce dialogue, et rentrait en ce moment dans la cuisine, pour prévenir ses hôtes que sa mère les attendait. Ils suivirent machinalement leur guide, traversèrent la cour, et trouvèrent Mme de Kerglaz dans un pavillon extérieur qui ressemblait à une petite pharmacie. On voyait sur une table des compresses de vieux linge, de la charpie, des bandes de diachylum et quelques fioles. La bonne dame était occupée à panser une plaie qu'un pauvre enfant avait à la jambe, tandis qu'un paysan, le bras en écharpe, attendait son tour. Elle ne se dérangea pas plus que n'avait fait son mari pour recevoir les nouveau-venus.

— Mes meilleures chambres sont prises, leur dit-elle simplement, car nous logeons déjà quelques voisins. Mais, Dieu merci, la maison est élastique. Eugène, tu conduiras ces messieurs dans la chambre de la tourelle. Vous ne me dénoncerez pas à la faculté, n'est-ce pas, Messieurs ? Je fais ici de la médecine un peu illégale. Je ne vous retiens pas; à huit heures vous entendrez sonner la cloche, et nous nous retrouverons tous à souper.

— Vous voyez une des occupations quotidiennes de ma mère, dit Eugène quand il se retrouva dans la cour avec ses hôtes. Elle soigne tous les malheureux qui se présentent, et va visiter chez eux ceux qui ne peuvent se transporter au manoir.

— Ce doit être un puissant moyen d'influence, observa l'homme de lettres.

— Assurément, reprit Eugène, sans s'apercevoir de l'intention peu bienveillante qui dictait cette remarque. Aussi ma mère est adorée de toute la paroisse. Il n'y a pas, je vous assure, d'autorité constituée qui vaille la sienne, et les paysans se feraient tuer pour

Digitized by Google

elle. L'un d'eux me disait un jour : Quand votre mère ira frapper à la porte du paradis, nous serons là tous à lui faire cortége, et si saint Pierre tarde à ouvrir, nous lui dirons : Ouvrez donc bien vite, seigneur saint Pierre, vous ne la reconnaissez pas ? c'est Mme de Kerglaz !

Eugène s'arrêta, interrogeant du regard ses hôtes. Sa tendresse filiale comptait jouir de l'émotion que leur causerait cette naïve expression de la reconnaissance populaire. Mais Raoul ne desserra les dents que pour demander sèchement :

— Où conduit ce chemin que nous avons quitté à l'entrée de l'avenue ?

— A la grand'route de Paris, répondit Eugène. C'est par là que vous vous en retournerez.

Il reprit sa marche en silence, pénétra dans la tourelle, et gravit un escalier tournant à larges degrés de pierre de taille.

— Voici votre chambre, dit-il. Vous savez que le souper est à huit heures.

Et il redescendit précipitamment.

— Oui, s'écria le décoré de Juillet, qui frémissait encore de l'insulte que le vieux châtelain avait faite à sa gloire, et dont les instincts de révolte s'étaient réveillés après plusieurs années d'assoupissement ; oui, c'est par là que je m'en irai et je ne recevrai pas longtemps l'injure de ton hospitalité féodale. Avoir fait deux révolutions pour laisser debout ces insolentes murailles ! Heureusement je sais manier une plume et la France connaîtra ma vengeance !

— Tu m'étonnes, dit timidement Amynthas. Il me semblait que la maîtresse de la maison était une assez bonne femme.

— Comment, reprit Raoul, tu es dupe de son manége ? Tu ne vois donc pas que cette ostentation de bienfaisance n'est qu'un moyen de domination ? Quelles brutes que ces paysans, avec leur paradis et leur saint Pierre ! Esclaves qui ont la timidité de bénir leurs oppresseurs ! Bêtes de somme qui se placent d'elles-mêmes sous le joug ! Chiens qui lèchent la main de leur maîtres ! Il suffit de quelques emplâtres appliqués à propos sur leurs plaies, de

Digitized by Google

quelques morceaux de pain jetés dédaigneusement à leur faim, pour leur faire accepter lâchement la servitude. Comment parvenir à les éclairer sur leurs droits et leur dignité de citoyens ? Afin de perpétuer leur abrutissement, afin de les préserver de l'invasion des idées, on ne leur enseigne qu'un jargon inintelligible. Et encore dans cet affreux jargon on les dresse à se moquer de nous. Les prêtres leur content des sornettes dont un écolier de sixième ne veut plus à Paris. Race d'écrevisses ! L'heure du progrès ne sonnera donc pas pour eux ? Ne sommes-nous pas au mois de juillet ? Et cet ardent soleil qui a fait fondre un trône comme de la cire n'éclairera-t-il ici que la superstition et le fanatisme ?

Amynthas reconnut avec joie les expressions favorites de son journal.

— Tu vois bien, dit-il, que j'avais raison de me défier de ces curés, que ce matin tu défendais contre moi.

— Oui, tu avais raison, répondit l'homme de lettres. Ton honnête instinct te guidait plus sûrement que mon imagination. Il y a deux hommes en moi, Amynthas : le poète et le citoyen. Ce matin je n'étais que poète. Mon esprit s'égarait dans les champs de la fantaisie. J'oubliais les préoccupations politiques, je voyais un peuple simple et qui semblait heureux de son ignorance, adorant l'Être suprême dans la naïveté de ses mœurs grossières. Ce spectacle, nouveau pour moi, n'était pas sans charmes, et moi-même je me sentais près d'exhaler ma pensée en hymnes. Béranger a eu de ces moments. Quoi de plus religieux que sa pièce au Dieu des bonnes gens ? Tu te souviens du refrain :

Le verre en main, gaîment je me confie, etc.

C'est un chant d'une mansuétude toute divine [1], et si les prêtres avaient le sens commun, s'ils voulaient réellement l'amélioration morale du peuple, ils le feraient chanter dans leurs églises, au lieu de leur latin barbare. Mais Béranger retrouvait bientôt sa grande voix patriotique pour stygmatiser les cagots et tous les enfants de Loyola. Je fais comme lui, Amynthas. Le citoyen réagit

[1] Expressions de M. Eugène Sue dans le *Juif-Errant*.

Digitized by Google

maintenant. J'ai honte d'avoir dormi sous le toit de ces jésuites, d'avoir partagé leur repas et assisté à leurs cérémonies superstitieuses. Que veux-tu ? M. Dupin a bien porté jadis un cordon du dais à Saint-Acheul, et il n'y était pas forcé par une situation aussi critique que la nôtre. Leur rencontre nous a été précieuse, et je ne sais ce que nous serions devenus sans eux. Mais ce sont des fléaux publics, et que m'importent leurs vertus, s'ils nous apportent la peste ? [1]

Raoul était en verve. Il continua longtemps de la sorte, tandis que le soleil de juillet se couchait derrière un bois de sapins qui abritait le manoir contre le vent d'ouest. Il ne s'aperçut pas de l'appel de la cloche, et ne fut arrêté dans sa faconde que par la voix d'un domestique, qui, tout essouflé, accourait annoncer le souper.

— Que faisons-nous ? demanda Amynthas. Il me semble que notre dignité ne nous permet pas de descendre.

— Ma foi, dit Raoul, qui avait soulagé sa bile par ce débordement d'éloquence, il est trop tard pour nous enfuir, et je commence à avoir faim. Allons souper; mais je te jure que demain je déguerpis au point du jour, sans prendre congé de personne.

Tous deux suivirent le domestique et entrèrent dans la vaste salle, où le couvert était dressé. Ils y trouvèrent réunie la nombreuse famille du châtelain, composée, outre les membres que le lecteur connaît déjà, d'une fille aînée mariée, d'une jeune et jolie personne de vingt ans, de trois enfants assistés d'un précepteur en soutane, qui offusqua encore singulièrement la vue des austères Parisiens, et d'une femme très-âgée qui était la mère de Mme de Kerglaz. Les voisins qu'avait annoncés celle-ci étaient un gros homme de cinquante ans, qui se nommait M. de Tinevez, sa fille et un jeune fils, contemporain des élèves du précepteur. On se mit à table, et Eugène exposa en peu de mots comment il avait fait la rencontre de ses nouveaux hôtes.

— Ces messieurs sont venus voir si nous ressemblons à des Kerlouarnek, dit d'un ton pincé le gros homme qui se trouvait assis anprès de Raoul.

[1] Expressions de M. Cuvillier-Fleury dans le *Journal des Débats*.

Digitized by Google

— Je ne comprends pas ce que vous entendez par là, répondit l'homme de lettres. C'est sans doute encore quelque mot de votre langue, et vous savez bien qu'on ne la parle pas à Paris.

— Comment, reprit M. de Tinevez, vous n'avez pas lu un méchant article qu'on a publié sur nous dans les *Français peints par eux-mêmes ?* Ce n'est pourtant bon à lire qu'à Paris, car dans le pays on sait trop bien à quoi s'en tenir pour goûter ces fadaises.

— Vous me rappelez, dit Raoul, que je l'ai acheté en partant ; mais cela m'a ennuyé dès les premières pages, et je n'ai pas continué.

— Et vous avez très-bien fait, Monsieur ; je vois que vous êtes homme de goût. Des anecdotes apocryphes, des jugements faux, avec des intentions d'épigrammes, voilà tout ce que j'y ai vu. C'est indigne d'un Breton d'avoir ainsi cherché à présenter son pays à la risée des Parisiens.

— Vous êtes bien sévère, interrompit Eugène. L'auteur est de mes amis, j'ai toujours plaisir à le défendre, et je puis vous certifier qu'il était loin d'avoir les intentions malveillantes que vous lui supposez.

— Alors il a été fort maladroit, dit le gros homme, car c'est l'effet qu'il a fait à tout le monde.

— Pas à tout le monde, reprit Eugène. Ici même, mon père et ma mère se sont contentés de sourire en reconnaissant quelques allusions. Mais voyons donc, que lui reprochez-vous tant ? Trouvez-vous qu'il n'a pas assez vanté les habitants de nos campagnes ?

— Bien au contraire ; à mon sens, il les a flattés jusqu'à les rendre méconnaissables. On voit bien qu'il ne vit pas au milieu d'eux. Quand les paysans volent mon bois et dégradent mes plantations, ou qu'au renouvellement de leurs baux ils viennent crier misère en me racontant mille mensonges, je vous déclare qu'ils me paraissent beaucoup moins candides et moins poétiques qu'à votre ami. Au reste, vous en êtes tous logés là, messieurs les littérateurs ; vous nous feriez croire volontiers que nos terres sont cultivées par des anges. Et vous-même, Eugène, je suis sûr que vous vous laisse-

Digitized by Google

riez dépouiller sans vous plaindre, pourvu qu'on vous chantât quelque mauvaise chanson d'aveugle à joindre à votre collection.

— Prenez garde, dit Eugène, il me semble que notre pays n'aurait rien gagné à ce que vous vous fussiez chargé de le peindre, et vous n'êtes pas très-bien venu en accusant mon ami de l'avoir trop maltraité.

— Mais c'est nous qu'il a maltraités, reprit le gros homme, et qu'il a tournés en caricature, pour le divertissement des Parisiens. Voilà ce qui est impardonnable à un des nôtres.

— Eh! mon Dieu, dit Eugène, je trouve qu'il a prodigué assez d'éloges aux Bretons pour nous rendre indulgents à l'égard de quelques plaisanteries sans malice, et de quelques traits un peu chargés, indispensables dans une étude de mœurs.

— Vous en penserez ce que vous voudrez, répondit M. de Tinevez, mais nous n'avions pas plus besoin de ses éloges que de ses épigrammes, et je répéterai toujours qu'il a eu le plus grand tort de se moquer de nos noms, de notre costume, de notre manière de vivre; de dire, par exemple, qu'on ne trouve seulement pas chez nous de quoi écrire une lettre, et le tout pour avoir la galanterie de faire ressortir l'image fantastique de sa demoiselle de Kerlouarnek! Cela n'a pu être bon qu'à amuser à Paris, où l'on dit que la Bretagne est devenue à la mode, les droguistes et les filles d'épiciers.

On comprend, trop facilement peut-être, que cette discussion à laquelle avaient pris part plusieurs des assistants, n'avait présenté aucun intérêt aux deux convives étrangers que le hasard avait amenés au manoir.

Mais si l'on veut prendre la peine de se rappeler que la dynastie des Bournichon s'était élevée par le commerce intelligent de la droguerie, et que les parents d'Athénaïs vendaient encore avec succès de la cannelle et des pains de sucre, on comprendra également quel effet dut produire sur Amynthas la péroraison de M. de Tinevez. Justement le jeune homme profitait des loisirs que laissait à son imagination la conversation générale pour faire voler sa



Digitized by Google

pensée vers la rue de la Verrerie. Il avait réfléchi avec bonheur que la colère de Raoul le disposerait à hâter son retour, et il se consolait de ses disgrâces par l'espoir d'en verser bientôt, comme le pigeon voyageur, le récit dans un cœur sympathique.

Ces mots de « filles d'épiciers », prononcés avec véhémence, et suivis d'un silence qui força l'impression de son oreille à pénétrer jusqu'à son esprit, vinrent l'arracher douloureusement à cette douce rêverie. Il releva sa tête, penchée dans l'attitude du recueillement, et entendit comme un écho intérieur et distinct de ces mots injurieux. N'ayant rien écouté des phrases précédentes, et encore impressionné par les tirades de Raoul, il crut que c'était une offense intentionnelle, et ne put se résoudre à la souffrir sans riposter. L'amour blessé donne de ces soudains courages aux natures les plus timides.

— Ne sommes-nous venus ici que pour recevoir des insultes ? s'écria-t-il vivement.

Tous les convives se regardèrent avec stupéfaction.

— Oui, poursuivit Amynthas, c'est trop fort et ma patience est à bout. Tout à l'heure on insultait mon ami Raoul parce qu'il a répandu son sang en 1830 pour la cause du peuple, et qu'il est décoré de Juillet, et maintenant on attaque le sentiment le plus sacré de mon cœur. Fille d'épicier ! Il sied bien à des marchands de cochons de dédaigner les marchands de sucre !

Le trait était vif : malheureusement il se perdit dans l'émotion qu'avait causée la révélation des antécédents de Raoul. La vieille douairière se signait, les demoiselles chuchotaient, les enfants s'agitaient bruyamment, et le précepteur murmurait à demi-voix le vers de Virgile :

..... *invidit stultus Amynthas.*

— Monsieur est décoré de Juillet ? demanda impétueusement M. de Tinevez.

— Oui, Monsieur, et je m'en fais gloire, répondit Raoul en jetant violemment sur la table sa serviette, qui alla renverser une bouteille dont le contenu se répandit sur la nappe. Et si j'avais manqué de

Digitized by Google

motifs personnels à l'appui de mes convictions, vous m'en auriez fourni surabondamment aujourd'hui.

Tout le monde se leva, et Raoul se dirigea vers la porte.

— Monsieur, dit gravement le châtelain, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis le commencement du repas, je vous avais promis le secret, ce n'est pas moi qui vous ai trahi. Je ne comprends pas encore ce qui a excité le courroux de votre compagnon. Il n'est pas dans mes habitudes, ni dans celles de mes amis, d'insulter qui que ce soit, sachez-le bien, Monsieur, et mon intention était de vous accueillir de mon mieux. Ne considérez, si vous le voulez, ma maison que comme une auberge, mais c'est la seule du pays, et il faut bien que vous y passiez la nuit. Demain matin, ma voiture sera à vos ordres, et vous transportera où vous l'ordonnerez.

Cela dit, M. de Kerglaz prit un flambeau sur la table, et reconduisit lui-même les deux voyageurs dans la chambre de la tourelle.

Les deux amis étaient en proie à une vive agitation. Le vieux châtelain leur souhaita poliment le bonsoir, en ajoutant « *à demain.* » Ils ne répondirent pas, se jetèrent chacun sur un antique fauteuil dont une housse blanche dissimulait l'âge et le style, et y restèrent quelque temps en silence. A la fin, l'homme de lettres se leva bruyamment, et se mit à marcher à grands pas d'un bout de la chambre à l'autre.

— Quelle mouche t'a donc piqué? s'écria-t-il tout à coup en s'arrêtant en face d'Amynthas. Tu nous as fait là une belle algarade ! Je suis sûr que tout le monde se moque de nous au salon en ce moment, et il faut avouer que tu ne l'as pas volé.

— Comment! dit Amynthas, pouvais-je me laisser insulter de la sorte dans la femme que j'aime?

— On pensait bien à la femme que tu aimes! reprit Raoul. Est-ce qu'on la connaît? Est-ce qu'on te connaît toi-même ? Est-ce qu'on pouvait se douter qu'un garçon de bonne mine comme toi eût la sottise d'être amoureux, à moins que tu ne prétendes que cela doit se lire dans tes yeux ? Tu n'as peut-être pas tout à fait tort, soit dit sans t'offenser, mais crois-tu que ces provinciaux aient pu y lire aussi le nom de ta belle?

Digitized by Google

— Au fait, observa Amynthas, il me paraît impossible...

— Eh ! sans doute, dit l'homme de lettres. Voilà bien les amoureux : parce qu'ils ont une idée fixe, ils s'imaginent la rencontrer partout. Il y a longtemps que je le dis : l'amour est une maladie. J'ai envie de faire un livre sur cette pensée. Ce sera à la fois philosophique, littéraire, moral et médical. Vois-tu, mon cher, on n'a encore rien écrit de bon sur l'amour. Toujours des poètes qui l'exaltent, des romanciers qui le décrivent et des prédicateurs qui l'anathématisent. Ces derniers, j'ai le regret de le reconnaître, ont plus raison que les autres, mais ils ne savent pas pourquoi. Je dirai ce *pourquoi* qu'ils ignorent. — Je ferai sur le vif, avec le scalpel de l'observation, l'autopsie du cœur humain. Je prends le tien pour exemple, et je parie que je vais te le disséquer en moins d'un quart d'heure.

— Grand merci, dit Amynthas, reste dans les généralités, je t'en prie.

— Je le veux bien, reprit Raoul, qui, lorsqu'il était en train de divaguer sur ce chapitre, oubliait, aussi bien qu'un amoureux, toute autre chose ; mais, en pareille matière, ce qui est général est particulier, ce qui est particulier est général. L'amour est absurde, ni plus ni moins. Je te plains, mon cher Amynthas, je te plains sincèrement. Tu aimes Athénaïs, n'est-ce pas ?

— Si je l'aime ! dit Amynthas avec un long soupir.

— Eh bien, mon cher, il y a cent à gager contre un qu'elle ne t'aime pas, et de plus, qu'elle en aime un autre.

— Qui ? Qu'en sais-tu ? Parle donc ! cria Amynthas en sautant de dessus son fauteuil.

— Mais je n'en sais absolument rien, et pourtant j'en suis sûr, répondit tranquillement l'homme de lettres. Je reste dans les généralités, comme tu me l'as demandé.

— Non, tu sais quelque chose que tu me caches, reprit Amynthas. Tu voudrais en vain désormais me persuader le contraire. C'en est trop, et je ne pourrai supporter à la fois les peines de l'absence et les tourments de la jalousie. Il faut que je voie Athénaïs, que je l'interroge, que j'apprenne d'elle mon sort. Il faut que

Digitized by Google

je retourne immédiatement à Paris. Mon anxiété est trop cruelle pour que je la prolonge volontairement d'un seul jour.

— Je te jure, dit Raoul, que je ne te cache rien. Je t'ai conté l'histoire éternelle de toutes les amours. On aime une personne, qui en aime une autre. Du reste, je suis prêt à retourner à Paris. J'en ai vu assez de la Bretagne pour la connaître à fond, et, après mon grand ouvrage sur l'amour, j'en compte écrire un sur ce pays. Nous avons, depuis quelque temps, un tas de descriptions de la Bretagne par des Bretons : cela est fade, étroit, monotone; je n'en ai pas lu une, mais je devine ce que c'est. Et quel style ! On n'écrit pas en province, c'est bien reconnu. L'exactitude même fait défaut chez ces auteurs du crû : ils sont trop près de leur modèle, et le point d'optique leur a manqué. Il n'y a qu'à Paris qu'on sache écrire et qu'on sache observer; en quatre jours, j'en ai plus appris que ces provinciaux n'en apprendront pendant toute leur vie. Ils ne se doutent pas qu'ils sont opprimés par la féodalité et par les jésuites. J'ai vu cela tout de suite, et je travaillerai malgré eux à leur émancipation. A trente centimes la livraison, c'est un succès assuré. Le *Siècle* m'annoncera à son de trompe. Mon point de vue rentre un peu dans ses idées, et d'ailleurs n'es-tu pas un de ses actionnaires ? J'aurai de grandes affiches placardées à tous les coins de Paris, avec mon nom en caractères gigantesques, et une immense vignette peinte qui représentera un paysan breton à genoux, dont un prêtre garrottera les mains pendant qu'un noble en costume du moyen âge le foulera aux pieds. Quel effet cela produira, mon cher ! Je ne suis plus embarrassé que de mon titre. Il y aura là de la gloire pour nous deux, et si tu veux me fournir les fonds nécessaires à cette œuvre philosophique, je te dédierai mon livre !

— Nous verrons cela à Paris, dit Amynthas. Pour le moment, l'important est d'y arriver, et d'abord de sortir d'ici.

— Tu as raison, reprit l'homme de lettres, l'imagination m'emporte toujours, et j'oubliais que nous sommes prisonniers. J'espère pourtant qu'on ne nous a pas renfermés à double tour....

Raoul s'interrompit pour aller entr'ouvrir la porte, dont le loquet

Digitized by Google

rouillé céda difficilement à la pression de son pouce. L'anxiété commençait à gagner les deux amis, mais, à la fin, la porte s'entrebâilla sur le sombre escalier de pierre.

— Comme on éclaire bien les escaliers dans ce pays! poursuivit Raoul. Demain matin, dès qu'il fera jour à se conduire, nous nous glisserons en bas sans bruit, nous chercherons une issue, et nous gagnerons à toutes jambes le bout de l'avenue. Le chemin qui y passe mène à la grand'route, tu l'as entendu tout à l'heure, et la première diligence ou malle-poste que nous rencontrerons fera notre affaire.

En devisant de la sorte, les deux amis s'étaient couchés, et le dialogue s'éteignit presque aussitôt que leur lumière. — Amynthas, préoccupé des projets de fuite matinale, put à peine fermer les yeux, et compta les heures dans l'angoisse de l'insomnie. Il réveilla Raoul dès que l'aurore commença de blanchir le mur de leur chambre commune, tous deux s'habillèrent à la hâte, et, tenant leurs souliers à la main pour ne pas faire de bruit, ils descendirent l'escalier tournant. La porte d'en bas était solidement fermée, mais heureusement la clef était restée dans la serrure. Ils tirèrent le lourd verrou, tournèrent la clef, et poussèrent le battant massif, qui cria sur ses gonds avec un bruit strident. Les aboiements des chiens de garde retentirent au même instant, et on entendit s'ouvrir plusieurs fenêtres du manoir. C'est dans de semblables moments que se révèlent les grandes âmes. Amynthas voulait remonter dans sa chambre plutôt que d'affronter les périls de la fuite, mais Raoul, dont l'ascendant était toujours irrésistible, l'entraîna violemment par la main et se mit à courir avec lui dans la direction de l'avenue. La grande porte d'entrée, barrée et cadenassée, semblait leur opposer un obstacle insurmontable; mais Raoul avait avisé une échelle jetée dans un coin de la cour, il l'appliqua contre le mur extérieur, força pour ainsi dire Amynthas à y monter avant lui, et quand lui-même se trouva sur le parapet, il la renversa dans la cour et se laissa glisser sur le gazon de la pelouse, pour recevoir dans ses bras son ami qu'étourdissaient

Digitized by Google

tous ces exercices de gymnastique. Ils étaient à peine au milieu de l'avenue quand ils entendirent derrière eux le galop d'un cheval ; c'était Eugène qui, à demi-vêtu, s'était élancé à la poursuite de ses hôtes dont la fuite lui avait semblé suspecte, et qui ne tarda pas à les rejoindre.

— Arrêtez! criait-il, je suis armé, et je tire sur vous, si vous faites un pas de plus.

Amynthas, épuisé, anéanti, se laissa rouler à terre. — L'homme de lettres s'avança résolûment vers le cavalier :

— Tirez-donc! dit-il, en présentant sa poitrine avec un héroïsme digne des temps antiques. Tuez un ennemi sans défense qui est tombé dans le piége de votre hospitalité. Vengez-vous, vous et tous les vôtres, d'un homme qui a déjà versé son sang pour la cause des opprimés, et qui, si vous le laissez vivre, consacrera sa vie à combattre les oppresseurs.

Eugène partit d'un éclat de rire en recevant à brûle-pourpoint cette décharge homérique. Il croyait poursuivre des voleurs, et se trouvait avoir atteint un héros. Il sauta à bas de son cheval, et prenant la main de Raoul :

— Ah ça, mon cher, lui dit-il, êtes-vous bien éveillé? J'en doute fort, d'autant plus qu'il est l'heure de dormir plutôt que de déguerpir de chez mon père. Et quelle fantaisie vous a pris de déserter ainsi honteusement? Vous savez que nous devions vous donner la voiture. Je conçois que la scène d'hier au soir était désagréable. C'était la faute de votre ami plutôt que la nôtre. Rentrez donc, je vous en prie, et ne partez qu'après le déjeûner.

Amynthas s'était relevé en entendant que la conversation prenait cette tournure pacifique, mais tous les efforts d'Eugène pour ramener ses hôtes furent inutiles. Raoul était trop humilié d'avoir été surpris dans cette fugue dont il reconnaissait le ridicule, pour qu'il lui fût possible de revenir. Il prétendit que sa dignité ne lui permettait pas de revoir une famille où il était l'objet d'une sorte d'horreur, et qu'il était parti si matin pour lui épargner les embarras d'une nouvelle entrevue. Il s'excusa donc froidement,

Digitized by Google

mais avec fermeté. Eugène, lassé d'insister, n'eut plus qu'à regagner le manoir, après avoir donné quelques indications sur le chemin à suivre.

Les deux touristes reprirent donc leur marche ; ils ne s'adressèrent pas une parole jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la grand'route. Ils s'assirent dans une garenne qui n'en était séparée que par un fossé. Le soleil commençait à faire sentir le prix de l'ombrage des chênes d'émonde qui garnissaient le fossé, et qui abritaient nos voyageurs. Ils y passèrent encore quelques minutes dans un morne silence, que rompit enfin Amynthas.

— J'en ai assez des voyages, dit-il. Tout ce que j'ai vu ne vaut pas une partie de dominos, et à combien de désagréments, de privations et de dangers je me suis exposé ! Encore si l'on m'en tenait compte ! Mais tu m'as donné des soupçons sur la fidélité d'Athénaïs, et je tremble de la revoir, au moins autant que je le désire. Pourtant je voudrais bien remplir l'engagement qui m'a fait entreprendre ce malheureux voyage. J'ai promis de lui apporter un bouquet de bruyères de Bretagne...

— Encore tes enfantillages d'amoureux, dit l'homme de lettres. Tu ne te guériras donc pas ? Sais-tu au moins ce que c'est que la bruyère ?

— Pas trop bien, mon cher, reprit Amynthas. J'ai cherché dans un dictionnaire et j'ai vu que c'est une petite fleur qui croît sur les landes.

— Oh ! bien, dit Raoul, voici ce qu'on appelle ici de la lande. Elle est en fleur, ce qui fait précisément ton affaire. — Dépêche-toi donc, car je crois entendre là-bas les grelots d'une diligence.

Et il montrait les buissons d'ajoncs fleuris qui remplissaient la garenne.

Amynthas se mit précipitamment à la besogne. Il n'avait pas de couteau, et s'ensanglanta les mains aux épines des ajoncs pour en détacher une branche. Ensuite il descendit sur le grand chemin avec Raoul. La diligence de Brest à Paris vint à passer ; deux places de coupé se trouvaient vacantes : ils y montèrent avec

Digitized by Google

empressement. — Ils ne s'arrêtèrent que dans la cour des Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires. Amynthas courut embrasser sa mère, que son retour combla de joie. Puis, muni de la précieuse branche d'ajoncs qu'il devait offrir en guise de bouquet de bruyère, (les fleurs étaient tombées, il ne restait plus que les épines), il se dirigea vers la demeure d'Athénaïs. Son cœur battait d'une émotion violente. En passant sous les fenêtres bien connues de la jeune fille, il écouta s'il entendrait les éclats de sa voix enchanteresse : ce fut en vain. Il leva les yeux, et vit avec effroi que les volets étaient fermés. Il entra dans le magasin, et n'y trouva qu'un garçon épicier qui refusa de lui donner aucune nouvelle. Eperdu, hors de lui, il interrogea les voisines, et apprit enfin qu'à l'arrivée d'un certain perroquet venu on ne savait d'où, Athénaïs avait été prise d'une attaque de nerfs, et que le lendemain elle s'était fait enlever par son maître de musique, avec qui, disait-on, elle devait donner des concerts en province !

Ce coup renversa Amynthas, qui fut rapporté chez lui dans un état complet de défaillance. Pendant plusieurs semaines, il resta plongé dans la plus noire mélancolie. Peu à peu cependant, l'ascendant de Raoul, qui continuait de le voir souvent, le rappela à ses anciennes habitudes. Il n'en eut même que plus de sympathie pour l'homme de lettres, dont il adopta les idées sur les femmes et sur l'absurdité de l'amour. Quiconque ira le soir au Jardin Turc peut y voir Amynthas et Raoul accoudés en face l'un de l'autre, sur une petite table de la seconde salle, et se livrant à une partie de dominos qui paraît absorber toute l'activité de leur intelligence. Amynthas ne parle jamais de son voyage qui lui rappelle des souvenirs trop douloureux. C'est peut-être la raison qui l'a empêché de fournir des fonds pour la publication philosophique de Raoul, dont le grand ouvrage attend encore un éditeur.

ALFRED DE COURCY.

---

Digitized by Google

# MADAME SWETCHINE [1]

## I

Le 10 septembre 1857, Madame Swetchine mourait à Paris. Son nom, béni des pauvres, aimé de quelques nobles cœurs et de quelques âmes d'élite, était ignoré du public, et certes la France était bien éloignée ce jour-là de savoir qu'elle venait de perdre un des écrivains qui honoreront le plus la littérature du XIXe siècle.

Aussi lorsque, deux ans plus tard, M. le comte de Falloux fit paraître la *Vie* et le premier volume des *Œuvres* de Mme Swetchine, cette publication fut une révélation véritable. Dès le premier moment, le succès fut incontesté; il n'a fait que grandir depuis lors. Les éditions se sont succédé sans interruption, et celle que nous annonçons aujourd'hui est la onzième. Il y a déjà plusieurs années que, traversant la petite ville de Segré (Maine-et-Loire), nous fûmes admis à y visiter un hospice, élevé avec le produit de la *Vie* et des *Œuvres* de Mme Swetchine : ce qui prouve, pour le dire en passant, que si les livres conduisent quelquefois leurs auteurs à l'hôpital, quelquefois aussi, — je ne dis pas cela pour M. Victor Hugo et ses livres, — ils servent à bâtir des hôpitaux.

Dans une des salles de l'hospice de Segré se trouve un portrait de Mme Swetchine, le même, si nous ne nous trompons, dont la gravure décore la nouvelle édition de ses œuvres. Mais où elle revit tout entière, avec son âme incomparable, sa bonté touchante, son

[1] *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres*, publiées par le comte de Falloux, de l'Académie française. Onzième édition, 2 vol. in-18 :— *Correspondance du R. P. Lacordaire et de Mme Swetchine*, septième édition, 1 vol. in-18.— Paris, 1872, Didier et Cie éditeurs. — Pour paraître prochainement, les *Lettres diverses de Mme Swetchine*, trois volumes.

Digitized by Google

merveilleux esprit, si français, avec une teinte légèrement exotique qui était chez elle un charme de plus, c'est dans le volume que lui a consacré M. le comte de Falloux. L'éminent écrivain a replacé Mme Swetchine dans son cadre naturel ; il a groupé autour d'elle les hommes illustres, les femmes distinguées dont son salon était le centre : M. de Bonald, Cuvier, Abel Rémusat, M. de Humboldt, l'abbé Frayssinous et l'abbé Desjardins, le P. Lacordaire et dom Guéranger, le comte de Montalembert et le prince de Broglie, M. de Carné et M. de Champagny, M. de Melun et M. Auguste Nicolas, M. Rio et M. Bonnetty, l'abbé de Cazalès et M. de Tocqueville, Mme de Montcalm et Mme de Duras, Mme de Sainte-Aulaire et Mme de Pastoret, la duchesse de la Rochefoucauld et Mme Craven. Nous aurions aimé à nous asseoir avec lui à ce *foyer chrétien*, d'où s'échappaient de si doux et si bienfaisants rayons ; mais, au moment de franchir le seuil de l'hôtel de la rue Saint-Dominique, no 71, nous sommes arrêté par le souvenir du remarquable article dans lequel notre ami et notre maître, M. Eugène de la Gournerie, a si bien fait ce que nous essaierions vainement de refaire après lui. Nous devons nous borner à renvoyer le lecteur aux pages publiées ici-même par l'auteur de *Rome chrétienne*, au mois de janvier 1860, au lendemain de la première édition de la *Vie de Mme Swetchine*. Signalons seulement les différences qui distinguent de cette première édition l'édition *définitive* que M. de Falloux vient de donner au public.

## II

Née dans le sein de l'Eglise russe, Mme Swetchine embrassa le catholicisme au mois de septembre 1815; elle avait alors trente-trois ans. Elle écrivit à cette époque le *Journal de sa Conversion*. Ce précieux document, qui n'a pas moins de quarante-huit pages et qui n'a été retrouvé qu'après des recherches longtemps infructueuses, sur un cahier toujours négligé à cause de son apparence plus que modeste, n'avait pas pu prendre place dans l'édition de 1859; il figure maintenant au chapitre VI de l'édition nouvelle.

Digitized by Google

De même que Mme de Sévigné, Mme Swetchine lisait tout et lisait bien. « Cela donne, disait la mère de Mme de Grignan, *les pâles couleurs* à l'esprit, de ne pas se plaire aux solides lectures », et l'adorable marquise lisait Bossuet et Pascal, Quintilien et Virgile, *dans toute la majesté du latin et de l'italien*, saint Jean Chrysostome et Tacite. Quand il pleuvait, elle lisait des *in-folio* en *douze jours*. Mme Swetchine lisait des *in-folio* même dans *le triomphe du mois de mai*, quand *le rossignol, le coucou, la fauvette ouvrent le printemps dans nos forêts*. Un livre ne sortait de ses mains qu'annoté, commenté, copié quelquefois presque tout entier. Les premiers extraits de ses lectures remontent à 1801, c'est-à-dire à sa dix-neuvième année. Ces recueils ne sont point des albums de luxe, ce sont des cahiers de papier commun, couverts d'une écriture fine et serrée, réliés postérieurement, ce qu'attestent les lignes engagées dans le dos de la reliure ou des mots emportés par la rognure des marges. Ces volumes — ceux que l'on a retrouvés — s'élèvent au nombre de 35; plusieurs autres ont été perdus. Les plus petits sont in-8°; treize sont in-4°[1]. M. de Falloux leur avait fait, dans sa première édition, des emprunts aussi nombreux qu'intéressants; mais il était bien loin d'avoir épuisé tous les trésors contenus dans ces précieux cahiers, et tout un chapitre de la *onzième édition* — le chapitre XIII — est consacré aux *Commentaires* inédits *de Mme Swetchine sur ses lectures*.

Nous avons ici Mme Swetchine critique littéraire, et d'autant meilleur juge qu'elle n'écrit que pour elle-même.

C'est avec autant de profit que de plaisir qu'on lit ces appréciations si fines et si fermes sur Ballanche et Joseph de Maistre, le comte de Montalembert, le duc de Broglie, Augustin Thierry et Châteaubriand. Les *Mémoires d'outre-tombe* venaient de paraître et avaient donné le signal d'une réaction très-vive et presque générale contre l'illustre auteur du *Génie du christianisme*; bien loin de s'associer à cette réaction, Mme Swetchine fait, dans les *Mémoires*

[1] *Vie de Mme Swetchine*, page 39.

Digitized by Google

de Châteaubriand comme dans sa vie, la part du bien et du mal, et n'hésite pas à reconnaître et à dire que la part du bien est de beaucoup la plus large :

« Quelle est donc la beauté morale dont M. de Châteaubriand n'ait pas eu le sentiment, qu'il n'ait pas respectée, qu'il n'ait pas glorifiée de tout l'éclat de son pinceau? Quel est donc le devoir dont il n'ait pas eu l'instinct et souvent le courage? On veut bien qu'il ait été quelquefois sublime d'égoïsme; avec plus de justice, on pourrait le montrer, dans bien des circonstances, capable d'élan, de sacrifice et de dévouement, non pas à un homme peut-être, mais à une idée, à un sentiment incessamment vénéré. Certes, M. de Châteaubriand n'est pas un homme en qui la vérité règle, pondère, perfectionne tout. Le sacrifice aurait plu à son imagination, mais l'abnégation, le détachement de lui-même aurait trop coûté à sa volonté. De là des côtés faibles, une insuffisance de la raison, qui a nui à la dignité de son caractère, à son attitude dans le monde, mais n'a jamais rien coûté à l'honneur..... Sa mauvaise fortune n'a rien coûté non plus à son talent; il n'a jamais spéculé sur son génie et aucune trace de précipitation et de hâte ne se fait sentir dans ses œuvres. Il avait plutôt contre lui tout le temps qui lui permettait de retoucher[1]. »

A une époque où les livres et les théories de M. Augustin Thierry ne rencontraient qu'admiration et une louange unanime, Mme Swetchine, tout en rendant justice aux éminentes qualités de l'auteur des *Lettres sur l'Histoire de France*, signalait les côtés faibles et les vices de son système historique. D'une main légère et presque sans avoir l'air d'y toucher, elle renverse une bonne partie de l'échafaudage si habilement dressé par M. Thierry. Le remarquable extrait qu'elle lui a consacré se termine par ces judicieuses paroles :

« Pour apprendre avec M. Thierry, il faut surtout oublier tout ce que l'on sait, car il contredit souvent, d'une manière à la vérité plus hypothétique que positive, les notions qui nous avaient jusqu'ici été transmises. Ainsi M. Thierry, au lieu de guerres de dynasties, d'ambitions personnelles, d'héritages et de droits individuels, de chefs et de rois, ne voit partout que des guerres de peuples et de races. Ce n'est pas là ce que nous dit l'histoire, ni les inductions que nous tirons de nos expériences contemporaines. Comment ces mouvements purement nationaux par

[1] *Vie de Mme Swetchine*, page 340.

Digitized by Google

lesquels M. Thierry explique tout, n'ont-ils pas fait place à une paix profonde, une fois la fusion accomplie [1] ? »

M. de Montalembert avait écrit, pour servir d'introduction à une vie de saint Bernard, un volume contenant le tableau des institutions monastiques en Europe. Ce volume était imprimé lorsque Mgr Dupanloup conseilla à l'auteur d'agrandir son plan et de lui donner les proportions qu'on lui voit aujourd'hui. Le conseil de l'évêque d'Orléans fut suivi, et nous lui devons *les Moines d'Occident*. Mme Swetchine avait cru pouvoir émettre un avis opposé à celui de Mgr Dupanloup, et le jugement qu'elle porte sur ces pages, si courageusement sacrifiées par M. de Montalembert, nous autorise, et avec nous tous les amis de l'Eglise et des lettres, à demander que l'*Introduction* à la Vie de saint Bernard soit, le plus prochainement possible, donnée au public.

« Je l'ai lue, dit Mme Swetchine, avec un intérêt qui ne s'est pas ralenti un instant. Ce n'est peut-être pas régulier dans son ordonnance; il y a des allées et des venues; mais c'est si frappant, si animé! — L'unité du sujet y est parfaitement respectée, jamais l'auteur ne s'en écarte. C'est pris à vol d'oiseau. On ne peut peindre avec détail tout ce qu'on énumère, mais jamais l'érudition n'a uni au talent plus d'éclat, de majestueuse beauté et de grandiose sans nul mélange de recherche. C'est riche, abondant et sobre, d'un esprit qui prend au sérieux ce qui l'occupe et qui s'élève sans effort au-dessus de toute espèce de vanité. M. de Montalembert y est à la fois un vrai bénédictin de labeur, d'érudition et de patience, sans que cela nuise à l'écrivain si neuf en points de vue ingénieux. C'est neuf parce que c'est sincère.

..... A mes yeux, jamais la physionomie du moyen âge n'a été mieux saisie, ni plus heureusement transportée; je puis dire que j'ai eu l'illusion d'y avoir vécu moi-même un moment..... Avec cette impression, j'étais bien peu sur la voie du jugement porté par M. Dupanloup. Il aura vu ce que je n'apercevais pas. Je le comprends : un esprit supérieur a toujours son livre propre fait sur le sujet qui l'occupe. Cependant il est évident que chacun de nous ne doit faire que le sien. De plus, j'oserai m'élever contre un remaniement intégral, une reprise en sous-œuvre. Je craindrais que la fatigue d'un si grand, si long et si pénible travail, ne laissât trace; je craindrais que la force, la physionomie, l'accent, le parfum, qui

[1] *Op. cit.*, page 336.

Digitized by Google

n'appartiennent guère qu'au premier jet, n'en souffrissent ; que l'ouvrage amendé, régularisé, ne perdît de son allure libre et rapide, danger toujours subsistant et auquel il est si difficile d'échapper quand on n'a pas senti surgir spontanément du fond de soi-même la raison de ce remaniement intégral..... Aujourd'hui, le volume me fait l'effet d'être à la fois un portrait et un tableau, de constater également l'identité du sujet et du peintre, de donner l'inspiration qui se sent si bien libre et sans contrôle [1]. »

Que ce précieux travail ne reste donc pas inconnu plus longtemps du public chrétien, et qu'il puisse aussi bientôt lire les *Questions de philosophie religieuse* de M. le duc de Broglie, dont le manuscrit communiqué à Mme Swetchine lui inspirait les lignes qu'on va lire :

« Le livre de M. de Broglie est la véritable expression des besoins de ce temps-ci ; il ouvre la voie où l'on marchera après lui, mais rarement d'un pas aussi ferme. Avant tout, c'est neuf ; c'est la conscience de la force en elle-même qui s'écoute dans le recueillement d'une profonde sincérité. C'est simple comme l'âme ; on y touche la réalité, on croit y entendre respirer les perplexités et les joies de l'intelligence. Dans cette polémique, on croit voir les cercles qui enferment l'objection se serrer, se rétrécir successivement, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus, non-seulement à la vaincre, mais même à la faire disparaître complétement. — Après s'être nourri longtemps du duc de Broglie, ce qui frappe, dans toute lecture qui vient après lui, c'est que l'oreille, montée au diapason de la vérité, contracte une susceptibilité, une délicatesse d'ouïe, bien facile à blesser. Cela fait vivre mon esprit d'une manière nouvelle, cette manière droite, généreuse, élevée à force d'être vraie, qui laisse scrupuleusement à l'objection sa forme intrinsèque et n'impose jamais la vérité arbitrairement..... Je vais vivre de sa lumière jusqu'à mon dernier moment ; elle m'a permis de ranger dans ma tête tout ce qui s'y heurtait dans l'ombre, d'y classer avec ordre ce que je savais confusément. Quel intérêt dans cette universalité de connaissances, répandant tant de lumière et d'enseignements variés à travers l'enchaînement des pensées [1] ! »

Le chapitre auquel nous avons emprunté ces citations est entièrement nouveau. Tous les autres ont été revus avec le plus grand soin, et enrichis de documents qui manquaient à la première édition. C'est ainsi que dans le chapitre XII, consacré aux rapports de

[1] *Op. cit.*, pages 347 et suivantes.
[1] *Op. cit.*, pages 351 et suivantes.

Digitized by Google

Mme Swetchine et du P. Lacordaire, M. de Falloux a pu mettre à profit les *Mémoires* de l'illustre dominicain publiés en 1869 par M. de Montalembert sous ce titre : *Testament du P. Lacordaire.* Nous trouvons également dans ce chapitre une précieuse lettre inédite, celle que le P. Lacordaire écrivit à Mme Swetchine en lui faisant don du manuscrit de la *Vie de saint Dominique :*

« *A Madame Swetchine.*

» Je vous renvoie, chère amie, le manuscrit de la *Vie de saint Dominique.* Je n'ai point fait disparaître les corrections tracées de votre main, afin qu'elles vous rappellent, et à quiconque les verra, ce que vous fûtes pour moi par l'amitié et le bon conseil. Ce sera comme un hiéroglyphe dont je dépose ici le sens. J'ignore si Dieu me permettra jamais d'écrire un ouvrage de plus longue haleine. J'ai bien des choses dans le cœur; il me semble que ma pensée se dilate et s'affermit chaque jour; mais que d'arbres qui meurent en pleine séve, n'ayant donné que peu de fruits à la main qui les planta ! Si la parole m'ôte le temps d'écrire ou que la mort me retire la plume des doigts, la *Vie de saint Dominique* restera comme un obélisque solitaire à qui son isolement même donne du prix et de la grâce. Si, au contraire, je dois fournir toute une course d'homme, et laisser derrière moi un plus complet monument, les pages suivantes auront pour vous qui m'aimez, le charme d'une jeunesse qu'on a connue et protégée.

» Je souhaite qu'un jour quelqu'un de vos neveux, en les retrouvant dans votre héritage, sache qu'il eut pour aïeule une femme dont saint Jérôme eût été l'ami, comme de Paule et de Marcelle, et à qui rien ne manqua qu'une plume assez illustre et assez sainte pour dire ce qu'elle était.

» Paris, le 22 février 1841.

» *Fr. Henri-Dominique* LACORDAIRE,
» Des Frères-Prêcheurs [1]. »

C'est de cette *Vie de saint Dominique*, avec les *corrections* de Mme Swetchine, que Châteaubriand disait : « Ce n'est pas seulement » un talent hors ligne, c'est un talent unique; c'est immense comme » beauté; je ne sais pas un plus beau style ! »

Mort à Sorrèze, le 21 novembre 1861, le P. Lacordaire a vécu assez pour lire le livre de M. de Falloux et pour reconnaître avec

[1] *Op. cit.*, page 316.

Digitized by Google

bonheur que cette plume digne d'apprendre au monde ce qu'était Mme Swetchine ne lui a pas manqué.

La première édition se terminait par une lettre de M. de Falloux à M. de Montalembert, en date du 22 septembre 1857, où sont retracés les derniers jours de l'amie du P. Lacordaire. Je sais peu de pages qui soient plus éloquentes et d'une beauté plus achevée; on ne peut les lire sans larmes, et elles couronnent dignement la *Vie de Mme Swetchine*. M. de Falloux leur a donné pour complément, dans cette édition définitive, quelques-unes des lettres qui lui furent adressées durant les jours de la maladie et au lendemain de la mort de Mme Swetchine : couronne funèbre tressée par la main pieuse de M. de Montalembert et de M. de Tocqueville, du comte Rodolphe de Maistre et du baron d'Eckstein, du prince Albert de Broglie et du P. Lacordaire !

## III

Le second volume — *Œuvres et Méditations* — est dédié au comte Jules de Bertou, à M. Albert de Rességuier, au prince Augustin Galitzin, à M. Paul de Rességuier et à l'abbé de Cazalès. M. de Falloux a tenu à placer leurs noms à côté du sien. Une constante souffrance aux yeux lui interdisant, depuis plusieurs années, la lecture et l'écriture, — n'est-il pas de la famille de M. Berryer, qui, lorsque l'Académie française l'appela dans son sein, disait, avec son aimable et beau sourire : *Hélas ! je ne sais ni lire ni écrire !* — il a dû faire appel à quelques amis pour l'aider dans le travail de recherches et de coordination rendu nécessaire par l'état dans lequel se trouvaient les manuscrits de Mme Swetchine. Les papiers qu'elle laissait ressemblaient en effet beaucoup à ceux de M. Joubert, ce rare et charmant esprit qui avait, comme elle, caché sa vie et son talent, et, comme elle, avait mis à fuir la renommée le soin que tant d'autres mettent à la poursuivre.

« Les manuscrits de M. Joubert — dit son éditeur, M. Paul Raynal — se divisaient en deux parties distinctes : d'un côté, des feuilles détachées, couvertes d'ébauches et jetées sans ordre dans quelques cartons; de



Digitized by Google

l'autre, une suite de petits livrets, au nombre de plus de deux cents, où il avait inscrit, jour par jour, ses réflexions, ses maximes et l'analyse de ses lectures..... Les pensées n'y sont écrites qu'au crayon; des renvois, des lacunes, des abréviations fréquentes en rendent l'intelligence, la lecture extrêmement pénible. Souvent la phrase n'est qu'indiquée; la conséquence arrive sans les prémisses; le trait est lancé vers un but inconnu. Souvent aussi, en relisant d'anciens cahiers, l'auteur complète ou modifie sa pensée sur le livret courant, sans retoucher aux mots passés, sans indiquer la relation des mots présents. Il écrit le jour, il écrit la nuit. Au lit ou debout, dans son cabinet ou pendant ses promenades, à pied ou en voiture, il a toujours avec lui son petit crayon d'or, son petit cahier, et ses impressions y sont consignées avec une constance qui ne se dément jamais, mais sans suite, sans prétention, sans le moindre souci d'un regard étranger. Ainsi s'étaient amassées d'immenses richesses que ne devait pas mettre en œuvre la main qui les avait rassemblées [1] ».

Après l'éditeur de Joubert, écoutons l'éditeur de Mme Swetchine ;

« Les *Pensées* et les autres pages qu'on va lire, celles même qui pourraient porter le nom de *Traité*, ont été écrites à diverses reprises, sans plan fixe, sans dates certaines, sur des feuilles volantes jetées successivement au fond d'une enveloppe, ou roulées en liasses informes sous la garde d'une épingle. L'écriture en est toujours très-rapide, souvent presque indéchiffrable; beaucoup ont été tracées au crayon [2] ».

Les pages placées sous le titre d'*Airelle*, ou plutôt sous celui de Klukva Podsnejnaia, *Airelle qui a été sous la neige*, sont les seules qui aient été recueillies avec soin et transcrites par elle-même en un petit volume. Le titre est russe, mais est-il rien de plus délicat, de plus ingénieux, de plus fin, — de plus français en un mot — que les pensées cachées sous ce titre exotique? J'en citerai ici quelques-unes :

« — Jamais deux personnes n'ont lu le même livre ni regardé le même tableau.

— Si on se permettait les noms propres, avec quelle facilité ne ferait-on pas la liste des quatre-vingt-dix-neuf justes, dont le salut réjouit moins le Ciel que le retour d'un seul pécheur !

[1] *Pensées, Essais, Maximes et Correspondance de J. Joubert*, recueillis et mis en ordre par M. Paul Raynal. Tome I, *Notice*, page 76.

[2] *Œuvres* de Mme Swetchine, *Préface*, page 1.

Digitized by Google

— C'est prodigieux, tout ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout.

— Le plus coupable des excès de la liberté est de se nuire à elle-même.

— Il y a des gens qui ne parlent jamais d'eux-mêmes, mais c'est pour y penser toujours.

— La méfiance a bien aussi ses dupes.

— La plus dangereuse des flatteries est l'infériorité de ce qui nous entoure.

— Allons toujours au delà des devoirs tracés et restons toujours en deçà des plaisirs permis.

— Les cœurs aimants sont comme les indigents : ils vivent de ce qu'on leur donne.

— Il y a dans l'exemple une puissance qui surpasse toutes les autres : sans y songer, on redresse les autres en marchant droit.

— Au fond, il n'y a dans la vie que ce qu'on y met... »

C'est dans l'hiver de 1811, que les *Airelles* ont été écrites. Mme Swetchine, à cette date, n'avait encore jamais quitté la Russie.

La France — la France d'autrefois, — a eu cette heureuse fortune de susciter et d'attirer à elle, par le rayonnement de son génie et de sa gloire, plus d'un écrivain né au delà de ses frontières. La Suisse lui a donné Jean-Jacques Rousseau, Benjamin Constant, Vinet, Toppfer; la Hollande, Mme de Charrière; la Savoie, saint François de Sales, Saint-Réal, Joseph et Xavier de Maistre; la Russie, Mme de Krüdner et Mme Swetchine.

Mme Swetchine avait trente-quatre ans lorsqu'elle vint en France pour la première fois, à la fin de 1816. Mais il y avait seize ans qu'elle vivait dans la société du comte de Maistre; n'était-ce pas déjà vivre en France, et dans la vraie France, dans celle de Bossuet et de Fénelon? « Dans peu vous verrez à Paris, écrivait Joseph de Maistre à M. de Bonald, le 20 mai 1816, une dame russe, Mme de Swetchine, femme d'un ancien gouverneur général, et peut-être encore Mme sa sœur. Toutes les deux sont très-bonnes à connaître; mais la première est une amie que je prends la liberté de vous recommander très-particulièrement. Vous n'aurez jamais vu plus de morale, d'esprit et d'instruction réunis à tant de bonté. » — Et M. de Bonald répondait à son illustre ami, le 22

Digitized by Google

mars 1817 : « Avant de vous parler, ou de vous, Monsieur le comte, ou de moi, il faut bien que je vous parle de l'adorable comtesse, et que je vous remercie de me l'avoir fait connaître. Si j'avais à vous peindre son esprit, son âme, ses principes, je serais fort embarrassé de pouvoir vous en donner une juste idée..... Il me suffira de vous dire, Monsieur, que quand je vous aurai connu vous-même et en personne, comme je connais aujourd'hui votre franco-russe, il ne me restera, je crois, plus personne à voir sur la terre, et j'aurai le type, dans les deux sexes, de la perfection, de l'intelligence et de la raison..... Tout le monde se la dispute. » Et dans une autre lettre, en date du 2 décembre 1817 : « Je n'ai plus trouvé ici cette excellente et spirituelle femme, qui n'a de russe que son nom, et qui d'ailleurs, est toute Française pour nous, et des bonnes et anciennes françaises d'opinions, de sentiments, de goûts, de grâces, de bontés et de politesse [1] ».

C'était bien une Française, en effet, en dépit de son acte de naissance, que celle à qui nous devons ces admirables pages sur *la Résignation* et sur *la Vieillesse*, ces *Pensées* exquises, ces *Lettres* où l'esprit le plus fin recouvre le plus solide bon sens. On y trouve sans doute quelquefois un peu de subtilité; mais ce léger défaut est racheté au centuple par des trésors de finesse féminine et de clairvoyance chrétienne. Il y a là autre chose et plus qu'un écrivain : il y a une âme. « Il faut, disait Joubert, qu'il y ait, dans notre langage écrit, de la voix, *de l'âme...* » — L'âme, cette source secrète et profonde, qui répand autour d'elle la fraîcheur et la fertilité, et dont l'absence frappe de sécheresse et de stérilité les plus beaux talents, Benjamin Constant, par exemple, dont je rappelais le nom tout à l'heure.

Je ne terminerai pas cette rapide appréciation du second volume de Mme Swetchine, — *Œuvres et Méditations*, — sans faire à M. le comte de Falloux une légère chicane. Indépendamment des *Airelles*, ce volume contient un recueil de *Pensées*. Je n'en citerai aucune, parce que si je voulais donner la fleur du panier, elles y passeraient

[1] *Lettres et Opuscules* inédits, du comte Joseph de Maistre, I, pages 362, 528, 537.

Digitized by Google

toutes. Mais pourquoi ces *Pensées* sont-elles imprimées les unes à la suite des autres, presque sans solution de continuité? Pourquoi, comme dans tous les recueils de ce genre, — La Rochefoucauld, Vauvenargues, Joubert, — ne sont-elles pas séparées par des chiffres romains? Ainsi entassées, jetées à pleines mains ou à pleines pages, les *Pensées* perdent de leur prix. Il n'est pas bon que l'œil ou que l'esprit en saisisse un trop grand nombre à la fois. Ce sont liqueurs exquises qui demandent à être servies goutte à goutte et lentement savourées : il ne convient pas de les boire à pleins verres.

## IV

Les beaux livres du P. Chocarne et de M. Foisset nous ont fait pénétrer dans l'intimité du P. Lacordaire; nulle part cependant on n'apprend à mieux connaître l'illustre dominicain que dans sa correspondance avec Mme Swetchine; il est là tout entier, avec ses illusions et ses erreurs, — qui furent celles de son époque encore plus que les siennes, — avec son charme incomparable et son incomparable éloquence, avec sa vertu, son courage et sa foi.

La première lettre du P. Lacordaire à Mme Swetchine est du 13 décembre 1833; la dernière est du 24 août 1857.

A l'heure où commence cette correspondance, à cette date de décembre 1833, celui qui devait être le Père Lacordaire et qui n'était encore que l'abbé Lacordaire, venait de rompre avec l'abbé de la Mennais et de se soumettre à la décision du Saint-Siége. Il écrivait à Mme Swetchine :

« Voilà une portion de ma carrière achevée; j'entre dans une situation toute nouvelle, où sans doute les agitations extérieures et les chances de toute nature ne manqueront pas puisque c'est notre sort, mais j'ai gagné à ceci une connaissance de mes devoirs plus étendue et une paix qui ne pourra plus se perdre, parce qu'elle est celle de Dieu. Vous m'êtes apparue entre ces deux portions si différentes de ma vie, comme apparaît l'ange du Seigneur à une âme qui flotte entre la vie et la mort, entre la terre et le ciel. Puis une fois dans le ciel on ne se quitte plus. »

Digitized by Google

Pendant vingt-quatre ans, à partir de cette lettre du 13 décembre 1833, *les agitations extérieures et les chances de toute nature* n'ont pas manqué à l'abbé Lacordaire. Dans chacune de ces épreuves, il trouva près de lui les encouragements, les conseils pleins de raison, de force, de pénétration et de douceur, de la noble et sainte femme qui, suivant l'heureuse expression de M. de Pontmartin, avait accepté vis-à-vis de lui une sorte de maternité spirituelle et adoptive [1]. Aussi le P. Lacordaire, dans ces merveilleuses pages dictées sur son lit de mort et où il a retracé, en traits immortels, l'histoire de sa vie, a-t-il pu dire en toute vérité : « Depuis ce jour, — celui de sa soumission au Saint-Siége, — je ne pris aucune résolution sans la débattre avec elle, et je lui dois sans doute d'avoir touché à bien des abîmes sans m'y briser [2]. »

Et maintenant avons-nous besoin d'insister sur l'intérêt que présente cette correspondance où Lacordaire nous apparaît tel qu'il était, simple et grand, naïf et fin, énergique et *bon enfant*, quelquefois avec toutes les puissances de son éloquence, toujours avec le charme de sa nature franche, originale et primesautière ?

« Ne comptez pas avec moi, écrivait-il le 16 juin 1844, ne comptez pas avec moi qui suis bien le moins écrivant des hommes. » Les lettres à Mme Swetchine n'en sont pas moins au nombre de 228 ; celles de Mme Swetchine sont au nombre de 23 seulement. Beaucoup ont été perdues ; celles qui ont été conservées suffiraient à marquer la place de Mme Swetchine comme écrivain ; elles ne pâlissent point à côté des lettres du P. Lacordaire.

Au début de sa vie, Mme Swetchine a reçu les conseils et a été l'amie de Joseph de Maistre ; dans ses dernières années, elle a été l'amie et le conseil du P. Lacordaire. Lacordaire et Joseph de Maistre, ces deux noms immortels, seront dans la postérité inséparables du sien.

Au milieu des tristesses et des hontes de l'heure présente, en face des inquiétudes de l'avenir, comment ne pas éprouver un sen-

[1] *Nouveaux Samedis*, tome I.
[2] *Testament du P. Lacordaire*, p. 74.

Digitized by Google

timent de consolation et d'espoir en revenant par le souvenir sur tant de nobles et saintes existences, en relisant ces œuvres où revivent tant de pures et vaillantes physionomies : la *Vie du P. Lacordaire*, par le P. Chocarne et par M. Foisset, — la *Vie du P. de Ravignan*, par le P. de Pontlevoy et par M. Poujoulat, — *Mme Swetchine*, par M. de Falloux, — *le cardinal de Cheverus*, par M. Hamon, — la *Vie de la sœur Rosalie*, par M. de Melun, — les *Souvenirs de l'Ecole Sainte-Geneviève*, par le P. Chauveau, — la *Vie de M. Caucky*, par M. A. Valson, — *Henri Perreyve*, par le P. Gratry [1], — *Aurélien de Sèze*, par M. Auguste Nicolas, — la *Vie de Royer-Collard*, par M. de Barante, — *Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu*, — *Albert, Alexandrine, Olga et Eugénie de la Ferronnays*, par Mme Craven [2], — le *Journal d'Eugénie de Guérin* et celui d'*André-Marie Ampère*?

Ces livres ont un trait commun : ceux dont ils nous retracent l'existence étaient tous catholiques et royalistes. Révolutionnaires, où sont, dans votre camp, les héros, les héroïnes que vous oserez mettre en regard des nôtres?

Que les hommes de bonne foi se demandent pourquoi les écrivains de l'école révolutionnaire ne publient jamais, sur les hommes qu'ils proposent à notre admiration, un livre comme ceux que je viens de rappeler, une de ces biographies amples, copieuses, où abondent les documents inédits, les lettres intimes, et qui nous donnent l'homme tout entier? Pourquoi? Est-ce donc qu'ils seraient réduits à dire, comme le lion de la fable :

Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre?

[1] Au livre du P. Gratry il convient d'ajouter le volume, récemment publié, des *Lettres de l'abbé Henri Perreyve* (Paris, 1872, Charles Douniol et Ce, éditeurs). On ressent, à la lecture de ces lettres, cet attrait si vif qu'inspirait à tous ceux qui l'approchaient cet admirable jeune homme qui avait reçu du ciel la générosité du cœur et les grâces de l'esprit, le talent de l'écrivain, les dons de l'orateur, et qui est mort à trente-quatre ans!

[2] Le *Récit d'une Sœur*, par Mme Augustus Craven, née la Ferronnays.

Digitized by Google

Non, non, ce n'est ni le talent qui leur manque, ni assurément la modestie qui les arrête. Ils ne le font pas, parce qu'ils savent bien que leurs faux grands hommes, avec leurs oripeaux de théâtre, ont besoin de la lumière du lustre et qu'ils ne supporteraient pas un instant la lumière véritable, celle qui ne se joue point seulement à la surface, mais qui montre le fond des cœurs.

Sachons donc être fiers de notre double titre de Catholiques et de Royalistes. Ne l'abdiquons jamais devant les menaces de l'Athéisme et de la Révolution. Luttons sans faiblir, les yeux fixés sur tant de généreux modèles. Le succès trahira peut-être nos efforts; luttons quand même, sans autre souci que le souci du devoir, et redisons avec Mme Swetchine :

« Les situations où le succès est indispensable sont mauvaises, et bonnes seulement celles où la conscience tranquille peut après tout s'en passer [1] ».

EDMOND BIRÉ.

[1] Mme Swetchine, *Œuvres et Méditations*, page 75.

Digitized by Google

POÉSIE

—

# EN MARGE DU LIVRET

A Mme ARTHUR DE LA BORDERIE.

—

Nantes pour deux mois s'est fait un musée,
Écrin précieux où resplendit l'Art :
Toile neuve et toile à bordure usée
Y charment longtemps l'âme et le regard.

Pour moi c'est un champ plein de poésie,
Où, tel que l'abeille et le papillon,
J'erre et je butine à ma fantaisie,
Comme si j'étais seul dans le Salon.

Je ne cherche point quels tableaux on vante;
Je n'admire point d'après un journal :
Que la main y soit plus ou moins savante,
Toute œuvre me plaît où luit l'idéal.

Au bord du livret parfois je crayonne,
Sans prendre souci des passants railleurs,
En face d'un cadre où le beau rayonne,
Des vers qui voudraient peindre les couleurs.

Digitized by Google

Bretonne enchaînée en ce grand Versailles,
Voici deux tableaux : examinez-les;
Mais le pourrez-vous, au sein des batailles
Dont va retentir le royal palais ?

Nantes, 9 novembre 1872.

---

## L'HIVER *.

Dans un jardin solitaire,
Par un temps grisâtre, on voit
Sur un mur deux pots de terre,
L'un renversé, l'autre droit.

Près du fuchsia, qui penche
Sa tige d'un air navré,
Le violier tend sa branche,
Et rit d'être un peu poudré.

Car à ses fleurs, où domine
Le ton jaune d'un louis,
La neige a mis son hermine,
Qui brille aux yeux éblouis.

Trois mésanges sont placées
Bien en ligne sur le mur;
Et voici leurs trois pensées :
« Oh ! l'hiver, oh ! que c'est dur ! »

Leur charmante tête bleue,
Où l'œil s'éteint, inactif,
Ne bouge pas, et leur queue
N'a plus son mouvement vif.

* Toile de M. Eugène Bidau, de la Roche-sur-Yon (Vendée).

Digitized by Google

Or, tandis que dans l'espace
Ils regardent vaguement,...
Près des trois oiseaux se passe
Un fort grave événement.

Au pied du violier même,
Une de leurs sœurs s'est fait
Un nid où du froid extrême
Elle ressent moins l'effet.

Un rouge-gorge se dresse,
Méditant un noir dessein,
Sous la pauvrette en détresse :
Vous diriez d'un spadassin.

Envieux de sa retraite,
Il la menace du bec ;
Mais la mésange s'apprête
A détacher maint coup sec.

Elle tremble et bat de l'aile;
Pour qu'ils chassent l'agresseur,
A la rescousse elle appelle :
Eux, laissent crier leur sœur.

Contre l'attaque insolente
Que feront-ils ? rien ! rien ! rien !
Dans leur pose somnolente
Ils restent, s'y trouvant bien.

Ah ! cet égoïsme étrange,
Français, nous le connaissons !...
Allons, sois brave, ô mésange !
Dompte les lâches frissons ;

Tu sers une juste cause :
Meurs pour ton royaume étroit !...
— Chez vous aussi, triste chose !
*La force prime le droit.*

---

Digitized by Google

## JEANNE D'ARC *.

Périras-tu, pauvre royaume,
France, que foulent les Anglais?...
Non! le vengeur croît sous le chaume,
Si ton roi tremble en son palais :
C'est la douce enfant d'un village,
Une humble vierge, à qui les saints,
Dévoilant leur brillant visage,
Du Ciel transmettent les desseins.

O bergère! tes *voix* ne t'avaient pas trompée :
C'est Dieu qui t'appelle; obéis!
Dépose ton fuseau; ceins l'armure et l'épée;
Il est temps : sauve ton pays!

—

Son glaive au soleil étincelle,
Et tous les cœurs sont raffermis,
Et sur les pas de la Pucelle
Orléans vole aux ennemis.
A sa vaillance surhumaine
Quelle vaillance eût résisté!...
Que lui faut-il? une semaine,
Et l'usurpateur est dompté.

Ta noble mission touche à son but suprême :
Gloire à Dieu! Jeanne, gloire à toi!
Tu vois ton souverain sacré par le saint chrême;
Au royaume tu rends son roi.

—

* Toile de Mme de Châtillon.

Digitized by Google

Pleurons !... l'enfant dont la bannière
Du joug préserva les Français,
Pleurons ! la voilà prisonnière...
Le feu va payer ses succès !
Nul glaive, ô honte ! ne se tire
Pour l'arracher à ses bourreaux !...
Dieu la met, par un tel martyre,
Au-dessus des plus grands héros.

Jésus, le Rédempteur, sur un gibet infâme
Voulut se laisser attacher :
O notre Rédemptrice ! on allume la flamme...
Jésus t'attend... monte au bûcher !...

—

Durant ces mois épouvantables
Où ton pays faillit périr,
Contre les Teutons implacables
Que ne vins-tu nous secourir ?
Le Ciel se venge de nos crimes :
Ah ! notre orgueil est bien puni !
Nous roulons, roulons aux abîmes...
Sommes-nous un peuple fini ?...

Redeviens, Jeanne d'Arc ! l'Ange de délivrance :
Pousse un cri de ton cœur ardent,
Dis à Jésus : « Seigneur ! ne fais pas de ma France
» La Pologne de l'Occident ! »

ÉMILE GRIMAUD.

Digitized by Google

# L'AMIRAL BOUET-WILLAUMEZ

L'AMIRAL BOUET-WILLAUMEZ ET L'EXPÉDITION DANS LA BALTIQUE, par M. Félix Julien. — Un vol. in-12, Paris, Plon.

—

Le héros de ce petit livre était breton ; l'auteur, digne de l'être par la naissance, l'est de cœur et de sympathie : double motif pour que nous consacrions ici quelques lignes à l'un et à l'autre.

Aussi bien, le premier est mort malheureux, injustement attaqué, et où, mieux que dans ce recueil, pourrait être accueillie la défense de sa mémoire ?

Le héros d'abord. L'amiral Bouët le fut, dans le vrai sens du mot, par plus d'un côté, par la hauteur de l'âme, la fière indépendance du caractère, la droiture, la franchise, la loyauté (M. Julien en cite une preuve bien rare, et que nous soupçonnons d'être tout intime et personnelle); par l'ardent patriotisme, la dévorante activité, le dévouement au devoir, et enfin par ce je ne sais quoi de vif, d'enthousiaste et d'original, qui complétait sa physionomie, l'une des plus en dehors de la marine française, si riche en types divers. Breton et marin de vieille roche, c'est tout dire.

Né à Brest en 1808, le jeune Bouët entre, à treize ans, à l'École navale. Aspirant, il assiste à la journée de Navarin ; enseigne, à la prise d'Alger. Lieutenant de vaisseau, puis commandant, il travaille, pendant dix ans, avec une infatigable ardeur, à l'extension et à la prospérité de notre colonie du Sénégal, en même temps qu'à la répression de l'odieux trafic des noirs. Contre-amiral et chef d'état-

Digitized by Google

major de l'escadre de la mer Noire, en 1853, il prend ses mesures et combine ses plans avec une telle habileté et une telle précision, que toute l'armée française, transportée d'un coup sur la plage d'Oldfort, avec vivres, chevaux, artillerie, sous l'œil de l'ennemi, allait se trouver prête à livrer sans désemparer et à gagner la bataille de l'Alma : opération gigantesque, admirable, sans analogue dans les guerres précédentes, et dont l'honneur est dû surtout à l'amiral Bouët, ainsi qu'aux généraux Trochu et Martimprey.

Manœuvrier et praticien de premier ordre, ce fut l'amiral Bouët qui fut l'initiateur de la substitution de l'hélice au système à roues dans les bâtiments de guerre. Infatigable, se dépensant de corps et d'esprit, de l'action et de la plume, au service de son pays, ce fut lui encore qui le premier formula les principes de la tactique nouvelle des cuirassés à éperon, principes que l'amiral Tegethoff devait, trois ans plus tard, si brillamment appliquer à Lissa.

Arrive cette guerre néfaste de 1870, guerre aussi follement déclarée que follement conduite. Marine, Guerre, diplomatie, rien n'était prêt. Point d'alliances (M. de Cadore, qui devait préparer celle du Danemark, était encore à Paris le 25 juillet, dix jours après la déclaration de guerre !), des forteresses inachevées ou vieillies et désarmées, Metz sans vivres, Strasbourg avec ses anciennes murailles de Vauban, deux cent mille hommes à peine à opposer à un million et demi d'Allemands... Tout a été dit sur cette vertigineuse folie, qui restera l'objet de la stupeur des siècles.

La Marine elle-même fut prise au dépourvu. Son matériel flottant, il est vrai, n'avait jamais été aussi puissant; mais, partiellement armé, il se trouvait en outre dispersé sur toutes les mers. Les équipages venaient d'être en partie licenciés, par mesure d'économie. Nos magasins étaient à moitié vides. Ce fut dans les ports comme un effarement. Or, il s'agissait d'agir avec une promptitude foudroyante, pour surprendre un ennemi aussi vigilant et aussi savamment organisé. Un jour peut décider du sort de la guerre, de la France : une semaine entière est perdue en compétitions, en mesquines questions de personnes ! Cependant le choix du vice-amiral

Digitized by Google

Bouët s'imposait pour commander l'escadre destinée à opérer contre la Prusse. Dès 1867, au lendemain de Sadowa, s'inspirant de son expérience de Crimée, le vaillant marin a tracé le plan d'un débarquement sur la côte allemande, plan où tout est prévu, calculé, car il est aussi prudent et réfléchi qu'enthousiaste et audacieux.

Nommé enfin le 22 juillet, il arbore, le 23, son pavillon à bord de la *Surveillante;* le 24, il appareille de Cherbourg avec une flottille de sept cuirassés, à demi armés. Il va enfin réaliser son plan d'attaque, son *carré naval,* si longtemps rêvé, sa tactique d'abordage à l'éperon, renouvelée des antiques guerres puniques, mais avec quelle autre puissance! A toute vapeur, il franchit la Manche, cherchant partout la flotte prussienne, pour engager avec elle un duel mémorable. Vaines recherches! le moment est passé. Les huit jours perdus ont permis à notre prudent ennemi de se réfugier au fond du golfe de la Jahde, d'où il n'osera plus sortir. Tant, sur mer comme sur terre, le caractère des deux belligérants se dessine!

La Jahde n'en restait pas moins l'objectif de l'amiral, et nul doute qu'il ne fût parvenu à forcer son adversaire jusque dans sa retraite. Mais, le 2 août, une dépêche lui donne l'ordre d'entrer dans la Baltique, pour y préparer les voies au débarquement projeté.

Avec son ordinaire activité et bien qu'à regret, l'amiral franchit le Cattégat, le grand Belt, menace Kiel en passant, sonde les côtes du Holstein, du Mecklembourg, de la Poméranie, interrogeant anxieusement l'horizon, cherchant du regard la fumée d'un convoi... Où donc est la flotte amenant le corps d'armée qui doit faire, sur les derrières de l'ennemi, une diversion peut-être décisive? — Wissembourg, Reichschoffen, Saarbrück répondent! Surprise, battue, envahie, après trois semaines d'une inaction mortelle, la France n'a plus assez de soldats pour défendre sa propre frontière. Bien loin de pouvoir confier à la Marine les 30,000 hommes promis, la Guerre, dont les armées étaient à moitié anéanties d'un seul coup et le matériel en grande partie pris ou bloqué, faisait un suprême appel à sa sœur de mer...

On sait comment cet appel fut entendu, comment la Marine

Digitized by Google

donna, sans compter, hommes, canons, armes et munitions de toute sorte ; on sait quel lustre immortel allait jeter sur le deuil de nos désastres l'héroïsme de nos marins, sur tous les champs de bataille. A l'armée de la Loire, à l'armée du Nord, à l'armée de l'Est, partout, dignes émules des zouaves pontificaux, les « zouaves bleus », conduits par les Penhoat, les Jaurès, les Jauréguiberry, les du Temple, les Goujard, les Rolland, les Martin des Pallières, etc., forcèrent l'admiration de l'ennemi lui-même, stupéfait d'un « aussi étonnant mépris de la mort [1]. » Si toute la seconde armée de Mac-Mahon avait été à la hauteur de cette petite phalange d'infanterie de marine, troupe jusque-là méconnue, qui s'illustra si fort à Bazeilles, — Sedan aurait pu être un triomphe au lieu d'être la plus affreuse des catastrophes. Les marins, pour la plupart bretons, qui vinrent s'enfermer dans Paris, furent et resteront la légende de ce siége légendaire. Sous la direction de chefs dignes d'eux, bretons aussi en partie, des Pothuau, des Saisset, des La Roncière, des Krantz, des Fleuriot de Langle, des du Quillio, des Méquet, etc., pendant cinq mois, avec le plus admirable courage et une non moins admirable discipline, ils défendirent ce grand vaisseau de la cité parisienne, lançant jour et nuit la mitraille par tous les sabords de ses remparts et de ses forts détachés, quand, le fusil ou la hache d'abordage à la main, ils n'allaient pas relancer le trop prudent assiégeant jusque dans ses tanières de fauve... Et, quand vint le jour où la famine, se liguant avec une fortune constamment adverse au dehors, imposa un terme à la lutte, on vit de vieux marins, officiers ou simples matelots, égarés par une héroïque folie, la rage au cœur, refuser de sortir vivants de leurs forts démantelés par un bombardement furieux, et se tuer de désespoir sur leurs canons encore fumants... Deux cent mille de tels hommes auraient tenu tête au million des envahisseurs et sauvé la France, — pourvu toutefois que ne vînt pas s'imposer à eux et s'improviser leur amiral quelque avocat de taverne... Éparpillés çà et là par poi-

[1] *Gazette de Cologne.*



Digitized by Google

gnées, que pouvaient-ils pour enrayer ce cours inouï de défaites ? Ces héros ne prévoyaient pas que ce noble vaisseau qu'ils venaient de défendre si vaillamment contre le Prussien, allait être capturé par les forbans de la Commune et à demi submergé par eux dans les flammes et le sang !

Et, cependant, que faisait dans la mer Baltique l'amiral Bouët ? Par la faute des circonstances et celle des hommes, il en était réduit désormais au rôle ingrat et stérile, stoïquement accepté et rempli, d'un simple blocus, avec des vaisseaux de combat, dont quelques-uns calaient jusqu'à *trente* pieds, dans une mer peu profonde, en proie aux bourrasques du nord, aux tempêtes de l'hiver; au milieu de côtes basses et dangereuses, hérissées de torpilles et d'estacades, dont force était de se tenir éloigné sous peine de naufrage. Rôle doublement ingrat et doublement stérile, puisqu'il allait attirer au brave amiral d'aussi injustes accusations. Les Jean-Bart de cabinet, les Duguay-Trouin du feuilleton ont hautement incriminé la conduite du chef de l'escadre de la Baltique, blâmant son inaction, lui traçant après coup un programme, brûlant telle ville, forçant telle passe. Certes, si un homme avait pu, dans de telles conditions, frapper quelque grand coup, l'amiral Bouët, de nature audacieux jusqu'à la témérité, eût été cet homme-là. Mais quoi ? un ennemi invisible, ou plutôt absent, des ports de guerre ou de commerce situés au fond de golfes ou sur des fleuves, à plusieurs lieues dans l'intérieur. Que l'on se figure une flotte ennemie tentant de remonter la Loire, pour venir brûler Nantes, et on se fera l'idée de l'impossibilité où était le chef d'escadre français d'essayer quelque attaque sérieuse, avec les moyens mis à sa disposition, sans canonnières, sans bombardes, sans bâtiments légers permettant l'approche des côtes. Et pour quel résultat tenter une attaque hérissée de tant de difficultés et désormais sans aucune utilité stratégique ? Celui d'amener infailliblement les plus terribles représailles de la part d'un implacable ennemi qui occupait le tiers de la France et brûlait un village pour venger la mort d'un uhlan ! Qui dira pour quel chiffre les pertes du

Digitized by Google

commerce allemand, résultant du blocus ou des prises opérés par notre marine, sont entrées dans le calcul de la monstrueuse rançon imposée par notre judaïque vainqueur !

Il faut lire l'éloquent plaidoyer de M. Julien pour son illustre et malheureux client, plaidoyer, non point d'un banal avocat, mais d'un homme du métier, d'un juge compétent. Aussi émouvantes que persuasives, ces pages gagneront leur cause auprès des plus prévenus.

L'amiral revint de cette croisière le cœur brisé, moins encore par l'injuste impopularité qui le frappait, que par les malheurs de la France. Il ne put survivre à ce coup : quelques mois après, ce cœur si chaud, si vaillant, si plein de vie encore, semblait-il, cessait de battre... « Il est mort du deuil de la patrie », a dit sur sa tombe, prématurément ouverte, un de ses dignes compagnons d'armes, l'amiral Jurien de la Gravière.

Trop justement sévère pour les imprévoyants et les incapables qui, à des titres divers, semblent avoir pris à tâche de travailler à l'envi à nos désastres, — l'histoire sera indulgente à l'amiral Bouët-Willaumez et verra en lui la noble victime du devoir, de la discipline et des fautes d'autrui.

En attendant ce verdict et pour le préparer, M. Félix Julien, en homme de cœur, a pris à tâche de venger la mémoire de son illustre ami. Dignes l'un de l'autre, futur client et futur défenseur avaient appris à s'apprécier et à s'estimer mutuellement, dans des rapports prolongés et intimes, malgré la différence du rang hiérarchique. Officier des plus distingués lui-même, que des maladies précoces contractées au service et une retraite prématurée ont seules empêché d'atteindre à un brillant avenir, M. Julien, dans plusieurs ouvrages successivement publiés, a fait preuve d'un sérieux mérite scientifique et littéraire. Que, dans ses *Harmonies de la mer,* il expose les merveilles, récemment dévoilées, de la météorologie marine ; que, dans ses *Commentaires d'un marin,* il aborde les sujets les plus divers tout en courant les océans à la suite du saint et héroïque Marceau, le capitaine-missionnaire de l'*Arche-d'Alliance;*

Digitized by Google

que, dans un ingénieux *Essai*, il propose une langue télégraphique universelle; qu'il étudie la Grèce et l'Asie-Mineure, où qu'il plaide la cause de son ancien chef, l'amiral Willaumez, — partout se retrouvent cette forme élégante et claire, cette précision de notions rappelant l'ancien élève de l'École polytechnique, ces aperçus attestant une intelligence des plus ouvertes et un savoir varié, et par dessus tout, cette chaleur d'âme, ce sentiment élevé et tout chrétien du beau et du bien, qui émeuvent et provoquent la sympathie.

LUCIEN D.

---

Digitized by Google

# NOTICES ET COMPTES RENDUS

**DE LA POTERIE GAULOISE, par M. Henri du Cleuziou. Un vol. gr. in-8°, orné de nombreuses figures. — Paris, Baudry.**

L'auteur de ce livre, — livre des plus intéressants d'ailleurs, malgré son titre tout spécial, — n'est pas un Français du XIXe siècle, c'est un Gaulois d'il y a deux mille ans, un adepte de ce néo-druidisme, dont MM. Jean Reynaud et Henri Martin se sont constitués, ces temps-ci, les grands-prêtres. Art gaulois, philosophie gauloise (source de la grecque, disent Jamblique et Polyhistor), civilisation gauloise, poésie gauloise, tout ce qui est gaulois charme M. du Cleuziou et le transporte. Volontiers il reculerait de dix-huit à vingt siècles pour jouir du bonheur de vivre au temps de *Nann* le Ségobrige ou de la belle *Gyptis* la Phocéenne. Par malheur, est venue la barbarie romaine, suivie de la barbarie franque (encore un peu et l'auteur ajouterait : et de la barbarie chrétienne), et adieu dès lors ce poétique naturalisme druidique, cette philosophie profonde, cette florissante civilisation gauloise méconnue par ce calomniateur Jules César ! César, voilà l'ennemi personnel de M. du Cleuziou, ennemi qu'il combat non plus avec l'épée de Vercingétorix, mais avec la plume de l'érudit, discutant ses assertions, vengeant nos pères des accusations portées contre eux par leur partial vainqueur. Dans cette lutte avec son redoutable adversaire, l'auteur prodigue une science vraiment remarquable, jetant à pleines mains le fruit de lectures des plus variées, cherchant ses arguments un peu partout, empruntant ses preuves aux anciens et

Digitized by Google

aux modernes, aux poèmes sanscrits eux-mêmes, aux monuments mégalithiques, céramiques et autres, que nous ont légués nos premiers ancêtres et dont notre Armorique nous offre comme le musée (Breton de naissance et de cœur, M. du Cleuziou s'attache tout spécialement à nos monuments nationaux, qu'il a étudiés sur place avec une prédilection patriotique et une ardeur passionnée).

L'auteur n'a pas assez d'énergie pour flétrir ce qu'il appelle « la grande trahison de la patrie », « l'apostasie des villes » se *romanisant* jusque dans leur nom. Heureusement « l'âme de la nation » trouva un refuge dans les campagnes, dans le peuple, et, avec elle, l'art, notamment l'art du potier.

Dans son enthousiasme quelque peu gallomane, M. du Cleuziou semble pencher vers cette école, fausse historiquement, socialement et politiquement dangereuse, qui, après quatorze siècles d'union et de fusion, partagerait encore volontiers notre nation en deux catégories, les vainqueurs et les vaincus, nobles Francs d'un côté, Gaulois serfs de l'autre, avivant les haines de classe à classe (nos divisions ne sont-elles pas déjà, hélas! assez multiples et profondes, dans ce pauvre pays!) et proclamant 89 comme le réveil des Gaulois opprimés, comme la revanche de la conquête franque! Quel aurait été l'avenir de la Gaule si la « barbarie » romaine et l'invasion des Francs n'étaient venues arrêter l'essor de ce que M. du Cleuziou appelle un peu complaisamment « la civilisation » gauloise? Nous n'en savons rien. Avouons toutefois que, malgré tout, la Gaule, devenue la France, a fait dans le monde une assez belle figure pour que nous n'ayons rien à regretter.

Ceci dit, en manière de préambule, reconnaissons hautement que l'ouvrage de M. du Cleuziou est fort curieux et offre une lecture aussi variée qu'instructive. Fidèle à sa devise, empruntée à Lelewel et qui semblerait à des profanes un peu prétentieuse : « L'histoire de la céramique est l'histoire même de l'humanité », l'auteur nous parle de tout, à propos de la poterie gauloise. Dans une savante introduction, il la rattache par ses origines à la céramique orientale, persane, égyptienne, grecque (mais non romaine, l'auteur ayant

Digitized by Google

horreur de tout ce qui est romain), ou plutôt à la nature elle-même, inspiratrice de l'art primitif. Fleurs et feuillages, lotus égyptien, acanthe grecque, cactus américain, vigne gauloise, etc., suivant les climats, offrirent leur corolle, leurs rameaux ou leur grappe au potier, qui façonna ou décora ses vases à leur image.

De même, l'architecte empruntait aux forêts et aux cavernes le fût de ses colonnes, le dôme de ses toits, l'ogive de ses arceaux, ou copiait ces formations madréporiques accumulées au sein des mers par d'infimes zoophytes, artistes aussi merveilleux qu'inconscients, chétifs et puissants bâtisseurs de mondes, — formations dont les imitations éclatent en ravissants caprices sur les minarets de Téhéran et du Caire, et dont nos gothiques cathédrales elles-mêmes ont gardé un lointain souvenir.

Nous ne pouvons suivre M. du Cleuziou à travers tous les chapitres de son livre, chapitres si touffus où abondent les détails historiques, ethnologiques, artistiques, où se succèdent, où s'entremêlent des faits empruntés aux antiquités égyptiennes, hindoues, persanes, grecques, étrusques, latines, scandinaves, péruviennes, mexicaines, celto-gauloises surtout et particulièrement armoricaines. Il y a là comme une surabondance d'érudition que l'auteur dépense sans compter, en prodigue riche de son fonds. Toute cette érudition est-elle également solide et mûrie? De tous ces rapprochements, quelques-uns ne sont-ils pas spécieux? Tout cela est-il entièrement exempt de parti pris? Tout cela, du moins, est intéressant et ingénieux, atteste une vaste lecture. Possédé de son sujet jusqu'à l'enthousiasme, l'auteur le chante plutôt qu'il ne le traite, avec un lyrisme que la matière ne semble pas comporter. Pour ce qui est de juger du fond, tout spécial, de l'ouvrage, notre incompétence doit se récuser. M. du Cleuziou conclut que l'art céramique gaulois, aussi remarquable que riche de formes et d'ornementations, ne s'inspira directement ni de la Grèce, ni de l'Etrurie, ni de l'Egypte, tout en se rattachant aussi à l'Orient : nous nous en rapportons volontiers à lui à cet égard. Ajoutons que ce livre, imprimé avec luxe, est orné de plus de deux cents figures exécutées

Digitized by Google

avec l'art le plus fin, et représentant des spécimens de la céramique orientale, gauloise, américaine, etc., empruntés à la magnifique collection de M. Charvet, qui figura avec honneur dans ces incomparables galeries du Travail de l'exposition de 1867. A tous égards, c'est donc là un livre qui mérite d'attirer l'attention tout à la fois de l'érudit, de l'artiste, de l'antiquaire, et même des simples curieux.

LUCIEN DUBOIS.

---

CONSIDÉRATIONS SUR L'INSOLATION ET LA CHALEUR SOLAIRE, thèse présentée à la Faculté de médecine de Paris, par M. le docteur Léon Grimaud, chevalier de la Légion d'honneur. Brochure in-4°. — Nantes, impr. Vincent Forest et Emile Grimaud.

---

Le soleil est, on le sait, le foyer de la chaleur, et, par suite, de la vie, tant animale que végétale. Chaque nouvelle découverte de la science rend ce fait plus manifeste, depuis surtout que Lavoisier a, le premier, démontré l'identité du double phénomène de la respiration et de la combustion. Toutefois, les mémorables expériences de l'illustre et à jamais regrettable victime de la Terreur ont été complétées et rectifiées ; il a été récemment reconnu que le poumon n'est pas seul le siége de la combustion respiratoire, l'unique foyer vital, bien que restant le principal toujours : chaque organe, glandes, muscles, viscères, respire à sa façon et est également brûlé par l'oxygène, que distribue régulièrement le sang dans tout le réseau artériel. Aussi, loin de s'échauffer au passage des poumons, comme on le croyait jusqu'ici, le sang se rafraîchit en se revivifiant, ainsi que vient de le démontrer M. Claude Bernard. De cette combustion générale des divers éléments atomiques, de ce multiple foyer, résulte une température à peu près uniforme pour le corps entier, s'élevant, en moyenne, chez l'homme et les mammifères, à 37°. Et cette moyenne normale est fixe à ce point qu'à 38° il y a fièvre, et qu'à 36° l'algidité commence. Quelques degrés au dessus (maladies inflammatoires), ou au dessous (empoisonne-

Digitized by Google

ments, etc.), c'est la mort. Aussi la thermopathologie est-elle désormais une branche, et des plus importantes, de la médecine, pour le diagnostic et le pronostic des maladies. Telles affections morbides analogues, comme par exemple la méningite simple et la méningite granuleuse, ne se discernent bien exactement qu'à l'aide du thermomètre, la rapidité plus ou moins grande du pouls n'étant pas un signe régulier de la température du corps. Par un étrange partage des influences, la chaleur exagérée devient le poison du système musculaire, en déterminant la rigidité des muscles et en arrêtant, par suite, la circulation et la respiration ; tandis que le froid semble être le poison du système nerveux, en même temps que des globules du sang. Car, si le soleil est la vie de notre corps ; si, force motrice de ses mouvements, il en fait la plus parfaite des machines, en vertu des lois, encore imparfaitement connues et formulées, de l'équivalence mécanique de la chaleur, — le soleil peut être également pour nous une cause de mort. Il nous vivifie ou il nous tue, suivant le degré d'intensité du calorique qu'il nous dispense, tant est délicate cette merveilleuse mais si fragile organisation du corps humain, dont un degré de chaud ou un degré de froid suffit à suspendre le jeu pour jamais !

C'est l'une des plus redoutables de ces influences morbides de la chaleur solaire en excès, que M. le docteur Léon Grimaud étudie dans la savante et curieuse thèse présentée par lui dernièrement à la Faculté de médecine de Paris, et dont nous voulons essayer de dire ici quelques mots.

Le jeune ex-médecin de la Marine était particulièrement bien placé pour traiter un tel sujet, lui qui, pendant plusieurs années, a dû braver les feux du soleil, trop souvent meurtrier, de la mer des Antilles et du golfe du Mexique, et en étudier de près les effets sur l'organisme humain. Aussi sa thèse est-elle riche d'observations personnelles venant s'ajouter à toutes celles déjà recueillies sur ce sujet, notamment par ses anciens confrères de la Marine.

Rarement dangereuse sous nos latitudes tempérées, l'insolation, ou *coup de soleil,* est souvent mortelle sous la zone intertropicale et

Digitized by Google

même sous certains climats extratropicaux exposés à des hivers et à des étés également excessifs. New-York, l'été dernier, a vu par centaines des cas mortels d'insolation. A Pékin, ville où l'hiver est également si rigoureux, 11,400 personnes moururent de chaud, en neuf jours, au mois de juillet 1743 ! A Cayenne, ce phénomène est particulièrement fréquent. Un coup de soleil assurément sans analogue et sans pair comme importance historique, c'est celui qui frappa l'infortuné Charles VI au sortir de la forêt du Mans. — Et, pour tuer sa victime, ou tout au moins pour enfiévrer et troubler son débile cerveau, le soleil n'a pas besoin de lui darder directement ses rayons sur la tête : un *coup de chaleur,* se produisant par un temps couvert, est souvent aussi redoutable qu'un coup de soleil et peut causer les mêmes ravages.

Comment le coup de soleil et le coup de chaleur peuvent-ils amener la mort ? Question qui, hier encore, embarrassait fort les physiologistes, et qui vient de recevoir sa solution des beaux travaux de M. C. Bernard.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'excès de calorique qui se produit dans l'un et l'autre cas, paralyse les muscles, et, arrêtant, par suite, le double mouvement respiratoire et circulatoire, détermine une véritable asphyxie.

Nous ne pouvons suivre le jeune et savant docteur dans tous les développements qu'il a donnés à sa thèse, et qui en font une véritable monographie de ce sujet spécial. Tout en regrettant que notre incompétence ne nous permît guère de faire à M. le Dr Léon Grimaud, en matière semblable, les honneurs d'un recueil qui est un peu sa maison, où il se trouve en famille, nous avons voulu du moins signaler son très-intéressant opuscule, à la fois aux praticiens, à qui il offrira plus d'un utile renseignement, et aux gens du monde, qui y trouveront une lecture instructive et de précieux conseils d'hygiène.

LUCIEN DUBOIS.

—

Digitized by Google

BRASCASSAT, SA VIE ET SON ŒUVRE, par M. Charles Marionneau. — Un beau vol. grand in-8o. — Paris, veuve Renouard; Nantes, Morel.

M. Charles Marionneau vient de publier la *Vie et l'œuvre de Brascassat*. Plusieurs études avaient déjà paru sur ce peintre célèbre, mais aucune, assurément, n'a été élaborée avec ce soin, ce désir de ne rien omettre; aucune n'a été écrite avec plus d'impartialité dans l'analyse des ouvrages, comme dans l'examen du caractère de l'homme.

Nous ne dirons pas que M. Marionneau devait ce pieux hommage à son illustre compatriote : combien de ces dettes restent sans être jamais acquittées! M. Marionneau n'a pas même voulu, nous le croyons, venger cette mémoire de l'indifférence inqualifiable que lui avait témoignée la ville de Bordeaux, qui fut la dernière à admettre le mérite d'un de ses enfants : elle le reconnaît un peu tard; mais la commande, sollicitée en 1845 par le conseil municipal bordelais, aboutit à cette lettre du ministre de l'intérieur d'alors, dont les termes humiliants n'établissaient nulle différence entre celui qui allait être nommé membre de l'Institut et le pauvre diable sollicitant une copie.

M. Marionneau a fait acte d'artiste et d'homme de cœur en relevant minutieusement tout ce qui pouvait remettre ce maître éminent dans sa vraie lumière et l'empêcher, s'il était possible, de tomber dans l'oubli. Puis-je mieux faire que de citer l'auteur lui-même, à propos des fluctuations de la vogue? On était alors en 1855 : « Il y avait dix ans bien sonnés, dit-il, que Brascassat ne figurait plus dans les expositions de Paris; dix ans! mais de nos jours, c'est un siècle! c'est dix fois plus qu'il n'en faut pour être oublié, même de ses amis! » Plus loin : « La mode, cette écervelée qui gouverne le monde, le maîtrise et se glisse dans les choses les plus sérieuses, la mode dans les arts avait fait délaisser les ouvrages de notre artiste, ouvrages trop consciencieux, trop sages pour un public affolé par les hardiesses, les brutalités même de l'école des Réalistes. » M. Marionneau n'est pas un courtisan de la mode; il démontre que des succès soutenus pendant vingt années, aux expositions de Paris, méritaient autre chose qu'une simple mention et que la mémoire du maître ne pouvait être trop protégée contre

Digitized by Google

l'envie et la calomnie des éternels rabaisseurs de réputation, comme les appelait Horace Vernet.

Brascassat, par la nature même de son esprit, n'appartenait pas à notre époque de réclame, il n'en subissait que les tristes inquiétudes, qui sont la conséquence de notre état social. Une extrême modestie, une reconnaissance sans bornes pour ses protecteurs, du désintéressement : voilà des vertus bien rares, et qu'il possédait au suprême degré. Ses lettres intimes à des amis, ses notes les plus concises de voyage, tout cela a été recueilli et coordonné avec soin par M. Marionneau ; épanchements qui, à coup sûr, n'étaient pas faits pour la postérité et témoignent en faveur de son excellent cœur. M. Théodore Richard, qui s'était chargé de son avenir et qu'il appelait son second père, vint à perdre sa fortune en spéculations malheureuses. Brascassat ne l'abandonna pas dans l'adversité, et c'est entraîné par sa nature charitable que cet artiste célèbre en vint à cette extrême nécessité d'aliéner, en faveur d'un étranger, une partie de ses dessins et de ses esquisses.

Je n'essaierai pas de raconter, après l'auteur de cette intéressante biographie, une existence si laborieuse et si bien remplie ; qu'il me soit permis, cependant, de signaler les passages les plus importants du livre que nous examinons.

M. Marionneau donne tous les détails du concours de l'Ecole des Beaux-Arts où Brascassat ne remporta que le second prix. Les protestations de l'opinion publique contre le verdict du jury prévalurent, et le roi Charles X, sollicité par Mme la duchesse de Berry, voulut bien accorder au jeune paysagiste une pension de douze cents francs pour son voyage d'Italie. C'est alors que commence cette série ininterrompue de pérégrinations qui se continuent pendant toute son existence ; bien qu'il se plaigne incessamment de sa santé toujours chancelante, il supporte assez bien toutes ces fatigues. En Italie, il passe par tous les degrés de l'admiration. Il séjourne quelque temps à Rome, et fait de nombreuses excursions, le plus souvent seul, autour de ces ravissantes villas qui enceignent la Ville éternelle. Plus tard, Naples et ses environs lui apparaissent comme une merveilleuse vision ; mais, devant toutes ces beautés, il s'écrie toujours : « Où est Rome ? » Il a cheminé, souvent solitaire et tout à ses rêveries, dans cette campagne romaine si grandiose, et il ne

Digitized by Google

l'oubliera plus ; rien comme ces grandes collines ne fait écho à la note mélancolique qui tinte toujours en lui-même. Ces puissantes impressions ne devaient pas cependant contribuer seules à l'épanouissement de son talent. Paysagiste jusqu'à son retour en France, il n'a la revélation du genre qu'il doit adopter qu'en faisant, à Milhau même, le portrait de son fidèle Romolo, chien dogue et danois qui l'a suivi partout en Italie et dont il va se séparer. Chez M. de Musigny, dans sa propriété d'Arnay-le-Duc, en Bourgogne, il se livre avec passion à l'étude des animaux, qui établit d'année en année sa réputation. Les récompenses du Salon, les commandes se succédèrent et il aurait pu se trouver heureux, si les piqûres d'une critique intéressée et malveillante n'étaient venues empoisonner ses succès.

« A partir de 1856, il abandonne la lutte, la célébrité de son nom lui devenant une charge ; se trouve-t-il inopinément en face d'une de ses œuvres, il détourne tristement la tête ; est-il en promenade, en voyage, il se hâte de cacher son nom et n'est plus le peintre éminent, mais tout simplement M. Raymond. » Il travaillait encore, malgré ses défaillances ; ses toiles ne s'en ressentaient point, et M. Marionneau ajoute impartialement : « Ses tableaux, faits d'après ses études de Normandie, ne trahissaient pas une organisation fatiguée. Bien au contraire, le soin trop minutieux de leur exécution, c'est là le côté vulnérable de ses œuvres. » Mais quels découragements dans cette pauvre âme ! On pouvait déjà suivre les défaillances de ce caractère impressionnable, lorsque, en Italie, à l'heure des illusions, des espérances sans limites, il écrivait, au retour d'une excursion aux environs de Rome : « La vie m'échappe ; je vais plus loin, il me semble qu'elle est passée, et que je l'ai mal employée. Que je dois avoir de regrets, et j'ai vingt-deux ans ! Mais ils sont venus si rapidement, que cette vitesse m'effraie et m'apprend que l'avenir se passera de même ! » Ses dernières années durent, au contraire, lui paraître trop longues ; à Paris, il se sent mal à l'aise, il change souvent de demeure, jusqu'au moment où il va se fixer définitivement à Magny-les-Hameaux, dans une maison de campagne, placée sur le versant d'une petite vallée, pleine d'ombre, de fraîcheur et de silence. Il réalisait l'un des rêves les plus chers de sa première jeunesse, celui qu'il exprimait à seize ans sur les rochers de Ro-

Digitized by Google

quebelle, près de Milhau, et, seize ans plus tard, dans les pâturages de la Bourgogne. » Hélas ! son bonheur est de courte durée : il perd successivement des amis précieux, Léon Fleury, Richard ; et lui-même, il n'était pas appelé à leur survivre longtemps.

Je renvoie à la deuxième partie, intitulée l'*Œuvre de Brascassat,* tous ceux qui voudront se faire une juste idée des qualités éminentes qui le distinguent : ils y trouveront une analyse succincte de l'influence, des principes qui régnaient en 1825, alors que le jeune Raymond débutait dans la carrière ; ils pourront se rendre compte des courants contraires au milieu desquels le jeune paysagiste navigua sans danger, entre le pédantisme de l'école du style et les impertinences de procédés des peintres pittoresques. Il le disait, il l'écrivait : « Je ferai la nature comme je la vois et comme je la sentirai. »

A propos du genre qu'il adopta, et qui répondait si bien à ses tendances de naturaliste, M. Marionneau passe brièvement en revue, avec le même bonheur d'analyse, la série des peintres qui, du milieu du XVII^e siècle où l'étude des animaux prit naissance, se succédèrent jusqu'à nos jours. Albert Cuyp et Berghem, ces ancêtres, introduisaient des animaux dans tous leurs paysages ; ce ne sont chez eux que pâturages et marches de troupeaux ; puis vient Karel Dujardin, et, à sa suite, une foule d'autres maîtres, jusqu'à Raymond Brascassat, un des derniers et illustres rejetons de cet arbre généalogique : c'est là une partie entièrement neuve, et nous ne nous rappelons pas avoir vu ailleurs une revue rétrospective de ce genre et aussi bien dessinée en quelques coups de crayons.

M. Marionneau nous fait remarquer avec raison que la plupart de ces scènes des pâturages hollandais ou autres présentent le plus souvent l'animal au repos ; sa principale action est de marcher ou de paître. Brascassat, dans ses œuvres les plus renommées, « le met aux prises avec le danger ou la passion. » Cette difficulté, il la résout victorieusement : nul plus que lui ne possède cette précision anatomique et cette pureté de dessin. Si l'exécution de ses paysages manque parfois de solidité, et ses ciels sont souvent savonneux, en revanche, ses animaux et ses premiers plans sont d'une fermeté de facture sans pareille.

Encore un mot, car je ne puis laisser sans réponse les dernières

Digitized by Google

lignes qui terminent ce chapitre, si digne d'être médité : « Le jour de l'exposition des œuvres inédites du maître sera le jour de la justification de ce livre ; alors tout ce qui semblait inspiré par une aveugle amitié apparaîtra victorieusement. » Nous convenons que les nombreux tableaux, dessins et esquisses, retenus à l'ombre par des amateurs trop discrets, ne nous permettent pas de juger l'ensemble complet des qualités diverses de cet illustre maître ; nous nous contentons cependant de ce que nous connaissons : nous avons pu apprécier ce talent si remarquable au musée de Nantes, où il se manifeste sous plusieurs aspects. Aussi, loin de croire « à l'aveugle amitié » de son savant biographe, nous osons affirmer que Raymond Brascassat n'est pas apparu à son heure, que sa renommée grandira, et qu'en d'autres temps, sa gloire eût été plus éclatante.

GUSTAVE MARQUERIE.

---

DOCUMENTS RELATIFS AU SIÉGE DE STRASBOURG publiés par M. le général Uhrich. — Paris, Dentu, 1872.

Personne n'a certainement oublié l'admiration qu'éveilla dans toutes nos âmes, pendant les funestes mois d'août et de septembre 1870, l'énergique résistance de Strasbourg aux armées allemandes. C'était, pour notre amour-propre de Français, un adoucissement à d'affreuses souffrances. Strasbourg, cerné, isolé, bombardé, ne pouvant espérer aucun secours, et attendant pour se rendre non-seulement que le quart de ses maisons fût détruit, mais que *les parapets, les chemins de communication des remparts, les traverses et abris creux,* fussent, suivant les récits allemands, *changés en monceaux de terre informes ;* Strasbourg, tenant tête, avec dix mille combattants, dont beaucoup n'étaient pas des soldats et dont un certain nombre n'étaient que de mauvais soldats, à une armée de soixante-cinq mille hommes admirablement équipés et commandés, et cela, malgré une canonnade effrénée, à laquelle il ne pouvait même pas répondre efficacement, son armement étant loin d'avoir la portée de celui de l'ennemi ; voilà ce que nous admirions, et je ne vois vraiment pas pourquoi nous ne l'admirerions pas encore.

Digitized by Google

Le conseil d'enquête, auquel a été soumise la capitulation de Strasbourg, s'est jeté dans des questions de détail où nous n'avons ni mission ni compétence pour le suivre; mais le fait principal demeure, et ce fait, c'est qu'une ville qui n'avait aucun fort, aucun ouvrage détaché, et dont la zone militaire se trouvait envahie, depuis longues années, par des constructions et des arbres, une ville presque sans casemates et que le général Ducrot, qui la connaissait bien, se faisait fort de prendre en huit jours, n'a été prise ni en huit, ni en vingt, ni en trente, et qu'il a fallu quarante-deux jours d'investissement et de bombardement pour en venir à bout. Voilà le fait incontesté, et je m'y tiens. Il est à regretter peut-être que, pour certains détails, tels que les palissades et la possibilité de résister à un assaut avec deux brèches ouvertes, les membres du conseil n'aient pas été en position d'apprécier les effets imprévus et effroyables de l'artillerie nouvelle. Peut-être eussent-ils reconnu que les règlements eux-mêmes n'étaient pas en état de lui résister.

Précisons maintenant quelques faits et quelques dates.

Le général Uhrich était depuis trois ans au cadre de réserve, lorsque éclata la fatale guerre de 1870; il avait donc soixante-huit ans. Rien ne l'obligeait, en conséquence, à prendre du service; il en prit; il demanda même l'un des postes les plus périlleux, Metz ou Strasbourg. Strasbourg lui fut donné. Depuis longtemps, et malgré les souvenirs de 1814 et 1815, notre légèreté française s'était habituée à la pensée que nous pouvions envahir et conquérir, mais que nous ne pouvions être ni envahis ni conquis. De là une incurie, qu'on peut bien appeler prodigieuse, dans l'entretien de nos places. Les servitudes militaires n'étaient même plus observées, et, ainsi que je viens de le dire, les plantations, les constructions s'étaient multipliées tout autour des glacis. La première résolution du général fut de les faire abattre; mais aussitôt défense du ministre; on ne devait toucher à rien qu'à la dernière extrémité et après avoir pris l'avis des autorités civiles. A quoi bon, en effet? N'allait-on pas marcher sur Berlin, étape par étape?

Deux cent quarante à deux cent cinquante bouches à feu, de quatorze calibres différents, et dont pas une n'avait la portée des canons prussiens, formaient l'armement, et cet armement n'était même pas en position. On aurait dû avoir cent mille palissades; il y

Digitized by Google

en avait seulement trente mille. Enfin, quatre dépôts de régiments d'infanterie réduits aux ouvriers, une partie du 16e régiment d'artillerie, les dépôts des 5e et 20e et *huit* soldats du génie, avec autant de sous-officiers et cinq officiers : tels étaient les éléments de résistance qu'offrait la place. A ces éléments vinrent se joindre quelques détachements, séparés de leurs corps par la rapidité des événements; puis les fuyards de Wœrth, qui furent un embarras autant qu'une force; puis la garde mobile, qui se réunissait pour la première fois, et la garde nationale, qui pouvait tout au plus maintenir l'ordre et sauvegarder les propriétés : en tout quinze mille hommes, dont dix à onze mille combattants. Composée ainsi de fragments disparates sans unité et sans cohésion, n'ayant ni le nombre ni l'esprit de corps et la discipline qui suppléent parfois le nombre, que pouvait une telle garnison? Se défendre; mais attaquer, mais bouleverser les travaux de l'ennemi, mais le chasser de ses lignes, était-ce sérieusement possible? On a reproché à la défense d'avoir surtout été passive. N'y était-elle pas fatalement condamnée? Faire des reconnaissances, voilà ce qui lui était permis, et elle en fit souvent qui auraient eu plus de résultat, si, malheureusement, il n'y avait pas eu des traîtres dans la ville. Mais il y en avait; le général Ducrot s'en doutait, dès les années précédentes, et le rôle qu'ont joué certains individus et certains journaux, depuis l'occupation allemande, n'est pas fait pour détruire les soupçons.

Que faire d'ailleurs contre un ennemi qui, même avant d'avoir ouvert la tranchée, parvenait à effondrer les maisons et à promener l'incendie avec ses batteries volantes? La population souffrait avec courage, avec héroïsme; elle supportait tout, la mort, la ruine, sans consentir à renier la France; mais ses magistrats se faisaient de temps en temps les interprètes de ses douleurs. Tantôt ils eussent voulu demander à l'ennemi une suspension du bombardement, au moins pendant quelques jours et moyennant finance; tantôt ils annonçaient qu'un soulèvement des mauvaises passions était à craindre; tantôt ils exprimaient formellement le vœu qu'on entrât en négociation avec l'ennemi; et il fallait repousser toutes ces craintes, tous ces vœux, toutes ces prières, dans l'intérêt du salut de la patrie qui était en jeu. Et c'est ce que fit le commandant,



Digitized by Google

jusqu'au jour où il fut constaté que deux brèches étaient ouvertes au corps de place, et qu'en présence de la formidable artillerie prussienne convergeant ses feux sur les brèches et les abords des brèches, toute résistance à un assaut devenait impossible.

Voilà, en deux mots, l'histoire du siége de Strasbourg. On eût pu, sans doute, attendre l'assaut; mais alors la ville eût été livrée, sans retard et sans profit, à la discrétion du vainqueur. Le gouvernement comptait d'ailleurs si peu sur une résistance aussi longue, que, dès le 1er septembre, vingt-sept jours avant la capitulation, il télégraphiait au général Uhrich : — « Tenez le plus longtemps possible. Bataille vers Metz imminente, et l'on a tout lieu d'espérer un bon résultat. Comme dernière ressource, que la garnison doit exécuter peut-être dans la nuit, franchir le Rhin, se jeter dans le pays de Bade, où il ne se trouve que fort peu d'ennemis, et repasser le Rhin plus haut. Faites le possible et promptement. »

Au temps de Louis XIV, on considérait comme action méritoire, même avec une forte armée, le passage du Rhin ; et aujourd'hui il semblait que, pour une petite garnison épuisée et investie, il n'y avait qu'à allonger la jambe. Ce sont là de ces traits qui peignent les temps et les hommes.

Quant aux magistrats municipaux de Strasbourg, il est pénible de dire que l'un d'eux, après avoir demandé, à plusieurs reprises, soit une suspension du bombardement, soit une capitulation, a prétendu, après cette capitulation, qu'il était loin de prévoir une *catastrophe si imminente*. Et cependant le général n'a capitulé que le 28 septembre, et, dès le 18, le conseil municipal, se faisant l'organe, disait-il, du sentiment *de la presque unanimité de la population*, émettait l'avis que, « dans la perspective de nouvelles catastrophes, plus graves encore et stériles pour la patrie, il y avait lieu de prier le général d'entrer en négociation avec S. M. le roi de Prusse, etc., etc. » C'est ce que les Romains appelaient *bilinguis*, langage durant le danger et langage après.

Je m'arrête ici. Il est assurément possible, lorsqu'on discute après l'événement, dans le studieux repos du cabinet, et avec l'expérience acquise, de trouver des combinaisons ou des ressources qui ne se sont pas présentées à la pensée dans le moment. Cela arrive même parfois aux plus habiles. « Quel est l'homme, dit le général Uhrich, qui peut étaler sur le volet deux mois les plus

Digitized by Google

tourmentés de sa vie, et dire : — Prenez vos loupes, messieurs ; examinez en détail ; vous ne trouverez rien de négligé, rien d'omis, rien qui aurait pu ou dû se faire autrement. Je ne suis pas cet homme, moi qui n'ai d'autre prétention que celle d'avoir fait de mon mieux, dans la mesure de mes forces et de mon dévouement au devoir. »

On ne peut lire sans émotion ces paroles si simples et si nobles d'un vieux brave, qui s'est offert de lui-même, comme volontaire, pour courir à l'ennemi et dont nul, à coup sûr, ne contestera ni le cœur ni l'honneur. EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

---

— Mgr l'archevêque de Rennes a adressé, le 22 octobre, à son clergé une touchante lettre, pour l'inviter à assister à la cérémonie funèbre expiatoire qui a eu lieu, le 5 novembre, à la cathédrale. Les restes vénérables des évêques, ses prédécesseurs, avaient été profanés, à la Révolution, « jetés pour ainsi dire à la voirie sur les dalles humides » du caveau qui les renfermait. Mgr Saint-Marc les a fait recueillir dans un sarcophage en granit, sur lequel est gravée, en lettres d'or, une inscription latine, dont voici la traduction :

« Ici reposent en J.-C. les ossements vénérables des évêques de Rennes, NN.-SS. YVES MAYEUC, dont la vertu et les miracles furent si éclatants et si célèbres, qu'une solennelle enquête en fut transmise au Siége Apostolique ; — ALAIN DE CHATEAUGIRON ; — RAOUL DE TRÉAL ; — GUILLAUME BRILLET ; — MICHEL GUIBÉ ; — BERTRAND DE MARILLAC ; — AYMAR HENNEQUIN ; — FRANÇOIS LARCHIVER ; — PIERRE DE CORNULIER ; — JEAN-BAPTISTE DE BEAUMANOIR DE LAVARDIN ; — CHARLES LE TONNELIER DE BRETEUIL.

» En outre, à ces ossements sont joints ceux d'Isabelle de Bretagne, sœur de la duchesse Anne, avec beaucoup d'autres inconnus.

» Exhumés, lorsque la cathédrale menaçait ruine, et déposés dans ce caveau préparé par le chapitre, en l'année 1756, ils y attendaient que la reconstruction de l'église permît de les replacer dans leurs tombeaux, quand un ordre impie les arracha même à leurs cercueils, dans l'année néfaste de 1793.

» On les a enfin retrouvés gisants, confondus, sans sépulture. L'illustrissime archevêque de Rennes, Godefroy Saint-Marc, n'a pu tolérer un tel état de choses. Son zèle et sa piété l'ont porté à recueillir ces restes, et, d'accord avec les chanoines de son église métropolitaine, il les a fait placer, avec les cérémonies convenables, dans ce commun sépulcre.

» *Le Seigneur fera tressaillir d'allégresse leurs os humiliés.* »

— Nous ne tarderons pas à examiner le premier volume de *l'Art chrétien*, publié par notre compatriote, M. le Cte de Grimoüard de Saint-Laurent, que Mgr l'évêque de Poitiers félicitait en ces termes, le 8 octobre dernier :

« Mon grand-vicaire avait raison. Il fallait faire ce livre ; et, avec la grâce de Dieu, votre promesse sera tenue : vous le ferez.

» Je viens de parcourir les diverses parties du premier volume, et j'ai hâte de vous remercier en vous félicitant. Ce n'est point une œuvre commune : l'esthétique et l'iconographie vous conduisent à toutes les plus intéressantes et les plus utiles questions littéraires, morales, sociales. Vous inspirez l'amour de l'honnête, du vrai, du beau, et tandis que tant d'autres abaissent le Christianisme en le naturalisant, vous élevez la nature en la christianisant..... »

Digitized by Google

# UN HONNÊTE HOMME

SATIRE *

J'ai tout fait, mon cher fils, pour te rendre honnête homme ;
Ta vertu représente une assez ronde somme :
Mais ce bien te rendra plus qu'il ne m'a coûté,
Si tu sais te servir de ton honnêteté.
Aux esprits éclairés et tant soit peu fertiles,
Tous les bons sentiments sont faits pour être utiles.
C'est un vrai capital que l'on porte avec soi :
Sachons le ménager et trouver son emploi.
Dieu t'a donné le fonds, je l'ai mis en culture ;
Un peu d'art aidera ton heureuse nature.

Apprends d'abord, mon fils, si tu veux le succès,
Que dans la vertu même il ne faut nul excès.
J'entends, — et ce bruit-là, je l'accepte à merveille, —
Dire que la jeunesse, aujourd'hui, se réveille ;
Que quelques tapageurs et quelques songe-creux
Ont ramené la mode aux instincts généreux.
C'est bien. Mais, croyez-en, mon fils, à qui vous aime,
On doit être, avant tout, généreux pour soi-même.
Au bonheur de l'État je ne comprends plus rien,
Du moment qu'il se fait sans le vôtre et le mien.
A servir mon pays je consacre ma verve ;
D'accord, mais il faut bien que mon pays me serve.

* Au dernier moment, M. Victor de Laprade nous envoie une satire, que nous nous empressons de publier, et qui est en scène dans tous les temps, même dans le nôtre, quoique écrite en 1862. (*Note de la Rédaction*).

Digitized by Google

Ce principe, ô mon fils ! a fait notre maison ;
Travaille pour ta part à lui donner raison.
Tout régime a laissé du pain sur notre planche,
Et tous nous avons su naître en cravate blanche.
C'est notre pourpre à nous, bons et loyaux sujets
Dont la fidélité suivit tous les budgets.
Noir ou bleu, rouge ou vert, nous aimons l'uniforme.
Le mérite aux galons doit un prestige énorme.
A chercher le talent pourquoi trop t'efforcer ?
Un brevet de l'État peut nous en dispenser.

C'est ainsi qu'au brillant on unit le solide.
Un grand maître l'a dit, que je t'offre pour guide : [1]
« Un citoyen habile et tant soit peu connu
Ne doit pas vivoter avec son revenu :
On est chaussé, très-bien ! il faut une voiture.
On a le pain, l'État vous doit la confiture. »

Fais-toi donc, pour toujours, d'utiles sentiments :
Une foi qui s'allie aux plus gros traitements.
On peut être en tout temps, — moi certes je m'en pique,
Très-fidèle sujet et très-bon catholique ;
On le doit. Je m'en trouve assez bien, jusqu'ici,
Et ma religion peut te suffire aussi.
Sans le moindre péril, — je t'en fais la promesse, —
Tu peux, comme ton père, aller même à la messe,
Pourvu que ton préfet, tout bien considéré,
N'ait pas mis à l'index l'évêque ou le curé.
On est chrétien, mais non clérical et papiste.
Un culte est nécessaire, et d'ailleurs il existe ;
Une messe à présent est dans le droit commun ;
On chantera toujours le *Salvum* pour quelqu'un.

[1] L'illustre Dupin.

Digitized by Google

Il reste en ce pays plus de foi qu'on ne pense,
La déesse Raison aurait fort peu de chance.
D'ailleurs, mon fils, si fort que j'adhère à l'État,
J'aurais sincèrement horreur d'un apostat.
Il faut savoir souffrir pour la foi de ses pères.
Puis chaque heure de crise a ses retours prospères;
J'irais jusqu'au martyre.... il a bien des appas,
Quand on sait le choisir et quand on n'en meurt pas.
Ne cours point cependant t'offrir en sacrifice;
Il est des piétés où tout est bénéfice.

On fait sonner très-haut son culte, vieux ou neuf,
Pourvu qu'on l'associe avec Quatre-vingt-neuf.
C'est facile; il y faut très-peu de politique;
Ce bon Quatre-vingt-neuf est d'humeur élastique;
Tout s'y carre à la fois, conquérants et conquis:
Des rois ou des consuls, des bourgeois, des marquis,
Cayenne et Lambessa, Naples, Venise et Rome;
Nous y verrons venir, si tu vis âge d'homme,
Le sultan, le lama, le czar, le Grand Mogol
Et l'empereur de Chine avec son parasol!

Tu peux donc, toi qui n'es ni tribun ni monarque,
Y naviguer fort bien dans ta petite barque;
Tu peux, sans hasarder ou ta caisse ou ta peau,
Porter Quatre-vingt-neuf écrit sur ton chapeau.
De quoi s'agit-il bien? Je n'en sais pas grand'chose;
De progrès, de bonheur, de vertu, je suppose.
Est-ce d'autorité? Salut au caporal!
Est-ce de liberté? Mais je suis libéral!
Et je voudrais bien voir que l'on en fît un doute.
Sois libéral aussi, c'est fort peu qu'il en coûte.

Digitized by Google

Sache donc te servir de ces mots favoris ;
De ces fiers sentiments saupoudrons nos écrits.
Me prend-on pour un serf ou pour une machine ?
Je relève le front, si je courbe l'échine.
Fier comme un Espagnol, lorsque je tends la main,
Libéral autrefois, je le serai demain.
Je puis servir, d'ailleurs, sans qu'on m'en fasse un crime :
Quand je fus opposant c'était fort légitime :
On m'osait refuser, en me donnant la croix,
Une septième place à qui j'avais des droits ;
Enfin c'était le temps du parlementarisme.
Puis je fus sans excès dans mon libéralisme.
Fais ainsi ! Pour avoir ton repos assuré,
Courtisan ou tribun, sois toujours modéré ;
On peut, dans ce système, avec grand bénéfice,
Passer sans trop de bruit de l'un à l'autre office.
Même quand un pouvoir est près de succomber,
Ne mets pas trop de zèle à le laisser tomber ;
Attends qu'on le remplace et qu'il soit mis en terre,
Pour le mieux accabler de ton mépris austère.
Vois le renom qu'obtient, dans son propre parti,
Ce hargneux pamphlétaire à la fin converti !
Il cessa d'aboyer à la liste civile...
Il n'est que raisonnable, on le tient pour servile.

Moi j'ai, selon les temps, attaqué, défendu ;
J'ai léché quelquefois et quelquefois mordu,
Mais toujours sans excès, sans déchirer l'étoffe,
Comme il convient, mon fils, aux dents d'un philosophe.
Car la philosophie a du très-bon parfois ;
Sers-t'en, si bon chrétien et dévot que tu sois.
Il faut de certains mots se faire un catalogue :
On peut philosopher sans être idéologue.

Digitized by Google

Il fleurit, de nos jours, sur le sol allemand,
— Transplantons-le chez nous, — un système charmant,
Qui semble fait exprès pour les vrais politiques ;
Le voici : blanc et noir au fond sont identiques ;
Froid et chaud, bien et mal, tout va du même pas ;
L'âme et Dieu, tout existe et tout n'existe pas.
Ne crions pas trop haut ces profondes maximes ;
Réservons-en l'usage à nous, à nos intimes.

Enfin le résultat et le précepte urgent
Est le même pour tous : c'est qu'il faut de l'argent,
Et que, pour en avoir, — puisqu'il est nécessaire, —
Comme on peut tout penser, on peut aussi tout faire.
Songe aussi que l'on peut doubler sa ration
Avec un simple mot : *Considération.*

Tâche donc, ô mon fils ! que l'on te considère ;
Sois convenable en tout, comme le fut ton père.
Quand on est bien vêtu, qu'on a mis des gants frais,
Un honnête renom s'acquiert à peu de frais.
Dans le train d'ici-bas, tout va mieux qu'on ne pense :
La vertu qui la cherche obtient sa récompense.
Je te l'ai toujours dit, dans notre humble manoir,
Sois vertueux... allons, passe ton habit noir ;
— J'ai vu plus d'un jeune homme arrivé par la danse ! —
Nous irons aux Travaux, puis à la Présidence,
De là chez Monsieur X***, c'est sur notre chemin, —
Il fut ministre hier..., il peut l'être demain !

VICTOR DE LAPRADE.

Mars 1862.

---

Digitized by Google

# CHRONIQUE

## L'EXPOSITION DE NANTES.

Voilà dix ans bien sonnés qu'il n'y avait pas eu d'exposition des Beaux-Arts à Nantes, et, alors que dans les principales villes de France s'ouvraient, tous les ans, ou à des périodes bisannuelles, de brillants Salons de peinture, Nantes paraissait s'endormir sur le beau succès de son exposition de 1861. Ce succès avait été si complet, qu'il ne pouvait être permis de songer à l'organisation d'une nouvelle exhibition d'œuvres artistiques qu'avec la certitude de faire tout aussi bien, et mieux, s'il était possible, que par le passé. Or, quiconque sait toutes les conditions qu'exigent les préparatifs d'une exposition ; ce qu'elle motive de démarches, de correspondance et de moyens d'action, comprendra sans peine qu'il fallait un concours de circonstances heureuses, pour songer à pareille entreprise et pour passer du projet à la réalisation.

Dans les villes où des sociétés des amis des arts ont été fondées, spécialement dans le but d'organiser, à des époques périodiques, des expositions de tableaux, ces expositions se reproduisent tout naturellement, et les *Salons* de Lyon, de Bordeaux, de Marseille, de Lille et de bien d'autres cités, sont inscrits dans la mémoire des artistes, comme le grand Salon de Paris, qui s'ouvre invariablement au printemps de chaque année. Mais, à Nantes, dès qu'il s'agit d'organiser un Salon de peinture, tout est à créer : il faut composer un comité d'hommes spéciaux, trouver un local convenable et des capitaux complaisants; trois conditions essentielles au succès, et dont la réunion n'est pas aussi facile que certaines personnes peuvent le penser.

Félicitons-nous donc du résultat qui vient d'être obtenu; car l'exposition des Beaux-Arts à Nantes, en 1872, à laquelle on a joint des œuvres anciennes, extraites des collections d'amateurs bretons et vendéens, et des objets curieux et rarissimes d'antiquité ou de pure archéologie, cette exposition, disons-nous, ne le cède, sur aucun point, à tout ce qui s'est fait

Digitized by Google

jusqu'à ce jour en province. Ce fait bien établi, nous allons essayer d'analyser l'ensemble que présentent les salles du Muséum, et les œuvres si diverses qui attirent, intéressent et charment de nombreux visiteurs.

Nous venons de prononcer le mot de Muséum. Or, nous devons bien quelques lignes à cette nouvelle création de M. Bourgerel, puisque, sans ce nouveau monument, il eût été matériellement impossible de donner aux collections artistiques cette splendide hospitalité et ces heureuses dispositions d'aménagement et de lumière qui constituent le bel effet produit par la réunion de plus d'un millier d'œuvres d'art[1].

La façade du nouveau Muséum d'histoire naturelle, de ce monument dont la réalisation n'a pas été des moins laborieuses, se développe sur une étendue de 45 mètres environ ; elle se compose d'un avant-corps et de deux ailes. L'ordonnance de cette façade est de style corinthien, de ce style élégant et riche dont une charmante légende nous donne l'origine.

Vitruve rapporte qu'une jeune fille de Corinthe étant morte, sa nourrice réunit dans une corbeille les différents objets qui servaient à son amusement et la plaça sur la tombe de celle qu'elle pleurait. Pour éviter les intempéries de l'air, la pieuse nourrice eut soin de couvrir cette corbeille d'une large tuile; mais une acanthe inaperçue, se trouvant à cette place, vint à pousser au printemps suivant; ses feuilles entourèrent la corbeille, puis, arrêtées dans leur végétation par la tuile, se recourbèrent et formèrent aux quatre angles des enroulements gracieux.

Le sculpteur Callimaque, ayant aperçu ce jeu de la nature, s'en inspira pour décorer les chapiteaux des colonnes d'un temple qu'il construisait à Corinthe.

Des critiques peu bienveillantes ont été formulées à propos du Muséum, et l'on a mis au compte de l'architecte des résultats dont il n'était pas maître de s'affranchir. Mais, laissant de côté les questions de nivellement et de fâcheux entourage, et ne nous occupant que de l'œuvre en elle-même, nous oserons affirmer, quoi qu'en dise Aristote, que M. Bourgerel a doté la ville d'un monument qui ne le cède en rien à tous ceux qui se sont élevés à Nantes depuis Ceineray et Mathurin Crucy.

Bien que le style corinthien, comme nous venons de le dire, ait inspiré l'ordonnance générale de l'édifice, il appartient à l'école des néo-grecs, qui, délaissant les règles par trop académiques, se livrent à des innovations plus ou moins réussies, mais toujours empreintes d'élégance et de grâce. C'est ainsi que, près des chapiteaux richement feuillagés qui

[1] Ce chiffre n'est point exagéré : le catalogue des ouvrages des artistes vivants compte 881 numéros; celui des écoles anciennes, 194, et trois salles sont remplies d'objets rares, remarquables ou précieux.

Digitized by Google

supportent le fronton, se trouvent des cartouches et des balustres en style Louis XIII, et que, de la base granitique du monument jusqu'au faîte, apparaissent des refends, des bandeaux vermiculés et des antéfixes, inspirés de la Renaissance française.

En résumé, la façade du nouveau Muséum, à laquelle on ne pourrait faire que de légers reproches, est d'un grand aspect et très-monumentale; elle est incontestablement l'œuvre d'un homme de goût et d'un très-habile dessinateur, et, dans les limites imposées à l'artiste, le nouveau Muséum de Nantes peut certainement rivaliser avec les créations architecturales de l'art contemporain.

Soyons juste envers tout le monde, et n'entrons pas dans le monument, provisoirement Palais des Arts, sans accorder une mention bien légitime à deux de nos meilleurs artistes : MM. Guillaume Grootaers et Jules Montfort. C'est au premier que nous devons le fronton du Muséum où se présente en haut-relief l'Histoire naturelle, entourée des génies des trois règnes de la nature. La figure principale est d'un beau style, et quelques groupes accusent de fortes et consciencieuses études; mais il nous semble que quelques détails sont trop isolés les uns des autres et privent cette importante composition des qualités de premier ordre, l'ampleur et l'unité.

C'est à M. Montfort, second prix de Rome en 1870, et qui n'a voulu revenir parmi nous qu'après avoir obtenu, au concours, en 1868, le diplôme d'architecte; c'est à M. Montfort, disons-nous, que nous devons le kiosque élégant qui sert de vestibule ou de porche à l'entrée principale de nos galeries. Cette petite construction, tout éphémère qu'elle soit, s'harmonise parfaitement avec l'ensemble de l'édifice et nous donne un spécimen de ces ravissantes petites maisons pompéïennes revêtues de stucs harmonieusement colorés.

Franchissons enfin le seuil de l'édifice, à travers un nombreux personnel de gardiens, en fort bonne tenue, et faisons franchement l'aveu de nos impressions générales.

Ces impressions, tout le monde les partage; elles sont des meilleures; elles dépassent même ce qu'il était permis d'espérer, surtout quand on songe que la réunion de toutes ces œuvres d'art et de haute curiosité a été faite presque au lendemain des jours les plus sombres et les plus désolants de notre histoire.

Au rez-de-chaussée ont été disposés, dans un jour discret (et d'autant plus discret que nous sommes en novembre), 200 tableaux environ, qui, pour la majeure partie, ne doivent être considérés que comme des essais ou des tentatives plus ou moins heureuses; ce qui ne veut pas dire que, parmi toutes ces toiles, il n'en est point de dignes d'intérêt,

Digitized by Google

et qui mériteraient d'être mises en meilleur jour. Aussi nous nous promettons bien d'en tirer quelques-unes de cette fâcheuse obscurité.

Aux deux extrémités de ce vaste promenoir, véritable vestibule du Muséum, ont été placées, sous une lumière plus favorable, les œuvres de sculpture, de proportions réduites : statuettes, bronzes et bustes. Quatre de ces derniers sont posés sur des piédestaux, à l'entrée des deux salles où sont groupés des faisceaux d'armes du moyen âge, des panoplies d'armes étrangères, des tapisseries, des meubles des XVIIe et XVIIIe siècles, et des sculptures de l'art indien du plus haut intérêt.

Revenons sur nos pas, et gravissons le grand escalier. Nous le monterons lentement, car, aux parois des murs, s'étalent des œuvres d'architecture, qui doivent être l'objet d'une étude patiente et réfléchie.

C'est véritablement au premier étage que se trouve l'Exposition, dans son acception la plus sérieuse. Traversons un large pas-perdu, où l'air et la lumière circulent abondamment, où d'élégantes statues se détachent sur des fonds de peintures d'une décoration ravissante, et pénétrons dans la grande galerie du Muséum, dont les dispositions paraissent avoir été faites pour une exhibition permanente : hauteur des parois, surface étendue, jour doux et plongeant, tout semble avoir été combiné pour y placer convenablement des peintures ; aussi, ces trois rangées de tableaux, dans tout le pourtour de cette vaste salle, sont-elles du plus heureux effet, effet qui eût été plus imposant encore, si l'abondance des envois n'avait obligé la Commission à faire établir transversalement des cloisons successives. Par ce moyen, l'on a gagné plus de surface et la faculté d'exposer un plus grand nombre de tableaux ; mais l'on a perdu l'aspect magistral et somptueux qu'eût présenté cette grande et magnifique galerie.

Ah ! si nous ne nous étions pas promis, dans cette première visite, de ne considérer que la distribution générale, et de ne pas nous arrêter à l'examen de bien des œuvres qui s'imposent à l'attention, quelle charmante école buissonnière ne ferions-nous pas dès aujourd'hui ? Mais passons, s'il est possible, sans fermer les yeux cependant, et poursuivons notre examen général.

A l'extrémité gauche de la grande galerie est une salle très-heureusement éclairée, et qui renferme une centaine de tableaux de choix. Là, le visiteur peut s'arrêter au hasard, bien assuré qu'il aura devant lui une excellente peinture. Attenante à ce salon d'honneur est la salle des dessins, des aquarelles et des gravures, pièce malheureusement un peu sombre, pour que l'on y puisse bien étudier des ouvrages d'une grande finesse.

Enfin, à l'opposé du bâtiment, se trouvent les tableaux des anciennes

Digitized by Google

écoles où les plus grands noms de l'art sont prononcés. Puis, vient, à la suite, une sorte de *chambre du trésor,* dans laquelle ont été rangées, dans un ordre parfait, de véritables richesses archéologiques; pièces uniques ou rarissimes, et qui joignent parfois à l'attrait de l'étude de l'art ancien la valeur inappréciable d'un document historique.

Et maintenant que nous avons esquissé l'aspect général de l'Exposition, l'ensemble de sa physionomie, nous allons entrer dans l'analyse plus intime des œuvres que tout le monde distingue et des objets que tout le monde admire. — Bien moins favorisé que nos confrères de la presse quotidienne, nous ne pourrons pas traduire au jour le jour les sentiments que font éprouver tant d'ouvrages étincelants de verve et d'esprit, pleins de science ou de poésie; mais notre lenteur à nous produire n'aura-t-elle pas aussi son avantage? Si nous sommes moins prompt, ne serons-nous pas plus durable? Les feuilles journalières donnent une publicité généreuse, il est vrai, aux faits du domaine de l'art, comme à ceux de la politique; mais combien ces feuilles deviennent-elles rares, et parfois introuvables, à peu de jours de leur apparition! Pour nous, lorsque l'Exposition ne sera plus, et qu'elle aura vécu comme tous les événements de ce monde, que tableaux et statues, émaux et porcelaines, riches bahuts et coffrets ciselés, splendides tapisseries et merveilleuse orfévrerie mérovingienne, auront repris le chemin de l'atelier ou seront avidement recueillis par d'heureux amateurs, notre compte rendu restera, comme un modeste édicule qu'on élève au coin d'un bois ou d'un champ, pour conserver un souvenir. Et c'est alors que les visiteurs du Salon nantais de 1872 seront peut-être heureux de retrouver nos impressions dans la *Revue de Bretagne et de Vendée;* impressions qu'ils peuvent admettre ou repousser, dès ce jour, dans toute la liberté de leur goût, de leur savoir ou de leur fantaisie.

LOUIS DE KERJEAN.

---

# MÉLANGES

---

### M. de Fontanes.

Vers la fin du mois dernier, tous les journaux de Nantes ont fait connaître à leurs lecteurs l'événement déplorable dont a été victime M. de Fontanes, directeur honoraire de la maison nationale de Charenton; mais ils s'étaient bornés au récit sommaire de ce malheur. Et cependant, l'homme honorable et si justement honoré qu'une mort violente venait d'enlever à l'affection de sa famille, méritait qu'à l'heure de la grande séparation une voix amie vînt rappeler les services distingués de cet administrateur capable et consciencieux.

Digitized by Google

Le temps, à mon grand regret, ne me permettant pas de recueillir les éléments d'une notice biographique complète, j'y supplée en recourant aux souvenirs de mes rapports avec M. de Fontanes, heureux de lui payer, au nom de la commune de Vertou, ce tribut de reconnaissance.

M. de Fontanes était le dernier descendant d'une famille noble et considérée du Languedoc, dont l'origine remonte au delà du XIIe siècle ; il était le neveu du célèbre marquis de Fontanes, ministre et grand-maître de l'Université, et l'intime conseiller de Châteaubriand. — M. de Fontanes entra au ministère de l'intérieur en 1830 ; il y fut le secrétaire particulier de M. d'Argout; il fit sa carrière dans les bureaux et devint chef de service; en 1855, il fut nommé directeur de l'établissement de Charenton, près Paris, et ne quitta ce poste qu'en 1867, emportant dans sa retraite les regrets de ses supérieurs et de ses subordonnés. M. de Fontanes, nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1850, avait été promu au grade d'officier en 1863, en récompense de ses longs et loyaux services.

Cette retraite, ce repos si bien mérité, c'est près de Nantes qu'il était venu les chercher, il y a peu d'années, dans une modeste demeure comme Socrate les aimait, et qu'il vivait paisiblement dans un petit cercle d'amis. Mais, quand les mauvais jours de 1870 réclamèrent le dévouement de toutes les âmes généreuses, M. de Fontanes se mit à l'œuvre avec ardeur, à l'œuvre de charité.

C'était le temps où les victimes de nos désastres encombraient les hôpitaux et les maisons de secours de Nantes, et où la création d'ambulances rurales était décidée. D'une voix unanime, M. de Fontanes fut nommé président de celle de Vertou. — Pour ceux qui l'ont vu, dans ces tristes temps, se prodiguer avec ardeur au soulagement de nos malheureux soldats, alors que bien des gens se claquemuraient dans leur égoïsme, nous ne saurions trop rappeler le bel exemple qu'il donna pendant le cours de sa paternelle administration.

Grâce à Dieu, ses services intelligents n'ont pas été méconnus, et la dernière fois que je le vis, il me fit part de la douce émotion qu'il avait ressentie à la réception de la croix et du diplôme qui lui avaient été décernés par la Société des secours aux blessés militaires.

A quelques jours de là, une mort foudroyante l'enlevait à l'affection d'une épouse et d'une fille, et l'élite de la population de Vertou conduisait au cimetière les restes de cet homme de bien, de cet homme si distingué par les qualités de l'intelligence et du cœur.

CHARLES MARIONNEAU.

---

— Dimanche, 24 novembre, la Société académique de Nantes a tenu sa séance publique annuelle, dans la salle de concerts des Beaux-Arts. M. le docteur Laënnec, président, a prononcé un remarquable discours sur *la théorie physiologique de l'art musical,* qui a été fort vivement et fort justement applaudi. C'est sans contredit une des meilleures études qui aient été présentées à notre public, en pareille occurrence.

M. Auguste Foulon, secrétaire-général, a lu, sur les travaux de la Société, un rapport très-élégamment écrit, et le secrétaire-adjoint, M. le docteur Lapeyre, a donné le bilan des concours, lesquels n'ont pas été

Digitized by Google

bien brillants : — une pièce de vers rejetée, et un travail intitulé : *Etudes complémentaires sur la faune du département,* par M. de Laleu, qui a obtenu une mention honorable.

Le bureau de la Société académique est ainsi constitué pour 1873 : président, M. Robinot-Bertrand ; vice-président, M. le Dr Le Houx ; secrétaire-général, M. le Dr Lapeyre ; secrétaire-adjoint, M. Merland fils.

— Une lettre particulière d'Haïti annonce une nouvelle qui sera accueillie avec une vive satisfaction dans les diocèses de Quimper et de Vannes. Le 23 septembre dernier, ont été adressés au Souverain Pontife les noms des deux candidats agréés par le président de la République haïtienne pour les évêchés des Cayes et du Cap haïtien, dont Mgr l'archevêque de Port-au-Prince est en ce moment chargé. Ces noms sont ceux de M. l'abbé Ronvel, du diocèse de Quimper, pour le premier siége, et de M. l'abbé Hillion, du diocèse de Vannes, pour le second.

— La librairie Didier vient de mettre en vente un ouvrage de notre collaborateur M. Victor de Laprade : *L'Éducation libérale,* dont l'à-propos n'a pas besoin d'être démontré. Nous l'étudierons, avec tout le soin qu'il mérite, dans notre prochaine livraison; mais, en attendant, nous n'en saurions trop recommander la lecture.

— Le 20 novembre, onze cents hommes de la Vendée faisaient un second pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, sous la direction de M. l'abbé Gouraud, chanoine et vicaire général, et de M. l'abbé Bourbon, chanoine. — MM. Gouraud, Dalin, chanoine honoraire, curé de la Flocellière, et du Tressay, chanoine honoraire, prirent successivement et éloquemment la parole.

« Après la messe de communion, lisons-nous dans le *Vendéen,* M. l'abbé Dalin mit le comble au saint enthousiasme par les paroles de feu qu'il adressa à son auditoire. Il entra en matière en rapprochant ce qui se passait chez le peuple de Dieu, au temps des Machabées, de ce qui se passa dans nos régions de l'Ouest pendant la persécution de 1793. Après des considérations d'une grande élévation, il arriva à la partie pratique de son discours en disant que chacun doit être dévoué au salut de son âme, aux intérêts de son pays et à ceux de l'Église. Sous sa voix ardente, les pleurs coulaient de tous les yeux, et il y eut un frémissement d'adhésion remarquable, quand il demanda que chacun jurât : 1° de travailler à son propre salut; 2° d'être constamment dévoué aux intérêts de la France; 3° de se sacrifier pour l'Église. Trois fois sa main s'éleva, appelant à elle d'autres mains, et trois fois les mains de tous les assistants se levèrent en même temps que la sienne, trois fois toutes les lèvres dirent : « Nous le jurons ! »

Espérons-le, de tels actes de foi finiront par attirer la miséricorde de Dieu sur notre malheureuse patrie.

— Un grand pèlerinage de toute la Bretagne à Sainte-Anne d'Auray se prépare pour le 8 décembre. Nous dirons à nos lecteurs ce qu'aura été cette imposante manifestation.

---

*Le Secrétaire de la Rédaction,* ÉMILE GRIMAUD.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE BRETONNE ET VENDÉENNE

ANECDOTES, ÉPISODES. Les Prussiens en France pendant la campagne de 1870-71; par E. Lebrun. In-12, 204 p. — Nantes, imp. Malnoë.

ALPHABET FORMULÉ, HÉBRAÏSÉ ET MNÉMONISÉ; par M. Ruello. 1re livraison. In-8o, 28 p. — Lorient, imp. et lib. Grouhel.

AVENTURES DE NUIT; par Robert Oheix. In-12, 28 p. — Savenay, imp. et lib. Allair; Nantes, lib. Morel.

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE DE LORIENT. Premier catalogue. (15 janvier 1872). In-8o, 26 p. — Lorient, imp. et lib. Corfmat fils..... 50 c.

COMPTE RENDU DE L'EXPOSITION ARTISTIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE ouverte à l'Hôtel-de-Ville de Rennes à l'occasion du Concours régional (septembre 1872). Un vol. in-12, 188 p. — Rennes, lib. Verdier.

CONSIDÉRATIONS SUR L'INSOLATION ET LA CHALEUR SOLAIRE. Thèse pour le doctorat en médecine, par Léon Grimaud, docteur en médecine. In-4o, 64 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud.

DU DROIT DE TESTER, 2e édition, par E. de C. In-8o, 224 p. — Orléans, lib. Herluison.

ÉPHÉMÉRIDES ASTRONOMIQUES ET ANNUAIRE DES MARÉES pour l'année 1873, destinées aux capitaines de navires et rédigées par E.-P. Dubois, examinateur de la Marine. 3e année. In-12, 124 p. — Saint-Brieuc, imp. et lib. Prud'homme; Paris, Robiquet.

HOMMAGES D'ALPHONSE, COMTE DE POITIERS, FRÈRE DE SAINT LOUIS. Etat du domaine royal en Poitou (1260), publié d'après un manuscrit des Archives nationales; par A. Bardonnet. In-8o, 152 p. — Niort, imp. Desprez; lib. Clouzot.

PRATIQUE DE L'AMOUR DE DIEU, extraite des œuvres du Père Nouët, de la Compagnie de Jésus; par le Père Henri Pottier, de la même Compagnie. In-12, 376 p. — Nantes, imp. Grinsard, lib. Mazeau; Paris, lib. Enault et Mas.

QUATRE OBSERVATIONS D'ANÉVRISMES; par le docteur Letenneur, professeur de clinique externe, à l'Ecole de Médecine de Nantes. In-8o, 15 p. — Nantes, imp. Ve Mellinet.
(Extrait du *Journal de Médecine de l'Ouest*).

QUELQUES REMARQUES SUR L'ÉPIDÉMIE DE VARIOLE A BREST, en 1869-1870; suivies des résultats d'un grand nombre de revaccinations, communiquées à la société médicale des Hôpitaux; par le Dr Th. Caradec. In-8o, 14 p. — Paris, imp. Malteste et Ce.
(Extrait des *Mémoires de la société médicale des Hôpitaux de Paris*, année 1871.)

RETRAITE SPIRITUELLE DE DIX JOURS; par le Père Jacques Nouët, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition, revue et corrigée par le Père Henri Pottier, de la même Compagnie. In-18, jésus, 414 p. — Nantes, imp. Grinsard, lib. Mazeau; Paris, lib. Enault et Mas.

SUPPLÉMENT A LA VIE PARFAITEMENT CHRÉTIENNE, ou Recueil de Pensées propres à guider les âmes pieuses dans la pratique de la méditation et de l'examen particulier, suivi d'un Calendrier d'indulgences plénières. In-18, 268 p. — Rennes, imp. et lib. Hauvespre.

Digitized by Google

# A TRAVERS LES LIVRES D'ÉTRENNES

*L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, par M. Guizot, 2e volume gr. in-8o, illustré de 66 gravures ; — *La France industrielle*, par M. Paul Poiré, un vol. in-8o illustré ; — *Le Globe illustré*, par M. E. Cortambert, un vol. in-4o, avec 16 cartes ; — *Le Tour du monde*, deuxième semestre 1872, un vol. grand in-4o ; — *La Russie libre*, par M. Dixon, un vol. in-8o illustré ; — *Voyage dans le Soudan occidental*, de MM. Mage et Quintin, et *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, de MM. Milton et Cheadle, 2 vol. in-18, illustrés ; — *L'Homme sauvage*, par M. de Lanoye ; — les *Naufrages célèbres*, par MM. Zurcher et Margolé ; la *Vapeur*, par M. Guillemin ; les *Plantes étudiées au microscope*, par M. J. Girard ; les *Harmonies providentielles*, par M. Ch. Lévêque : cinq vol. in-18 illustrés ; — *Evangéline*, poème de Longfellow, un vol. petit in-4o illustré. — Paris, Hachette.

Fidèle à la mission qu'elle s'est donnée de travailler à l'instruction du public, et qu'elle remplit avec un zèle qu'on ne saurait trop louer, par une infatigable production, la maison Hachette nous offre encore, cette année, un riche contingent d'œuvres diverses, où tous les âges, toutes les intelligences, toutes les bourses trouvent à choisir ce qui leur sied.

C'est d'abord le second volume, en tout point digne du premier, de l'Histoire de France, de M. Guizot. Loin de nos stériles et lamentables disputes, l'illustre vieillard poursuit sa tâche, au fond de sa studieuse retraite, avec la sérénité d'un bénédictin dans sa cellule. Quand nous nous demandons, anxieux, quel sera l'avenir de notre pauvre pays, lui, remontant le cours des siècles, nous raconte son passé. Passé glorieux, mais fort troublé aussi, et, en



Digitized by Google

plus d'un point, l'image de notre douloureux présent. Le volume s'ouvre par une étude, d'une sûreté et d'une ampleur magistrales, sur le laborieux enfantement de l'unité française, sociale et politique, la constitution des communes, l'avénement du tiers-état (plus tard devait naître un quatrième état, qui, plein d'une haine égale contre les trois autres, faussement décoré du nom de « peuple », instrument aveugle et terrible aux mains des factieux et des démagogues, menace l'ordre social d'un entier bouleversement). Puis viennent la guerre de Cent ans, Crécy, Azincourt, Poitiers, guerre civile, émeutes parisiennes, préludant à tant d'autres ! la *Jacquerie*, cette *Commune* du XIVe siècle ; Charles V et Duguesclin, Charles VI et son règne justement appelé « sinistre » par Sully ; Charles VII, — Jeanne d'Arc enfin, l'arc-en-ciel après ce long et sanglant orage, sauveur, si inattendu et si véritablement providentiel, de la France agonisante ! Au contact de cette touchante et radieuse figure, unique dans les annales humaines, l'austère historien de la *Civilisation*, s'est comme attendri ; il s'est fait simple et ingénu comme elle. Il ne se demande pas, à l'exemple de certains « penseurs », s'il a devant lui une « hallucinée », une « somnambule » ; il prend Jeanne telle qu'elle est, dans toute la naïveté de sa foi, profonde et forte à transporter les montagnes, ou, ce qui n'était guère moins invraisemblable dans de telles conditions, à sauver un royaume. Pour peindre cette virginale et surnaturelle apparition, pour raconter cette charmante pastorale, qui allait aboutir au plus lamentable des drames, le style de M. Guizot, un peu froid et tendu, a trouvé des accents émus, d'une fraîcheur toute juvénile. Jamais, en effet, ne fut plus jeune ce vieillard de quatre-vingt-cinq ans ! Il y a là quelques pages qui compteront parmi les plus achevées du célèbre écrivain. En les lisant, la pensée se reporte involontairement sur nos malheurs présents, sur nos *Étienne Marcel*, nos *Maillard*, nos *Jacques*, nos envahisseurs (les Anglais d'autrefois s'appellent aujourd'hui Prussiens), et on se prend à chercher la Jeanne d'Arc qui nous délivrera tout à la fois de l'ennemi du dehors et de celui du dedans... Mais l'histoire verra-t-elle deux fois pareil miracle ?

Digitized by Google

Le volume se termine par les règnes de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII, sur lesquels le défaut d'espace nous interdit de nous étendre.

Avec son modeste titre, d'une si aimable bonhomie, cette *Histoire de France racontée à mes petits-enfants,* ne serait-elle pas cette vraie histoire de France vainement attendue jusqu'ici, et dont l'énorme et lourd pamphlet de M. Henri Martin prétendait usurper la place?

Ajoutons que, comme le précédent, ce magnifique volume a été *illustré,* par M. de Neuville, de planches dignes du texte et dont plusieurs, transportées sur la toile, seraient de fort beaux tableaux d'histoire. Par exemple, cette *Jeanne d'Arc*, écoutant ses voix, tout en gardant ses brebis, n'est-elle pas ravissante de charme naïf, d'expression pieuse?

— La France industrielle. — Après la France du passé, la France du présent, non point, Dieu merci, la France politique, dont l'écœurant spectacle n'attriste que trop nos regards, cette Pénélope affolée, sans cesse occupée à faire, défaire, refaire et défaire encore sa trame, pendant que les ciseaux de l'étranger la taillent, lambeau par lambeau, jusqu'à ce qu'ils en aient rogné le dernier pan; — mais cette France industrielle et agricole, autre Pénélope, la sage, sans cesse occupée aussi à réparer les folies de la France politique, à la remettre de ses secousses épileptiques, de ses tentatives périodiques de suicide. Et, grâce à ce sol généreux et si admirablement arrosé, à toutes ces conditions exceptionnelles dont la Providence a doté notre pays et que nous nous acharnons à gâter, nous vivons encore, malgré nos fautes, qui auraient tué tout autre peuple, et, n'était le désordre moral, notre mal le plus profond, notre prospérité matérielle aurait bientôt fait de réparer toutes les ruines du passé. Jetez plutôt les yeux sur le bel ouvrage de M. Paul Poiré, et voyez défiler toute cette longue nomenclature d'industries, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus compliquées, inépuisables sources de nos richesses follement gaspillées (la plus féconde de

Digitized by Google

ces sources toutefois, la première de toutes les industries, l'agriculture, cette « mamelle de la France », comme l'appelait le sage Sully, ne figure pas dans ce livre, dont elle aurait excédé le cadre spécial). C'est toute une encyclopédie, dont les titres seuls rempliraient plusieurs de ces pages. Il y a là, condensée, une somme énorme d'études et de connaissances. Plus de 400 figures accompagnent le texte et l'éclairent. Livre des plus instructifs et des plus dignes d'être recommandés.

Entrons dans le vaste domaine de la géographie. — Le GLOBE ILLUSTRÉ de M. E. Cortambert nous en offre le résumé. A la fois atlas et traité élémentaire, orné de *vues* empruntées à tous les pays du monde, cet ouvrage instruit en charmant le regard; mis entre les mains d'un enfant, il sera avidement feuilleté jusqu'à la dernière page. Personne n'était plus apte que M. Cortambert, l'un des vétérans de l'enseignement géographique, à présenter toutes ces notions embrassant le monde entier, avec cette clarté, dans cet ordre lumineux (signalons toutefois à notre savant et respecté collègue une petite tache qui dépare la page 32, où il place au Croisic et à *Savenay* des marais salants qui n'existent que dans le voisinage de la première de ces deux localités, la seconde se trouvant située à plusieurs lieues de la mer).

N'est-ce pas aussi un globe illustré que ce TOUR DU MONDE, cette splendide publication qui, traduite dans les principales langues de l'Europe, se poursuit avec un succès croissant depuis douze années, et dont la collection, à la fois musée et histoire des voyages contemporains, forme déjà un monument unique au double point de vue de l'art et de la géographie, non moins précieux comme spécimen des merveilleux progrès de la gravure sur bois, que comme recueil de renseignements originaux et inédits sur toutes les parties de l'univers? Le *deuxième semestre* de l'année 1872, que nous avons sous les yeux, nous promène tour à tour en *Russie,* avec M. Dixon; à travers la *Nouvelle-Grenade,* à la suite de M. le Dr Saffray; dans l'*Inde des rajahs,* avec M. Louis Rousselet; dans l'*Archipel malais,* avec M. Russell Wallace; dans l'*Indo-Chine,*

Digitized by Google

avec MM. Francis Garnier et Delaporte [1]; puis, nous ramenant en Europe, nous fait voyager en Thuringe, guidés par M. Legrelle; et enfin en Espagne, avec M. Gustave Doré, dont le crayon prestigieux, se jouant au milieu de ces sites pittoresques, de ces familières et originales scènes de mœurs, sème en prodigue les vues et les croquis.

Le volume se clôt dignement par une *Revue géographique* de l'année écrite par un maître du genre, M. Vivien de Saint-Martin, qui étudie plus spécialement les explorations, pour nous si peu claires encore, de Livingstone à la recherche des introuvables sources du Nil.

— La Russie libre, *Svobodnaya Rossia,* tel est le titre que fièrement se donne désormais à elle-même la Russie, depuis que le canon de Sébastopol a renversé cette muraille de la Chine dans laquelle l'ombrageux Nicolas la tenait enfermée. Un Anglais, M. William Dixon, vient, en divers voyages, de parcourir ce pays, encore si peu connu et si curieux à tant de titres, depuis Arkangel jusqu'à Sébastopol, de la Vistule à l'Oural, fréquentant les lieux de pèlerinages en renom, *Solovetsk, Petchersk,* etc., étudiant les mœurs des différentes classes sociales, prêtres, moines, laboureurs, pêcheurs, mendiants, sectaires des nombreuses sociétés secrètes qui minent en dessous le colossal édifice, les variétés ethniques, où, quoi que prétendent les historiens officiels, prédomine l'élément mongol. Et c'est cette riche moisson de renseignements variés recueillis sur ce vaste champ d'études, que M. Dixon nous apporte dans ce compact volume. La fidèle et élégante traduction qu'en a faite M. Jonveaux, devait être l'œuvre dernière de cet érudit écrivain, dont la mort récente est digne de nos sympathiques regrets.

— Voyage dans le Soudan occidental. — Abrégé de l'ouvrage original, ce petit livre nous donne la substance de l'exploration ac-

[1] Ces pages sont un fragment du grand ouvrage paru ces jours-ci même, et dans lequel MM. Garnier et Delaporte ont écrit et *illustré* cette exploration, désormais célèbre, du Mékong, dont les longues fatigues ont coûté la vie à M. le commandant de Lagrée d'abord, premier chef de l'expédition, puis à notre compatriote, le jeune et si regrettable M. de Carné, digne fils de l'éminent académicien.

Digitized by Google

complie dans la région du haut Niger, de 1863 à 1866, par le lieutenant de vaisseau Mage et M. le Dr Quintin, un digne Breton qui s'est trop modestement effacé, et mérite de partager le renom que s'est acquis son camarade et ami. Il est vrai que la fin tragique de celui-ci a entouré sa mémoire d'une touchante auréole.

Partis de Saint-Louis avec la mission de relier commercialement notre colonie sénégalaise au Soudan, et de descendre, si faire se pouvait, le Niger jusqu'à son embouchure, MM. Mage et Quintin, après avoir remonté le Sénégal, visitent le *Fouta,* le *Bambouk,* le *Kaarta* et autres pays peuplés de nègres et de *Peûls, Foulah* ou *Fout* (descendants supposés des anciens Égyptiens[1], qui, traversant l'Afrique de part en part dans la suite des siècles, sont en voie de conquérir tout le Soudan noir et d'y fonder de puissants empires). Arrivés à *Ségou-Sikoro,* sur le Niger, où les avaient jadis précédés Mungo-Park et le vendéen René Caillié, ils sont retenus par l'astucieux roi peûl Ahmadou. Revenus sans avoir pu accomplir leur mission, mais riches d'observations de toute nature, les deux voyageurs revoyaient bientôt la France. Plein d'ardeur, malgré l'insuccès partiel de sa première tentative, Mage brûlait de retourner dans ces lointaines et inhospitalières contrées, et nous parlait avec enthousiasme de ses nouveaux projets. L'infortuné allait trouver une mort affreuse sur les côtes mêmes de France, lui qui avait impunément bravé au loin de si éminents dangers : la *Gorgone,* qu'il commandait, et qui, rentrant du Sénégal, touchait au port, périssait corps et biens à l'entrée du goulet de Brest, dans la tempêtueuse nuit du 18 au 19 décembre 1869. Il n'avait pas trente-trois ans, et allait être nommé capitaine de frégate... Ainsi, à la même époque à peu près, le célèbre voyageur anglais Speke, que nous venions de voir plein de vigueur et de jeunesse, à son retour de la *Terre de la Lune* et des grands lacs de l'Afrique orientale, où tant de fois, et pendant plusieurs années, il avait affronté la mort, — se tuait, en Angleterre, par un vulgaire accident de chasse.

[1] Par une coïncidence fort remarquable, la Genèse appelle l'Afrique orientale le *Pays de Phout.* Dans certaines contrées, les Peûls s'appellent *Fellahs,* nom qui est précisément celui des paysans égyptiens actuels.

Digitized by Google

— VOYAGE DE L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE. — En même temps que Mage et Quintin exploraient le Soudan, deux compatriotes de Speke, lord Milton et le Dr Cheadle, traversaient le vaste empire britannique américain, du Canada aux mines d'or du Fraser et du Caribou, jusqu'à l'île de Vancouver, par la vaste plaine, semée de lacs et de fleuves, de la *Saskatchaouane* et les Montagnes-Rocheuses. Dans le curieux et parfois émouvant récit de ce long parcours, de 60 degrés de longitude, ce qui nous intéresse particulièrement c'est la fréquente rencontre faite par les deux voyageurs de Franco-Canadiens, isolés ou groupés, *squatters* et trappeurs nomades ou laboureurs sédentaires, qui, répandus sur cet immense espace, y ont conservé et propagé la langue et la religion de leur ancienne patrie. Pure ou métisse (*Bois-Brûlés*), cette race, remarquable par ses qualités morales, sa loyauté, son intelligence ( « race accomplie », dit un journal anglo-canadien), gagne, chaque jour, du terrain. C'est toute une autre France, non plus de nationalité, hélas! mais de mœurs, de langue, de religion, gardant le plus touchant souvenir de l'ingrate France de là-bas, qui l'oublie, après l'avoir abandonnée, il y a plus d'un siècle, séparation qui l'a du moins préservée de la contagion de ce virus révolutionnaire dont est si malade sa sœur européenne. Au contraire de celle-ci, qui voit se resserrer les siennes, cette France américaine étend pacifiquement ses frontières, luttant victorieusement contre l'envahissant élément anglo-saxon.

— De la géographie entrons dans le monde des *Merveilles;* la librairie Hachette lui a consacré toute une bibliothèque, s'augmentant chaque année, et dont les derniers volumes sont là sous nos yeux.

L'HOMME SAUVAGE, œuvre posthume du regrettable de Lanoye, et les NAUFRAGES CÉLÈBRES, de MM. Zurcher et Margolé, ces deux frères siamois littéraires auxquels nous devions déjà les *Météores,* les *Volcans,* les *Glaciers,* etc., — ne rentrent peut-être qu'indirectement dans la catégorie des *Merveilles.* Le titre admis, elle n'en est pas moins intéressante l'étude que M. de Lanoye consacre aux sau-

Digitized by Google

vages anciens ou contemporains (car les divers âges de l'humanité existent encore simultanément sous nos yeux, depuis l'*âge de pierre* jusqu'à l'âge de la vapeur), dans leurs migrations, leurs monuments mégalithiques et autres, leurs mœurs trop souvent violentes et sanguinaires. — Quant aux *Naufrages célèbres*, ils se liront avec cette avidité poignante qui attire invinciblement l'homme au spectacle de tout drame où la vie de son semblable est en jeu. Et quel drame plus tragique, plus émouvant, qu'un naufrage ?

— La VAPEUR, de M. Am. Guillemin, mise en regard de l'*Homme sauvage*, quelle antithèse ! De la hache en silex à la locomotive, quelle distance ! Du nomade Australien, à la figure simienne, à Watt et à Stephenson, quelle transition ! La vapeur, c'est bien là en effet une merveille, si simple pourtant dans son principe, et si longtemps ignorée ! M. Guillemin nous en décrit doctement l'histoire, les applications, les multiples et puissants effets, en voie de transformer le monde.

— Les PLANTES ÉTUDIÉES AU MICROSCOPE. — Autre merveille, et non moins étonnante. Si le télescope a fait découvrir à l'homme un monde nouveau, celui des infiniment grands, le microscope lui a révélé un monde non moins merveilleux, celui des infiniment petits : suspendu entre ces deux infinis, qu'il élève ses regards vers l'un ou qu'il les abaisse vers l'autre, l'homme se sent pris d'une même admiration, d'un égal vertige. C'est bien le vertige, en effet, qui saisit votre pensée à la vue de ce vaste monde végétal, tel que le microscope nous le dévoile dans les secrets de l'anatomie intime des plantes, de la cellule primordiale, de la géométrie des formes, du tissu, du coloris dont la palette d'un Saint-Jean n'égalera jamais les nuances; dans la circulation ascendante et descendante de la séve, analogue à la circulation artérielle et veineuse du sang; dans les mystères de la germination, de la floraison, de la fructification, de la multiplication (on a calculé qu'un orme moyen fournit environ 400,000 graines par an, fécondité étonnante, mais bien inférieure encore à celle de certains poissons, des morues, par exemple, dont une seule femelle pond jusqu'à *vingt millions* d'œufs !)

Digitized by Google

Et qu'est-ce donc lorsque l'on descend au monde des invisibles, dont la science commence seulement à entrevoir l'étonnant et immense rôle dans la création : algues infinitésimales, conferves, mycodermes-ferments auxquels nous devons le vin, la bière, le vinaigre, etc.; microphytes, champignons microscopiques, moisissures parasites, toute cette végétation si redoutable et si puissante sous les apparences de la plus infime faiblesse, à laquelle, par contre, nous devons la *rouille* du blé, l'*oïdium* de la vigne, la maladie de la pomme de terre, les fièvres paludéennes, certaines épidémies, peut-être le croup, l'angine couenneuse, etc. : ennemi véritablement terrible, en raison de son invisibilité même et de l'effrayante puissance de multiplication dont il est doué.

Le microscope à la main, M. Jules Girard passe en revue, avec une remarquable clarté, les divers aspects de son riche sujet, dont plus de deux cents figures rendent visibles à nos regards les secrètes merveilles.

— Les HARMONIES PROVIDENTIELLES, de M. Ch. Lévêque, sont comme la synthèse des œuvres précédentes. Harmonie, n'est-ce pas, en effet, le dernier mot de toute étude de la nature ? Toutefois, après les harmonies naturelles, l'éminent philosophe spiritualiste expose successivement les harmonies humaines, sociales, religieuses, leur donnant pour triple conclusion, au nom seul de la métaphysique rationnelle, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la vie future. Ce livre offre à l'esprit une lecture aussi saine que fortifiante, par ce temps de matérialisme bestial, de positivisme, de darwinisme ravalant l'homme à la dignité de descendant du gorille et de l'orang-outang, attribuant l'origine de tous les règnes, genres, espèces ou races, de végétaux ou d'animaux, à une seule et aveugle force décorée du nom de *sélection naturelle*, mot qui, dans la langue scientifique, vient de remplacer celui, trop discrédité, de *hasard*, dont il est au fond le synonyme.

— Une *harmonie*, n'en est-ce pas une encore, à la fois poétique, humaine et religieuse, que l'EVANGÉLINE de Longfellow, le *Paul et Virginie* de la littérature américaine, avec je ne sais quoi de plus

Digitized by Google

chaste encore, de plus pur, de plus ingénu ; poème célèbre des deux côtés de l'Atlantique et qui, depuis vingt ans, est populaire en Angleterre tout aussi bien qu'aux Etats-Unis? Simple et touchante histoire, qu'ouvrent les scènes toutes pastorales du village acadien de Grand-Pré, et qui se clôt douloureusement dans une salle d'hôpital, où Evangéline, devenue *Sœur de la Miséricorde*, retrouve son cher Gabriel mourant et lui ferme les yeux... Car, chose remarquable, ce poète *yankee* et protestant est allé chercher ses humbles héros dans le catholicisme, parmi cette population franco-canadienne dont nous parlions plus haut. Il a senti d'instinct que la religion catholique lui offrirait dans ses types moraux quelque chose de tendre, d'ému, qu'il demanderait vainement à sa propre religion. Et son génie élevé, généreux, tendre aussi, inconsciemment catholique, a si bien réussi à s'assimiler l'esprit intime d'une religion qui n'était pas la sienne, qu'*Évangéline* restera son chef-d'œuvre. Délicieusement illustré, d'après des artistes anglais, ce charmant poème est traduit par M. Ch. Brunel, avec élégance et pureté (nous aimons moins certaines réflexions de sa préface).

---

VOYAGE AUTOUR DU MONDE, *Australie*, — *Java*, *Siam*, *Canton*. — *Pékin*, *Yeddo*, *San-Francisco ;* par M. le comte de Beauvoir; 3 vol. in-18, ornés de cartes et de gravures. — Paris, Plon.

Par ce temps de vapeur et d'électricité, où Paris et Londres conversent, à travers les océans, avec New-York et Melbourne, faire le tour du monde est devenu quasi banal : c'est l'affaire de trois mois et de quelques milliers de francs. Mais faire le tour du monde à vingt ans, visiter tous ces lointains et mystérieux pays de l'Orient, dans la pleine effervescence de l'imagination, dans la fleur printanière de cet âge où l'on ne rêve que merveilles inconnues, où tout est mirage, enchantement ; accomplir un tel voyage dans toutes les conditions désirables de comfort et de fortune, dans la société choisie de deux ou trois amis de même âge et de mêmes

Digitized by Google

goûts, — quel rêve ! Ce rêve, M. le comte de Beauvoir l'a réalisé de point en point. C'est à vingt ans, en la compagnie quasi royale de jeunes princes, ses amis d'enfance, qu'il faisait le tour du monde ; c'est à vingt-deux qu'il racontait au public ses impressions dans toute leur fraîcheur, dans toute leur juvénile vivacité.

Je vois encore ce Magellan de vingt ans, grand et blond adolescent encore imberbe, quasi un enfant, venant, nouvellement débarqué, offrir à la Société de géographie son premier volume, et nous parlant de son récent voyage de circumnavigation, avec l'aisance distinguée du gentilhomme, tempérée d'une timidité de bon aloi.

Comment suivre M. de Beauvoir dans sa course vertigineuse à travers le monde, visitant tour à tour : l'Australie, le plus ancien des continents au point de vue géologique, le dernier-né géographiquement et socialement ; monde étrange, où les conditions ordinaires de la nature semblent renversées, où les cygnes sont noirs, où certains bois tombent au fond de l'eau, tandis que certaines pierres surnagent à la surface ; où les arbres ne donnent pas d'ombre, leurs feuillent se présentant de profil au soleil ; où les cerises ont leur noyau en dehors ; où le plus grand des quadrupèdes est le kanguroo, débris des antiques marsupiaux de la faune paléontologique ; monde nouveau, encore inconnu aux trois quarts, et qui, sous l'énergique impulsion de la race anglo-saxonne, se transforme à vue d'œil ; — l'île enflammée de Java, avec sa flore édénienne, ses pestilentielles effluves, ses formidables volcans, ses sultans malais, ses pachas hollandais, ses chasses au rhinocéros et au crocodile ; — Siam, ses deux rois, ses amazones et son éléphant blanc ; — Singapour, rendez-vous des malles de l'Orient et de l'Occident ; — Macao, en décadence comme sa métropole, les *barracons* de ses *coulies* chinois, sa *traite des jaunes*, guère moins barbare qne la traite des noirs ; — la Chine, avec sa formidable et toujours croissante population de 4 à 500 millions d'âmes, qu'elle est impuissante à nourrir et qui déborde de toutes parts ; Hong-Kong, Chang-Haï, et leurs comptoirs européens ; Pékin et la

Digitized by Google

Grande-Muraille ; — puis le Japon et ses splendides paysages, ses mœurs bizarres, sa population si intelligente, si curieuse de toutes nos inventions européennes dont fait fi la dédaigneuse race chinoise ; — l'Amérique enfin, la Californie, ses mines d'or et de mercure, ses immenses troupeaux errants comparables à ceux des steppes australiennes, ses arbres géants rappelant aussi le colossal *eucalyptus* néo-hollandais, etc.

Si c'est surtout de l'œil curieux du touriste que le jeune voyageur regarde défiler devant lui cet immense kaléidoscope de près de 17,000 lieues, il sait aussi observer à l'occasion et avec une maturité supérieure à son âge. Son ouvrage, écrit sans prétention scientifique et d'un style parfois inexpérimenté, n'en contient pas moins une foule de faits curieux, de réflexions sensées, d'observations sérieuses, dont plus d'un écrivain, géographe ou économiste, a su tirer profit. Six éditions, se succédant à de courts intervalles, témoignent assez, d'ailleurs, du goût que le public a pris à la lecture de ce livre ; une septième, richement illustrée, vient de paraître et obtiendra, sans nul doute, un plus vif succès encore.

LUCIEN DUBOIS.

---

Digitized by Google

# UN FAIT D'ARMES VENDÉEN EN 1800 *

Mais reprenons la publication des lettres. Le sous-préfet de Paimbœuf continue à rendre compte des événements au préfet de la Loire-Inférieure.

Paimbœuf, le 14 messidor an VIII [1].

*Le Sous-Préfet du 5e arrondissement du département de la Loire-Inférieure au Préfet.*

Citoyen préfet,

J'arrivai hier, à quatre heures du soir, à Pornic, avec le citoyen Morlet. Je vis avec plaisir les bonnes dispositions de tous les habitants, et particulièrement des fonctionnaires publics. Nous vîmes très-distinctement les vaisseaux ennemis, consistant en un vaisseau rasé, et deux frégates mouillées à l'entrée de la baie de Bourgneuf. Le vaisseau avait pavillon parlementaire.

On nous témoigna de l'inquiétude sur le sort de trois bâtiments de transport, chargés de farines pour Bordeaux, qui étaient au port du *Pai*, situé entre Noirmoutier et Beauvoir, parce que, dans la nuit du 12 au 13, on avait entendu, entre minuit et une heure, une forte canonnade et fusillade, et qu'on avait ensuite vu des feux. Cependant, comme on avait distingué onze chaloupes parties de l'escadre le 12, à quatre heures du soir, et, comme on n'en avait vu revenir que cinq, on espérait que les six autres avaient pu tomber en notre pouvoir; surtout, ayant vu une chaloupe parlementaire se rendre du vaisseau rasé à Noirmoutier, et un lougre anglais, mouillé dans la baie, en avant des vaisseaux vers orient, appareiller et faire la route du nord-ouest.

Le citoyen Dessalines, maire de la Bernerie, avait pris la précaution de faire rentrer dans le port de Pornic toutes les chattes ou bateaux-pêcheurs de sa commune.

* Voir la livraison de novembre, pp. 337-346.

[1] 3 juillet.

Digitized by Google

Après l'avoir autorisé à faire transporter au village même de la Bernerie un des canons de 18 qui se trouvent à l'ancien fort du Collet, et avoir chargé le maire de Pornic de lui délivrer les munitions nécessaires, nous avons visité une partie de la côte, où nous avons trouvé presque tous les habitants sans inquiétude.

J'ai pris toutes les précautions que j'ai crues convenables, et j'ai recommandé aux différents maires de me faire connaître sur-le-champ les mouvements des ennemis.

Ce matin, nous avons visité la côte de Saint-Michel et de Saint-Brevin, où nous avons trouvé les mêmes bonnes dispositions, et où nous avons appris que le lougre parti hier avait semblé voguer vers l'Angleterre, que néanmoins on avait signalé, à la pointe du jour, une division anglaise au nord-ouest, vers le Croisic.

*A quatre heures du soir.*

En arrivant, je trouve une lettre de l'adjoint de Pornic qui m'apprend que, dans la nuit du 12 au 13, treize chaloupes anglaises armées (celles qu'on avait signalées pour onze) s'étaient rendues à Fromentine, pour y brûler le stationnaire et le convoi de Bordeaux y réfugié; qu'ils y ont brûlé sept bâtiments du convoi et fait prisonnier le citoyen Kermasson et son équipage; mais que, la marée baissant, ils ne purent pousser plus loin leur expédition; qu'ils cherchèrent à s'en retourner par le passage de la Fosse; que le fort les obligea de rétrograder; que leurs chaloupes touchèrent alors à l'endroit nommé le *Goy;* que les habitants de Barbâtre et de Noirmoutier conduisirent à l'instant une pièce de quatre en charrette, à travers les vases, et ont forcé onze de ces chaloupes de se rendre. Il s'y est trouvé 80 hommes, dont 4 officiers, 2 aspirants; un des officiers a eu la cuisse cassée. Il n'y a pas d'autres blessés. Le fils du comodore Waren, commandant la division, est du nombre des prisonniers.

Deux habitants de Barbâtre ont seuls fait 20 prisonniers. Le citoyen Kermasson et son équipage ont été repris.

Toutes les chaloupes étaient armées d'espingoles; une a une pièce de 12, une autre, un obus de 18; elles sont toutes dans le port de Noirmoutier.

Il est à présumer que l'ennemi va paraître en force sur nos côtes. Je ne manquerai pas, citoyen Préfet, de vous en rendre compte, et je suis persuadé que vous ferez les dispositions nécessaires pour nous envoyer du secours au besoin.

Je vous prie, citoyen Préfet, de vouloir bien me faire connaître ce qui a été décidé, relativement au soi-disant *général Abeline;* il peut être

Digitized by Google

utile, en dirigeant son zèle; mais, dans la qualité qu'il prend, il peut contrarier les mesures nécessaires, et je vous avouerai que les gardes nationales, rentrées sous l'empire de la constitution, ne doivent pas le reconnaître. Cependant, j'attendrai vos ordres auparavant de donner une décision positive à ce sujet.

Je vous salue respectueusement,

P.-M. MAUBLANC.

Le même jour, l'autorité française recevait, par une voie inconnue, la lettre suivante écrite d'une canonnière anglaise :

Baie de Bourgneuf, le 2 juillet 1800, à 8 heures du soir.

*Au Commandant des armes de la Marine, à Nantes.*

Citoyen,

Tout bon Français qui s'intéresse au sort de son pays doit s'empresser à donner des renseignements sur tout ce qui peut contribuer à sa perte, et sur toutes les manœuvres tramées par l'ennemi à ce sujet; heureux si mon malheur peut être de quelque utilité à ma patrie. Né Français, mais naturalisé bourgeois de Hambourg (la ville), je n'en ai pas moins conservé dans le cœur l'esprit et l'amour de ma patrie. Aussi je m'empresse à vous transmettre les renseignements que je puis vous donner, lesquels, s'ils vous parviennent assez à temps, peuvent vous être de quelque avantage. Parti depuis neuf jours de Vigo, en Espagne, sur le bâtiment prussien le *Friendshap,* capitaine Thompson, sur lequel j'étais passager, me rendant à Altona, destination du bâtiment, le capitaine fut obligé, après quatre jours de traversée, d'abandonner la route, le navire ayant éprouvé des avaries à la mer. Alors, nous trouvant, par la hauteur de Lorient, distant d'environ vingt lieues, il voulut relâcher en ce port quelque temps. Après qu'il eut orienté le navire pour se rendre en cet endroit, nous rencontrâmes, à environ huit lieues de *Groa,* deux frégates, un lougre et une goëlette-canonnière, que nous reconnûmes bientôt après pour être anglais. Nous fûmes visités par la canonnière, qui, après différents signaux, nous fit la suivre, laissant un officier anglais à bord. Nous arrivâmes entre Belle-Isle et Quiberon, où nous rencontrâmes huit à dix vaisseaux de ligne, quelques frégates et autres bâtiments-transports, tous navires anglais. Le capitaine et moi fûmes conduits à bord du vaisseau commandant *l'Impétueuse.* Là, je fus reconnu par quelques émigrés français pour être français, m'avoir connu à Hambourg, il y avait huit à

Digitized by Google

dix mois, et très-partisan des principes révolutionnaires de France, à ce qu'ils alléguaient. Malgré mes objections légitimes, je fus déclaré prisonnier de guerre jusqu'à nouvel ordre. On expédia le bâtiment avec la défense au capitaine de n'entrer dans aucun port de France, autres que ceux de la Manche.

Maintenant, je laisse ici ce qui m'est personnel, pour m'entretenir de ce qui peut importer davantage au salut de mon pays. Je reste donc détenu à bord de la canonnière anglaise *le Spyder*, montant deux canons de vingt-quatre et quatre obus de trente-deux, commandée par un jeune homme de Vannes ou environs, âgé de vingt-huit à trente ans, émigré depuis la première affaire de Quiberon, parlant fort bien anglais et hollandais, et se faisant passer pour Irlandais; il se nomme Georges Pikous. J'ai appris toutes ces particularités de l'équipage, qui est composé d'Anglais, Irlandais, Français et Hollandais. Il y avait à bord une vingtaine d'émigrés de distinction, qui ont tous été mis à terre sur trois points différents, il y a trois jours, à environ onze heures du soir. Il en fut débarqué sept à l'entrée de la rivière Vilaine, côté droit, autant le lendemain, à l'entrée de la Loire, rive gauche, et six dans le fond de la baie de Bourgneuf, d'où je vous écris maintenant, par l'occasion d'un pêcheur de cette baie, qui a été arrêté par la dite canonnière et ensuite relâché.

Nous sommes depuis hier dans cette baie, avec trois vaisseaux de 74, trois frégates, une bombarde, deux cutters, et la canonnière. Les vaisseaux ont des troupes de débarquement à leur bord, mais pas en assez grande quantité pour opérer un débarquement dans la baie et l'île de Noirmoutier. Ils attendent, à ce que j'ai appris, 12,000 hommes de troupes qui sont sur Hœdic et Houat, pour tenter un débarquement, qu'ils appellent coup de main, qu'ils veulent faire. Ils attendent aussi journellement un convoi d'Angleterre important pour eux, étant chargé de troupes, de vivres et d'eau particulièrement, car c'est de ce dernier qu'ils manquent le plus; ils sont bien instruits sur tout ce qui se passe depuis Nantes jusque sur la côte et aux environs; ils savent très-bien qu'il y a peu de troupes dans ces parages, et que les plus proches sont éloignées de vingt à trente lieues, étant presque toutes dans les environs de Vannes, Quimper et Brest; ils sont instruits aussi qu'il n'y a de bâtiments de guerre à Paimbœuf que deux frégates qui ne sont pas armées, et un stationnaire mal armé à l'entrée de la Loire. Tous les soirs, ils envoient des vaisseaux, le *Puissant* et le *Gladiateur*, mouiller dans la baie, et des officiers à terre sur la côte, et qui vont très-avant dans l'intérieur.

Vous pouvez croire à l'authenticité de ce que je vous annonce; au reste, dans cette démarche, vous verrez que l'intérêt seul de mon pays est mon unique guide, et, d'ailleurs, les signaux de vos côtes vous annonce-

Digitized by Google

ront le reste, puisque c'est le deuxième jour que nous sommes dans la baie, à louvoyer à une lieue distant de terre du côté de l'île et de la rivière. On a même envoyé des ingénieurs aujourd'hui dans des embarcations, pour connaître les environs de Noirmoutier. Le temps ne me permet pas de vous en dire plus long, mais tenez-vous sur vos gardes. Le pêcheur, porteur de la présente, est renvoyé de suite. Je l'engage à remettre cette lettre, partout où il débarquera, à la poste.

Signé : NICOLAS TEREL.

P.-S. — A l'instant on amarine deux bâtiments français.

Pour copie conforme :

*Le Chef des mouvements maritimes et d'état-major,*

ROUX, AÎNÉ.

Cette lettre n'est pas d'un Français, et son style trahit une plume étrangère. Les Anglais ont voulu donner le change aux autorités françaises pendant les négociations qui avaient lieu à Noirmoutier, et leur cacher la défaite qu'ils venaient de subir. Elle est du 2 juillet, soit du 13 messidor, c'est-à-dire postérieure aux événements arrivés sur le Pé, et n'en parle pas. Elle donne, au contraire, des renseignements concernant un débarquement d'émigrés sur la côte vendéenne, alors que le pays est pacifié ; ce qui ressemble fort à une fausse piste.

Quant aux noms des navires signalés, il faut aussi les accepter avec réserve[1]. Le *Gladiateur* est connu cependant pour avoir fait longtemps croisière dans le courreau de l'île d'Yeu et sur les côtes de Noirmoutier.

MARINE, PORT DE NANTES.

Nantes, 15 messidor an VIII [2].

*Le chef des mouvements maritimes et chargé des fonctions attribuées aux officiers d'état-major, au port de Nantes et Paimbœuf, au préfet du département de la Loire-Inférieure.*

Citoyen préfet,

Les rapports qui viennent de me parvenir de l'île de Noirmoutier confirment malheureusement que le stationnaire de Fromentine a été incendié

[1] M. Simonneau, dans son *Histoire inédite de l'île d'Yeu*, donne d'autres noms aux navires anglais, aux ordres de sir John Warren, faisant, en juin 1800, la croisière de nos côtes.

[2] 4 juillet.



Digitized by Google

par les Anglais, dans la nuit du 12 au 13 de ce mois, ainsi que six petits bâtiments qui s'y trouvaient. Ce qui peut consoler de cette perte, sont les 200 prisonniers qui ont été faits dans les bateaux qui se sont échoués sur le Pé, qui revenaient rejoindre leurs vaisseaux, après cette expédition. Suivant d'autres rapports, il paraît certain que les ennemis sont toujours au nombre de 14 vaisseaux, 6 frégates et beaucoup de bâtiments légers, depuis Noirmoutier jusqu'aux Perthuis, et qu'il y a beaucoup de troupes de débarquement à bord de tous ces bâtiments.

Sous Belle-Ile, il y à toujours de 30 à 40 bâtiments de guerre de toutes grandeurs, qui occupent la baie de Quiberon et les environs de cette île.

Salut et fraternité.

ROUX, AINÉ.

CABINET DU PRÉFET.

Nantes, 17 messidor an VIII [1].

*Le préfet du département de la Loire-Inférieure au ministre de la police générale.*

Citoyen Ministre,

Il résulte des différents rapports parvenus à la préfecture, que, dans la nuit du 12 au 13 de ce mois, les Anglais ont brûlé le stationnaire de Fromentine et sept petits bâtiments d'un convoi destiné pour Bordeaux; mais le recès de la marée ayant laissé à sec les chaloupes de l'ennemi, les habitants de Barbâtre et de Noirmoutier ont à l'instant transporté une pièce de 4 sur une charrette, à travers les vases, et ont forcé onze de ces chaloupes à se rendre. Ils ont fait environ 180 prisonniers, parmi lesquels sont 4 officiers, 2 aspirants, et le fils du commodore Warren, commandant la division. Un des officiers anglais a eu la cuisse cassée.

Vous remarquerez sans doute avec satisfaction, citoyen Ministre, et comme une preuve de l'amélioration de l'esprit public, que, dans cette circonstance, tous les habitants, quelle qu'ait été leur conduite ou leur opinion dans le cours de la Révolution, se sont rapidement réunis et armés contre les Anglais. La haine qu'ils inspirent anéantit tous les ressouvenirs, étouffe toutes les passions, et cette unanimité ne doit laisser aucune espérance à nos ennemis. Cependant, il paraît, d'après une lettre que m'a communiquée le chef des mouvements maritimes de Nantes, et qu'il transmet au ministre de la marine, que la canonnière *le Spyder*, commandée par Georges Pikous, qui se dit Irlandais, et qu'on croit Français, portait une vingtaine d'émigrés de distinction, dont sept ont été débarqués à l'entrée de la Loire.

LETOURNEUR.

[1] 6 juillet.

Digitized by Google

CABINET DU PRÉFET.

Nantes, 17 messidor an VIII.

*Le Préfet du département de la Loire-Inférieure au Sous-Préfet de Paimbœuf.*

Je suis informé, par une voie sûre, que la canonnière anglaise *le Spyder* a dû débarquer, le 10 de ce mois, vers les onze heures du soir, six émigrés, au fond de la baie de Bourgneuf, et sept autres à l'entrée de la rivière.

J'ai dans votre zèle et votre activité une confiance trop entière pour insister sur la nécessité de faire des recherches sur ce débarquement, et de tâcher de suivre la trace de ces émigrés.

J'ai reçu aujourd'hui votre rapport sur l'affaire de Fromentine. On doit compter beaucoup sur la fidélité, le courage, le dévouement des habitants de la côte de votre arrondissement, dont les excellentes intentions doivent recevoir de votre prudence une utile direction et se fortifier de votre surveillance.

LETOURNEUR.

DOUANES NATIONALES. — Service actif.

Nantes, 18 messidor an VIII [1].

*Le directeur des douanes de Nantes ou citoyen Letourneur, préfet du département de la Loire-Inférieure.*

Citoyen Préfet,

J'ai l'honneur de vous adresser la copie d'une lettre que je reçois à l'instant du contrôleur de brigades de la Barre-de-Mont; il me rend compte des mouvements qu'il a fait faire à tous les préposés de sa division, pour s'opposer aux tentatives des Anglais sur nos côtes. Réunis avec quelques militaires et habitants de Noirmoutier, ils se sont emparés de plusieurs chaloupes ennemies, et leur ont fait environ 130 prisonniers.

Les préposés des douanes ayant contribué à arrêter l'exécution des projets des Anglais, je ne crois pas superflu de vous faire connaître la conduite louable qu'ils ont tenue en cette circonstance.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Pour le directeur en tournée :

*Le premier commis de la Direction,*

CHALOT.

[1] 7 juillet.

Digitized by Google

Pendant que le préfet de la Loire-Inférieure adressait à Fouché les derniers rapports qu'il venait de recevoir, le général Grigny, commandant la subdivision de Nantes, écrivait à Carnot, ministre de la guerre, une lettre, insérée au *Moniteur*, en date du 22 messidor, dont nous faisons l'extrait suivant :

« Les Anglais nous font, citoyen ministre, une misérable guerre; leurs vaisseaux nous font le mal qu'un essaim de taons peut faire à un taureau vigoureux. Ils se montrent et se succèdent partout, et partout ils donnent à connaître la faiblesse de leurs moyens. Vous connaissez, citoyen ministre, leur dernière opération entre Beauvoir et Noirmoutier. Après avoir brûlé notre stationnaire, qui ne s'est pas défendu, ils ont brûlé des gabarres chargées pour le compte de particuliers; mais ce qu'il est intéressant que vous sachiez, c'est que ce détachement de matelots anglais s'est laissé surprendre à terre par la marée baissante; que nos troupes étaient éloignées de ce point, et que ce ne sont que les paysans de Barbâtre, de Beauvoir et de la côte, rassemblés par le citoyen Mourin, officier de gendarmerie, qui ont marché aux Anglais, armés de faulx, de piques et de quelques fusils. Ces paysans étaient de déterminés rebelles sous Charette, et ce sont eux qui ont fait 91 Anglais prisonniers, qui ont affronté le feu des obusiers des chaloupes, et les ont attirées à terre. La perte de ces embarcations a forcé les vaisseaux anglais à appareiller.

» Oui, citoyen ministre, les habitants de ces contrées suffiraient presque seuls pour épouvanter l'Anglais. Une lettre du premier consul, qui féliciterait les habitants de Noirmoutier, Barbâtre et Beauvoir, sur leur bravoure et leur belle action, ferait le plus grand effet politique; elle prouverait que le gouvernement pense à tout, voit tout, apprécie et récompense. Je ne veux pas, par ce fidèle exposé, enlever aucune gloire aux troupes réglées qui sont accourues de toutes parts, de manière que, si l'Anglais avait mis à terre 2,000 hommes, pas un ne se serait rembarqué; mais j'ai voulu, en rendant aux paysans de la côte la portion de gloire qui leur appartient, vous donner à juger combien est rassurante la haine qu'ils viennent de manifester contre un ennemi qu'ils protégaient, lorsqu'ils étaient en révolte contre le gouvernement. »

Le soir du jour où avait eu lieu le combat, un parlementaire se présentait à Noirmoutier, de la part de l'amiral, pour proposer un échange des prisonniers, et pour avoir de leurs nouvelles.

Rendre à leur famille des marins retenus depuis longtemps sur les pontons anglais, et voir pendant toute la durée de la guerre

Digitized by Google

l'ennemi s'éloigner des côtes de la baie de Bourgneuf, étaient des propositions trop belles pour être rejetées. Solin-Latour soumit donc à sir Warren la convention suivante, qui fut immédiatement souscrite par l'amiral :

« ARTICLE I. — Aucun des articles de la présente convention » n'aura son effet qu'autant qu'elle aura été entièrement ratifiée » par le général commandant la Division.

» ARTICLE II. — Les prisonniers anglais faits dans la journée du » 2 juillet, tant à Beauvoir qu'à Noirmoutier, seront échangés » pour pareil nombre et pareil grade de prisonniers marins de » Noirmoutier.

» ARTICLE III. — Cet échange aura lieu par voie d'un chasse-» marée français, qui partira du port de Noirmoutier avec les pri-» sonniers anglais, les conduira en Angleterre et en ramènera les » prisonniers français de l'île de Noirmoutier.

» ARTICLE IV. — L'amiral Warren s'engage à ne commettre » aucune hostilité contre l'île jusqu'à ce que l'échange dont il » s'agit ait reçu sa pleine et entière exécution [1]. »

Dès le lendemain de la signature de la convention, les Anglais devaient quitter la baie de Bourgneuf, mais ils y furent retenus par le vent; ce qui valut à l'île un nouvel échange de parlementaires. Les officiers noirmoutrins envoyés sur l'escadre y furent traités avec la plus grande courtoisie. Les prisonniers purent recevoir de l'argent et des lettres.

Moins inquiet du sort de son fils, l'amiral donna l'ordre d'appareiller et les Anglais ne reparurent plus dans la baie de Bourgneuf, à la grande joie des riverains. L'étoile du vainqueur de Villaret-Joyeuse venait de pâlir devant quelques gardes nationaux et paysans mal armés.

La ratification de la convention par les autorités françaises traîna en longueur, et l'échange des prisonniers n'eut lieu que quatre mois après. Les malheureux marins de Noirmoutier et des environs

[1] Piet, 2me édition, page 636.

Digitized by Google

purent enfin quitter les pontons infects, où ils étaient retenus et où ils étaient décimés par les tortures morales et les affections contagieuses.

Le 26 juillet, Fouché, ministre de la police, répondait comme il suit au préfet de la Loire-Inférieure :

Paris, le 7 thermidor, an VIII.

*Le Ministre de la police générale de la République au Préfet du département de la Loire-Inférieure, à Nantes.*

J'ai reçu, citoyen Préfet, votre rapport du 21 messidor dernier sur la tournée que vous avez faite sur les côtes de votre arrondissement, au moment de l'apparition des Anglais.

Les observations que vous m'avez présentées à ce sujet, n'ont point échappé à mon attention, et j'en ai tiré le parti convenable.

Au surplus, je remarque avec un vif intérêt le bon esprit qui anime les habitants de l'arrondissement qui vous est confié. J'applaudis sincèrement aux preuves de zèle et de courage qu'ils ont données, au moment où le perfide Anglais inquiétait les côtes.

Je ne doute pas que vous ne sachiez entretenir ces bonnes dispositions.

Dans le cas de nouvelles tentatives de la part de l'ennemi, je compte toujours sur votre zèle et votre surveillance.

Salut et fraternité,

FOUCHÉ.

Le même jour, le premier consul écrivait au citoyen Lefaucheux, préfet de la Vendée [1].

Paris, 7 thermidor.

*Le premier consul au préfet de la Vendée.*

« On m'a rendu compte, citoyen Préfet, de la bonne conduite qu'ont » tenue les habitants de Noirmoutier, de la Crosnière, de Barbâtre et de » Beauvoir, dans les différentes descentes tentées par les Anglais. On ne » m'a pas laissé ignorer que, ce sont ceux-là mêmes que la guerre » civile avait le plus égarés, qui ont montré le plus de courage et d'atta- » chement au Gouvernement.

» Faites choisir douze des habitants qui se sont le mieux comportés » dans ces affaires, et envoyez-les à Paris, accompagnés de l'officier de

[1] *Moniteur*, 8 thermidor, an VII (27 juillet 1800).

Digitized by Google

» gendarmerie qui les a conduits. Je veux voir ces braves bons Français; » je veux que le peuple de la capitale les voie, et qu'ils rapportent à » leur retour les témoignages de la satisfaction du peuple français. Si, » parmi ceux qui se sont distingués, il y a des prêtres, envoyez-les moi » de préférence, car j'estime et j'aime les prêtres qui sont bons Français » et qui savent défendre la patrie contre ces éternels ennemis du nom » français, ces méchants hérétiques d'Anglais.

» Je vous salue,

*Le premier consul,*

BONAPARTE.

*Le secrétaire d'État,*

H. B. MARET.

Le premier consul, tout en récompensant le mérite, prenait les Vendéens par leur faible et cherchait à se concilier leur affection. Tout le monde remarquera l'adresse avec laquelle ce profond politique place le mot Gouvernement, au lieu de celui de Patrie. Rousseau et ses hommes, ainsi que les braves Barbâtrins, s'étaient battus pour la France et nullement pour son gouvernement consulaire. L'indignation commune avait fait disparaître toute nuance politique et l'ennemi n'avait trouvé devant lui que des Français.

Six hommes furent choisis parmi les Maraichins, et six parmi les Noirmoutrins. Nous n'avons pu nous procurer les noms des premiers [1]. Voici ceux des seconds d'après Piet : 1° *Julien-André Lassourd,* de Barbâtre, sergent de la compagnie franche de la Vendée; c'est lui qui avait le premier donné l'alarme sur les mouvements des canonnières, et il fut un de ceux qui poursuivirent avec le plus d'ardeur les Anglais dans le Gois [2]; 2° *Sébastien Palvadeau ;* 3° *Jean Penisson ;* 4° *François Boutet ,* tous les trois de l'Épine; 5° *Isidore Milsent,* et 6° *Mathieu Perchais,* de Noirmoutier.

A Paris, ces hommes, tirés de leur village, furent magnifiquement traités. Rien ne fut oublié pour les éblouir : ils furent présentés au

[1] M. de Sourdeval cite, comme s'étant le plus signalés parmi les hommes de Beauvoir : Pierre Rousseau, Jean Marchais, Bénéteau, Léchardour, Raballand, Jean Bernard, Ch. Burgaud, Longe-épée, Palvadeau et M. Rouillé.

[2] La famille de M. Lassourd jouit, à Barbâtre, d'une considération bien méritée, et M. Julien Lassourd fils a été longtemps maire de sa commune.

Digitized by Google

ministre de la guerre, puis au premier consul, et choyés d'une façon spéciale par le général Hédouville et le curé de Saint-Laud, qui avaient joué l'un et l'autre un rôle si important dans la pacification de la Vendée.

M. Benjamin Fillon possède dans sa collection une gravure représentant la réception des douze paysans par Bonaparte. Cette estampe, à la manière noire et sans nom d'auteur, est aujourd'hui très-rare. Les Maraichins y sont représentés avec un large chapeau ou feutre noir, orné d'une chenille ; une longue veste tombe jusqu'aux mollets. Les bas montent au-dessus du genou et recouvrent des culottes courtes ; enfin, une ceinture rouge et verte sur un gilet de flanelle blanche complète le costume[1]. Au bas, on lit cette légende :

« Les douze Vendéens qui ont chassé les Anglais de Noirmoutier, » présentés le 16 fructidor an VIII (3 septembre 1800) aux con- » suls, aux ministres et aux conseillers d'Etat assemblés, par le » ministre de l'intérieur et le général Hédouville. L'un de ces » braves remet au secrétaire la lettre d'un des prêtres du pays qui » a contribué avec eux au succès de cette action, et assure le pre- » mier consul de la bonne conduite de ce prêtre et de ses con- » frères. Bonaparte, d'après l'avis de l'assemblée, donne ordre que » l'on admette de suite au Prytanée un enfant de chacun de ceux » qui, parmi ces défenseurs de la patrie, se trouvent être pères de » de famille. A Paris, chez Basset, marchand d'estampes et fabri- » cant de papiers peints, rue Saint-Jacques, n° 670. » (*Lettre de M. Dugast-Matifeux à M. Ed. Gallet.*)

Bonaparte fit remettre à chaque Vendéen une carabine d'honneur et une somme d'argent, puis il les renvoya dans leur campagne raconter les honneurs qu'ils avaient reçus et les merveilles qu'il leur avait été permis de voir.

[1] Depuis cette époque le costume a bien changé; les culottes sont devenues d'amples pantalons, et la veste s'est raccourcie de façon à ressembler à la carmagnole républicaine. Le chapeau à large bord, dit *chapeau rabalet*, et la ceinture rouge et verte sont encore de mode; mais eux-mêmes finiront par disparaître, comme toute chose ayant un certain caractère.

Digitized by Google

L'auteur de la lettre, ajoute M. Gallet, à qui nous devons ces derniers détails, était M. Gergaud, ce pasteur courageux qui avait à peine quitté son troupeau pendant la Terreur, fuyant, quand le danger était trop grand, et revenant dans les moments de calme. Depuis l'arrivée de Hoche, il administrait la paroisse de Beauvoir et celle de Saint-Gervais. Il profita du départ de la députation, pour demander au premier consul l'élargissement de trois prêtres vendéens, MM. Voyneau, Morisset et Guérineau, incarcérés à Bordeaux, à leur retour d'Espagne.

Après avoir lu cette lettre, Bonaparte, s'adressant au chef de la députation : « Est-ce un bon homme, ton curé ? » demanda-t-il. *Ouail bé !* répondit Rousseau, dans son patois, *o gli en a pas de meliur.* — Eh bien ! tu lui diras que ses trois confrères vont être immédiatement relâchés, et qu'ils pourront se rendre dans leur pays. »

La promesse consulaire ne tarda pas à se réaliser, et les trois prêtres furent mis en liberté. M. Voyneau fut nommé curé de Challans, où son nom figure sur les registres paroissiaux, du 6 mars 1801 au mois de janvier 1808. M. Morisset, envoyé d'abord comme vicaire à Noirmoutier, en devint curé en 1817. M. Guérineau fut placé à Notre-Dame-de-Monts, puis à Saint-Fulgent, puis à Challans, de 1810 à 1832. Il fut, en dernier lieu, transféré à la cure de Bourbon-Vendée (actuellement la Roche-sur-Yon), où il mourut.

Docteur VIAUD-GRAND-MARAIS.

---

Digitized by Google

# LA CHAPELLE DE SAINT-LUCIEN, A REZÉ

Sur la rive gauche de la Loire, en face de Nantes, est situé le bourg de Rezé, qui, si l'on en juge par les ruines romaines que l'on y a découvertes, fut bâti sur l'emplacement d'une ville importante, nommée Raciate. Des médailles de l'empereur Julien, découvertes à Rezé, sous des fondations d'habitations romaines, d'autres monnaies, des poteries, des bijoux et des objets d'art, que l'on trouve de temps en temps, font croire que l'antique Raciate devait être, sous la domination romaine et gallo-romaine, la capitale du pays de Retz.

Les princes bretons, au VIe siècle, firent battre monnaie à Raciate ; cela est prouvé par plusieurs monnaies, recueillies dans la contrée, sur lesquelles on lit la légende *Raciate* [1].

On a dit que cette ville, remarquable par la splendeur que lui donnaient ses édifices et les richesses qu'elle devait à son commerce maritime et fluvial, fut détruite, au VIIe siècle, par un grand débordement de la Loire. Nous croyons que les eaux de ce fleuve causèrent bien moins la dévastation de Raciate que les invasions effroyables de Nominoé et des Normands, qui, à plusieurs reprises, ravagèrent les bords de la Loire, en détruisant tout sur leur passage. Les fouilles faites dernièrement dans la chapelle de Saint-Lucien, ont mis à découvert les ruines d'une habitation romaine, qui n'avait pas péri par l'eau, mais par le feu.

Rezé, autrefois, relevait du roi, et ne dépendait pas de l'évêché de Nantes, mais de celui de Poitiers, et il faisait partie de l'Aquitaine.

D'après Grégoire de Tours, c'est à Raciate que naquit saint Lu-

[1] Un de nos amis, ayant eu dernièrement la bonne fortune d'acquérir à Rezé un tiers de sou d'or, frappé à Raciate, nous a communiqué à ce sujet la note que l'on trouvera à la fin de cet article.

Digitized by Google

pien, nommé depuis, dans la contrée, saint Lucien. Ce fut sous l'épiscopat d'Eumelius, évêque de Nantes, l'an 340, que saint Lupien, ou Lucien, fut baptisé à Raciate, par saint Hilaire, évêque de Poitiers. Après la mort de saint Lucien, de nombreux miracles ayant eu lieu sur son tombeau, le peuple bâtit en son honneur une chapelle, près de laquelle fut fondé, ensuite, un riche prieuré, dépendant de l'abbaye de Geneston. Le prieuré de Saint-Lucien est situé à Rezé, à l'est du bourg, sur le bord des prairies baignées par la Loire.

Dans la maison du prieur, en partie conservée, nous avons remarqué une vaste salle, haute d'étage, avec une énorme cheminée, ressemblant à une tour, sur laquelle est un écusson sculpté, tellement couvert de badigeon, qu'il ne nous a pas été possible de distinguer les pièces du blason. Du côté du nord, une fenêtre, coupée en croix par des meneaux en pierre, a conservé intact sur son vitrail un écusson en verres peints, représentant, nous a-t-on dit, les armes d'un prieur. Au bout d'un couloir, en partant de cette salle, existait une cachette, dans laquelle, quand nous l'avons visitée, on faisait des fouilles, jusque-là demeurées infructueuses.

A l'ouest, joignant la maison du prieur et de grandes servitudes, se trouvait la chapelle de Saint-Lucien, dont la principale porte s'ouvrait, pour le public, sur un chemin. Une petite porte, communiquant avec les bâtiments du prieur, lui donnait accès dans le chœur de la chapelle.

Au-dessus de l'autel, existait un encadrement sculpté, dont le travail annonçait la transition du style gothique à celui de la Renaissance. Cet encadrement était orné d'un ange, tenant dans ses mains l'écusson des ducs de Bretagne. A côté de l'autel, était une crédence ornée de sculptures ogivales, dans le style flamboyant. Une autre crédence, ornementée de la même manière, se voyait dans le mur, du côté du sud ; ce qui portait à croire qu'il y avait eu là jadis un autel.

La chapelle de Saint-Lucien, qui vient d'être démolie, était une construction de la fin du XV$^{e}$ siècle. A l'intérieur, le sol ayant été fouillé profondément, on a découvert un mur gallo-romain, parfaite-

Digitized by Google

ment conservé, s'avançant de la porte principale jusqu'au milieu de la chapelle. Reliées à ce mur, d'autres constructions, de la même date, formaient des compartiments, annonçant qu'il y avait eu là une importante habitation gallo-romaine. Cette habitation, si l'on en juge par la terre, mêlée de charbons et de briques romaines, que les ouvriers rencontraient en déblayant, a dû être détruite par un incendie. On a trouvé dans ces décombres quelques monnaies et des débris de poteries romaines, sur l'un desquels se trouvait imprimé le nom du potier. Au-dessus de ces ruines antiques, des deux côtés de la chapelle, avaient été placés de nombreux sarcophages, les uns en tuffeau, et les autres en pierre coquillière. Ces cercueils, contenant des ossements humains assez bien conservés, n'avaient plus la dalle qui, primitivement, les recouvrait. Ces pierres, nous l'avons constaté, avaient été prises jadis pour asseoir les fondations d'une chapelle, construite longtemps avant le monument du XVe siècle qui vient d'être démoli. Les ouvriers nous firent remarquer, avec étonnement, que plusieurs squelettes avaient la colonne vertébrale déviée. Cela nous a paru facile à expliquer, par la pression qu'ils durent subir, lorsque, couverts de terre, ils eurent à supporter le carrelage de la chapelle.

Dans un sarcophage en tuffeau, à droite de l'autel, quelques personnes ont cru voir les ossements bien conservés de saint Lucien. La crédence qui existait dans le mur du sud leur faisait penser qu'autrefois un autel recouvrait ce sarcophage.

D'abord, rien, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, ne le distinguait des autres. Puis, il n'est point prouvé qu'il y ait eu là un autel, et, quand cela eût été, à l'époque où mourut saint Lucien, lorsqu'un monument religieux était dédié à un saint dont on possédait le corps, l'usage voulait qu'on le plaçât sous l'autel principal. Rien n'a été trouvé sous le maître-autel.

Deux sépultures ont été découvertes au milieu de la chapelle, près des murs gallo-romains. Ces deux squelettes n'avaient point de sarcophages en pierre. A la tête de l'un d'eux, on a trouvé un pot, dans lequel il y avait encore du charbon. Ce pot, en terre gros-

Digitized by Google

sière, avait une anse et de petits trous pratiqués tout autour de sa panse, pour que l'air, en pénétrant à l'intérieur, activât la combustion du charbon.

Une nouvelle chapelle, dédiée à saint Lucien, doit, nous a-t-on dit, remplacer celle qui vient d'être démolie. Quoi qu'il en soit, les antiquaires, et ceux qui aiment à trouver le pittoresque dans le paysage, regretteront la ruine qui vient de disparaître.

CHARLES THENAISIE.

---

NOTE.— Il existe dans le Limousin une petite bourgade du nom de Rezay, et dans la Loire-Inférieure, sur la rive gauche du fleuve, une ancienne ville du nom de Raciate, aujourd'hui *Rezé : — Infrà ipsum Pictavorum terminum, qui adjacet civitati Namneticæ, id est, in vico,* Raciatensi, *Lupianus quidam in albis transiens requiescit.* (Sanctus Gregorius Turonensis, *liber De Gloria confessorum*, cap. LIV.)

Ces deux localités, à l'époque mérovingienne, ont fait battre monnaies, à cette différence près, que l'une écrit son nom de Ratiate par un *t*, et l'autre par un *c*. De plus, celle du Berry y joint le qualificatif de *vicus*, et notre Rezé, au droit de ses monnaies, se contente d'écrire *Raciate*. Dans l'ouvrage de M. Bigot, *Essai sur les monnaies du royaume et duché de Bretagne*, page 9 et planche 1re, tout cela est reproduit sans aucune critique, tout est confondu, monnaies du Berry et monnaies du Poitou. Il commence par le remarquable tiers de sou d'or à la biche, que nous rapprochons du type de la vaisselle de saint Félix et de ses successeurs immédiats, et qui appartient à Rezé.

1° D. Raciate, biche : X. MALLASTI.

2° Ratiate, buste : X. TEODERICO.

3° RATIATE, *vico*, buste : ELARIANO. M.

4° RACIATE, *buste* : TEODERICO. M.

Déjà notre ami Bin Fillon avait classé ces pièces à leur rang et convenablement.

Une cinquième pièce, trouvée dans le prieuré de Saint-Lucien ou Lupian, portant Raciate Buste, au revers Mallasti. M. et la croix à branches égales, de provenance non douteuse, commencement du VIIe siècle, et que j'ai pu déposer dans le plateau de la balance, trouvée il y a quinze ans, à Rezé, dans le tombeau de notre monnayeur, vient de confirmer les attributions de Bin Fillon et les miennes. — F. P.

Ainsi, d'un côté, dans le Berry, le vicus de Ratiate, et chez nous l'urbs Raciate.

---

Digitized by Google

POÉSIE

# MOURIR — TREMEN[1]

## SONNET

Comme il serre le cœur, ce sombre mot : Mourir !
Il fait frémir la chair, il trouble la pensée.
Dès qu'il est prononcé, nous sentons accourir
L'angoisse, les regrets, en notre âme offensée.

L'existence en ce monde à peine commencée,
Il faut rêver de fin, s'apprêter à souffrir
Quelque horrible douleur, quelque fièvre insensée...
Et puis le cimetière où nous irons pourrir !

Mais, nous autres, Bretons, ce n'est pas de la sorte
Que nous voyons la mort : la mort ! c'est une porte
Pour sortir de prison et de captivité.

Notre doux mot *tremen*, qui veut dire *passage*,
Montre bien que la mort, comme l'entend le sage,
Est résurrection, vie, immortalité !

F.-M. Luzel.

[1] Les Bretons d'aujourd'hui, comme leurs ancêtres, craignent ordinairement peu la mort. Ils la regardent, non comme la fin, l'inconnu, le néant, mais comme une messagère de bonne nouvelle, qui vient les prendre par la main, pour les faire passer d'un monde dans un autre monde, ainsi que l'indique ce mot *tremen*, qu'ils emploient généralement pour signifier *mourir*, surtout en Cornouailles, et qui signifie proprement *passer*. Souvenir lointain peut-être de la croyance des anciens Gaulois à la transmigration des âmes ! Le vieux barde Taliésin parle, dans ses poésies, de trois existences déjà vécues. — Ce mot a quelque chose de consolant; il parle d'avenir, il est plein d'espérances. — Au contraire, le mot latin *mori* ne réveille que des idées terribles; il est plein de ténèbres et d'épouvante ! — F.-M. L.

Digitized by Google

# LE CHIEN D'AVEUGLE ET LE CHIEN DE LUXE

## FABLE

---

Un pauvre petit chien, d'assez maigre apparence,
Portant entre ses dents une écuelle de bois,
Pour son vieux maître, aveugle et réduit aux abois,
Des passants généreux implorait l'assistance.
Non loin, un épagneul, fier de son importance,
Le regardait d'un air narquois.
— « Certes, tu remplis là de fort jolis emplois,
» Stupide paria, vil rebut de la terre ! »
Lui dit-il avec morgue. « Ah ! vraiment, je le vois,
» Tu n'es et ne seras jamais qu'un pauvre hère,
» En dehors de toutes les lois.
» Ne va pas dire le contraire ;
» Car en voici la preuve claire :
» Le fisc, qui cependant ne sait rien oublier,
» Ne te fait pas même payer
» Un centime d'impôts. C'est honteux, ma parole !
» Tandis que moi, chien précieux,
» Je suis au maximum imposé sur le rôle.
» N'est-ce pas d'un mérite à l'abri du contrôle
» Le certificat glorieux ?... »
— « Pour te rehausser à mes yeux, »
Répond le petit chien, déposant sa sébile,
« Je trouve ta raison passablement futile.
» Sache-le donc, pauvre orgueilleux,
» Ce qu'on te fait payer, c'est ta vie inutile.
» Moi, je ne suis pas fier, et je fais de mon mieux
» Pour soulager ce pauvre vieux :
» Voilà pourquoi, sans doute, on me laisse tranquille. »

On rencontre nombre de sots,
Qui, faisant fi de la vertu réelle,
Basent leur valeur personnelle
Sur le chiffre de leurs impôts.

L'abbé H. Lamontagne.

Digitized by Google

# UN GUIDE DE L'ART CHRÉTIEN

---

GUIDE DE L'ART CHRÉTIEN, études d'esthétique et d'iconographie, par M. le comte de Grimoüard de Saint-Laurent. Tome Ier. — Paris, Didron ; Poitiers, Oudin.

Cet ouvrage est du plus haut intérêt. Le premier volume, qui seul jusqu'ici a été publié, fait désirer vivement ceux qui doivent le suivre. L'auteur s'adresse, comme il le dit lui-même dans sa préface, « aux artistes appelés à la pratique de l'art au point de vue chrétien ; à tous ceux qui peuvent, dans ce sens, avoir à leur donner une direction par leurs commandes et leurs conseils ; à ceux aussi qui veulent apprendre à puiser dans les œuvres de l'art tout ce qui enrichit et élève les âmes. » C'est-à-dire que, dans ces pages, dont nous voudrions entretenir les lecteurs de la *Revue de Bretagne et de Vendée,* l'auteur s'adresse à tous ceux qui s'intéressent, à quelque degré, à l'art chrétien ; et nul ne les lira sans en retirer de grandes jouissances et un profit réel.

Ces pages ne sont point livrées prématurément au public ; elles ont été profondément méditées et écrites avec soin. Mgr Baillès, ancien évêque de Luçon, dans une lettre qu'il adresse aux évêques de France, en leur envoyant un exemplaire de l'ouvrage, dit de l'auteur, « qu'il est aussi distingué par sa foi vive, par sa haute

Digitized by Google

piété, que par son goût délicat et exercé, et par un tact fin et sûr pour tout ce qui se rattache à l'art chrétien. » Les pages que M. le comte de Saint-Laurent vient de publier sont une preuve irrécusable que ces paroles louangeuses ne disent rien que de vrai. Non-seulement il est doué de ces précieuses qualités, mais il a tout fait pour que rien ne manquât à l'œuvre si importante qu'il avait entreprise : il a visité les musées d'Italie, et il a considéré à loisir les œuvres des maîtres ; il a, de plus, étudié avec attention les meilleurs ouvrages qui tracent les règles de l'iconographie sacrée, les conciles, les saints pères, les écrivains ecclésiastiques, les théologiens, les orateurs, les ascétiques, les historiens, les chroniqueurs ; et il appuie sur leur autorité les doctrines qu'il expose.

Il eût pu, comme tant d'autres, lancer dans le public une œuvre improvisée ; car, on reconnaît, en le lisant, que sa plume court facilement. Mais non, il a voulu faire une œuvre consciencieuse ; et il a élevé un véritable monument, un monument superbe et qui restera. Son ouvrage sera, pour l'avenir, une source inépuisable de renseignements précieux, d'inspirations élevées, un guide sûr pour tous ceux qui s'occupent d'art religieux ; et tous ceux qui s'occupent d'art, quel que soit le point de vue auquel ils se placent, pour peu qu'ils désirent être honnêtes, et suivre les saines traditions des belles époques, y trouveront d'utiles leçons.

J'essaierai de donner quelque idée du premier volume, non pas en l'analysant, ce serait impossible ; mais en indiquant les principaux points dont il traite, et en faisant parler l'auteur lui-même, autant que le permettent les limites toujours étroites d'un compte rendu.

---

Une introduction présente l'histoire rapide de l'art chrétien, depuis ses origines jusqu'à notre époque. Ce n'est point une nomenclature aride des œuvres produites, mais une appréciation des



Digitized by Google

principales périodes; et d'ailleurs, ces aperçus ne sont pas vagues, mais appuyés sur la discussion d'exemples bien choisis; de plus, ils présentent beaucoup d'idées neuves et élevées.

On voit l'art des catacombes empruntant d'abord à l'art païen quelques-unes de ses ressources, et cherchant aussi, dès le principe, des formes nouvelles qui soient en harmonie avec les sujets tout nouveaux qu'il doit traiter. Ces sujes étaient d'ailleurs de nature à consoler et à encourager les fidèles, au milieu des épreuves qu'ils avaient à traverser. Le martyre lui-même n'apparaît qu'avec l'aspect du triomphe. Ce sont les trois enfants dans la fournaise, Daniel élevant les bras au ciel, entre les lions paisiblement couchés à ses pieds. — Sur la pierre recouvrant les restes de ceux qui avaient soutenu le dernier combat, on voyait, le plus souvent, une palme avec ces mots : *In pace;* les peintures des catacombes n'étaient que le développement de cette consolante pensée ; elles ne présentaient pas la moindre excitation contre les bourreaux, mais elles redisaient l'amour du Sauveur.

Les supplices des martyrs furent représentés seulement quand l'Eglise était triomphante ; et, sur les sarcophages, on continua à mettre beaucoup de réserve dans ces représentations. « Nous en apercevons une raison qui serait bien belle : ces monuments étant des tombeaux, ne voulait-on pas tout spécialement continuer d'y faire dominer les idées de vie qui étaient entrées si avant dans l'esprit des premiers chrétiens ? Si parfois l'on tenait à rappeler l'idée de l'épreuve, de la lutte, on ne représentait pas le supplice lui-même. Ainsi, pour rappeler la Passion de Notre-Seigneur, on se contente de le mettre en présence de Pilate ; pour rappeler le martyre de saint Pierre, on le représente au milieu de deux gardes qui l'emmènent. Hors de ce sujet, ceux qui se rapportent à quelque martyre sont très-rares [1]. » Et ces représentations, par la manière dont elles sont traitées, non-seulement écartent la crainte, mais elles excitent la confiance plutôt que la compassion.

[1] Page 32.

Digitized by Google

« Après avoir évité, jusqu'au VIe siècle, d'attacher le Sauveur à la croix, longtemps encore on entendit, sinon la donner toujours comme le trophée de ses victoires et le trône de sa gloire, tout au moins la présenter comme l'instrument souverainement efficace de notre salut. La pensée de se servir du crucifix pour nous attendrir sur les souffrances de Jésus, pour provoquer chez nous la componction et les larmes, est le propre d'une tout autre tendance de l'ascétisme, où, entré dans la phase des affections plus sensibles, il s'engagera, entraînant l'art avec lui, sur la pente des temps modernes [1]. »

Dans les catacombes, pour les sujets qui étaient complétement en dehors des traditions païennes et pour lesquels les peintres avaient à chercher un langage nouveau en rapport avec les idées nouvelles, les formes employées sont souvent très-incorrectes, mais parfois aussi elles ont une ampleur et une simplicité antiques ; et toujours ces peintures portent le cachet d'aspiration et de spiritualisme qui fera la gloire de l'art chrétien. « Que la forme vienne à se dégager des liens où la retient la double étreinte de la décadence et de la pauvreté ; vienne une civilisation toute chrétienne, où la science et le génie se forment à l'ombre de l'Evangile, et travaillent à son service, et vous verrez naître des types plus divins, des œuvres plus parfaites que ne purent jamais en connaître le Capitole ou le Parthénon.... Mais la civilisation chrétienne, et l'art qui en dérive, ne triomphent jamais définitivement, en ce monde, des éléments de mort et d'altération incessamment renouvelés contre lesquels ils ont toujours à lutter. Ils luttent d'abord contre une décadence et une corruption résultant d'un ramollissement sensuel, qui certes n'est pas de leur fait; puis contre une barbarie qu'ils n'ont pas amenée; et quand, par mille efforts, ils arrivent au moment de se dégager de ses restes, il renaît un paganisme moderne, contre lequel il faut se défendre de nouveau. Pour

[1] Page 33.

Digitized by Google

juger de la sublimité de l'art chrétien, on est réduit le plus souvent à ne considérer que ses aspirations ! [1] »

M. de Grimoüard de Saint-Laurent s'élève contre cette opinion émise par un grand nombre de critiques qu'à Byzance, les peintres, pendant quelque temps, auraient attribué, par système, de la laideur à Notre-Seigneur, d'après les paroles de Tertullien : *Ne aspectu quidem honestus... si inglorius, si ignobilis meus erit Christus.* A ses yeux, les œuvres qui ont provoqué cette opinion ont été exécutées par des mains qui n'ont été maladroites que par impuissance.

Au XIIIe siècle, l'art prit un nouvel essor, qui se développa au XIVe et au XVe siècle. Mais il faut faire dater la Renaissance du XIIIe siècle, de cette époque dans laquelle vécurent saint François d'Assise et saint Dominique.

« Saint François fut l'un des grands inspirateurs de l'art, et, de la postérité de saint Dominique, est issu le Frère Angélique, c'est à dire le plus chrétien des peintres [2]. »

Si l'on considère les formes extérieures de l'art, ce qui en est le corps, cet extérieur nous apparaît comme un genre de luxe et de richesse, et l'on ne conçoit guère, tout d'abord, comment un amant désespéré de la pauvreté aurait pu compter parmi ses promoteurs. « Le renoncement de saint François à tous les biens de ce monde fut, en effet, sans restriction; il ne se réserva pas plus la somptuosité, en fait de bâtiments religieux, que le moindre reste de richesse en aucun autre genre. Et si l'un des premiers efforts de son zèle se porta vers la pauvre église de Saint-Damien, à Assise, pour la relever de ses ruines, ce fut pour la rétablir dans un état de décence, nullement pour en faire un monument splendide. Mais poète, mais artiste par les élans de son âme, et chef d'école à son insu, il souleva de son souffle le génie du Dante et celui de

[1] Page 16.
[2] Page 46.

Digitized by Google

Giotto. Dans le pays qui le vit naître, tout ce qui le suit, tout ce qui fut grand après lui, procéde de lui. L'art se transformait; il descendait, si on le considère sous le rapport des idées, il descendait des hauteurs sereines de la foi, pour se mêler à toutes les affections, à toutes les préoccupations humaines; le séraphin d'Assise lui prêta ses ailes, et lui apprit à se relever d'un trait par l'amour [1]. »

Les idées et la situation de la société se transformant, les sujets choisis par les peintres devaient aussi se modifier, et devenir très-différents de ce qu'ils avaient été aux premiers jours; si l'art aimait à traduire les extases des saints, il devait aussi donner des leçons parfois sévères, mais devenues nécessaires. Le Christ triomphant devient le souverain juge, et souvent il préside aux grandes assises du jugement dernier. Primitivement, on ne représentait la croix qu'avec beaucoup de réserve; mais, à l'avenir, elle doit dominer toutes les autres représentations. D'abord, on évitait de représenter le Sauveur attaché à la croix; sur les premiers crucifix, il apparaît vivant et vêtu; mais, ensuite, nonobstant la pensée du triomphe, qui se maintient dans l'ensemble de la composition, le Sauveur nous est montré mort et dépouillé. C'est à partir du XIII^e siècle que les martyrs sont représentés avec les instruments de leurs supplices.

La société chrétienne n'était plus composée comme primitivement, quand elle ne comptait que des observateurs fidèles de l'Évangile, et que l'élite des initiés participait seule aux saints mystères. « Alors, être chrétien, c'était être sauvé, parce que être chrétien, c'était vivre en chrétien. Maintenant que beaucoup de chrétiens ne remplissent pas les obligations imposées par leur nom, il faut, avec la confiance dans les miséricordes de Dieu, leur inspirer la terreur de ses jugements »; il faut leur rappeler, par le spectacle des souffrances et des travaux acceptés par les saints, que le royaume des cieux souffre violence.

[1] Page 46

Digitized by Google

Avec l'école plus dramatique, qui se développe surtout à Florence, l'auteur étudie aussi, et même avec une prédilection toute particulière, l'école mystique inspirée par le séraphin d'Assise, et dont le représentant le plus illustre fut l'ange de Fiésole.

Puis l'auteur arrive à l'époque, incomparablement brillante, dans laquelle apparurent les plus grandes illustrations de la peinture, époque où il y a tant à louer et aussi tant à blâmer. M. de Grimoüard de Saint-Laurent apprécie parfaitement, — selon nous, du moins, — Michel-Ange et Raphaël ; il reconnaît la science, la puissance, l'étonnante énergie du premier ; il loue, avec raison, la pensée, le sentiment de l'élève du Pérugin, et, tout en proclamant son mérite sans égal, il ne craint pas de signaler ses torts. Nous regrettons de ne pouvoir donner plus complétement ces appréciations.

L'auteur parle aussi, quoique brièvement, des principaux maîtres appartenant aux différentes écoles de l'Europe, à l'école allemande, à l'école flamande, à l'école espagnole ; et bien qu'il soit sincèrement attaché aux artistes qui ont mieux compris l'art chrétien, il sait rendre justice à ces hommes éminents, Rubens, Rembrandt, etc.

Nous sentons combien ces indications sont insuffisantes ; mais nous avons hâte d'arriver à la partie principale du premier volume, aux études dans lesquelles l'auteur expose les règles qui doivent guider l'artiste chrétien. Après avoir rappelé la *doctrine de l'Église catholique sur les images*, et avoir donné des notions sur *le beau*, il parle *de l'invention, de la composition, de l'expression, du dessin, du nu, des vêtements, des figures accessoires, du clair-obscur, du coloris*. On le voit, c'est un traité complet sur l'art du peintre.

Ce premier volume forme comme la grammaire de la langue que doit parler l'artiste chrétien ; les autres volumes présenteront un dictionnaire raisonné de l'art chrétien. Ce dictionnaire sera divisé en trois parties : l'iconographie générale, l'iconographie spéciale des mystères de la religion chrétienne, l'iconographie des saints.

Digitized by Google

Cet ouvrage contiendra plus de cent planches hors texte, dont près de la moitié gravées sur cuivre par MM. Octave de Rochebrune, Léon Gaucherel, etc.; et plus de cent cinquante vignettes gravées sur bois. Nous donnons un faible échantillon des vignettes sur bois.

L'ABBÉ P. GABORIT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

# LE DÉCLASSÉ

## I

C'était un soir de la fin de décembre. Les toits des maisons de la petite ville de N..., en Bretagne, étaient recouverts d'un linceul de neige ; aussi, peu de passants s'attardaient dans la longue rue étroite appelée la *Grand'Rue*. Huit heures sonnaient à l'horloge de l'antique cathédrale, et tous les magasins se fermaient.

Le vent glacial, qui faisait crier les girouettes, balançait avec une sorte d'acharnement l'enseigne du magasin d'épicerie des demoiselles Muscas.

Retirées de chaque côté du foyer de leur arrière-boutique, les deux vieilles célibataires tricotaient des bas de laine grise, en compagnie d'un gros chat noir angora, qui, les yeux cachés sous ses longs poils, témoignait par son ron-ron le bien-être qu'il ressentait près d'un bon feu.

La pièce où se tenaient les demoiselles Muscas était propre, rangée, mais sans aucun luxe. Un papier grisâtre, enjolivé d'une bordure de bleuets, un miroir en deux morceaux, surmontant une haute cheminée de bois peinturé à la colle, une statue, en plâtre, de la sainte Vierge, entre deux vases de porcelaine, contenant des roses à la minute, et, enfin, une grande lithographie encadrée, représentant le Sacre du roi Charles X : telle était la décoration de cette arrière-boutique.

Le tableau du Sacre était fort précieux aux demoiselles Muscas. C'était un souvenir de feu leur père, respectable marchand, fort

Digitized by Google

royaliste, et qui avait rendu de très-grands services aux prêtres et aux nobles persécutés pendant la révolution de 93.

Le bonhomme Muscas (comme on l'appelait à N...) était mort à un âge très-avancé. Riches et pauvres se firent un devoir de suivre son convoi.

Car, il était vénéré et aimé de tout le monde, ayant donné, toute sa vie, l'exemple de la probité et de la vertu. Il n'avait jamais été de ceux qui cherchent, à tout prix, à sortir de la position où la Providence les a fait naître, et qui, au bout du compte, s'ils réussissent, ne se trouvent à leur place nulle part.

Le digne marchand n'avait jamais envié ceux qui gravissent rapidement les degrés de l'échelle sociale; il était doué d'un trop grand sens pour cela. Des biens de ce monde, il n'avait jamais désiré qu'une aisance modeste et l'estime des honnêtes gens. Il avait souvent médité ces paroles de l'Évangile : « Cherchez, avant tout, le royaume du Ciel, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît. » Et ce fut le dernier conseil qu'en mourant le pieux vieillard donna à ses filles.

Maintenant, il faut que nous fassions connaissance avec ces deux vieilles demoiselles, qui travaillent paisiblement près du feu, à la lueur de leur lampe de cuivre.

Dans le monde, on a, généralement, une sorte de répulsion pour les vieilles filles ; quant à moi, je n'ai jamais partagé cette sorte d'antipathie, qui me semble injuste.

O vous qui rayonnez de santé, de gaieté, de douces illusions, ne vous êtes-vous jamais demandé quelles sont ces ombres qui passent dans le chemin de la vie, et comment s'est effeuillée la couronne de leur jeunesse, de leur beauté, de leur bonheur ?

Vous êtes-vous jamais prise à vous demander ce que fut le passé de cette pauvre vieille que vous coudoyez dans la foule ?... Qui sait si ces yeux ternis, qui vous regardent tristement, ne furent pas aussi brillants que les vôtres ?... Hélas ! qui peut compter les larmes qu'ils ont versées, et celles que vous répandrez peut-être un jour !

Non, non, la femme célibataire n'est pas toujours une égoïste;

Digitized by Google

combien de richesses d'âme n'ai-je pas trouvées souvent, au contraire, dans ces êtres isolés, que le monde dédaigne !

J'ai connu particulièrement les demoiselles Muscas, marchandes épicières à N... Elles étaient, quoique sœurs, de natures tout à fait dissemblables.

L'aînée, Madeleine, avait une de ces physionomies bonnes et franches qui attirent la confiance ; tandis que sa sœur, Mathurine, qui était de trois ans moins âgée, avait l'air le plus revêche et les façons les moins sympathiques. Toutes deux passaient pour dévotes, et avec raison ; seulement, la dévotion de Madeleine était affectueuse et indulgente, et celle de Mathurine, intolérante et austère.

Madeleine, douce et patiente, supportait, sans se plaindre, les inégalités et les aspérités de caractère de sa compagne ; elle avait promis à son père mourant de ne point la quitter, et, d'ailleurs, elle ne l'aurait jamais pu, accoutumée comme elle l'était à l'aimer depuis l'enfance.

## II

Ce soir-là, Mathurine Muscas, soigneusement enveloppée dans sa douillette ouatée, et dans son châle de laine brune, les pieds appuyés sur les chenets, semblait aussi heureuse que le gros angora dans sa fourrure.

— Qu'il fait bon auprès du feu, par un pareil temps ! s'écria-t-elle tout à coup, en essuyant de son mouchoir à carreaux les verres de ses lunettes d'acier.

— Grâces au ciel, nous avons les moyens de nous chauffer, ma sœur, répondit Madeleine, mais une pensée m'attriste : il y a des pauvres sous cette neige ; il y en a dans de sombres mansardes souffrant du froid, et ne pouvant se procurer ni bois, ni couvertures !

— C'est fâcheux pour eux, et je me réjouis de n'avoir pas le même sort. Mais voilà trop de feu : je vais ôter ce tison. Il faut de l'économie.

Comme elle achevait ces mots, la porte s'ouvrit brusquement, et une belle et radieuse jeune fille de seize ans entra.

Digitized by Google

C'était Rose Falec, nièce des épicières.

— Mes tantes, dit-elle, la sœur Eulalie désire vous parler ; elle est très-pressée.

— Que peut-elle nous dire, si tard ? demanda Madeleine.

— Ce n'est pas difficile à deviner, répondit l'autre vieille fille d'un ton d'humeur ; elle vient, sans doute, quémander pour quelque *feignant*...

Car, pour Mathurine Muscas, tout pauvre était un fainéant.

Elle n'affectionnait qu'une seule œuvre, celle de corriger les défaillants ; elle avait coutume, à l'aspect de la misère, de serrer hermétiquement, et ses lèvres minces, et les cordons de sa bourse.

Madeleine, dont le cœur sensible se révoltait devant l'égoïsme, s'efforçait en vain de faire comprendre à sa sœur qu'il n'y a point de vraie vertu sans la charité.

Cependant, la digne fille de Saint-Vincent de Paul était entrée dans l'arrière-boutique, après avoir ôté ses sabots ; elle ne voulut ni s'asseoir, ni même approcher du feu ses mains rougies de froid ; mais, secouant la neige qui blanchissait sa robe de bure, elle en vint immédiatement au but de sa visite.

La sœur Eulalie, âgée de plus de cinquante ans, était grande, mince, pâle, ses beaux yeux bleus étaient expressifs ; on devinait qu'elle avait été belle et qu'elle avait tout quitté, tout sacrifié pour Dieu et pour les pauvres. Ah ! n'est-elle pas toujours belle, aux regards des anges et des hommes, celle dont les traits resplendissent du rayon de la Charité ?

— Je viens à vous, le cœur bien ému, dit-elle (et en parlant, elle se tournait plus volontiers du côté de Madeleine) ; je quitte le chevet du lit d'une mourante : quel spectacle, bon Dieu !

— Ce n'est point gai ! fit sèchement Mathurine ; mais convenez, ma bonne sœur Eulalie, que vous devez être habituée à ces choses-là.

— Ah ! Mathurine, comme si l'on pouvait s'y habituer ! s'écria Madeleine.

— Et puis, mes chères demoiselles, il faudrait être bien insensible, pour voir sans frémir la douleur d'une pauvre mère, qui laisse son enfant dans la misère et seul au monde !

Digitized by Google

— Allons donc ! est-ce qu'il n'y a pas l'hospice ? demanda Mathurine, d'un ton d'impatience.

— Cette mère, qui se meurt, a mieux espéré que cela pour son petit orphelin ; elle a songé à vous, mesdemoiselles.

— Ah ! par quel hasard ?

— Est-il possible ?

— Le temps presse, poursuivit la religieuse, et je voudrais adoucir les derniers instants de cette infortunée. Vous souvient-il de Bella Le Goff ?

— Parfaitement. La fille de notre cousin germain ; mais il y a longtemps qu'elle a quitté le pays.

— Elle y est revenue pour mourir...

— Elle avait, malgré son père, épousé un assez mauvais drôle.

— Oui, le cordonnier Castec.

— Et elle alla avec lui à Paris.

— La malheureuse ! son père l'a maudite.

— Elle me l'a avoué, mesdemoiselles. Elle m'a dit aussi que cette terrible malédiction avait toujours pesé sur sa tête. Elle a cruellement souffert...

— C'était justice ! répliqua froidement Mathurine, qui avait repris son tricot.

— Son mari, vicieux et brutal, reprit la sœur Eulalie, l'a plongée dans le malheur. Enfin, le misérable, étant ivre, est tombé, un soir, dans la Seine, et on n'a même pas retrouvé son corps.

— Quelle horreur ! exclama Madeleine.

— Allez-vous le plaindre, Madeleine ? N'est-ce pas la digne fin d'un mauvais sujet ? Ç'a été un bon débarras pour sa femme. Et maintenant, pourquoi est-elle venue mourir ici, dans la misère ?... Pour nous faire honte apparemment ? Heureusement, ce n'est qu'une nièce à la mode de Bretagne ; ce n'est point une Muscas ! Après tout, on récolte ce qu'on a semé. Bella Le Goff a toujours été une *feignante*, une mauvaise tête : elle en est punie ; tant pis pour elle !

— Et le pauvre innocent ?

Digitized by Google

— Que ne le portez-vous au tour de l'hospice ? Que ferions-nous ici de ce petit gars ? Encore, si c'était un Muscas !

— Songez, mesdemoiselles, qu'il est d'âge à comprendre son malheur : il a neuf ans.

— Il pourrait faire nos commissions, Mathurine.

Mais la vieille fille se fâcha, alléguant qu'elles s'étaient déjà chargées d'une orpheline, Rose Falec, la fille de leur sœur cadette.

Cependant, Madeleine avait déjà mis sa cape de futaine, en disant que le plus pressé était d'aller consoler la malheureuse Bella.

— Sortir, par ce temps, et à cette heure, quelle folie, Madeleine ! Vous gagnerez un rhume, sans doute.

Mais, voyant que toutes ses observations seraient inutiles, et que la bonne vieille fille, bien encapuchonnée, se disposait à sortir avec la sœur Eulalie, Mathurine se contenta de leur recommander de faire bien comprendre à la mourante qu'elle n'était misérable que par sa faute, et que le Seigneur la punissait avec justice.

## III

Une bise violente soulevait la neige tombée. La sœur de charité et sa compagne cheminaient péniblement. Elles traversèrent plusieurs rues, et s'arrêtèrent, enfin, devant un misérable réduit ; elles montèrent un escalier sombre et tortueux, qui les conduisit au troisième étage, dans une chambre dénudée, où, près d'un pauvre grabat, un vénérable prêtre, aux cheveux blancs, récitait les prières de la recommandation de l'âme.

Madeleine jeta un regard d'effroi et de pitié sur la malheureuse Bella, dont le visage était hideusement défiguré. Déjà la mort y avait apposé sa fatale empreinte. L'enfant dormait sur un peu de paille, tout près du lit où sa mère agonisait.

Elle ne pouvait plus parler, mais elle avait reconnu sa tante Madeleine et lui jeta un dernier et suprême regard, en lui désignant son fils, de sa main mourante et crispée ; puis elle retomba sur sa couche comme un corps inerte. On eût dit qu'elle avait attendue Madeleine pour mourir.

Digitized by Google

La sœur Eulalie lui ferma les yeux, et, tandis que le prêtre, d'une voix grave, récitait le *De profundis,* Madeleine se jeta à genoux et pleura.

Oubliant les fautes et les torts de sa nièce, elle se transportait à l'époque où elle l'avait connue enfant, pleine de grâce et de candeur. Et depuis... si elle avait été coupable, l'expiation avait été si prompte et si dure! Ah! si, par ses erreurs et sa désobéissance, elle avait pu mériter la malédiction d'un père, assurément, si ce père eût encore vécu, il l'aurait rétractée. La pitié, la tendresse, l'auraient emporté sur sa juste colère. Et maintenant, tout était fini : pas une parole d'affection n'était venue consoler les derniers jours de la pauvre maudite.

Ah! pourquoi la honte l'avait-elle retenue, l'infortunée? pourquoi n'avait-elle pas envoyé plus tôt la sœur Eulalie? Comme Madeleine se serait hâtée d'aller la voir, de soulager sa misère et de consoler son âme! Et cet enfant endormi... Mon Dieu! si, du moins, la pauvre mère avait pu avoir la certitude qu'il ne serait pas abandonné, comme la feuille flétrie que le vent chasse çà et là!

Ensuite, la bonne Madeleine redoutait l'opposition de sa sœur. Comme toutes les natures douces et paisibles, les reproches et les scènes lui faisaient mal. Il n'y avait pas moyen, cependant, de mettre à l'hôpital le fils de Bella!...

Les deux épicières avaient hérité du magasin et de la clientèle de leur père; elles faisaient bien leurs affaires et jouissaient d'une honnête aisance; leur nièce, Rose Falec, devait être un jour leur héritière. Elle demeurait chez ses tantes, depuis la mort de ses parents, que le choléra avait moissonnés, à deux jours d'intervalle. Madeleine l'avait élevée toute petite, avec le plus grand soin. Que penserait la jeune fille, en voyant cet enfant inconnu venir prendre place à côté d'elle, et partager peut-être les affections de ses tantes?

Pendant que la respectable vieille fille faisait toutes ces réflexions, la sœur de charité sortit de la chambre mortuaire, et le bruit que fit la porte en criant sur ses gonds réveilla l'orphelin.

Digitized by Google

Aussitôt, Madeleine courut l'embrasser; elle pensait qu'il allait avoir tant besoin d'affection! Il fallut, hélas! qu'il apprît l'affreuse vérité. Il pleura amèrement; mais, à cet âge, sait-on bien ce que c'est que la mort?

## IV

Il s'appelait Urbain; c'était un enfant bien constitué, mais affaibli par les privations et les mauvais traitements. Son teint avait cette pâleur terreuse de la misère, qui fait tant de mal à voir sur un visage si jeune! D'épais cheveux châtains retombaient en lourdes mèches sur son front un peu bas; des yeux bruns, petits, mais expressifs, scintillaient dans l'ombre projetée par de larges sourcils; sa bouche, petite et bien formée, avait, quand il souriait (ce qui lui arrivait rarement), une expression de douceur et de mélancolie peu ordinaire, et qui n'était pas sans charme.

La compatissante Madeleine le combla de caresses; il vint s'asseoir près d'elle, comme s'il comprenait qu'elle serait sa protectrice, et, tout en soupirant, il se mit à manger une tartine de pain beurré que lui avait donnée la sœur Eulalie. Elle avait apporté aussi un vêtement noir complet, afin que le petit orphelin pût porter le deuil de sa mère, et j'avoue que ce ne fut pas sans une sorte de satisfaction qu'il quitta sa pauvre blouse bleue rapiécée et son pantalon en loques.

Comme on craignait de causer à Urbain une trop vive impression, il fut décidé qu'on ne le conduirait point à l'enterrement de sa mère.

Madeleine alla prendre sa nièce, et toutes deux marchèrent à la tête du convoi funèbre, suivies de quelques bonnes femmes de leur connaissance. Mathurine refusa de les accompagner, alléguant un rhume de cerveau.

Avant la triste cérémonie, la sœur de charité avait déjà emmené l'orphelin, qui ne pleurait plus, et, assis en silence devant le poêle de la salle d'asile, réchauffait ses petites mains, tandis que la bonne religieuse récitait son chapelet, et que les glas tintaient lugubrement.

Digitized by Google

Cependant, Madeleine était dans le plus grand souci, car lorsqu'elle était rentrée au magasin, pour chercher Rose, Mathurine lui avait encore signifié qu'elle ne voulait point du petit garçon.

La bonne vieille fille résolut de demander conseil et appui au respectable prêtre qui avait apporté à Bella le saint viatique. L'abbé Le Fur était très-vénéré à N...; tout le monde l'aimait, à cause de son immense charité; car c'était l'ami, le consolateur, la providence vivante de tous les malheureux. Il était doué d'un sens droit et d'un jugement sûr; d'ailleurs, Madeleine savait que, si quelqu'un au monde pouvait avoir de l'influence sur sa sœur, c'était bien lui.

Dès que l'excellente fille eut confié sa peine au digne prêtre, il lui promit de parler à sa sœur en faveur de l'orphelin; et, en effet, aussitôt après l'enterrement, il alla avec Mlle Muscas au bureau de charité pour prendre Urbain, et il accompagna chez la revêche épicière la tante et le neveu.

Rose les avait devancés : elle craignait, en restant plus longtemps absente, de mécontenter sa tante Mathurine et de lui donner de l'humeur; elle désirait que le petit Urbain fût bien accueilli; elle ne l'avait point encore vu, mais elle songeait qu'il serait agréable pour elle d'avoir un compagnon; elle n'eut pas un instant l'idée d'en être jalouse, oh! non, mais au contraire elle se disait : « Je le chérirai tant, que désormais il sera aussi heureux qu'il a été malheureux! »

Il y avait une grande sympathie entre la tante Madeleine et cette jeune fille, qu'elle avait élevée avec une si grande tendresse; et, comme il était impossible de vivre avec cette charmante enfant sans s'y attacher, la tante Mathurine elle-même l'aimait autant qu'elle pouvait aimer.

## V

Mlle Mathurine Muscas était assise devant le comptoir du magasin d'épiceries; elle avait les pieds posés sur une chaufferette et les mains enveloppées de mitaines en laine brune. Elle ficelait, en ce moment, un paquet de café pour une pratique.

Digitized by Google

Par-dessus un bonnet à larges garnitures empesées, un foulard jaune était noué en marmotte sous son menton aigu. Ses sourcils étaient froncés ; elle avait l'air aussi grincheux que possible. Néanmoins, elle se dérida un peu à l'aspect de l'abbé Le Fur ; mais, quand elle aperçut, à quelques pas derrière lui, sa sœur qui tenait l'enfant par la main, sa colère éclata : « Madeleine est toquée, réellement toquée ! s'écria-t-elle. Monsieur l'abbé, je vous en prie, conduisez cet enfant à l'hospice. »

BLANCHE DE ROSARNOUX.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

Digitized by Google

# LE PÈLERINAGE

DE LA

# BRETAGNE A SAINTE-ANNE D'AURAY

## LE 8 DÉCEMBRE 1872*

---

Il est peu de paroisses bretonnes qui ne soient déjà renseignées sur le grand acte religieux accompli par nos compatriotes, le 8 décembre 1872, à Sainte-Anne-d'Auray. Il en a été parlé, sans aucun doute, avec un pieux respect, par les nombreux pèlerins accourus, comme l'a dit Monseigneur de Nantes, *à ce centre consacré de la Bretagne.*

Pour édifier les fidèles qui n'ont pu se joindre à nous, et leur faire goûter, autant que nous le pourrons, les joies pures qui ont fortifié nos cœurs, nous nous proposons de raconter ici les détails de cette fête, la plus belle, disait-on, de tous côtés, que l'on ait vue de notre temps, autour de ce sanctuaire. Assurément, il est bien impossible de faire revivre le spectacle qu'il nous a été donné de voir : aussi, nous n'entreprenons de faire qu'une narration très-simple, persuadé que les faits manifesteront d'eux-mêmes leur vraie grandeur. Pour cette seule raison, on espère que les lecteurs chrétiens partageront le sentiment de quelques officiers français, qui, frappés de l'aspect tranquille

* Nous nous disposions à rendre compte de cette admirable manifestation, quand une brochure, publiée à Vannes (voir à la *Bibliographie*), nous a fait tomber la plume des mains : il nous a semblé que nous n'avions rien de mieux à faire que de nous approprier ce récit, dont nous n'aurions jamais pu atteindre l'exactitude. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

de la fête et touchés du chant des pèlerins, disaient entre eux : *Vraiment, ceci est beau.*

Monseigneur l'Archevêque de Rennes et Nosseigneurs les Évêques de Vannes, de Nantes et de Quimper arrivaient, le samedi soir, au Petit-Séminaire. Le Clergé conduisit Leurs Grandeurs à la chapelle du pèlerinage. Rentré par la porte de la sacristie, le cortége défila, par la nef latérale du côté nord, au milieu des fidèles déjà réunis en grand nombre et inclinés pour recevoir la bénédiction des Évêques. Au bas de la chapelle, M. le Supérieur du Petit-Séminaire offrit à Mgr l'Archevêque l'eau bénite et l'encens, puis, la procession reprit sa marche et entra au chœur. Mgr l'Archevêque se plaça à droite, sous l'arcade du milieu, vis-à-vis de Mgr de Vannes, qui était du côté de l'Évangile. Du même côté, sous l'arcade suivante, se plaça Mgr de Nantes, ayant près de lui Mgr Hillion, évêque nommé du Cap-Haïtien, et, vis-à-vis, Mgr de Quimper. Le clergé se rangea sur les deux côtés du chœur, près de la sainte table. Pendant tout ce temps, on chantait le psaume *Benedictus Dominus Deus....*

Chacun était frappé du caractère grave et solennel de cette cérémonie. Le Supérieur du Petit-Séminaire, M. l'abbé Le Priol, en fit ressortir la haute signification par le remarquable discours qui suit :

« MESSEIGNEURS,

» C'est une grande et sainte pensée qui vous a conduits dans ce sanctuaire que la main même de la Bretagne vient de rebâtir à la gloire de sa Patronne. Portant sur vos épaules le noble fardeau du peuple de Dieu, vous ressentez plus vivement les maux qui l'accablent et vous connaissez mieux le remède qui peut les guérir. — Évêques catholiques, les douleurs de la sainte Église sont vos douleurs, et vous êtes venus ici pour supplier sainte Anne, rempart de l'Église, qu'elle daigne les abréger, et surtout les rendre fécondes et glorieuses. — Évêques français, votre âme, au moment où nous sommes, est livrée à toutes les angoisses. Tous, en effet, nous attendons que le secret de Dieu se révèle et que ses desseins de miséricorde ou de justice s'accomplissent sur notre pays. Le navire qui porte nos destinées terrestres, qui contient tout ce qui nous est cher, notre vie, nos intérêts, nos gloires du passé, nos espérances de l'avenir, abordera-t-il aux rivages de la paix, de la justice, de l'honneur, ou bien sera-t-il poussé vers ces plages inhospitalières où règnent la discorde, la haine, les luttes fratricides ? Voilà la question redoutable à laquelle ne sauraient répondre ceux-là mêmes qui tiennent

Digitized by Google

le gouvernail, et c'est pourquoi, Messeigneurs, vous êtes venus ici invoquer sainte Anne, le port de salut de ceux qui naviguent. — Évêques bretons, non moins par votre origine que par la vivacité de votre foi, par votre dévouement absolu au siége apostolique, par la hauteur et la fermeté d'âme que vous avez souvent déployée contre les ennemis de Dieu et de l'Église, vous êtes venus ici prier sainte Anne de conserver et d'accroître, au milieu de vos peuples, cet esprit de foi qui seul peut nous sauver d'une ruine dernière et irrémédiable, parce que, seul, il est capable de commander et d'obtenir tous les sacrifices. — Nous en avons le ferme et doux espoir : sainte Anne vous exaucera, augustes pèlerins : Vous, Monseigneur de Rennes, notre cher et vénéré Métropolitain, qui avez bénit la première pierre de ce sanctuaire et donné tant de gages de votre tendre dévotion pour la patronne des Bretons ; Vous, Monseigneur de Nantes, ancien et fidèle ami de cette maison de Sainte-Anne que vous avez édifiée et charmée plus d'une fois par votre éloquente parole ; Vous, Monseigneur de Quimper, en qui nous vénérons la double dignité de l'état religieux et de l'Épiscopat ; — sainte Anne donnera aussi une grâce de lumière et de force au prêtre éminent qui a tenu à rehausser de sa présence notre solennité. Cette grâce vous permettra, Monseigneur Hillion, de porter sans fléchir le grand mais périlleux honneur de l'épiscopat. Vous avez, si j'ose le dire, des titres particuliers à la protection de sainte Anne : car, pendant les cinq années que vous avez dirigé le Petit-Séminaire, entouré de l'estime et de l'affection de tous, vous avez grandement contribué à l'érection de ce magnifique sanctuaire. Cette protection vous suivra sur ces lointains rivages où vous retournerez bientôt évangéliser des peuples encore assis, pour la plupart, à l'ombre de la mort.

« MESSEIGNEURS,

» Sainte Anne vous bénira de n'avoir tenu compte ni de la fatigue, ni de votre âge déjà avancé, ni de l'inclémence de la saison, pour venir présider cette grande manifestation de la Bretagne catholique. Pour moi, qui ai l'insigne honneur d'être le Supérieur du pèlerinage, je devais vous en remercier, au nom de notre vénérable Évêque, qui vous a invités à cette fête de famille, au nom des prêtres mes collaborateurs qui desservent cette chapelle, au nom de cette foule innombrable qui viendra demain unir sa prière à votre prière, écouter votre parole et recueillir vos bénédictions. — Tous ensemble, prosternés

Digitized by Google

devant la très-auguste, très-miséricordieuse et très-puissante Patronne de la Bretagne, nous la supplierons d'entendre la voix du peuple qui lui est cher entre tous les peuples, de mettre fin aux longs malheurs de l'Église et de la France, de nous rendre quelque chose de notre force et de notre gloire passée, enfin, de faire briller encore sur notre pays des jours de sécurité, de lumière et de paix. »

Mgr l'Archevêque de Rennes répondit à ce discours. Il adressa d'abord quelques paroles gracieuses à M. le Supérieur, rappela qu'il avait déjà vu M. Le Priol à Sainte-Anne, quand il y vint en 1860, et se dit charmé de revoir, supérieur d'une maison qu'il aimait, un homme de ce mérite. Puis, s'adressant aux fidèles, Sa Grandeur fit une courte et vive allocution, dont voici le sens :

« Nous, premiers pasteurs de la Bretagne, nous ne venons pas seulement pour supplier notre Patronne vénérée de nous garantir de périls menaçants, mais encore pour la remercier de la puissante protection dont elle nous a entourés dans les jours mauvais que nous avons eu à traverser. Lorsqu'un ennemi, sans générosité, ravageait le cœur de la France, nous avons prié notre Mère sainte Anne d'arrêter l'orage qui fondait sur nous, et, aujourd'hui, heureux d'avoir échappé aux plus amères humiliations, nous reconnaissons devoir ce bienfait à sainte Anne, qui a prié pour ses Bretons. Il nous plaît de remarquer que les populations catholiques ont été généralement protégées par la faveur du Ciel; et la foi, qui fait à la Bretagne une renommée à part, en lui conservant l'énergie et la grandeur, cette même foi, pendant les jours sombres de la France, a fait sa consolation et sa félicité. »

Sa Grandeur, se tournant alors vers les élèves du Petit-Séminaire, leur dit :

« Mes enfants, j'aime à voir vos visages jeunes et purs, en songeant que vous nourrissez déjà la pensée de partager les combats de l'Église. Pour la plupart, vous êtes appelés à remplacer les bons prêtres qui, par leurs travaux, ont préservé la foi de notre pays contre les attaques de l'impiété. Préparez-vous à faire l'œuvre de Dieu énergiquement, comme vos devanciers; vous rendrez par là un service signalé à votre pays; car le Ciel épargne à la terre les fléaux qui broient les corps, pourvu qu'on éloigne les poisons qui corrompent les âmes; et, en outre, vous conquerrez pour vous la couronne des élus. »

Mgr l'Évêque de Vannes donna la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Elle fut très-solennelle. Le nouveau et splendide lustre, suspendu au milieu du transept, projetait, dans toutes les parties de l'église, l'éblouissante lumière de ses 150 bougies [1], et faisait valoir la belle orne-

[1] Ce lustre est l'œuvre magnifique d'une pieuse Bretonne, Mlle Émilie Davoine, qui en a fait elle-même le dessin et dirigé le travail.

Digitized by Google

mentation improvisée par un maître du Petit-Séminaire, avec le concours des communautés religieuses de Sainte-Anne.

### Arrivée des Pèlerins.

La chapelle resta ouverte toute la nuit pour recevoir les pèlerins qui, voyageant sous la pluie, arrivaient tout joyeux quand même, et venaient s'agenouiller près de la bonne Mère sainte Anne. Les messes commencèrent à deux heures après minuit, au maître-autel, et, à partir de quatre heures, se dirent, sans interruption jusqu'à midi, à vingt autels à la fois.

Quelques paroisses du Morbihan entrèrent processionnellement à la chapelle vers cinq et six heures. Les habitants de Naizin arrivèrent les premiers, tambour et fifre en tête. La dernière procession de notre diocèse, mais une des plus belles, fut celle des mobiles du canton de Ploërmel, conduits par leurs officiers. Ils portaient un joli étendard qu'ils ont laissé au sanctuaire de sainte Anne.

Vers six heures, arrivèrent les pèlerins de Rennes, venus par le premier train, et, avec eux, vingt élèves du collége de Redon, accompagnés de quelques-uns de leurs maîtres et de leur digne supérieur. Ce premier train fut bientôt suivi de deux autres. Les bons chrétiens qu'ils amenaient n'attendirent pas, pour entonner leurs cantiques, qu'ils fussent arrivés à Sainte-Anne. En chemin de fer ils les chantaient déjà. Un prêtre nous disait, le soir, qu'il fut touché jusqu'aux larmes en entendant, au milieu de la nuit, à une gare du Morbihan, ces voix pieuses et sonores chanter les louanges de Dieu.

Les pèlerins de Nantes n'arrivèrent qu'à dix heures et demie, après avoir effectué leur voyage comme ceux de Rennes. De la gare jusqu'à Sainte-Anne, ils marchaient en chantant ou en disant le chapelet. Dans cette foule, comme dans les processions de Rennes et de Quimper, on voyait un grand nombre d'hommes appartenant aux premières classes de la société, de beaux jeunes hommes, parmi lesquels nous reconnûmes des officiers qui ont noblement tenu l'épée à Rome et en France.

Les pèlerins de Quimper arrivèrent à onze heures et demie par la route de la Chartreuse. Il est inutile de dire qu'ils eussent été dix mille de plus si la compagnie d'Orléans avait pu les transporter. A toutes les gares, des voyageurs attendaient sans pouvoir partir. Quelques places

Digitized by Google

furent usurpées par des libres penseurs. L'un d'eux osa se révéler; il n'eut pas lieu de s'en féliciter. Comme les Bas-Bretons voyageaient, eux aussi, en disant des prières ou chantant des cantiques, notre homme était exaspéré. Profitant d'un temps d'arrêt, il se prit à dire qu'il n'avait pas fait le signe de la croix depuis l'âge de quatorze ans. Aussitôt il voit se dresser devant lui un grand gaillard, maire de sa commune, et qui, montrant du doigt le fanfaron, disait à ses voisins : « *Regardez-le !* » Ceux-ci ne purent le regarder longtemps, car il descendit prestement du wagon et ne reparut plus.

### L'intérieur de la Chapelle pendant la matinée.

La chapelle fut toujours remplie jusqu'à quatre heures de l'après-midi; mais, pendant la matinée, on n'y pouvait entrer qu'en se frayant peu à peu un passage. Pourtant, jamais de désordre; bien au contraire, un religieux recueillement ne cessa de régner partout. On ne doit pas s'en étonner, si l'on observe qu'il y eut plus de vingt mille communions. Que c'était touchant de voir ces fervents chrétiens approcher de Jésus-Christ ! La magistrature, la marine et l'armée eurent, à la table du Seigneur, d'illustres représentants. Nos braves gens regardaient avec admiration, presque avec étonnement, la tenue grave et respectueuse de ces personnages. Tous les jours on voit à Sainte-Anne des hommes communier avec une piété très-édifiante, mais jamais nous n'en avions vu autant se réconcilier avec leur Dieu, ou renouveler leur alliance avec lui.

Tel fut le spectacle offert aux anges et aux hommes par des cœurs dévoués à notre bien-aimée Patronne, sainte Anne, aïeule du Sauveur. Ces actes de piété s'accomplissaient sous les voûtes du temple que les Bretons lui ont dédié, et servaient de magnifique prélude au grand acte qui allait s'accomplir au dehors.

### La Procession générale.

Vers dix heures et demie, un grand mouvement se fait dans le village. A travers les flots d'une foule compacte, on se rend sur la route d'Auray, à l'endroit où doit commencer la procession solennelle. Le bon goût d'un jeune prêtre du Petit-Séminaire, M. l'abbé Plédran, avait fait de cette route, sur une longueur de plus de 1,200 mètres, une magnifique avenue. Deux lignes de mâts vénitiens, séparés par des arbustes, ornés de banderolles de toutes couleurs, s'élevaient de chaque côté de la

Digitized by Google

route et formaient l'ensemble le plus gracieux. Des écussons suspendus aux mâts rappelaient les gloires de sainte Anne et nos motifs d'espérance.

A onze heures, la procession s'ébranle; c'était vraiment une marche triomphale.

En tête, les élèves et la musique du Petit-Séminaire; une députation du collège de Saint-Sauveur de Redon, les marins portant leur *ex-voto* et leur étendard, les Frères des écoles chrétiennes, le clergé, les autorités, les évêques.

Le peuple formait la haie de chaque côté de la route, et, entre les deux lignes, flottaient les bannières, les oriflammes, les étendards. Il y en avait deux cents. La statue de sainte Anne, resplendissant dans son arche dorée, s'avançait portée par de robustes marins; un zouave pontifical, escorté de deux de ses compagnons d'armes, tenait la magnifique épée, don de la Bretagne, que le général de Charette a voulu déposer aux pieds de notre Patronne. Enfin venaient les reliques de sainte Anne que deux prêtres portaient sur leurs épaules.

Ce spectacle était magnifique; mais la beauté de ces décorations, la splendeur de ce triomphe n'étaient rien en comparaison de l'enthousiasme qui débordait de tous les cœurs. Les chants se succédaient, vifs, entraînants, émus. Dans cette longue file de pèlerins, les cantiques répondaient aux cantiques et toutes ces voix et tous ces cœurs, unis dans une même pensée d'amour et de reconnaissance, semblaient ne former qu'un seul cœur et qu'une seule voix.

On arrive à la *Scala Sancta*, mais le défilé est long, et en attendant les Évêques on chante encore; c'est le chant populaire que toute la foule peut redire, grâce à l'air que tout le monde connaît; c'est le chant des marins, si beau avec sa couleur locale et sa rudesse gracieuse; c'est le cantique des Nantais dont le refrain entraînant traduit si bien les pensées de l'immense assemblée.

On peut admirer alors les bannières et les étendards, si divers de couleurs et de formes, mais où éclate, plus brillant que l'or et les broderies, l'amour des Bretons pour leur Mère. Nous signalerons, parmi les plus remarquables, les bannières des quatre diocèses représentés au pèlerinage; celle des 44 députés bretons qui ont tenu à s'unir à nous pour prier sainte Anne au milieu des angoisses de la patrie. Voici celle de l'union catholique qui exprime si bien notre attachement à l'Église; plus loin, celle du conseil municipal de Marzan; puis les étendards de

Digitized by Google

Notre-Dame de Rennes, de Saint-Aubin, de Ploaré, de Concarneau, de Saint-Mathieu, de Quimper, de Plabennec, de Plouguerneau, de Beignon, des Ursulines de Vannes et de Ploërmel, de Josselin. Plusieurs de ces bannières sont d'un travail exquis; tout le monde a remarqué celle de Rennes, celle des députés bretons et l'étendard de Nantes, dans lesquels le fini des détails s'allie si bien à la richesse de l'ornementation. Je me reprocherais d'oublier l'oriflamme simple et gracieuse qui portait cette inscription : *Étudiants de Rennes*; en la voyant s'élever comme une protestation et un acte de foi au milieu de ce groupe de jeunes gens à l'âme ardente, au noble cœur, on se sentait ému. Honneur à eux ! ils sont forts, ils sauront porter fièrement leur drapeau.

La procession allait se terminer. Massée dans le champ de l'*Épine*, la foule se tenait pieuse et recueillie, tandis que plusieurs milliers de pèlerins remplissaient l'église et les rues adjacentes.

La musique militaire du Petit-Séminaire de Sainte-Anne, rangée aux pieds de la *Scala*, exécuta ensuite, avec beaucoup de précision et de goût, plusieurs morceaux religieux. Des chants s'élevaient de différents côtés, en latin, en français, en breton, sans se mêler, sans se nuire les uns aux autres, au milieu des murmures d'un vent impétueux qui venait de la mer.

Le champ de l'*Épine* ne présenta bientôt plus qu'une forêt d'étendards, d'oriflammes, de bannières, variées de formes, de grandeurs, de couleurs; beaucoup d'entre elles portaient les images des patrons de la paroisse, revêtus des pittoresques costumes du pays.

Le peuple remplissait toutes les places; aux fenêtres, sur les murs, sur les toits, dans les arbres, partout l'œil apercevait des Bretons qui priaient et chantaient. Des milliers de voix répétaient le refrain :

Sainte Anne, ô bonne Mère,
Toi que nous implorons,
Entends notre prière
Et bénis tes Bretons.

Quand les braves marins furent arrivés avec le tableau offert par eux en *ex-voto*, le chœur entonna sur un rhythme mâle et grave le chant où revit si bien la poésie bretonne :

La foi des Bretons est leur vrai trésor :
Qui put l'oublier, va l'apprendre encor.

Digitized by Google

A midi et demi, les précieuses reliques de sainte Anne traversèrent triomphalement le peuple de ses fidèles enfants; NN. SS. les Évêques de Rennes, de Nantes, de Vannes et de Quimper, montèrent à la *Scala Sancta*. Revêtu de ses habits pontificaux, Mgr Fournier, du haut de l'escalier de granit, prononça un éloquent et chaleureux discours, dont nous donnons ici une incomplète et pâle analyse :

Il est difficile, dit-il, de me faire entendre de cette foule immense, mais il est plus difficile encore de rendre le sentiment que j'éprouve, et de peindre le magnifique spectacle qui se déroule sous nos yeux. On dit qu'à notre époque il n'y a plus de foi, que le christianisme se meurt, que personne ne prie plus. Ah ! que ne sont-ils présents, ceux qui blasphèment ainsi l'antique foi de la Bretagne ! Cette foi, comme vous le chantiez tout à l'heure, est le plus cher trésor des Bretons. Une cérémonie si belle, si imposante, se résume dans cette autre parole de votre cantique : *Catholiques et Bretons, toujours.*

Nous sommes catholiques par nos ancêtres, catholiques par nos convictions, catholiques par nos espérances, catholiques toujours. — Une immense acclamation se fit entendre et tout le peuple cria : *Toujours ! toujours !*

Nous sommes attaqués tous les jours, mais nous appartenons à l'Église qui, depuis dix-huit siècles, combat sans relâche : les attaques, les persécutions n'ont pu l'ébranler; elle triomphera toujours. — (*Acclamations.*) Jamais elle n'a été si violemment attaquée qu'aujourd'hui; tout ce qui est saint est l'objet d'agressions sorties de l'enfer ; aux autres époques, des vérités particulières étaient niées, la lutte était circonscrite sur tel ou tel point, on reconnaissait la loi générale et on lui obéissait; mais aujourd'hui, on brise tout, on renverse tout, on nie tout, on nie Dieu lui-même; mais Dieu est Dieu, seul il est le maître.

Il se forme un courant à l'encontre de ces erreurs; il y a un complot de vérités et de vertus, complot qui se produit à la face du soleil, car nous agissons au grand jour et non dans l'ombre comme nos adversaires. Tous unis dans la même foi, nous jurons d'y être fidèles toujours ! (*Acclamations.*)

L'éclatante manifestation d'aujourd'hui est une manifestation toute bretonne. La Bretagne entière, avec sa population si laborieuse, si forte dans ses convictions, si patriarcale dans ses mœurs, avec ses prêtres respectables, dignes de ce peuple chrétien, avec ses évêques, pasteurs vénérés, est venue ici prier sa glorieuse Patronne et affirmer sa foi.

L'Église entière se trouve en communion avec nous..... Le chef suprême de la catholicité, Pie IX..... — En entendant ce nom vénéré, le peuple interrompit l'éminent orateur par d'unanimes acclamations; trois fois l'immense auditoire cria *Vive Pie IX!* plusieurs crièrent : *Vive Pie IX, Pontife et Roi !* — Pie IX, reprit Monseigneur Fournier, sait ce qui se passe ici, il vous envoie sa bénédiction suprême : *Spiritu vobiscum sum,* vous dit-il, je suis avec vous, avec vos pontifes, avec vos représentants, je vois avec bonheur la foi qui règne parmi vous.

C'est là pour la Bretagne un honneur et un engagement. La Bretagne est honorée par ses aïeux, qui ont rempli le monde de leurs hauts faits; elle est honorée par ses

Digitized by Google

marins qui sont rangés les premiers devant l'ennemi, par ses fils qui, à la guerre, ne sont dépassés par personne, par ses magistrats, qui ont un si haut renom d'intégrité, par ses illustres généraux, ceux qui ne sont plus et ceux qui vivent encore : les La Moricière et les Charette, ces vaillants défenseurs de l'Église, ne sont-ils pas Bretons?

O Bretagne! ô ma patrie! ô France de Clovis et de saint Louis, puissent nos prières contribuer à ton bonheur! O Église, patrie des âmes! toi qui donnes les espérances de la vie future, toi qui enfantes les saints, à toi mon amour, à toi ma vie, mon corps et mon âme! Que ma droite refuse de me servir, que ma langue s'arrête, si jamais je viens à t'oublier! (*Nombreuses acclamations* : Vive l'Église ! Vive Pie IX!)

Mgr Bécel, évêque de Vannes, prit la parole. Nous regrettons de ne pouvoir donner qu'une analyse très-imparfaite de l'allocution si chrétienne et si sage qu'il prononça.

Il commença par invoquer le témoignage de cette foule immense, à propos de l'acte religieux et patriotique qui s'accomplissait en ce jour mémorable. « Qu'avons-nous dit, s'écria-t-il, qu'avons-nous fait qui puisse nous être reproché? Vos pasteurs avaient confiance en vous; c'est pourquoi ils n'ont pas hésité à vous convier à cette fête.

» Voici les engagements pris en votre nom :

« Les nombreux pèlerins qui accepteront notre rendez-vous n'auront » d'autre préoccupation que d'honorer sainte Anne, de la remercier, de » réclamer son appui, d'obtenir, par son entremise, le salut de la France » et le triomphe de l'Église. Ceux qui auraient la témérité de nous » prêter des vues trop humaines, nous calomnieraient une fois de plus. » Aucun discours suspect ne sera tenu en cette rencontre. Personne ne » portera d'emblèmes compromettants. Nos croix et nos bannières, nos » saints et nos reliques, nos chants et nos prières, seront le symbole » purement religieux de nos convictions et de nos espérances. Si quel- » qu'un des nôtres s'écartait de ce projet, qui, en vérité, n'a rien d'in- » quiétant, il serait donc désavoué d'avance. »

» Nous demeurons fidèles à ce programme. Il nous serait donc permis de porter un défi à la malveillance, qui ne nous est point épargnée.... Dieu me garde, mes Frères, de condamner ceux qui ne partagent pas nos croyances, sans se faire faute de critiquer nos saintes pratiques et de dénaturer notre dévotion bien légitime ! Prions plutôt sainte Anne de les éclairer et d'obtenir leur conversion. Les chrétiens doivent rendre le bien pour le mal..... »

Digitized by Google

Mgr Bécel se fit l'interprète des députés de la Bretagne. Il avait reçu d'eux, la veille, une lettre collective, portant quarante-quatre signatures et annonçant la bannière par laquelle ils avaient voulu être représentés à ce pèlerinage.

« Nos députés, dit l'Evêque, regrettent vivement de n'être pas ici. Absents de corps, ils assistent d'esprit et de cœur à cette imposante cérémonie. Demandons à notre Patronne de les inspirer et de les soutenir dans les luttes présentes et futures. Ils sauront remplir leur devoir. Croyez-les désireux et capables de justifier la confiance dont vous les avez honorés. »

Ce suffrage bien mérité fut accueilli par le cri de : *Vivent les députés de la Bretagne !*

« Vous avez déjà acclamé chaleureusement le Saint-Père, reprit l'orateur ; vous l'acclamerez de nouveau..... »

Et les pèlerins de crier, à trois reprises : *Vive Pie IX, Pontife et Roi !*

L'Evêque continua ainsi : « Sa Sainteté, que Dieu garde, m'a chargé d'une mission qui me rend heureux et confus. C'est en son nom que je vais vous bénir. A cette bénédiction apostolique est attachée une grâce dont le prix vous est connu. Mais je dois réclamer *instamment* (remarquez le mot, mes Frères) le secours de vos prières. C'est l'ordre que j'ai reçu de notre Père commun. Oui, Pie IX désire que vous priiez *pour le Saint-Siége, pour ses besoins personnels et à toutes ses intentions.* Quelles sont-elles ? Je crois pouvoir vous le dire sans témérité. Pie IX, qui restera une des gloires de ce siècle, attend le triomphe de l'Église, persécutée dans sa personne pour la vérité et pour la justice. Pie IX aime la France. Il a compati aux malheurs inouïs qui sont venus fondre sur elle, qui l'ont humiliée, appauvrie et précipitée dans des convulsions effrayantes.... Du fond de son palais, converti en prison douloureuse, il appelle de tous ses vœux la prospérité, l'indépendance et la gloire de la Fille aînée de l'Église. Il espère qu'elle reprendra bientôt le cours de ses magnifiques destinées.... »

L'Évêque fut interrompu par les cris répétés de : *Vive la France !*

La marine et l'armée furent également acclamées, lorsque le prélat rendit hommage à leur bravoure et à leur patriotisme.... « L'une et l'autre, ajouta-t-il, sont dignement représentées ici.... Je ne veux nommer personne ; mais tout le monde me comprendra et m'approuvera, si j'affirme que nous avons lieu d'admirer l'héroïsme uni à la piété la plus

Digitized by Google

attendrissante. Ne connaissons-nous pas de ces intrépides guerriers qui, non contents d'avoir perdu un de leurs membres sur les champs de bataille, verseraient pour le salut de leur patrie jusqu'à la dernière goutte de leur sang généreux, et qui se font honneur de donner humblement l'exemple de la pratique des sacrements !... »

*Vive le général de Sonis !* s'écrièrent des milliers de voix.

Cette allocution fut le signal de plusieurs autres acclamations, qui trouvèrent de l'écho dans l'innombrable et sympathique auditoire. Les noms de sainte Anne et de Marie immaculée furent exaltés tour à tour avec un enthousiasme dont nous garderons un impérissable souvenir.

Mgr l'Évêque de Vannes bénit solennellement le peuple, au nom du Souverain Pontife.

Une dernière messe fut célébrée, à la *Scala Sancta,* par Mgr Hillion. Il était une heure. A ce moment, la pluie, qui menaçait depuis le matin, commença à tomber.

Cette matinée sera une des plus belles pages des Annales du célèbre pèlerinage de Sainte-Anne. De grandes âmes y donnèrent de nobles exemples. Qu'il nous soit permis de remercier, au nom de la Bretagne, M. le général de Sonis, aussi humble devant Dieu que fier sur un champ de bataille; M. le préfet maritime de Lorient, aussi ferme chrétien que marin intrépide; M. le général de Lauriston, que notre pays a su apprécier; M. Jumelais, président des Assises, qui a voulu paraître en grand costume à la solennité; M. Bournisien, membre du comité des pèlerinages, et M. le secrétaire général de la même œuvre; MM. du Bodan, du Chélas, Desgrées du Lou et leurs dignes collaborateurs, qui se sont occupés avec tant de zèle de l'organisation du pèlerinage, dans les quatre diocèses.....

Après la sainte Messe, l'on rentra processionnellement à l'église pour y déposer l'*ex-voto* des marins.

Ce tableau rappelle la piété de nos marins bretons; ils s'étaient recommandés à sainte Anne, par elle ils ont été protégés. Deux matelots, les seuls qui aient été blessés, y sont représentés, tenant le drapeau de la France et foulant aux pieds les souvenirs de nos désastres; au second plan, deux scènes rappellent les événements terribles dont nous avons été témoins; dans le lointain apparaissent les paroisses maritimes du diocèse, et sainte Anne descend dans un nuage pour bénir ses fidèles enfants.

Digitized by Google

C'est l'œuvre de M. Jules Noël, peintre d'un grand talent, qui, bien que vivant à Paris, a conservé le cœur d'un vrai Breton.

Vers une heure et demie, les évêques, les prêtres, quelques personnes de distinction déjà mentionnées, les organisateurs diocésains de ce pèlerinage, des membres des comités catholiques et des conférences de Saint-Vincent de Paul partagèrent fraternellement le frugal repas qui leur avait été servi au grand réfectoire du Petit-Séminaire.

M. l'abbé Nicol, professeur de seconde, monta sur l'estrade où était dressée la table d'honneur, et lut la pièce de vers que voici :

L'erreur agite enfin les fanges de l'abîme
Pour voiler les splendeurs du soleil éternel;
La croix se dresse encor, rayonnante et sublime,
Attirant à ses pieds les pèlerins du ciel.
En vain le mal, paré d'une gloire insolente,
Fait peser sur les cœurs sa fausse royauté,
Nous ne courberons pas sous sa main triomphante
Nos fronts où resplendit une mâle fierté.
Ah ! nous sommes toujours les fils de nos ancêtres !
Nous aimons leur courage et gardons leurs vertus.
Comme eux, fiers, mais soumis, au-dessus de nos maîtres,
En contemplant le ciel, nous adorons Jésus.
L'Église est à nos yeux l'arche de l'espérance :
Pour défendre ses droits nous donnons notre sang;
Et, quand l'heure a sonné de lutter pour la France,
Le peuple des Bretons se lève frémissant.

Lorsque la divine colère
Souffle sur le monde orgueilleux,
Afin de montrer à la terre
Que la force descend des cieux;
Il recommande à sa patronne
L'Église que l'on abandonne,
La France et le Pontife-Roi :
C'est l'hymne de la délivrance,
C'est encore un cri d'espérance,
C'est encore un acte de foi.

Oh ! tout n'est pas perdu pour la France et l'Église !
Immense est le péril, mais le salut viendra.
Gravons dans tous les cœurs notre grande devise :
Le Christ aime les Francs et Dieu nous sauvera.
Sur notre sol meurtri partout la foi ruisselle,
Et la patrie en deuil a trouvé ses vengeurs....
Ne possédons-nous pas, pour la rendre immortelle,
Des magistrats vaillants, des héros, des pasteurs?

Digitized by Google

O Pontifes que Dieu nous donne,
Vous portez sur vos nobles fronts
Trois noms qui sont une couronne :
Évêques, Français et Bretons.
Pasteurs, vous répandez la flamme;
Français, vous pleurez avec nous;
Bretons, vous comprenez notre âme :
La Bretagne est fière de vous.

Tendez votre main paternelle
Au brave qui nous défendra.
Quand la France en danger l'appelle,
Il frémit, son glaive étincelle;
Et s'il faut mourir, il mourra.

Il tombe: c'est une victoire,
Car, en tombant avec honneur,
Il arrache un lambeau de gloire
Aux serres de l'aigle vainqueur.

Et si jamais notre patrie,
Revoyant des jours de douleur,
Expirait, sanglante et meurtrie,
Sous le pied d'un triomphateur,
Faudrait-il, après les batailles,
Voilant à nos yeux l'avenir,
Sonner le glas des funérailles
Pour la France qui va mourir?

Non... le guerrier chrétien qui porte dans son âme
Le Dieu grand, le Sauveur, la force des héros,
Foudroyant l'ennemi de son regard de flamme,
Resterait, calme et digne, au milieu des tombeaux,
Pour dire à l'univers que c'est Dieu qui relève,
Pour montrer que le ciel va défendre nos droits,
Sur les débris fumants il planterait son glaive :
Des tronçons d'une épée on peut faire une croix.

O guerriers, ô pasteurs, vous défendez les hommes.
Un autre est envoyé pour absoudre ou punir;
Qu'il est beau, quand son cœur comprend ce que nous sommes,
Souillés par le forfait, grands par le repentir!
Il implore à genoux l'équité souveraine;
Sa foi plane au-dessus de ce terrestre lieu,
Et pour lui les arrêts de la justice humaine
Sont un sublime écho des justices de Dieu.

Nôbles cœurs où la foi puissante
Répand ses divines splendeurs,

Digitized by Google

Entraînez la foule tremblante
Sur les sommets où l'âme errante
Trouve les célestes grandeurs.

A vous d'arracher l'âme humaine
A ses instincts matériels,
Pour guider sa marche incertaine
Vers les horizons éternels.

Souvent, sur votre route austère,
Vous recueillerez les dédains :
C'est dans les douleurs de la terre
Que fleurit la palme des saints.

La lutte engendre la victoire ;
A vous les pleurs, à vous la gloire.
Porteurs du céleste fardeau,
Montrez à l'âme sans courage
Le port au delà du naufrage,
La vie au delà du tombeau.

Versez de votre âme sereine
Les flots d'une sainte pitié
Sur tous ceux que l'enfer entraîne
Loin du ciel qu'ils ont oublié.
Pauvres cœurs qu'aigrit la souffrance,
Ils vont dans leur rude chemin,
Sans foi, sans Dieu, sans espérance,
Et s'agitent dans la licence
Qu'ils décorent d'un nom divin.

La liberté naquit dans le sang du Calvaire ;
Les martyrs indomptés l'affirmaient en mourant,
Et la plante divine a fleuri sur la terre,
Semant dans tous les cœurs son germe conquérant.
Pour étouffer le Christ, notre siècle barbare
Frappe comme autrefois des chrétiens généreux.
Qu'importe ! à triompher leur gloire nous prépare :
La tombe des martyrs se dresse, comme un phare,
Pour éclairer nos pas et nous montrer les cieux.

Entendez-vous ces chants, ces hymnes, ces prières ?
Le monde entier s'unit aux pieds du divin Roi ;
La croix va resplendir, et nous serons des frères,
Égaux devant le Christ et libres dans la foi.
Ton jour approche, ô Dieu : qu'il se lève, qu'il vienne !
De ton bras tout puissant refais l'humanité ;
Parle : nous t'entendrons, et la France chrétienne
Renaîtra dans sa gloire et dans sa liberté.

Digitized by Google

Cette lecture fut souvent interrompue par des applaudissements bien mérités.

Les jeunes musiciens du Petit-Séminaire jouèrent des airs bretons, qui furent écoutés avec une sympathie toute naturelle.

Mgr l'Évêque de Vannes se leva pour remercier ses collègues et tous ceux dont ils étaient entourés à ce banquet qui rappelait les agapes des premiers chrétiens.

« Messeigneurs et Messieurs, dit Sa Grandeur, notre jeune poète ne sera pas moins fier de vos applaudissements que de la fleur qu'il cueillait dernièrement aux Jeux floraux. Je lui sais gré d'avoir fait parler sa muse, pour vous payer, en mon nom, avec le talent qui le distingue, un juste tribut d'éloges. Pourrais-je me croire quitte envers vous, même au prix de ces accents religieux et patriotiques? Moi, je n'ai pour lyre qu'un pauvre larynx, qui trouvera peut-être plus facilement grâce auprès de vous que devant la faculté. En tout cas, un savant docteur, ici présent[1], m'a dit que chez moi le cœur était bon. Je voudrais vous le prouver. »

Mgr Bécel prouva, en effet, avec tact et délicatesse, qu'il ne manquait pas de cœur, en rendant hommage à son Métropolitain, à NN. SS. les Évêques de Nantes et de Quimper, à M. Jumelais, président des Assises, à M. le contre-amiral Gicquel des Touches, à Messeigneurs les Évêques nommés d'Autun et du Cap-Haïtien, aux organisateurs de cette fête de famille dans tous les diocèses de Bretagne, au Clergé breton et à la foi de cette catholique province.

Il termina ainsi :

« Messeigneurs et Messieurs, j'ai dit, avec la plus vive satisfaction, que nous sommes ici en famille. Monseigneur l'Archevêque de Rennes, qui s'appelle familièrement notre *grand-père*, et qui nous traite en conséquence, ne me pardonnerait pas d'oublier le Père commun des pasteurs et des troupeaux. La joie si légitime que nous éprouvons, en ce grand jour, de rendre à notre vénéré Métropolitain tous les hommages qui lui sont dus, est troublée par la douloureuse et intolérable situation que la Révolution a faite au Chef de l'Église. Pie IX, spolié, captif, auprès du tombeau des Apôtres, attend, soumis, ferme, magnanime, l'accomplissement des desseins de Dieu sur lui et sur le Saint-Siége. Si les vœux que nous avons présentés aujourd'hui à notre Patronne sont exaucés, ce digne successeur de saint Pierre n'aura pas jusqu'à la fin le sort du premier des Papes. Pie IX vivra longtemps encore et il *régnera ;* car il est à la fois *roi* et pontife... »

Avons-nous besoin de dire que d'unanimes applaudissements accueillirent ces déclarations et ces espérances ?

Mgr l'Archevêque de Rennes répondit. Il montra, lui aussi, qu'il avait

[1] M. le Dr Regnault, professeur à la Faculté de Rennes.



Digitized by Google

autant de *cœur* que d'esprit. Le dernier de ses suffragants reçut, séance tenante, un nouveau gage de sa gracieuse générosité. L'Évêque et les prêtres du diocèse de Vannes attacheront un grand prix au titre de *Chanoine d'honneur de l'église métropolitaine*, offert en cette solennité à Mgr Bécel.

M. le président Jumelais eut la bienveillante pensée d'intervenir avec un à-propos charmant. Il avait pris l'engagement d'être bref : il tint parole, trouvant moyen de n'oublier personne. Ce qu'il appela, pour ne pas rompre avec ses bonnes habitudes du Palais, *son résumé*, fut marqué de plusieurs traits, chaleureusement applaudis. Voici peut-être le meilleur. S'adressant à l'Évêque de Quimper : « Monseigneur Nouvel, dit-il, nous avait quittés malgré nous ; il nous a été rendu malgré lui. »

L'heure des vêpres rappela tout le monde à la chapelle. Elles furent chantées par Mgr l'Évêque de Vannes.

Après le *Magnificat*, Mgr l'Archevêque parut en chaire. Il exposa, devant un auditoire toujours avide de l'entendre, le triple motif qui nous réunissait à Sainte-Anne : *reconnaissance, confiance et pénitence.*

C'est la protection de sainte Anne et de la Vierge immaculée qui nous a préservés du fléau de l'invasion, qui a entouré au milieu des dangers nos marins et nos soldats. Le passé nous donne lieu d'espérer que, si de nouveaux malheurs venaient fondre sur la France, nous serions l'objet de la même assistance. Prions nos saintes Protectrices d'écarter ces jours mauvais. Mais un des moyens d'apaiser la colère céleste, c'est l'expiation. L'influence délétère qui a tout détruit ailleurs, se fait sentir chez nous. Que la Bretagne veille ! qu'elle réagisse contre le mal qui la menace et l'a déjà entamée. Qu'elle garde les mœurs simples et pures des ancêtres ; qu'elle reste ferme dans sa foi et fidèle dans sa dévotion à la sainte Vierge et à sainte Anne ! Ainsi méritera-t-elle d'être appelée encore le peuple choisi, la terre des saints ; *gens electa, populus acquisitionis.....*

La bénédiction solennelle du Très-Saint Sacrement fut donnée par Mgr l'Évêque de Quimper.

Avant de se retirer, Nosseigneurs les Évêques bénirent une dernière fois cette foule émue, qui semblait ne s'être aperçue ni de la fatigue du voyage, ni de la longueur des cérémonies, ni de l'inclémence du temps. Elle priait toujours. On eût dit qu'elle avait élu domicile dans cette vaste et splendide chapelle, dont la Bretagne a le droit d'être fière.

Elle y apportera souvent avec la même confiance, sinon aussi solen-

Digitized by Google

nellement, l'expression humble, mais sincère, de sa gratitude, de ses besoins, de toutes ses sollicitudes...

---

Mgr l'évêque de Vannes ayant écrit aux députés de la Bretagne, pour les inviter à assister au pèlerinage, ceux-ci ont répondu à Sa Grandeur, par la lettre suivante :

« Monseigneur,

» Nous avons reçu la lettre que Votre Grandeur nous a fait l'honneur de nous adresser. Nous vous remercions d'avoir senti combien il nous sera pénible de manquer au rendez-vous des catholiques bretons dans le sanctuaire de la Patronne de la Bretagne. Qui plus que nous a besoin de sa protection, et qui eût joint sa prière avec plus de ferveur à celles dont nos religieuses populations ont tenu à nous donner l'assistance? Retenus ici par un devoir plus impérieux que jamais, nous avons voulu au moins être représentés à cette touchante cérémonie par une bannière offerte par nous à sainte Anne, et qui restera au pèlerinage, comme un hommage de notre foi, comme un symbole de notre union et de notre communauté de sentiments avec la pieuse et fidèle province dont nous tenons à si grand honneur d'être les mandataires.

» Veuillez, Monseigneur, être notre interprète auprès du Clergé breton et de la grande famille bretonne, au milieu desquels nous voudrions être dimanche autrement que par le cœur et la pensée, et nous permettre d'ajouter à l'expression de ce regret celle de nos sentiments les plus respectueux.

» Versailles, 5 décembre 1872. »

E. de la Rochette. — Bidard. — Gal du Temple. — Cte de Cornulier-Lucinière. — Dézanneau. — De Kéridec. — A. Fresneau. — De Champagny. — Dahirel. — De Pioger. — Ponthier de Chamaillard. — Cte Ginoux de Fermon. — De Fleuriot. — Babin-Chevaye. — Doré-Graslin. — Martin, d'Auray. — De la Pervenchère. — Huon de Penanster. — Cte de Legge. — Dumarnay. — De Kergariou. — Cte de Cintré. — Flaud. — Audren de Kerdrel. — Lallié. — Cheguillaume. — H. de Saisy — Gal de Cissey. — A. de La Borderie. — Mis de Gouvello. — Monjaret de Kerjégu. — Vte de Forsanz. — J. Jaffré. — Vte de Kermenguy. — Rioust de Largentais. — Vte de Tréveneuc. — Cte de Tréveneuc. — Cte G. de Juigné. — Vte de Lorgeril. — Cte H. de Boisboissel. — Ctes de la Monneraye. — J.-M. Allenou. — E. Carron. — Gal Loysel.

---

Le pèlerinage du 8 décembre a eu son octave : le dimanche 15, sept mille pèlerins du diocèse de Rennes se sont dédommagés de n'avoir pu prendre part à la première fête. Mgr de Vannes les a reçus, leur a parlé, et les a bénis aussi eux, au nom du Saint-Père.

---

Digitized by Google

# CHRONIQUE

## L'EXPOSITION DE NANTES

### II

A tout seigneur tout honneur : saluons d'abord MM. Baudry, Cabanel, Cabat et Gérome, membres de l'Institut, et faisons observer que cette délégation de l'Académie des Beaux-Arts au Salon de Nantes est une preuve de certaines tendances à la décentralisation, qui doit satisfaire bien des esprits. Lorsqu'on se reporte aux Salons des siècles derniers, n'a-t-on pas lieu d'être surpris de voir qu'en 1772, nul ne pouvait être admis aux galeries du Louvre, s'il ne faisait partie de la docte compagnie, et ne pouvait alors placer ses œuvres sous les yeux de la foule qu'en se résignant à les exposer à la place Dauphine, sur le Pont-Neuf, et sur le parcours de la procession de la Saint-Barthélemy [1]. De nos jours, élèves de l'École et membres de l'Institut, amateurs, apprentis ou patrons, tout ce monde de la palette ou du ciseau présente ses ouvrages côte à côte, et prend le public pour grand juge. Grâce à des communications faciles, au goût des arts qui se répand et se popularise, messieurs de l'Académie ne dédaignent point d'envoyer leurs œuvres en province, tout comme des exposants de première année. Et voilà pourquoi il nous est donné de voir, à Nantes, des peintures des artistes français les plus en renom.

Ces raisons cependant ne peuvent aujourd'hui s'appliquer à M. Baudry, qui, par suite de ses grands travaux du nouvel Opéra, dont on nous dit tant de merveilles, s'est trouvé dans l'impossibilité de nous envoyer de

[1] « Cette exposition était subordonnée à l'état de l'atmosphère ; elle durait, quand » il y avait lieu, depuis six heures du matin jusqu'à midi ; les objets d'art étaient » appendus aux tentures et tapisseries exigées par la police sur le passage de la » procession du Saint-Sacrement; quand il pleuvait le jour de la Fête-Dieu, l'expo- » sition était renvoyée à la petite Fête-Dieu (l'octave) ; s'il pleuvait encore ce jour-là, » l'exposition était ajournée à l'année suivante. » (*Notes pour servir à l'histoire de xposition de la jeunesse*, etc., par E.-B. de la Chavignerie.)

Digitized by Google

ses compositions, comme en 1858 et 1861, et n'a mis dans nos galeries que le portrait de M. Massion, de Nantes. Ce portrait est œuvre de maître : la facture en est vive, spontanée; la couleur tient des Vénitiens; il y a surtout, dans les rapports et la justesse des tons, des délicatesses infinies, et rien n'est plus vrai que l'éclat lumineux des yeux et du front. — Nous savons bien que la majeure partie des visiteurs ne partage pas notre enthousiasme; certaines habiletés de brosse ne peuvent être comprises de tous, et lorsque la plupart des gens du monde ne tiennent pour d'admirables peintures que celles où l'on ne voit point les coups de pinceau, il est évident que ce portrait ne peut avoir leur sympathie. Mais on peut se demander si M. Baudry tient absolument au suffrage universel? Le suffrage restreint des hommes compétents doit lui suffire. Nous ne quitterons pas cette toile superbe, sans exprimer le regret que les trois autres portraits, peints également à Nantes par M. Baudry, au triste printemps de 1871, n'aient pas été exposés; la gloire de notre artiste vendéen n'en serait, il est vrai, guère plus grande, mais notre exposition en aurait été singulièrement embellie.

Comme M. Baudry, M. Alexandre Cabanel n'a mis sous nos yeux qu'un *portrait* de femme italienne, ou plutôt une étude de Florentine, d'une grande harmonie, d'un modelé souple, mais d'une couleur un peu grise. Cette peinture, malgré sa grande distinction, ne peut donner l'idée du beau talent de M. Cabanel, et du caractère élevé de quelques-unes de ses compositions, par exemple : la *Mort de Moïse,* le *Martyr chrétien,* la *Glorification de saint Louis.*

Nous avons trop le respect des maîtres, pour nous livrer à ces écarts de langage que certains critiques affectionnent, et, lorsque d'un grand artiste nous voyons des œuvres fort éloignées de celles qui lui ont fait une juste réputation, chapeau bas, nous passons en nous inclinant. Ainsi ferons-nous pour le *Paysage*, bien peint, bien composé, mais sans air, de M. Cabat.

Nous arrivons à l'une des toiles les plus remarquables du Salon, tableau qui fait époque dans l'histoire de l'art moderne. Nous voulons parler du *Combat de coqs.*

Rien de plus vulgaire et de plus simple que ce sujet, rien de plus véritablement distingué que son interprétation.

Pour bien comprendre tout l'intérêt de cette peinture, il faut absolument remonter à 1847, date de son apparition au Salon de Paris, où elle obtint beaucoup de succès; et son auteur, fort jeune alors, puisqu'il était encore sur les bancs de l'école, fut, dès ce jour, désigné comme une des célébrités de l'avenir. A quoi tenait donc le succès de cette toile? Ce n'était point à la correction de son dessin, encore moins à la vigueur du coloris; pour l'une et l'autre de ces grandes qualités, bien des reproches pouvaient être formulés; mais ce qui impressionnait la foule et la séduisait,

Digitized by Google

c'était l'originalité de cette page, qui dérive des décorations des vases étrusques ou des peintures murales de Pompéï et d'Herculanum, par le style, l'élégance et le goût de l'arrangement; comme les tons sourds, unicolores et mats, rappellent la sobre et douce harmonie des fresques antiques. M. Gérome venait de rompre tout commerce avec les Grecs du XVIIIe siècle et de l'école de David, avec tous ces héros d'Homère traduits par les Bitaubés de la peinture moderne. M. Gérome devint alors le chef de filé de cette pléiade de jeunes peintres qui, pour sujets de tableaux, ont recherché dans la vie intime des anciens le côté terre à terre de leur existence. Voilà donc tout l'intérêt de cette première composition, c'est le point de départ de l'école des néo-Grecs, et, par ce seul fait, cet intérêt est grand.

Nous ne décrirons pas le *Combat de coqs;* cette composition a été popularisée par la gravure, et nous ne nous sentons pas assez d'atticisme pour buriner de nouveau le groupe de ces deux jeunes Parthénopiens, qui, près d'une ruine ombragée de lauriers-roses et dominant la mer, où l'on voit à l'horizon l'île de Capri, excitent au combat deux coqs de race gauloise.

Maintenant, signalons le talent de M. Gérome, pris sous un autre aspect. M. Gérome part aussi facilement pour l'Égypte qu'un Parisien pour Versailles, un Nantais pour Vertou, et, du pays des Pharaons, des sphinx et des Pyramides, l'habile artiste nous a rapporté, chaque année, des scènes de chameliers en voyage, de bachi-bouzouks en maraude, des fellhas, des almées, enfin, toute une bédouinerie des plus variées par la physionomie et le costume. Mais ce que M. Gérome ne nous a jamais rapporté des rives du Nil ou des bords de la mer Rouge, comme Marilhat et Decamps, c'est la puissance et le brillant éclat du beau soleil d'Orient. Ainsi, ne demandons pas à l'auteur de la *Caravane en marche* cette atmosphère embrasée, au sein de laquelle s'élancent de blancs minarets ou les cimes gracieuses des bois de palmiers; ces immenses et blondes plaines de sable, où toute végétation se dessèche au vent brûlant du désert; ces eaux rosées par les reflets du ciel, et sur lesquelles se détachent des volées de cigognes. Tout cela n'est point du monopole de M. Gérome, et, malgré les sujets égyptiens et turcs qu'il traite avec tant de supériorité, ce n'est pas dans la phalange des véritables orientalistes que nous devons le classer. Contentons-nous d'admirer avec quel esprit et quelle finesse de touche il reproduit si fidèlement tous ces types de la race chaldéenne, les détails de ces riches costumes orientaux, et le grand style qu'il sait donner à ces marabouts, ces cheiks, ces effendis qui défilent avec toute leur gravité proverbiale.

Après les membres de l'Institut, viennent tout naturellement ceux qui le deviendront un jour. De ce nombre est incontestablement M. Bougue-

Digitized by Google

reau, talent classique, s'il en fut jamais, et qui, contre vents et marées, garde fidèlement les saines traditions de la grande peinture. — Un de nos confrères s'est montré bien sévère, pour ne pas dire bien injuste, envers l'auteur du *Vœu à Sainte-Anne d'Auray*. Comment! parce que M. Bouguereau n'a pas la brosse fougueuse d'un Jouvenet ou d'un Géricault, le puissant coloris d'un Rubens ou d'un Delacroix, doit-on dédaigner la noblesse des poses de ses personnages, la sagesse de leur touche, la sincérité de leur dessin et l'intelligente distribution de leur lumière? Non, non, malgré l'affirmation dédaigneuse de notre confrère, la perfection de ce tableau n'est point *assommante*; elle nous console, au contraire, de tant d'autres toiles où les impertinences de la touche en imposent aux badauds.

Le portrait de Mlle L....., par M. Elie Delaunay (encore un futur académicien), est un des meilleurs de notre exposition, et nous concevons parfaitement le grand succès de cette œuvre au dernier Salon de Paris. Voilà véritablement un peintre sérieux et qui descend en ligne directe des grands Florentins du XVIe siècle. Que de correction dans les contours; que de finesse et de puissance dans le modelé! Il y a surtout des valeurs de tons d'une harmonie charmante, et des variétés dans l'exécution vraiment remarquables. Ainsi, la tête est faite et poussée de travail comme un Bronzino, tandis que les rubans bleus, d'une tonalité ravissante, et les mains tenant des fleurs, simplement indiquées, s'enlèvent sur la robe noire, comme des taches lumineuses. Le fond de verdure, très-détaillé, trop peut-être, vu de près, se soumet, de loin, parfaitement à l'ensemble et fait bien valoir la chaude coloration de cette brune physionomie.

A ce portrait, qui restera comme un des meilleurs du peintre, il faut aussi joindre deux toutes petites têtes, l'une d'enfant, l'autre de vieillard, d'une facture pétillante d'esprit, de finesse et d'habileté.

En 1856, Hippolyte Flandrin écrivait à son frère qu'il partageait la joie de Delaunay, qui venait d'obtenir le grand prix de Rome. Ah! quelle joie l'illustre peintre de Saint-Germain-des-Prés n'éprouverait-il pas aujourd'hui, si, comme nous, il lui était donné de constater les succès toujours croissants de son élève, passé maître, ainsi que le prophétisait, en 1869, Théophile Gautier, lorsqu'il disait: « A notre avis, on ne rend pas assez justice à M. Delaunay, et il ne jouit pas de la réputation qui lui est légitimement due. Autour de ce talent sérieux, élevé et modeste, il ne se fait pas l'habituel tapage de réclames. Nulle coterie n'embouche pour lui la trompette de la publicité; car il ne représente aucune des sottises en vogue, aucun des systèmes commodes prônés par l'ignorance et la paresse. La lumière viendra bientôt, nous l'espérons, sur cet artiste d'un sentiment si pur, servi par une exécution si

Digitized by Google

savante dans sa simplicité. » L'auteur de ces bonnes paroles a pu se convaincre, avant de mourir, que la lumière était venue.

Immédiatement au-dessus du portrait de Mlle L., est le tableau de M. Lechevallier-Chevignard, peintre instruit autant qu'habile, et qui sait mieux que personne l'histoire de son art; de là, le choix du sujet de sa toile, si précieuse par l'érudition de l'arrangement, mais un peu trop archaïque : *Bellini surprenant le secret de la peinture à l'huile.* Cette sécheresse de couleur et de contour, inspirée de la vieille école florentine, n'a de charme que pour les artistes-archéologues; eux seuls en comprennent le sens et le réel mérite.

Le portrait d'enfant de M. Carolus Duran plaît unanimement : rien de plus jeune et de plus frais ne se voit dans nos galeries, et cette charmante petite tête blonde paraît avoir été créée par un élève de Velasquez; touche et couleur, c'est véritablement à s'y méprendre. — Nous aimons bien moins la pochade, par trop libertine d'allures, du monsieur qui, sans gêne, chapeau sur la tête, fume son cigare dans notre salon d'honneur. Quelque habileté que possède M. Carolus Duran, nous n'admirerons jamais les peintures faites par-dessous la jambe. Passe encore pour la fougueuse esquisse du *Champ de bataille;* mais pour l'homme au chapeau, nenni!

La *Marche des mobiles de l'Ardèche,* de M. Clément, obtient les suffrages des artistes et du public; il y a, dans cette campagne couverte de neige et de tristesse, où, près d'un village désert, de noirs corbeaux, *flairant la mort, volent en rond,* un sentiment de deuil qui vous navre le cœur. Hiver de 1871, plaines de Bernay, de Marche-Noire et de Patay, que de douloureux souvenirs ne faites-vous pas renaître à la pensée!

Les deux autres toiles de M. Clément dénotent de sérieuses qualités; mais qui nous fera le reproche de préférer aux froides corrections d'une étude académique l'effet de neige si profondément empreint de mélancolie?

*La Lettre de recommandation* se recommande d'elle-même par un parfum de vérité locale, où l'on respire le siècle de Louis XIII à pleins poumons. Tenons-nous à distance et réjouissons notre vue de ce tableau plein d'air et d'un éclat très-lumineux; mais n'analysons pas de trop près l'esprit de la touche, ni la justesse des proportions.

M. Gustave Marquerie, bien que Parisien, a conquis depuis longtemps droit de cité parmi nous : c'est en 1858 qu'il débuta à nos Expositions par le portrait de Mme M*** qui fut très-remarqué, et tous les amateurs se souviennent avec plaisir de la *Jeune captive,* inspirée d'André Chénier et qui figurait à l'exposition de 1861. Enfin, la *Communion vendéenne pendant la Terreur*, acquise par Mme la comtesse de Quatrebarbes, et que la photographie a popularisée dans notre province, est venue mettre

Digitized by Google

définitivement en lumière le nom de M. Marquerie; à ce point qu'on trouve maintenant de ses portraits dans un grand nombre de salons de notre ville; portraits d'une bonne facture et d'une grande ressemblance, comme on en peut juger par celui de M. V. F..... De ce même artiste, nous avons un tableau intitulé *l'Épine*, œuvre qui décèle un talent réel; mais pourquoi règne-t-il dans cette peinture une sorte de timidité, qui en atténue le sérieux mérite?

M. Marquerie a brillamment obtenu tous les titres de l'École des Beaux-Arts; il sait fort bien sa langue; il peut parler sans crainte, et non point à demi-voix. — Lorsqu'on possède les solides et remarquables qualités que tous les visiteurs constatent dans cette suave figure qui vous arrête, à l'entrée du salon des vieux maîtres, et que le livret désigne sous le titre trop modeste d'*Étude*, on a vraiment le droit de s'affirmer davantage et de se rappeler que la fortune sourit aux audacieux.

M. Dubois : Encore un de nos jeunes artistes dont le talent aimable mérite de sincères éloges. *Le Départ* est non-seulement une peinture habile, mais encore une véritable élégie, dont tout le monde saisit le profond sentiment. Qui de nous n'a pas vu défiler, dans nos rues et dans nos campagnes, ces bataillons de jeunes mobiles, dont plusieurs devaient trouver la mort dans les plaines glacées de la Beauce ou du Perche. Aussi, comprenons-nous bien toute la poignante inquiétude de cette jeune fille, qui suit, d'un regard baigné de pleurs, à travers le feuillage jauni d'un groupe de platanes, le départ de son fiancé.

Avec le tableau du *Départ*, le même peintre a mis dans nos galeries le *Portrait de Mme ****, figure bien souple, délicatement traitée, mais qui gagnerait en puissance, si le fond n'en avait pas tant. — *La Promenade* est d'un aspect vraiment printanier; que de fraîcheur et de jeunesse dans cette charmante toile, qui nous remet en mémoire ces jolis vers d'Hégésippe Moreau:

> Marcher à deux sur les fleurs et la mousse,
> Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
> Oh! quel bonheur! oh! que la vie est douce!

Nos compliments à M. Lambert pour ses *Jeunes Chats* aristocratiques, ces jolis petits chats de grande maison, qui se prélassent et gambadent sur des chaises et des tapis, ou se blotissent, comme une nichée d'oiseaux, dans une corbeille garnie de mousseline.

Au bas des marches du perron d'une villa coquettement construite, deux jeunes femmes, confondant leurs ravissantes têtes sous une ombrelle bleue, parcourent en souriant les feuillets d'un petit volume. La lecture paraît attachante, et le plaisir qu'elle fait éprouver semble cordialement

Digitized by Google

partagé. Toutes les grâces féminines se sont donné rendez-vous sur cette délicieuse toile : physionomie charmante, élégance de costume, tout dénote que nous sommes en fort bonne compagnie.

La jeune dame en robe bleue est un des types les plus affectionnés du peintre; car nous le retrouvons dans presque tous ses tableaux, et nous ne nous en plaignons pas. Pour sa compagne, rien de mieux réussi que cette robe de soie jaune avec des plissés de mousseline blanche; c'est d'un goût parfait et d'une exécution qui doit rendre jalouses les plus habiles faiseuses. Il y a bien, dans cette toile, quelques sécheresses de tons qui réclament des glacis ou de légères demi-teintes, et les mains des liseuses doivent être remises sur le métier; mais ces corrections accomplies, l'œuvre sera d'un tout parfait.

Cette composition porte pour titre : *Un Livre léger*. Hum! c'est un titre grave!... Elle a pour auteur M. Toulmouche, le peintre que tout le monde connaît.

M. Toulmouche est assurément un de nos artistes les plus à la mode : C'est le favori de nos élégantes; aussi, ne sommes-nous point étonné de voir, à tous les Salons, ses tableaux entourés d'admiratrices aussi gracieuses que les personnes qui figurent dans les toiles admirées.

Et puis, il faut bien le dire, jointe à la délicatesse de la touche, au choix des figures, il y a toujours, dans les tableaux de M. Toulmouche, une idée tant soit peu maligne, et qui a bien sa part dans le succès de l'œuvre : *le Fruit défendu, Un Livre léger,* comme tout cela peint bien notre époque, et nous fait sourire avec malice ou tristesse! Dieu nous garde cependant de penser que légèreté soit ici synonyme de grivoiserie; mais nous gagerions que plus d'une visiteuse de l'exposition se sera dit secrètement : — Que lisent-elles donc, ces belles liseuses, qui entr'ouvrent si joliment leurs lèvres roses, pour nous montrer leurs blanches dents? — Croyons à un choix délicat et poursuivons notre revue.

LOUIS DE KERJEAN.

---

LES KORRIGANS, ronde fantastique pour piano. — Nantes, chez les marchands de musique.

Nous unissons nos éloges à ceux de la presse quotidienne de notre ville, pour signaler à nos lectrices la dernière et charmante composition de Mme Angèle Maréchal : LES KORRIGANS. Rien de plus imitatif et de plus gracieux que cette pièce musicale sous les doigts de son auteur : on dirait un essaim de petites fées ou *faradelles*, voltigeant dans l'ombre comme des sylphes ou des feux-follets.

---

Digitized by Google

## LES INONDATIONS.

Les pluies qui n'ont presque pas cessé de tomber depuis deux mois, ont fait subir à la France le terrible fléau des inondations : nous en avons été particulièrement victimes ; jamais, de mémoire d'homme, la Loire ne s'était élevée à une telle hauteur. En 1843, la plus grande crue du siècle, elle avait atteint 6 mètres 10 ; le dimanche, 15 décembre, elle montait à 6 mètres 45 ! C'est dire assez que le tiers de notre ville était submergé. On s'imagine, sans qu'il faille les décrire, les suites navrantes de cette épouvantable inondation, qui nous a privés de la lumière du gaz, pendant quinze jours, ce qui ne s'était jamais vu.

Pour soulager tant et de si pressantes misères, nous avons entendu s'élever sans retard la voix émue de notre vénérable évêque, qui disait aux curés de son diocèse :

Le fléau de l'inondation, dont nous avons tant à souffrir depuis quelques jours, est arrivé à son paroxysme. Les communications interceptées, le commerce suspendu, les travaux interrompus, les maisons et des quartiers entiers envahis par les eaux, jettent la consternation dans notre ville. La charité intelligente qui anime nos populations, leur fait en même temps comprendre dans quelles proportions incalculables ce fléau sans égal s'étend sur les immenses terrains qu'il ravage.

Quoi qu'en puissent dire nos incrédules et nos athées, nous croyons que le Dieu qui *met un frein à la fureur des flots, ouvre aussi quelquefois les eaux de l'abîme,* pour châtier et avertir les peuples ; et si, malgré les folles promesses faites, il y a 15 ans, au nom de la science et de la toute-puissance humaine, que nous ne reverrions plus ces désastres, l'inondation nous submerge plus qu'à cette époque, nous nous croyons bien inspirés de recourir à Dieu et de réclamer sa pitié.

Nous nous unirons donc dans la prière pour supplier le Seigneur d'arrêter son bras et de détourner de nous les malheurs de tout genre pour nos intérêts et nos personnes, qui peuvent être la suite de cette submersion prolongée. Mais comme la prière ne suffit pas dans de telles circonstances, puisque les maux et les besoins sont extrêmes, nous provoquerons l'aumône, afin de pourvoir, du moins dans notre cité, sinon dans le diocèse, aux nécessités pressantes de nos frères....

L'appel de Mgr Fournier a été entendu ; en dix jours, le Comité catholique, chargé de recueillir les fonds et de distribuer les secours, a reçu pour près de *trente-cinq mille francs* de souscriptions. La charité a fait comme le fleuve : elle a débordé.

E. G.

---

*Le Secrétaire de la Rédaction,* Émile Grimaud.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE BRETONNE ET VENDÉENNE

ADMINISTRATION (L') DES ETATS DE BRETAGNE, de 1493 à 1790. Manuscrits inédits de la commission intermédiaire, — du bureau diocésain de Nantes, — et du dictionnaire d'administration de la province de Bretagne, publiés par N. L. Caron. In-8°, 560 p. — Paris, Durand et Pédone Lauriel. — Nantes, Douillard..... 10 fr.

AU COIN DU FEU. Causerie entre MM. Bonconseil, ancien notaire, Bouvier et Bagrain, cultivateurs, Duvrillon et Gilard, ouvriers. In-12, 34 p. Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud. En vente chez les libraires..... 15 c.

BIBLIOTHÈQUE (LA) de la ville et l'imprimerie à Rennes, en 1872; par le chevalier Emmanuel Michel, conseiller honoraire à l'ancienne cour d'appel de Metz. In-8°, 8 p. — Le Mans, imp. Monnoyer.

COMPTE RENDU de l'Exposition artistique et archéologique, ouverte à l'hôtel de ville de Rennes, à l'occasion du concours régional (septembre 1872). In-12, VIII-182 p. — Rennes, libr. Verdier.

ETUDE sur quelques aperçus nouveaux relatifs à la théorie physiologique de la musique; discours prononcé, le 24 novembre 1872, dans la salle de la Société des Beaux-Arts, à la séance annuelle de la Société académique de la Loire-Inférieure, par le président Dr Théophile-Ambroise Laënnec. In-8°, 20 p. — Nantes, imp. Ve Mellinet.

FILS (LE) DU GARDE-CHASSE, récit vendéen, par Emile Grimaud, avec une eau-forte (*Métairie vendéenne*), par Octave de Rochebrune. In-18, 150 p. — Nantes, A.-L. Morel, libraire..... 2 fr.

Tiré à 200 exempl., dont 10 sur papier de Hollande (prix 5 fr.), et 5 sur papier de couleur (prix 6 fr.).

HOMMES (LES) DE LA VENDÉE A LOURDES, 20-21 novembre 1872. — Lettre d'un pèlerin, suivie du Discours prononcé par M. l'abbé Dalin et des Cantiques composés pour la circonstance. In-32, 64 p. — Luçon, imp. Bideaux..... 30 c.

INDUSTRIE (L') DES CHAISES A PORTEURS A RENNES AU XIIIe SIÈCLE, par H. Albert, officier d'Académie. Broch. in-8°, 32 p., avec 2 planches. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud. — En vente, à Rennes, chez Verdier; à Nantes, chez Morel..... 1 fr.

LOURDES DEPUIS 1858. Apparitions, guérisons, pèlerinages, par Eugène de la Gournerie, in-12, 72 p. — Nantes, Libaros..... 30 c.

MARIE SAUVERA LA FRANCE. Enseiguements, tirés des apparitions de la sainte Vierge en France, par G. de Gaillac. In-12, 48 p. — Paris, Victor Palmé..... 50 c.

PÈLERINAGE DE LA BRETAGNE A SAINTE-ANNE D'AURAY, les 8 et 15 décembre 1872. In-4°, 32 p. — Vannes, L. Galles..... 25 c.

PUITESSON. Souvenirs de l'émigration et des guerres de la Vendée, par l'abbé du Tressay, chanoine honoraire. In-18, VI-180 p. — Paris, Lecoffre; Nantes et la Vendée, chez les libraires..... 1 fr. 50

Digitized by Google

# TABLE GÉNÉRALE DU TOME TRENTE-DEUXIÈME

## ANNÉE 1872. — DEUXIÈME SEMESTRE.

---

### JUILLET.


L'Avenir de la France, par M. *Eugène de la Gournerie*..... 5
Études historiques. — L'Histoire généalogique de la maison de Rohan, de Dom Morice, par *Dom François Plaine* ..... 20
Amynthas Bournichon (suite), par M. *Alfred de Courcy*..... 31
Les Poèmes de M. de Lorgeril (fin), par M. *Arthur de la Borderie*. 48
Beaux-Arts. — Nos Artistes au Salon, par M. *Lucien Dubois*..... 59
Épilogue à l'Art chrétien, de M. Rio, par M. *Charles de Gaulle*.... 67
Le Calvaire de la paroisse de Louisfert, par M. *l'abbé Charles Goudé*. 79
Chronique. — Le Congrès scientifique de France à Saint-Brieuc, par M. *Louis de Kerjean*..... 83
Bibliographie bretonne et vendéenne..... 88


### AOUT.


Relation du voyage de Dom Taillandier en Bretagne, par *Dom François Plaine*..... 89
Épilogue à l'Art chrétien (suite), par M. *Charles de Gaulle*..... 103
Études littéraires. — Merlin, par M. *A. de la Breure*..... 118
Biographies vendéennes. — La Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, par M. *C. Merland*..... 129
Amynthas Bournichon (suite), par M. *Alfred de Courcy*..... 144
Poésie. — La Chanson de l'Aire neuve, par M. *Émile Grimaud*.... 158
Notices et comptes rendus. — *Opuscules de Ferdinand du Dot*, par M. *Joseph Rousse*..... 161
Chronique, par M. *Louis de Kerjean*..... 162
Bibliographie bretonne et vendéenne..... 168


### SEPTEMBRE.


Le Chemin de la vérité, par M. *Eugène de la Gournerie*..... 169
Relation du voyage de Dom Taillandier en Bretagne (fin), par *Dom François Plaine*..... 183


Digitized by Google

Poésie. — La Main de Dieu (Dorn Doue), par M. *F.-M. Luzel*..... 201
Un jour au manoir de Terre-Neuve, par M. *Émile Grimaud*..... 203
Épilogue à l'Art chrétien (fin), par M. *Charles de Gaulle*..... 209
Biographies vendéennes. — La Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier (suite), par M. *C. Merland*..... 221
Amynthas Bournichon (suite), par M. *Alfred de Courcy*..... 231
Chronique, par M. *Louis de Kerjean*..... 240
Bibliographie bretonne et vendéenne..... 248

OCTOBRE.

Mgr Soyer et les évêques de la Restauration, par M. *Eugène de la Gournerie*..... 249
Biographies vendéennes. — La Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier (fin), par M. *C. Merland*..... 271
Quelques nouveautés littéraires, par M. *Lucien D*..... 287
La critique, le roman et l'histoire, par M. *Edmond Biré*..... 299
Amynthas Bournichon (suite), par M. *Alfred de Courcy*..... 307
Chronique. — Pèlerinages des Vendéens et des Bretons à Lourdes, par M. *Eugène de la Gournerie*..... 314
Beaux-Arts. — Châteaudun, eau-forte de M. *Octave de Rochebrune*, par M. *Emile Grimaud*..... 329
Nécrologie. — A la mémoire de Mme Octave de Rochebrune, par M. *Eugène de la Gournerie*. — Mme Gauja, par M. *Émile Grimaud*..... 331
Lettre de M. le comte de Chambord..... 333
Bibliographie bretonne et vendéenne..... 336

NOVEMBRE.

Un fait d'armes vendéen en 1800, par M. le docteur *Viaud-Grand-Marais*..... 337
Amynthas Bournichon (fin), par M. *Alfred de Courcy*..... 347
Madame Swetchine, par M. *Edmond Biré*..... 362
Poésie. — En marge du livret, par M. *Émile Grimaud*..... 377
L'amiral Bouët-Willaumez et l'expédition dans la Baltique, par M. *Lucien D*..... 382
Notices et comptes rendus. — *De la Poterie gauloise*, de M. *Henri du Cleuziou*; — *Considérations sur l'insolation et la chaleur solaire*, de M. le docteur *Léon Grimaud*, par M. *Lucien Dubois*. — *Brascassat, sa vie et son œuvre*, de M. *Charles Marionneau*, par M. *Gustave Marquerie*. — *Documents relatifs au siége de Strasbourg*, de M. le général *Uhrich*, par M. *Eugène de la Gournerie*..... 389

Digitized by Google

Un honnête homme, satire, par M. *Victor de Laprade*, de l'Académie française..... 404
Chronique. — L'Exposition de Nantes, par M. *Louis de Kerjean*... 409
Mélanges. — M. de Fontanes, par M. *Charles Marionneau*..... 413
Bibliographie bretonne et vendéenne..... 416

DÉCEMBRE.

A travers les livres d'étrennes, par M. *Lucien Dubois*..... 417
Un fait d'armes vendéen en 1800 (fin), par M. le docteur *Viaud-Grand-Marais*..... 429
Archéologie. — La Chapelle de Saint-Lucien, à Rezé, par M. *Charles Thenaisie*..... 442
Poésie. — Mourir (*tremen*), sonnet, par M. *F.-M. Luzel*. — Le chien d'aveugle et le chien de luxe, fable, par M. *l'abbé H. Lamontagne*..... 446
Un Guide de l'art chrétien, par M. *l'abbé P. Gaborit*..... 448
Le Déclassé, nouvelle, par Mme *Blanche de Rosarnoux*..... 456
Le Pèlerinage de la Bretagne à Sainte-Anne d'Auray, le 8 décembre. 466
Chronique. — L'Exposition de Nantes (suite), par M. *Louis de Kerjean*. — Les Inondations..... 484
Bibliographie bretonne et vendéenne..... 492

Digitized by Google

# TABLE DES ARTICLES

## PAR ORDRE DE MATIÈRES.

---

### RELIGION, MORALE ET PHILOSOPHIE.

L'Avenir de la France, par M. *Eugène de la Gournerie,* 5-19. — Le Calvaire de la paroisse de Louisfert, par M. *l'abbé Charles Goudé,* 79-82. — Le Chemin de la vérité, par M. *Eugène de la Gournerie,* 169-182. — Mgr Soyer et les Évêques de la Restauration, par M. *Eugène de la Gournerie,* 249-270. — Pèlerinages des Vendéens et des Bretons à Lourdes, par M. *Eugène de la Gournerie,* 314-328. — Le Pèlerinage de la Bretagne à Sainte-Anne d'Auray, le 8 décembre, 466-483.

### HISTOIRE.

ÉTUDES ET DOCUMENTS HISTORIQUES. — L'Histoire généalogique de la maison de Rohan, de dom Morice, par *dom François Plaine,* 20-30. — Relation du voyage de dom Taillandier en Bretagne, par *dom François Plaine,* 89-102, 183-200. — Lettre de M. le comte de Chambord, 333-335. — Un Fait d'armes vendéen en 1800, par M. *le docteur Viaud-Grand-Marais,* 337-346, 429-441. — L'amiral Bouët-Willaumez et l'Expédition dans la Baltique, par M. *Lucien D.*, 382-388.

BIOGRAPHIE. — La Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, par M. *C. Merland,* 129-143, 221-230, 271-286. — Mme Octave de Rochebrune, par M. *Émile Grimaud,* 247. — A la mémoire de Mme Octave de Rochebrune, par M. *Eugène de la Gournerie,* 331-332. — Mme Gauja, par M. *Émile Grimaud,* 331. — M. de Fontanes, par M. *Charles Marionneau,* 413-415.

CRITIQUE HISTORIQUE. — *Documents relatifs au siége de Strasbourg,* de M. le général Uhrich, par M. *Eugène de la Gournerie,* 399-403.

ARCHÉOLOGIE. — La Chapelle de Saint-Lucien, à Rezé, par M. Charles Thenaisie, 442-445.

FAITS CONTEMPORAINS. — Chronique, par M. *Louis de Kerjean,* — de juillet : le Congrès scientifique de France à Saint-Brieuc, 83-87; d'août, 162-167; de septembre, 240-247; — de novembre : l'Exposition de

Digitized by Google

Nantes, 409-412; — de décembre : l'Exposition (suite), 484-490; les Inondations, 491. — Pèlerinages des Vendéens et des Bretons à Lourdes, chronique d'octobre, par M. *Eugène de la Gournerie*, 314-328.

## LITTÉRATURE.

RÉCITS ET NOUVELLES. — Amynthas Bournichon (suite), par M. *Alfred de Courcy*, 31-47, 144-157, 231-239, 307-313, 347-361. — Le Déclassé, par Mme *Blanche de Rosarnoux*, 456-465.

ÉTUDES LITTÉRAIRES. — Les Poèmes de M. de Lorgeril (fin), par M. *Arthur de la Borderie*, 48-58. — Epilogue à l'Art chrétien, de M. Rio, par M. *Charles de Gaulle*, 67-78, 103-117, 209-220. — Merlin, par M. *A de la Breure*, 118-128. — Quelques nouveautés littéraires, par M. *Lucien Dubois*, 287-298. — La critique, le roman et l'histoire, par M. *Edmond Biré*, 299-306. — Mme Swetchine, par M. *Edmond Biré*, 362-376.

CRITIQUE LITTÉRAIRE. — *Opuscules de Ferdinand du Dot*, publiés par M. *H. Le Gouvello*, par M. *Joseph Rousse*, 161.

POÉSIE. — La Chanson de l'aire neuve, par M. *Émile Grimaud*, 158-160. — La Main de Dieu (*Dorn Doue*), par M. *F.-M. Luzel*, 201-202. — Un jour au manoir de Terre-Neuve, par M. *Émile Grimaud*, 203-208. — En marge du livret, par M. *Emile Grimaud*, 377-381. — Un honnête homme, satire, par M. *Victor de Laprade*, de l'Académie française, 404-408. — Mourir *(tremen)*, sonnet, par M. *F.-M. Luzel*, 446. — Le chien d'aveugle et le chien de luxe, fable, par M. l'abbé *H. Lamontagne*, 447.

## SCIENCES. — BEAUX-ARTS.

Nos artistes au salon, par M. *Lucien Dubois*, 59-66. — Châteaudun, eau-forte, de M. *Octave de Rochebrune*, par M. *Émile Grimaud*, 329-330. — *De la Poterie gauloise*, de M. *Henri du Cleuziou*, par M. *Lucien Dubois*, 389-392. — *Considérations sur l'insolation et la chaleur solaire*, de M. le docteur *Léon Grimaud*, par *M. Lucien Dubois*, 392-394. — *Brascassat, sa vie et son œuvre*, de M. *Charles Marionneau*, par M. *Gustave Marquerie*, 395-399. — L'Exposition de Nantes, par M. *Louis de Kerjean*, 409-412, 484-490. — *Le Guide de l'art chrétien*, de M. le comte *H. de Grimoüard de Saint-Laurent*, par M. l'abbé *Gaborit*, 448-455.

## BIBLIOGRAPHIE.

Bibliographie bretonne et vendéenne, 88, 168, 248, 336, 416, 492.

---



Digitized by Google

# TABLE DES ARTICLES

## PAR NOMS D'AUTEURS.


BIRÉ (Edmond). — La critique, le roman et l'histoire, 299-306. — Mme Swetchine, 362-376.

DE LA BORDERIE (Arthur). — Les Poèmes de M. de Lorgeril (fin), 48-58.

DE LA BREURE. — Merlin, 118-128.

DE CHAMBORD (Mgr le comte). — Lettre à M. Ernest de la Rochette, 333-335.

DE COURCY (Alfred). — Amynthas Bournichon (suite), 31-47, 144-157, 231-239, 307-313, 347-361.

D. (Lucien). — L'amiral Bouët-Willaumez et l'expédition dans la Baltique, 382-388.

DUBOIS (Lucien). — Nos Artistes au Salon, 59-66. — Quelques nouveautés littéraires, 287-298. — *De la Poterie gauloise,* par M. Henri du Cleuziou, 389-392. — *Considérations sur l'insolation et la chaleur solaire,* par M. le docteur Léon Grimaud, 392-394.

GABORIT (Abbé). — *Le Guide de l'Art chrétien,* par M. le Cte H. de Grimoüard de Saint-Laurent, 448-455.

DE GAULLE (Charles). — *Épilogue à l'Art chrétien,* par M. Rio, 67-78, 103-117, 209-220.

GOUDÉ (Abbé Charles). — Le Calvaire de la paroisse de Louisfert, 79-82.

DE LA GOURNERIE (Eugène). — L'Avenir de la France, 5-19. — Le Chemin de la vérité, 169-182. — Mgr Soyer et les Évêques de la Restauration, 249-270. — Pèlerinages des Vendéens et des Bretons à Lourdes, 314-328. — A la mémoire de Mme Octave de Rochebrune, 331-332. — *Documents relatifs au siége de Strasbourg,* par M. le général Uhrich, 399-403.

GRIMAUD (Émile). — La Chanson de l'aire neuve, poésie, 158-160. — Un jour au manoir de Terre-Neuve, poésie, 203-208. — Mme Octave de Rochebrune, 247. — *Châteaudun,* eau-forte de M. Octave de Rochebrune, 329-330. — Mme Gauja, 331. — En marge du livret, poésie, 377-381. — Les Inondations, 491.


Digitized by Google

KERJEAN (Louis). — Chronique de juillet, 83-87; d'août, 162-167; de septembre, 240-247; de novembre, 409-412; de décembre, 484-490.

LAMONTAGNE (Abbé H.). — Le Chien d'aveugle et le Chien de luxe, 447.

DE LAPRADE, de l'Académie française (Victor). — Un honnête homme, satire, 404-408.

LUZEL (F.-M.). — La Main de Dieu (*Dorn Doue*), poésie, 201-202. — Mourir (*tremen*), sonnet, 446.

MARIONNEAU (Charles). — M. de Fontanes, 413-415.

MARQUERIE (Gustave). — *Brascassat, sa vie et son œuvre,* par M. Charles Marionneau, 395-399.

MERLAND (C.). — La Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, 129-143, 221-230, 271-286.

PLAINE (Dom François). — L'Histoire généalogique de la maison de Rohan, de dom Morice, 20-30. — Relation du voyage de dom Taillandier en Bretagne, 89-102, 183-200.

DE ROSARNOUX (Mme Blanche). — Le Déclassé, 456-465.

ROUSSE (Joseph). — *Opuscules de Ferdinand du Dot,* publiés par M. H. Le Gouvello, 161.

THENAISIE (Charles). — La Chapelle de Saint-Lucien, à Rezé, 442-445.

VIAUD-GRAND-MARAIS (Docteur). — Un fait d'armes vendéen en 1800, 337-346, 429-441.

---

Digitized by Google

# TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES

## APPRÉCIÉS OU MENTIONNÉS DANS CE VOLUME.

---

*Brascassat, sa vie et son œuvre,* par M. Charles Marionneau, 395-399.
*Chemin (le) de la vérité,* par M. le comte F. de Champagny, 169-182.
*Considérations sur l'insolation et la chaleur solaire,* par M. le docteur Léon Grimaud, 392-394.
*De la Poterie gauloise,* par M. Henri du Cleuziou, 389-392.
*De Paris à Dantzig,* par M. Ch.-L. Laurent, 292-293.
*Documents relatifs au siége de Strasbourg,* par M. le général Uhrich, 399-403.
*Epilogue à l'art chrétien,* par M. A.-F. Rio, 67-78, 103-117, 209-220.
*Guide (le) de l'Art chrétien,* par M. le comte de Grimoüard de Saint-Laurent, 448-455.
*Histoire de la Restauration,* t. VIII, par M. A. Nettement, 303-305.
*Histoire populaire du Christianisme,* par M. Leconte de Lisle, 294-298.
*Lettres à un absent,* par M. Alphonse Daudet, 289-291.
*M. le comte de Chambord, d'après sa correspondance,* par M. Georges de Cadoudal, 305-306.
*Merlin,* par M. le comte de Saint-Jean, 118-128.
*Œuvres de Mme Swetchine,* 362-376.
*Opuscules de Ferdinand du Dot,* 161.
*Poèmes,* par M. le vicomte Hippolyte de Lorgeril, 48-58.
*Restauration (la) de la France,* par M. A. de Margerie, 10-19.
*Sainte-Beuve,* par M. Jules Levallois, 299-301.
*Sonnets,* par M. Joséphin Soulary, 292.
*Œuvres et Théâtre* de M. F. Coppée, 287-289.
*Thermidor,* par M. Charles d'Héricault, 301-303.
*Vie de Mgr Soyer, évêque de Luçon,* par M. l'abbé du Tressay, 249-270.

FIN DU TOME TRENTE-DEUXIÈME

---

Nantes. — Imp. Vincent Forest et Émile Grimaud, place du Commerce, 4.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NON-CIRCULATING BOOK